

2 Vols

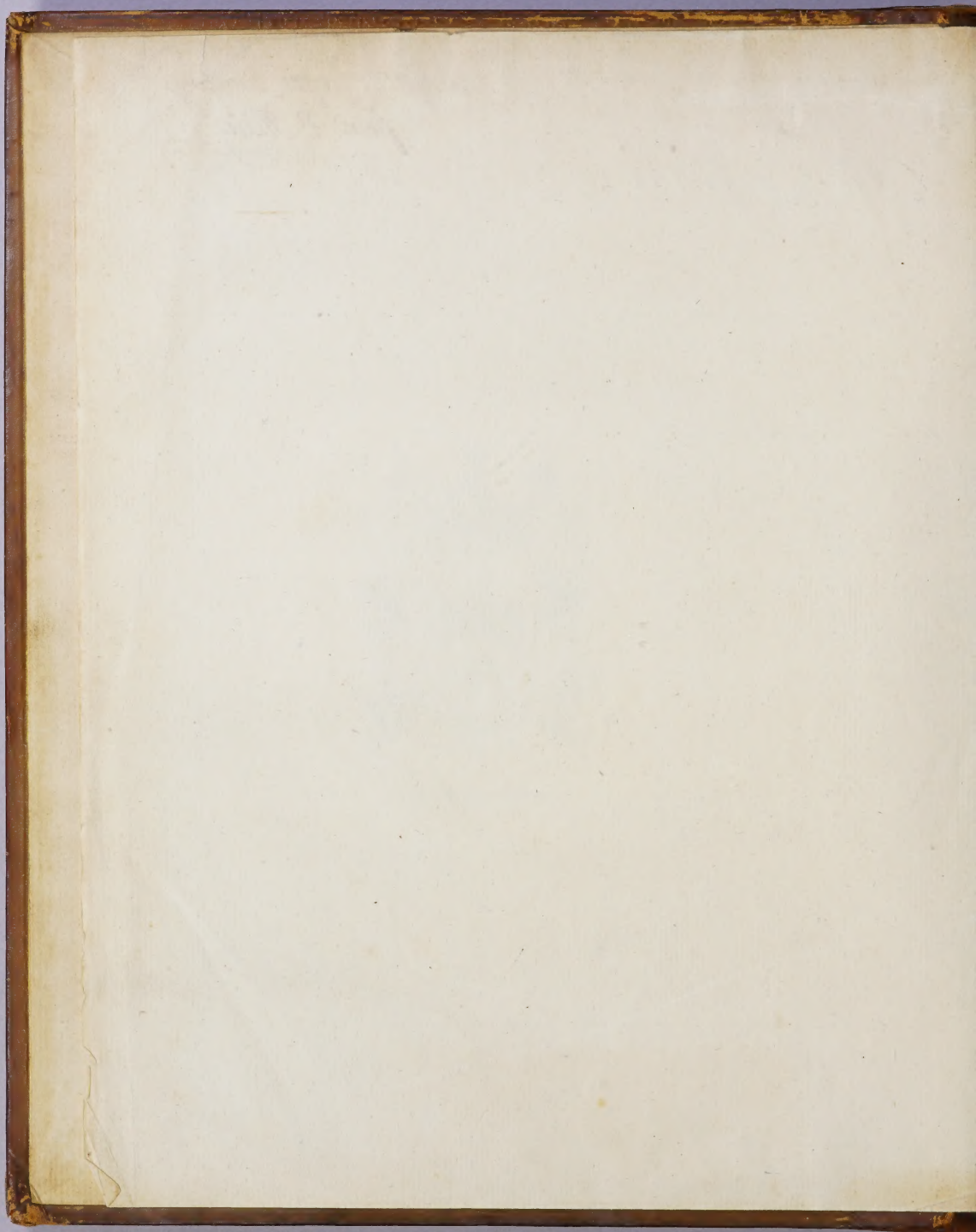


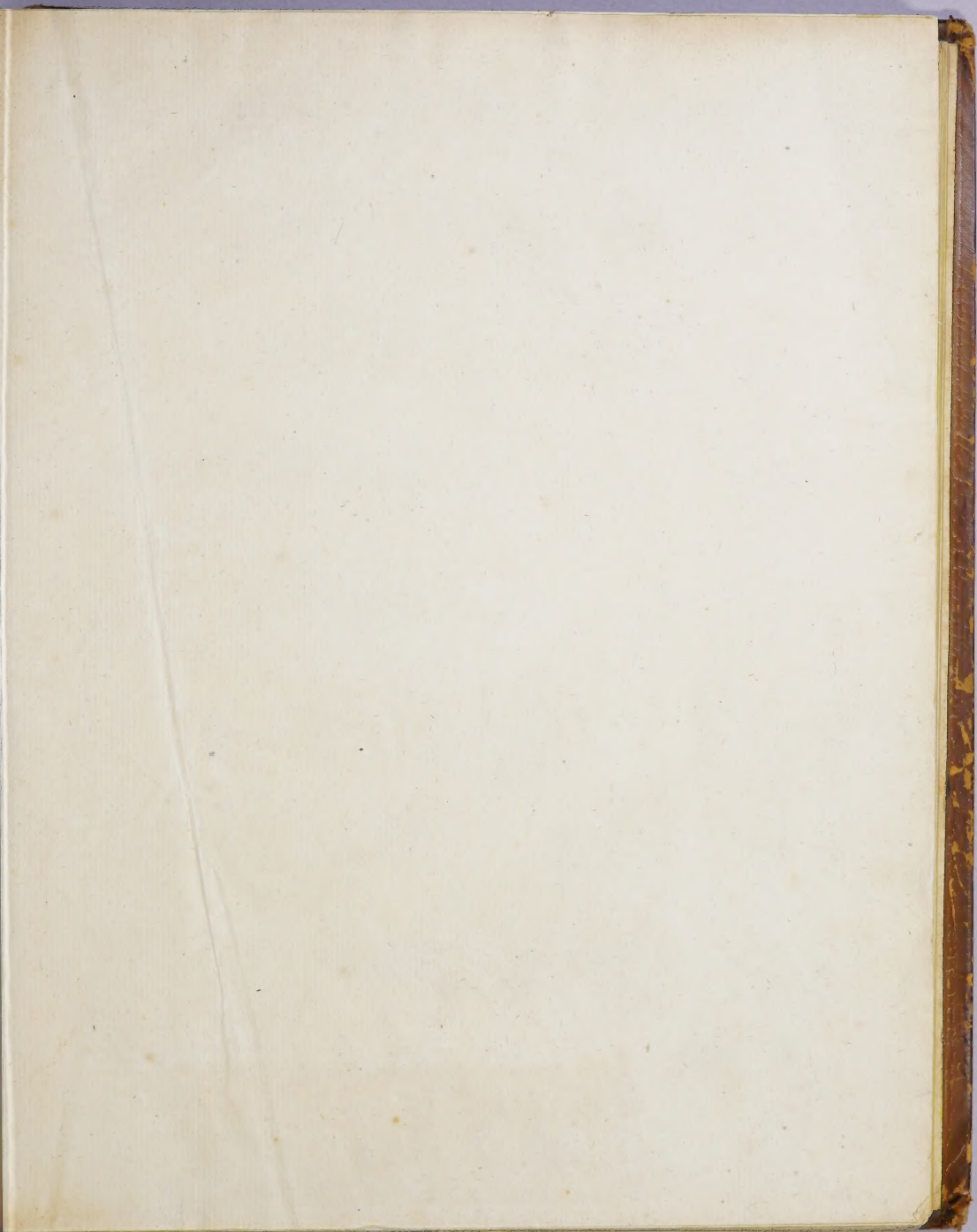
John Carter Brown.

2/5

For Mr Charles Maltby
from E King

Pick, page 101.







J. Ponce Sculpt.

ULLOA'S VOYAGES.—Voyage Historique et Philosophique Meridionale, par Don George Juan and Don Antoine de Ulloa, Histoire des Yncas de Peru, et Observations Astronomiques et Physiques, 2 vols. 4to., 50 fine plates, good copy, in calf.

Amsterdam, 1752

"This important Scientific Expedition was intended to coöperate with that of the French Academy, under Condamine, &c., for determining the figure of the Earth at the Equator. Ulloa's Travels may be selected as the most interesting and satisfactory work of its kind,—the unacknowledged source of much that has been published in other forms."—*Retrospect. Rev.*

V O Y A G E
HISTORIQUE
DE L'AMERIQUE
MERIDIONALE

FAIT PAR ORDRE DU ROI D'ESPAGNE

Par DON GEORGE JUAN,

COMMANDEUR D'ALLAGA DANS L'ORDRE DE MALTRE, ET COMMANDANT
DE LA COMPAGNIE DES GENTILS-HOMMES GARDES DE LA MARINE,

ET

Par DON ANTOINE DE ULLOA,

LIEUTENANT DE LA MEME COMPAGNIE,

Tous deux Capitaines de Haut-Bord de l'Armée Navale du Roi d'ESPAGNE, Membres des Sociétés
Royales de LONDRES & de BERLIN, & Correspondans de l'Académie des Sciences de PARIS.

OUVRAGE ORNE DES FIGURES, PLANS ET CARTES NECESSAIRES.

ET QUI CONTIENT UNE

HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU,

Et les Observations Astronomiques & Physiques, faites pour détermi-
ner la Figure & la Grandeur de la Terre.

T O M E P R E M I E R.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez A R K S T E E & M E R K U S.
M D C C L I I.

VOLUME
HISTORIQUE
DE L'AMERIQUE
INDIENNE
PAR
M. DE LA POTHERIE
DE L'ORDRE DU ROY
ET DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENTIFICS
DE PARIS
TOME PREMIER
PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENTIFICS
AN 7



A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE ROYAL
DE POLOGNE,
(a)

PRINCE
ELECTORAL
DE SAXE,
&c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

A
VOTRE ALTESSE ROYALE toujours char-
mée d'obliger ceux qui ont recours à sa
bon-

E P I T R E.

Monseigneur d'Orléans

bonté, & déjà instruite du mérite de cet
Ouvrage, a daigné nous permettre de lui
en dédier la Traduction. Cette permission,
MONSEIGNEUR, dont nous ne saurions
assez témoigner notre sincère reconnois-
sance, ne peut que confirmer le Public
dans l'opinion avantageuse qu'il a conçue
de l'Ouvrage même ; & c'est un préjugé
bien favorable pour un Livre, que d'y voir
à la tête le nom d'un Prince qui a un goût
si décidé pour les Arts & pour les Sciences.
Souffrez, MONSEIGNEUR, qu'en mettant
cette Traduction à vos pieds, nous vous
présentions en même tems les très-hum-

E P I T R E.
bles assurances du respect très-profond
avec lequel nous sommes,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

*Les très-humbles & très-
soumis Serviteurs.*

ARKSTEE & MERKUS.
AVER-

AVERTISSEMENT

DES

LIBRAIRES.

LE Voyage des *Académiciens François*, envoyés au *Pérou* par Sa Majesté Très-Chrétienne, pour y mesurer un degré du Méridien, a fait trop de bruit en *Europe*, pour qu'on ne souhaite pas d'en avoir une relation un peu circonstanciée: ce qui en a été publié jusqu'à-présent à *Paris*, se borne presque uniquement aux Observations tant Astronomiques que Physiques, qui ont été le principal objet de ce Voyage, mais qui en même-tems ne font à la portée que d'un petit nombre de Lecteurs. Cependant les remarques que des habiles gens ont faites sur l'Histoire tant Civile que Naturelle, & sur la Géographie d'un Pays si peu connu, où ils ont passé plusieurs années, ne peuvent qu'être extrêmement intéressantes. Mrs. les *Académiciens François* ne manqueront pas sans-doute d'en donner un détail circonstancié: en attendant qu'ils satisfassent à l'impatience du Public à cet égard, on verra avec plaisir la Traduction de l'Ouvrage que nous publions à-présent. C'est celui des deux Mathématiciens *Espagnols*, qui ont été choisis par Sa Majesté Catholique, pour accompagner Mrs. les *Académiciens de Paris*, & les assister dans leurs Observations. Par la lecture de ce Livre on se convaincra que ce choix n'auroit pas pu tomber sur des sujets plus capables. Il ne laisse rien à désirer sur cet important Voyage. Tous les Pays que ces Messieurs ont parcourus y sont décrits avec la dernière exactitude; & rien de ce qui regarde les Mœurs des Habitans, leurs Loix, leur Gouvernement & leur Commerce, n'y est oublié, non plus que ce qui a rapport à l'Histoire Naturelle.

Dans le second Volume on trouvera une Histoire Abrégée des *Incas*, & des Viceroy qui ont gouverné jusqu'à-présent le *Pérou*; nous l'avons ornée de plusieurs Planches qui ne se trouvent point dans l'Original *Espagnol*, mais qu'il ne faut pas cependant regarder comme étrangères au sujet, puisqu'elles sont toutes tirées de l'Histoire des *Incas* de *Garcilasso de la Vega*. A la fin de ce même Volume on trouve le détail de toutes les Observations Astronomiques & Physiques sur lesquelles a été fondée la mesure du degré du Méridien sous l'Equateur. Et qu'on ne croye pas que cette dernière Partie ne contient que ce qu'on a déjà vu dans les Ouvrages qui ont été publiés en France. Si les *François* ont la gloire d'a-

Teime I.

(b)

voir

AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

voir formé les premiers le dessein de faire cette mesure, nos Auteurs *Espagnols* ont l'avantage d'avoir les premiers fait part au Public de son exécution, puisque leur Livre a paru en 1748, c'est-à-dire, qu'il est antérieur à ce qui a été publié sur le même sujet en *France*; & ceux qui sont en état d'en juger, nous assurent qu'on trouve dans cet Ouvrage une clarté & une précision bien propres à prouver que les Sciences les plus difficiles ne sont pas moins cultivées en *Espagne* que dans le reste de l'*Europe*, & qu'on a lieu d'espérer qu'elles y seront poussées à un haut degré de perfection, sous les auspices du grand Prince qui y régit à-présent, & qui accorde aux Gens de Lettres une protection toute particulière.

Il étoit naturel que ce Livre parût plutôt en *François*, & l'on pourroit concevoir un préjugé desavantageux de ce qu'il est resté si longtems sans être traduit. Sur cela il est bon d'avertir, qu'on en avoit commencé la traduction à *Paris*, mais qu'il y a eu défense de la faire paroître, & cela pour des raisons qui nous sont inconnues, mais que les Lecteurs devinent peut-être.

Mr. d'ULLOA est actuellement occupé à donner de éclaircissements sur la dispute qui s'est élevée à l'occasion des Pyramides érigées aux deux extrémités de la Baye, qui a servi de fondement à la mesure du degré du Méridien: cet Ouvrage appartient naturellement à celui-ci, aussi dès-qu'il paroîtra nous ne manquerons pas d'en publier incessamment la Traduction, qui sera faite sous les yeux de l'Auteur, & nous l'imprimerons dans le même format & avec le même caractère que celle-ci, pour qu'on puisse les relire ensemble. Au reste les Lecteurs s'apercevront aisément que nous n'avons rien négligé pour rendre cette Edition aussi belle qu'il nous a été possible; & afin qu'elle fût également correcte, des gens au fait des matieres qui sont traitées dans ce Livre, ont bien voulu la revoir, & la comparer avec le texte original.

P R E F A C E

D E

DON ANTONIO DE ULLOA.

LE Roi PHILIPPE V. d'heureuse memoire; ayant jugé à propos d'envoyer dans l'*Amérique Méridionale* deux personnes de confiance pour y faire diverses observations, principalement celles qui pouvoient servir à déterminer la véritable figure de la Terre, le choix de ce Monarque tomba sur *Don George Juan* & sur moi, & c'est la relation de ce voyage qui fait le sujet de ce Volume & des trois autres suivans. Dans le Tome écrit par *Don George Juan* on est entré dans un détail convenable; & pour que tout fût traité avec plus de succès & de clarté, nous avons cru, comme on peut le voir dans sa Préface, devoir partager notre travail, & que *Don George Juan* se chargeât de décrire les *Observations Astronomiques* faites par l'un & l'autre tant en commun qu'en particulier, pendant que j'aurois soin du détail Historique de notre Voyage.

Le présent Ouvrage est divisé en deux Parties: la premiere comprend depuis notre départ de *Cadix* jusqu'à la conclusion de la mesure des degrés du Méridien Terrestre contigus à l'Equateur, & c'est le sujet des cinq premiers Livres, & le sixième contient une description de la Province de *Quito*. La seconde Partie roule sur les voyages faits à *Lima* & au Royaume de *Chily*, en deux Livres qui forment le Tome III. & un autre Livre forme le IV. Volume, qui contient la relation de notre Voyage de *Callao* jusqu'en *Europe*, à quoi on a joint une Chronologie des Monarques qui ont régné au *Pérou* depuis le premier *Inca Manco Capac* Fondateur de ce vaste Empire jusqu'au Roi glorieusement régnant FERDINAND VI. avec la Liste des Viceróis qui ont gouverné cet Empire depuis la conquête jusqu'à-présent. On a joint à cette Chronologie un récit abrégé des principaux événemens arrivés sous les régnes des Empereurs *Incas* & dans la suite.

En l'une & l'autre partie de cet Ouvrage on trouvera la description des Mers où nous avons navigué, & des Pays que nous avons traversés, avec un détail de ce qui nous a paru mériter quelque attention, tant à l'égard des Mœurs & Coutumes des Habitans, que par rapport à la nature du Climat, du Terroir,

P R E F A C E

des Plantes particulières qu'il produit, & autres point curieux d'Histoire Naturelle. Je dois pourtant avertir le Lecteur que les Philosophes & les Botanistes de profession ne trouveront pas ici des descriptions aussi complètes & aussi détaillées qu'ils pourroient le désirer; une application indispensable aux Observations Astronomiques & Géométriques, principal objet de notre mission dans les lieux où nous avons séjourné ou par où nous avons passé, ne nous a pas permis de donner une plus grande attention à d'autres objets. Ces sortes de recherches n'ont pu être que le fruit de quelques heures de loisir.

Mais si ces Messieurs nous trouvent trop succints à certains égards, & particulièrement au sujet des Plantes, le peu que nous avons dit pourra bien paroître long & ennuyeux à une autre espèce de Lecteurs, qui veulent des aventures ou des faits historiques dans un voyage, & ne goûtent aucune autre sorte de détail. Vouloir plaire à tout le monde, ce seroit une entreprise trop difficile, vu que ce qui fait plaisir aux uns, comme ayant rapport à leur profession, paroît fade & languissant à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser. J'ai tâché de tenir un milieu: pour cet effet, j'ai parlé des Plantes & des Animaux pour la satisfaction des Curieux, & j'ai évité la prolixité pour ménager la délicatesse des autres, & le dégoût qu'auroient pu leur causer des détails trop circonstanciés.

On trouvera peut-être aussi que je m'étends trop au sujet des Mers & des Vents; mais ces détails qui rebuteront ceux qui ne sont pas marins, ont paru utiles & nécessaires pour la perfection de la Navigation, puisque sans cela les Gens de mer ne retire-roient aucune utilité de la lecture d'un pareil Ouvrage: il leur faut à eux des variations de l'Aiguille, des notices des Vents qui règnent dans chaque Parage; les Oiseaux, & les Poissons qu'on y rencontre, ce sont-là autant de marques qui contribuent à régler leur route.

Je n'ai pas cru devoir m'amuser à réfuter certains traits répandus dans diverses Histoires & Relations de voyages, au sujet de ces Pays. Mon dessein n'a été que de faire part au Public de mes remarques, & non de m'engager dans des discussions critiques pour ruiner des opinions peu fondées, & en accréditer de plus probables qui ne s'accordent point avec celles-là. Il suffira d'assurer le Lecteur qu'on n'avance rien dans cet Ouvrage qui n'ait été vérifié & examiné avec une attention extrême, tant en

gros

DE DON ANTONIO DE ULLOA.

gros qu'en détail; qu'il n'y est fait mention d'aucun lieu où nous n'ayons été & fait quelque séjour; & qu'à l'égard de ceux dont nous parlons sans y avoir passé, comme cela arrive dans la description Géographique de la Province de *Quito* & des *Corregimientos* de la Viceroyauté de *Lima*, nous n'avons entrepris d'en faire mention qu'après avoir consulté les personnes les mieux au fait. Nous en avons usé de-même à l'égard des Missions des Peres Jésuites, de l'étendue de chaque District, & des Peuplades y contenues, des Paroisses & de ceux qui les dirigent, & de ce qui concerne l'Histoire naturelle de chaque lieu. Ceux à qui nous nous sommes adressés, ont concouru avec zèle à remplir les vues de Sa Majesté: ils ont satisfait à nos questions, éclairci nos doutes, & répondu à toutes nos difficultés avec toute la bonté imaginable. Chacun néanmoins est le maître de suivre l'opinion qui lui paroîtra la plus probable, en rendant à tous la justice qui leur est due.

On a inséré dans d'autres Relations plusieurs propriétés d'Animaux & de Plantes, aussi nouvelles pour nous en *Europe*, qu'il nous a été impossible de les trouver en *Amérique*, où elles sont entièrement inconnues. Si quelqu'un s'étonne que nous n'en fassions pas mention, qu'il soit assuré que nous n'avons manqué ni de travail ni d'application pour approfondir jusqu'aux moindres choses; mais que souvent nous avons trouvé des propriétés contraires à celles dont on nous avoit parlé, & que nous avons pris, pour ne nous point tromper, des précautions qu'observent rarement ceux qui font des relations de ces Pays; vu qu'ils adoptent souvent sans examen ce qu'ils ont ouï dire à des *Indiens*, à des Métifs, & autres sortes de gens semblables, qui parlent de bonne foi, mais qui étant peu éclairés sont cause que ces Ecrivains en imposent au Public sur des choses qui examinées de près ne se trouvent pas telles qu'ils les supposent. Cela fait d'autant plus de tort à la vérité, qu'il est difficile de désabuser des personnes autorisées du témoignage de ces Ecrivains, & attachées à tout ce qui porte un caractère de merveilleux & d'extraordinaire. De-là naissent des préjugés dont on a de la peine à se défaire, quoiqu'on en sente l'abus. Si l'on trouve donc que nous avons omis certaines choses dans cet Ouvrage, ou que sur certains points nous disons le contraire de ce que d'autres ont affirmé, on peut compter que l'omission vient de ce que nous avons trouvé ces choses ou fausses ou peu avérées, & que la con-

PREFACE DE D. ANT. DE ULLOA.

tradition naît de ce que nous avons trouvé le contraire, ou du moins que les faits allégués nous ont paru douteux & incertains.

Comme la représentation des objets fait plus d'impression qu'un simple récit, tout l'Ouvrage est enrichi des Figures & Planches nécessaires tant pour l'intelligence de l'Histoire du Voyage que pour celle des Observations Astronomiques, Géométriques & Physiques, le tout exécuté par les plus habiles Graveurs d'*Espagne*. Ces Planches seront placées dans les lieux qui leur conviennent. De manière que celles qui représentent les Bruyères où se font faites les observations, & les signaux pour la mesure de la Méridienne dont il est traité dans le premier Tome, se trouveront à la fin du second, parce qu'il contient la description générale de toute la Province de *Quito*, Bruyères, Fleuves & autres choses qui appartiennent à cette description. Dans le premier Tome on trouvera les figures des habillemens des Habitans de *Quito*, tant Blancs que Métifs (ou Métices), & *Indiens* dont il est parlé dans le même Tome. On y trouvera aussi la figure & la structure des Ponts. Les autres Planches contenant des Plans de Villes & de Ports, des Prospects que la terre offre dans la Navigation, seront placées dans les lieux où elles appartiennent.

Parmi les Plans on trouvera à dire ceux de la Ville de *Panama*, & de son Golphe, lesquels se sont égarés lorsque j'eus le malheur d'être pris par les *Anglois*; & comme *Don George Juan* n'en avoit pas les *Duplicata*, il n'a pas été possible de les insérer ici, comme on l'auroit fait sans cet accident, d'autant plus fâcheux que les *Duplicata* des autres Plans dont j'ai été chargé, se trouvent ici à *Madrid*, y ayant été envoyés à mesure qu'ils étoient levés sur les lieux.

Enfin nous espérons que le Public nous saura quelque gré de notre travail, & qu'il nous pardonnera les défauts qu'il pourra remarquer dans notre stile: on ne doit pas attendre que des Marins s'expriment en Orateurs, ni en Historiens fleuris & éloquens.

TABLE DES LIVRES ET DES CHAPITRES. PREMIERE PARTIE.

Voyage au Royaume du Pérou, comprenant la description des mœurs & usages jusqu'au Royaume de Quito, avec diverses remarques sur la navigation & la connoissance des Mers. Descriptions de Villes & de Provinces, & méthode observée pour mesurer les degrés du Méridien sous l'Equateur.

LIVRE PREMIER.

Raisons pour lesquelles ce Voyage est entrepris. Navigation de la Baye de Cadix à Carthagène des Indes. Description de cette dernière Ville, & remarques sur ce sujet. Pag. 3

CHAPITRE I. Motif du Voyage à l'Amérique Méridionale; dessein de mesurer quelques degrés du Méridien sous l'Equateur; sortie de la Baye de Cadix; arrivée à Carthagène des Indes; remarques sur la Navigation dans cette traversée. ibid.

CHAP. II. Séjour à Carthagène. Description de cette Ville, sa situation, sa découverte, sa grandeur, ses édifices & ses richesses. Tribunaux qu'elle renferme, & leur Jurisdiction. 19

CHAP. III. Description de la Baye de Carthagène des Indes, sa grandeur, sa disposition, & ses marées. 24

CHAP. IV. Des Habitans de Carthagène, de leur qualité; différence des Castes ou Races, & leur origine; Génie & Coutumes. 27

CHAP. V. Du Climat de la Ville de Carthagène des Indes. Manière dont les Habitans divisent les Saisons. Maladies auxquelles sont sujets les Européens nouvellement arrivés en ce Pays; causes de ces maladies. Autres maladies qui affligent également les Créoles & les Chapetons. 38

CHAP. VI. De l'Agrément des Campagnes aux environs de Carthagène, des Plantes & des Arbres communs & particuliers qui y croissent. 44

CHAP. VII. Des Animaux & Oiseaux domestiques & sauvages qui se trouvent dans les Campagnes & Montagnes de Carthagène. Espèces différentes de Reptiles & Insectes venimeux avec leurs propriétés. 48

CHAP.

TABLE DES LIVRES

- CHAP. VIII. Où il est traité des denrées que produit le terroir de Carthagé-
ne, & de la nourriture des Habitans. 61
- CHAP. IX. Du Commerce de Carthagéne après l'arrivée des Gallions, & au-
tres Vaisseaux venans d'Espagne. Du Commerce qu'elle fait des Marchan-
dises & Fruits de son crû avec les autres Contrées des Indes. 79

LIVRE SECOND.

- Voyage de Carthagéne au Royaume de Tierra-Firme, & à la Ville de
Portobélo. 75
- CHAP. I. Départ de Carthagéne pour Portobélo. Vents alisés ou généraux qui
régissent sur ces côtes. Avis sur les courans & sur le tems qu'ils arrivent. ibid.
- CHAP. II. Description de la Ville de Saint Philippe de Portobélo. 77
- CHAP. III. Description du Port de Portobélo. 79
- CHAP. IV. Climat de Portobélo. Maladies épidémiques & funestes aux Equi-
pages des Gallions. 82
- CHAP. V. Habitans de Portobélo: leur Génie & leurs Usages. Plantes,
Arbres & Animaux qui se trouvent dans les Campagnes de cette Ville. Ma-
niere de se pourvoir de Vivres. 85
- CHAP. VI. Du Commerce de Portobélo pendant le séjour des Gallions, & du
peu qu'il y en a en tems mort. 90

LIVRE TROISIEME.

- Voyage de Portobélo à Panama. Description de cette dernière Ville, &
Remarques sur le Royaume de Tierra-Firme. 93
- CHAP. I. Départ de Portobélo. Navigation par la Riviere de Chagre, &
Voyage de Cruces à Panama par terre. ibid.
- CHAP. II. Description de la Ville de Panama. Maniere dont les maisons y
sont bâties. Tribunaux, & Richesses des Habitans. 98
- CHAP. III. Du Climat & des Habitans de Panama; des Champs & des
Fruits qu'ils produisent. 104
- CHAP. IV. De la nourriture ordinaire des Habitans de Panama, avec quel-
ques Observations particulières. 106
- CHAP. V. Commerce que la Ville de Panama fait en tout tems avec les Royau-
mes du Pérou & de Tierra-Firme. 108
- CHAP. VI. Etendue de la Jurisdiction de l'Audience de Panama au Royaume de
Tierra-Firme. Limites de ce Royaume & Provinces dont il est composé. 114

ET DES CHAPITRES.
LIVRE QUATRIÈME.

- Voyage du Port de *Périco* à *Guayaquil*. Remarques sur cette Navigation, & Description de la Ville de *Guayaquil* & de son Corrégiment ou Sénechaussée. 121
- CHAP. I. Voyage du Port de *Périco* à *Guayaquil*. *ibid.*
- ADDITION au Chapitre précédent, contenant la Description d'un Instrument de nouvelle invention pour prendre hauteur en Mer, & où l'on fait voir les avantages qu'il a sur tous ceux dont on se sert dans la Navigation. 126
- CHAP. II. Remarques sur la Navigation depuis le Port *Périco* jusqu'à la *Puna*. Vents & Courans dans cette traversée. 137
- CHAP. III. De notre séjour à *Guayaquil*, & des mesures que nous prîmes pour nous rendre à la Montagne. 140
- CHAP. IV. Description de *Guayaquil*. Sa situation, découverte, fondation, grandeur, & structure des Maisons de cette Ville. 141
- CHAP. V. Habitans, Coutumes & Richesses de *Guayaquil*, & différence des Habillemens des Femmes. 144
- CHAP. VI. Climat de *Guayaquil*. Division de l'Hiver & de l'Été. Incommodes du Pays & maladies qui y régissent. 147
- CHAP. VII. Alimens ordinaires des Habitans de *Guayaquil*. Rareté & cherté de quelques Dentrées, & maniere d'appréter les Mêts. 150
- CHAP. VIII. Etendue du Corrégiment de *Guayaquil*. Lieutenances & Baillages dont il est composé. 152
- CHAP. IX. Remarques sur le Fleuve de *Guayaquil*, & sur les Habitations qui peuplent ses bords. Fabrique des Bâtimens qui trafiquent sur ce Fleuve, & Pêche qui s'y fait. 163
- CHAP. X. Du Commerce qui se fait par la voye de la Ville & du Fleuve de *Guayaquil* entre les Royaumes du Pérou, de *Tierra-Firme* & les Côtes de la nouvelle Espagne, & de celui que le Corrégiment de *Guayaquil* fait de ses Dentrées avec ces Provinces. 174

LIVRE CINQUIÈME.

- Comprenant notre Voyage depuis *Guayaquil* jusqu'à la Ville de *Quito*: mesure de la Méridienne dans la Province de ce nom: difficultés à faire les stations dans les points qui formoient les triangles: description de la Ville de *Quito*. 178
- CHAP. I. Passage de *Guayaquil* au *Caracol*, où se fait le débarquement en Hiver. Voyage du *Caracol* à *Quito*. *ibid.*
- Tome I. (c) CHAP.

TABLE DES LIVRES

CHAP. II. De la peine que nous eûmes à faire les Observations de la Méridienne, & de la maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits tant que ces Opérations durèrent.	192
CHAP. III. Comprenant les noms des Bruyeres, & autres Lieux où étoient les Signaux qui formoient les Triangles de la Méridienne, & ceux où chaque Compagnie séjourna pour faire les Observations convenables; avec de courtes remarques sur le tems qu'il fit pendant ces Opérations.	206
CHAP. IV. Description de la Ville de Quito. Tribunaux qui y sont établis.	218
CHAP. V. Des Habitans de Quito, de leurs différentes Classes, de leurs Mœurs, & de leurs Richesses.	227
CHAP. VI. Climat de Quito: maniere de distinguer l'Hiver de l'Eté, ses particularités; les inconvéniens auxquels on y est exposé; les avantages & les maladies qui y régnent.	238
CHAP. VII. De la Fertilité du Terroir de Quito: des Alimens ordinaires des Habitans, de leur espèce, & de leur abondance en tout tems.	243
CHAP. VIII. Commerce de Quito & de toute la Province de ce nom, tant en marchandises d'Espagne qu'en celles du Pays & autres du Pérou.	251

LIVRE SIXIEME.

Description de la Province de Quito quant à l'étendue de la juridiction de son Audience. Remarques sur la Géographie, l'Histoire tant Politique que Naturelle de ce Pays, & sur ses Habitans.	254
CHAP. I. Etendue de la Province de Quito, ou Jurisdiction de l'Audience de ce nom: Gouvernemens & Corréjimens qu'elle comprend, & notice des derniers en particulier.	ibid.
CHAP. II. Continuation des Remarques sur les derniers Corréjimens de la Province de Quito.	269
CHAP. III. Comprenant la Description du Gouvernement de Popayan & d'Atacames, appartenant à la Province de Quito. Comment ce Pays fut découvert, conquis & peuplé.	282
CHAP. IV. Description des Gouvernemens de Quixos, de Macas, & de Jaén de Bracamoros, avec une idée abrégée de la découverte & de la conquête qui en furent faites.	296
CHAP. V. Description du Gouvernement de Maynas, & de la Riviere du Marañon ou des Amazonas. Découverte & cours de ce Fleuve. Rivières qui s'y jettent.	306
§. I. Où il est parlé des Sources du Marañon, & de diverses Rivières qui	qui

É T D E S C H A P I T R E S.

- qui grossissent ce Fleuve; du cours qu'il a, & des divers noms sous lesquels il est connu. 306
- § II. Premières Découvertes & Navigations entreprises en divers tems pour reconnoître le *Marañon*. 319
- § III. Où il est traité des conquêtes faites sur le *Marañon*, des Missions qui y sont établies, des Nations qui habitent sur les bords de ce Fleuve, avec d'autres particularités dignes de l'attention du Lecteur. 325
- CHAP. VI. *Génie, Coutumes, & Qualités des Indiens de la Province de Quito.* 334
- CHAP. VII. *Description Historique des Montagnes & Bruyeres les plus remarquables des Cordilleres des Andes; des Rivières qui en viennent; & la maniere de les passer.* 351
- CHAP. VIII. *Continuation des particularités des Paramos ou Bruyeres. Animaux & Oiseaux qu'on y trouve; & autres particularités de cette Province, desquelles il n'a point encore été fait mention.* 360
- CHAP. IX. *Phénomènes singuliers sur les Paramos & dans le reste de la Province. Maniere de courre le chevreuil, & adresse des chevaux de ce Pays.* 367
- CHAP. X. *Courtes Remarques sur les Minieres d'Argent & d'Or dont la Province de Quito abonde. Maniere d'extraire le Métal de quelques Mines d'Or.* 371
- CHAP. XI. *Monumens des anciens Indiens dans la Province de Quito, & Remarques sur quelques Pierres curieuses qui se trouvent dans les Carrieres.* 381

S E C O N D E P A R T I E.

L I V R E P R E M I E R.

- Contenant les motifs de notre Voyage à *Lima*. Relation de ce Voyage. Description des Peuplades qui se rencontrent sur la route, & de la Ville de *Lima*. 399
- CHAP. I. *Voyage par terre de Quito à Truxillo. Raisons de notre départ pour Lima. Relation de la Route & des Peuplades, avec la maniere de voyager en ces Pays.* ibid.
- CHAP. II. *Arrivée à Truxillo. Description abrégée de cette Ville, & continuation du voyage jusqu'à Lima.* 414
- CHAP. III. *Description de la Ville de Lima Capitale du Pérou & résidence de ses Viceróis; son admirable situation, son étendue, & la majesté de ses Tribunaux.* 422
- CHAP. IV. *De la Réception que la Ville de Lima fait à ses Viceróis. Pompe* (c 2) *somp-*

TABLE DES LIVRES

<i>somptuosité de cette Cérémonie, & d'autres qui reviennent tous les ans.</i>	437
CHAP. V. Du nombre des Habitans de Lima; leur race, leur humeur, leurs usages, leur richesse, avec leur maniere de s'habiller.	442
CHAP. VI. De la température dont jouit la Ville de Lima ainsi que tout le Pays des Vallées. Division des Saisons de l'Année.	452
CHAP. VII. Fléaux auxquels la Ville de Lima est sujette. Particularités des Tremblemens de terre. Maladies dont les Habitans de cette Ville sont affligés.	464
CHAP. VIII. Fertilité du terroir de Lima. Espèces & abondance de Fruits qu'il produit, avec la maniere de cultiver les Terres.	476
CHAP. IX. Abondance de nourriture à Lima; différentes espèces d'alimens & maniere de s'en pourvoir.	484
CHAP. X. Commerce de Lima, tant en Marchandises d'Europe, que de celles du crû du Pérou, & de la Nouvelle Espagne.	488
CHAP. XI. Etendue de la Viceroyauté du Pérou. Audiences qui y sont contenues. Evêchés dépendans de chacune. Corrégimens ou Sénéchaussées selon leur rang, & en particulier de celles qui appartiennent à l'Archevêché de Lima.	493
CHAP. XII. Où l'on traite des Corrégimens. contenus dans les Diocèses de Traxillo, Guamanga, Cuzco & Arequipa.	500
CHAP. XIII. Audience de Charcas. Evêchés Suffragans de cet Archevêché, & Corrégimens compris dans ce Diocèse.	517
CHAP. XIV. Notices des trois Evêchés de la Paz, Santa Cruz de la Sierra, & Tucuman, & des Corrégimens qu'ils contiennent.	530
CHAP. XV. Notices des deux derniers Gouvernemens de l'Audience de Charcas, le Paraguay & Buénos-Ayres, & des Missions que les Jésuites y ont établies, avec la maniere dont ils les gouvernent, & la Police qu'ils y font observer.	540

LIVRE SECOND.

Retour de Lima à Quito. Navigation du Callao à Guayaquil, & remarques à ce sujet. Voyage fait à Guayaquil pour mettre cette Ville en état de résister à l'Escadre Angloise, commandée par l'Amiral Anson. Second Voyage à Lima, & de-là aux Iles de Jean Fernandez & à la Côte du Chili. Description des Mers & Villes de ce Pays, & retour au Callao. Page. I.

CHAPITRE I. Voyage par mer du Port du Callao à celui de Payta, & de ce dernier à Guayaquil & à Quito. Description de Payta, & remarques sur cette traversée.

ibid.
CHAP.

ET DES CHAPITRES.

- CHAP. II. De ce qui nous survint à Quito, & qui nous obligea de différer la conclusion des Observations. Motif qui nous fit partir subitement pour Guayaquil. Le Viceroy du Pérou nous appelle pour la seconde fois. Nouveau voyage à Lima. 5
- CHAP. III. Voyage du Port de Callao aux Iles de Juan Fernandez. Notices des Mers & des Vents qu'on rencontre dans cette Navigation. 13
- CHAP. IV. Description des Iles de Juan Fernandez. Voyage de ces Iles à celle de Ste. Marie, & de celle-ci à la Baye de la Conception, avec des remarques sur la Navigation, les Vents, & les Mers dans cette traversée. 21
- CHAP. V. Description de la Ville de la Conception au Royaume de Chili. Ravages qu'elle a soufferts de la part des Indiens. Situation, Climat, & Habitans de cette Ville. Fertilité de son terroir, & son Commerce. 32
- CHAP. VI. Description de la Baye de la Conception. Remarques sur les Ports de cette Baye. Poissons qu'on y prend. Carrieres singulieres de Coquilles. 42
- CHAP. VII. Description de la Ville de Santiago, Capitale du Royaume de Chili; sa Fondation, sa Grandeur, ses Habitans & ses Tribunaux. 47
- CHAP. VIII. Relation du Royaume de Chili en ce qui est de la Jurisdiction de l'Audience de Santiago; Gouvernement & Capitainie-Générale; des Gouvernemens particuliers & des Corréjimens. 51
- CHAP. IX. Du Commerce du Chili avec le Pérou, Buénos-Ayres & le Paraguay, & de celui qui se fait entre ses propres Provinces. Remarques sur les Indiens Gentils qui habitent sur les Frontieres. Maniere de traiter avec eux, & de les engager à vivre en paix. 58
- CHAP. X. Voyage du Port de la Conception aux Iles de Juan Fernandez, & de-là au Port de Valparayso. Description de ce Port. 66
- CHAP. XI. Voyage de Valparayso au Callao. Remarques sur cette Navigation. Second retour à Quito pour terminer les Observations. Troisième voyage à Lima pour passer de-là en Espagne par le Cap Hornes. 71

LIVRE TROISIEME.

Voyages du Port de Callao en Europe, avec des Remarques sur la Navigation, depuis la Conception de Chili jusqu'à l'île de Fernando de Noronha, Cap-Breton, Terre-Neuve, & Portsmouth en Angleterre; & depuis le même Port du Callao jusqu'à celui du Cap François en l'île de St. Domingue, & de-là à Brest en France. 77

CHAPITRE I. Départ du Callao: arrivée au Port de la Conception: & voyage de de-là à l'île de Fernando de Noronha. ibid.

CHAP. II. Réflexions sur le Voyage par le Cap de Hornes. Notice des Cou-
(c 3) rans

TABLE DES LIVRES ET DES CHAPITRES.

<i>vans & des Vents ordinaires dans cette traversée; des tems que nous y es-</i>	
<i>mes; & des Variations de l'Aiguille observées depuis la Conception jusqu'à</i>	
<i>l'Ile de Fernando de Noronna.</i>	87
CHAP. III. <i>Entrée au Port de l'Ile de Fernando de Noronna. Description</i>	
<i>de ce Port.</i>	95
CHAP. IV. <i>Départ de l'Ile de Fernando de Noronna pour les Ports d'Espa-</i>	
<i>gne. Combat des Fregates Françoises contre deux Corsaires Anglois, &</i>	
<i>ses suites.</i>	102
CHAP. V. <i>Voyage de la Délivrance au Port de Louïs-Bourg dans l'Ile Roya-</i>	
<i>le ou Cap Breton, où elle fut aussi prise. Remarques sur cette Navi-</i>	
<i>gation.</i>	108
CHAP. VI. <i>Relation du voyage que fit D. Jorge Juan du Port de la Conception</i>	
<i>au Cap François en l'Ile de St. Domingue, & de-là à Brest en France,</i>	
<i>jusqu'à son retour en Espagne & à Madrid.</i>	117
CHAP. VII. <i>De la Carte Marine qui comprend les Côtes du Pérou, & par-</i>	
<i>tie de la Nouvelle Espagne, & sur quels fondemens elle a été dressée.</i>	129
CHAP. VIII. <i>Description du Port & de la Forteresse de Louïsbourg au Cap</i>	
<i>Breton. Siège de cette Forteresse par les Anglois, & causes du succès de ce</i>	
<i>siège, avec quelques remarques particulieres sur le commerce que les François</i>	
<i>faisoient dans ce Port par le moyen de la pêche de la Morue.</i>	139
CHAP. IX. <i>Contenant quelques remarques sur la Colonie de Boston; son origi-</i>	
<i>ne, son progrès, & autres choses particulieres.</i>	151
CHAP. X. <i>Voyage de l'Ile Royale à celle de Terre-Neuve. Maniere dont on</i>	
<i>fait la pêche de la Morue, & Voyage de Terre-Neuve en Angleterre.</i>	157



ERRATA Pour Le Tome Premier.

- pag. 9 lig. 24 74 $\frac{1}{2}$ lisez 47 $\frac{1}{2}$.
 pag. 12 lig. 24 régulier. lisez d'ordinaire.
 pag. 29 lig. 1 Les dans Rues de la Ville dans le queux *Eflancias* lisez qu'eux dans les Rues de la Ville, dans les *Eflancias*.
 pag. 73 lig. 24 Chayze, lisez Chagré.
 pag. 76 lig. 6 par Ouest Sud, lisez Ouest.
 pag. 84 lig. 16 à $\frac{1}{2}$ du soir, lisez à $\frac{1}{2}$ après midi.
 pag. 102 lig. 23 Le flot commence, lisez il faut pleine Mer.
 pag. 103 lig. 1 Le fond, lisez la trop grande quantité.
 pag. 110 lig. 14 48. lisez 43.
 pag. 117 lig. 9 a fine Cacique lisez Cacique *Urraca*.
 pag. 141 lig. 13 a fine *Picera* lisez *Piara*.
 pag. 167 lig. 3 a fine Marée, lisez Vagues.
 pag. 269 lig. 20 Cerante, lisez Cesaric.
 pag. 303 lig. 8 a fine descendre, lisez aller par terre.
 pag. 314 lig. 13 arrive a. lisez ce Lieu à l'égard de.
 pag. 353 lig. 3 Nord. lisez Nord-Est.
 pag. 362 lig. 3 par jour suffisent, lisez en differens jours de suite.
 — lig. 9 Province du lisez Province Méridionale du.
 pag. 369 lig. 1 de l'Occident au Sud. lisez entre l'Ouest & le Sud.
 — lig. 23 à court. lisez à la court.
 pag. 407 lig. 13 15000 lisez 1500.
 pag. 416 lig. 9 a fine louvoyant lisez retournant.
 pag. 468 lig. 18 Pennin lisez Fernin.
 pag. 525 lig. 27 *Gruro* lisez *Oruro*.
 pag. 534 lig. 16 il y a 70 lisez il y a en quelques endroits 70.

ERRATA pour le Tome Second.

- pag. 3 lig. 22 & 23 Sud-Ouest lisez Sud-Est.
 pag. 43 lig. 17 arer le Vaisseau lisez chasser les Vaisseaux sur leurs ancres.
 pag. 79 lig. 34 prendre un ris lisez prendre tous les ris.
 — lig. 3 a fine deux grandes lisez deux basses.
 pag. 83 lig. 2 a fine & remîmes nos voiles de hune lisez & nous montâmes nos mâts de perroquet.
 pag. 114 lig. 13 22 min. à l'Orient de la Conception lisez 22 min. & à l'Orient de la Conception de 19 deg. 1 min.
 pag. 116 lig. 10 fester lisez fixter.
 pag. 117 lig. 2 a fine de 35 deg. 11 min. lisez 35 degrés & 11 degrés.
 pag. 118 lig. 12 33 deg. lisez 38 deg.
 — lig. 26 minutes lisez mailles.
 pag. 119 lig. 6 Paru lisez Paris.
 pag. 137 lig. 9 ce sont les feules dans la Carte qui soient lisez toutes celles qui sont dans la Carte sont

Tome Second, Partie Seconde.

- pag. 3 lig. 1 a fine La superficie, lisez la surface.
 pag. 4 lig. 16 Six ans lisez six cens ans.
 — lig. 24 Circumpolaires lisez près des poles.
 pag. 8 lig. 21 en quoi lisez dans lesquels.
 — lig. 28 qu'ils lisez qu'elles.
 pag. 212 en marge pl. 5. lisez pl. XLII.
 pag. 223 en marge pl. 6. lisez pl. XLIII.
 pag. 235 en marge pl. 7. lisez pl. XLIV.
 pag. 235 & 236 en marge pl. 7. lisez pl. XLIV.
 pag. 242 en marge pl. 8. lisez XLV.

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES FIGURES.

Tome Premier.

Planche		Pag.
I. }		
II. }		
III. }		19.
IV. }		
V. }		
VI. }		20
VII. }		24
VIII. }		79
IX. }		126
X. }		122
XI. }		166
XII. }		220
XIII. }		230
XIV. }		358
XV. }		368
XVI. }		382
XVII. }		386
XVIII. }		387
XIX. }		
XX. }		389
XXI. N°. 1, 2 & 3. Ces		
trois demi feuilles doivent		
être collées, afin de ne faire		
qu'une Carte.		206
XXII. }		425
XXIII. }		445
XXIV. }		443
XXV. }		468

Tome Second, Première Partie.

Planche		Pag.
XXVI.		21
XXVII.		28
XXVIII.		31
XXIX.		32
XXX.		49
XXXI.		25
XXXII.		51
XXXIII.		68
XXXIV.		95
XXXV.		122
XXXVI.		129
XXXVII.		139

Tome Second, Seconde Partie.

Planche		Pag.
XXXVIII.		30
XXXIX.		53
XL.		105
XLI.		210
XLII.		216
XLIII.		224
XLIV.		238
XLV.		308
XLVI.		85

V O Y A G E
A U
P E R O U,
PREMIERE PARTIE.
CONTENANT
L A R E L A T I O N
DE LA ROUTE SUIVIE JUSQU'AU
ROYAUME DE QUITO.

AVEC DIFFERENTES OBSERVATIONS

Sur la Navigation, & la Connoissance des Mers, la Description
des Villes & des Provinces, & la Méthode observée
pour mesurer quelques degrés du Méridien immédia-
tement sous l'Equateur.

五 〇 八 二 〇 七

丁 卯 年 十 月

初 九 日

晴 風 和 暖

日 出 時 分

日 落 時 分

日 照 時 分

日 照 時 分



VOYAGE A U P E R O U ,

LIVRE PREMIER.

Raisons pour lesquelles ce Voyage est entrepris. Navigation de la Baye de *Cadix*, à *Carthagène des Indes*. Description de cette dernière Ville, & Remarques sur ce sujet.

C H A P I T R E I.

Motif du Voyage à l'Amérique Méridionale; dessein de mesurer quelques degrés du Méridien sous l'Equateur; sortie de la Baye de Cadix; arrivée à Carthagène des Indes; Remarques sur la Navigation dans cette traversée.

LE cœur de l'homme est naturellement porté aux choses, qui, plus elles présentent de difficultés, plus elles paroissent avantageuses. Il n'épargne aucune peine pour en venir à bout, & il s'anime à mesure que les difficultés semblent devoir le rebuter. L'éguillon de la gloire

re inséparable des grandes entreprises, est un puissant attrait qui enchante l'esprit; l'espoir du gain se joint à ce motif & détermine la volonté; il diminue les périls, adoucit les incommodes, & applanit les obstacles, qui sans cela paroïtroient énormes & insurmontables. Souvent néanmoins il ne suffit pas pour réussir d'avoir le désir & la résolution; & les moyens dont la prudence & la politique des hommes se promettoient d'heureux succès par les mesures les plus justes, ne sont pas toujours efficaces. La divine Providence, qui par ses suprêmes & incompréhensibles jugemens dirige le cours de nos actions & de nos succès, semble leur avoir prescrit des bornes, au-delà desquelles toutes nos tentatives sont vaines; les points où nous voulons pénétrer, nous restent cachés, par un effet de sa sagesse infinie; & ce qui résulte d'une semblable conduite, doit plutôt être l'objet de notre respect que de nos spéculations. La connoissance des bornes de l'esprit humain, une recreation honnête, l'emploi de nos lumières pour la démonstration des vérités, qu'on ne peut découvrir que par une étude continuelle propre à bannir l'oisiveté, & à donner du plaisir & du repos à l'âme, tous ces avantages méritent une estime singulière, & sont des objets qu'on ne peut trop recommander. De tout tems le désir de pouvoir éclairer les autres par quelque nouvelle découverte, a excité les hommes au travail, & les a engagés dans des recherches continuelles qui ont été la principale source des progrès des Sciences.

Quelquefois le hazard a découvert des choses, qui ont résisté longtems à la sagacité & à l'application. Souvent l'objet de la pensée s'offrant comme environné d'écueils inévitables, a repété la plus ferme résolution. La raison en est, que les obstacles se présentent sous les couleurs les plus vives qu'on puisse imaginer, & que les moyens de les surmonter échappent aux recherches, jusqu'à ce qu'applanis à force de travail & d'application, on vient enfin à bout de les surmonter avec plus de facilité.

De toutes les découvertes dont l'Histoire fait mention, soit que nous en soyons redevables au hazard, ou à l'étude, celle des *Indes* n'est pas la moins considérable. Ces Régions furent pendant plusieurs siècles ignorées des *Européens*, ou du-moins effacées de leur souvenir, obscurcies dans les ténèbres de l'Antiquité, & enveloppées dans la confusion & l'obscurité où elles se trouvoient. Enfin l'heureuse époque arriva, où l'industrie & la constance devoient faire disparoître toutes les difficultés que l'ignorance augmentoit. C'est cette époque qui signala le règne, déjà recommandable par tant d'autres endroits, de *Ferdinand d'Aragon* & d'*Isabelle* de

de *Castille*. La raison & l'expérience dissipèrent toutes les idées de témérité & de ridiculité, dont on avoit été prévenu jusqu'alors. Il sembleroit que la Providence ne permit le refus des autres Nations que pour relever la gloire de la nôtre, & pour récompenser le zèle de nos Souverains qui dirigèrent cette importante affaire, la prudence de leurs Sujets qui l'entreprirent, & la pieuse fin que les uns & les autres se proposoient dans tous leurs desseins. Au-reste j'ai parlé du hazard & de l'étude, parce qu'il ne me paroît pas bien décidé si *Christophe Colomb* a dû à sa seule capacité & à son habileté dans la Cosmographie, l'assurance avec laquelle il soutenoit qu'il y avoit du côté de l'Occident des Régions & des Terres qui n'étoient point encore connues ni découvertes, ou s'il fut instruit par un certain Pilote qui les avoit découvertes y ayant été jetté par la tempête, & qui ayant été reçu & bien traité dans la maison de *Colomb*, en reconnaissance de ce favorable accueil, lui remit en mourant les Papiers & Mémoires qui contenoient un détail de cette découverte.

Quoi qu'il en soit, l'étendue de ce vaste Continent, la multitude & la grandeur de ses Provinces, la variété de ses Climats, ses productions, ses singularités, & enfin la difficulté de la communication entre cette partie du Monde & les autres, surtout avec l'*Europe*, tout cela est cause que ce Pays, quoique découvert & habité dans ses principales parties par les *Européens*, est inconnu dans la totalité, & qu'on en ignore une infinité de choses qui ne contribueroient pas peu à donner une idée plus parfaite d'une si considérable partie du Globe.

Ces sortes de recherches sont sans doute dignes de l'attention d'un grand Monarque, & de l'application de ses Sujets les plus éclairés; mais ce ne fut pas-là l'objet principal de notre Voyage. Un dessein plus grand & plus important avoit surtout influé dans la résolution que le Roi prit de nous envoyer dans ce Continent.

On n'ignore pas dans la République des Lettres la fameuse question qui s'est élevée dans ces derniers tems sur la figure & la grandeur de la Terre, & que jusques-là on l'avoit crue parfaitement sphérique. La proximité des dernières observations avoit fait naître deux opinions différentes parmi les Philosophes. Supposant tous qu'elle étoit elliptique, les uns prétendoient que son plus grand diamètre étoit aux Poles, & les autres qu'il étoit à l'Equateur. On peut voir le détail de cette diversité dans les Observations Astronomiques & Physiques, faites par ordre de Sa Majesté dans le Royaume du Pérou. La décision de ce procès, qui intéressoit non

seulement la Géographie & la Cosmographie, mais encore la Navigation, l'Astronomie & d'autres Arts & Sciences, fut ce qui donna lieu à notre entreprise. Qui auroit cru que ces Pays nouvellement découverts, feroient le moyen par lequel on parviendroit à la parfaite connoissance de l'ancien Monde, & que si le premier avoit été découvert par celui-ci, il le récompenseroit à son tour par la découverte de sa véritable figure jusqu'à-présent ignorée ou controversée? Qui, dis-je, auroit pensé que les Sciences trouveroient dans ce Pays-là des trésors non moins estimables que l'or des Mines qu'ils renferment, & qui ont tant enrichi les autres Contrées? Que de difficultés ne s'est-il pas rencontré, que d'obstacles n'a-t-il pas fallu vaincre dans des opérations si longues? l'intempérie des Climats & des lieux où il les falloit faire, enfin la nature même de l'entreprise, comme on le voit en partie dans le Livre déjà cité, & comme on le verra dans celui-ci. Toutes ces circonstances relèvent infiniment la gloire du Monarque par la protection duquel l'entreprise a été heureusement exécutée. Ce succès étoit réservé à ce siècle, & aux deux Monarques *Espagnols*, *Philippe V.* défunt & *Ferdinand VI.* notre Souverain. Le premier a fait exécuter l'entreprise, le second l'a honorée de sa protection, & en a fait publier la relation, non seulement pour que ses Sujets profitassent des lumières qui y sont répandues, mais aussi afin que les autres Nations en recueillissent le même avantage, comme n'y étant pas moins intéressées. Et afin de rendre cette relation plus instructive nous parlerons des circonstances particulières qui ont donné lieu à notre Voyage, & qui ont été comme la base & le fondement des autres entreprises dont nous ferons mention dans la suite, chacune selon son rang.

L'Académie des Sciences de *Paris*, toujours attentive aux progrès des Connoissances humaines, & toujours empressée à saisir les moyens propres à les étendre, ne voyoit pas tranquillement l'incertitude où l'on étoit touchant la véritable figure & grandeur de la Terre, objet qui occupoit depuis plusieurs années les premiers génies de l'*Europe*. Cette célèbre Compagnie représenta à son Souverain la nécessité de terminer une dispute, dont la décision seroit extrêmement avantageuse à la Géographie & à la Navigation. Le moyen qu'elle proposa pour y parvenir, fut de mesurer quelques degrés du Méridien dans le voisinage de l'Equateur, & de les comparer avec ceux qu'on avoit mesurés en *France*, ou (comme on fit encore avec plus de justice après notre départ) avec d'autres degrés pris & vérifiés sous le Cercle Polaire, afin qu'on pût
juger

juger des différentes parties de sa circonférence par leur égalité ou leur inégalité, & par cette connoissance déterminer sa figure & sa grandeur. La Province de *Quito* dans l'*Amérique Méridionale* parut la plus propre au succès de l'entreprise. Les autres Pays par où passe la Ligne Equinoxiale tant en *Asie* qu'en *Afrique* étoient ou habités par des Barbares, ou d'une trop petite étendue pour ces sortes d'opérations; & toute réflexion faite, celui de *Quito* fut jugé le seul convenable au plan projeté.

Le Roi Très-Chrétien *Louis XV.* le Protecteur des Arts & des Sciences, fit solliciter par ses Ministres le Roi *Philippe V.* de vouloir bien permettre que quelques Membres de Sa Royale Académie se transportassent à *Quito* pour y faire les observations projetées, lui faisant en même-tems insinuer quel en étoit le but & l'utilité : objets simples & fort éloignés de tout ce qui peut inspirer cette méfiance politique qu'on nomme raison d'Etat. Sa Majesté, persuadée de la sincérité de ces instances, & voulant concourir à un si beau dessein, sans préjudicier à sa Couronne ni à ses Sujets, demanda l'avis du Conseil des *Indes*. Ce Tribunal ayant examiné l'affaire, & donné une réponse favorable, la permission fut accordée avec toutes les recommandations nécessaires, & les assurances de la protection Royale aux personnes qui devoient passer dans ces Pays pour ce sujet. Les Patentes qui leur furent expédiées le 14. & 20. Août 1734. contenoient les ordres les plus précis aux Vicerois, Gouverneurs & autres Officiers de Justice, ainsi qu'à tous les Tribunaux, de les favoriser, aider & secourir dans tous les lieux par où ils passeroient, leur facilitant les transports, de sorte que personne ne pût leur faire payer plus que ceux du Pays n'étoient obligés de payer; ajoutant d'ailleurs toutes les preuves imaginables de sa munificence Royale, & de son empressement à contribuer aux progrès des Sciences, & à l'estime de ceux qui en font profession.

A cette attention générale Sa Majesté en ajouta de particulières pour l'honneur de la Nation *Espagnole*, & pour entretenir parmi ses Sujets le goût des Sciences. Elle destina deux Officiers de ses Armées, habiles dans les Mathématiques, pour concourir aux observations qui se devoient faire, & pour leur donner plus de relief & en étendre l'utilité, ne voulant pas que les *Espagnols* fussent redevables à d'autres qu'à eux-mêmes du fruit qu'on s'en promettoit. D'ailleurs Sa Majesté confidéroit que les Académiciens *François* voyageant en compagnie de ces Officiers seroient plus considérés & respectés par les naturels du Pays, & ne donneroient aucun ombrage dans les Lieux par où ils devoient passer, aux personnes qui n'étoient

pas

pas suffisamment instruites. En conséquence, il fut ordonné aux Chefs & Directeurs du noble Corps des Gardes de la Marine, de choisir & proposer deux personnes, non seulement douées des lumières nécessaires & d'une prudence à pouvoir entretenir une correspondance amicale & réciproque avec les Académiciens *François*, mais encore pour exécuter également & avec une juste proportion, les observations & expériences qu'on se propoisoit.

Don George Juan Commandeur d'*Aliaga*, de l'Ordre de *Malthe*, Sous-Brigadier des Gardes de la Marine, aussi recommandable par son application aux Mathématiques, que par ses services, fut un de ceux sur qui tomba le choix de Sa Majesté & qui parut propre à contribuer au succès de l'entreprise. Quoiqu'inférieur à lui à cet égard, je ne laissai pas d'avoir la même destination. L'un & l'autre revêtus du grade de Lieutenans de Vaisseau, & munis des ordres & des instructions nécessaires, nous reçûmes commandement de nous embarquer sur deux Vaisseaux de guerre qu'on armoit à *Cadix* pour transporter à *Carthagène* des *Indes* & de-là à *Portobello* le Marquis de *Villa-Garcia* nommé Viceroy du *Pérou*. A peu près dans le même tems les Académiciens *François* devoient partir à bord d'un Bâtiment de leur Nation, & prenant leur route par l'Ile de *St. Domingue*, nous venir joindre à *Carthagène*, pour continuer le Voyage tous ensemble.

Les deux Vaisseaux de guerre à bord desquels nous devions nous embarquer, étoient le *Conquérant* de 64 Canons, & l'*Incendie* de 50. Le premier commandé par *Don Francisco de Lianno* de l'Ordre de *Malthe*, & Capitaine de Haut-bord; le second par *Don Augustin d'Iturriaga*, Capitaine de Fregate, lesquels décidèrent que *Don George Juan* s'embarqueroit sur le *Conquérant*, & moi sur l'*Incendie*. Nous ne pûmes partir que le 26. de *Mai* 1735. jour auquel nous fîmes voile de la Baye de *Cadix*; mais le vent ayant changé, nous fûmes forcés de venir jeter l'ancre à une demie lieue environ de *Las Puercas*, & de demeurer-là tout le jour du 27. étant fort incommodés du vent & de la mer.

Le 28. le tems s'étant remis au beau & le vent devenu Nord-Est, on remit à la voile, & l'on continua la route de la manière qu'on le verra dans les deux Journaux suivans.

JOURNAL

DE DON GEORGE JUAN

SUR LE VAISSEAU LE CONQUERANT.

LE 2 de *Juin* 1735 on eut connoissance des Iles *Canaries*, & les vents, qui sont d'ordinaire fort variables dans cette traversée, furent ou Nord-Ouest, ou Nord, ou Nord-Est. Don *George Juan* trouva par son estime, que la Longitude entre *Cadix* & le *Pic de Ténériffe* étoit de 10 degr. 30 min.

Selon les observations du Pere *Feuillée*, faites à *Lorotava*, à 6½ minutes à l'Orient du *Pic*, la Longitude entre ce dernier & l'Observatoire de *Paris* est de 18 degr. 51 min. En soustrayant 8 degr. 27 min. que la connoissance des tems compte entre l'Observatoire & *Cadix*, la Longitude entre cette Ville & le *Pic de Ténériffe* reste à 10 degr. 24 min. & diffère par conséquent de 6 minutes de l'estime de Don *George Juan*.

Le 7. on perdit de vue les *Canaries*, & l'on continua à naviguer vers la *Martinique*, gouvernant au troisième Quadrant par les 42 & 45 degrés, dont l'angle s'augmenta chaque jour, jusqu'à ce qu'approchant de l'Île, on continua par son parallèle, & le 26 de *Juin*, on découvrit la *Martinique* & la *Dominique*, au milieu desquelles on passa.

La Longitude entre *Cadix* & la *Martinique* fut, selon l'estime, de 59 degr. 55 min. ce qui est 3 degr. 55 min. plus que celle qui se trouve dans la Carte dressée par le Pilote *Antonio de Matos*, suivie généralement par ceux qui font cette route. Selon les Observations du Pere *Laval* faites à la *Martinique*, la différence en Longitude est de 55 degr. 8½ min. & du Pere *Feuillée* 55 degr. 19 min.

Cette erreur vient en partie du peu d'exactitude de la Ligne de *Lok*; puisque si le Pilote du Conquérant, qui éprouva le même défaut, avoit donné à la Ligne de *Lok* 50 piés Anglois au-lieu de 74½, la Longitude estimée n'auroit été que de 57 degrés. Cette faute de marquer mal la Ligne de *Lok* est presque générale parmi les Pilotes *Espagnols* & ceux des autres Nations: & ce défaut ainsi que bien d'autres qui subsistent dans la Navigation, n'est point corrigé à cause du peu d'attention qu'on y fait.

La Ligne de *Lok* doit, d'un nœud à l'autre, contenir 1¼ de mille, en supposant que l'horloge ou sablier est juste d'une demi-minute: & quoique

tous conviennent à cet égard, il n'en est pas de-même par rapport au mille, pour lequel on devoit se régler sur les mesures les plus exactes, comme sont celles de Mr. *Cassini en France*, celles que nous avons conclues dans la Province de *Quito*, & celles que Mr. de *Maupertuis* a faites en *Laponie*. Si l'on prend le degré selon les mesures de Mr. *Cassini* de 57060 toises, une minute ou mille contiendra 951 toises, ou 5706 piés de Roi, dont $\frac{1}{13} = 47$ piés $6\frac{1}{2}$ pouces, réduits aux piés d'Angleterre, qui sont à celui de *Paris* comme 16 à 15 *, sont à peu de chose près 50 piés $8\frac{1}{2}$ pouces, ce qui fait la distance qu'on devoit donner à la Ligne de *Lok*.

Cette mesure, sur laquelle on auroit dû se régler jusqu'à-présent, n'est pourtant pas entièrement exacte, si on la compare avec celle qui a été prise en déterminant la figure de la Terre, bien différente de ce qu'on l'avoit crue jusqu'aujourd'hui; desorte qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait en des erreurs dans ce qui regarde la Navigation, dont les règles, ainsi que l'explication de ses problèmes, pour procéder avec succès, se trouvent dans le *Traité des Observations* que nous avons déjà cité.



MON JOURNAL

A BORD DE LA FREGATE L'INCENDIE.

Le même jour 28 *Mai* nous mîmes à la voile, & après avoir fait la route, par les 52 & 56 degrés au troisiéme du quart de nonante, nous aperçûmes le 2 de *Juin* sur les six heures du soir l'Ile des *Sauvages* & les *Canaries*, & le 3. l'Ile de *Ténériffe*. Je trouvai 11 degr. 6 min. de Longitude entre *Cadix* & la pointe de *Naga*, ce qui est conforme aux Cartes marines des *Anglois* & des *Hollandois*, mais un peu différent de la véritable Longitude déterminée par le *Pere Feuillée* à *Lorotava* dans la même Ile de *Ténériffe*.

Le 4. nous reconnûmes les Iles de la *Palme*, la *Gomere*, & l'Ile de *Fer*, que nous perdîmes de vue le 5. Le 29. sur le midi nous reconnûmes la *Martinique*, & poursuivant notre route, nous passâmes entre cette Ile & la

* Le pié de *Paris* est à celui de *Londres*, comme 864 à 811 selon le dernier règlement fait par la Société Royale de *Londres*, & les mesures qu'elle a envoyées à l'Académie des Sciences à *Paris*, lesquelles m'ont été communiquées par le Président de la dite Société Mr. le Chevalier *Folkes*, d'où l'on peut juger que celles que le *Pere Tofea* a données ne sont point du tout exactes.

la *Dominique*. La Longitude entre cette Ile & la Baye de *Cadix* se trouva, selon mon estime, de 57 degr. & 5 min. ce qui est un degré de plus qu'il n'y a sur la Carte de *San Telmo*. Mais il est bon d'avertir que pour réduire ma route sans courir risque de trouver une grande différence en abordant à terre, j'eus la précaution de suivre deux calculs différens, l'un selon la mesure que les Pilotes donnent communément à la Ligne de *Lok* de 47 $\frac{1}{2}$ piés *Anglois*, & l'autre en la réduisant à 47 piés de *Roi*; car quoi-qu'à la rigueur elle devoit être de 47 $\frac{1}{2}$ piés de ceux-ci, la différence n'étant pas grande, je crus qu'il falloit abandonner ce demi-pié, comme inutile, pour arriver à la terre par mes points avant le Navire: par le premier, la Longitude entre *Cadix* & cette Ile fut de 60 à 61 degrés, ce qui s'accorde à peu de chose près avec le Journal de *Don George Juan*.

De l'Ile de la *Martinique* nous continuâmes à faire route pour celle de *Curaçao*, que nous apperçûmes le 3. de *Juillet*. La différence des Méridiens entre celle-ci & la *Martinique* fut trouvée par *Don George Juan* de 6 degr. 49 min. & par moi, de 7 degr. 56 min. La cause de cette inégalité, c'est qu'ayant trouvé une différence sensible dans la Latitude, je me réglai sur les courans, me figurant, suivant le sentiment de tous les *Martins*, qu'ils alloient vers le Nord-Ouest, ce que *Don George Juan* ne fit point, & voilà pourquoi son estime se trouva conforme à la véritable distance qui est entre ces deux Iles, & que la mienne ne le fut pas. Il n'est pas douteux que l'eau n'ait été en mouvement; car dans toutes les Latitudes, depuis le 30 de *Juin*, jusqu'au 3 de *Juillet*, celles qui sont observées, excèdent celles qui ne sont qu'estimées de 10. 13. & de 15 minutes: d'où il faut conclure, que les courans portent directement au Nord, & non pas au Nord-Ouest.

Depuis le 2. à six heures du matin jusqu'au jour que nous découvrîmes l'Ile de *Curaçao* & celle d'*Uruba*, nous naviguâmes sur un eau verdâtre & peu profonde, d'où nous ne sortîmes que le soir sur les sept heures & demie, que nous entrâmes dans le Golphe.

Notre route depuis la *Martinique* jusqu'à *Curaçao* fut, les deux premiers jours, par l'angle de 81 degrés au troisième Quadrant, & les deux derniers jours par l'angle de 64 degrés. De-là jusqu'à *Carthagène* notre route fut à une si médiocre distance de la côte, que nous pouvions reconnaître ses Caps, & distinguer les lieux habités.

Le 5. nous découvrîmes les Montagnes de *Ste. Marthe*, fameuses par leur hauteur & la neige dont elles sont toujours couvertes; & le 6. au matin

nous passâmes au travers de la Riviere de la *Madelaine*, dont l'eau trouble se fait remarquer à quelques lieues dans la Mer. Nous nous trouvâmes sur les six heures du soir au Nord de la pointe de *Canoa*, & nous mîmes à la Cape avec les Huniers. Nous restâmes ainsi jusqu'au sept au matin, que nous remîmes toutes nos voiles au vent; & continuant notre route nous vinmes à huit heures du soir jeter l'ancre sous le Fort de *Boca-Chica* à 34 brasses d'eau, fond de vase. Le 8. nous essayâmes d'entrer dans la Baye de *Carthagène*; mais nous n'en pûmes venir à bout que le 9. auquel jour nous fûmes amarés sous la Ville même.

Pendant que nous avions passé entre les Iles *Canaries*, nous avions eu des vents foibles & variables, avec quelques calmes de peu de durée; mais à mesure que nous nous en éloignions, nous commençâmes à les éprouver plus forts, quoique néanmoins modérés, & ils se maintinrent de la forte jusqu'à 170 à 180 lieues de la *Martinique*, que nous eûmes des grains, ou bouffées mêlées de pluie. Depuis que nous eûmes passé les *Canaries*, & à vingt lieues environ de ces Iles, nous eûmes le vent Nord-Ouest, & à la distance à peu près de 80 lieues ils se tournerent au Nord-Est, & Est-Nord-Est. Ils se trouverent à peu près les mêmes au milieu du Golphe, puis tournerent à l'Est, fraîchissant tantôt plus, tantôt moins, sans toutefois que cette variation occasionnât aucune incommodité.

Tels sont les vents alisés que l'on éprouve presque toujours dans cette traversée. Quelquefois ils se tournent au Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, ce qui arrive rarement de continuer: d'autrefois ils sont interrompus par de longs calmes, qui rendent le Voyage plus long que régulier. Tout cela dépend des saisons; & selon celle où l'on fait cette traversée, on a des tems plus ou moins favorables, & des vents plus ou moins propres à la Navigation. Le tems le plus propre pour profiter de ces vents généraux, lorsqu'ils commencent à souffler, est dès que le Soleil, retournant du Tropique du Capricorne, & passant vers celui du Cancer s'approche le plus de l'Equateur; car dès-qu'il approche de l'Equinoxe d'Automne, c'est le tems où l'on éprouve ordinairement les calmes.

Depuis les Iles de la *Martinique* & de la *Dominique*, jusqu'à celle de *Curaçao* & les côtes de *Carthagène*, les vents continuerent du même côté que dans le Golphe, quoiqu'avec moins de constance & un tems moins serein. J'ai déjà dit qu'environ 170 lieues avant d'arriver à la *Martinique*, ils étoient mêlés de grains; lesquels étant plus fréquens après qu'on a dépassé ces Iles, on éprouve des calmes de peu de durée, & le vent recom-

men-

mence à souffler une demi-heure après, une heure, deux heures & quelquefois davantage. Je ne saurois dire précisément de quel côté ces grains se forment ; tout ce que je puis assurer, c'est que dès-qu'ils sont passés, le vent recommence à souffler du-même côté qu'auparavant, & à peu près avec la même force. Il est bon d'avertir que la moindre apparence qu'on apperçoive de ces grains dans l'Atmosphère, il faut tenir la manœuvre préparée à les recevoir ; car ils affaillent avec tant de promptitude, qu'ils ne donnent pas le tems de se reconnoître, & la moindre négligence à cet égard peut avoir de fâcheuses suites.

Dans la traversée de *Cadix* aux *Canaries*, il y a des occasions, où quoi-que les vents soient d'ailleurs modérés, la Mer est quelquefois agitée par ceux de Nord & Nord-Ouest ; quelquefois les vagues sont grosses & longues, quelquefois petites & fréquentes, ce qui arrive quand il fait des tems venteux sur les côtes de *France* & d'*Espagne* ; car dans le Golphe, les vents sont si modérés, que souvent on ne s'apperçoit pas du mouvement du Vaisseau, desorte que la traversée en est extrêmement douce & commode. Depuis les Iles de *Barlovento* jusques dans le Golphe, & avant d'arriver à ces Iles, dans les parages où l'on sent ces violentes bouffées ou grains, la mer est agitée à proportion du tems qu'ils durent & de leur force : mais sitôt que le vent se modere les eaux redeviennent claires & unies.

L'Atmosphère du Golphe est précisément aussi serein & aussi paisible que les vents & la mer, desorte qu'il est rare qu'on ne puisse observer la Latitude faute de Soleil ou de clarté en l'horison. Cela doit s'entendre de la bonne saison ; car dans la mauvaise, il y a des jours sombres où l'air est couvert de vapeurs, & l'horison fort brouillé. En tout tems on le voit dans le lointain, rempli de nuées blanches & élevées, qui ont divers rameaux, & forment quantité de figures qui servent d'ornement au Ciel & divertissent la vue fatiguée de voir continuellement deux objets si semblables, le Ciel & la Mer. Depuis les Iles de *Barlovento* en dedans, l'atmosphère est beaucoup plus inégal ; la quantité de vapeurs que la Terre exhale le troublent si fort, que quelquefois on ne voit que nuages, dont une partie est néanmoins dissipée par la chaleur du Soleil ; desorte qu'on y voit des espaces sereins & d'autres obscurs, & qu'il n'est pas offusqué tout le long du jour.

C'est une chose connue & avouée de tous les Marins, que dans le cours de cette Navigation, aussi loin que s'étend le Golphe, on ne sent pas le

moindre courant, mais bien depuis les Iles; & même dans quelques parages les courans y font si violens & si irréguliers, qu'il faut une grande attention, pour ne pas se mettre en danger dans cet Archipel. Nous traiterons plus au long ce sujet, ainsi que celui des vents, comme étant des propriétés de ces côtes; mais comme ce n'en est pas ici le lieu, nous continuerons à parler des choses qui appartiennent à ce Chapitre.

Avant que d'arriver à la *Martinique* & à la *Dominique*, il y a un espace, où l'eau blanchâtre se distingue sensiblement de celle du Golphe. Don *George Juan* trouva par sa route, que cet espace se termine à cent lieues de la *Martinique*, & selon moi à cent huit lieues environ. Sur quoi l'on peut prendre un milieu entre ces deux opinions, & mettre 104 lieues. Cette différence vient sans-doute de ce que la couleur de cette eau ne se distingue pas si facilement de celle du Golphe, lorsqu'on est au bout de cet espace. Il commence à environ 140 lieues de la *Martinique*, ce qui doit s'entendre de-là où la différence de la couleur de ses eaux est bien sensible: car si l'on compte de-là où l'on commence à s'en appercevoir un peu, il faudra mettre la distance à 180 lieues. Au-reste c'est sans-doute une eau croupissante, qui peut bien servir à juger des points où l'on veut aller, puisqu'après l'avoir quittée on peut savoir à coup sûr le chemin qu'on a encore à faire. Les Cartes ordinaires ne manquent point cet espace, excepté la nouvelle Carte qu'on a fait en *France*; mais il seroit à-propos qu'il fût marqué dans toutes celles dont nous nous servons.

Il me reste à parler des Variations de l'Aiguille, selon les différens parages, par la latitude & la longitude où se sont trouvés les Navires. C'est un des points les plus importans de la Navigation, non seulement à cause de l'utilité générale qu'il y a pour un Navigateur de savoir de combien de degrés son Nord apparent differe du véritable Nord du Monde; mais encore à cause de l'avantage particulier de pouvoir perfectionner, par des observations répétées, le Systême de la Longitude, & connoître, à un degré, ou un degré & demi près, le parage où se trouve le Vaisseau. C'est-là le plus haut point d'exaétitude où ce Systême ait pu être porté par ceux qui l'ont renouvelé au commencement de ce siècle. De ce nombre est le célèbre *Anglois* Mr. *Halley*, à l'exemple duquel d'autres personnes de la même Nation, & des *François* se sont attachés à le perfectionner. On commence à jouir des fruits de leur travail dans les Cartes de Variations, imprimées depuis peu: bien que l'utilité qu'on en peut tirer se réduise jusqu'à-présent aux Voyages de long cours, où la différence de deux & même de
trois

trois degrés, n'est pas regardée comme une erreur considérable, dès-qu'il est certain que cela n'ira pas au-delà. Ce Système, quoique nouveau à l'égard de l'usage qu'on en fait aujourd'hui, ne l'est pas en soi-même, pour les *Espagnols* & les *Portugais*: on en trouve des traces assez marquées dans plusieurs anciens Auteurs, qui ont traité de la Navigation. *Manuël de Figueyredo*, Cosmographe Major de *Portugal*, a donné, dans son Hydrographie, ou Examen des Pilotes, imprimé à *Lisbonne* en 1608. Chap. 9. & 10. la méthode de connoître, par le moyen de la variation de l'Aiguille, le chemin qu'on fait en naviguant Est-Ouest; & *Don Lazare de Flores* dans son *Art de Naviguer*, imprimé en 1672. Chap. 1. Part. 2. fait, en citant cet Auteur & s'appuyant de son autorité, la même remarque; ajoutant au Chap. 9. que les *Portugais* regardent cette méthode comme si sûre, qu'ils la recommandent dans tous leurs réglemens sur la Navigation. Toutefois il faut avouer que ces anciens Auteurs n'ont pas traité ce point-là avec la délicatesse & la sagacité avec lesquelles les *Anglois* & les *François* l'ont traité par le secours d'un plus grand nombre d'observations qu'ils ont employées. Et pour que ceux à qui ces fortes d'observations sont utiles, puissent profiter de celles qui ont été faites dans notre Voyage, je les marquerai dans les deux Tables suivantes, après avoir averti le Lecteur, que les longitudes correspondantes à chaque observation sont les véritables, parce qu'on y a corrigé l'erreur de la route quant à la différence qui se trouve entre elle, & la véritable différence des Méridiens, selon les observations des *Peres Laval & Feuillée*.

Variations observées par Don George Juan, dans lesquelles la Longitude Occidentale se compte depuis Cadix.

Degrés de Latitude.	Degrés de Longitude.	Variation observée.	Variation par la Carte de Vars.	Différence.
27 . . . 30	11 . . . 00	08 . . . 00 N.O.	09 . . . 00 N. O.	01 . . . 00
25 . . . 30	14 . . . 30	06 . . . 20	07 . . . 20	01 . . . 00
24 . . . 00	17 . . . 00	04 . . . 30	06 . . . 00	01 . . . 30
23 . . . 20	18 . . . 30	03 . . . 30	05 . . . 00	01 . . . 30
22 . . . 30	20 . . . 00	02 . . . 30	04 . . . 30	02 . . . 00
21 . . . 50	22 . . . 00	01 . . . 30	04 . . . 00	02 . . . 30
21 . . . 35	26 . . . 00	00 . . . 30	03 . . . 00	02 . . . 30
16 . . . 20	43 . . . 00	04 . . . 30 N.E.	02 . . . 30	02 . . . 00
15 . . . 40	45 . . . 00	05 . . . 00	03 . . . 20	01 . . . 40
Au-dessus de la <i>Martinique</i> . . .		06 . . . 00	05 . . . 00	01 . . . 00

Varia-

Variations que j'ai observées. La Longitude se compte de même que dans les précédentes.

Degré.	Min.		Degrés.	Min.	Degrés.	Min.
36	.. 20	00	.. 25	09	.. 30	N.O.
31	.. 23	08	.. 22	07	.. 00	13
30	.. 11	10	.. 21	06	.. 00	.. 00
26	.. 57	14	.. 54	04	.. 00	.. 00
25	.. 52	15	.. 59	03	.. 40	.. 30
16	.. 28	43	.. 46	00	.. 30	.. 00
15	.. 20	47	.. 32	02	.. 30	.. 00
Au-dessus du Cap de la Vela.		06	.. 00	.. 07	.. 30	.. 01

A ces observations de la Variation de l'Aiguille, comparées avec celles de la Carte de Variation inventée par le savant Mr. Halley en 1700 & corrigée en 1744 sur les avis & les Journaux de *Guillaume Mountaine* & de *Jacob Doofon*, à Londres, je joindrai quelques réflexions, pour faire voir le peu de soin qu'on apporte dans la fabrique des Aiguilles. Premièrement il paroît par les deux Tables précédentes que les Variations observées par Don *George Juan* ne sont point conformes aux miennes. Ce qu'on ne peut attribuer au défaut des observations. Il n'y a qu'à les comparer pour se convaincre du contraire : en effet les différences remarquées par Don *George Juan* & celles de la Carte, sont toujours uniformes entre elles, à peu de chose près, puisque la plus considérable de toutes est d'un degr. & 30 min. ; car d'un côté il y a 2 degr. 30 min. & de l'autre un degré ; ce qui ne vient probablement que du roulis du Vaisseau, qui ne laisse point reposer l'aiguille, & de ce que le Disque du Soleil n'est pas bien déterminé à cause des vapeurs, ou d'autres accidens inévitables, & qui ne causent pas une erreur sensible dans ces observations, quand la différence n'est que d'environ un degré. Ainsi en prenant un milieu entre toutes, il faudra conclure, que l'aiguille qui servit à ces observations varioit moins d'un degré 43 minutes, que celles qui s'accordent avec la Carte.

La même chose se remarque dans les différences qui résultent de mes observations avec celles de la Carte ; mais il faut observer que les ayant faites avec deux différentes aiguilles, celles qui appartiennent à chacune d'elles, s'accordent ; desorte qu'entre les cinq premières, la plus grande altération est de 40 minutes, qui interviennent depuis la plus petite différence de deux degr. jusqu'à 50 min. jusqu'à la plus grande de 3 degr. 30 min. : or, en prenant un milieu entre elles, la différence entre mes observations &

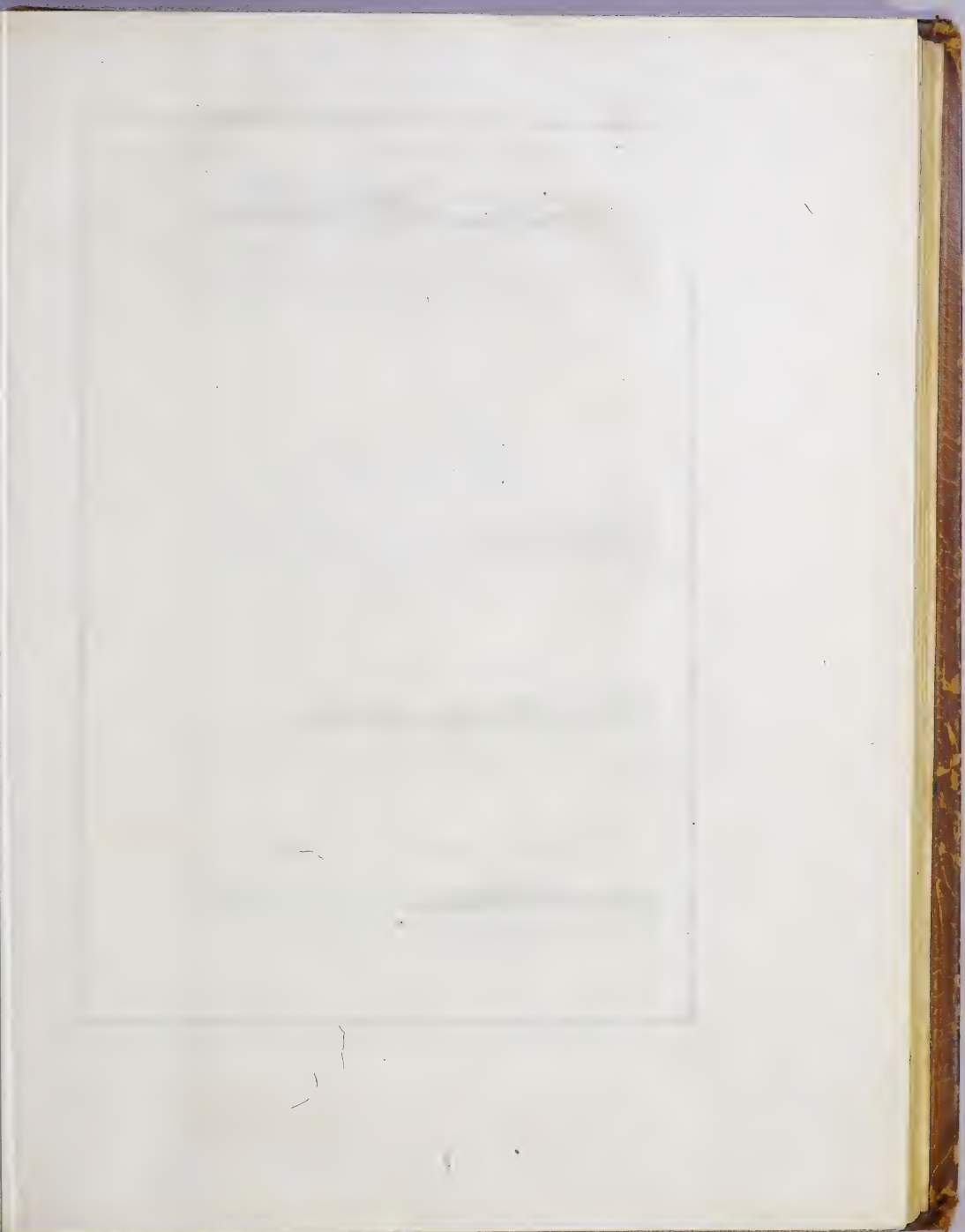
& celles de la Carte sera de 3 degr. 16 min. celles-ci moindres que celles-là. Les trois dernières n'ont pas besoin de cette opération, puisque la différence d'un degré 30 min. y est égale, & que les observations sont aussi moindres à l'égard de celles qui sont établies dans la Carte, l'espèce ayant encore passé à un signe contraire, c'est-à-dire, du Nord-Ouest au Nord-Est. Il paroît de-là que la première aiguille dont je me suis servi, soit qu'elle eût été mal touchée, soit que l'acier en fût mal placé, varioit au Nord-Ouest d'un degré 33 min. moins que celle de Don *George Juan*. Et comme cet Officier continua ses observations jusques à la fin du Voyage avec la même Aiguille, la différence qui d'abord étoit négative, devint positive aussitôt que le signe de la variation changea: & comme dans les miennes, je changeai d'instrument, cette différence resta toujours négative à mon égard. La raison en est, que la différence des cinq premières observations provenoit, moins d'une différence réelle dans la variation, que des poles des aciers, qui ne correspondant pas parfaitement à la ligne Nord-Sud de la Rose, s'inclinoient vers sa partie Nord-Est; & par conséquent, quelle que fût la valeur de cette inclinaison, elle diminueoit la variation de l'espèce contraire.

Par ces Observations ainsi comparées, on voit évidemment les erreurs où s'exposent les Pilotes, pour ne pas donner assez d'attention aux Aiguilles qu'ils devroient choisir non seulement bien faites & exactes, mais aussi éprouvées sur la ligne méridienne par des personnes d'une intelligence suffisante, avant que de s'en servir dans aucun Voyage. Il régné à cet égard en *Espagne* une négligence, qui est la source de mille erreurs que cette inattention rend inévitables; puisque si un Pilote employe dans la correction du Rumb qu'il a navigué, une variation différente de la véritable, il trouvera nécessairement de l'inégalité entre la latitude terminée par la route, & la latitude observée. Et pour faire l'équation nécessaire selon les règles le plus communément reçues, s'il navigue dans les Rumbs près du Nord & du Sud, il faut qu'il augmente ou diminue la distance, jusqu'à ce qu'elle s'accorde avec la latitude; car dans ces sortes de cas la cause principale procède du Rumb. La même chose arrive dans les Parages où l'on soupçonne qu'il y a des Courans; car ces soupçons naissent souvent dans la Navigation, quand on voit que la latitude de la route ne s'accorde pas avec celle de l'estime, quoique les eaux ne fassent pas le moindre mouvement. Et cette différence vient de ce qu'on a employé une autre variation dans la correction du Rumb, que celle que l'Aiguille

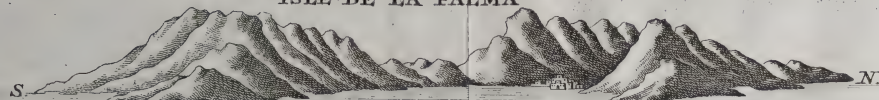
a, & par où l'on gouverne le Navire. C'est ce qui m'arriva depuis l'Île de la *Martinique* jusqu'au dedans, & tous les Pilotes du Vaisseau concoururent à cette erreur. Il y a encore dans la Navigation une erreur à quoi les Pilotes sont fort sujets, quoique moins par leur propre faute: c'est de gouverner le Vaisseau par une Aiguille, & d'observer la variation par une autre; car quoiqu'elles ayent été comparées, & qu'on ait remarqué en quoi elles diffèrent, comme leurs mouvemens sont inégaux, quand même il n'y auroit au commencement du Voyage que quelques degrés de différence entre elles, le mouvement que celle-là fait continuellement sur le pivot, l'appesantit plus que l'autre qu'on ne monte ordinairement que pour faire les observations, & qui tout le reste du tems est gardée avec soin; de-là vient que l'altération de l'une & de l'autre reste dans la même différence. Pour remédier à cela il conviendrait que toutes les Aiguilles destinées au service des Navires, fussent également propres aux observations de la variation, & qu'on fit ces observations avec les mêmes Aiguilles qui servent à diriger la route du Vaisseau; & pour tirer avantage des Cartes de variation, il faudroit que les Aiguilles fussent touchées avec une même méthode, & ajustées au méridien d'un Parage avec la précision de la variation qu'on fait y être la véritable. De cette maniere on ne remarqueroit pas tant de différence entre les observations faites sur un Navire, & celles qui ont été faites sur un autre dans le même lieu, quand l'intervalle entre les deux observations n'est pas assez considérable, pour rendre sensible la différence formelle de la variation observée depuis maintes années & admise par toutes les Nations.

Telles sont les causes qui font que les Aiguilles diffèrent entre elles. Il peut y en avoir d'autres, mais il suffira d'avoir touché les principales.

Comme il est fort utile pour la connoissance des Terres qu'on a découvertes, de représenter les figures qu'elles forment selon les aspects qui correspondent à la situation où se trouve celui qui les observe, on doit apporter beaucoup de soin à bien dessiner celles qui n'étant point offusquées de vapeurs, se peuvent distinguer clairement; c'est ce qu'on verra dans les Estampes suivantes, dont les deux premières ont été dessinées par Don *George Juan*, & les trois autres par moi.



ISLE DE LA PALMA



Die Nördliche Spitze liegt im Winkel von 59° , und die Südliche im Winkel von $53\frac{1}{2}^{\circ}$ des 3 Quadranten in einer Entfernung von 6 bis 7 Seemeilen.
 La Pointe du Nord à l'angle de 59° et celle du Sud à l'angle de $53\frac{1}{2}^{\circ}$ du 3 Quadrant à 6 ou 7 Lieues de loin.

ISLE DE GOMERA



Die Nördliche Spitze steht im Winkel von $42^{\circ} 45'$ und die Westliche im Winkel von $20^{\circ} 15'$ des 2ten Quadranten in einer Entfernung von 10 bis 11 Seemeilen.
 La Pointe Nord est à l'angle de $40^{\circ} 45'$ et celle de l'Ouest à l'angle de $20^{\circ} 15'$ du 2 Quadrant, 10 à 11 Lieues.

PIC DE TENERIFFE



Der Gipfel ist im Winkel von 84° des 2ten Quadranten in einer Entfernung von 18 bis 20 Seemeilen. Wie der P. Feuillée will, so ist er 2283 Toisen über die Meeres fläche erhoben. | Le Sommet est à l'angle de 84° du 2 Quadrant à 18 ou 20 Lieues. et est suivant le P. Feuillée, 2283 Toises au dessus de la superficie de la Mer.

ISLE DE CURAZAO

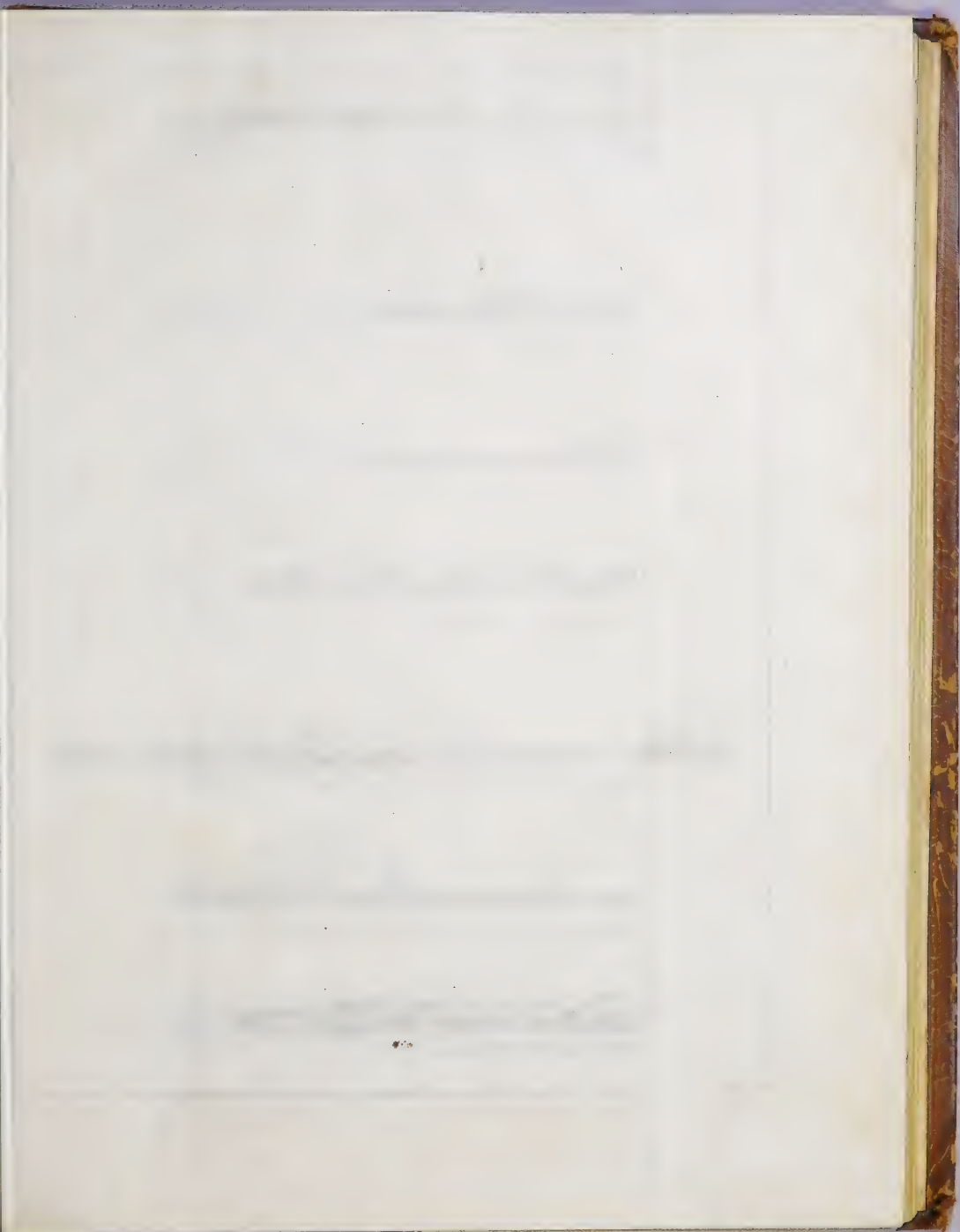


Die Süd östliche Spitze liegt im Winkel von 15° des 3ten Quadranten, und die Nord östliche im Winkel von 41° .
 La Pointe Sud Est etant à l'angle de 15° du 3 Quadrant, et celle de Nord Est à l'angle de 41° .

ISLE D'ORUBA



Die Östliche Spitze liegt im Winkel von 3° und die Westliche im Winkel von 82° des 3ten Quadranten.
 La Pointe de l'Est à l'angle de 3° et celle d'Ouest à l'angle de 82° du 3 Quadrant.





C. Cabo de la Vela. I. Isle. La Pointe de la Piramide M. étant à l'angle de 16° Cadran 3. à 4 ou 5 lieues de distance.



A. Vue de la Côte près de l'Embouchure du Fleuve de la Madelaine. C. Pointe de las Avaniillas. qui me restoit à l'angle du 53° Cadran 3. à 4 ou 5 lieues de distance.



C. Pointe de las Avaniillas. E. Beau Morne. C étant à l'angle de 26° à $1\frac{1}{2}$ lieue de distance, et E à l'angle de 20° Cadran 3.



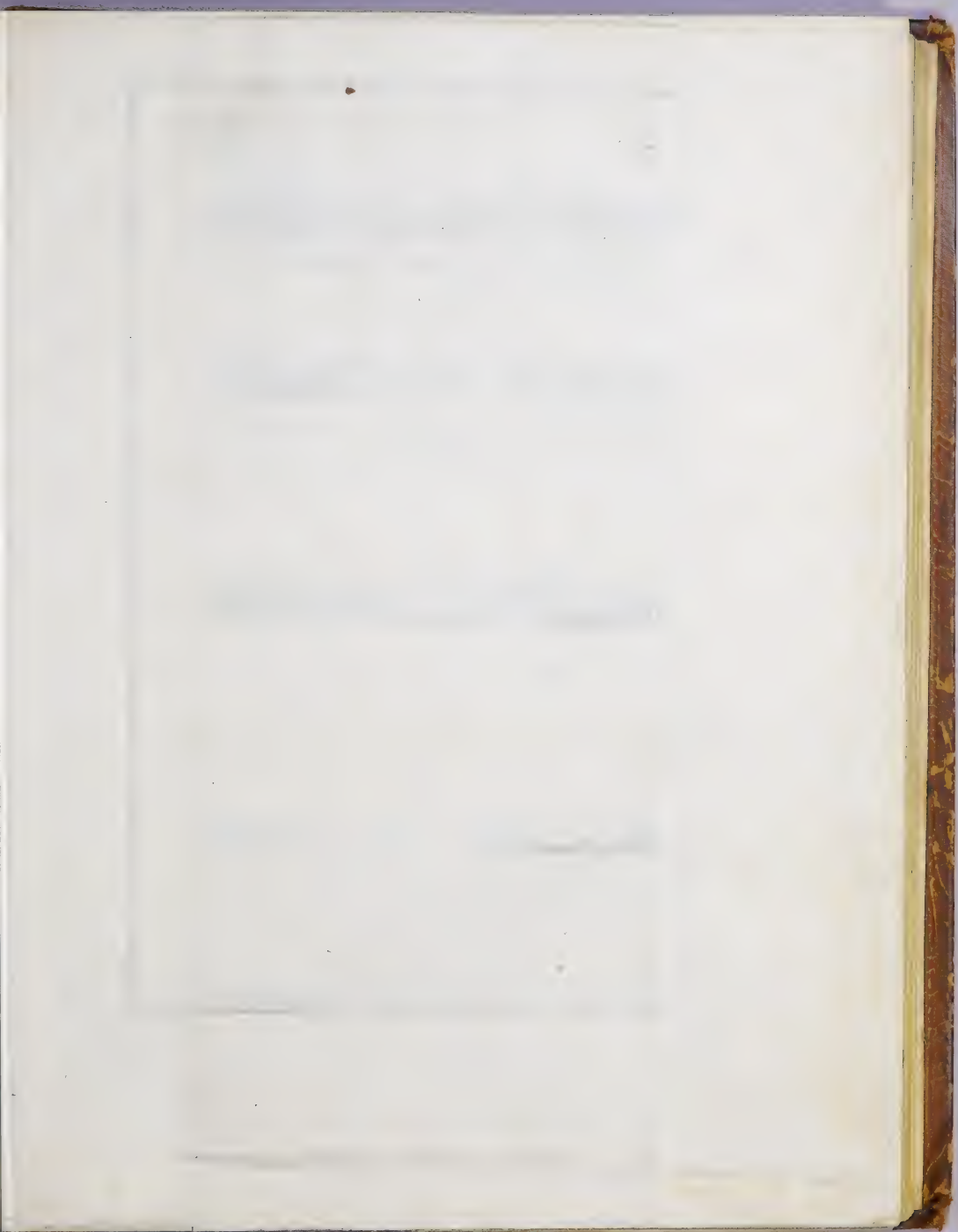
G. Pointe de Samba. I. Pointe de l'Isle aux Sables. G. étant à l'angle de 37° Cad. 2. et I à l'angle de 42° Cadran 3.

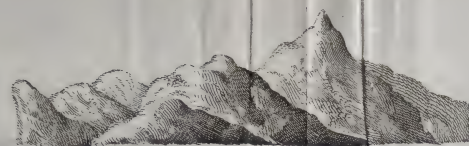


Le Sommet de la Popa C à l'angle de 14° Cadran 2. à 4. a 5 lieues de distance.



A. Bugio del Gato. B. St. Lazaro. C. Montagne de la Popa. D. Tierra bomba. E. Baye de Carthagene.





Vue du Pic de Teibes, restant au SSO à la distance de
18. lieues marines.



Vue de l'Isle de Palma depuis le milieu jusqu'à la pointe Orientale
à 4 lieues de distance.



Vue de l'Isle de Palma, comme elle se présente
à la distance de 5 lieues



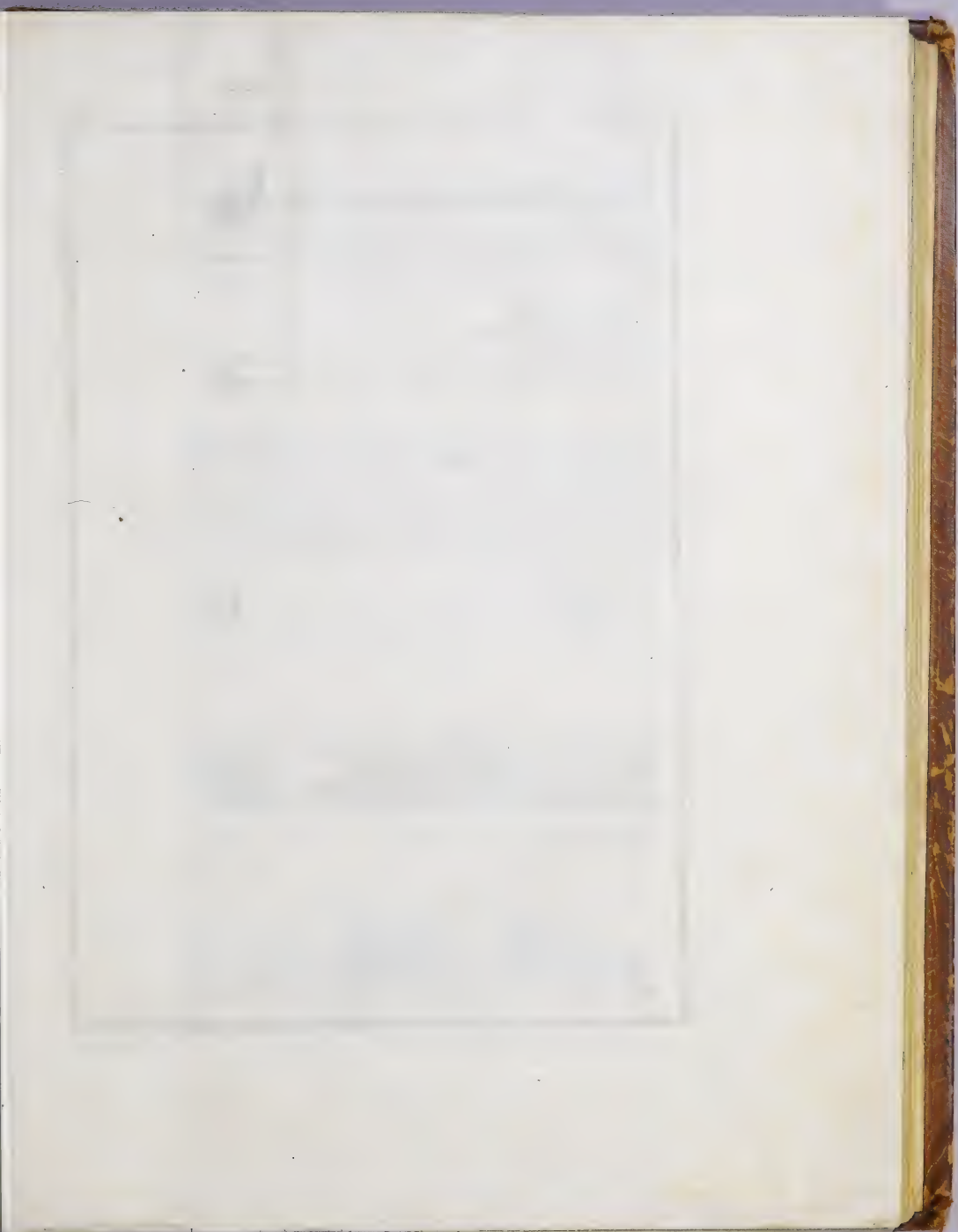
Vue de l'Isle de Gomere l'une des Canaries, comme elle se présente
à 5 ou 6 lieues de distance.



L'Isle de Fer l'une des Canaries, comme elle se présente à une distance de 4 lieues.



Isle de Curazao l'une des Caraïbes près des côtes des Caraïques comme elle
se présente à environ 4 lieues de distance.



Sud
Diese Gestalt hat die Insel Orua, eine von den Cariben, dicht an der Küste Caracas, wenn man 5 bis 6 Seemeilen von ihr ist. Der Berg B. ist so wohl wegen seiner Figur, als auch deswegen bekannt, weil wenn er gegen SSW bleibt, er hinter dem andern Berge zu liegen scheint, und hernach sich hervor begiebt.

SSO. B.
Vue de l'Isle d'Orua une des Caraïbes près de la côte de Caraquez, quand on en est à 5 à 6 Lieues. La Colline B. est fort connue tant par sa figure qu'à cause que quand elle reste au SSO. elle paroît être derrière l'autre Montagne, et ensuite on la voit devant.

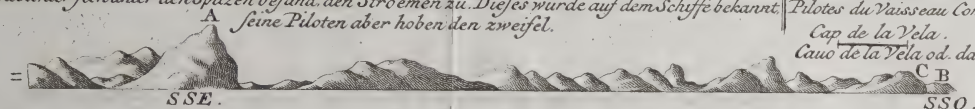


O SO. B.
Ausicht des Berges B. in der Insel Orua, wenn er gegen WSW, in der Entfernung von 6 Seemeilen bleibt.
Vue du Mogote B. dans l'Isle d'Orua quand il reste à l'O SO, à 6 ou 7 Lieues de loin.

Cap de Coquibacoa.
Vorgebirge Coquibacoa.

E 4 SE.
Diese Gestalt hat die Küste bis an das Segel vorgebirge, wenn man 3 bis 4 Seemeilen davon entfernt ist; aus diesem Vorgebirge geht ein Berg wie B. und wenn er wie hier gegen SSW bleibt, so steht er sehr nahe am Lande, hernach zeigt er sich immer in einer größern Entfernung von demselben. Die Looffen und See erfahren hielten den Berg A für den Popa, und die Spitze oder das Vorgebirge C für das Vorgebirge Abuxa, und schrieben den großen Unterschied, der sich unter den Spitzen befand, den Stroemen zu. Dieses wurde auf dem Schiffe bekannt, seine Piloten aber hoben den Zweifel.

SE 4 E.
Vue de la côte jusqu'au Cap de la Vela quand on en est à 3 ou 4 Lieues de distance. De ce Cap sort un Mogote B, et quand il reste comme ici au SSO, il est fort près de terre; mais ensuite il en paroît plus d'loigne. Les Pilotes et Marins du vaisseau croyoient que la Montagne A étoit celle de la Popa et que la Pointe ou Cap C étoit celui d'Abuxa, attribuant aux Courans la grande différence des points, mais le Pilotes du Vaisseau Com^e a qui la chose fut communiquée les tirèrent de cette erreur.



Cap de la Vela.
Cauo de la Vela od. das Segel vorgebirge.

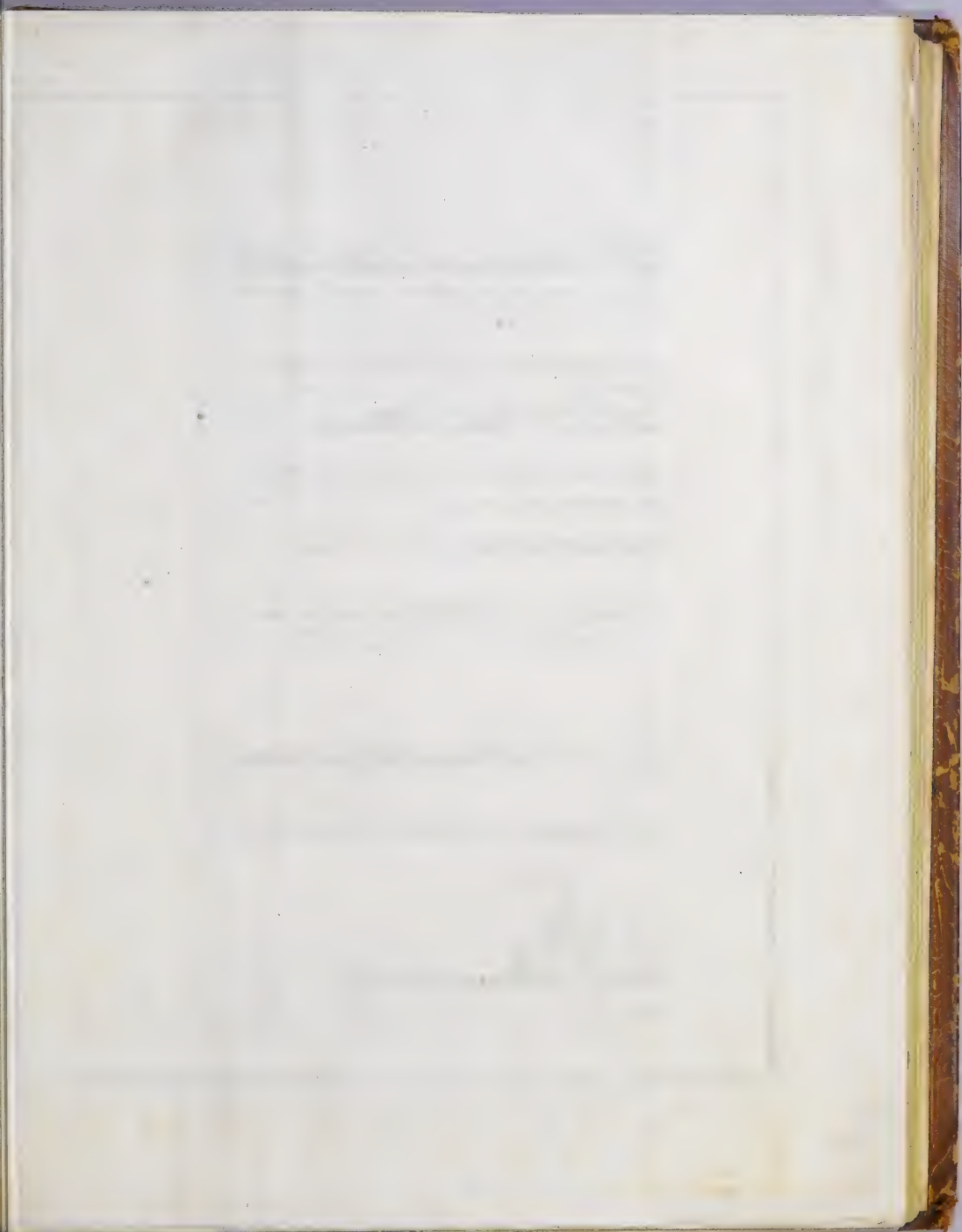


Ausicht der Schnee gebirge von St. Martha.

Vue des Montagnes neigees de St. Marthe.



S 4 SO.



Riviere de la Madeleine



ESE. A.

SE

S

Vue de la côte de la Riviere de la Madeleine, laquelle s'étend fort loin: l'Embouchure A. a quelques mornes avancés dans la terre, et l'eau est trouble, rougeâtre a plus de 5 lieues dans la Mer et forme comme une lisiere differente de l'autre eau.

Riv. de Huertas

ENE.



Vue de la côte de la Riviere Huertas quand elle reste à l'ENE.

II



SE ½ S.

S

SE ½ E.

SE Morro Hermoso

Vue de la côte de Cartagene quand le Morro Hermoso reste au SE et la pointe de Samba au SSO.

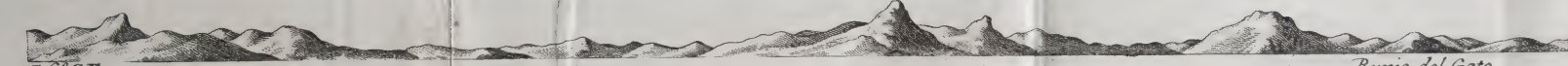


X



SSO.

Pointe de Samba.

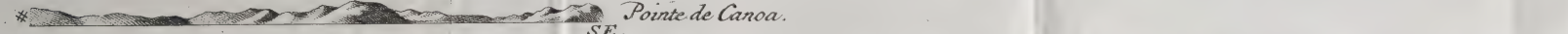


S 6 ½ SE.

Côte de Cartagene, comme elle se presente depuis la pointe de Samba jusqu'à celle de Canoa.

Buxio del Gato.
SE ½ S.

*



SE.

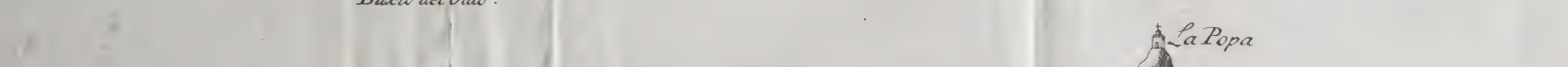
Pointe de Canoa.



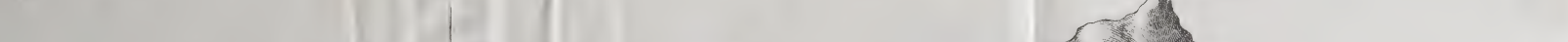
ENE.



Buxio del Gato.



x



□

Pointe de Canoa

Figure que fait la côte depuis la pointe de Samba jusqu'à la Popa à Cartagene.

SE ½ S.

La Popa

C H A P I T R E II.

Séjour à Carthagène. Description de cette Ville, sa situation, sa découverte, sa grandeur, ses édifices & ses richesses. Tribunaux qu'elle renferme, & leur Jurisdiction.

LE 9. de Juillet 1735, jour de notre débarquement, Don George Juan & moi nous allâmes saluer le Gouverneur de la Place, & nous apprîmes que les Académiciens n'étoient point encore arrivés, & qu'on n'en avoit aucunes nouvelles. Sur quoi nous résolûmes de les attendre conformément à nos instructions, & d'employer notre tems à quelque chose d'utile. Malheureusement nous n'avions point d'instrumens, ceux que Sa Majesté avoit commandés à Paris & à Londres n'ayant pu être achevés avant notre départ de Cadix, & ne les ayant reçus qu'après notre arrivée à Quito. Nous fûmes cependant informés qu'il y en avoit dans la Ville quelques-uns, qui avoient appartenu à Don Juan de Herrera, Brigadier des Armées du Roi, & Ingénieur de la Place, & qui après sa mort étoient tombés entre les mains de son fils & de quelques autres Officiers, que nous priâmes de vouloir bien nous les prêter, ce que nous obtinmes; & par le moyen de ces instrumens nous observâmes la latitude, la longitude & la variation de l'Aiguille, & réglâmes les Plans de la Place & de la Baye sur ceux que le même Ingénieur avoit levés, en y ajoutant ce qui manquoit, selon qu'il nous parut nécessaire.

Nous employâmes à ces occupations jusqu'au milieu de Novembre 1735, fort impatiens de voir arriver les Académiciens François, & fort inquiets de ne point recevoir de leurs nouvelles. Enfin le 15. de ce mois un Bâtiment François armé en guerre vint dans la nuit donner fond à Boca-Chica, & nous apprîmes qu'il portoit ces Messieurs. Le 16. nous passâmes à bord de ce Bâtiment, où Mr. de Ricour, Capitaine de Vaisseau & Lieutenant de Roi de Guarico dans l'Ile de St. Domingue, qui le commandoit, nous fit mille politesses, ainsi que Mrs. Godin, Bouguer & de la Condamine Académiciens, qui étoient accompagnés de Mrs. de Jussieu Botaniste, Saviergues Chirurgien, Verguin, Couplet, & Desjardins Associés, Moranville Dessinateur, & Hugot Horloger. Les trois premiers descendirent à terre avec nous, & après les avoir accompagnés chez le Gouverneur, nous les conduisîmes à la maison que nous leur avions fait préparer. Le jour suivant tous les autres vinrent à terre.

Comme notre dessein étoit de passer à l'Equateur le plutôt possible, il ne fut plus question que de choisir la route que nous prendrions pour faire notre voyage plus commodément jusques à *Quito*. Nous étant déterminés pour la route de *Porto-bello*, *Panama*, & *Guayaquil*, nous nous disposâmes à nous embarquer tous ensemble pour ce premier Port, & en attendant nous recommençâmes à faire avec les instrumens que les Académiciens avoient apportés, de nouvelles Observations sur la Latitude, le poids de l'Air, la variation de l'Aiguille; observations dont nous donnerons le résultat dans la Description suivante.

La Ville de *Carthagène des Indes* est située à 10 degr. 25 min. & 48 $\frac{1}{2}$ sec. de Latitude Boréale, à 282 degr. 28 min. 36 sec. de Longitude à l'Occident du Méridien de *Paris*, & à 301 degr. 19 min. 36 sec. du Méridien du *Pic de Ténériffe*, suivant ce que nous avons conclu par la suite de nos observations, comme on pourra le voir dans le Livre des *Observations Astronomiques & Physiques*. Nous trouvâmes que l'Aiguille varioit au Nord-Est de 8 degr. & nous nous en assûrâmes par les observations que nous fîmes à ce sujet.

La Baye & le Pays, appelé auparavant *Calamari*, furent découverts en 1502, par *Rodrigue de Bastidas*; & en 1504 *Juan de la Cosa*, & *Christoval Guerra*, commencèrent la guerre contre les *Indiens* qui l'habitoient. Ils trouverent plus de résistance qu'ils ne se l'étoient imaginés; car ces *Indiens* étoient belliqueux, vaillans; & les femmes mêmes ne se dispensoient pas des fatigues & des périls de la guerre. Leurs armes étoient des flèches qu'ils empoisonnoient avec le suc de quelques herbes, de maniere que les plus légères blessures étoient mortelles. *Alonso de Ojeda* succéda aux deux premiers dans la même entreprise, & vint dans le Pays accompagné du même *Juan de la Cosa*, qui étoit premier Pilote, & d'*Améric Vespuce* Géographe de ce tems-là; mais il n'avança pas plus que les autres, quoiqu'il remportât divers avantages sur les *Indiens*. *Alonso* fut succédé par *Grégoire Hernandez de Oviedo*. Enfin Don *Pédro de Herédia* vint à bout de domter les *Indiens*; car ayant remporté sur eux diverses victoires, il établit & peupla la Ville avec titre de Gouvernement.

Carthagène est si avantageusement située, sa Baye est si large & si sûre, qu'elle eut bientôt une part considérable au Commerce de ce Continent Méridional, & qu'elle fut bientôt jugée digne d'être érigée en Siège Episcopal. Toutes ces circonstances contribuerent à la conserver & à l'agrandir, étant recherchée non seulement par les *Espagnols* qui venoient s'y établir,

- A St Mariens bastey.
 B Kreuz bastey.
 C St Carls bastey.
 D Gnaden bastey.
 E St Claren bastey.
 F St Catharinen bastey.
 G St Lucas bastey.
 H Bastey St Philips das martyrs.
 I St Johannis bastey.
 J St Vincents bastey.
 K Fleischhaus bastey.
 L Brücken bastey.
 M St Ignatius bastey.
 N St Franc. Xaviers bastey.
 O St Jacobs bastey.
 P Bastey Barahono S. Phe.
 Q St Isabellen bastey.
 R St Lorenz bastey.
 S St Josephs bastey.
 T Bastey Media Luna.
 V St Michael von Camboabastey.
 X Castell St Philip von Baragas.
 Z Hospital St Lazarus.
 1 Comptor thor.
 2 Brücken thor.
 3 St Catharinen thor.
 4 St Dominicus thor.
 5 Pfoertchen Mayoco.
 6 Fleischhaus pfoertchen.
 7 Thor Media Luna.
 8 Koenigs pfoertchen.
 9 Pulver magazin.
 10 Cisternen.
 11 Gefängniß.
 12 Communications brücken.
 13 Dom kirche.
 14 St Dominicus.
 15 St Augustin.
 16 St Johann de Dios.
 17 Jesuiter collegium.
 18 Neue Jesuiter kirche.
 19 Gnaden kirche.
 20 St Diego.
 21 St Claren kloster.
 22 St Theresien kloster.
 23 St Franciscus.
 24 Die H. Dreyeinigkeits parochie.
 25 St Rochus Einsiedlerey.
 26 Haus wo man die Observa-
 tionen gemacht.
 27 Das Schlachthaus.
 28 Das Fleischhaus.
 29 Sanct Ioribio.

GRUNDRISS
 der Stadt CARTHAGENA in INDIEN
 im 10 Gr. 25 Min. 48 Sec. Nörder breite,
 und 301 Gr. 19 Min. 36 Sec. Länge nach
 dem Meridian von Leneriffa gerechnet,
 deren Lage auf der nördlichen Küste des
 mittäglichen America ist, auf Befehl Sr.
 Königl. Maj. in Spanien 1735 aufgenommen
 Maßstab von 200 Toisen.

100 200 300 400 500
 Ruthen

Der Ziegenhuth od. El Cabrero

Chambacu Grande

ISLE DE MANGA

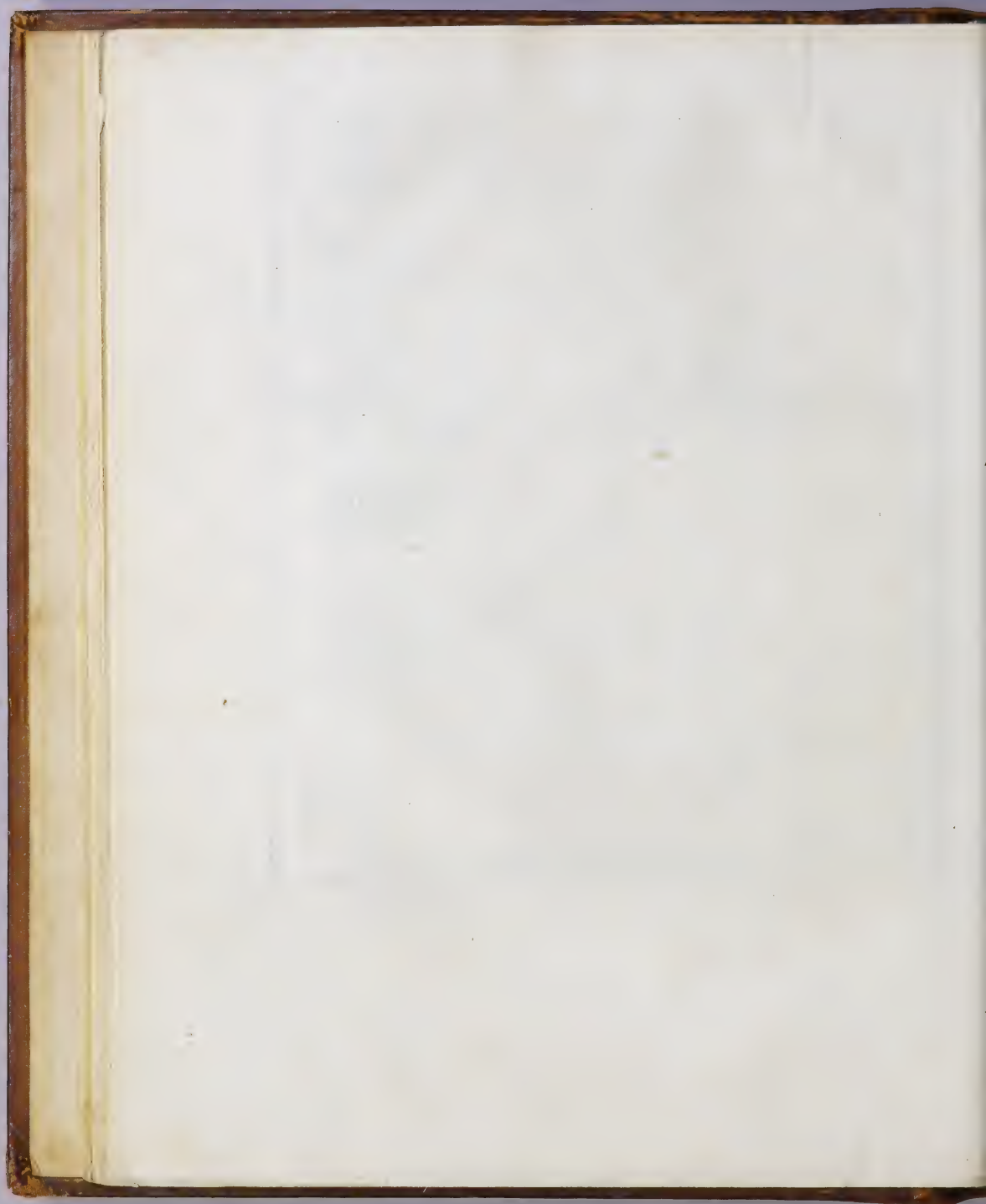
El Pastellillo

PLAN
 de la Ville de
 CARTHAGENE
 des INDES.

Située par les 10 Deg. 25 Min.
 48 Sec. de latitude Boreale, et
 par les 301 Deg. 19 Min. de Longi-
 tude comptée du Meridien de l'one-
 riffe, ou l'on voit la Situation de cette
 Ville sur la Côte Nord de l'Amérique
 Meridionale. Leve par ordre du
 Roi en 1735.

Echelle de 200 Toises.
 100 200 300 400 500
 Verges.

- A Bastion de S^{te} Marie.
 B Bastion de la Croix.
 C Bastion de S^{te} Charles.
 D Bastion de la Merci.
 E Bast. de S^{te} Claire.
 F Bast. de S^{te} Catherine.
 G Bast. de S^{te} Luc.
 H Bast. de Philippe Martyr.
 I Bast. de S^{te} Jean.
 J Bast. de S^{te} Vincent.
 K Bast. de la Boucherie.
 L Bast. du Pont.
 M Bast. de S^{te} Ignace.
 N Bast. de S^{te} Fr. Xavier.
 O Bast. de S^{te} Jacques.
 P Bast. Barahono S^{te} Phe.
 Q Bast. S^{te} Isabelle.
 R Bast. S^{te} Laurent.
 S Bast. S^{te} Joseph.
 T Bast. de la demi-Lune.
 V Bast. de S^{te} Michel de Cambo.
 X Fort des S^{te} Phil. de Baragas.
 Z Hôpital de S^{te} Lazare.
 1 Porte de la Contaderie.
 2 Porte du Pont.
 3 Porte de S^{te} Catherine.
 4 Porte S^{te} Dominique.
 5 Poterne de Mayoco.
 6 Poterne de la Boucherie.
 7 Porte de la demi-Lune.
 8 Poterne du Roi.
 9 Magasin à poudre.
 10 Cisternes.
 11 Prison.
 12 Ponts de communication.
 13 l'Eglise Cathédrale.
 14 Santo Domingo.
 15 S^{te} Augustin.
 16 S^{te} Juan de Dios.
 17 Collège des Jesuites.
 18 Eglise neuve des mêmes.
 19 la Merci.
 20 S^{te} Diego.
 21 S^{te} Clara, ou Clairines.
 22 S^{te} Theresie.
 23 S^{te} Francois.
 24 Paroisse de la très S^{te}
 Trinité.
 25 Hermitage de S^{te} Roch.
 26 Maison où l'on a fait les
 observations.
 27 la Tuerie.
 28 la Boucherie.
 29 S^{te} Ioribio.



tablir, mais envie des Etrangers, qui excités, ou par son importance, ou par ses richesses, l'ont envahie, prise, & saccagée plusieurs fois.

La premiere invasion arriva peu de tems après sa fondation en 1544 par certains Aventuriers *François* guidés par un *Corse* de nation, qui y ayant fait un long séjour, les mit au fait de sa situation, & leur enseigna par quel côté ils pouvoient entrer & s'en rendre maîtres, comme en effet ils le firent. La seconde fois, par *François Drak*, appelé le *Destructeur des nouvelles conquêtes*, en 1585. Ce Pirate, après l'avoir abandonnée au pillage, y fit mettre le feu, & ayant réduit en cendres la moitié de cette Colonie, il voulut bien épargner le reste pour 120000 ducats d'argent que les Colonies voisines donnerent pour rançon.

Elle souffrit une troisième invasion en 1697 de la part des *François* sous la conduite de Mr. de Pointis, qui se rendit devant la Place avec un gros armement, consistant en partie en *Flibustiers*, sorte de Pirates sujets du Roi de France, & protégés par ce Monarque: ayant débarqué son monde, emporté la Forteresse de *Boca-Chica*; & rendu l'entrée du Port libre, il mit le siège devant le Fort de *St. Lazare*, & l'ayant emporté, la Ville battit la chamade. La capitulation ne la sauva pas du pillage auquel la cupidité l'avoit condamnée. Quelques-uns ont attribué la facilité de cette conquête à une intelligence secrète entre le Gouverneur de la Place & Pointis; & ce qui augmenta le soupçon, fut que celui-là s'embarqua sur l'Escadre ennemie avec tous ses trésors, qui avoient été exemts du pillage.

La Ville est située sur une Ile de sable, qui formant un passage étroit du côté du Sud-Ouest, ouvre une communication avec la partie nommée *Tierra-Bomba*, jusqu'à *Boca-Chica*. La gorge qui les joint aujourd'hui, étoit autrefois l'entrée de la Baye, & subsista ainsi longtems; mais l'ordre étant venu de la fermer, il n'est resté que l'entrée de *Boca-Chica*, qui même a été comblée depuis la dernière entreprise que les *Anglois* ont faite contre cette Place durant la dernière guerre, lesquels s'étant rendu maîtres des Forts qui la défendoient, entrèrent par-là, & le devinrent bientôt de la Baye, espérant de l'être aussi incessamment de la Ville: mais ils se tromperent prodigieusement; car ils furent repoussés, & obligés de se retirer avec honte & un perte très-considérable. Ce succès fut cause qu'on eut ordre de rouvrir l'ancienne entrée, & c'est par-là que tous les Vaisseaux entrent aujourd'hui dans la Baye. Du côté du Nord-Est, la terre est de-même fort resserrée, n'ayant que la largeur de 35 toises d'une Mer à l'autre proche de la muraille; mais le terrain s'élargissant forme une autre Ile à ce côté, &

toute la Ville est exactement environnée de la Mer, excepté dans ces deux endroits, qui sont même fort petits. Un pont de bois qui est à l'Est de la Ville sert de communication à un grand Fauxbourg qu'ils appellent *Xéxemani*, bâti sur une autre Ile, & qui communique à la terre-ferme par un autre pont de bois. Les fortifications de la Ville, & celles qui défendent le Fauxbourg, sont à la moderne, & revêtues de bonnes pierres de taille. La Garnison en tems de paix consiste en dix Compagnies de Troupes réglées de 77 hommes chacune, y compris les Officiers. Il y a aussi un Corps de Milice composé de Compagnies Bourgeoises.

Du côté de *Xéxemani*, à une petite distance de ce Fauxbourg, est une Colline d'une hauteur médiocre, sur laquelle est un Fort nommé le Fort de *San Lazaro*, qui commande toute la Ville & son Fauxbourg. La Colline a de hauteur 20 à 21. toises, ayant été mesurée géométriquement. Cette Colline est accompagnée de plusieurs autres, qui s'étendent à l'Est, & s'élèvent au-dessus d'elle. Celles-ci sont terminées par une autre plus élevée encore, appelée le Mont de la *Popa*, qui a 84. toises de haut, & sur le sommet duquel est bâti un Couvent d'*Augustins* Déchaussés, sous le nom de *Nôstra Sennora de la Popa*. On jouit dans cet endroit d'une vue admirable; car n'y ayant rien qui la borne, elle s'étend fort au loin sur les Campagnes & sur la Côte.

La Ville & ses Fauxbourgs ne sont pas moins beaux en-dedans. Les rues en sont droites, larges & toutes pavées; les maisons bien bâties, la plupart d'un seul étage sans le rez-de-chaussée, les appartemens bien distribués, & toutes bâties de pierres & de chaux, excepté quelques-unes qui sont de briques. Toutes ont des balcons & des treillis ou jalousies de bois, matière plus durable pour ces sortes d'ouvrages que le fer; car celui-ci est bientôt rouillé & détruit par l'humidité, & par des vents nitreux, qui rendent les murailles enfumées, & sont causés que les édifices paroissent toujours sales en dehors.

Les Eglises & Couvens qui sont dans la Ville sont l'*Iglesia Mayor*, ou Cathédrale, la Paroisse de la *Trinité* au Fauxbourg, bâtie par l'Evêque *Don Gregorio de Molléda*, qui a aussi fondé dans la Ville en 1734 une Succursale dédiée à *San Toribio*. Les Ordres Religieux qui ont des Couvens à *Carthagène*, sont celui de *St. François* dans le Fauxbourg, de *St. Dominique*, de *St. Augustin*, la *Merci*, de *St. Diego* Recollets, un Collège de *Jésuites*, & l'Hôpital de *San Juan*. Les Monastères de Filles sont ceux de *Ste. Claire* & de *Ste. Thérèse*. Toutes ces Eglises & Couvens

font

sont d'une assez bonne architecture, & assez grands. Dans les ornemens servant au Culte on remarque seulement quelque pauvreté, & tous ne sont pas d'une décence convenable. Les Communautés, & en particulier celle de *St. François*, sont fournies d'un nombre suffisant de sujets, tant *Européens* que *Créoles blancs*, & *Indiens* du Pays.

Carthagène avec son Fauxbourg fait une Ville comme celle du troisième rang en *Europe*; elle est bien peuplée, quoique la plus grande partie de ses habitans soit de race *Indienne*. Elle n'est pas des plus riches de ces Contrées; car outre les pillages qu'elle a soufferts, comme on n'y cultive ni n'exploite aucune Mine, on n'y voit guere d'autre argent que celui qu'on y fait tenir de *Santa-Fé* & de *Quito*, par voye de remise, pour les gages du Gouverneur, & des Officiers Civils & Militaires, & pour la solde des Troupes que le Roi y tient en garnison: cependant il s'y trouve des personnes qui se sont enrichies par le Commerce, & qui sont logées d'une manière convenable à leur opulence.

Le Gouverneur fait sa résidence dans la Ville, & a été indépendant dans le Gouvernement Militaire jusqu'en 1739. A l'égard des Affaires Civiles on peut appeler à l'audience de *Santa-Fé*, le Roi ayant érigé dans cette dernière Ville, cette même année 1739, un Officier supérieur sous le titre de Viceroy de la *Nouvelle Grenade*. Celui qui a été revêtu le premier de cette Viceroyauté, c'est *Don Sébastien de Esclava*, Lieutenant-Général des Armées du Roi; le même qui a défendu *Carthagène* contre la puissante invasion des *Anglois* en 1741, & qui les força, après un long siège, à se retirer & à laisser la Ville libre.

Il y a à *Carthagène* un Evêque, dont la Jurisdiction spirituelle s'étend aussi loin que le Gouvernement Militaire & Civil. L'Evêque & les Prébendiers forment le Chapitre Ecclésiastique. Il y a aussi un Tribunal de la *Sainte Inquisition*, dont la jurisdiction s'étend jusqu'aux trois Provinces de l'île *Espagnole* où il fut d'abord établi, & sur *Tierra Firme* & *Santa-Fé*.

Outre ces Tribunaux, il y a un Magistrat Séculier, composé de Régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcaldes, pour la Justice & Police de la Ville: ces deux charges sont d'ordinaire destinées aux personnes les plus distinguées parmi les habitans.

Il y a aussi un Trésor Royal à *Carthagène*, & deux Officiers des Finances du Roi, qui sont un Maître-des-Comptes, & un Trésorier. Ce sont eux qui perçoivent tous les Droits Royaux & Deniers du Roi, & qui les distribuent. Enfin il y a encore un Homme de Loi, avec le titre

d'*Au-*

d'Auditeur des Gens de guerre, lequel a aussi une espèce de Jurisdiction.

La Jurisdiction du Gouvernement de *Carthagène* s'étend par l'Orient jusques aux bords de la large & profonde Riviere appelée *Rio de la Magdalena*; d'où elle s'étend au Sud jusques aux confins de la Province d'*Antioquia*, & au Couchant, la Riviere de *Darien* lui sert de bornes. Au Septentrion elle s'étend jusqu'à l'Océan tout le long des côtes entre les embouchures de ces deux Rivières. Ce Gouvernement, selon la plus commune opinion, a de l'Orient à l'Occident 53 lieues, & du Midi au Septentrion 85. On trouve dans cet espace plusieurs Vallées fertiles appelées, aux *Indes*, *Savanes*, telles que celles de *Zamba*, de *Zenu*, *Tola*, *Mompese*, la *Barranca*, & autres; où il y a diverses Peuplades, grandes & petites, composées d'*Européens*, de *Créoles Espagnols*, & d'*Indiens*. C'est une tradition dans le Pays, que tous ces lieux, aussi-bien que *Carthagène*, abondoient en Or avant l'arrivée des *Chrétiens*; & quoiqu'on voye encore des traces des anciennes Mines de ce métal dans les lieux de *Simiti*, *San Lucas*, & de *Guamaco*, il est certain qu'elles sont entièrement négligées, peut-être parce qu'elles sont épuisées. Mais ce qui ne contribuoit pas moins alors à la richesse de cette Contrée, c'est le commerce qu'elle faisoit avec les Pays voisins, d'où elle tiroit, en échange de ce métal, tous les ouvrages que l'industrie y fabriquoit & dont ces Pays avoient besoin. Ce précieux métal étoit la plus commune parure des *Indiens* tant hommes que femmes.

CHAPITRE III.

Description de la Baye de Carthagène des Indes, sa grandeur, sa disposition, & ses marées.

LA Ville de *Carthagène* a une des meilleures Bayes qu'on puisse voir, non seulement sur cette côte, mais même dans tous les parages connus de ce Continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue Nord-Sud, beaucoup de fond & bon. L'air y est toujours fort serein, de sorte qu'on n'y sent pas plus d'agitation que sur une Riviere tranquille. Néanmoins, en y entrant, il est nécessaire de bien gouverner, à cause de quelques basses qui s'y trouvent, & où il y a si peu de fond que les moindres Bâtimens y échouent. Pour prévenir ce danger, il est à propos de prendre un Pilote du Port avant que d'y entrer. C'est aussi pour cette raison que le Roi en

entre-





entretient un qui a soin de marquer ces endroits dangereux quand le besoin l'exige.

On entroit dans la Baye, comme il a déjà été dit, par le Canal étroit de *Boca-Chica*, nom convenable à sa petitesse (car *Boca-Chica* en *Espagnol* signifie bouche petite) puisqu'il n'y pouvoit passer qu'un Vaisseau à la fois, encore faisoit-il qu'il rasât la terre de bien près. Cette entrée étoit défendue par un Fort nommé *San Luis de Boca-Chica*, bâti du côté de l'Est, à l'extrémité de *Tierra-Bomba*, & par un autre Fort nommé de *St. Joseph*, situé du côté opposé dans l'Île de *Baru*. Celui-là, après avoir soutenu une rude attaque par mer & par terre de la part des Anglois, dans les dernier siège, & ayant été canonné pendant 11 jours, se trouva enfin sans défenses, ses parapets démolis, son Artillerie toute démontée, & enfin abandonné. Les Ennemis s'en étant ainsi rendus maîtres, s'ouvrirent l'entrée, & passèrent au fond de la Baye avec toute leur Escadre & leur Armement; mais par la précaution & la diligence des nôtres, ils trouverent toute l'Artillerie du Fort de *Santa Cruz*, enclouée. Ce Fort s'appelloit aussi le *Grand Fort* à cause de sa grandeur, & il dominoit tous les Navires qui donnoient fond dans la Baye. Les Forts de *Boca-Chica*, de *St. Joseph*, & deux autres, l'un nommé *Munzanillo*, & l'autre *Pastelillo*, lors de la levée du siège & de l'évacuation du Fort, furent démolis par l'Armée ennemie, désespérée du mauvais succès de son entreprise. Ce fut le succès de cette invasion, qui, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, a fait penser, s'il ne seroit pas mieux de fermer & rendre impraticable l'entrée de *Boca-Chica*, & d'ouvrir l'ancien Canal, en le fortifiant de manière qu'il ne fût pas facile aux Escadres ennemies de le forcer.

Les marées de la Baye ne sont rien moins que régulières, & l'on peut dire la même chose, à peu de différence près, de celles de toute la côte. On remarque d'ordinaire qu'elle monte pendant un jour entier, & qu'elle baisse ensuite dans 4 ou 5 heures. Le plus grand changement qu'on observe dans sa hauteur est de deux pieds, ou deux pieds & demi, quelquefois même il est moins sensible, & ne se remarque que par les flots que l'eau pousse. Et c'est alors qu'il est dangereux d'échouer, malgré la sérénité qu'y règne, & qu'il n'y ait pas le moindre changement de tems; mais la raison est que le fond étant de vase, quand un Bâtiment vient à s'y affaiblir, il faut nécessairement l'alléger pour le remettre à flot.

Du côté de *Boca-Chica*, & à deux lieues & demie de distance, on trouve un bas-fond de gravier & de gros sable, où il n'y a pas en plusieurs endroits plus d'un pied & demi d'eau. En 1731. le Vaisseau de guerre

le Conquérent partant de *Carthagène* pour *Portobello*, & passant par ce bas fond, eut le malheur de toucher, & fut en grand danger de périr; mais il fut favorisé par le grand calme qui régnoit en mer, & il s'en tira heureusement. Quelques-uns prétendoient que ce banc étoit connu & distingué des autres par le nom de *Salmédina*, mais tous les Routiers qui étoient dans le Navire, s'inscrivirent en faux contre ce sentiment, & assurèrent qu'avant que le Vaisseau touchât, il le leur avoit été inconnu. Les Pilotes & les Routiers remarquèrent, pendant que le Vaisseau étoit assablé, que *Notre Dame de la Popa* étoit à l'Est-Nord-Est, deux degrés vers le Nord; le Fort de *San Luis de Boca-Chica* à l'Est Sud-Ouest à trois lieues & demie ou à peu près, & la pointe Septentrionale de l'Île de *Vosaria* au S. ; S. O. Bien entendu que ces remarques sont faites sur les rumb's apparens de l'Aiguille.

La Baye abonde en Poissons de diverses espèces, sains & de fort bon goût: les plus communs sont les Alofes, qui à-la-vérité ne sont pas d'une grande délicatesse: des Tortues en grande quantité, fort grosses, & d'un goût agréable. Il s'y trouve aussi beaucoup de *Taburours* ou *Requins*, animal monstrueux & dangereux pour les Gens de mer, puisqu'ils attaquent les hommes qui ont le malheur de tomber dans l'eau, & même dans les barques, & les dévorent en un instant.

Les Matelots des Navires qui s'arrêtent quelque tems dans la Baye, se divertissent à la pêche de ce monstre, avec des hameçons pendus au bout d'une chaîne. Quand ils en prennent quelqu'un, ils le mettent en pièces, sans pouvoir s'en régaler, car leur chair n'étant que graisse n'est bonne qu'à faire de l'huile. On en a vu qui avoient quatre rangs de dents molaires: ceux qui ne sont pas si vieux n'en ont ordinairement que deux. Il est si vorace qu'il avale toutes les immondices qu'on jette des Vaisseaux dans la mer. J'en ai vu un qui avoit dans l'estomac le corps entier d'un chien, dont il n'avoit encore digéré que les parties le plus molles. Les Naturels du Pays prétendent avoir vu aussi dans la Baye, des *Chymans*, sorte de *Lézard* monstrueux & amphibie; mais comme cet animal n'aime que l'eau de Rivière, il est probable que si on en voit dans l'eau de Mer, ce ne peut être que très-rarement.

C'est dans cette Baye qu'arrivent les Gallions. Ils y demeurent jusqu'à ce que celui du Pérou soit arrivé devant *Panama*. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils lèvent l'ancre & se rendent à *Portobello*, ou *Portobelo*, & à la fin de la Foire qui s'y tient, ils reviennent dans la Baye, y font les vivres & provisions qui leur sont nécessaires pour leur retour, & le plu-

plutôt qu'ils peuvent ils remettent à la voile. Pendant leur absence la Baye est fort solitaire, n'y ayant que quelques Bâtimens du Pays, en petit nombre; ce ne sont même que quelques Balandres & Felouques, qui ne s'arrêtent que pour se caréner & se radouber, afin de continuer leur voyage vers les lieux d'où elles sont venues.

CHAPITRE IV.

Des Habitans de Carthagène; de leur qualité, différence des Castes ou Races, & leur origine; Génie & Coutumes.

Après avoir donné une description assez détaillée de la Ville de *Carthagène*, il nous paroît convenable de dire un mot de ses Habitans. On les divise en diverses *Castes* ou *Races*, formées par l'union des Blancs avec les Nègres & les Indiens. Nous traiterons de chacune selon son rang.

Les Blancs qui habitent à *Carthagène*, se peuvent diviser en deux espèces: l'une d'*Européens*, & l'autre de *Créoles*, ou de Blancs nés dans le Pays. Les premiers sont communément appelés *Chapetons*, & le nombre en est peu considérable, vu que la plupart, ou s'en retournent en *Europe* après avoir acquis un certain fond, ou passent plus avant dans les Provinces intérieures pour augmenter leur petite fortune. Ceux qui se sont fixés à *Carthagène*, y font tout le commerce, & vivent dans l'opulence, tandis que les autres habitans sont misérables, & réduits à vivre du travail de leurs mains. Les familles des *Créoles* blancs possèdent les Terres ou Champs, & il y en a quelques-unes de grande distinction, comme étant descendues d'ayeux venus dans le Pays pour y exercer des emplois considérables, & qui y ayant amené leurs familles avoient jugé à propos de s'y fixer. Ces familles se sont maintenues dans leur lustre, en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux, ou avec des *Européens* qui servent sur les Galions. Il est vrai qu'il y en a quelques-unes qui commencent à déchoir. Il y a aussi d'autres familles de Blancs pauvres, qui sont ou entées sur des familles Indiennes, ou du-moins alliées avec elles, de manière qu'il y a quelque mélange dans leur sang; mais quand la couleur ne les trahit pas, cela leur suffit pour se croire heureux, dès-qu'ils jouissent de l'avantage d'être Blancs.

Passons maintenant aux Espèces qui doivent leur origine au mélange

des Blancs avec les Noirs, ou Nègres. Nous commencerons par les *Mulâtres*, si connus de tout le monde, qu'il seroit superflu d'expliquer la signification de ce nom: après ceux-là vient la troisième Espèce ou Classe, appelée *Classe* des *Tercerons*, qui proviennent de l'union des *Mulâtresses* avec les Blancs, ou des *Blanches* avec les *Mulâtres*, & commencent à approcher des Blancs, bien-que leur couleur les décele. La Classe des *Quarterons*, ou quatrième Classe, provient du mélange des Blancs avec la Classe des *Tercerons*; la dernière enfin, ou la Classe des *Quinterons*, vient du mélange des Blancs avec les *Quarterons*, ou quatrième Classe. Quand ils sont arrivés à cette Classe, il n'est plus question de race Nègre, & l'on ne peut plus les distinguer des Blancs ni pour leurs manieres, ni pour leur couleur, & qui plus est les *Enfans* d'un Blanc & d'une *Quinteronne* sont appelés *Espagnols*, & on les regarde comme hors de toute race de Nègres, quoique leurs Grands-peres, qui souvent sont encore en vie, ne diffèrent guere des *Mulâtres*. Ils sont si jaloux de l'ordre de leurs *Castes* ou Race, que si par hazard on s'y méprend, & qu'on les traite un degré plus bas, ils s'en formalisent, & le tiennent à injure, quelque éloigné qu'on ait été de les vouloir offenser. Ils reprennent ceux qui ont commis cette faute par mégarde, & leur disent qu'ils ne sont pas tels qu'ils les ont nommés, & qu'ils esperent qu'on ne voudra pas les priver d'un bien que la fortune leur a fait. Avant que d'arriver à la Classe des *Quinterons*, il y a plusieurs obstacles qui quelquefois les en éloignent; car entre le *Mulâtre* & le *Nègre*, il y a encore une Race intermédiaire qu'ils appellent *Sambo*, laquelle est formée du mélange de ces deux races avec le sang *Indien*, ou des deux races mêmes. On les distingue aussi par la race de leurs Peres. Entre les *Tercerons* & les *Mulâtres*, les *Quarterons*, & les *Tercerons*, & ainsi de suite, sont ceux qu'ils appellent *Tente en el Ayre*, comme qui diroit les *Enfans en l'air*, parce qu'ils n'avancent, ni ne reculent. Les *Enfans* nés du mélange des *Quarterons*, ou des *Quinterons* avec le sang *Mulâtre* ou *Terceron*, sont appelés *Salto atrás*, c'est-à-dire, *Saut en arriere*; parce qu'au-lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, & se sont rapprochés de la *Caste*, ou Race des Nègres. De-même tous les *Enfans* issus du mélange depuis le *Nègre* jusqu'au *Quinteron* avec le sang *Indien*, sont nommés *Sambos* de *Nègre*, de *Mulâtre*, de *Terceron*, &c.

Ce sont-là les *Castes* ou Races les plus connues & les plus communes; non qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qui proviennent de l'union de uns avec les autres; mais les espèces sont si différentes & en si grand nombre, qu'ils ne savent pas eux-mêmes à quelle Classe ils appartiennent, & qu'on

ne

ne voit les dans les rues de la Ville, dans les qu'eux *Estancias* * & dans les Villages. C'est par hazard que l'on rencontre des Blancs dans ces endroits, sur-tout des femmes; car celles qui n'ont pas renoncé à toute pudeur, vivent fort retirées dans leurs maisons.

Ces *Castes* ou *Races*, à compter depuis les Mulâtres jusques aux *Quinterons*, sont toutes vêtues à l'*Espagnole*, & les unes & les autres d'habits fort légers, à cause de la chaleur du Climat. Ils n'exercent que des Arts Mécaniques dans la Ville. Les Blancs, *Créoles* & *Chapetons*, regardent ces occupations comme fort au-dessous d'eux, & ne s'adonnent qu'au Commerce; mais comme la fortune ne prodigue pas également ses faveurs, & que plusieurs ne peuvent se soutenir par le crédit, on en voit qui aiment mieux vivre dans la misère, que d'exercer les professions qu'ils ont apprises en *Europe*; & qui bien éloignés d'acquiescer les richesses dont ils s'étoient flattés au seul nom des *Indes*, tombent dans la dernière indigence.

Parmi toutes ces *Castes* ou *Races*, celle des Nègres n'est pas la moindre. On les divise en deux Classes, en Nègres Libres, & en Nègres Esclaves; & on les subdivise encore en *Créoles* & en *Bozales*, ou nouveaux-venus; une partie de ces derniers est employée à la culture des *Haziendas* † ou *Estancias*. Ceux qui habitent dans la Ville y sont employés aux travaux les plus rudes; au moyen de quoi ils gagnent leur vie, en payant néanmoins à leurs Maîtres une certaine portion de leur salaire par jour; & du peu qui leur reste il faut qu'ils se nourrissent. La violence des chaleurs ne leur permet pas de porter aucun habillement, & par conséquent ils vont tout nus, à la réserve d'un petit pagne, ou morceau de toile de coton qu'ils portent pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Les Esclaves Nègresses n'ont pas d'autre habillement. Les unes vivent dans les *Estancias*, mariées avec les Nègres qui cultivent ces champs; & les autres dans la Ville, où elles gagnent à vendre dans les places les choses comestibles, & à porter par la Ville les fruits, les confitures du Pays; & divers autres mêts tels que les gâteaux ou bignets de Maïs; & la Casave dont on fait le pain pour les Nègres. Celles qui ont de petits Enfants, & qui les nourrissent, comme elles font presque toutes, les portent sur les épaules, pour qu'elles puissent agir & avoir les bras libres.

Quand

* *Estancias* signifie proprement *sejour*, lieu où l'on s'arrête pour reposer; mais à *Curthagène* il s'entend pour une Maison de Campagne, qui quelquefois forme un Village considérable, à cause de la quantité des Esclaves, qui en dépendent.

† *Hazienda*, signifie en cet endroit une Maison de Campagne avec les terres, qui en dépendent. Il a aussi d'autres significations qui ne viennent pas à notre sujet.

Quand ces Enfans veulent têter, elles leur présentent la mamelle; ou par-dessous l'aisselle, ou par-dessus l'épaule, & ainsi sans les remuer de leur place elles leur donnent l'aliment qu'ils désirent. Cela paroît incroyable à quiconque ne l'a pas vu; mais si l'on considère que ces Créatures laissent croître leurs mamelles sans les gêner en aucune façon, & qu'il y en a à qui elles pendent au-dessous de la ceinture, on ne trouvera pas étrange qu'elles puissent les jeter par-dessus les épaules, pour que l'enfant les puisse saisir.

L'habillement des Blancs, tant hommes que femmes, est peu différent de celui qu'on porte en *Espagne*. Les personnes en charge sont vêtues comme on l'est en *Europe*, avec cette différence que tous leurs habits sont fort légers, desorte que pour l'ordinaire ils portent des vestes de toile fine de *Brétagne* & les culotes de même: les pourpoints sont de quelque étoffe fort mince, ordinairement de tafetas uni de toute couleur, dont l'usage est général sans exception de personne. Les perruques ne sont point en usage en cette Ville, & dans le tems que nous y étions, il n'y avoit guere que le Gouverneur & quelques Officiers de la Ville qui en portaient; mais le nombre en étoit fort petit. On n'y porte pas non plus de cravates; on se contente de fermer le col de la chemise avec quelque gros bouton d'or, mais le plus souvent on le laisse ouvert. Ils portent sur la tête un bonnet blanc de toile fine; plusieurs vont aussi nu-tête, & se coupent les cheveux au chignon. Ils ont la coutume de porter des éventails pour s'éventer. Ces éventails sont tissus d'une espèce de palme fine & fort déliée en forme de demi-lune avec un bout de la même palme qui sert de manche. Ceux qui ne sont pas Blancs, ni d'une famille distinguée, portent une cape ou espèce de manteau, & des chapeaux ronds. Quelques-uns, quoique Mulâtres & quelquefois même Nègres, s'habillent comme les *Espagnols* & comme les plus distingués du Pays.

Les femmes *Espagnoles* portent une sorte de jupe qu'elles attachent à la ceinture, & qui pend de-là jusqu'aux talons; elles l'appellent *Poléra*. Elle est de tafetas uni & sans doublure, les chaleurs ne leur permettant pas d'en user autrement. Un pourpoint, leur descend du haut du corps jusqu'au milieu. Elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment Hiver, en Été elles le quittent & ne le peuvent souffrir. Elles se lacent toujours pour se couvrir la poitrine. Quand elles sortent du logis elles prennent la mantille & la jupe; & ont coutume, lorsqu'elles vont à la Messe les jours de Préceptes, de le faire dès les trois heures du matin, pour éviter la chaleur qui commence avec le jour.

Les

Les femmes qui ne sont pas exactement de race Blanche mettent par-dessus la *Polléra* une *Basquine*, ou Jupe de tafetas de la couleur qu'il leur plaît, mais jamais noire. Cette jupe est toute percée de petits trous pour laisser voir celle qui est par-dessous. Elles se couvrent la tête d'une espèce de bonnet qui ressemble à une mitre. Il est de toile blanche & fine, fort garni de dentelles. A force d'empois elles parviennent à le faire tenir tout droit sur la tête. Il est terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front. Elles appellent ce bonnet *Pagnito*, & ne sortent jamais sans cette coiffure. Les Femmes de condition, & en général toutes les Blanches, sont vêtues de même dans leur négligé; mais cet habillement leur sied mieux qu'aux autres, comme leur étant plus naturel. Elles ne portent jamais de souliers ni dedans ni hors de la maison, mais seulement une espèce de mules où il n'entre que la pointe du pied. Quand elles sont dans leurs maisons, tout leur exercice consiste à se coucher à moitié dans leur *Jamacas* *, où elles se bercent & se brandillent pour se rafraîchir. Ces *Jamacas* sont si à la mode en cette Ville, que dans toutes les maisons il y en a deux, trois ou davantage, selon la famille. Les femmes y passent la plus grande partie du jour, & quelquefois les hommes s'y reposent comme les femmes, sans se fâcher de l'incommodité qu'il y a de n'y pouvoir pas bien étendre le corps.

On remarque communément dans les deux Sexes beaucoup d'esprit & de pénétration, & cette facilité à réussir dans toutes les Sciences & dans tous les Arts. Dans les Jeunes-gens on aperçoit une grande envie d'apprendre, & beaucoup de dispositions aux Lettres, donnant dans cet âge tendre des marques de génie qu'on n'aperçoit ailleurs que plus tard & moins communément. Cette application leur dure jusqu'à l'âge de 20 à 30 ans; mais à peine y sont-ils parvenus, qu'ils paroissent oublier avec la même facilité qu'ils ont appris; & souvent même avant que d'arriver à cet âge, où il faut commencer à recueillir les fruits de l'étude, ils abandonnent entièrement les Sciences, par une paresse naturelle qui met fin à leurs progrès & détruit l'espérance qu'on avoit conçue de leur génie.

La principale cause de cette décadence, vient sans-doute du défaut de ne savoir pas à quoi employer ses lumières, & de n'avoir aucun objet d'émulation, ne pouvant se flatter que leurs talens leur procurent l'avancement dû à leur travaux littéraires; car il n'y a là ni Armée de terre, ni de mer, & les Emplois Littéraires sont en si petite quantité, qu'il n'est pas é-

* C'est ce qu'on appelle autrement *Hamacas*, c'est-à-dire, des Lits suspendus. *Not. du Trad.*

tonnant que, perdant l'espérance de se pousser par cette voye, ils perdent aussi l'envie de se distinguer dans les Sciences, & que tombant dans l'oisiveté, ils donnent aussi dans le vice, au quel ils se livrent jusqu'à perdre la raison, & à oublier tous les bons principes qu'ils peuvent avoir appris dans leur bas-âge, lorsque l'obéissance à leurs Parens & aux Maîtres mettoit un frein à leurs passions. La même disposition se remarque dans les Arts Méchaniques, où ils réussissent avec beaucoup d'adresse & en très-peu de tems, sans toutefois parvenir à un certain degré de perfection, & sans raffiner sur ce qu'on leur a montré. Cependant rien n'est si admirable que la précocité des esprits dans ce Pays-là, & d'y voir parler plus raisonnablement de petits Enfans de deux à trois ans, que ceux d'*Europe* qui en ont six à sept. A cet âge, où à peine ils ont les yeux ouverts à la lumière sans pouvoir la distinguer, ils connoissent tout ce qui est enfermé dans la méchanceté.

L'esprit des *Américains* étant plus précoce que celui des *Européens*, on croit qu'il s'affoiblit aussi beaucoup plutôt, & que des l'âge de 60 ans ils n'ont plus ce jugement solide, cette pénétration, cette prudence, qui est commune parmi nous à cet âge; ce qui fait dire que leur esprit baisse & décroît, lorsque celui des *Européens* tend à sa plus grande maturité. Mais ceci n'est peut-être qu'un préjugé vulgaire, qui ne tiendra pas contre des exemples contraires, ni contre les moyens de défense allégués par le célèbre Pere Fr. Benoit Feyjoo dans son 6. *Discours Tom. IV. de son Theatro Critico*. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'expérience est contraire à ce sentiment. Ceux qui ont voyagé dans ce Pays avec quelque attention, y ont trouvé de bons esprits de tout âge, & ne se sont point aperçus que 10 ans de plus altérassent la raison de personne, si ce n'est de ceux qui livrés aux excès du libertinage étouffoient les lumières de leur raison dans le vice. En effet on y trouve des personnes douées d'une grande prudence, & de grands talens tant dans les Sciences spéculatives que pratiques, dans la Politique & la Morale, & ces sortes de personnes conservent ces avantages jusques dans un âge fort avancé.

La Charité est une des vertus que les habitans de *Carthagène* font éclater, & la plus commune dans toutes les conditions. Ils l'exercent particulièrement envers les *Européens* nouvellement arrivés, qui venant, comme ils disent, pour *busquer fortune*, ne trouvent souvent que la misère, les maladies, & enfin la mort. C'est ici un sujet qui me paroît mériter qu'on en fasse mention; & quoique les circonstances en soient assez connues à ceux qui ont été dans ce Pays, je ne laisserai pas d'en dire un mot, ne fût-ce que pour desabuser certaines gens, qui avides de posséder

plus

plus de bien qu'ils n'en ont dans leur Patrie, pensent qu'il suffit d'aller aux Indes pour se trouver tout d'un coup dans l'opulence.

Ceux qu'on appelle dans les Vaisseaux *Pulizons*, sont des hommes qui sans emplois, sans fond, sans recommandation, viennent comme des vagabonds, & gens sans aveu, chercher fortune dans un Pays où personne ne les connoît; & qui après avoir couru longtems les rues de la Ville, sans avoir de retraite, ni de quoi se nourrir, sont enfin obligés d'en venir à la dernière ressource, qui est le Couvent des Cordeliers, où on leur donne, non pas pour appaiser leur faim, mais pour les empêcher de mourir, de la bouillie de Cassave, qui n'étant pas un mets supportable pour ceux du Pays, on peut juger quel goût elle doit avoir pour de pauvres gens qui n'y sont point accoutumés. Le coin d'une Place, ou la porte d'une Eglise sont des gîtes dignes de gens qui sont de tels repas. Telle est la vie qu'ils mènent, jusqu'à ce que quelque Négociant, qui passe dans les Provinces intérieures, & qui a besoin de quelqu'un pour le servir, les emmène avec lui; car les Marchands de la Ville, qui n'ont pas besoin d'eux, ne sont pas grand accueil à ces *Avanturiers*, qu'on peut appeler ainsi à juste titre. Affectés par la différence du Climat, nourris de mauvais alimens, abattus, découragés, ces misérables deviennent la proie de mille maux qu'il n'est pas possible de se bien représenter. Désespérés de voir leurs projets de fortune & d'opulence s'en aller en fumée, ils prennent infailliblement la maladie appelée à *Carthagène*, la *Chapetonnade* *, sans avoir d'autre refuge que la Providence Divine; car il ne faut pas songer à l'Hôpital de *San Juan de Dios*, où l'on ne reçoit que ceux qui payent, & d'où par conséquent la misère est un titre d'exclusion. C'est alors qu'on voit éclater la charité du Peuple de cette Ville. Touchées de leurs maux, les Négresses & les Mulatresses libres les accueillent, & les retirent dans leurs maisons; où elles les assistent, & les font guérir à leurs dépens, avec autant de soin & d'exactitude que si elles y étoient obligées. Si l'un d'eux meurt, elles le font enterrer par charité, & lui font même dire des Messes. La fin de ces témoignages de compassion & de charité, c'est qu'après sa guérison, le *Chapeton* enchanté de l'amitié qu'on lui a témoignée, se marie avec sa Bienfaitrice Négresse ou Mulatresse, ou avec quelqu'une de ses filles: & le voilà établi, mais dans un état beaucoup plus misérable que celui qu'il auroit pu se faire dans sa Patrie, en y travaillant selon les occasions & ses talens.

Le

* C'est-à-dire la maladie des Blancs, ou la maladie du Pays. Not. du Trad.
Tome I. E

Le desintéressement des *Carthagénois* est si grand, qu'on ne peut soupçonner ces femmes de n'avoir que le mariage pour but de leur charité envers les *Chapetons*; d'autant plus qu'il n'est pas rare de les voir refuser de s'allier avec eux, pour ne pas perpétuer leur misère: mais plutôt elles tâchent, de leur procurer l'occasion & les moyens de passer plus avant dans l'intérieur du Pays; les uns à *Santa Fé*, *Popayan* & à *Quito*, & les autres au *Pérou*, selon qu'ils sont portés pour quelqu'un de ces lieux-là.

Ceux qui restent à *Carthagène*, soit qu'ils y aient fait quelqu'un de ces mauvais mariages dont nous avons parlé, soit qu'ils se trouvent dans un autre certain état bien dangereux pour le salut éternel, & qui n'est que trop ordinaire, se font *Pulperos** ou *Canotiers*, ou quelque autre chose semblable; mais dans tous ces métiers, ils vont si mal habillés & sont si accablés de travail, qu'ils n'ont certainement pas sujet d'oublier la vie qu'ils ont menée dans leur Patrie, quelque misérable qu'elle ait pu être. Ils sont fort heureux, quand après avoir travaillé tout le jour & une partie de la nuit, ils peuvent se régaler de quelques Bananas, d'un peu de gâteau de Maïs ou de Cassave, qui leur tient lieu de pain, & d'un morceau de *Tafajé*, qui est de la chair de vache, sèche & salée. Ils passent ordinairement bien des années sans goûter de pain de froment, qui du moins ne leur manqueroit pas en *Espagne*.

D'autres aussi malheureux que ceux-là, & dont le nombre n'est pas petit, se retirent de la Ville & vont s'établir dans quelque petite *Estancia*, où ils se bâtissent une *Bujio* ou Cabane de paille, & vivent-là peu différens des bêtes, cultivant les grains que le Pays produit, & vendant le fruit de leur travail pour subvenir à leur entretien.

Ce que nous avons dit des Négresses & Mulâtresses doit s'entendre de toutes les *Castes* ou Races, & se supposer, à l'égard de la charité des femmes Blanches & de tous les Blancs en général, qui dans toutes les espèces sont doux & prévenans; mais il faut avouer que les femmes étant d'un naturel plus doux encore & plus compatissant, l'emportent sur les hommes dans la pratique de cette vertu *Chrétienne*.

Quant aux usages de la Nation, il y en a quelques-uns qui diffèrent sensiblement de ceux des *Espagnols*, & même de ceux qui se pratiquent dans

* *Pulperos* sont des gens qui travaillent à des espèces de Tente, appelées en *Espagnol* *Pulperias*, & les *Canotiers* sont les Matelots qui naviguent dans les Pirogues, pour faire le transport des Marchandises de toute espèce.

dans les principaux Pays d'*Europe*. Les plus remarquables sont, l'usage du Brandevin, celui du Cacao, du Miel & autres douceurs, & l'usage du Tabac à fumer; à quoi il faut ajoûter quelques singularités, dont il sera fait mention en leur lieu.

L'usage du Brandevin est si commun, que les personnes les plus réglées & les plus sobres, ne manquent pas d'en boire tous les matins à onze heures: leur raison en est, que cette liqueur fortifie l'estomac, aiguise l'appétit, & rétablit les esprits dissipés par la continuelle transpiration. Ils s'invitent les uns les autres *para hacer las once, A FAIRE LES ONZE*, c'est-à-dire, à boire le Brandevin. Mais cette coutume, qui n'est pas mauvaise quand on la pratique avec modération, dégénère en vice chez plusieurs, que cette liqueur affriande si fort, qu'ils commencent à *faire les once* en sortant du lit, & ne finissent qu'en y rentrant. Les Personnes de distinction boivent du Brandevin d'*Espagne*, mais le petit peuple & les Nègres, courent à celui du Pays, qui est fait du jus ou du suc des cannes de sucre, & qui est nommé à cause de cela *Eau de vie de canne*, dont il se fait un beaucoup plus grand débit que de l'autre.

Le *Chocolat*, qui n'est connu-là que sous le nom de *Cacao*, est si commun, qu'il n'y a pas jusqu'aux Nègres Esclaves qui n'en prennent régulièrement tous les jours après leur déjeuner, & à cette fin il y a des Nègresses qui en portent de tout prêt dans les rues pour le vendre, & le faisant seulement un peu chauffer le distribuent pour un *Quartillo de Real de Plata*. Mais ce n'est pas du *Cacao* tout pur, il y en a seulement une petite quantité mêlée avec du Maïs. Celui que boivent les Personnes de distinction est de pur *Cacao* préparé tout comme en *Espagne*. Ils en prennent une heure après le repas, & c'est une coutume si inviolable qu'il ne leur arrive jamais d'y manquer. Jamais ils n'en prennent à jeun, ou du-moins sans avoir mangé un morceau auparavant.

Les Confitures & le Miel sont encore de leurs mets favoris. Toutes les fois qu'ils s'avisent de vouloir boire de l'eau, ce n'est jamais sans avoir mangé avant quelques confitures. Souvent ils préfèrent le miel aux conferves, & autres confitures au caramel, ou sèches; ils trouvent que le miel adoucit davantage. Ils mangent les confitures avec du pain de froment, & ils en trempent aussi dans le chocolat; mais pour le miel ils le mangent avec des tourtes ou gâteaux de Cassave.

Leur passion pour le Tabac à fumer n'est pas moindre, ni moins générale. Là tout le monde fume, hommes & femmes, sans distinction d'âge ni de rang. Les Dames & les femmes Blanches ne fument que

chez elles. Cette retenue n'est pas imitée dans les autres *Castes*, & les hommes de toute espèce n'y regardent pas non plus de si près. Ils ne savent ce que c'est que distinguer les lieux & les tems pour leur fumerie. Ils petunent en tout lieu & en toute occasion. Leur méthode est de fumer de petits rouleaux de feuilles de Tabac. Les femmes tiennent dans la bouche l'extrémité d'un bout de tabac allumé, dont elles tirent la fumée pendant un assez long espace de tems, sans l'éteindre & sans que le feu les incommode: une des plus grandes marques d'amitié qu'elles puissent donner aux personnes avec qui elles ont quelque relation, & qu'elles honorent de leur estime, c'est d'allumer pour eux du tabac, & de leur en présenter à la ronde dans les visites qu'elles reçoivent. Ce seroit les desobliger & les mortifier beaucoup, que de refuser ce présent de leur main: aussi ne se hazardent-elles pas de faire cette politesse à ceux qu'elles savent ne pas aimer le tabac. Les Femmes de distinction s'accoutument à fumer dès leur bas-âge, & il n'est pas douteux qu'elles ne contractent cette habitude par l'exemple de leurs nourrices, qui sont les Nègresses Esclaves. Et cet usage étant si commun parmi les Femmes de qualité, il n'est pas surprenant que les personnes qui arrivent d'*Europe* & qui font quelque séjour à *Carthagène*, ne puissent résister à cette espèce de contagion.

La Danse est un des plus grands amusemens des gens de ce Pays-là. Quand les Gallions arrivent, ou qu'il y a des Gardes-côtes ou autres Vaisseaux qui viennent d'*Espagne* dans la Baye, on ne voit que Bals dans la Ville, dans lesquels il se commet de grands desordres causés par les équipages des Vaisseaux qui y accourent. Ces Bals sont appelés *Faudangos*. Quand ces divertissemens se donnent dans des maisons de distinction, tout s'y passe dans l'ordre, & rien n'en trouble la tranquillité. Les Bals commencent par quelques danses *Espagnoles*, & continuent par celles du Pays, qui ne sont pas sans graces ni sans vivacité. Elles sont accompagnées de chansons convenables, & durent jusqu'au jour.

Les *Faudangos* ou Bals de la populace consistent principalement dans des excès de Brandevin & de Vin, d'où naissent des mouvemens & des gestes indécents & scandaleux dont ils composent leurs danses; & comme dans les intervalles ils ne cessent de boire, il survient bientôt des querelles qui causent de grands malheurs. Les Etrangers qui sont dans la Ville, sont ceux qui arrangent ces Bals & qui en font les frais; & comme l'entrée en est libre, & qu'on n'y épargne pas les liqueurs à ceux qui y viennent, ils ne desemplissent point.

On remarque encore quelques singularités dans leur deuil. C'est-là qu'é-

qu'éclate leur luxe & leur ostentation, souvent aux dépens de leur commodité. Si le défunt est une personne de distinction, on place son corps sur un magnifique lit de parade dressé dans le plus bel appartement de la maison, & éclairé de quantité de cierges & de bougies. Il reste-là pendant l'espace de 24 heures, ou davantage, & pendant ce tems les portes de la maison sont ouvertes pour que les personnes de connoissance puissent entrer & fortir plus librement, & généralement toutes les femmes de basse condition qui ont coutume de venir pleurer le défunt.

Ces mêmes femmes, vêtues ordinairement de noir, viennent le soir dans l'appartement où est le corps mort. Les unes s'approchent de lui & se mettent à genoux. Les autres se tiennent debout, & toutes les bras ouverts comme pour l'embrasser: c'est alors qu'elles commencent à piauler d'un ton lamentable, poussant de tems en tems des cris affreux dont le nom du mort est toujours le refrain. Après qu'elles ont bien criailé, elles commencent, sans changer de ton & aussi désagréablement, l'histoire du mort, où elles rapportent ses bonnes & ses mauvaises qualités, & n'oublient pas surtout ses foiblesses, & les commerces d'impureté qu'il peut avoir eus. Elles en font même un détail si fidèle & si circonstancié, qu'il n'y a pas de confession générale qui contienne des descriptions plus particulières. Après avoir passé quelque tems dans cet exercice, se trouvant fatiguées, elles se retirent dans un coin de la salle, où elles trouvent du Brandevin & du Vin, & boivent de ce qu'elles aiment le mieux. Mais à peine ont-elles quitté le mort que d'autres s'en approchent & font la même chose que les premières, se relayant ainsi continuellement jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus qui viennent de dehors. Après que ces pleureuses ont fini leurs piailleries, les domestiques, les esclaves & les amis de la maison continuent la même cérémonie durant toute la nuit, sur quoi on peut se figurer quel cahos ce doit être que tout cela, & quelle musique doivent faire les hurlemens de tant de voix discordantes.

L'enterrement est accompagné des mêmes clameurs, & après que le corps est inhumé, le deuil continue pendant 9 jours dans la maison, & les *Affligés*, tant hommes que femmes, ne doivent pas s'écarter de l'appartement où ils reçoivent les *Péjames* *. Toutes les personnes qui ont quelque liaison avec les *Affligés* doivent leur tenir compagnie les 9 nuits durant, depuis le coucher du Soleil jusqu'à son lever. Et l'on peut dire qu'ils sont tous véritablement affligés; ceux qui mènent deuil, le font de la perte

du

* Complimens de condoléance.

du défunt; & ceux qui leur tiennent compagnie, ne le font guere moins de l'incommodité qu'ils souffrent.

~~~~~

## CHAPITRE V.

*Du Climat de la Ville de Carthagène des Indes. Maniere dont les Habitans divisent les Saisons. Maladies auxquelles sont sujets les Européens nouvellement arrivés en ce Pays; causes de ces maladies. Autres maladies qui affligent également les Créoles & les Chapetons.*

LE Climat de *Carthagène* est excessivement chaud; puisque par les observations que nous y fîmes au moyen d'un Thermomètre de la façon de Mr. de *Reaumur*, le 19 de *Novembre* 1735, la liqueur se foutint aux 1025 $\frac{1}{2}$  parties, sans varier dans les épreuves réitérées que nous fîmes à diverses heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. Dans les observations faites la même année à *Paris* avec un Thermomètre de l'invention du même Auteur, la liqueur monta le 16 de *Juillet* à trois heures du soir, & le 10 d'*Août* à 3 $\frac{1}{2}$  à 1025 $\frac{1}{2}$ , & ce fut la plus grande chaleur qu'on sentit à *Paris* de toute cette année: par conséquent la chaleur du jour le plus chaud du Climat de *Paris* est continuelle à *Carthagène*.

La nature de ce Climat se fait encore mieux sentir depuis le mois de *Mai* jusqu'à la fin de *Novembre*, qui est la Saison qu'ils appellent Hiver, à cause que pendant ce tems-là les pluyes, les tonnerres & les éclairs y sont si fréquens que d'un instant à l'autre on voit les orages se succéder. Les nues se fondent en eau, les rues de *Carthagène* sont inondées & les campagnes submergées. Les habitans profitent de ces circonstances pour remplir leurs citernes. C'est une précaution que l'on observe dans toutes les maisons, pour suppléer au défaut de Riviere & de Source. Outre l'eau que chacun ramasse pour soi, il y a encore de larges citernes sur les terre-pleins des bastions de la Place, que l'on remplit, pour que la Ville ne manque jamais d'eau. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des puits dans la Ville, mais l'eau en est épaisse & saumache. On l'employe aux usages les plus communs, mais elle n'est pas potable.

Depuis la *Mi-Décembre* jusqu'à la fin d'*Août*, on jouit d'un tems plus agréable; car la chaleur n'est plus si insupportable, parce que les vents de Nord-Est qui régnernt alors, rafraîchissent la terre. Cet espace de tems est appelé l'Eté. Il y en a encore un autre qu'ils nomment le petit Eté

de



de *St. Jean* ; parce que vers le tems que l'Eglise célèbre la nativité de ce Saint, les pluies cessent, & quelques vents de Nord commencent à souffler, & cela dure environ un mois.

Comme les grandes chaleurs sont continuelles en ce Pays-là, sans qu'il y ait aucune différence sensible à cet égard entre la nuit & le jour, la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitans en ont tous une couleur si pâle & si livide, qu'on diroit qu'ils relèvent de quelque grande maladie. Leurs actions répondent à leur couleur ; tous leurs mouvemens ont je ne sai quoi de mou & de paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont entre-coupées. Cependant ils se portent bien, quoiqu'ils aient toutes les apparences du contraire. Ceux qui arrivent d'*Europe* conservent leurs forces & leurs couleurs vives durant l'espace de trois à quatre mois ; mais bientôt à force de suer & de transpirer ces couleurs se flétrissent, l'air robuste se dissipe, & en un mot ces nouveaux-venus n'ont plus rien extérieurement qui les distingue des anciens habitans. C'est principalement dans la première jeunesse & à la fleur de l'âge que l'on est sujet à ces accidens ; car les personnes plus âgées en sont exemptes, & ont beaucoup meilleur visage, jouissant d'une santé si robuste qu'ils atteignent la quatre-vingtième année & au-delà, & cela est même commun dans chaque *Caste*, ou espèce d'habitans.

Les singularités des Maladies vont de pair avec celles du Climat. On peut les considérer sous deux espèces différentes ; celles qui n'affectent que les *Européens* nouvellement débarqués, & celles qui sont communes à chacun, tant *Créoles* que *Chapetons*.

Les maladies de la première espèce sont nommées vulgairement dans le Pays, les *Chapetonnades*, par allusion au nom qu'on donne aux personnes nées en *Europe*. Ces maladies sont si dangereuses, qu'elles emportent une infinité de monde, & font périr quantité de gens des équipages des Vaisseaux qui viennent d'*Europe*. Elles ont cela de particulier, qu'elles ne font pas languir longtems : trois ou quatre jours suffisent pour décider du sort de ceux qui en sont attaqués. Au bout de ce court espace, ou l'on est mort, ou l'on est hors de danger. La nature de cette maladie est peu connue : ordinairement elle vient à quelques personnes pour s'être refroidies ; à d'autres par quelque indigestion, d'où s'ensuit bientôt le *Vomito prieto*, ou *Vomissement violent*, qui expédie le malade dans l'espace de tems susdit ; car il est très-rare qu'on échappe dès qu'on est venu à ce symptôme. Il y en a qui dès qu'ils commencent à vomir, en-

trent

trent dans un délire si furieux, qu'il faut les lier pour les empêcher de se déchirer en pièces. Ils expirent au milieu de leurs transports, comme s'ils étoient atteints de la rage.

Il est bien étonnant que cette cruelle maladie respecte les gens du Pays & ceux qui y sont habitués depuis longtems, tandis qu'elle fait de si cruels ravages parmi les *Européens* nouvellement arrivés: cependant la chose est certaine: on voit ceux-là jouir d'une santé parfaite, tandis que cette funeste épidémie porte la mort parmi les autres. On remarque encore qu'elle fait plus de ravage parmi les équipages des Vaisseaux, que parmi les personnes qui ont mangé des mets plus sains; d'où l'on conclut que la viande salée est pernicieuse à ceux qui sont atteints de ce mal: en effet les humeurs qu'elle engendre, joint au travail continuel des Matelots, met leur sang dans une disposition à se corrompre aisément; & c'est de cette corruption, autant qu'on le peut conjecturer, que naît le *Vomito prieto*. Ce n'est pas que les Mariniers seuls en soient attaqués; il se trouve aussi des Passagers, qui n'ont peut-être pas tâté de viande salée dans toute la traversée, qui cependant en sont affligés. Ce qui frappe le plus, c'est que les personnes qui ont été une fois dans ce Climat, & qui l'ayant quitté y reviennent au bout de deux ou trois ans, ou même davantage, n'en sont jamais attaquées, & jouissent de la même santé que ceux du Pays, quoique leur façon de vivre n'ait pas été des plus tempérantes.

L'envie de connoître la cause d'une si étrange maladie, a donné de l'exercice aux plus habiles Chirurgiens des Vaisseaux, & aux Médecins de la Ville; & tous les progrès qu'ils ont pu faire dans cette recherche, se réduisent à l'attribuer aux alimens & au travail des Gens de mer, ainsi que nous l'avons déjà observé. On ne sauroit douter que cela ne contribue en effet en partie à ce mal; mais reste à savoir pourquoi ceux qui ne sont point dans le même cas, ne laissent pas d'être quelquefois la victime de cette maladie. Malheureusement, quelque expérience qu'on ait faite, on n'a pu encore parvenir à trouver une bonne méthode pour la traiter, ni de spécifique pour la guérir, ni de préservatif pour la prévenir. Les symptômes en sont si différens, que souvent elle commence par les mêmes qu'on ressent dans de légères indispositions: le vomissement en est toutefois d'ordinaire le premier avantcoureur; & on a remarqué que les fièvres qui le précèdent sont accablantes, & embarrassent beaucoup la tête.

Ordinairement cette maladie ne se manifeste pas immédiatement après l'ar-

l'arrivée des Vaisseaux d'Europe dans la Baye, & n'est pas non plus fort ancienne dans le Pays; car ce qu'on y nommoit autrefois *Chapéornades* n'étoient que des indigestions, qui quoique toujours dangereuses dans ces Climats, étoient néanmoins aisément guéries par quelques remèdes que les femmes du Pays savoient préparer & avec quoi elles les guérissent encore, surtout quand on les applique dès le commencement. Les Vaisseaux passant ensuite à *Portovelo*, c'étoit-là que survenoit la mortalité, toujours attribuée à l'irrégularité du Climat, & aux fatigues qu'essuyent les équipages en déchargeant, & chariant les Marchandises pendant la Foire.

Le *Vomito Prieto* étoit inconnu à *Carthagène* & sur toute cette côte avant 1729. & 1730. A la première de ces deux époques, *Don Domingo Justiniani*, commandant les Vaisseaux de Guerre Gardes-Côtes, perdit une partie de ses équipages par cette maladie à *Santa Marta*. Ceux qui échappèrent furent épouvantés des ravages que ce mal avoit fait, & de la mort d'un si grand nombre de leurs Camarades. A la seconde époque les équipages des Gallions commandés par *Don Manuel Lopez Pintado*, en furent affligés à *Carthagène*, & les accidens en furent si soudains, que tel qu'on voyoit se promener un jour étoit porté le lendemain à la sépulture.

Les Habitans de la Ville de *Carthagène* & ceux de tous les Lieux où s'étend la juridiction de son Gouvernement, sont extrêmement sujets à la Lèpre, ou Mal de *San Lazaro*. Le nombre de ceux qui en sont infectés est considérable. Quelques Médecins en attribuent la cause à la chair de Porc qu'on sert fréquemment sur les tables: on peut leur objecter que dans diverses Contrées des *Indes* où l'on mange encore plus de cette chair, on n'aperçoit pas les effets qu'ils lui attribuent: d'où il paroît qu'il faut en chercher la principale source dans la nature du Climat. Pour empêcher que cette maladie ne se communique, il y a un Hôpital appelé l'Hôpital de *Saint Lazare*, situé hors de la Ville, assez près d'une Colline où il y a un Château qui porte le même nom. C'est dans cet Hôpital qu'on renferme tous ceux qu'on fait être attaqués de ce mal, sans distinction de sexe, ni d'âge, ni de rang; & on les y conduit de force, quand ils refusent d'y aller de bonne grace. Cependant leur mal ne fait qu'augmenter parmi eux dans cet Hôpital, parce qu'on leur permet de se manier Lépreux avec Lépreuse, & la maladie passe ainsi de génération en génération. D'ailleurs on leur donne si peu de chose pour leur subsistance, que ne pouvant s'accommoder d'une économie qui leur retranche le nécessaire, ils demandent la permission de pouvoir aller mendier leur pain dans la Ville, à quoi on n'a garde de s'opposer; & le commerce qu'ils ont ensuite de cette permis-



sion avec les personnes qui se portent bien, est causée que le nombre des malades ne diminue jamais. Il est même si considérable, que cet Hôpital ressemble à une petite Ville par l'étendue de son enceinte. Dès que quelqu'un entre dans cet Hôpital pour cause de Lèpre, on lui marque un endroit où il doit finir ses jours. Là il se bâtit une cabane appelée dans le Pays *Bugio* & proportionnée à ses facultés, & il y vit comme chez lui, excepté qu'on lui défend de sortir de cet espace, à-moins qu'il ne soit si pauvre qu'il faille lui permettre d'aller mendier son pain dans les rues de *Carthagène*. Le terrain que l'Hôpital occupe est environné de murailles dont on ne peut sortir que par une seule porte.

Quoique ces infortunés souffrent les incommodités inséparables de cette maladie, ils ne laissent pas que de vivre longtems, desorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiscence, & combien il est difficile à ceux qui en sont atteints de reprimer cette passion déréglée. Aussi leur permet-on de se marier pour prévenir les desordres qui ne manqueroient pas d'en résulter.

Si la Lèpre est une maladie commune & contagieuse dans ce Climat, la Galle & la Rogne ne le sont pas moins; surtout aux *Européens*, dont il y a très-peu qui en soient exemts, principalement quand ils ne se sont pas familiarisés avec le Climat. Si on néglige d'apporter remède à ce mal, & de le guérir dès le commencement, il est dangereux de le vouloir faire passer quand il est invétéré. Le spécifique le plus ordinaire & le plus efficace pour le guérir dès qu'il commence, est une certaine terre qu'ils nomment *Maquimaqui*, qu'on trouve dans le voisinage de *Carthagène*, d'où elle est transportée pour le même usage dans les lieux où elle ne se trouve pas.

Encore une autre maladie fort singulière, quoique moins commune, est celle qui est appelée vulgairement le *Serpenteau* ou la *Culebrilla*. Elle consiste, selon la plus saine opinion, en une tumeur causée par la malignité de certaines humeurs qui forment un dépôt entre les membranes de la peau, laquelle tumeur augmente tous les jours & s'étend, jusqu'à ce qu'elle occupe toute la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle se loge principalement aux bras, aux cuisses & aux jambes; quelquefois elle se répand tout du long de ces parties. Les marques extérieures de ce mal, sont de faire enfler en rond de la grosseur d'un demi-doigt l'espace qu'il occupe, d'enflammer la peau, de causer des douleurs quoique peu vives, & de mortifier le bras ou la jambe attaquée. Les Gens du Pays guérissent ce mal avec beaucoup d'adresse & de succès. La première chose qu'ils font; c'est d'examiner la partie où il a

la tête, pour me servir de leurs termes. Ensuite ils y appliquent un petit emplâtre supuratif, & frottent d'un peu d'huile tout l'espace où s'étend la tumeur. Le jour suivant en levant l'appareil, on voit la peau ouverte à l'endroit où étoit l'emplâtre, & sortir de cette ouverture une espèce de petit nerf ou de muscle de couleur blanche & environ de la grosseur d'un gros fil, qu'ils disent être la tête du *Serpenteau*. Ils le prennent avec grand soin, l'attachent à un petit bout de foye, & l'entortillent autour d'une carte roulée; ils refrottent encore avec de l'huile, & le jour suivant ils entortillent encore sur la carte ce qui recommence à paroître du petit nerf, & continuent ainsi jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, & que le malade en soit entièrement délivré. Pendant cette opération, leur plus grand soin est d'empêcher que le petit nerf ne se rompe avant qu'il soit tout sorti; car ils prétendent que l'humeur que ce prétendu petit Serpent renferme, se répandant dans le corps rend la guérison très-difficile & produit une grande quantité d'autres petits Serpens. Ils disent aussi que quand il joint sa tête avec sa queue pour faire un cercle dans l'espace où il est, faute d'y avoir remédié assez-tôt, il survient des accidens si fâcheux que celui qui les souffre en meurt. Je crois que peu de gens s'exposent à ce danger, vu que l'incommodité que ce mal cause, les oblige à recourir d'abord au remède auquel il est bon de joindre quelques émolliens pour dissiper l'humeur.

Ces bonnes gens sont persuadés que ce petit muscle ou nerf est un véritable Serpent, & c'est pour cette raison qu'ils lui en ont donné le nom. Il est certain qu'on lui voit faire quelque mouvement dans le moment qu'il sort, mais cela ne dure qu'un instant; & d'ailleurs ce mouvement peut venir de la compression, ou de l'extension des parties nerveuses dont il est formé, & il n'est pas nécessaire qu'il soit animé pour cela. Cependant je n'oserois prononcer décisivement sur cette matière.

Outre tous ces maux on est encore sujet en ce Pays-là au *Pasme*, ou *Défaillance*, qui est une maladie mortelle, mais qui vient rarement seule. J'aurai occasion d'en parler ailleurs plus au long, quand je viendrai à certains lieux des *Indes* où elle est beaucoup plus commune & non moins dangereuse.



## CHAPITRE VI.

*De l'Agrément des Campagnes aux environs de Carthagène, des Plantes & des Arbres communs & particuliers qui y croissent.*

LE terroir autour de Carthagène est si fertile qu'on ne peut se lasser d'admirer ces feuillages toujours verts, dont les Plantes qu'il produit sont ornées. Les Bois & les Prez sont continuellement émaillés de verdure, mais les naturels du Pays ne profitent guere de ces avantages: négligents & indolens ils ne cultivent point la terre & en laissent le soin à la Nature, qui véritablement semble leur prodiguer ses trésors. Les branches & les rameaux que les Arbres pouffent dans ce fertile terroir, s'entrelassent les uns dans les autres, forment des toits impénétrables à l'ardeur du Soleil & à la lumière du jour.

La diversité de ces Arbres est égale à leur grandeur & à leur grosseur; ils different beaucoup de ceux d'Europe. Les plus grands & les plus gros sont les *Caobes*, ou *Acajous*, les *Cédres*, l'*Arbre-Marie*, & les *Baumes*. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots & des *Champanes*, sortes de Barques dont les habitans se servent pour la pêche & pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivières aussi loin que s'étend la juridiction de ce Gouvernement. Ces Arbres ne produisent aucun fruit bon à manger. Il semble qu'ils s'épuisent à produire un bois solide, beau, & odoriferant. Les *Cédres* sont de deux sortes, les uns tout blancs, & les autres rougeâtres. Ces derniers sont les plus estimés. Le *Baume* & l'*Arbre-Marie*, outre l'utilité de leur bois, distillent une liqueur résineuse de différente espèce, l'une appelée *Huile-Marie*, & l'autre *Baume-Tolu*, qui est le nom d'un Village aux environs duquel cet Arbre croît en plus grande abondance, & où sa liqueur a le plus de vertu.

Outre ces Arbres il y a des *Tamarins*, des *Néfliers*, des *Sapotes*, des *Papayes*, des *Gouyeroes*, des *Cassiers*, des *Palmiers*, des *Manzanilles*, & beaucoup d'autres, qui produisent des fruits bons à manger, & sont un bois très-bon & de diverses couleurs. Le *Manzanille* est un Arbre singulier: son nom vient du mot *Espagnol Manzana*, qui signifie *Pomme*; le fruit de cet Arbre ayant en effet la figure, la couleur, & l'odeur des Pommes; mais sous cette beauté apparente il cache un poison si subtil, qu'on en ressent les mauvais effets avant d'en avoir mangé. L'Arbre est grand, ses branches se terminent en houe, & la couleur de son bois tire un peu sur le jaune. Quand on le coupe, il en sort un suc blanc semblable à celui du Figuier, sinon qu'il



qu'il a moins de consistance, & qu'il n'est pas si blanc; du reste il est aussi venimeux que le fruit-même: s'il touche quelque partie du corps, il pénétre les chairs & y cause inflammation. De-là il se répand dans toutes les autres parties du corps, à-moins que par des remèdes extérieurs on n'en arrête les progrès. C'est pourquoi il est nécessaire, après qu'on l'a coupé de le laisser sécher quelque tems, pour pouvoir ensuite le travailler sans péril; & c'est alors qu'on voit la beauté de ce bois, qui est jaspé & vené comme un marbre sur un fond jaunâtre. Si par inadvertance quelqu'un a le malheur de manger du fruit de cet Arbre, tout son corps s'enfle dans le moment, & l'enflure augmente jusqu'à ce que le poison ne trouvant plus de quoi s'étendre, le malheureux qui l'a avalé, crève & meurt victime de son erreur. On en a vu de tristes exemples dans les *Européens* qui servent sur les Vaisseaux, & qui ont été envoyés à terre pour faire du bois. Les *Espagnols* en firent aussi de cruelles épreuves dans le tems de la conquête de ces Contrées, mais selon *Herrera* (a) ils évitèrent la mort en avalant de l'huile commune, qu'ils trouverent être un puissant antidote contre ce Poison. Pour prévenir les accidens que cette erreur peut causer, & éviter l'effet de diverses autres Plantes pernicieuses, il convient de se faire accompagner dans l'occasion par quelqu'un du Pays qui les connoisse.

Mais pour faire mieux comprendre le degré de malignité du *Manzanille*, on assure que ses branches ne sont pas moins perfides, & que si l'on s'endort à l'ombre de ses feuilles, on se réveille tout aussi enflé que si l'on avoit mangé du fruit, d'où il résulte de fâcheux accidens jusqu'à ce que par des frictions répétées, & l'usage des tisanes rafraichissantes on parvienne à dissiper l'enflure. Ce qu'il y a d'admirable, c'est cet instinct que Dieu a donné aux bêtes pour les préserver de cet Arbre. Elles l'évitent avec soin, & n'en mangent jamais le fruit.

Les Palmiers élevant leurs têtes touffues au-dessus des autres Arbres forment une agréable perspective sur ces Montagnes. Il y en a de diverses fortes, quoiqu'assez peu différens à la vue; mais la diversité de leurs fruits a fait distinguer l'espèce de l'Arbre. On en compte quatre principales; le *Cocotier*, le *Datier*, le *Palmier-Royal*, qui produit un fruit semblable aux *Dates* pour la figure; mais plus petit & sans aucun goût agréable; & enfin le *Corozo*, dont le fruit plus gros que les *Dates*, est fort savoureux, & propre aux tisanes rafraichissantes si utiles à la santé. Les fruits du *Palmier-Royal* s'appellent *Palmistes*; ils ont fort bon goût & sont si gros

(a) *HERRERA, Dec. I. Lib. VII. cap. 16.*

qu'il y en a qui pèsent deux ou trois Arrobes\*; & quoique les autres espèces en produisent d'aussi gros, ils ne sont ni si doux, ni si agréables au goût. De ces quatre espèces d'arbre on tire le vin de Palmier, mais plus ordinairement du *Palmier-Royal* & du *Corozo* qui produisent le meilleur. La manière de le faire est de couper quelquefois la palme, mais le plus souvent c'est de faire une incision dans le tronc de l'arbre, & de tenir un vase immédiatement au-dessous pour recevoir la liqueur qui en coule. On la laisse fermenter cinq à six jours plus ou moins selon le Pays, & ensuite on en boit. La couleur de ce vin est blanche. Il mouffe plus que le vin de Champagne, est fort piquant & monte facilement à la tête, desorte qu'il enivre pour peu qu'on en boive avec excès. Son grand défaut c'est de s'aigrir en très-peu de tems. Les naturels du Pays prétendent qu'il est rafraichissant. C'est le régal des *Indiens* & des *Nègres*.

Le *Gayac* & l'*Ebénier* sont presque aussi durs que le fer. On porte quelquefois de ces bois en *Espagne* où ils sont fort estimés, tandis qu'on en fait peu de cas dans le Pays où ils sont si communs.

Parmi les Plantes qui naissent sous les Arbres & dans les Bois, celle qu'on nomme *Sensitive* y est très-commune. La propriété de cette Plante suffiroit, quand on n'auroit pas une infinité d'autres preuves, pour démontrer la sensibilité des Plantes. On n'a qu'à toucher une de ses petites feuilles, & l'on voit aussitôt celles du même rameau se retirer, & se presser les unes contre les autres si subitement, qu'il semble que tous leurs ressorts n'ayent attendu que cet instant pour jouer tous à la fois. Après un petit espace de tems elles commencent à se déployer de nouveau, mais lentement, & à se séparer jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait ouvertes. La *Sensitive* est une petite Plante d'un pied & demi de haut. Sa tige principale est menue, & les rameaux foibles & délicats à proportion. Les feuilles en sont longues, fort minces & jointes ensemble, desorte que toutes celles d'un rameau peuvent être considérées comme n'en faisant qu'une seule de quatre à cinq pouces de long, sur dix lignes de large. A les considérer chacune à part, on trouve que chaque petite feuille a quatre à cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large. Dès qu'on en touche une de ces petites, elles se redressent toutes & deviennent perpendiculaires, au-lieu de la figure horizontale qu'elles avoient auparavant, & unies par leur superficie intérieure; celles qui faisoient deux feuilles avant ce mouvement si sensible, n'en forment plus qu'une seule chacune de son côté.

\* L'Arrobe est un poids de 25 livres.

côté. Le nom que les *Carthagénois* donnent à cette feuille ne convenant pas ici, nous trouvons à-propos de l'omettre. Dans d'autres endroits où elle est en plus grande estime, on l'appelle la *Vergonzosa* ou *Pudique*, & la *Donzella* ou la *Pucelle*. Ces bonnes gens croyoient que les mots qui expriment son nom étant prononcés au moment de l'attouchement, produisoient l'effet en question ; prévenus de cette idée ils s'étonnoient qu'une herbe eût du sentiment, & l'instinct de témoigner son obéissance à ce qui lui étoit ordonné, ou que honteuse de l'injure qu'on lui faisoit elle ne pût dissimuler son ressentiment.

Nous vîmes dans la suite beaucoup de cette herbe à *Guayaquil*, dont le Climat semble mieux lui convenir que celui de *Carthagène*, tant parce qu'elle y est en plus grande quantité, que parce qu'elle y croît plus vigoureuse, ayant au moins trois à quatre piés de hauteur, & ses feuilles à proportion.

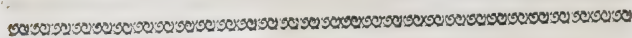
Sur les Montagnes aux environs de *Carthagène* on trouve quantité de *Bejucos* \* les uns plus gros que les autres ; il y en a de figure & couleur différentes ; quelques-uns ont le bois applati. Il y en a une espèce qui est surtout fort connue par le fruit qu'elle produit, auquel ils donnent le nom de *Habilla de Carthagena* †. Sa vertu particulière mérite bien qu'on en parle. Cette *Habilla* a environ un pouce de large sur neuf lignes de long, platte & en forme de cœur. Elle a une gouffe blanchâtre un peu dure, quoique déliée ; le dehors en est un peu rude. Cette gouffe renferme un noyau comme celui d'une amande ordinaire, pas tout-à-fait si blanc, mais excessivement amer. C'est le plus excellent antidote que l'on connoisse contre la morsure des Viperes & des Serpens. Si un homme mordu par quelqu'un de ces reptiles peut manger de ce fruit aussitôt, il arrête tous les effets du venin, & le dissipe entierement. C'est pour cela que tous ceux qui travaillent sur les Montagnes, n'entrent jamais dans un Bois pour couper du bois, pour sarcler, ou pour chasser, sans avoir auparavant pris à jeun un peu de cette *Habilla*, moyennant quoi ils marchent & travaillent sans nulle crainte. J'ai oui dire à un *Européen* qui étoit grand chasseur, qu'avec cette précaution, quoiqu'on fût piqué par un Serpent on n'en recevoit aucune incommodité. Les gens du Pays prétendent que la *Habilla*, de sa nature, est chaude au suprême degré, ce qui est cause qu'on n'en peut manger beaucoup. De sorte que la dose ordinaire est moins que la

\* Espèce de Saule pliant & propre à faire des liens.

† Favéole ou Haricot de *Carthagène*.



quatrième partie d'un noyau. Quand on l'a prise il faut bien se garder de boire immédiatement aucune liqueur échaufante, comme Vin, Brandevin, & autres de cette espèce. Tout ce qu'on peut dire de cela, c'est que l'expérience leur a servi de maître. La *Habilla* n'est pas inconnue dans quelques autres Contrées des *Indes* voisines de *Carthagène*. Elle y est renommée pour sa vertu particuliere, & on lui donne le même nom, parce que c'est le terroir de *Carthagène* qui jouit du privilège de la produire.



## C H A P I T R E VII.

*Des Animaux & Oiseaux domestiques & sauvages qui se trouvent dans les Campagnes & Montagnes de Carthagène. Espèces différentes de Reptiles & Insectes venimeux avec leurs propriétés.*

**A** Près avoir parlé des Arbres & des Plantes les plus remarquables des environs de *Carthagène*, reste à informer le Lecteur des differens Animaux qu'on y trouve. Ces Animaux sont de toute sorte, les uns domestiques pour la nourriture des Habitans, les autres sauvages, dont les différentes qualités & espèces surprennent & font admirer la diversité que l'Auteur de la Nature a mise dans la multitude de ses ouvrages. Il y a des Quadrupèdes & des Reptiles qui ont la peau tavelée de diverses manieres, & qui habitent dans des lieux déserts & arides; des Volatiles dont les plumages brillent de diverses couleurs & récréent la vue. Les uns & les autres abondent dans ces Campagnes.

Les Animaux domestiques comestibles sont les Vaches & les Cochons qui y sont en grande quantité. La Vache ne fait pas une viande agréable, quoiqu'elle ne soit point absolument mauvaise: mais la chaleur du Climat, rendant ces animaux secs & peu substantieux, la chair n'en sauroit être bonne. Les Cochons au-contraire y sont parfaitement bons & leur chair si délicate, qu'ils passent pour les meilleurs de toutes les *Indes*, & l'on croit même qu'ils sont meilleurs que ceux d'*Europe*. C'est aussi le régal des *Européens* & des *Créoles* de *Carthagène*, & leur mets le plus ordinaire. Ils croient que c'est la viande la plus saine, & ils en usent dans leurs maladies préférablement aux Perdrix & à la Volaille, comme Poules, Pigeons, Perdrix, & Oyes, qui sont en abondance & de fort bon goût.

Il ne me paroît pas hors de propos de dire un mot de la maniere dont ils

ils prennent les Oyes sauvages. Le bas prix auquel on les vendoit nous inspira la curiosité de nous en instruire, & voici ce que nous en apprîmes. Dans le voisinage de *Carthagène* à l'Orient du Mont de la *Popa*, est un grand Etang nommé la *Cienega de Tescas*, fort abondant en poissons, peu estimés par la réputation qu'ils ont d'être malfains, mais renommé par ses Oyes. Sa communication avec la Mer rend son eau salée. Il ne croît ni ne décroît; car le peu de différence que la marée y cause, ne vaut pas la peine qu'on en parle. Tous les soirs une nuée d'Oyes se rend à cet Etang comme à leur gîte naturel, elles y accourent des campagnes voisines, où elles vont pendant le jour pour s'y repaître. Ceux qui font métier de cette chasse, ou plutôt de cette pêche, jettent dans l'Etang quinze à vingt grandes Calebasses, qu'ils appellent *Totumos*. Les Oyes à force de voir ces Calebasses flotter sur l'eau s'y accoutument, & ne les fuient point. Au bout de trois ou quatre jours le chasseur revient de grand matin à l'Etang, muni d'une autre Calebasse où il a pratiqué quelques petits trous pour voir & pour respirer: il fourre la tête dans cette Calebasse, & entre ensuite dans l'eau de manière qu'il n'y a que la Calebasse qui paroisse au dehors. Il s'approche des Oyes le plus doucement qu'il lui est possible, les saisit d'un main par les jambes & les tire dans l'eau, puis il les prend de l'autre main. Ce manège dure jusqu'à ce que n'en pouvant tenir davantage, il est obligé de se retirer. Il remet ce qu'il a pris à son camarade, qui est aussi dans l'eau au bord de l'Etang, après quoi il va recommencer sa chasse & continue ainsi jusqu'à ce qu'il en ait assez, ou que soit venu le tems auquel ces Oiseaux retournent à la Campagne.

La chasse procure de la venaison, comme Daims, Lapins, & une espèce de Sangliers appelés par les gens du Pays, *Sajones*; mais il n'y a guère que les *Nègres* & les *Indiens* de la Campagne qui mangent de ces animaux, à l'exception du Lapin, dont les gens de la Ville se régalernt assez souvent.

Les Bêtes féroces sont de différentes sortes. Il y a des Tigres fort dangereux \*, qui causent beaucoup de mal non seulement aux troupeaux, mais aux hommes dès qu'ils les sentent. La peau de ces animaux est fort belle. Ils sont fort grands, & on en voit qui ressembloit pour la taille à des poulains. On trouve encore dans les Bois, des Léopards, des Renards, des *Armadilles*, † des *Arduilles* ‡, & beaucoup d'autres moins considé-

\* Mais pas tant à beaucoup près que ceux d'*Afrique*. Not. du Trad.

† Sorte de Léopard, couvert d'une Armure.

‡ Sorte d'Ecreuil.

fidérables par leur grosseur. Les arbres servent de retraite à quantité de Singes de diverses sortes, dont les uns sont remarquables par leur grosseur, les autres par leur couleur.

Le Renard de ce Pays a un moyen singulier de se défendre contre les Chiens & autres animaux qui le poursuivent & lui font la guerre. Il mouille sa queue de son urine en fuyant & la leur fait jaillir au museau, ce qui suffit pour les arrêter & leur faire perdre la piste; tant l'urine de cet animal est puante & insupportable. Par-là il leur échappe. Au-reste la puanteur de cette urine est telle qu'on la sent à un quart de lieue de l'endroit où il l'a répandue, & souvent pendant une demi-heure. Le Renard des Indes est petit. Il n'excède guere la grosseur d'un Chat ordinaire. Son poil tire sur la couleur de Cannelle, & est très-fin. Sa queue n'est pas fort longue; mais elle est extrêmement bien fournie d'un poil spongieux, lequel forme un panache qui sert à sa défense & à l'ornement de sa figure.

La Nature prévoyante qui a donné au Renard ces armes défensives, n'a pas oublié l'Armadille, dont le nom fait assez connoître ce qu'il est. Il est de la grosseur d'un Lapin ordinaire, quoique d'une figure fort différente. Son groin, ses pieds, & sa queue ressemblent à ceux du Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, laquelle se conformant à toutes les irrégularités de la structure du corps, le met à couvert des insultes des autres animaux, & n'empêche point son allure. Outre cette écaille il en a une autre en façon de mantille, & laquelle est unie à la première par une jointure. Il s'en sert pour garantir sa tête, moyennant quoi toutes les parties de son corps sont en sureté. Le dehors de ces écailles représente divers desseins en relief, de différentes couleurs foncées & claires, de maniere que ce qui lui sert de défense lui sert aussi de parure. Les Nègres & les Indiens ne font pas difficulté de manger la chair de cet animal, & la trouvent même excellente.

Les Singes de ce Pays sont de diverses espèces; les plus communs sont une sorte de Sapajou que les Habitans nomment *Micos*, & qui sont les plus petits. Ils ne sont pas plus gros qu'un Chat ordinaire. Leur peau est grisâtre. Ils sont trop connus pour s'amuser à les décrire. Les gros qui le sont moins trouveront leur place ailleurs, & plus à propos quand nous parlerons de quelque lieu où ils sont en très-grande quantité.

Les Oiseaux de ce Climat chaud sont de si différentes sortes, qu'il n'est pas possible d'en donner une idée exacte. Les cris & les croassemens des uns confondus avec le chant des autres, ne permet pas de distinguer les ramages doux & agréables de ceux-ci d'avec le ton rude & discordant de

ceux.



ceux-là. Mais c'est une chose admirable que l'équité avec laquelle la Nature répand ses dons : car pour ne pas donner tout aux uns & rien aux autres, elle a paré des plus vives couleurs le plumage de ces Oiseaux dont les croassemens sont si desagréables, & par une juste compensation elle a doué d'un chant mélodieux ceux dont le plumage n'a rien d'extraordinaire. Le *Guamayo* est une preuve de cette équité de la Nature. Les brillantes & vives couleurs de ses plumes l'embellissent au point qu'il n'y a pas de Peintre qui puisse imiter un tel coloris. En revanche ses croassemens sont aigus & importuns, & cela lui est commun avec les autres Oiseaux qui ont le bec courbé, fort, & la langue épaisse, comme les *Loros*, les *Cotorras* & les *Periquitos*. Tous ces Oiseaux volent par troupe, & le tintamare qu'ils font en l'air s'entend de fort loin.

Toutes les singularités que l'on remarque dans les autres Oiseaux semblent se rencontrer dans le bec de l'Oiseau appelé communément dans ce Pays *Tulcan*, ou *Prêcheur*. Il est à peu près de la grosseur d'un gros ramier ; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune & autres couleurs qui font un fort bel effet sur le brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse à proportion du corps ; mais sans cela il ne pourroit pas soutenir la difformité de son bec : car il a au moins de sa racine au bout six à huit pouces de long : la partie supérieure a dans sa racine un pouce & demi ou deux de base, formant une figure triangulaire qui continue jusqu'au bout. Les superficies latérales forment une espèce de bosse ou d'élevation sur la partie supérieure : la troisième superficie sert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la supérieure dans toute sa longueur, desorte que les deux parties sont parfaitement égales dans l'étendue, s'avancent en fallie & diminuent insensiblement depuis leur racine jusqu'au bout. Là, leur diminution est si considérable qu'elle forme une pointe forte & aigüe, comme celle d'un poignard. Sa langue a la forme d'une plume. Elle est rouge aussi-bien que tout le dedans de sa bouche. On voit rassemblées en son bec les plus vives couleurs qui parent les plumes des autres Oiseaux. Ordinairement il est jaune à sa racine, ainsi qu'à la bosse ou elevation, & cette couleur forme tout autour comme un ruban d'un demi pouce de large ; tout le reste est d'un beau pourpre foncé, excepté deux rayes d'un beau cramoiisi, à un pouce de distance l'une de l'autre vers la racine. Les lèvres intérieures qui se touchent quand il a le bec fermé, sont armées de dents qui forment deux machoires faites en maniere de scie. Le nom de *Prêcheur* qu'on donne à cet Oiseau, vient de ce qu'étant perché au haut d'un

d'un arbre pendant que les autres Oiseaux dorment plus bas, il fait un bruit de sa langue lequel ressemble à des paroles mal-articulées, & il répand ce bruit à droite & à gauche, afin que les Oiseaux de proie ne s'avisent pas de vouloir profiter du sommeil des autres pour les dévorer. Aurreste ces Prêcheurs s'appriivoient avec tant de facilité que dans les maisons où il y en a, ils courent parmi les personnes, & viennent quand on les appelle pour recevoir ce qu'on veut leur donner. Leur nourriture ordinaire ce sont les fruits; ceux qui sont apprivoisés mangent aussi d'autres choses, & en général tout ce qu'on leur donne.

Ce seroit une trop vaste entreprise que de vouloir décrire tous les autres Oiseaux extraordinaires que ce Pays produit; mais je ne puis m'empêcher de dire un mot de ceux auxquels ils donnent le nom de *Gallinazos*, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec les poules. Cet Oiseau est de la grosseur d'un Paonneau, sinon qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec il n'a point de plume. Cet espace est entouré d'une peau âpre, rude, & glanduleuse, qui forme diverses verrues & autres inégalités semblables. Les plumes dont il est couvert sont noires ainsi que cette peau, mais communément d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Cet Oiseau est familier dans la Ville, les toits des maisons en sont couverts; ce sont eux qui les nettoient de toutes les immondices. Il est peu, ou point d'animal dont ils ne fassent curée; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. La subtilité de leur odorat est telle que sans autre guide ils vont à trois ou quatre lieues dans les endroits où il y a quelque charogne, qu'ils n'abandonnent que quand il n'en reste plus que la carcasse. Si la Nature n'avoit pourvu ces Climats d'une si grande quantité d'Oiseaux, ils seroient inhabitables à cause de la corruption que les continuelles chaleurs y causeroient, d'où naîtroit bientôt l'infection de l'air. Au commencement ils volent pesamment, mais ensuite ils s'élèvent si haut qu'on les perd entièrement de vue. A terre ils marchent en sautant avec une espèce de stupidité. Leurs jambes sont dans une assez juste proportion. Leurs pieds ont trois doigts par devant & un à côté, inclinant un peu par derrière. Les autres doigts qui forment le pied sont tournés en dedans des deux jambes, de manière que ceux d'un pied s'acrochant avec ceux de l'autre il ne leur est pas possible de marcher agilement, & sont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt est terminé par une griffe ou serre, longue & forte, mais sans disproportion.

Quand les *Gallinazos* n'ont pas de charogne à manger, ils attaquent dans

les champs les bêtes qui paissent, surtout s'ils sont pressés de la faim. S'ils rencontrent une bête un peu blessée sur le garot ou sur l'échine, ils se jettent dessus, la saisissent par cet endroit; & il ne sert de rien à ces pauvres animaux de se vautrer à terre, ni de vouloir les épouvanter par leurs cris, ils ne lâchent point prise, & à coups de bec ils agrandissent si bien la playe que l'animal devient enfin leur proie.

Il y a encore d'autres *Gallinazos* un peu plus gros que ceux-là, lesquels ne quittent jamais les champs. Leur tête & partie de leur cou sont blanches dans quelques-uns & rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Un peu au-dessus du commencement du jabot, ils ont un colier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Dans le Pays on les appelle *Reyes de Gallinazos*, Roi des *Gallinazos*, probablement parce que le nombre en est petit, & qu'on a observé que quand l'un d'eux s'attache à une bête morte, les autres n'en approchent pas, jusqu'à ce qu'il en ait mangé les yeux par où il commence ordinairement, & qu'il se soit retiré.

Les Chauvefouris sont assez communes dans tout le Pays, mais la quantité prodigieuse qu'il y en a à *Carthagène* les rend remarquables. En effet le nombre en est si grand, que lorsqu'elles commencent à voler après le coucher du Soleil, on en voit des nuées qui couvrent les rues de cette Ville. D'ailleurs ce sont d'adroites sangsues s'il en fut jamais, n'épargnant ni les hommes ni les bêtes. On en voit de fâcheux exemples: car comme les Habitans, à cause des grandes chaleurs, laissent les portes & les fenêtres des chambres où ils couchent, ouvertes, les chauvefouris y entrent, & si elles trouvent le pied de quelqu'un découvert elles le piquent à la veine plus subtilement que le plus habile Chirurgien, & sucent le sang qui en sort, & après qu'elles s'en sont rassasiées, elles s'en vont, laissant toujours couler le sang. J'ai vu quelques personnes à qui pareil accident étoit arrivé, qui m'ont assuré elles-mêmes que pour peu qu'elles eussent tardé de se réveiller, elles auroient dormi pour toujours; car l'abondance de sang qui étoit sorti de leur veine, & dont le lit étoit déjà tout trempé, ne leur auroit pas laissé assez de force pour arrêter celui qui sortoit encore par l'ouverture. La raison pourquoi on ne sent pas la piquure, vient sans-doute de la subtilité du coup, & de l'air que les ailes de la chauvefouris agitent, & qui rafraîchissant le dormeur, le dispose encore plus à dormir, & en un mot l'empêche de sentir cette légère piquure. La même chose arrive à peu près aux chevaux, aux mules, &



aux bourriques. Mais les animaux qui ont la peau dure & épaisse ne sont point exposés à cet inconvénient.

Nous allons maintenant traiter des Insectes & des Reptiles, qui ne sont pas une moindre preuve du pouvoir de la Nature. Il y en a un si grand nombre que les Habitans n'en sont pas peu incommodés; leur vie n'est même pas en sûreté contre la morsure venimeuse de quelques-uns: tels sont les Serpens, les *Centpieds*, les *Macrans*, ou Scorpions, les Araignées, & une infinité d'autres de diverses espèces, & dont les venins n'ont pas tous une égale violence.

Les plus venimeux & les plus communs de tous les Serpens sont les Corales ou Serpens-à-Coral, les *Cascabèles* ou Serpens à sonnettes, & les Serpens-de-faule. Les premiers sont longs de quatre à cinq pieds, sur un pouce d'épaisseur. La peau de leur corps ressemble à un Damier, étant mêlées de quarrés rouges, jaunes & verts, qui font un très-beleffet. Sa tête est plate & grosse comme les vipères l'ont en *Europe*. Ses machoires sont garnies de dents ou crochets, par le moyen desquels il introduit son venin, dont l'effet est si prompt que d'abord le corps s'enfle, & le sang commence bientôt après à se corrompre dans tous les organes des sens; jusqu'à ce qu'enfin les tuniques des veines se rompent à l'extrémité des doigts, le sang jaillit dehors, & en peu tems le patient perd la vie.

Le Serpent à sonnettes n'est ordinairement pas si grand que le précédent. Il n'a que deux ou trois piés de long. Ceux qui ont un demi pié de plus sont fort rares. Sa couleur est un gris de fer, cendré & ondé. A l'extrémité de sa queue est attachée ce qu'on appelle sa *cascabèle* ou sonnette. Celle-ci ressemble à la cosse d'un pois de gravance après qu'elle est séchée sur la plante. Elle est divisée de-même, & contient cinq à six osselets ronds comme des pois, avec lesquels, dès qu'il se remue, il rend un son pareil à celui de deux ou trois sonnettes, d'où est venu le nom qu'on lui donne. Ainsi la Nature qui a donné au Serpent-à-coral cette diversité de couleurs vives pour le faire appercevoir, a aussi donné à celui-ci ce bruit qui annonce son approche, & sans lequel il ne seroit guère possible de le distinguer de la terre où il rampe, vu qu'il est de la même couleur.

On donne le nom de Serpent-de-faule à une autre espèce de Couleuvre fort nombreuse, qui ressemble assez au bois de faule par sa couleur; & comme elles sont toujours colées aux branches de cet arbre elles semblent en faire partie. Leur piquure, quoique moins dangereuse que cel-

le des autres est toujours mortelle, si on n'y apporte promptement le remède de quelque antidote. Il y a des spécifiques infallibles qui sont connus des Nègres, des Mulâtres & des *Indiens*, qui vont souvent dans les Montagnes, & à qui on donne le surnom de *Curandores* \*. Le meilleur remède c'est la *Habilla*, dont nous avons déjà parlé.

Tous ces Serpens dont la piqure est si dangereuse, ne font jamais de mal à personne s'ils ne sont offensés. D'ailleurs loin d'être agiles, ils sont au-contraindre très-paresseux & presque défailans, de sorte que s'ils piquent ou mordent, c'est lorsqu'on a marché dessus, ou qu'on les a autrement provoqués: hors de-là on passeroit cent fois devant eux sans qu'ils fassent le moindre mouvement. Et si ce n'étoit la coutume qu'ils ont de se retirer pour se cacher dans les feuilles, on ne distingueroit pas s'ils sont morts ou en vie.

Il y a peu de lieux en *Europe* où les *Cientopies*, ou *Centpieds* †, ne soient connus; mais ils le sont bien davantage à *Carthagène*, non seulement à cause du grand nombre qu'il y en a, mais aussi à cause de leur monstrueuse grosseur, & parce que pullulant beaucoup plus dans les maisons qu'à la Campagne, on n'est pas sans danger de leur part. Ils sont ordinairement en longueur comme les deux tiers d'une aune: il y en a même qui ont près d'une aune de long sur cinq à six pouces de large plus ou moins selon la longueur. Leur figure est presque circulaire, toute la superficie supérieure & latérale est couverte d'écailles dures couleur de musc tirant sur le rouge. Elles ont des jointures au moyen desquelles elles se peuvent mouvoir de tous côtés. Cette espèce de toit est assez fort pour le défendre contre quelque coup que ce soit; & comme il n'est pas facile de les blesser par-là, il est nécessaire de les frapper à la tête quand on veut les tuer. Ils sont extrêmement agiles, & leur piqure est mortelle, mais quand on y remédie promptement il n'y a pas de danger pour la vie. On en est quitte pour souffrir en attendant que les remèdes fassent leur effet & détruisent la malignité du poison.

Les Scorpions ne sont pas moins communs que les *Centpieds*. Il y en a de diverses sortes; les uns noirs, les autres rouges, les autres bruns, & quelques-uns jaunes. Les premiers s'engendrent dans les bois secs & pourris, & les autres dans les coins des maisons & dans les armoires.

Leur

\* *Gutrisseurs*.

† C'est apparemment le même Insecte que nous appelons en *François* *Croquete* ou *Millepieds*, & que les *Grecs* nommoient *Polypodes*, Not. du Trad.

Leur grosseur est différente: les plus grands ont trois pouces de long, non compris la queue. Leur piquure est plus venimeuse dans les uns que dans les autres. Celle des noirs, selon l'opinion des habitans, est plus dangereuse que celle des autres, mais elle n'est pas mortelle quand on y remédie promptement. Celle des autres se réduit à causer la fièvre, à engourdir la paume des mains & la plante des pieds, le front, les oreilles, les narines, les lèvres, à faire enfler la Langue, à troubler la vue, & l'on reste dans cet état une ou deux fois vingt-quatre heures, après quoi le venin commence à se dissiper, & le malade se rétablit entièrement.

Les gens de ce Pays sont dans l'idée, que quand un Scorpion tombe dans l'eau il la purifie, & conséquemment ils en boivent sans scrupule. Ils sont si accoutumés à ces Insectes qu'ils n'en ont aucune crainte. Ils les prennent avec les doigts sans répugnance, les saisissant par la dernière vertèbre de la queue pour n'en être point piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même & jouent ensuite avec eux. Nous avons observé qu'un Scorpion étant mis dans un vase de Cristal avec un peu de fumée de Tabac dedans, a une si grande aversion pour cette odeur, que dès qu'il la sent de si près, il devient comme enragé, se piquant la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience répétée plusieurs fois m'a fait conclure que son venin produit sur son corps le même effet qu'il fait sur les autres.

Il y a encore un autre Insecte appelé communément *Caracol Soldado*, *Limaçon Soldat*, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, de couleur blanchâtre, & tourné en spirale; mais depuis l'autre moitié du corps jusqu'à l'extrémité contraire il ressemble à une Ecrevisse, tant en grosseur que dans la disposition de ses pates. La couleur de cette partie du corps, laquelle est véritablement la principale, est blanche mêlée de gris; & la partie même a environ deux pouces de long sur un & demi de large, non compris la queue ni l'autre partie. Il n'a aucune coquille ni écaille, & tout son corps est flexible. Il a une industrie singulière pour se garantir du mal qu'on pourroit lui faire, c'est de chercher une coquille de Limaçon proportionnée à sa grandeur, & de s'y fourrer dedans: quelquefois il marche avec cette coquille, d'autrefois il la laisse en quelque endroit, & va ensuite chercher à vivre: dès qu'il sent qu'on veut le prendre, il court vite vers le lieu où il a laissé la coquille. Il y rentre en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée & qu'il puisse se défendre avec ses deux pates, dont il se sert pour mordre à la manière des écre-



écervélés. Sa morsure causée pendant 48 heures les mêmes accidens que la piqure du Scorpion. On a grand soin d'empêcher que le Patient ne boive de l'eau pendant qu'il ressent les effets de ce venin; car on a remarqué, que de boire de l'eau dans ces circonstances, causoit le *Pasme* \* dont on rechape rarement.

Les Naturels du Pays racontent que quand cet animal a grossi au point qu'il ne peut plus rentrer dans la coquille qui lui servoit de retraite, il va sur le bord de la Mer en chercher une plus grande; que là il tue le limacon dont la coquille lui convient davantage, & s'empare de l'habitation. Il pratique la même méthode à l'égard de la première coquille. Cette dernière particularité, & le désir de voir la figure de cet animal nous engagea *Don George Juan* & moi à prier quelques personnes de nous'en procurer un; ce qu'ayant obtenu, nous vérifiâmes tout ce que je viens de dire, à l'exception de la piqure dont nous ne jugeâmes pas à propos de faire l'expérience, & le tout se trouva exactement vrai.

Il y a encore diverses autres sortes d'Insectes, qui pour être moins gros, n'en sont pas moins dignes d'attention, vu les singularités qui les distinguent, & le plaisir que causent aux yeux une quantité innombrable de Papillons, dont il sera difficile de faire connoître la diversité & les propriétés. Quoiqu'à la variété de leurs figures, du dessin de leur travail, & de leurs couleurs on sente leur dissemblance, on ne peut néanmoins décider lesquels sont les plus beaux & les plus agréables à la vue.

La beauté de ceux-ci étant compensée par l'incommodité des autres, je ne sai s'il ne vaudroit pas mieux se passer du plaisir de voir les uns, que d'être tourmenté par les autres. Les Mosquitoes dont on voit des nuées, surtout dans les Savanes, & sur les Mangliers †, sont des plus incommodés. Les Savanes les attirent par la verdure qui y régné, & ils trouvent sur les Mangliers la nourriture qui leur est propre. Il n'est pas besoin d'autres obstacles pour rendre impraticables les chemins par les Savanes. Cet Insecte est de plusieurs espèces, mais on en peut compter quatre principales; ceux de la première sont appelés *Zancudos*; ils sont plus gros que les autres. Ceux de la seconde sont les Mosquitoes proprement dits, lesquels ne diffèrent pas de ceux d'*Espagne*. Ensuite viennent les *Gégènes*, qui sont fort petits & faits autrement. Ils ressemblent à ces petits vers qui mangent le bled, & qu'on appelle *Palomita*. Ils sont de la  
 leur

\* Le *Pasme* est une espèce d'étourdissement, de pamoison, ou convulsion.

† Ou Mangliers. Les Français appellent cet Arbre *Paletuvier*. Not. du Trad.

seur d'un grain de moutarde, & un peu cendrés. La quatrième espèce comprend une sorte de Cirons nommés les *Manteaux blancs*. Ils sont si petits que l'on sent la cuisson ardente que cause leur piquure, sans qu'on apperçoive à peine ce qui l'a causée. La quantité qui s'en répand dans l'air donne occasion d'observer qu'ils sont blancs, & c'est de-là qu'ils ont pris leur nom. Ceux des deux premières espèces ne manquent pas dans les maisons. Leur piquure cause une grosse tumeur, dont la cuisson ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Ceux des deux dernières espèces, que l'on voit très-communément dans les champs & dans les jardins, ne causent pas de tumeur en piquant, mais ils font ressentir une démangeaison insupportable. Ainsi l'ardeur du Soleil rend les jours longs & ennuyeux, & ces Insectes incommodes ne rendent pas les nuits amusantes. Pour s'en garantir pendant le sommeil on a recours aux *Mosquitos*\*, qui néanmoins ne sont d'aucune ressource contre les petits, à moins que la toile ne fût si serrée, qu'ils ne pussent pénétrer au-travers; mais en ce cas on s'exposeroit à étouffer de chaleur & faute d'air.

L'Insecte nommé à *Carthagène Nigua*, & au *Pérou Pique*, est à peu près fait comme une puce, mais si petit qu'il est presque imperceptible. Ses jambes n'ont pas les ressorts des jambes des puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence; car si cet Insecte avoit la faculté de sauter, il n'y a corps vivant qui n'en fût rempli; & la quantité de cette engeance feroient périr les trois quarts des hommes dans les accidens qui pourroient leur arriver. Cet Insecte est toujours dans la poussière, & on le trouve plus abondamment dans les lieux malpropres. Il s'attache aux pieds, à la plante même, & aux doigts. Il perce si subtilement la peau, que les personnes auxquelles il s'attache, n'en sentent rien. Quand il commence à s'étendre on s'en apperçoit, sans pouvoir comprendre comment il est entré. Quand on le remarque, au commencement, il est aisé de le tirer dehors; mais quand il n'auroit introduit que la tête, il faut sacrifier la chair tout autour, vu qu'il se cramponne si fortement, qu'on rompt plutôt ce qui est dehors que de lui faire lâcher prise. Quand on ne s'en apperçoit pas à tems, l'Insecte perce sans obstacle la première peau, & se loge entre elle & l'épiderme. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique déliée & blanche, ayant la figure d'une perle plate. Il se tapit dans l'un des deux côtés de cet espace, de manière que la tête & les pieds sont tournés vers la partie extérieure, pour la commodité de la nourriture, &

la

\* Sorte de rideaux de Canevas ou Gaze, en usage dans toute l'*Amérique*. Not. du Trad.

la partie postérieure de son corps répond au côté intérieur de la tunique, afin qu'il puisse y déposer ses œufs. A mesure qu'il en pond davantage la petite perle s'élargit, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à avoir une ligne & demie, ou deux lignes de diamètre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. Alors il est tems de la tirer de-là, sans quoi elle crève d'elle-même, & répand une infinité de germes semblables à des lentes, d'où il se forme autant de *Niguas*, qui occupent tout le pied, où ils causent beaucoup de douleur, de sorte qu'il est bien difficile de les en tirer; car quelquefois ils pénètrent jusqu'aux os; & la douleur, même après qu'on les a tirés, dure jusqu'à ce que la chair ait bouché les cavités qu'ils ont creusées & que la peau se soit refermée.

La méthode qu'on observe dans cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer avec la pointe d'une aiguille, la chair qui touche à la membrane où résident les œufs de l'Insecte: or ces œufs sont si attachés à la chair, & à cette membrane, qu'il n'est pas aisé de faire cette opération sans crever la tunique qui les renferme, & sans causer de vives douleurs à celui à qui on la fait. Après avoir bien cerné de tous côtés & détaché jusqu'aux moindres racines qui l'attachoient aux membranes & aux muscles de cette partie, on fait sortir la petite perle en question, qui est plus ou moins grande, selon qu'elle y a demeuré plus ou moins. Si par hazard elle crève en la tirant, il faut encore plus d'attention à bien décharner & arracher toutes les racines, & surtout à ne pas laisser la principale *Nigua*; car avant que la playe fût guérie elle pondroit encore des œufs, & s'enfonceroit encore plus avant dans la chair, d'où par conséquent il seroit plus difficile de l'arracher.

On met dans le trou que laisse la perle de la *Nigua* un peu de cendre chaude de tabac mâché ou pulvérisé. Dans les Pays chauds comme *Carthagène*, il faut se garder pendant deux jours de se mouiller le pied. Sans cette attention on prend tout de suite le *Pasme*, maladie dangereuse, dont il est bien rare qu'on échappe. Peut-être que cette observation qu'on a apparemment faite dans quelques personnes, est devenue une règle générale pour tous ceux à qui on a tiré la *Nigua*.

Dans le moment que cet Insecte s'insinue on ne sent rien; mais le lendemain on sent une démangeaison ardente & beaucoup de douleur, plus néanmoins en quelques parties qu'en d'autres, & de même de l'opération. C'est ce qu'on remarque à l'égard des ongles, quand l'Insecte se trouve entre elles & la chair des orteils, ou à leur extrémité. On en est moins incommodé à la plante du pied ou autres endroits où la peau est plus grosse.



Il y a quelques animaux à qui cet Insecte fait une guerre opiniâtre, entre autres le *Cerdo*, qu'il attaque de telle maniere que quand il est mort on ne trouve aux pieds de devant & de derriere que les trous que cet Insecte y a laissés.

Tout petit qu'est cet Insecte, on le distingue en deux espèces, dont l'une est venimeuse & l'autre ne l'est pas. Celle-ci ressemble parfaitement aux puces quant à la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs, & est de la même couleur que les lendes. Elle ne fait d'autre effet que de causer la douleur, & l'incommodité ordinaire. L'autre espèce est jaunâtre, & le nid qu'elle se fait est un peu foncé & de couleur de cendre. L'effet qu'elle produit est plus extraordinaire; car se logeant à l'extrémité des orteils, elle cause inflammation aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finissent qu'après qu'on a tiré la *Nigua*. C'est tout le remède qu'il faut, car immédiatement après l'enflure passe & la douleur cesse. Ces glandes affligées sont celles qui répondent au pied où réside la cause du mal. Je ne saurois trouver la véritable raison d'un effet si singulier. On prétend que c'est parce que l'Insecte pique de petits muscles qui descendent de ces glandes jusqu'au pied, & que ces muscles offensés par le venin de la *Nigua* le communiquent aux glandes, ce qui y cause inflammation & douleur. Tout ce que je puis affirmer, c'est que je l'ai éprouvé plusieurs fois, & les premières je fus dans une grande inquiétude, jusqu'à ce qu'ayant remarqué à diverses reprises, que tous ces effets cessoient aussitôt que la *Nigua* étoit dehors, je conclus qu'elle en étoit l'unique cause. La même chose arriva à tous les Membres de l'Académie des Sciences qui nous accompagnoient dans ce Voyage, & en particulier à Mr. de *Jussieu* Botaniste du Roi de France, lequel fut le premier à distinguer ces deux espèces après avoir passé à diverses fois par ces sortes d'accidens.

Mais si les hommes sont exposés aux morsures des Animaux & aux piqûres des Insectes venimeux, les meubles des maisons, & généralement toutes les marchandises tissues, comme toiles de lin, étoffes de soye, d'or & d'argent, ont d'autres Insectes pour ennemis, lesquels ruinent & détruisent tout excepté les métaux, qui résistent à leurs attaques. Le plus redoutable pour ces sortes d'effets est celui qu'on appelle dans le Pays *Comégen*, qui n'est qu'une espèce de tigne ou d'artuson, si vil, & si expéditif dans ses opérations, qu'en moins de rien il fait convertir en poussière le ballot de marchandise où il se glisse; & sans en déranger la forme il la perce partout d'ouïtre en ouïtre avec tant de subtilité, qu'on ne s'aperçoit pas qu'il y ait touché.

ché, jusqu'à ce qu'en maniant cette marchandise, on voit qu'au-lieu d'étoffe ou de toile, on n'a que des retailles & de la poussière. Il faut une attention extrême pour prévenir ces accidens en tout tems, mais surtout lors de l'arrivée des Gallions : car c'est alors que ce vers destructeur peut faire le plus de dommage, vu la quantité d'effets qu'on débarque pour les magazins & les boutiques. On a soin de placer les ballots sur des bancs élevés d'un tiers d'aune de-dessus terre, & dont les pieds sont enduits de goudron, qui est le seul préservatif qu'on ait pu trouver contre cette engeance ; car quoiqu'il perce le bois comme les marchandises, il n'approche pas de celui qui est goudronné. Cette précaution ne suffiroit pas pour éloigner le *Comégen* de ces précieux effets, si on n'avoit le secret de les éloigner des murailles, moyennant quoi il n'y a plus rien à craindre. Cet Insecte est si petit que l'œil a de la peine à le discerner ; mais son activité est telle qu'une nuit lui suffit pour détruire toutes les marchandises d'un magasin, s'il parvient à s'en rendre maître. Aussi est-il ordinaire que quand on court les risques du Commerce on spécifie à l'égard des marchandises qui vont à *Carthagène*, & entre les pertes qui peuvent arriver dans cette Ville, celles que cause le *Comégen*. Mais ce qu'il y a de plus étonnant en tout cela, c'est que cet Insecte est si particulier à cette Ville, que *Portobelo*, ni ses environs, qui ont tant d'autres choses communes avec *Carthagène*, loin d'être sujets à ce fléau ne connoissent pas même l'Insecte, qui l'emporte si fort sur la tigne & l'artuson pour la vivacité & l'activité. Ce que nous venons de dire suffira pour donner une idée de ce Pays autant qu'il convient à notre sujet. Car nous ne croyons pas devoir nous arrêter à ce que d'autres ont déjà rapporté, ni grossir cet Ouvrage de quantité d'observations déjà publiées, & que tout le monde sait. C'est pourquoi nous passerons à des objets plus intéressans, & à des particularités qui font éclater la puissance de l'Auteur de la Nature.

## C H A P I T R E VIII.

*Où il est traité des denrées que produit le terroir de Carthagène, & de la nourriture des Habitans.*

Quoique le terroir de *Carthagène* n'ait pas l'avantage de produire tous les fruits qui croissent en *Europe*, il ne laisse pas d'en produire d'autres qui les valent bien, & dont les Habitans se nourrissent. Il est

vrai que les *Européens* nouvellement arrivés ont de la peine à s'en accommoder, mais avec le tems ils s'y font si bien qu'ils en oublient les premiers.

Ce Climat est trop humide & trop chaud pour que l'Orge, le Froment & autres semblables grains y viennent bien: mais en revanche on y recueille quantité de Maïz & de Ris. Un boisseau de Maïz semé au labour en rend cent à la récolte. Ce Blé *Indien* sert non seulement à faire le *Bollo* \*, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais aussi à engraisser les porcs & la volaille.

Le *Bollo* de Maïz n'a aucune ressemblance avec le pain de froment, ni pour la forme, ni pour la couleur, ni pour le goût. Il a la figure d'un gâteau; il est blanc, mais fade & insipide. La maniere de faire le *Bollo*, c'est de faire tremper le Maïz † & de l'écraser ensuite entre deux pierres; après quoi à force de le broyer & de le changer d'eau, on vient à bout d'en séparer la peau ou gousse qui l'enveloppoit. L'ayant bien nettoyé, on le pâtrit, & puis on recommence à le moudre comme auparavant. Ensuite on l'enveloppe dans des feuilles de Plane ou de *Vijahua*, qu'on met dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire. Etant cuits on les retire de-là pour manger. Cette espèce de pain ne se conserve pas longtems, passé 24 heures il devient pâteux & n'est point du tout bon à manger. Dans les bonnes maisons on pâtrit le *Bollo* avec du lait, & il n'en est que meilleur; mais jamais on ne peut parvenir à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent bien le pénétrer, & qu'il ne change jamais sa couleur naturelle; par conséquent il ne prend aucun goût étranger, & conserve toujours celui de la farine de Maïz.

Outre le *Bollo*, il y a d'autres espèces de pain dont les Nègres font un grand usage: ils l'appellent *Cassave*. Ce pain est fait de racines de *Tuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. La première chose qu'ils font, c'est de dépouiller ces racines de leur première peau, & ensuite de les grager sur une grage ou rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de longueur. Leur substance se trouvant réduite en une farine semblable à la grosse sciure est jettée dans de l'eau pour en ôter un suc âcre & fort qui est un vrai poison. On change souvent l'eau pour filtrer cette farine & enlever ce suc malin; après quoi on la fait secher & on la pâtrit en façon de fôiaffe ou de gâteau rond de deux piés de long, & d'environ autant de diamètre,

\* Sorte de gâteau ou de petits pains.

† Le Maïz ou Mahis est le même grain qu'on nomme quelquefois *Mil*, & quelquefois *Blé de Turquie*. Not. du Trad.



tre, sur quatre lignes d'épaisseur. Il les font cuire dans de petits fours sur de grandes plaques de cuivre, ou sur une espèce de brique. C'est une nourriture fort substantieuse, mais fade. Elle se conserve longtems sans se corrompre. On y trouve au bout de deux mois le même goût que le premier jour, excepté qu'elle se durcit.

Quoique le *Bollo* & la *Cassave* soient le principal aliment des Habitans, ils ne laissent pas de se régaler de pain de froment : mais comme il faut que la farine en vienne d'*Espagne*, on peut croire qu'il n'est pas à bon marché. Il n'y a guere que les *Européens* établis à *Carthagène* & quelques *Créoles* qui en mangent en prenant le Cacao, ou en mangeant des confitures au caramel, qui est la seule occasion où ils ne peuvent s'en passer. Dans tous leurs autres repas la coutume a jetté parmi eux dès le berceau de si profondes racines, qu'ils ne balancent pas de préférer le *Bollo* au pain de froment, & de manger du miel avec la *Cassave*.

Ils font encore d'autres pâtisseries de la farine de Maïs, & en composent divers mets, aussi bons pour la santé que le *Bollo* qui ne fait jamais mal à ceux qui y sont accoutumés.

Outre les racines dont nous venons de parler, le terroir produit beaucoup de *Camotes*, qui ressemblent fort aux Patates de *Malaga* pour le goût ; mais d'une figure un peu différente, car elles sont presque rondes & leur superficie raboteuse. Ils en font des conserves, & s'en servent comme de légumes dans leurs ragoûts. Néanmoins comme cette racine y est fort commune, ils n'en tirent pas tout l'avantage qu'ils pourroient ; il y a apparence que s'ils l'employoient dans la *Cassave*, elle auroit meilleur goût qu'étant faite de racines fades de soi-même.

Les Canes de sucre sont en si grande abondance dans ce Pays-là, que le miel y perd de son prix. Une partie du jus de ces canes est convertie en eau de vie pour le mieux débiter. Au reste elles croissent si promptement qu'on les peut couper deux fois par an, & leur verdure variée égaye les campagnes.

Il y a aussi beaucoup de Cotoniers, dont les uns sont plantés & cultivés, & ce sont les meilleurs ; les autres sont produits par la fertilité naturelle de la terre. Le Coton des uns & des autres étant filé sert à faire toute sorte d'ouvrages tissus, dont les Nègres des *Haciendas* & les *Indiens* s'habillent.

Le *Cacaotier* croît en abondance sur les bords de la Riviere de la *Madelaine*, & en d'autres lieux convenables à cet arbre. Le *Cacaotier* de *Carthagène* est le plus estimé, tant parce que le fruit en est plus gros que celui.

celui des *Caragues*, de *Maracaybo* & de *Guayaquil*, que parce qu'il est plus huileux. Le Cacao de *Carthagène* est peu connu en *Espagne*; celui qu'on y envoie, est par maniere de présens. Comme il a plus de réputation que le Cacao des autres lieux; il se consume presque tout dans le district de cette Ville, & dans quelques autres endroits des *Indes*, où il s'en fait un grand débit: ce qui est cause qu'on en apporte des *Caragues* dans l'intérieur du district de *Carthagène* pour suppléer à celui de la *Madelaine* qu'on envoie ailleurs. Il n'est même pas mal de mêler celui-là avec celui-ci, afin que le Chocolat soit moins huileux qu'il ne l'est quand il n'est fait que du Cacao de la *Madelaine*. Pour distinguer celui-ci des autres on le vend par milliers dans *Carthagène*, chaque millier du poids de quatre livres. Celui des *Caragues* se vend par boisseau de 110 livres, & celui de *Maracaybo* de 96.

Ce fruit est le trésor le plus sûr dont la Nature ait pu gratifier ce terroir, mais il n'est pas le seul: on y voit encore quantité d'autres Arbres & Plantes, qui portent d'autres fruits non moins utiles ni moins agréables, & qui sont une preuve éternelle de sa fertilité. On est ravi d'étonnement en voyant ces arbres produire, en toute saison, des fruits dont les uns sont semblables à ceux d'*Espagne*, & les autres particuliers au Pays: ceux-là cultivés, & ceux-ci sans autre culture que la disposition naturelle du Climat.

Ceux qui ressemblent aux fruits d'*Espagne*, sont les Melons, les *Anguries* \*, qu'on nomme dans le Pays *Patilles*, les Raisins de treille, les Oranges, les Nefles, les Dates. Les Raisins n'ont pas si bon goût que ceux d'*Espagne*; mais les Nefles y sont beaucoup plus délicates, & si douces qu'elles en sont un peu fades. Les autres n'ont point de différence remarquable, mais leur saveur parvient à un grand point de perfection.

Parmi ceux qui sont particuliers au Pays, la Pomme-de-Pin mérite le premier rang. On la nomme communément la *Reine des Fruits*, tant à cause de sa beauté que de son odeur & de son bon goût. Les autres sont les *Papayes*, les *Guanabanes*, les *Gouyaves*, les *Sapotes*, les *Maméis*, les *Platanes*, les *Cocos*, & quantité d'autres qu'il seroit ennuyeux de rapporter. Il suffira de dire que ce sont-là les principaux.

La Pomme-de-Pin ou *Pigna* †, que les *Espagnols* nommèrent ainsi à cause de la ressemblance que ce fruit a avec ce qu'on nomme Pomme-de-Pin en *Europe*, naît d'une Plante qui ressemble beaucoup à l'Aloés, excepté que les feuilles de celle-là ne sont pas si grandes que celles de l'Aloés, ni si épaisses.

\* Sorte de Melons d'eau.

† On la nomme plus ordinairement *Ananas*.

épaisses. Elles s'étendent toutes presqu'horizontalement près de terre, jusqu'à ce qu'à mesure qu'elles diminuent elles se déploient moins. La hauteur de la Plante ne passe guere trois piés. Elle se termine par une espèce de fleur de Lys en maniere de couronne, & d'un cramoisi éblouissant. Du centre de cette fleur on voit sortir la *Pigna*, de la grosseur d'une noix au commencement, & à mesure qu'elle croît, la fleur perd l'éclat de sa couleur, & ses feuilles s'élargissent pour faire place au fruit, & lui servir de base & d'ornement. Au haut de la *Pigna* même est une autre fleur en forme de couronne, dont les feuilles ressemblent à celles de la Plante, & sont d'un verd fort vif. Cette fleur croît avec le fruit, jusqu'à ce que l'une & l'autre soient parvenues à leur dernier degré d'accroissement; jusques-là elles different peu pour la couleur. Dès que le fruit cesse de croître, il commence à mûrir, & à changer sa couleur verte en une couleur de paille claire. A mesure que la couleur devient plus pâle le fruit répand une-odeur si suave qu'il n'est pas difficile de le trouver, quoiqu'il soit couvert de plusieurs branches. Pendant qu'il croît il se garnit d'épines médiocrement fortes, qui partent de toutes les extrémités des côtes qui forment son écorce. Mais à mesure qu'il mûrit ces épines se dessèchent, & perdent leur consistance, comme si elles craignoient de nuire à celui qui doit cueillir le fruit. Toutes les singularités qu'on observe dans cette production de la Nature, ne sont pas un petit motif d'admirer la sagesse du Créateur, pour peu qu'on les considere avec attention. En effet la fleur qui sert de couronne à la *Pigna* pendant qu'elle croît dans les Forêts, devient une nouvelle Plante étant semée, tandis que celle qui lui a servi de tige se dessèche aussitôt que l'on coupe le fruit, comme pour marquer qu'elle n'est plus bonne à rien. Outre la Plante que le rejetton de la *Pigna* peut produire, les racines continuent à en pousser de nouvelles, ce qui achève d'en multiplier l'espèce.

La *Pigna* conserve toujours son agréable odeur, après avoir été séparée de la Plante, jusqu'à ce qu'après un assez long espace elle commence à se pourrir. L'odeur qu'elle répand est si considérable, que non seulement on s'en apperçoit dans la chambre où est le fruit, mais que même elle pénètre dans les appartemens voisins. La *Pigna* a cinq à sept pouces de longueur, sur trois à quatre de diamètre à sa base, d'où elle va en diminuant jusqu'à l'extrémité opposée. Pour la manger on la pèle, & on la coupe en rouelles. Elle est si pleine de suc qu'en la mâchant elle se réduit toute en substance liquide. Elle a un goût de douceur, mêlé d'acide fort agréable. Son écorce infusée dans de l'eau, après avoir fermenté, fait une bois-



son fort rafraîchissante & fort bonne, qui conserve toujours les propriétés du fruit.

Tous les autres fruits de ce terroir sont aussi estimables que celui-là dans leur espèce. Quelques-uns ont le même avantage de répandre une odeur agréable comme la *Gouayave*, qui est outre cela pectorale & astringente.

Les Fruits les plus communs & les plus abondans de tous sont les *Planes* ou *Platanes*, si connus en *Europe*, sinon pour la figure & le goût, du-moins quant au nom. Il y en a de trois espèces, les *Bananes*, qui sont les plus gros & qui ont environ un pied de long. Il s'en fait une grande consommation, car outre qu'on les mange en guise de pain, on les met encore à toutes les sauces. Le noyau en est dur & la chair aussi, mais elle n'est point malfaisante. La seconde espèce est les *Dominicos*, qui ne sont ni si longs ni si gros que les *Bananes*, mais qui sont d'un goût supérieur. On les mange comme les premiers.

Les *Guinéos* sont la troisième espèce, plus petits que les précédens; mais de beaucoup meilleur goût, quoique moins convenables à la santé, au dire des gens du Pays, qui prétendent qu'ils échauffent beaucoup. Leur longueur est d'ordinaire de quatre pouces. Quand ils sont murs, leur écorce est jaunâtre, plus luisante & plus unie que celle des autres, & leur noyau est aussi bon & aussi délicat que la chair. Les gens du Pays ont coutume de boire de l'eau après avoir mangé de ce fruit: mais les équipages des Vaisseaux d'*Europe*, gens qui ménagent peu leur santé, & qui boivent de l'eau-de-vie avec tout ce qu'ils mangent, ne manquent pas, en usant de ce fruit, d'en boire avec le même excès qu'ils ont accoutumé en toute autre occasion, d'où résultent en partie les maladies dont ils sont accablés dans ce Pays, & les morts subites, qui à la vérité ont un peu étonné ceux qui se portoient bien, sans leur inspirer néanmoins la pratique de la sobriété. Selon que nous l'avons éprouvé, ce n'est pas la qualité de l'eau-de-vie qui fait le mal, c'est la quantité. En effet quelques personnes de notre compagnie essayèrent de boire modérément de cette liqueur après avoir mangé de ce fruit; ils répétèrent plusieurs fois cette épreuve, & ne s'en trouverent pas plus mal. Entre plusieurs manières d'apprêter les *Guinéos*, celle qui nous a paru une des meilleures, c'est de les faire rôtir dans leur écorce sur de la braise, & de les mettre ensuite dans un peu d'eau-de-vie & de sucre pour les faire renfler. C'est ainsi qu'on en servoit tous les jours à notre table, & les *Créoles* mêmes les trouvoient très-bons.

Les *Papayes* ont six à huit pouces de long, & ressemblent aux limons. Elles sont plus grosses à un bout qu'à l'autre. Leur écorce reste toujours verte.

verte. Leur chair est blanche, pleine de jus, un peu filasseuse & d'un goût acide, sans être piquant. C'est un Arbre qui produit ce fruit, & non pas une Plante, comme celle qui produit la Pomme-de-pin & le *Plantane*. Ceux dont nous allons parler croissent aussi sur des arbres.

La *Guanabane* ressemble beaucoup au melon, sinon que son écorce est plus lisse, & verdâtre. Sa chair est un peu jaune, comme celle de certains melons, & leur ressemble assez pour le goût; mais ce qui met de la différence entre ces deux fruits, c'est que la *Guanabane* a une odeur un peu rebutante. Le pepin qu'elle renferme, est rond, obscur, luisant, & a environ deux lignes de diamètre. Il est composé d'une petite peau fort mince & transparente, & d'une moëlle un peu ferme & pleine de jus. L'odeur de cette semence est plus forte que celle du fruit, & incomparablement plus fade. Ceux du Pays prétendent qu'en mangeant cette semence on n'a rien à craindre du fruit, qui, selon eux, est pesant & indigeste: mais quoique la semence n'ait point mauvais goût, elle rebute & affadit par son odeur.

Les *Sapotes* sont ronds, d'environ deux pouces de circonférence. L'écorce en est fort mince & se détache facilement du fruit. Elle est brunâtre, nuancée de rouge. La chair est de couleur de feu, peu vineuse, s'attachant au palais, fibreuse & solide. Ce n'est pas un fruit délicat, mais il a assez bon goût. Elle renferme deux ou trois pepins & même davantage, lesquels sont durs & oblongs.

Quant à la couleur les *Maméis* ne diffèrent des *Sapotes*, que parce qu'ils sont d'un brun plus clair. D'ailleurs leur écorce ne se sépare pas si aisément de la chair, à moins qu'on ne la pèle avec un couteau. Ce fruit ressemble beaucoup au Brugnion. Il a seulement une couleur un peu plus vive, la chair un peu plus ferme, & un peu moins de jus. Le noyau est proportionné à la grosseur du fruit, lequel a entre trois à quatre pouces de diamètre, de figure presque circulaire, mais irrégulière. Le noyau a un pouce & demi de long sur un de large en son milieu, rond dans cette partie quoique long dans le total. Sa superficie extérieure est lisse, de couleur brunâtre, excepté d'un côté où elle est traversée verticalement par une bande blanchâtre en façon de côte de melon; & cette bande n'a ni la dureté ni le poli du reste de l'écorce du noyau, qui semble être couvert en cet endroit, & un peu raboteux.

Le *Coco* est un fruit fort commun & peu estimé. Tout l'usage qu'on en fait, c'est d'en boire le suc, pendant qu'il est en lait, & avant qu'il commence à se cailler. Alors il est plein d'une liqueur blanchâtre, aussi liqui-

de que l'eau naturelle, de très-bon goût & rafraîchissante. L'écale qui couvre la Noix de *Coco* est verte en dehors & blanche en dedans, pleine de fibres qui la traversent en long & qui ont de la consistance. On la sépare facilement avec un couteau. Le *Coco* est aussi blanchâtre, quand il est à ce point dont nous avons parlé, & est d'ailleurs assez tendre; mais à mesure que sa chair prend de la consistance & qu'elle devient plus ferme, elle change la couleur verte de son écale en jaune. Celle-ci sèche aussitôt que le dedans est parvenu à sa perfection ou maturité; & elle prend alors une couleur brune, devient filasseuse & si serrée qu'on a de la peine à l'ouvrir, & à la séparer du *Coco* auquel sont unis quelques fibres de l'écale. De la chair, de ces *Cocos* on tire un lait comme celui d'amande, & on se fert de celui-là plutôt que de celui-ci pour apprêter le ris.

Bien que les Limons soient rares dans cette Ville, s'entend ceux qu'on voit ordinairement en *Europe*, & que l'on cueille en si grande abondance en quelques Contrées d'*Espagne*, il y en a une si grande quantité d'une autre espèce qu'ils appellent *Sutiles* ou *Seutiles*, que sans soin ni culture les campagnes sont couvertes des arbres qui les produisent. Le fruit & l'arbre sont beaucoup plus petits que ceux d'*Espagne*. Ce dernier n'a pas plus de huit ou dix pieds de haut, ce qui fait à peu près trois aunes. Dès le pied ou peu au-dessous il se divise en diverses branches, qui en s'étendant forment une houppe fort agréable; ses feuilles, d'ailleurs semblables à celles des Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, l'écorce en est fort déliée & fort fine. Il contient plus de jus à proportion de sa grosseur que les Citrons d'*Europe*, & il est infiniment plus acide & plus piquant, ce qui fait aussi que les Médecins d'*Europe* ne le croient pas bon pour la santé, quoiqu'on s'y accoutume dans le Pays sans scrupule. On l'employe dans toutes les sauces, sans qu'on s'aperçoive d'aucun mauvais effet. Une chose particulière qu'on remarque en cette Ville à l'égard de ces Limons, c'est que les Habitans ayent cette idée, qu'il ne faut mettre la viande près du feu que trois quarts d'heure, ou une heure avant le repas. Suivant cette opinion ils ne mettent jamais de l'eau au pot avec la viande sans y exprimer en même tems le jus de trois ou quatre de ces Limons plus ou moins, selon la quantité de viande; par ce moyen la viande s'amollit & se cuit si bien, qu'elle est en état d'être servie au bout de ce court espace. Ces gens-là sont si accoutumés à cette facilité d'apprêter leurs viandes, qu'ils se moquent des *Européens*, qui emploient toute une matinée pour faire une chose qui leur coûte si peu de tems.



Les Tamarins ne sont rien moins que rares dans les campagnes de *Carthagène*. C'est un grand arbre, fort touffu. Ses feuilles sont d'un verd foncé. Il pousse des cosSES de médiocre grandeur, & plates, au dedans desquelles est une moëlle de couleur brune, mielleuse & filasseuse. Ils donnent à ces cosSES le même nom qu'à l'arbre. Au milieu de la cosse est un pépin, ou noyau dur aplati par les bords, & de fix à huit lignes de long, sur deux ou trois de large. Le goût en est aigredoux, mais l'acide y domine. On ne s'en sert que pour le dissoudre dans de l'eau dont on fait une boisson qui rafraîchit le sang; mais il en faut boire modérément; & rarement, parce que son acide & sa qualité froide affoiblissent & gâtent l'estomac.

Un autre fruit qu'ils appellent *Mani* est fort différent de celui-là, car il est excessivement chaud, & par-là même fort malsain dans un pareil Climat. Ce fruit ressemble aux pignons. Il le font rôtir pour le manger, ou ils le confissent.

Les fruits que le terroir ne produit pas sont, outre le Froment, l'Orge & semblables grains dont nous avons déjà parlé, les Raisins de Vigne, les Amandes, les Olives, & par conséquent ils ne recueillent ni Vins, ni Huiles, ni Raisins, qui sont des Marchandises qu'il faut qu'ils tirent d'*Europe*, & qui pour cette raison sont rares & chères; & il y a même des tems où elles manquent absolument. Quand cela arrive à l'égard du vin, c'est un grand mal pour la santé de bien des gens; car ceux qui ne boivent point d'eau-de-vie à leurs repas ordinaires, étant accoutumés à boire du vin, ce qui comprend presque tous les Habitans excepté les Nègres, la privation de cette liqueur cause une révolution dans leur tempérament. Leur estomac n'ayant plus la même activité pour la digestion se déränge & s'affoiblit, d'où naissent ensuite des maladies épidémiques qui affligent toute la Ville. C'est le cas où elle se trouvoit à notre arrivée. Le vin y étoit alors si rare qu'on n'y disoit la Messe que dans une seule Eglise.

Quand l'Huile manque, on ne s'en apperçoit gueres, vu qu'ils appréhendent tous leurs mets chair ou poisson avec le saindoux ou graisse de Cochon, dont ils ont grande abondance, de sorte qu'ils en emploient une partie à faire du savon, qui est fort bon, & point cher pour le Pays. Ils font des chandelles de suif pour éclairer la nuit. Ainsi le seul usage qu'ils fassent de l'huile c'est dans les salades.

On peut juger avec quelle profusion les tables sont servies dans un Pays qui abonde en viandes, fruits & poissons. Je parle des maisons de distinction

où l'on se pique de vivre somptueusement. La plupart des mets accommodés à la maniere du Pays ne different pas peu de ceux d'*Espagne*. Cependant ils en savent apprêter quelques-uns si délicatement, qu'elles ne sont pas moins agréables aux Etrangers qu'à ceux du Pays même qui sont les plus accoutumés à s'en régaler. L'*Agi-aco* est un de leurs mets favoris, & il est rare qu'il manque à une table; il est composé de divers ingrédients qui suffiroient pour en faire un excellent ragoût. Il y entre de la friture de Port, des Oiseaux, des Platanes, de la pâte de Maïz, & autres ingrédients auxquels on ajoute le *Piment*, ou *Agi*, comme ils l'appellent, pour y donner le haut-goût.

Les Habitans de *Carthagène* font réglément deux repas par jour, & un troisième plus léger. Le premier se fait le matin & consiste en quelque friture, & pâtisserie feuilletée faite de pâte de Maïz, ou autres choses semblables, qui sont suivies du chocolat. Le second se fait à midi avec plus d'apparat; & le troisième est le repas du soir, qui n'est proprement qu'une collation consistant en confitures & chocolat. Quoique plusieurs familles soupent formellement comme on fait en *Europe*, ils ne laissent pas de dire communément, que les soupés sont pernicioeux à *Carthagène*: mais pour nous, nous ne remarquâmes rien de semblable, & en tout cas le mal fera dans l'excès & non dans la chose même.



## C H A P I T R E IX.

*Du Commerce de Carthagène après l'arrivée des Gallions, & autres Vaisseaux venans d'Espagne. Du Commerce qu'elle fait des Marchandises & Fruits de son cru avec les autres Contrées des Indes.*

LA Baye de *Carthagène des Indes* est la premiere échelle où se rendent les Gallions qui viennent d'*Espagne*, & par conséquent elle jouit des prémices du Commerce par les ventes qui s'y font. Ces ventes, quoique dépouillées des formalités qu'on observe à la Foire de *Portobello*, ne laissent pas d'être considérables. Les Négocians des Provinces intérieures, comme *Santa-Fé*, *Pepayan*, & *Quito*, y apportent leurs fonds propres & ceux qu'on leur a confiés *por Encomienda*, c'est-à-dire, pour des Commissions, lesquels fonds ils employent à des marchandises, & à des provisions. Les deux premieres Provinces, *Santa-Fé* & *Pepayan*, ne peuvent recevoir les unes ni les autres que par la voye de *Carthagène*. C'est pour

pourquoi les Marchands partent de ces Provinces & viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or monnoyé, en lingots & en poudre, & avec des Emeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées de ces Pays, dans lesquels, outre les Mines d'Argent qu'on exploite à *Santa-Fé*, & qui s'augmentent tous les jours par de nouvelles découvertes, il y en a d'autres qui produisent les plus belles Emeraudes qu'on puisse voir. A la vérité ces Pierreries ont beaucoup perdu de leur prix en *Europe* & surtout en *Espagne*, où l'on n'en fait plus grand cas; ce qui a fait diminuer le salaire des Ouvriers & déchoir ce Commerce, qui étoit autrefois fort considérable. Les unes & les autres produisent beaucoup d'or que l'on tire à *Choco*, & qui paye le quint au Roi dans le Bureau établi en cette Capitale.

Ce Commerce fut défendu pendant quelques années aux pressantes sollicitations des Négocians de *Lima*, qui se plaignirent qu'ils recevoient un grand préjudice de ce que les Marchandises d'*Europe* passant de *Quito* dans le *Pérou*, les Marchands de ce Royaume s'en fournissoient par cette voye, pendant qu'eux Négocians de *Lima* étoient occupés à faire leurs achats aux Foires de *Panama* & de *Portobélo*, & trouvoient à leur retour le prix des Marchandises fort baissé, ce qui leur caufoit des pertes infinies. On eut alors égard à leurs représentations. Mais dans la suite on fit réflexion que de défendre aux Marchands de *Quito* & autres, l'achat des Marchandises à *Carthagène* aussitôt que les Gallions arrivent, c'étoit leur causer un retardement très-onéreux & préjudiciable. C'est pourquoi il fut décidé, pour contenter les uns sans préjudicier aux autres, que du moment qu'on publieroit dans ces Provinces l'arrivée des Gallions à *Carthagène*, tout Commerce de Marchandises d'*Europe* cesseroit entre *Quito* & *Lima*, & que les bornes des deux Audiences seroient celles du Commerce de chacune; c'est-à-dire, que celui de *Quito* ne s'étendrait pas au-delà de la lisière du *Corrégiment* ou Senechaussée de *Loja* & de *Zamora*, qui appartiennent à l'Audience Royale de *Quito*; & que *Piura*, qui est un *Corrégiment* de l'Audience de *Lima*, seroit le terme du Commerce de cette Capitale du *Pérou*. Par cet expédient on parvint au but que l'on se proposoit. Ce règlement fut exécuté pour la première fois en 1730 à l'arrivée de l'Escadre commandée par le Lieutenant-Général *Don Manuel Lopez Pintado*, que le Roi avoit chargé de rétablir le Commerce de *Carthagène*, s'il trouvoit que le nouveau règlement remplît les deux objets qui l'avoient occasionné, & qu'on ne pût trouver aucun expédient plus commode pour accommoder les parties; mais celui-là fut seul employé, & l'on trouva que non seulement il remplissoit l'objet principal, mais aussi qu'il procuroit un autre avan-



avantage, puisque pendant le séjour que les Gallions font à *Carthagène*, les *Cargadores* \* n'y restent pas sans rien faire, & trouvent bien à se dédommager des fraix qu'ils y font, par les ventes de leurs marchandises.

Pendant que la défense subsistoit les Marchands de *Carthagène* étoient ou obligés de profiter de la Flottille du Pérou pour descendre par *Guayaquil* à *Panama*, ou d'attendre, pour faire leurs emplettes, que la Foire étant finie, les Gallions revinssent à *Carthagène*, ce qui les réduisoit à acheter le rebut des autres. La première voye ne leur étoit pas moins préjudiciable, puisqu'avant d'arriver à *Guayaquil*, pour joindre la Flottille du Pérou, il leur falloit traverser toute la juridiction de *Santa-Fé*, & faire par terre, avec l'argent destiné aux emplettes, un voyage de plus quatre cens lieues, & autant en revenant avec leurs marchandises; ce qui les constituoit en des fraix immenses. Enfin les avaries † inévitables dans un voyage de si long cours, où il falloit traverser des Rivières & des Montagnes, & exposer leurs marchandises à mille accidens, rendoient cette voye si impraticable, qu'il ne leur restoit d'autre ressource que dans les Gallions qui revenoient de la Foire, au hazard encore de n'en rapporter rien, ou du moins trop peu de chose pour pouvoir satisfaire à toutes leurs emplettes; sans compter que les Marchands des Provinces intérieures venant à *Carthagène* pour faire des achats, risquoient de n'y pas trouver de quoi se pourvoir, & de s'en retourner avec leur argent sans avoir fait autre chose que des fraix: autant d'inconvéniens qui ont fait abolir la défense, & régler les choses sur le pied avantageux où elles sont.

A l'occasion de la petite Foire, qu'il me soit permis d'appeller ainsi le Commerce qui se fait à *Carthagène*, on voit quantité de boutiques pleines de marchandises, dont le profit est en partie pour les *Espagnols* venus sur les Gallions & recommandés aux *Cargadores* ou Associés avec eux, & l'autre partie pour les Marchands de la Ville. Les *Cargadores* favorisent ceux-là en leur livrant la marchandise, pour cultiver leur nouvelle pratique, & ceux-ci en qualité d'anciens chalands. Ils fournissent les boutiques des uns & des autres à mesure qu'ils vendent, & les assortissent de tout ce qu'il faut. Pendant ce tems-là tout le monde gagne. Les uns donnent des chambres & des boutiques à louage: les autres font les ouvrages qu'on leur commande, chacun selon sa profession: & d'autres enfin profitent du travail de leurs Nègres & Négresses Esclaves, dont le salaire est d'autant plus fort qu'il y a plus d'ouvrage à faire. L'argent circule alors de

tous

\* Ceux qui ont chargé des Marchandises d'Europe pour les Indes.

† Dommages qu'un Marchand souffre dans son Commerce.

tous côtés, & chacun en a sa part; de manière que tous ont, non seulement de quoi acheter pour se vêtir jusqu'à l'arrivée d'une autre Escadre, mais aussi quelque chose de reste. Aussi voit-on dans ces occasions des Esclaves acheter leur liberté de l'argent qu'ils ont amassé après avoir payé leurs journées à leurs Maîtres, & acheté ce qui leur étoit nécessaire.

Ces avantages s'étendent jusqu'aux Villages, aux *Eslancias*, & aux plus misérables *Chacares* de cette juridiction; par la raison que l'abord des Etrangers augmente la consommation des denrées, & les renchérit, ce qui est avantageux pour ceux dont la condition est de les cultiver & de les vendre.

Tout ce fracas de Commerce ne dure qu'autant que les Gallions séjournent dans la Baye. Après leur départ tout rentre dans le silence & dans sa première tranquillité. Les Citoyens appellent cela, *le tems mort*. Le Commerce particulier que la Ville de *Carthagène* fait dans ce tems mort avec les Peuples des autres Gouvernemens, est si peu de chose, qu'il ne mérite pas qu'on y fasse attention. La meilleure partie de ce Commerce se fait par quelques Balandres, qui viennent de la *Trinité*, de la *Havane*, de *St. Domingue* chargées de Tabac en corde & en poudre & de Sucre, & qui après s'en être défaits s'en retournent avec une Cargaison de Cacao de la *Madelaine*, des Vases de terre, du Ris, & d'autres marchandises semblables qui sont rares dans ces Iles. Mais souvent on est des deux ou trois mois sans voir un de ces Bâtimens. Il en est de même à l'égard de ceux qui vont de *Carthagène* à *Nicaragua*, la *Vera-Cruz*, *Honduras* & autres lieux. Ils vont un peu plus souvent à *Portobello*, à *Chayre*, ou à *Santa Marta*. La raison de la foiblesse de ce Commerce est que presque tous ces lieux sont pourvus des mêmes denrées, & par conséquent on n'a pas occasion de trafiquer avec eux.

Ce qui soutient *Carthagène en tiempo muerto*, ou *au tems mort*, ce sont les Bourgades de sa juridiction, d'où l'on y apporte tout ce qui est nécessaire à la nourriture & à l'entretien de ses Habitans, comme *Maiz*, *Ris*, *Coton*, *Cochois* en vie, *Tabou*, *Platanos*, *Oiseaux*, *Cassave*, *Sucre*, *Miel* & *Cacao*. La plus grande partie de ces denrées est apportée dans des Canots, & des *Champanes*, sorte de Batteaux propres à naviguer sur les Rivières. Les premiers côtoient toujours le rivage de la Mer, & les seconds viennent par la Rivière de la *Madelaine*, ou par celle de *Sinu*. En échange de ces denrées ils se chargent de quelques Marchandises pour des habillemens dont les boutiques & les magasins des Négocians sont pourvus par les Gallions, quelquefois par quelque prise

faite sur la côte par quelque Corsaire *Espagnol*, ou par des Bâtimens particuliers armés par les Habitans.

Tout ce qui est pour manger ne paye aucun droit au Roi. Chacun tue dans sa maison les Cochons qu'il croit pouvoir vendre ce jour-là; car la chair de cet animal ne se mange point salée à *Carthagène*, & les chaleurs ne permettent pas de la garder longtems fraîche. Les denrées qu'on apporte d'*Espagne* sont l'Eau-de-vie, le Vin, l'Huile, les Amandes & les Raisins secs, qui payent des droits d'entrée, & se vendent ensuite librement. Ceux qui les débitent en détail, sont obligés de payer l'*Alcavala* \* pour leur échoppe & boutiques.

Outre ces Marchandises qui font aller ce petit Commerce intérieur, il y a un Bureau des Finances du Roi pour l'*Affiento* des Nègres Esclaves que les Vaisseaux apportent dans cette Ville, où ils restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'on les fasse passer dans les Provinces intérieures pour y être vendus à ceux qui en ont besoin pour travailler aux *Haciendas*; car généralement on employe les Nègres à cette sorte d'ouvrage. L'*Affiento* fait un objet pour le Commerce de *Carthagène*, mais un objet peu considérable. Les Bureaux des Finances Royales établis dans cette Ville ne produisent pas assez pour l'entretien du Gouverneur, de la Garnison, & des autres Officiers du Roi; on y supplée par les Bureaux de *Santa Fé* & de *Quito*, au moyen de quoi on trouve les sommes nécessaires pour le payement de ces personnes, & pour l'entretien des Fortifications, de l'Artillerie, & autres dépenses nécessaires à la sûreté de cette Place.

\* Impôt sur les Marchandises, & autres Effets.





## LIVRE SECOND.

Voyage de *Carthagène* au Royaume de *Tierra Firme*, &  
à la Ville de *Portobelo*.

## C H A P I T R E I.

*Départ de Carthagène pour Portobelo. Vents alisés ou généraux qui régnerent sur ces côtes. Avis sur les courans & sur le tems qu'ils arrivent.*

**D**Es que le Vaisseau *François* eut achevé de faire ses provisions, & qu'il se trouva prêt à remettre à la voile, nous passâmes sur son bord avec notre bagage le 24. de *Novembre* de la même année 1735, & le jour suivant 25. nous levâmes l'ancre. Après quatre jours de navigation, c'est-à-dire, le 29. du même mois à 5½. du soir notre Vaisseau donna fond par 18. brasses d'eau à l'entrée du Port de *Portobelo*; le Château de *Todosierro* étant au Nord-Est par les 4 deg. Nord & la pointe Méridionale du Port à l'Est ¼ N. E. la Longitude entre *Carthagène* & *Punta de Nave* fut trouvée de 4 deg. 24 min.

Nous avions couru par O. N. O. & O. quart N. O. jusqu'à ce qu'on observa que le Vaisseau étoit par les 11 deg. de Latitude; alors nous portâmes à l'Ouest, mais nous trouvant par les 3. deg. 10 min. de longitude. Depuis la détermination de *Carthagène*, nous revîrâmes au Sud-Ouest & Sud quart Sud-Ouest, & continuant par ce rumb, nous découvrîmes le 29. à 5½. du matin *Punta de Nave*, que nous laissâmes toujours au Sud, étant obligés de faire des bordées pour entrer dans le Port.

Nous eûmes des vents frais durant la traversée, les deux premiers jours par Nord quart Nord-Est, & les autres jours par Nord-Est jusqu'au moment que nous découvrîmes la Terre; pendant tout ce tems la Mer fut un peu mâle ou agitée; mais dès que nous eûmes découvert *Punta de Nave*, le vent tomba, & nous n'eûmes plus qu'un vent de terre qui nous empêchoit d'aborder, ce qui fut cause que le Vaisseau ne put entrer ce jour-là au Port. Le jour suivant 30. il fut toujours contraire, desorte qu'on fut obligé d'employer les rames & la touée pour avancer, & par ce moyen nous entrâmes dans le Port, d'où nous débarquâmes tous avec nos Bagages & les Instrumens nécessaires pour commencer nos obser-

vations. C'est ici le lieu de parler des Vents qui régissent dans cette traversée & sur cette côte comme sur celle de *Carthagène*, c'est ce que je vais faire dans les paragraphes suivans.

Il régnent deux fortes de Vents alisés sur ces côtes, les uns appellés *Brises*, les autres *Vendavales*. Les premiers soufflent par le Nord-Est, & les autres par Ouest-Sud & Ouest-Sud-Ouest. Ceux-là commencent à se faire sentir au milieu de *Novembre*, quoiqu'ils ne soient bien réglés qu'au commencement ou au milieu de *Décembre*, qui est ce qu'on appelle en ce Pays-là l'Été. Ils continuent dans leur plus grande force & sans varier jusqu'au milieu de *Mai*. Alors ils cessent, & ceux-ci leur succèdent, avec cette observation, que les *Vendavales* ne se font sentir que jusqu'à la hauteur de 12. ou 12. &  $\frac{1}{2}$ . deg. de Latitude; car au-delà de cette distance les *Brises* régissent constamment, & fraîchissent quelquefois plus, quelquefois moins, se tournant tantôt à l'Est & tantôt au Nord.

Pendant que les *Vendavales* durent, il survient de gros tems mêlés de pluie, mais cela n'est pas de durée; & dès qu'il cesse le calme succède pour quelque tems, peu à peu le vent se lève, sur-tout lorsqu'on est près de terre, où il est plus régulier. La même chose arrive à la fin d'*Octobre* & au commencement de *Novembre*, les vents n'étant pas alors encore bien réglés, ni bien établis.

Pendant que les *Brises* régissent, les Courans portent depuis 12. jusqu'à 12. &  $\frac{1}{2}$ . deg. par l'Ouest, mais d'ordinaire avec moins de force dans les conjonctions\* de la Lune que dans ses oppositions. Communément au-delà de cette hauteur ils portent au Nord-Ouest, ce qui pourtant ne doit s'entendre qu'avec restriction; car près de quelques Iles, & de quelques Basses, leur cours est irrégulier, parce qu'ils entrent quelquefois dans la Mer par le canal de leurs lits, quelquefois elles sont poussées dehors par la rencontre d'autres, & tout cela provient des différens tours & détours qu'elles font, & de la disposition des côtes. C'est pourquoi dans tous ces courans il est nécessaire de naviguer avec précaution, & de ne pas se fier entièrement aux notices générales; car bien qu'elles soient fondées sur l'expérience des Pilotes pratiques qui ont fait ces trajets sur toute sorte de Bâtimens grands & petits, pendant vingt & trente ans, & qui par conséquent devroient être parfaitement instruits sur ce sujet, il est toujours certain que cette expérience est insuffi-

\* La Conjonction est le premier aspect d'un Astre. Tous les mois la Lune en est en conjonction avec le Soleil. N. D. T.

suffisante, puisque les Pilotes avouent eux-mêmes qu'il y a des endroits où les Courans sont fort irréguliers, tels que ceux dont nous avons parlé.

Quand les *Brisés* commencent à foiblir, ce qui arrive dans le mois d'*Avril*, les courans portent à l'Est jusqu'à 8, 10, & 12 lieues de distance de la côte, & se maintiennent dans un cours égal tant que durent les *Vendavales*. Pour éviter cet inconvénient & celui des vents contraires qui soufflent de terre dans cette saison dans le trajet de *Carthagène* à *Portobelo*, il n'y a qu'à naviguer par les 12 ou 13 degrés, ou même davantage selon l'occasion, moyennant quoi les Navires n'ont rien à craindre, & l'on est assuré du succès du trajet.

Pendant que les *Brisés* sont dans leur force, les eaux entrent avec impétuosité dans le Golphe de *Darien*, & au-contre pendant les *Vendavales* sortent au-dehors. La raison de ce second changement vient, de ce que quantité de Fleuves grossis par les pluies ordinaires dans cette saison, en se déchargeant dans ce Golphe, refoulent ses eaux & les font regorger par la force de leurs courans & par l'accroissement de leurs eaux; mais pendant les *Brisés* le tribut qu'ils apportent au Golphe étant peu considérable, rien n'empêche qu'ils n'entrent dans ce même Golphe, & qu'ils ne continuent à fortir par les sinuosités des côtes.

## C H A P I T R E II.

*Description de la Ville de Saint Philippe de Portobelo.*

LA Ville de *Saint Philippe de Portobelo* est située, selon nos observations, par les 9 degr. 34 min. 35 sec. de Latitude Boréale, & par les 277 degr. 50 min. de Longitude, selon les observations du *P. Feuillée*, en prenant pour premier Méridien celui de *Paris*, ou à 296 degr. 41 min. en prenant celui du *Pic de Ténériffe*. Le Port de *Portobelo* fut découvert en 1502. le 2. *Novembre*, par l'Amiral *Christophe Colomb*, qui le trouva si bon & si commode qu'il le nomma *Beauport*, ou *Portobelo*. Continuant ses découvertes il arriva à celui qu'il nomma de *Bastimentos*, où fut depuis fondée en 1510 par *Diego de Niqueza* la Ville de *Nombre de Dios*, ainsi appelée parce que le Commandant en abordant dit à ses gens qu'il falloit s'établir-là au *Nom de Dieu*, ce qui fut exécuté. Il arriva quelques incidens qui retarderent les progrès de cette fondation: les *Indiens de Darien* ruinèrent cette Ville naissante; il falut la repeupler de nouveau quelques



ques années après. Elle se maintint jusqu'en 1584. que le Roi *Philippe II.* ordonna qu'on l'abandonnât, & que les Habitans allassent peupler *Portobelo*. Ce qui fut exécuté par *Don Inigo de la Mota Fernandez*, Président de *Panama*. On considéra dans ce changement, que le Port de *Portobelo* étoit meilleur que l'autre, & qu'il paroïssoit mieux situé pour le Commerce. *Portobelo* fut saccagé par *Jean Morgan*, fameux Pirate qui infesta ces Mers-là. Il se contenta de la piller, & en partit sans détruire une seule maison.

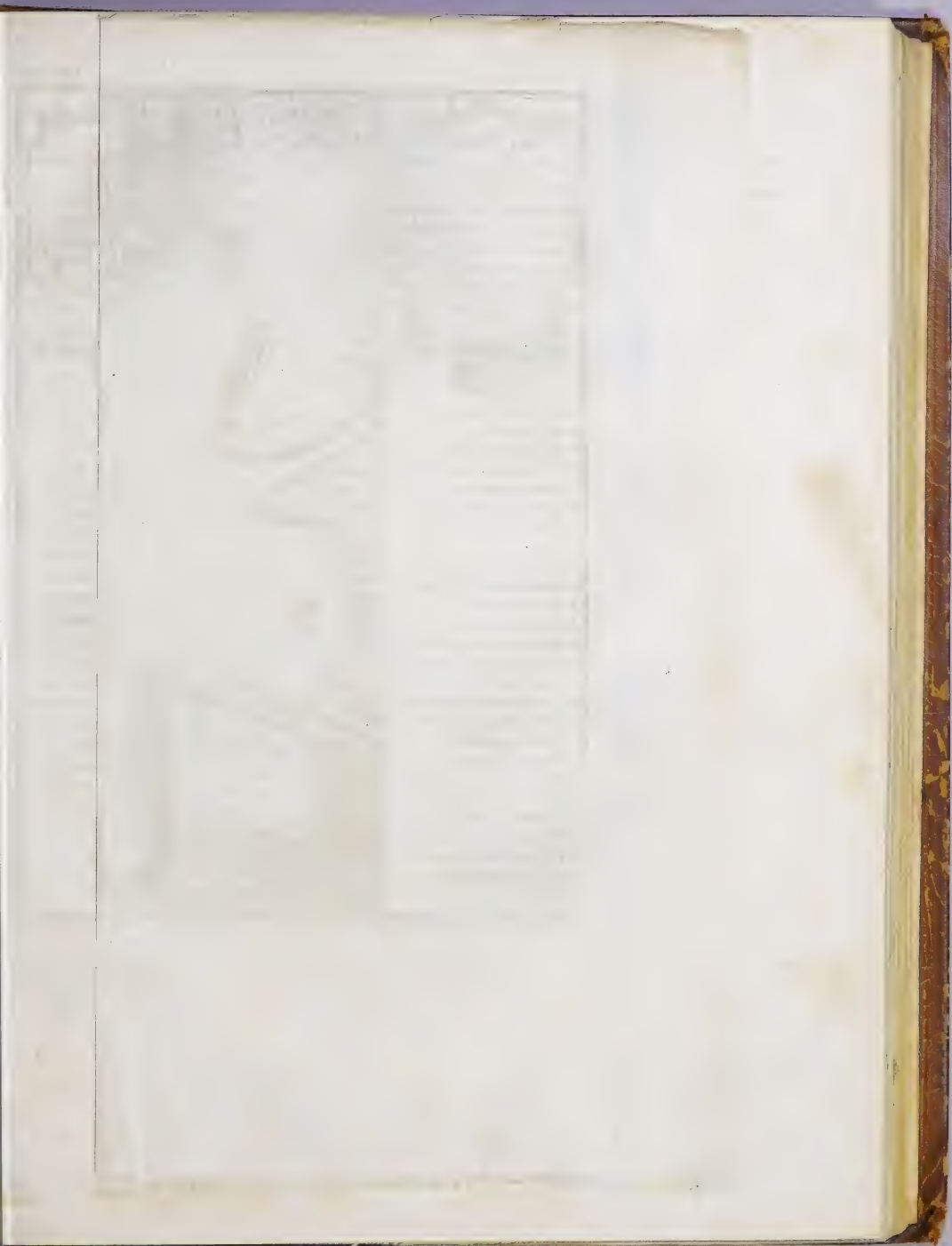
La Ville de *Portobelo* est située en forme de croissant sur le penchant d'une Montagne qui environne le Port. La plupart des maisons y sont de bois, quelques-unes ont le premier étage de pierre & de chaux, & le reste de bois. Elles sont en tout environ au nombre de 130. presque toutes fort grandes & fort logeables.

Cette Ville a un Gouverneur avec titre de Lieutenant-Général, parce qu'il est Lieutenant du Président de *Panama*, & qu'il est pourvu par le Roi sans aucun tems limité. C'est toujours à un Militaire que l'on donne cet emploi, vu qu'il a sous ses ordres les Commandans des Forts qui défendent le Port, & dont les emplois sont à vie.

Toutes les maisons ensemble ne forment qu'une rue principale qui suit la figure du Port, avec quelques ruelles pour traverser du penchant de la Montagne à la plage. Il y a deux places fort spacieuses; l'une vis-à-vis le Bureau des Finances du Roi, qui est un Edifice bâti à chaux & à pierres, lequel touche au Mole où se font les débarquemens. L'autre place est près de la Cathédrale, qui est une Eglise bâtie des mêmes matériaux que le Bureau des Finances. Elle est grande & assez ornée pour la petitesse du lieu. Elle est desservie par un Vicaire & quelques autres Prêtres natifs du Pays.

Outre cette Paroisse il y a encore deux autres Eglises, l'une de *Nuestra Señora de la Merced*, qui est un Couvent des P. P. de la *Merci*; & l'autre s'appelle *San Juan de Dios*. Celle-ci doit être un Hôpital, mais elle n'en a que le titre, & au fond ce n'est rien moins que cela. L'Eglise de la *Merci* est de pierre, mais fort délabrée & pauvre, de-même que le Couvent qui tombe en ruine, & dont les Religieux ne pouvant y habiter commodément vivent répandus en diverses maisons particulières.

L'Eglise de *San Juan de Dios* est un petit bâtiment qui ressemble à un Oratoire. Elle n'est pas en meilleur état que *Notre Dame de la Merci*. Toute la Communauté consiste en un Prieur, un Chapelain & un autre Religieux, & quelquefois moins. Ainsi le logement de la Communauté est





Riviere de la Madeleine



ESE. A.

Vue de la côte de la Riviere de la Madeleine, laquelle s'étend fort loin; l'Embouchure A a quelques mornes avancés dans la terre, et l'eau est trouble, rougeâtre a plus de 5 lieues dans la Mer et forme comme une lisiere differente de l'autre eau.

Riv. de Huertas

ENE.



Vue de la côte de la Riviere Huertas quand elle reste à l'ENE.



SE 1/4 S.

SE 1/4 E.

SE Morro Hermoso

Vue de la côte de Cartagène quand le Morro Hermoso reste au SE, et la pointe de Samba au SSO.



SSO.

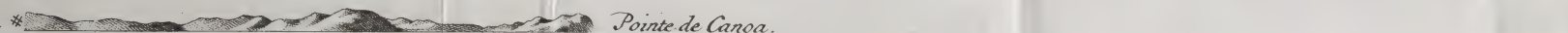
Pointe de Samba.



S 6° SE.

Côte de Cartagène, comme elle se presente depuis la pointe de Samba jusqu'à celle de Canoa.

Buxio del Gato.  
SE 1/4 S.



SE.

Pointe de Canoa.



ENE.



Buxio del Gato.



Pointe de Canoa.

SE 1/4 S.

Figure que fait la côte depuis la pointe de Samba jusqu'à la Popa à Cartagène.

La Popa



est fort petit, puisqu'il n'y a point de Communauté. On n'y reçoit de malades que ceux qui peuvent payer le traitement de leurs maladies, & le reste de leur entretien. D'où il suit qu'il n'est d'aucune utilité aux pauvres de la Ville, il sert seulement de couvert aux malades des Vaisseaux de Guerre d'Europe; les Chirurgiens des Vaisseaux les traitent de leurs maladies, & les Vaisseaux pourvoyent à leurs besoins.

En avançant vers l'Est à l'un des bouts de la Ville par où l'on va à *Panama*, on trouve un Quartier nommé *la Petite Guinée*, parce que c'est-là que demeurent tous les Nègres & toutes les Nègresses esclaves & libres. Ce Quartier est toujours extrêmement peuplé dans le tems des Gallions, parce que les habitans de la Ville se retirent dans quelque coin de leurs maisons pour louer le reste de leurs appartemens aux Européens, aimant mieux se gêner que de négliger cette occasion de faire quelque profit. Les Mulâtres & autres pauvres gens qui sont obligés alors de déloger, vont demeurer dans *la Petite Guinée*, & se logent comme ils peuvent dans les baraques déjà construites dans ce Quartier, ou dans celles qu'on y construit de-nouveau, & que les gens qui viennent de *Panama* aident à construire, chacun selon sa profession.

Du côté de la Mer, dans un terrain spacieux entre la Ville & le Château de *la Gloire*, on dresse aussi des baraques pour y loger les gens de mer, qui de leur côté y font des échopes, où ils étalent toute sorte de denrées & de fruits d'Espagne: mais dès que la Foire est finie, tout cela disparaît, les Vaisseaux partent, & ces lieux auparavant peuplés redeviennent déserts.

Nous fîmes une expérience avec le Baromètre dans un lieu plus élevé d'une toise que la superficie de la Mer, & la hauteur du *Mercur*e fut trouvée de 27 pouces 11½ lignes.

### CHAPITRE III.

#### *Description du Port de Portobélo.*

LE nom de ce Port en fait assez connoître les avantages pour toute sorte de Bâtimens grands & petits; & quoique l'entrée en soit large, elle est assez bien défendue par le Château ou Fort de *Saint Philippe* de *Todo Fierro*, situé à la pointe de la côte du Nord, qui forme l'entrée. Cette entrée n'a qu'environ 600 toises de large, c'est-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. D'ailleurs la côte du Sud est dangereuse à cause des pointes & des

rochers qui y font à fleur d'eau, desorte que pour les éviter il faut dériver vers le Nord où il y a plus de fond, quoiqu'à tout prendre la véritable entrée soit par le milieu du Canal, où l'on trouve toujours quinze ou du-moins dix brasses d'eau fond de vase & de craye mêlé de sable.

A la côte qui forme le Port au Sud & vis-à-vis de la Rade étoit un autre Fort spacieux nommé *Saint Jaques de la gloire*. A l'Est de ce Fort, à la distance d'environ cent toises, la Ville commence, ayant devant soi une pointe de terre qui s'avance dans le Port. Sur cette avance étoit un petit Fort nommé le Fort de *St. Jérôme*, qui ne se trouvoit qu'à dix toises des maisons. Tous ces Forts furent démolis par l'Amiral *Vernon*, qui à la tête d'une nombreuse Armée navale se rendit maître de ce Port en 1740, l'ayant trouvé si dépourvu de tout, que la plus grande partie de l'Artillerie, surtout celle du Château de *Todo Fierro*, étoit démontée faute d'affûts; les Munitions de guerre en petite quantité, & en partie gâtées; la Garnison foible, puisqu'elle n'étoit pas même complete sur le pied qu'elle doit être en tems de Paix. Le Gouverneur de la Ville *Don Bernardo Gutierrez de Bocanegra* étoit absent, & se trouvoit à *Panama*, où il se justifioit de quelques accusations intentées contre lui avant le siège. L'Armée Angloise ne trouvant de cette manière aucune résistance, n'eut pas de peine à réussir, & la Ville se rendit par capitulation. Les ennemis avoient besoin de tout ce concours de circonstances avantageuses pour se rendre maîtres de *Portobelo*.

Le mouillage des Vaisseaux de guerre & des autres gros Navires, est au Nord-Ouest du Château de *la gloire*, ce qui est à peu près le milieu du Port. Les petits Bâtimens pouvant raser de plus près la terre, s'avancent davantage, mais il faut qu'ils prennent garde de ne pas toucher à un banc de sable à 150 toises du Fort, ou Pointe de *St. Jérôme*, à l'Ouest quart Nord-Ouest, où il n'y a que deux ou même qu'une brasse & demie d'eau.

Au Nord-Ouest de la Ville est un petit Golphe, nommé la *Caldera*, où l'on trouve quatre brasses & demie d'eau. C'est un endroit fort propre à la carène, pourvu qu'on apporte tout ce qu'il faut pour cela: outre le fond dont nous venons de parler ce Golphe est à l'abri de tout vent. Pour y entrer il faut ranger la côte vers l'Ouest & passer environ par le tiers de la bouche de l'entrée, où l'on trouve cinq brasses d'eau, tandis qu'on n'en trouve que deux ou trois pieds au tiers de la même entrée à l'Est. Après que les Vaisseaux sont entrés, ils peuvent s'affourcher Est & Ouest avec quatre cables dans un petit bassin que forme la *Caldera* vers l'Ouest; car ils doivent toujours s'approcher de ce côté-là.

Au Nord-Est de la Ville est l'embouchure de la Riviere de *Cascajal*. On n'y peut faire d'eau douce qu'à un quart de lieue au-dessus; & l'on y rencontre quelquefois des Caymans, qui sont une espèce de Lézards monstrueux.

Les Marées ne sont point régulières dans ces Parages; & à cet égard, comme à celui des Vents, ce Port ne diffère point de celui de *Cartagène*, excepté qu'ici les Navires ne peuvent entrer qu'à la toue, vu qu'ils ont toujours le vent contraire, ou un grand calme.

En conséquence de plusieurs observations que nous fîmes tant par l'Etoile polaire que par l'*Azimuth* du Soleil \*, nous trouvâmes que l'aiguille varioit dans ce Port de 8 deg. 40 min. au Nord-Est.

Parmi les Montagnes qui environnent tout le Port de *Portobelo*, à commencer à la pointe du Fort de *Todo Fierro* bâti à demi côte de la première jusqu'à celle qui est à l'autre bout opposé, il y en a une entre autres qui est remarquable, tant à cause de sa hauteur, que parce qu'elle est le Thermomètre de la Ville, annonçant le tems qu'il doit faire. Cette Montagne, appelée *Monte Capiro*, donne d'un côté sur le chemin qui mène à *Panama*, & de l'autre sur le Port. Le sommet de cette Montagne est toujours couvert de nuages qui l'environnent, & que l'on distingue des autres qui occupent cette Athmosphère, en ce qu'ils sont plus sombres & plus épais. Ces nuages sont appelés le *Capillo* ou Bonnet de la Montagne, d'où par corruption on aura dit *Capiro*, & de-là l'étymologie du nom de la Montagne. Quand ces nuages se condensent & s'épaississent, ils baissent de la hauteur où ils se tiennent d'ordinaire, & alors c'est un signe de tempête; au-contraince quand ils s'élèvent & s'éclaircissent c'est un signe de beau tems: mais il est bon d'avertir que ces changemens de tems se succèdent fréquemment & avec tant de promptitude qu'on n'a que bien rarement le loisir de discerner le sommet de la Montagne, qui est d'ordinaire éclipé par l'obscurité du tems, ou s'il est visible ce n'est que pour un instant.

La juridiction du Lieutenant-Général qui commande à *Portobelo* ne s'étend pas au-delà de cette Ville & de ses Forts, ou tout au plus sur les Montagnes & Collines des environs, & dans les Vallées qu'elles laissent entre elles, où sont quelques Métairies, ou *Haciendas* en petit nombre, la nature du Pays ne permettant pas autre chose.

CHA-

\* *Azimuth* est un mot *Arabe* & un terme d'Astronomie. C'est proprement un grand Cercle vertical qui passe par le *Zénith* & le *Nadir*, & coupe l'Horizon à angles droits. Not. du Trad.



## C H A P I T R E I V.

*Climat de Portobélo. Maladies épidémiques & funestes aux Equipages des Gallions.*

Toute l'Europe sait jusques à quel point l'air de *Portobélo* est préjudiciable à la santé, non seulement des Etrangers qui y abordent, mais encore des Habitans, qui quoique familiarisés avec la malignité du Climat ne laissent pas d'être sujets à des maux qui affoiblissent leur tempérament, & leur causent souvent la mort. C'est une opinion commune dans cette Ville que les accouchemens y étoient autrefois, c'est-à-dire il y a environ vingt ans, extrêmement dangereux, & que peu de femmes en échappoient. Prévenues de cette idée, les femmes alloient faire leurs couches à *Panama*, & partoient pour cette Ville dès le quatre ou cinquième mois de leur grossesse, d'où elles ne revenoient qu'après que tous les accidens qui suivent les accouchemens étoient cessés. Quelques-unes à la vérité avoient le courage de ne pas bouger de *Portobélo*, & d'y attendre leur délivrance; mais le nombre de ces femmes étoit très-petit en comparaison de celles qui préféroient les incommodités du trajet au risque de mourir en suivant cet exemple.

L'amour extrême qu'une Dame de *Portobélo*, fort connue dans cette Ville, avoit pour son mari, la crainte que celui-ci ne l'oublât pendant son absence, & l'impossibilité où le mari étoit de l'accompagner à *Panama*, étant revêtu d'un emploi à *Portobélo* qui ne lui permettoit pas de s'éloigner, tout cela obligea la Dame en question à hazarder d'interrompre l'usage & l'ordre observé jusques-là. Les raisons qu'elle avoit de craindre l'inconstance de son mari étoient de nature à justifier sa résolution, & le parti qu'elle prenoit de s'exposer à un danger incertain pour en éviter un qui étoit certain. Heureusement elle s'en tira à merveille, & son exemple commença à rassurer les autres, & peu à peu elles s'y sont conformées, à mesure que leurs craintes occasionnées par les mauvais succès précédens se sont évanouies, & que le préjugé qui leur faisoit regarder ce Climat comme mortel pour les femmes en couche, se dissipoit.

Les Habitans de cette Ville ont des idées bien plus singulières encore. Ils prétendent que les animaux des autres Pays cessent de multiplier leur espèce dès qu'ils sont transplantés à *Portobélo*; que les Poules, par exemple, qu'on y apporte de *Panama* & de *Carthagène*, deviennent stériles aussitôt après leur arrivée; que les Bœufs qu'on y amène de *Panama*, y

deviennent si maigres, qu'on n'en peut presque manger la chair, sans que les pâturages, dont les Montagnes & les Vallons abondent, puissent empêcher le dépérissement de ces animaux. Par la même raison on n'y voit point de haras de Chevaux ni d'Anes, & tout cela rend probable l'opinion où l'on est que ce Climat est contraire à la génération des animaux nés sous un Ciel plus doux, ou du-moins beaucoup moins nuisible que celui-là. Cependamment nous défiant de la force des préjugés & en garde contre les erreurs vulgaires, nous approfondîmes les choses, nous adressant pour cet effet à gens sages & éclairés, qui nous parlerent d'un ton peu différent de l'opinion générale, & qui nous alléguèrent des faits & des expériences faites par eux-mêmes sur tous ces sujets.

Le Mercure du Thermomètre de Mr. de Reaumur marqua le 4 de Décembre de la même année 1735 à 6 heures du matin 1021, & à midi 1023.

Les Chaleurs de ce Climat sont excessives, à quoi ne contribuent pas peu les hautes Montagnes dont la Ville est entourée, & qui fermant le passage au vent l'empêchent d'en être rafraîchie. Les arbres épais dont ces Montagnes sont couvertes, ne permettent pas aux rayons du Soleil de sécher la terre que leurs feuillages cachent; ce qui est cause qu'il en sort continuellement des vapeurs épaisses, d'où se forment de gros nuages qui se résolvent en pluies abondantes, après lesquelles le Soleil recommence à paroître. Mais à peine a-t-il séché, par l'activité de ses rayons, la superficie du terrain que les arbres couvrent de leurs ombres, & les rues de la Ville, qu'il se trouve enveloppé dans de nouvelles vapeurs, & obscurci pour le reste du jour. Il survient pendant ce tems-là & la nuit des pluies successives & subites, & le tems s'éclaircit avec la même promptitude, sans que dans tous ces changemens on en éprouve aucun dans la chaleur.

Ces pluies sont des ondées violentes qui semblent d'abord devoir tout submerger. Elles sont accompagnées d'orage, de tonnerres, d'éclairs, avec un fracas épouvantable, & tel que les plus braves en sont effrayés: & comme le Port est, pour ainsi dire, au milieu de ces Montagnes, le bruit est encore augmenté & retentit encore plus longtems par la repercussion du vague de l'air à laquelle répondent les échos que forment les concavités & les crevasses des Montagnes: on diroit d'un Canon qui gronde encore une minute après avoir été lâché. A tout ce fracas se joint le tintamarre des Singes de toute espèce qui sont dans les Montagnes, particulièrement la nuit & le matin, quand les Vaisseaux de guerre tirent le coup de retraite ou de réveil.

Cette intempérie continuelle, & les fatigues que les Equipages essuyent dans le déchargement des Navires, & en transportant les marchandises, les uns dans de petits bateaux, les autres sur des brouettes ou des haquets, après qu'elles ont été hissées à terre, tout cela augmente la transpiration & diminue leurs forces, de sorte que pour reprendre vigueur ils ont recours au Brandevin, dont il se fait alors un grande consommation. Plus ils sont harassés plus ils boivent, & cela joint au Climat qui leur est contraire dérange les meilleurs tempéramens, & leur cause ces fâcheuses maladies trop communes dans ce Pays, & dont tous les accidens sont mortels, parce que les corps attaqués de ces infirmités, sont trop affoiblis pour y résister, d'où résultent des épidémies & des mortalités.

A-la-vérité ce ne soit pas les Marins seuls qui sont sujets à ces maux, il y a bien d'autres gens qui en sont attaqués sans avoir souffert ni de la mer, ni du travail. Dans ce cas il ne faut s'en prendre qu'au Climat, les autres causes sont des accessoires qui contribuent à hâter le mal & à le répandre davantage: car il est évident que quand la masse du sang se trouve disposée à recevoir ces altérations, la maladie fait des progrès plus rapides & est terminée par une fin plus prompte.

Dans quelques occasions on a amené des Médecins de *Carthagène*, afin que, comme étant mieux au fait de la méthode de traiter les maladies ordinaires dans ces Climats, ils assistassent les malades de *Portobelo*; mais tout cela n'a servi de rien, & n'a pas empêché que la moitié des Equipages des Gallions, ou autres Vaisseaux d'*Europe* obligés à faire quelque séjour dans ce Port, n'ait péri de cette manière. C'est pour cela qu'on donne, non sans raison, à cette Ville le nom de *Tombeau des Espagnols*; mais on peut sans exagérer, l'appeller le tombeau de toutes les Nations qui y viennent. En 1726. ce terrible Climat détruisit plus d'*Anglois* que le Canon ni les Mousquets. Cette Nation se flattoit de s'emparer du trésor rassemblé à *Portobelo* à l'occasion de la Foire des Gallions, qui par le décès du Marquis de *Grillo* étoient commandés par *Don Francisco Cornajo*, l'un des meilleurs Officiers qu'ait eu l'*Espagne*, & sous lesquels la Marine *Espagnole* a le plus brillé. Ce Général fit ranger ses Vaisseaux sur une ligne dans le Port, & dresser une batterie sur la côte du Sud à l'entrée dudit Port. Il en confia la garde aux Troupes de la Marine, & se chargea lui-même du soin de la diriger & de la défendre. Enfin il n'y eut forte de précautions qu'il ne prit, n'épargnant ni soins ni vigilance, rien qu'il ne prévît & à quoi il ne pourvût. Par cette sage conduite il jeta une telle épouvante dans la nombreuse Flotte des *Anglois*, qui s'étoit présentée



sentée devant le Port, qu'elle n'osa jamais en tenter l'entrée, & se contenta de le bloquer. Le Général *Espagnol* étoit bien assuré de tirer suffisamment de vivres de *Carthagène* pour la subsistance de ses gens, & il espérait que le manque de vivres forceroit l'Ennemi à s'en aller, ne pouvant l'y contraindre par la force. D'un autre côté le Général ennemi ne comptoit pas moins sur le succès de ses projets, mais bientôt il s'aperçut que ses Equipages diminuoient. En effet la maladie y fit de si grands ravages, qu'il se vit contraint d'abandonner son entreprise, & de retourner à la *Jamaïque* après avoir fait jeter à la mer plus de la moitié de ses gens, victimes de l'inclémence de ce Climat.

Quelque pernicieux que soit le séjour de *Portobélo* pour la santé & la vie des *Européens*, on a remarqué que l'Escadre qui y aborda en 1730. n'y éprouva aucune maladie, quoique le travail & l'intempérance n'eussent pas été moindres parmi les Equipages, & que le Climat n'eût pas changé, du moins sensiblement. Cette différence fut attribuée au séjour que l'Escadre avoit fait à *Carthagène*, où elle avoit passé le tems de l'épidémie; d'où il suit que le tempérament des *Européens* n'est si altéré par ces Climats que faute d'y être accoutumé. Ce changement extraordinaire cause une révolution subite dans leur sang, & les fait périr, ou les prépare à ne plus en éprouver les mauvais effets, jusqu'à ce que familiarisés avec l'air du Pays, ils jouissent d'une aussi bonne santé que les *Créoles* & les autres habitants.

---

## C H A P I T R E V.

*Habitans de Portobélo: leur Génie & leurs Usages: Plantes, Arbres & Animaux qui se trouvent dans les Campagnes de cette Ville.*

*Maniere de se pourvoir de Vivres.*

IL n'y a presque pas de différence essentielle entre *Carthagène* & *Portobélo*: & je me borne à toucher ici les circonstances qui distinguent cette dernière Ville, & à faire quelques remarques qui peuvent contribuer à faire connoître la nature de ces Pays.

Le nombre des Habitans de *Portobélo* n'est pas considérable; tant parce que la Ville est petite, qu'à cause de l'intempérie du Climat. Ils ne consistent presque qu'en Nègres & en Mulâtres. Il n'y a pas au-delà de trente familles de Blancs. Ceux qui sont un peu à leur aise, soit par le

Commerce, soit par les denrées de leurs Terres, vont passer leur vie à *Panama*. De sorte qu'il ne reste à *Portobelo* que les personnes qui y sont obligées par leurs emplois, comme le Gouverneur, ou Lieutenant-Général, les Commandans des Forts, les Officiers Royaux, les Officiers & Soldats de la Garnison, les Alcaldes ordinaires, ceux de la *Hermanidad*, & le Greffier de la Ville, à cela près on y voit peu d'*Espagnols*. Lorsque nous y étions il y avoit environ 125 hommes de Garnison, composés de Détachemens tirés de *Panama*. Ces Soldats, quoiqu'habituez dans une Ville si proche, ne laissent pas d'être des preuves parlantes du mauvais air de *Portobelo*, puisqu'au bout d'un mois ils se trouvent si foibles, qu'ils ne peuvent faire le moindre travail, ni subvenir même à leurs exercices ordinaires, jusqu'à ce que s'y étant accoutumés ils reprennent leurs forces peu-à-peu. Aucun de ces gens-là, ni des enfans du Pays issus de Mulâtres, ne s'établit dans cette Ville; ces derniers se voyant dans une Classe plus distinguée que les Mulâtres, croiroient s'avilir que de vivre à *Portobelo*. Preuve de la mauvaise qualité du lieu, puisque ceux à qui il a donné naissance l'abandonnent.

Les Usages des Habitans de *Portobelo* ne different pas de ceux des *Carthagénois*, excepté que ces derniers paroissent plus francs & plus généreux, & que les premiers avouent que ce n'est pas tout-à-fait à tort qu'on les accuse d'être intéressés.

Les Vivres sont rares à *Portobelo*, & par conséquent fort chers, surtout pendant le séjour des Gallions & le tems de la Foire: on les tire alors de *Carthagène* & de *Panama*. De la première on apporte du Maiz, du Ris, de la Cassave, des Cochons, des Poules, & toute sorte de Racines: de la seconde on tire du gros Bétail, ils ont du Poisson excellent & en abondance. Les Fruits du Pays sont abondans, comme aussi les Cannes douces dont les *Chacares* sont remplies, & il y a des Moulins pour le Sucre dans ces mêmes *Chacares* \*. On y fait du Miel & de l'Eau-de-vie de Cannes.

L'Eau douce ne manque pas dans ce terroir, elle descend en torrens du haut des Montagnes. Quelques-uns de ces torrens coulent hors de la Ville, quelques autres au-travers. Les eaux en sont légères & bonnes pour la digestion, de sorte que quand on y est accoutumé, elles excitent l'appétit, & ont une qualité qui ne se trouve guere ailleurs. Toutefois cette même qualité qui dans un autre Pays les rendroit recommandables, les rend ici nuisi-

\* Nous avons déjà expliqué ailleurs ce qu'on entend dans ce Pays-là par le mot *Chacare*. Ce sont des Chaumines, ou tout au plus de petites Granges dans un champ cultivé ou que l'on cultive.

nuissibles; & c'est un grand malheur pour ce Pays que ce qui est bon de soi y devienne mauvais par l'influence du Climat. En effet cette eau est trop déliée & trop active pour des estomacs aussi foibles que ceux des Habitans. Elle leur cause la dysenterie dont il est rare qu'ils échappent, & toutes leurs autres maladies se terminent ordinairement par celle-là, qui à son tour est terminée par la mort.

Les Ruissaux qui descendent en cascades des Montagnes forment de petit réservoirs dans les cavités des rochers, dont la fraîcheur & l'agrément est augmenté par le feuillage toujours verd des arbres qui les environnent: c'est-là que les Habitans de tout sexe & de tout âge vont se baigner tous les jours à 11 heures du matin; en quoi ils sont imités par les *Européens*, & les uns les autres cherchent à tempérer par-là l'excessive chaleur, & à se rafraîchir le sang.

Comme les Montagnes & les Bois qui les couvrent touchent, pour ainsi dire, aux maisons de la Ville, & qu'ils sont peuplés d'animaux sauvages & féroces, les Tigres qui y sont en grand nombre se prévalent de cet asyle pour faire des sorties dans les rues de la Ville à la faveur des ténèbres, pour enlever les Poules, les Chiens, & quelquefois de petits Enfans lorsqu'ils en rencontrent. Quand une fois un de ces animaux a pris goût à cette chasse, il méprise celle qu'il peut faire sur les Montagnes, & dès-qu'il est une fois affriandé par la chair humaine, il dédaigne celle des bêtes; alors on leur tend des pièges, ou étant tombés on les tue. Les Nègres & Mulâtres qui sont souvent dans les Montagnes pour couper du bois, sont fort adroits à lutter contre ces animaux, & en viennent toujours à bout. Ils les attaquent debout au corps avec une intrépidité étonnante. Il y en a même qui ont la hardiesse d'aller à cette chasse de propos délibéré, & qui ne reviennent qu'avec leur proie. Les armes dont ils se servent pour ces sortes de combats, sont un épieu de deux & demie à trois aunes de long, d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu, & une espèce de coutelas fait à peu près comme un grand couteau-de-chasse. Muni de ces armes le combattant tient l'épieu de la main gauche, & dans l'autre main il a le coutelas. Il attend de pied ferme que le Tigre s'élance sur le bras qui tient l'épieu, & qui est enveloppé d'un petit manteau de *Bayète* \*. Quelquefois le Tigre sentant le péril, semble ne vouloir rien avoir à démêler avec son ennemi, & se tient coi; mais

\* J'avertis ici pour n'y plus revenir, que la *Bayète* est une espèce de flanelle qu'on fait aux *Indes*. Not. du Trad.



mais le champion le touche légèrement de l'épieu pour le provoquer, afin de mieux assener son coup: aussitôt que ce fier animal se voit insulté, il saisit avec les grifes d'une de ses pattes l'épieu, comme pour désarmer son adversaire, & de ses autres grifes il empoigne le bras qui tient l'épieu, & qu'il déchireroit en pièces sans le manteau qui l'enveloppe. C'est cet instant que le champion attend, & dont il se hâte de profiter pour lui décharger sur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans sa main droite, & qu'il cache derrière soi. De ce coup il lui coupe le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avoit saisi. L'animal furieux se retire un peu en arrière sans lâcher l'épieu, & revenant pour saisir le bras de son autre patte, le champion lui décharge un second coup avec le même succès. Alors le Tigre, privé de ses plus terribles armes, & incapable de se mouvoir, reste à la discrétion de son ennemi, qui achève de le tuer; après quoi il l'écorche, & revient triomphant avec la peau, les pieds & la tête de l'animal qui lui servent de trophée.

Parmi les divers Animaux qu'on rencontre dans ce Pays, il y en a un d'une espèce singulière, appelé *Perico Ligero* \*, nom qui lui a été donné par ironie à cause de son extrême paresse & de sa lenteur. Il a la figure d'un Singe de médiocre grosseur. Il est hideux à voir; sa peau est toute ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il est si paresseux qu'il n'est pas nécessaire de l'enchaîner pour l'obliger à rester dans un endroit, puisqu'il n'en bouge que lorsque la faim le contraint de changer de place. Il ne s'étonne ni de la vue des hommes, ni de celle des bêtes les plus féroces: quand il se meut, il accompagne chaque mouvement d'un cri si désagréable & si lamentable, qu'il produit dans celui qui l'entend de la pitié & de l'horreur. Il fait la même chose dans le moindre mouvement qu'il fait de la tête, des jambes & des pieds; ce qui ne vient probablement que de la contraction de ses nerfs & de ses muscles, qui lui cause une douleur extrême lorsqu'il veut faire agir ses membres. Toute sa défense consiste dans ces cris désagréables. Attaqué par une Bête féroce il prend la fuite, & en fuyant il redouble ses cris en redoublant d'action; & celui qui le poursuit est si importuné de ce bruit, qu'il renonce à sa poursuite pour se délivrer d'un son si désagréable. Après avoir hurlé ainsi cinq à six fois en marchant, il répète les mêmes cris pour se reposer, & avant que de se remettre en marche il reste longtems immobile. Cet animal vit de fruits sauvages; quand il n'en trouve point à terre, il

esca-

\* Mot à mot *Pierrot-courreur*.

escalade l'arbre qui en est le plus chargé. Dès qu'il est au haut, il abat autant de fruits qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter sur l'arbre. Quand sa provision est faite, il se met en un peloton, & se laisse tomber à plomb de l'arbre pour éviter la fatigue de descendre; après cela il demeure au pied de l'arbre tant que dure la provision de fruit, & ne change de place que quand la faim l'oblige à aller chercher une nouvelle nourriture.

Les Serpens ne sont ni en moindre quantité ni moins dangereux dans les environs de *Portobello* qu'à *Carthagène*, & il y a infiniment de Crapauds. On en trouve non seulement dans les lieux marécageux & humides, comme dans les autres Pays, mais dans les rues, dans les cours des maisons, & généralement dans tous les lieux découverts. La quantité prodigieuse qu'on en voit tout à la fois à la moindre giboulée, a fait imaginer à quelques-uns que chaque goûte d'eau se convertissoit en crapaud; & quoiqu'ils prétendent le prouver par la multiplication extraordinaire qui s'en fait à la moindre petite pluie, il ne me paroît pas que leur opinion soit bien certaine. Je ne suis pas éloigné de croire que la grande quantité qu'il y a de ces reptiles, tant dans les Montagnes, que dans les Ruisseaux voisins, & dans la Ville même, produisant une infinité de petits œufs, qui selon l'opinion la plus commune des Naturalistes contiennent le germe de ces reptiles, ces mêmes œufs sont élevés avec les vapeurs d'où se forme la pluie, & tombant avec elle sur la terre excessivement échauffée par la force des rayons du Soleil, ou déjà mêlés avec la même pluie après sa chute & après que les crapauds les ont déposées en terre, se vivifient & s'animent en aussi grande abondance qu'on le voit quelquefois en *Europe*. Mais comme ceux qui paroissent après la pluie sont si gros qu'il y en a qui ont plus de six pouces de long, & qu'il n'y a pas moyen de les regarder comme l'effet d'une production momentanée, je croirois volontiers, fondé sur mes propres observations, que l'humidité qui régné dans cette partie du Pays, la rend propre à produire des crapauds de cette espèce, & que ce reptile aimant les lieux où il y a de l'eau, fuit le terrain que la chaleur du Soleil dessèche en peu de tems, & cherche les lieux où la terre est molle: il s'y tapit, & comme il reste au-dessus quelque partie de celle qui est sèche, on ne l'apperçoit point; mais aussitôt qu'il pleut, il sort de son terrier pour chercher l'eau qui lui fait tant de plaisir; & c'est ainsi que les rues & les places se remplissent de ces reptiles, dont l'apparition subite a fait croire que chaque goûte de pluie se transformoit en crapaud. Quand c'est la nuit qu'il pleut, on ne sauroit se figurer la quantité de crapauds

qu'on voit le matin dans les rues & les places, on dirait d'un pavé; & l'on n'y peut marcher sans les fouler aux pieds, d'où résultent quelques morsures fâcheuses; car outre que ces vilaines bêtes sont venimeuses, elles sont si grosses qu'elles blessent considérablement la personne que leurs dents ont atteinte. Nous avons dit que quelques-uns ont au-delà de six pontes de long, & nous ajouterons que les plus petits ne diffèrent pas beaucoup de cette grosseur. Rien n'est si désagréable ni si importun que leurs coassemens pendant la nuit, tout autour de la Ville, sur les Montagnes, & dans les crevasses.

## C H A P I T R E VI.

*Du Commerce de Portobélo pendant le séjour des Gallions, & du peu qu'il y en a en tems mort.*

**L**A Ville de *Portobélo*, que son Climat malsain, la stérilité de son terroir, & la rareté des vivres rendent si peu considérable, devient une des plus peuplées de l'*Amérique* méridionale au tems des Gallions. Sa situation dans l'Isthme qui sépare la Mer du Sud de celle du Nord, la bonté de son Port, & le peu de distance qu'il y a entre elle & *Panama*, l'ont fait choisir pour être le rendez-vous des deux Commerces d'*Espagne* & du *Pérou*, & le lieu d'une Foire fameuse.

Dès-qu'on a reçu à *Carthagène* la nouvelle que la Flotte du *Pérou* a déposé ses cargaisons à *Panama*, les Gallions mettent à la voile pour *Portobélo*, pour éviter des délais qui ne font qu'occasionner des maladies parmi les Equipages. Le concours des personnes de l'une & de l'autre Flotte est si grand à *Portobélo*, que les logemens y sont d'une cherté excessive. Une chambre de médiocre grandeur avec un petit bouge, se paye pour le tems de la Foire jusqu'à mille écus. Et il y a des maisons dont les loyers montent à quatre, cinq, ou six mille écus, plus ou moins selon qu'elles sont spacieuses, & que le nombre des Commerçans est considérable.

Aussitôt que les Vaisseaux sont amarrés dans le Port, la première chose qu'on fait, c'est de dresser pour chaque chargement une grande tente composée de voiles de Vaisseaux, tout près de la Bourfe. Les propriétaires des marchandises sont présens lorsqu'on les apporte dans cette espèce de magasin, pour reconnoître leurs balots aux marques qui les distinguent; & ce sont les Matelots qui charrient ces marchandises sur des brouettes;



& qui partagent entre eux le salaire qui leur revient pour ce déchargement.

Pendant que les Gens de mer, & les Commerçans sont occupés à arranger ces effets précieux, des troupeaux de plus de cent mules chacun arrivent de *Panama* par terre, chargées de caissons pleins d'or & d'argent pour le compte des Marchands du *Pérou*. Les uns sont déchargés à la Bourfe, les autres au milieu de la Place, sans qu'il arrive dans la confusion d'une si grande foule de gens ni vol, ni perte, ni defordre. On est frappé d'étonnement quand on a vu ce lieu en *tems mort*, si pauvre, si solitaire & si morne, son Port désert & si propre à faire naître la mélancolie, & qu'on le voit ensuite fourmiller de tant de monde, les maisons occupées, ses places & ses rues pleines de balots, de marchandises & de caisses d'or & d'argent monnoyé, en barres, ou travaillé, son Port rempli de Navires & de petits Bâtimens, dont les uns apportent par la Riviere de *Chagre* des marchandises du *Pérou*, comme *Cacao*, *Quinquina de Loxa*, Laine de *Vicogne* & *Pierres de Bézoar*; & les autres viennent de *Carthagène* chargés de vivres pour la nourriture de tant de personnes: de sorte que cette Ville, que l'on fuit toute l'année quand on aime sa santé, devient au tems dont nous parlons le dépôt des richesses de l'ancien & du nouveau Monde, & le théâtre d'un des plus grands Commerces qu'il y ait.

Le déchargement étant fait, & les marchandises du *Pérou* arrivées, ainsi que le Président de *Panama*, on procède à l'ouverture de la Foire. Pour cet effet les Députés des deux Commerces s'assemblent à bord du Vaisseau-Amiral des Gallions pour traiter de leurs affaires en présence du Commandant de l'Escadre & du Président de *Panama* \*, & pour régler le prix des marchandises. Ce qui est terminé après trois ou quatre séances; & les contrats étant signés de part & d'autre on en fait publier le contenu, afin que chacun procède à la vente de ses effets selon le tau dont on est convenu, pour que l'un ne puisse porter préjudice à l'autre. Les emplettes & les ventes, ainsi que les changes de marchandises & d'argent, se font par le moyen de Courtiers qui viennent à cet effet d'*Espagne* & du *Pérou*. Ceux-ci sont chargés des mémoires contenant la liste des marchandises dont les Marchands ont besoin pour leur assortiment, & ceux-là des mémoires des marchandises à vendre. Après quoi chacun commence à disposer de ce qui lui appartient; les Marchands *Espagnols* des caisses d'argent bien conditionnées qu'ils font embarquer, & les Négocians  
du

\* Le premier comme Juge Conservateur des Intérêts du Commerce de l'*Espagne*, & le second comme celui du Commerce du *Pérou*.

du Pérou des marchandises qu'ils ont achetées, & qu'ils font transporter avec des Bâtimens nommés *Chatas* & *Bongos* par la Rivière de *Chagre*. Et par-là se fait la clôture de la Foire.

Cette Foire n'avoit anciennement point de tems limité; mais dans la suite on a fait réflexion qu'un trop long séjour dans ce Port étoit préjudiciable aux Commerçans de part & d'autre, par la mauvaise qualité du Climat; & le Roi a ordonné que la Foire ne dureroit que quarante jours, à compter de celui que les Vaisseaux mouilleroient dans le Port; & si dans cet espace les Négocians n'ont pu convenir du tau, il est permis à ceux d'*Espagne* de passer plus avant dans le Pays, même jusqu'au Pérou, avec leurs marchandises. Le Commandant des Gallions est toujours muni de cette permission par écrit, & c'est à lui à en faire usage. Quand le cas arrive, l'Escadre retourne à *Carthagène*. Mais hors de ce cas il est défendu à tout Négociant *Espagnol* d'aller débiter ses marchandises au-delà de *Portobelo*, ou de les envoyer plus loin pour son compte; tout cela seroit contraire aux conventions faites entre les Négocians de part & d'autre, & confirmées par le Roi. D'un autre côté il n'est pas non plus permis aux Marchands du Pérou de faire des remises d'argent en *Espagne* pour des achats de marchandises, le tout pour empêcher qu'ils ne se portent préjudice les uns aux autres.

Pendant que les *Anglois* jouissoient de l'avantage du Vaisseau de permission, leurs Négocians venoient à cette Foire avec une cargaison pour leur compte, après avoir séjourné quelque tems à la *Jamaïque*. Cette cargaison alloit beaucoup au-delà de la moitié de celle de tous les Gallions; car outre que le port du Vaisseau passoit infiniment les 500 tonneaux stipulés, & qu'il alloit même au-delà de 900 tonneaux, il n'avoit ni vivres, ni eau, ni autres embarras qui occupent beaucoup de place dans un Navire. Il tiroit tout cela de la *Jamaïque*, & se faisoit accompagner dans la traversée de cinq à six Paquetbots chargés de marchandises, qu'ils transportoient sur son Bord dès qu'ils arrivoient à la vue de *Portobelo*, & dont ils remplissoient les chambres & les entrepôts autant qu'il leur étoit possible. De sorte que ce seul Vaisseau contenoit plus d'effets que cinq à six de nos plus grands Navires: & cette Nation ayant la liberté de vendre, & vendant à meilleur marché que nos Négocians, notre Commerce en souffroit infiniment.

En tems mort le Commerce de *Portobelo* est peu de chose, & ne consiste que dans le débit des Vivres qui viennent de *Carthagène*, le Cacao qu'on embarque sur la *Chagre*, & le Quinquina. Le Cacao est transporté dans des Balandres à la *Vera Cruz*; & le Quinquina est mis dans les magasins de

*Porto-*

*Portobélo*, ou embarqué sur les Vaisseaux auxquels on a permis de passer d'Espagne à *Nicaragua*, ou à *Honduras*. Il vient aussi à *Portobélo* quelques petits Bâtimens de l'île de *Cuba*, de la *Trinité*, & de *St. Domingue*, chargés de Tabac. Ils y chargent du Cacao, & de l'Eau-de-vie de Canne.

Tant que l'*Assiento* des Nègres a duré avec les *François*, ou avec les *Anglois*, cette Ville a été une des principales Factoreries, & celle qui profitoit le plus de ce Commerce; car c'est par cette voye que non seulement *Panama* se fournit de Nègres, mais aussi que tout le *Pérou* s'en pourvoit. Pour cette raison, il est permis à ceux qui tiennent cet *Assiento*, d'apporter une certaine quantité de vivres qu'on juge nécessaire, tant pour leur propre subsistance, que pour celle des Esclaves de tout sexe qu'ils amènent avec eux.

## LIVRE TROISIEME.

Voyage de *Portobélo* à *Panama*. Description de cette dernière Ville, & Remarques sur le Royaume de *Tierra-Firme*.

### CHAPITRE I.

Départ de *Portobélo*. Navigation par la Rivière de Chagré, & Voyage de Cruces à *Panama* par terre.

COMME nous n'avions pas dessein de nous arrêter inutilement, & que nous ne songions qu'à remplir les devoirs de notre vocation, nous nous hâtâmes de quitter ces Climats si funestes à la santé, & de passer aux lieux de notre destination, tant pour exécuter promptement notre commission, que pour abrégier notre séjour aux *Indes* autant qu'il seroit possible. Dans cette vue, nous donnâmes avis de notre arrivée à *Don Dionysio Martinez de la Vega*, Président de *Panama*; & lui fîmes part en même tems du motif de notre voyage, que nous n'avions entrepris que par ordre du Roi, le priant de vouloir bien donner ses ordres pour que nous eussions un Bâtiment qui nous transportât à *Panama* par la Rivière, le voyage n'étant pas praticable par terre à cause des Instrumens de Mathématiques que nous avions, & qui étoient d'un trop grand volume pour pouvoir être charriés sur des mules par des chemins si étroits.



& si rudes. Ce Président, qui a toujours fait paroître un grand zèle pour le service du Roi, ne se démentit point dans cette occasion. Sa réponse fut conforme à sa politesse & à nos desirs, & ses offres de service furent suivies de deux Bâtimens qui arriverent par ses ordres à *Portobelo*. Nous ne perdîmes point de tems à faire embarquer les Instrumens & équipages tant des Académiciens *François* que les nôtres; & le 22 de *Décembre* de la même année 1735 nous mîmes à la voile.

Nous sortîmes de *Portobelo* au moyen de nos avirons, le vent de terre nous étant contraire; mais la *Brise* s'étant levée sur les 9 heures du matin, nos deux Bâtimens éventerent leurs voiles, & le vent fraîchissant de plus en plus, nous vinmes, le même jour 22 à 4 heures du soir, débarquer à la *Douane*, qui est à l'embouchure de la *Chagre*. Le lendemain nous commençâmes à remonter ce Fleuve à force de rames.

Le 24. nous continuâmes de-même; mais nos rames ne pouvant surmonter la force du courant, nous fûmes obligés de nous faire touer. Nous mesurâmes le cours de l'eau à 1  $\frac{1}{2}$  du soir, & trouvâmes qu'en 40  $\frac{1}{2}$  sec. l'eau parcouroit un espace de dix toises & un pied. Nous continuâmes d'aller à la toue jusqu'au 27 que nous arrivâmes à *Cruces*, qui est le lieu du débarquement, à 5 lieues environ de *Panama*. A mesure qu'on avance dans les terres la rapidité de l'eau augmente considérablement; puisque le 25 nous observâmes qu'en 26  $\frac{1}{2}$  sec. l'eau couroit 10 toises dans le lieu où nous passâmes la nuit, le 26 en 14  $\frac{1}{2}$  sec. les mêmes 10 toises; & à *Cruces* le 27 en 16 sec. le même espace de 10 toises; desorte que l'eau de cette Riviere parcourt 2483 toises par heure, ce qui fait à peu près une lieue.

Ce Fleuve, qui portoit autrefois le nom de *Lagartos* \*, & qui n'est aujourd'hui connu que sous celui de *Chagre*, tire sa source des Montagnes voisines de *Cruces*. Son embouchure, qui est par les 9 deg. 18 min. 40 sec. de Latitude Septentrionale & 295 deg. 6 min. de Longitude comptée du Méridien de *Ténériffe*, par où le Fleuve entre dans la Mer du Nord, fut découverte en 1510 par *Lope de Olano*. *Diego de Alvitex* la découvrit dans l'endroit où est *Cruces*, & le Capitaine *Hernando de la Serna* fut le premier *Espagnol* qui en 1527 descendit de-là jusqu'à son embouchure. L'entrée en est défendue par un Fort construit à la côte de l'Est, sur un roc escarpé & battu des flots de la Mer. Ce Fort est appelé *San Lorenzo de Chagres*. Il y a un Commandant avec un Lieutenant, l'un & l'autre nommés par le Roi. La Garnison est composée d'un détachement des Troupes réglées de *Panama*.

\* Riviere des *Lézards*.

A environ huit toises du Fort qui défend l'embouchure du Fleuve, est un Bourg qui en porte le nom. Les maisons sont de chaume, & les habitans composés de Nègres, Mulâtres, & Métifs, gens de cœur & dispos; & en assez grand nombre pour tripler la Garnison du Fort en cas d'attaque. A la côte vis-à-vis, & sur un terrain uni & bas, est la Douane Royale par où passent & sont enrégistrées les marchandises qui entrent dans le Fleuve. La largeur de ce Fleuve est d'environ 120 toises, mais elle diminue à mesure qu'on approche plus de sa source. A *Cruces*, qui est le lieu où il commence d'être navigable, il n'a que 20 toises de large; & depuis ce Bourg jusqu'à son embouchure en droite ligne, on compte 20 milles vers Nord-Ouest quart d'Ouest 3 degr. 36 min. plus à l'Ouest. Mais en suivant les tours & détours qu'il fait, toute l'étendue de son cours est de 43 milles.

La Riviere de *Chagre* renferme quantité de Caymans, dont quelques-uns se font quelquefois voir sur les bords, qui sont couverts d'une infinité d'arbres sauvages si serrés & si près les uns des autres, que le rivage est impénétrable, outre que les intervalles sont garnis de halliers & semés de buissons d'épines extrêmement fortes & aiguës. On se sert de ces arbres, & en particulier du Cèdre, pour la fabrique des Canots & d'une espèce de Pirogué nommée *Bongos*, qui sont les Bâtimens qui naviguent sur ce Fleuve. Quelques-uns de ces arbres ruinés par l'eau, tombent déracinés dans le Fleuve quand il s'ensie. La grandeur de leur tronc, & l'étendue de leurs branches ne permet pas au courant de les entraîner, desorte qu'ils restent couchés bien avant dans l'eau, & sont des écueils bien dangereux pour les Bâtimens qui montent ou qui descendent; car comme une partie des branches est cachée sous l'eau, c'est un grand miracle si le petit Bâtiment qui les heurte à l'imprévue ne fait pas capot. Outre cet inconvénient qui embarrasse la navigation de cette Riviere, il y a encore celui des *Raudalles*, qui sont des endroits bas, où les Bâtimens, quoique fabriqués pour cette navigation, ne peuvent avancer, desorte qu'il faut les alléger pour les remettre à flot, & leur faire passer ces endroits-là.

Les Bâtimens qui naviguent sur ce Fleuve sont de deux sortes, les uns nommés *Chatas*, & les autres *Bongos*, qu'on appelle *Bonques* au Pérou. Les premiers sont en forme de Barques, fabriqués de plusieurs pièces, & d'une largeur convenable pour qu'ils ne tirent pas beaucoup d'eau. Ils portent six à sept cens quintaux. Les *Bongos* sont faits du seul tronc d'un arbre, & l'on ne peut les voir sans admirer qu'il y ait des arbres assez prodigieusement gros pour qu'on puisse en faire d'une seule pièce de pareils Bâtimens, vu qu'il y en a qui ont de largeur jusqu'à onze pieds de *Paris*,  
qui

qui font quatre aunes & un quart mesure d'*Espagne*, & portent depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux. Ces deux espèces de Bâtimens ont une maniere de chambre à la poupe, où logent les passagers. Cette chambre est couverte de planches recourbées qui vont jusqu'à la proue, avec une séparation au milieu qui tient toute la longueur du Bâtiment: le tout est encore couvert de cuirs de bœuf, pour que les ondées, qui sont très-fréquentes, n'endommagent point les marchandises. Chaque Bâtiment a pour équipage 18 à 20 Nègres robustes, outre le Patron, nombre sans lequel il ne seroit pas possible de résister au courant.

Toutes les Montagnes & les Bois près de la *Chagre* sont remplis d'Animaux, & surtout de Singes de toute sorte, les uns noirs, les autres gris, rouges & bigarrés: les uns de la longueur d'une aune ou environ, d'autres moindres, & les plus petits d'un tiers d'aune. Leur chair est un grand régal pour les Nègres, surtout celle des rouges. Mais il me semble que quand cette chair seroit d'un goût encore plus délicat, la seule figure de ces animaux devoit en dégoûter. En effet à peine sont-ils tués que les Nègres les échaudent ou les flambent pour les épiler. La chaleur fait retirer la peau, & après qu'ils sont bien nettiés, à voir leur peau blanche & tendue, & tout leur corps racourci & ramassé, on les prendroit pour un enfant de deux ans, qui est affligé & sur le point de pleurer. Malgré cette ressemblance qui est parfaite & qui donne de l'horreur, la rareté des autres viandes en divers endroits des *Indes*, fait que non seulement les Nègres, mais les *Créoles* & les *Europtens* mêmes n'y regardent pas de si près.

Rien à mon avis n'égale le spectacle que les Rivières de ce Pays offrent à la vue. Tout ce que la Peinture peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cet aspect rustique formé des mains de la Nature. L'épaisseur des Bôcages qui ombragent les Vallons, les Arbres de différente grandeur qui couvrent les Collines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux jointe à la diversité de leurs couleurs, tout cela ensemble fait le plus beau coup d'œil qu'on puisse imaginer. Ajoutez-y cette quantité d'Animaux qui y forment diverses nuances, & exprimez, si vous le pouvez, par des paroles l'agrément de ce spectacle; les Singes de diverses espèces qui voltigent par troupe d'un arbre à l'autre, & s'attachent aux branches, qui s'unissent six & huit ensemble pour passer la Rivière, les meres portant leurs petits sur le dos, & faisant cent gestes & cent grimaces ridicules; tout cela paroîtra inventé à plaisir à quiconque ne l'a pas vu. Si l'on fait attention à la diversité des Oiseaux, on ne fera pas moins étonné; car outre ceux dont nous avons parlé au Chapitre



tre VII. du Livre I. & qui sont ici en si grande abondance qu'ils paroissent être originaires de ce Fleuve; on y voit des *Paons de Montagnes*, & des *Paons Royaux*, des *Faisans*, des *Tourterelles*, & des *Hérons*. Ces derniers sont de différente espèce; les uns sont tout blancs, les autres aussi blancs, mais avec des plumes rougeâtres au cou & par tous les endroits du corps où cette couleur paroît plus vive; ceux-ci noirs avec un cou & des ailes blanches tout autour, ainsi que sous le corps, ceux-là de diverses autres couleurs, & tous de grandeur différente. Ceux de la première espèce sont les plus petits, & les blancs & noirs sont les plus grands & les plus délicats à manger. Les *Paons* sont d'un excellent goût, de même que les *Faisans*. Les Arbres de cette Rivière sont chargés de toute sorte de fruits. On estime entre autres les *Pignes* ou *Pommes-de-pin* qu'on y cueille, & qui surpassent celles des autres lieux, tant par leur grosseur, que par leur goût, & par leur excellente odeur. Ce qui les a rendu fameuses, & les fait rechercher dans toutes les *Indes*.

Dès que nos Bâtimens furent près de *Cruces*, nous débarquâmes & allâmes loger chez le Lieutenant de l'*Alcade* du Bourg, dont la maison serroit de Douane où l'on enrégistroit toutes les marchandises qui alloient descendre le Fleuve. Nous étant ensuite préparés à passer par terre à *Panama*, nous partîmes le 29. 11<sup>h</sup> du matin, & le même jour à 6<sup>h</sup> du soir nous entrâmes dans *Panama*. Notre premier soin fut d'aller saluer le Président; nous devons cette attention à sa dignité, & à la manière obligeante dont il nous avoit rendu service. Ce Seigneur toujours poli, surtout envers les Etrangers, eut la bonté de recommander aux Officiers du Roi & à toutes les Personnes de distinction de la Ville de nous prévenir dans toutes les occasions, montrant par-là son respect pour les ordres du Roi, & son zèle à se conformer aux intentions de son Souverain.

Les préparatifs indispensables pour la continuation de notre voyage, nous retinrent plus à *Panama* que nous n'avions cru, ce qui nous donna le tems de faire diverses observations sur la Latitude, sur le Pendule, & autres; sans pouvoir néanmoins déterminer la Longitude, à cause que *Jupiter* se trouvoit près du Soleil. Pour moi, je m'occupai principalement à lever le plan de cette Place, de ses fortifications, & de ses côtes; & tout cela étant achevé nous fîmes embarquer nos instrumens & nos équipages, afin de pouvoir partir sans perte de tems.

## CHAPITRE II.

*Description de la Ville de Panama. Maniere dont les maisons y sont bâties. Tribunaux, & Richesses des Habitans.*

LA Ville de *Panama* est située dans l'Isthme du même nom, près de la plage que le flot de la Mer du Sud baigne. Elle est par les 8 deg. 57 min. 48  $\frac{1}{2}$ " de Latitude Boréale selon nos observations. Quant à la Longitude les sentimens sont différens, aucun des Astronomes qui ont été-là n'ayant pu s'en assurer par ses observations. C'est pourquoi l'on doute encore si *Panama* est plus Oriental ou plus Occidental que *Portobello*. Les Géographes *François* le croient plus Oriental, & l'ont ainsi placé dans leurs Cartes; mais les *Espagnols* croient le contraire, comme il paroît par leurs Cartes, auxquelles suivant mon avis on doit donner la préférence, vu les fréquens voyages que les *Espagnols* font de l'une de ces Villes à l'autre, & que ce sont ces voyages qui doivent leur avoir donné occasion de les placer ainsi; au-lieu que les *François* n'ont pas le même avantage, ni par conséquent les mêmes occasions de faire à cet égard des observations aussi fréquentes. J'avouerai cependant que de tous les *Espagnols* qui font ce petit voyage, il n'y en a presque aucun qui soit en état de faire des observations de ce genre, & de porter un jugement raisonnable sur la route qu'ils tiennent; mais il ne se peut aussi qu'il n'y ait eu parmi tant d'autres qui ont fait ce même voyage, des Pilotes entendus, & des personnes curieuses & capables de plus d'attention & de réflexion, sur l'avis desquels sans doute on s'est déterminé à placer ainsi cette Ville. Ce sentiment est confirmé par la route que nous avons faite; car celle que nous primes en remontant le Fleuve, fut, depuis son embouchure jusqu'au Bourg de *Cruces*, Sud-Est quart d'Est 3 deg. 36 min. Est. La distance étant de 21 milles, il s'en faut de 20 min. que *Chagre* ne soit aussi Oriental que *Cruces*, puisque ces 20 min. font la différence qu'il y a entre les deux Méridiens. Présentement il faut considérer la distance naviguée depuis *Portobello* jusqu'à *Chagre*; on vogua à voile & à rame pendant deux heures & demie à cause du vent de terre, nous conjecturâmes que nous faisions 1  $\frac{1}{2}$  lieues par heures. Ensuite on vogua 7 heures par un vent frais de *Brise*, à 2 lieues par heures, ce qui fait en tout 18 lieues; & comme la route fut toujours dirigée à l'Ouest, il se trouve 44 milles de différence dans la Longitude, ou 41 milles si l'on veut décompter les petits détours qu'il peut y avoir eu dans la route à l'Ouest. En soustrayant

yant donc de cette route les 20 min. dont *Cruces* est plus Oriental que *Chagre*, il résulte que *Cruces* est plus Occidental de 21 min. que *Portobélo*. Joignez maintenant la distance de *Cruces* à *Panama*, laquelle se dirige à peu près vers le Sud-Ouest, en comptant les sept heures de chemin à trois quarts de lieues chacune, à cause que le Pays est rude & pierreux, elles donneront 14 milles qui font 10½ min. de différence de Méridien: par conséquent *Panama* se trouvera environ 31 min. à l'Occident de *Portobélo*, d'où il suit que les Cartes *Espagnoles* le placent mieux que les Cartes *Françoises*.

Les *Espagnols* furent redevables de la première connoissance qu'ils eurent de *Panama* à *Tello de Gusman*, qui y aborda en 1515. mais il n'y trouva que quelques cabanes de Pêcheurs, qui demeuroient-là à cause de la commodité de la pêche, d'où le lieu avoit pris son nom, car *Panama* en Indien signifie un lieu poissonneux. En 1513. *Vasco Nugnez de Balboa* avoit déjà découvert la *Mer du Sud*, & en avoit pris juridiquement possession au nom des Rois de *Castille*. La découverte de *Panama* fut suivie de la Peuplade qui y fut établie en 1518. par *Pedriarías Davila*, Gouverneur de la *Castille d'Or*, nom que l'on donnoit à cette partie du Royaume de *Tierra-Firme*; en 1521. cette Peuplade obtint le nom de Ville avec tous les avantages convenables à ce titre, lesquels lui furent accordés par Sa Majesté Catholique l'Empereur *Charles V.*

Cette Ville eut le malheur d'être prise & saccagée par le Pirate *Anglois Jean Morgan*, qui la réduisit en cendres en 1670. Ce Pirate après avoir saccagé *Portobélo* & *Maracaybo* se retira aux Iles; là il fit avertir les autres Pirates qui infestoient ces Mers, qu'il avoit dessein de passer à *Panama*, sur quoi beaucoup de ces fortes de gens se vinrent joindre à lui. Il vint débarquer à *Chagre* avec ces renforts, & commença à battre cette Forteresse du Canon de ses Vaisseaux. Il n'auroit sans-doute pas réussi dans son dessein sans un hazard extraordinaire qui le favorisa. Déjà ses Vaisseaux étoient fort maltraités, quantité de ses gens tués ou blessés, & ceux qui combattoient encore, fort découragés: déjà il méditoit de s'en retourner, quand une des flèches que les *Indiens* décochoient contre eux vint percer l'œil d'un des compagnons de *Morgan*. Cet homme ainsi blessé devient furieux; il arrache lui-même la flèche de la playe, la garnit d'étoupe ou de coton à l'un des bouts, & la fourre ainsi dans le canon de son fusil déjà chargé. Il tire contre le Fort, dont les maisons étoient couvertes de chaume & les murailles de bois, selon l'usage du Pays. La flèche tombant directement sur un de ces toits, y mit le feu. Les gens du



Fort occupés à combattre & à défendre les Parapets ne s'appergurent point de l'incendie, jusqu'à ce que la flamme & la fumée leur annonçarent que tout le Fort étoit en feu; & comme le Magazin à poudre étoit sous le Fort même, la flamme ne pouvoit guere tarder d'y pénétrer. Un accident si imprévu frappa les esprits d'une terreur si soudaine, que la valeur des Soldats se changea en desordre & en desobéissance; chacun ne songea plus qu'à se mettre en sûreté, & à quitter son poste pour fuir le double danger de bruler, ou de sauter en l'air. Le Commandant, ou *Châtelain*, toujours constant au milieu du péril, & persistant à vouloir se défendre, resta dans son poste sans quitter les armes, n'ayant autour de lui que 15 ou 20 Soldats, résolus de périr avec lui. Ce brave homme perdit la vie en faisant son devoir jusqu'au bout, & tomba percé de coups. Après sa mort ce peu de Soldats se voyant sans Chef, & attaqués de tous côtés, se rendirent, & les Pirates s'emparèrent du Bourg, qu'ils détruisirent. Cet avantage, dont ils furent redevables à l'impossibilité d'arrêter les progrès du feu, leur ouvrit la route de *Panama*, qui sans cela étoit impraticable. Ils laissèrent leurs Vaisseaux à l'ancre avec les gens nécessaires pour les garder, & s'embarquant dans leurs Chaloupes & leurs Canots, ils remonterent le Fleuve & vinrent débarquer à *Cruces*, d'où ils continuèrent leur chemin par terre jusqu'à *Panama*. En arrivant sur la *Savane*, qui est une Plaine spacieuse devant cette Ville, ils trouverent quelques Troupes, avec lesquelles ils eurent diverses escarmouches toutes à l'avantage de *Morgan*, qui se rendit maître de la Ville, qu'il trouva abandonnée & déserte; car les Habitans épouvantés de la défaite de leurs gens s'étoient sauvés à la Campagne, & se tenoient cachés dans les Bois. Maîtres de cette Ville les Pirates la pillèrent tout à leur aise, & après s'y être arrêtés quelques jours, ils offrirent de ne point toucher aux Edifices moyennant une grosse somme d'argent; mais quand ils eurent touché cette somme, ils oublièrent leurs promesses, & y mirent le feu par mégarde, à ce qu'on dit l'histoire de leurs faits & gestes, mais plus vraisemblablement de dessein prémédité. Les Pirates sentirent eux-mêmes l'irrégularité de ce procédé, & pour s'en disculper ils publièrent que les Habitans avoient eux-mêmes été les Incendiaires. Ce moyen leur parut propre à excuser le viollement du Traité qu'ils avoient conclu.

Après ce malheur on fut obligé de rebâtir la Ville. On choisit pour cet effet le terrain qu'elle occupe aujourd'hui, environ à une lieue & demie de celui où elle étoit auparavant, & beaucoup plus avantageux. Elle est toute ceinte d'une muraille de pierres fort larges, & défendue par une forte

forte Garnison, dont on envoie des Détachemens pour la garde de *Darien*, de *Chagre* & de *Portobelo*. Aſſez près de la Ville du côté du Nord eſt une Colline nommée *Ancon*, qui s'élève au-deſſus de la Plaine à la hauteur de 101 toiſes, ſelon la meſure Géométrique qui en a été priſe.

Les maiſons de *Panama* ſont toutes de bois, à un étage, avec un toit de tuiles. Elles ſont grandes & belles à voir par leur diſpoſition & la ſimétrie des fenêtres. On y en trouve auſſi qui ſont bâties de pierres, mais le nombre en eſt petit. Il y a hors de l'enceinte des murailles un fauxbourg plus grand que la Ville, & dont les maiſons ſont auſſi de bois & couvertes de même, à l'exception de quelques-unes les plus proches de la campagne, lesquelles ont des toiles de claye mêlée de gayeul. Les rues, tant du fauxbourg que de la Ville, ſont droites, larges, & pavées de pierres, au moins la plupart.

Quoique les maiſons ne ſoient que de bois, cette Ville n'en eſt pas pour cela plus expoſée aux incendies; car ſoit qu'il tombe du feu ſur les planches ou contre les murailles, il ne fait que percer ſans allumer le bois, & s'éteint dans ſa cendre. Malgré tout cela cette Ville ne laiſſa pas d'être réduite en cendres en 1737, & la bonté du bois des maiſons ne la ſauva pas du ravage des flammes, bienqu'il ſemble qu'il faut que quelque autre cauſe ait concouru à le rendre plus combuſtible qu'il ne l'eſt naturellement. Le feu commença dans une cave où entre autres marchandises il y avoit du Brai, du Goudron, & de l'Eau-de-vie, de maniere que les flammes élevant ces matieres facilement avec ſoi, s'attachoient aux murailles & rendoient cette ſinguliere eſpèce de bois plus combuſtible. Le fauxbourg fut exempt de malheur, grâces à la diſtance de 200 toiſes où il eſt de la Ville. Depuis cet accident on l'a rebâtie, & l'on a conſtruit une grande partie des maiſons de pierres, ce qui n'eſt pas bien difficile dans cet endroit-là.

Il y a dans *Panama* une *Audience Royale*, dont le Préſident eſt en même tems Gouverneur de la Ville, & Capitaine-Général du Royaume de *Tierra-Firme*; emplois qui ne ſe donnent qu'à des perſonnes de diſtinction, quoique communément on ne faiſe mention de celui qui les exerce que ſous le titre de Préſident de *Panama*.

Cette Ville a une Eglife Cathédrale avec un Chapitre compoſé de l'Evêque & d'un nombre ſuffiſant de Prébendiers. Il y a un *Ayuntamiento*, ou Conſeil-de-Ville, compoſé d'Alcaldes ordinaires & de Régidors; des Caiſſes Royales, avec trois Officiers des Finances, qui ſont un Maître-des-Comptes, un Tréſorier, & un Facteur: enfin une Commiſſairerie de

l'*Inquisition* composée d'Officiers nommés par le Tribunal de l'*Inquisition* de *Carthagène*.

La Cathédrale, ainsi que les Couvens, sont bâtis à pierre & à chaux. Avant l'incendie il y avoit quelques Eglises de bois, mais on a compris la nécessité de bâtir plus solidement. Il y a des *Dominicains*, des *Corde-liers*, des *Augustins*, des P. P. de la *Merci*, & un Collège de *Jésuites*; un Couvent de Sœurs de *Ste. Claire*, & un Hôpital de *San Juan de Dios*. Les Communautés sont en général peu nombreuses, parce que les Couvens n'ont pas d'assez grosses rentes; & par une suite de cette médiocrité, les Eglises ne sont pas extrêmement ornées, quoique d'une décence convenable au Culte.

Les ameublemens des maisons particulieres sont assez jolis quoique de prix médiocre, parce que l'opulence ne règne pas dans cette Ville comme en quelques autres des *Indes*. Il y a des gens riches, & l'on n'y trouve aucun habitant qui n'ait de quoi vivre; mais en général on ne peut la compter ni parmi les Villes opulentes, ni parmi les pauvres.

Le Port de *Panama* est formé dans la rade même, & couvert de diverses Iles, dont les principales sont *Havo*, *Perico*, & *Flamencos*. Le mouillage est à celle du milieu, d'où il est appelé *Mouillage de Périco*. Les Vaisseaux y sont en sûreté, & il est éloigné d'environ 2½ ou 3 lieues de la Ville.

Les Marées y sont régulières; & nous observâmes que le jour de la conjonction \* le flot commence à trois heures du soir. L'eau monte & baisse considérablement; ce qui joint à la disposition de la plage, qui est unie & au niveau de la Mer, fait que le flot en se retirant s'en éloigne & la découvre trop dans la basse marée. C'est une chose digne d'être rapportée ici, que la différence qu'on observe entre les deux Mers du *Sud* & du *Nord* par rapport aux marées. Leurs mouvemens ont une correspondance admirable, & ce qu'on regarde comme une irrégularité dans la *Mer du Nord*, est une régularité dans celle du *Sud*. Quand celle-là cesse de croître ou de décroître, celle-ci s'enfle ou baisse, s'étendant sur les plages, ou (a) les élargissant, comme c'est l'effet propre du flux & reflux. Cette singularité est si constante, qu'on la remarque dans tous les autres Ports de la *Mer du Sud*: puisqu'à *Manta*, qui est presque sous l'Equinoxial, la Mer croît & diminue régulièrement pendant six heures, plus ou moins, & l'on voit assez l'effet de ces deux mouvemens sur les plages. La même chose

\* Voyez ce qui a été dit ci-dessus.



chose arrive dans la Riviere de *Guayaquil*, quand le fond de ces eaux n'interrompt pas l'ordre des marées. Il en est de-même à *Payta*, à *Guanchaço*, au *Callao*, & dans les autres Ports de cette Mer, avec la différence que l'eau monte ou baisse plus dans les uns que dans les autres; desorte qu'on n'y sauroit vérifier cette opinion bien fondée & répandue parmi les Gens de mer, qu'entre les Tropiques les marées sont irrégulieres, tant dans la disproportion du tems que la Mer employe dans le flux avec celui qu'elle met dans le reflux, qu'à l'égard de la quantité d'eau qui monte ou baisse à chacun de ces mouvemens, puisqu'on y voit tout le contraire. Il ne sera pas aisé de trouver la raison de ce Phénomène si singulier & si digne de remarque. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Isthme qui sépare les deux Mers en question, en divisant leurs eaux, est un moyen par lequel renfermées dans leurs bornes l'une & l'autre Mer subissent des loix différentes.

L'Aiguille varie dans la Rade de *Panama* de 7 deg. 39 min. au Nord-Est. Cette Rade & toute la Côte abondent en plusieurs sortes d'excellens Poissons. Le rivage fournit aussi quantité de Coquillages, & entre autres des Huitres grosses & petites, mais dont celles-ci sont beaucoup plus estimées.

Le fond de cette Mer est très-propre à la formation des Perles, dans la nacre desquelles on trouve des huitres exquisés, & dont la pêche est fort abondante dans toutes les Iles de ce Golphe.

C'est au Port de *Périce* qu'abordent les Flottes du Pérou, lorsqu'elles viennent en Foire. Ce Port alors n'est jamais sans Vaisseaux qui apportent des vivres qu'ils ont chargé dans les autres Ports du Pérou, sans compter quantité de Barques le long de la côte, qui vont de-là au *Choco*, ou aux Ports de la Côte Occidentale du même Royaume.

Les Vents qui soufflent ici sont les mêmes que ceux qui se font sentir sur toute la Côte. Les marées sont plus sensibles dans les Iles qu'à quelque distance des mêmes Iles. On ne sauroit donner de règle certaine sur le rumb qu'elles suivent; car cela dépend du lieu où se trouve un Vaisseau, respectivement aux Canaux que ces Iles forment entre elles. D'ailleurs dans les mêmes Parages, elles varient selon les vents qui régneront. Il nous suffira donc d'avoir dit qu'il y a marée sur ces Côtes. Chacun pourra profiter de cet avis comme il le jugera à propos.



## CHAPITRE III.

*Du Climat & des Habitans de Panama ; des Champs & des Fruits  
qu'ils produisent.*

Plusieurs endroits des *Indes* se ressemblent si fort, tant à l'égard de leurs Habitans que de leurs Usages & Coutumes, qu'on les prendroit tous pour les mêmes. La même ressemblance se trouve dans les Climats, lorsque la disposition accidentelle du terroir n'y met pas de différence. Il seroit inutile & ennuyant de répéter ici une matière que nous avons déjà suffisamment expliquée, il suffira de rapporter les différences. Ainsi, après avoir dit que les Habitans de *Cartagène* ressemblent à ceux de *Panama*, j'ajoute que ces derniers sont plus économes, plus laborieux, plus agissans, fins & rusés où il s'agit de profit, & enfin entièrement tournés à leurs intérêts, qui sont la Boussole des *Européens* comme des *Créoles*; & il seroit difficile de décider laquelle de ces deux espèces d'hommes a donné l'exemple à l'autre. Le même esprit d'économie & d'intérêt régné également chez les femmes, à la réserve de quelques Dames venues d'*Espagne* avec leurs maris nommés à des Charges d'Auditeurs ou autres, lesquelles conservent la même façon de penser qu'elles ont apportée de leur Pays.

Les Femmes de *Panama* commencent à imiter celles du *Pérou* dans la façon de se mettre. Leur habillement consiste, quand elles sortent, en une Mante, & une *Basquine* ou Jupe assez ressemblantes à celles que l'on porte en *Espagne*: mais dans leur maison, ou quand elles font des visites, ou qu'elles s'acquittent de quelque autre cérémonie, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture en-haut. Cette chemise a de grandes manches ouvertes par en-bas; & ces ouvertures, ainsi que celle du cou, sont ornées & garnies de dentelles d'autant plus fines que c'est en cela que consiste la plus grande magnificence du Beau-sexe de *Panama*. Elles portent des ceintures, & cinq à six Chapelets de différente espèce pendus à leur cou; les grains des uns sont enfilés avec du fil d'or, ceux des autres sont de corail mêlés de grains d'or, & les ordinaires sont enfilés avec du fil de foye. Ces grains sont de différente grosseur pour qu'ils paroissent davantage. Par-dessus tout cela elles mettent deux ou trois chaînes d'or où pendent quelques reliquaires. Leur poignets sont ornés de bracelets d'or ou de tombac, auxquels elles joignent un peu au-dessus un autre bracelet de perles, de corail, ou de jayet. Le jupon qu'elles portent de la ceinture en-bas, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De-là jusques près de

de la cheville régnent un cercle de dentelles larges qui pendent de la jupe de dessous. Pour chaussure elles portent des fouliers. Les Femmes Métices & Nègres font distinguées des *Espagnoles*, en ce qu'elles n'osent porter la mante ni la jupe, qui sont des habillemens réservés à ces dernières, qui par ce privilège ont toutes le titre de *Señoras*, quoique plusieurs d'entre elles ne soient guère d'un rang à mériter ce titre.

Quoique ce que je vais dire regarde autant les Habitans de *Carthagène* & de *Portobelo* que ceux de *Panama*, j'ai cru devoir le réserver pour cet endroit. Les uns & les autres ont une façon singulière de culbuter les paroles qu'ils prononcent; & comme il y a des Peuples arrogans & fiers, d'autres doux & polis, quelques-uns brefs & concis dans leurs paroles, ceux dont nous parlons ont une volubilité de langue, un bredouillement tout-à-fait importun & insupportable quand on n'y est pas accoutumé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que chacune de ces Villes a sa façon particulière de bredouiller, & de donner à leur voix un ton foible accompagné de diverses syllabes propres à chacune, & aussi distinguées les unes des autres qu'elles le sont toutes de la façon de parler en *Espagne*. J'ai pensé que cela pouvoit provenir de la mauvaise disposition des corps débilisés par la grande chaleur du Climat. Je ne prétens pourtant pas nier que l'habitude n'y ait beaucoup de part.

Le Climat de *Panama* diffère de celui de *Carthagène* en ce qu'à *Panama* l'Été commence plus tard & finit plutôt, parce que les *Brisés* y sont plus tardives, & y cessent de meilleure heure. Par les observations que nous fîmes en divers jours avec le Thermomètre, sans qu'on remarquât aucune variation entre un jour & l'autre, nous trouvâmes le 5. & le 6. de *Janvier* 1736. qu'à 6 heures du matin la liqueur étoit à 1020 $\frac{1}{2}$ , à midi à 1023 $\frac{1}{2}$ , & le soir à trois heures à 1025. Mais il faut remarquer que c'est là le tems où les *Brisés* commencent à régner, & que la chaleur n'est pas alors aussi grande que dans les mois d'*Août*, de *Septembre* & d'*Octobre*.

A en juger par la qualité de ce Climat il semble que le terroir de *Panama* devroit produire beaucoup de Grains; mais la chose ne va pas ainsi, & les grains du cru du Pays sont en très-petite quantité. Après tout, c'est moins la faute du terroir, que du peu de soin que les Habitans prennent de le cultiver: ce qui ne provient que de la facilité qu'ils ont de négocier, & de leur éloignement pour l'Agriculture. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans les champs autour de cette Ville, on n'aperçoit aucune autre trace de culture que celle dont la Nature veut bien faire les fraix: On ne voit pas même qu'ils en aient jamais eu d'autre. Cela fait que le



grain est rare & cher dans cette Ville. On n'y voit, par la même raison, ni Herbes potagères, ni Légumes, ce qu'on ne peut attribuer à la stérilité de la terre, puisqu'un petit Jardin qu'un *Galicien* cultivoit dans le tems que nous étions à *Panama*, en produisoit de toutes les sortes. C'est ainsi que cette Ville est réduite à tirer du dehors les choses les plus nécessaires à la vie, & de les faire venir des Côtes du *Pérou*, ou de celles de sa juridiction.

#### C H A P I T R E I V.

*De la nourriture ordinaire des Habitans de Panama, avec quelques autres Observations particulières.*

LE défaut même de provisions du cru du territoire de *Panama*, est cause qu'on y vit plus noblement; car cette Ville ne subsistant que par le Commerce, tout ce qui s'y consomme y est apporté d'ailleurs: les Vaisseaux du *Pérou* sont continuellement occupés à ce Négoces, & les Barques de la Côte ne cessent d'apporter ce que la Province de *Panama* produit dans les lieux de sa juridiction, & dans ceux de la juridiction de *Veraguas*, d'où il arrive que *Panama* se trouve abondamment pourvu de tout ce qu'il y a de meilleur en Pain de froment, en Maiz, en Viande, & en Volaille. Soit la bonté de ces alimens, soit la disposition du Climat, soit quelque autre raison qui m'est inconnue, il est certain que les Habitans de cette Ville n'ont pas la phisionomie si pâle ni si décharnée que ceux de *Carthagène* & de *Portobelo*.

Le mêt le plus ordinaire des Habitans de *Panama* est un Animal qu'ils nomment *Iguana*. Cet animal est amphibie, puisqu'il vit également dans l'eau & sur terre. Il a la figure d'un Lézard, mais il est plus grand, ayant ordinairement une aune de long, & même davantage. On en trouve pourtant qui ne sont pas si grands. Sa couleur est jaune mêlée de verd; d'un jaune plus vif & plus clair sous le ventre que sur le dos, où le verd domine. Il a quatre pieds comme le Lézard: les doigts en sont plus grands à proportion que ceux du Lézard, & unis par une membrane déliée qui les couvre, & forme la même figure qu'aux pieds d'une Oye, excepté que les ongles qui sont au bout de chaque doigt sont plus longs, & entièrement au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille qui lui est attachée & qui la rend dure & rude, & depuis la partie supérieure de

de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, qui a ordinairement une demie aune de long, il a une file d'écailles tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes, sur une & demie ou deux lignes de large. Ces écailles sont séparées l'une de l'autre, & forment une manière de scie. Depuis l'extrémité du cou jusqu'à la racine de la queue les écailles diminuent tellement qu'on ne les apperçoit presque plus à ce bout; le ventre est disproportionnément plus gros que le corps; & la queue est garnie de dents aigues, & séparées l'une de l'autre. Il semble plutôt marcher sur l'eau que nager, vu qu'il n'y enfonce que ces membranes qui l'y soutiennent. Il court avec tant de vitesse sur cet élément, que dans un instant on le perd de vue; mais sur terre, sans être paresseux, il s'en faut qu'il n'aille si vite. Quand les femelles portent, elles ont le ventre d'une excessive grosseur, & pèsent jusqu'à soixante œufs & davantage d'une seule ventrée. Ces œufs sont gros comme des œufs de Pigeon; & sont un grand régal, non seulement pour les habitans de *Panama*, mais pour ceux de bien d'autres endroits. Ils sont enveloppés dans une membrane déliée & longue comme un ruban. Quand l'animal est écorché il offre une chair extrêmement blanche, que ces gens-là appréhendent & mangent avec autant d'appétit que les œufs: mais quant à moi, après avoir goûté de l'une & des autres, je trouve la chair un peu moins mauvaise, douceâtre, & d'une petite odeur forte & dégoûtante. Pour les œufs je les ai trouvés pâteux & d'un goût détestable. Quand ils sont cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œufs de poule; & il ne tient pas aux habitans du Pays qu'on ne croie que la chair a le goût du poulet; mais je n'ai jamais pu être de leur sentiment, & n'ai remarqué aucun rapport entre cette chair & celle des poulets. Il faut que les gens de ce Pays accoutumés à voir des Lézards ayent oublié l'horreur naturelle qu'on a pour ces animaux, pour se faire un régal de leur chair, qui est un mêt que nous ne goûtons pas facilement.

Les Habitans de *Panama* sont extrêmement infatués de deux singularités qu'ils attribuent à la Nature; l'une est la Plante qu'ils nomment *l'Herbe-du-coq*, & l'autre le *Serpent à deux têtes*. Je dirai un mot de l'une & de l'autre.

C'est une opinion générale dans cette Ville, que la Campagne aux environs produit une espèce de Serpent qui a une tête à chaque extrémité de son corps, & qu'il nuit aussi-bien de l'une que de l'autre, son venin n'étant pas moins présent que celui du *Cascabel*, ou *Serpent-à-sonnettes*. Il ne nous fut pas possible pendant notre séjour dans cette Ville, de voir un de ces merveilleux Serpens à deux têtes, quelque effort que nous fissions

pour cela : mais suivant ce qu'on nous en dit, leur longueur ordinaire est d'une demie aune. Leur corps est rond, & ressemble à un Ver-de-terre : de six à huit lignes de diamètre, & leurs têtes différent de celles des autres Serpens, étant toutes d'une venue comme le corps : mais il est plus probable qu'ils n'en ont qu'une, & qu'étant égale au corps elle ressemble à la queue, d'où ils auroient conclu qu'ils en avoient deux, faute de pouvoir distinguer la seule véritable. Ce Serpent est fort lent à se mouvoir. Il est de couleur grisé mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup la vertu de l'*Herbe-de-coq*, & ils prétendent qu'on peut couper la tête à un coq ou à un poulet, pourvu qu'on ne coupe pas une des vertèbres du cou, & qu'en y appliquant cette herbe immédiatement après l'animal blessé est guéri sur le champ. On donnera à cette guérison tel tour qu'on voudra, il reste toujours décidé que ce n'est qu'un bruit populaire : & si j'en parle, c'est pour éviter que ceux qui ont ouï parler de cette herbe, ne m'accusent d'avoir ignoré ce qu'on en raconte. Durant notre séjour à *Panama*, nous sollicitâmes beaucoup ceux qui nous parloient de cette herbe, de vouloir bien nous en montrer ; mais nous ne pûmes l'obtenir, quoique quelques personnes habituées à *Panama* m'aient depuis assuré qu'elle y étoit fort commune : ce qui prouve qu'elle n'a pas la vertu qu'on lui attribue, puisque si elle l'avoit on n'auroit pas refusé de nous en donner pour en faire l'expérience. Il y a grande apparence qu'elle a la propriété d'étancher le sang d'une blessure où il n'y a pas de grand vaisseau offensé ; mais qu'elle puisse réunir les grandes artères après qu'elles ont été coupées, ainsi que les nerfs & les tendons, c'est ce que personne ne croira facilement. Si elle produisoit un tel effet sur la volaille, il seroit tout simple qu'elle le produisit sur tout autre animal, & en ce cas les hommes auroient aussi part au bénéfice ; & ce seroit un meuble bien nécessaire pour ceux qui vont à la guerre, qu'une ou deux onces d'un si souverain remède pour guérir toutes les blessures mortelles.

## C H A P I T R E V.

*Commerce que la Ville de Panama fait en tout tems avec les Royaumes du Pérou & de Tierra-Firme.*

**P**Ar ce qui a été dit du Commerce de *Portobello* à l'arrivée des Gallions, on pourra juger de celui de *Panama* dans le même tems : puisque c'est



c'est dans cette Ville qu'on débarque le Trésor du *Pérou*, & qu'elle sert d'entrepôt aux Marchandises qui remontent la *Chagre*. Ce Trafic est d'un grand profit aux Habitans. Il consiste dans le loyer des Maisons, le fret des Bâtimens, les fournitures des Mules, & des Nègres, qui vont prendre à *Cruces* les effets les plus volumineux & les plus fragiles, & les charrient par ce chemin coupé à pic sur pierre vive, & qui traverse les Montagnes des Cordilleres, si étroit en divers endroits qu'une bête de somme a de la peine à y passer son corps, & n'y sauroit passer sans un très-grand risque avec une charge.

Hors du tems de l'*Armada* ou Flotte du *Pérou*, *Panama* ne laisse pas de voir aborder beaucoup d'étrangers dans ses murs; les uns y viennent pour passer dans les Ports de la *Mer du Sud*, les autres en revenant des mêmes Ports pour s'en retourner en *Espagne*; à quoi il faut ajoûter l'abord continuel des Vaisseaux qui apportent les denrées du *Pérou*, comme Farines, Vins, Eau-de-vie-de-vin ou de *Castille*, comme ils parlent dans toutes les *Indes*, Sucre, Savon, Sain-doux, Huiles, Olives, & autres choses semblables. Les Vaisseaux de *Guayaquil* apportent du Cacao & du Quinquina, dont il se fait un grand débit dans cette Ville, surtout en tems de Paix. Le prix de ces denrées, particulièrement de celles du *Pérou*, varie beaucoup. Il est des occasions où les propriétaires en perdent une partie & souvent le total, & d'autres où ils gagnent trois cens pour cent, selon qu'il y a abondance ou rareté de denrées. Les Farines sont sujettes à se gâter & à se corrompre par la grande chaleur, de manière qu'il faut quelquefois les jeter à la mer. Les Vins & le Brandevin, ou Eau-de-vie, s'échauffent dans les Jarres, & contractent une odeur de poix, qui les rendent entièrement inutiles; le Sain-doux se fond, se consume ensuite & se convertit en terre, & ainsi des autres Marchandises; desorte que si les profits sont grands, les risques le sont encore davantage.

Les Barques côtières qui viennent de la côte de l'Ouest & de celle de l'Est apportent à *Panama* du Porc, de la Volaille, du Taffajo ou Viande salée & séchée, du Sain-doux, du Fruit de plane, des Racines, & autres alimens dont cette Ville est par ce moyen toujours abondamment pourvue.

Les Vaisseaux du *Pérou* ou de *Guayaquil* hors du tems des Flottes s'en retournent à vuide. Quelquefois ils peuvent charger des Nègres, parce que lorsque l'*Assiento* de ces Esclaves a cours, il y a à *Panama* une Factorerie semblable à celle de *Portobelo* pour ce commerce. Les Nègres sont amenés à cette Factorerie, d'où on les distribue dans tout le Pays de *Tierra Firme* & dans le *Pérou*.

Le Président de *Panama* a le pouvoir de permettre tous les ans à'un ou deux Vaisseaux de passer aux Ports de *Sonfonate*, du *Realejo*, & autres de la Province de *Guatemala*, & de la *Nouvelle Espagne*, pour charger de la Poix, du Goudron & des Cordages pour les Bâtimens qui trafiquent à *Panama*, & pour porter dans ces Ports les denrées du *Pérou* qui ne peuvent se consommer à *Panama*. Ceux qui ont obtenu cette permission, reviennent rarement immédiatement à *Panama*, parce que la meilleure partie de leur cargaison consistant en Indigo, ou ils vont le porter à *Guayaquil*, ou ils vont en droiture dans les autres Ports plus au Sud.

La cherté des Denrées ordinaires à *Panama* & aux environs, vient de la quantité qu'il en faut & des fraix du transport; mais cet inconvénient est bien réparé par l'ineffimable trésor des Perles que l'on pêche dans son Golphe. Cette pêche précieuse se fait aux Iles du *Roi*, de *Taboga*, & autres au nombre de 48, qui forment un petit Archipel. Le premier à qui les Indiens donnerent connoissance de cette Miniere fut *Basco Huguez de Balboa*, qui passant pour découvrir la Mer du Sud reçut du *Cacique Tumaco* un présent de quelques perles. Elles sont à-présent d'autant plus communes à *Panama*, qu'il y a peu de personnes aisées qui n'employent un certain nombre de Nègres à cette pêche. Et comme la maniere de pêcher les perles n'est pas connue de tout le monde, je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en dire ici un mot en passant.

Les propriétaires des Nègres choisissent entre leurs Esclaves ceux qui sont les plus propres à cette pêche. Pour s'enfoncer dans l'eau il faut qu'ils soient bons nageurs, & qu'ils puissent retenir longtems leur haleine. Après en avoir choisi un certain nombre, ils les envoient aux Iles susdites où ils ont leurs *Puncheries* ou habitations & des barques propres pour cette pêche; là on les distribue sur ces barques par bandes de 18 ou 20 plus ou moins selon la capacité du Bâtiment, & à chaque bande on joint un Caporal. Ils naviguent vers les Parages où ils ont reconnu qu'il y a des perles, & où il n'y a pas au-delà de 10, 12 ou 15 brasses d'eau. Arrivés en cet endroit, ils jettent l'ancre, s'attachent une corde au milieu du corps qui tient par un bout à la barque à la place que chaque pêcheur occupoit, & prenant avec soi un petit poids afin de devaler plus aisément dans l'eau, ils plongent, & dès qu'ils touchent le fond ils arrachent une perle qu'ils mettent sous le bras gauche, ils tiennent la seconde dans la main du même bras, & la troisième dans la main droite; avec ces trois perles, ou une quatrième qu'ils tiennent quelquefois dans la bouche, ils reviennent pour prendre haleine, & fourrent ce qu'ils ont pris dans une

es-car-

escarcelle. Dès qu'ils ont un peu recommencé à respirer, ils se replongent dans l'eau, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils aient rempli leur tâche, ou jusqu'à ce qu'ils soient sur les dents. Chacun de ces Nègres plongeurs est taxé à un certain nombre de perles pour le compte de leurs Maîtres. Ce qu'ils prennent au-delà est pour eux. Cette taxe est générale & égale pour chaque propriétaire d'Esclaves. Dès qu'ils ont le nombre prescrit de perles ils cessent de plonger, & procèdent à l'ouverture de l'huître ou coquille qui renferme la perle. Ils en tirent ces perles, & les remettent à l'Inspecteur. S'il s'en trouve qui soient petites & de mauvaise qualité, elles ne laissent pas d'être comptées. Toutes celles que le Nègre a prises au-delà du nombre fixé sont pour lui, quelque belles qu'elles soient; & si le Maître les veut avoir il faut qu'il les achette de son Esclave, qui peut même les vendre à un autre; mais pour l'ordinaire il ne les refuse pas à son Maître pour un prix modique.

Les Nègres n'achèvent pas chaque jour leur tâche: quelquefois ils ont le malheur de prendre des huitres où la perle n'est pas encore figée, d'autres où il n'y en a point du tout, & d'autres enfin où l'huître est morte. Dans tous ces cas les pièces ainsi défectueuses n'entrent point en ligne de compte, & il faut qu'ils les remplacent par des perles *de recibo* \* pour me servir de leur termes.

Outre les peines & les fatigues que ces misérables plongeurs essuyent dans cette pêche, vu que les écailles sont si fortement attachées au roc qu'il n'est pas aisé de les en arracher, ils courent encore de grands dangers de la part de certains Poissons cétacées, qui sont en grande quantité dans ces Parages, & qui dévorent les Nègres qu'ils apperçoivent au fond de l'eau, ou se laissent tomber sur eux & les écrasent ou étouffent par leur poids †. Il semble que ces animaux veuillent défendre les productions les plus précieuses de leur élément, contre les hommes qui viennent les ravir; & quoique tout le long de ces Côtes il y ait assez de ces Poissons monstrueux & voraces, & qu'on y courre les mêmes risques de leur part, ils se trouvent néanmoins en plus grand nombre dans les lieux où cette sorte de richesse abonde. Les *Taburons* ou *Requins*, & les *Teinturieres*, sont des poissons d'une grandeur démesurée, qui se nourrissent de la chair de ces

ces

\* *Perles recevables.*

† C'est ce que fait admirablement bien le Poisson qu'on nomme *Pantouffier* à la *Martinique*. On a remarqué que le Requin, le Lamentin & autres Poissons voraces attaquent plutôt un Nègre qu'un Blanc. Not. du Trad.



ces malheureux plongeurs qu'ils attrapent. Les *Mantas* \* les enveloppent dans leurs corps & les étouffent; ou se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur ils les écrasent contre le fond. Il paroît, & ce n'est pas sans raison, qu'on a donné le nom de *Manta* à ce Poisson, à cause de sa figure; car il est large, & s'étend comme une courte-pointe: dès qu'il a attrapé un homme ou un autre animal, il l'enveloppe & le roule dans son corps comme dans une couverture, & à force de le serrer & de le comprimer il l'étouffe. Ce Poisson ressemble à la Raye quant à la figure, excepté qu'il est infiniment plus gros.

Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un couteau fort pointu & bien affilé. Dès qu'il aperçoit un de ces poissons voraces, il l'attaque par quelque endroit dont il ne puisse être blessé, & lui plante son couteau dans le corps. Le poisson se sentant blessé prend la fuite & laisse le Nègre en repos. Le Caporal Nègre, qui a l'inspection sur les autres Esclaves, prend garde à ces cruels animaux, du haut de la barque où il est: dès qu'il en découvre un, il en avertit les plongeurs par le moyen des cordes que chacun d'eux a autour du corps; les secousses qu'il donne à ces cordes, font assez entendre aux Nègres qu'ils doivent être sur leurs gardes; souvent il se jette lui-même dans l'eau armé d'un pareil couteau, pour secourir le plongeur qui est en danger; mais malgré toutes ces précautions, il arrive assez souvent que les Pêcheurs de Perles trouvent la mort & la sépulture dans l'estomac de ces poissons, ou qu'ils reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras que l'animal a mordu ou dévoré. On a tâché d'imaginer quelque machine artificieuse pour écarter ces animaux, & pourvoir à la sûreté des plongeurs; & quoiqu'on ait inventé divers moyens, le succès n'a pas répondu à l'idée qu'on s'en étoit faite.

Les Perles que l'on pêche dans ces Parages sont ordinairement de très-belle eau, & quelques-unes ont été remarquables par leur grosseur & leur figure: il est bon d'observer, que comme il y en a d'une forme plus régulière les unes que les autres, il s'en trouve aussi qui sont de très-belle eau, & d'autres dont la couleur est médiocre & très-imparfaite. Une partie des perles que l'on pêche dans les lieux en question, est transportée en Europe, & c'est la moindre. L'autre partie, qui est la plus considérable, est envoyée à Lima, où les perles sont extrêmement recherchées, & d'où l'on en envoie dans toutes les Provinces intérieures du Royaume du Pérou.

On-

\* *Manta*, mot qui signifie couverture de lit.

Outre les Perles, le Royaume de *Tierra-Firme* avoit encore l'article de l'Or, que l'on tiroit des Minieres de sa dépendance, ce qui n'augmentoît pas peu ses richesses. Partie de ces Minieres sont dans la Province de *Veraguas*, partie dans celle de *Panama*, & le plus grand nombre, les plus abondantes, celles qui produisent le plus fin Or sont dans la Province de *Darien*, & ont toujours été l'objet de l'attention des Exploiteurs de Mines; mais les *Indiens* s'étant révoltés & rendus maîtres de presque toute la Province, il falut abandonner les Mines, & la plus grande partie en fut perdue. Tout ce qu'on en put conserver, fut réduit à celles qui se trouvoient sur les frontieres d'où l'on tire encore quelque peu d'Or. On pourroit en tirer beaucoup davantage, si la crainte qu'on a de l'inconstance naturelle aux *Indiens*, & le peu de confiance qu'on prend en leur amitié, n'obligeoient les Maîtres des Mines à trop de précautions, & ne les empêchoient de prendre les mesures les plus efficaces pour en tirer tout le parti possible.

Quoique les Mines de *Veraguas* & de *Panama* ne soient pas exposées au péril dont nous venons de parler, elles n'en sont pas pour cela poussées avec plus de vigueur, par deux raisons. La premiere, c'est que l'Or qu'elles fournissent n'est ni si abondant, ni de si bon aloi que celui des Mines de *Darien*. La seconde, qui est en même tems la plus importante, c'est que ces Mers produisant abondamment des Perles, les gens du Pays sont portés à cette pêche, parce qu'elle leur procure des profits plus certains, & ne les engage presque à aucun fraix; c'est pourquoi ils préfèrent ce revenu à celui des Mines d'Or; ils ne laissent pas cependant d'en exploiter quelques-unes, mais en petit nombre, sans celles des frontieres de *Darien*, dont nous avons déjà parlé.

Outre l'argent que le Commerce attire à *Panama*, il s'y fait tous les ans une remise considérable de Deniers Royaux, qu'on y envoie de *Lima* pour le payement des Troupes, des Officiers de l'Audience & autres qui servent le Roi, les revenus que ce Monarque tire de *Panama* même ne suffisant pas pour payer tant de gens employés au service de Sa Majesté.



## C H A P I T R E VI.

*Etendue de la Jurisdiction de l'Audience de Panama au Royaume de Tierra-Firme. Limites de ce Royaume & Provinces dont il est composé.*

LA Ville de *Panama* ne jouit pas seulement de l'avantage d'être la Capitale de la Province du même nom, mais elle est aussi Métropole du Royaume de *Tierra-Firme*, lequel est composé des trois Provinces, de *Panama*, de *Darien*, & de *Veraguas*. La Province de *Panama* est la plus considérable des trois. Elle est située au centre du Royaume, ayant à l'Est le Pays de *Darien*, & à l'Ouest celui de *Veraguas*.

Le Royaume de *Tierra-Firme* commence du côté du Septentrion à la Rivière de *Darien*, & continuant par *Nombre de Dios*, *Bocas del Toro*, *Bahia de l'Amirante*, il est terminé à l'Occident par le Fleuve de *Los Dorados*, & par la Mer du Nord. Vers la Mer du Sud, en tournant à l'Ouest, il s'étend depuis *Punta Gorda* dans la *Costa Rica* ou Côte Riche, & continue par *Punta de Mariatos* & *Morro de Puercas* jusqu'au Golphe de *Darien*, d'où il s'allonge par la Côte du Sud, & par *Puerto de Pinas*, & *Morro Quemado*, jusqu'à la Baye de *St. Bonaventure*. Sa longueur du Levant au Ponent est de 180 lieues, quoiqu'en suivant la côte il ait plus de 230 lieues de long. Sa largeur du Nord au Sud est la même que celle de l'Isthme qui renferme la Province de *Panama* & partie de celle de *Darien*. L'espace le plus étroit de l'Isthme est depuis les Rivières de *Darien* & de *Chagre*, à la côte de la Mer du Nord, jusqu'aux Rivières de *Pito* & de *Caymito* vers la Mer du Sud, & dans cet espace on ne compte que 14 lieues. Mais ensuite l'Isthme s'élargit vers le *Choco*, & vers *Sitara*, ainsi que par la partie Occidentale de la Province de *Veraguas*, où il a bien 40 lieues de largeur de l'une à l'autre Mer.

Cet Isthme est traversé par cette longue chaîne de hautes Montagnes, si connues sous le nom de *Cordillere des Andes*, qui commençant à s'élever dans la *Terre Magellanique* courent par le Royaume de *Chili*, & la Province de *Buenos Ayres* jusqu'à celle du Pérou & de *Quito*, d'où elles continuent en se retrecissant & se resserrant pour traverser l'Isthme de *Panama*, après quoi elles recommencent à s'élargir & à s'étendre par les Provinces & Royaumes de *Nicaragua*, de *Guatimala*, de *Costa Rica*, de *San Miguel*, de *Mexique*, de *Guayaca* & de *Puebla*, poussant une infinité de



de rameaux comme pour unir les parties Méridionales du Continent d'*Amérique* avec les Septentrionales.

Pour qu'on puisse se former une idée plus juste du Royaume de *Tierra Firme*, je crois qu'il est à propos de parler de chacune de ses trois Provinces en particulier, & pour commencer par celle de *Panama* comme la principale, je dis d'abord que la plus grande partie des *Peuplades* qu'elle contient, sont situées dans les petites plaines qui sont le long de la plage; le reste de son Territoire est rude & coupé de Montagnes inhabitables tant par leur stérilité naturelle, que par l'intempérie de l'air qui y régne.

Toute la Province renferme trois Villes, une Villotte, des Forts, des Villages & des Habitations, dont on trouvera les noms ci-dessous avec les *Castes* des Habitans spécifiées.

Les Villes ou Cités, sont *Panama*, *Portobello*, & *Santiago de Nata de los Caballeros*. L'emplacement que cette dernière occupe fut découvert par le Capitaine *Alonso Perez de la Rúa* en 1515, pendant que *Nata* étoit Cacique de ce District. Le Licentié *Gaspar de Espinosa* la peupla la première fois en 1517 avec titre de Ville; les *Indiens* l'ayant prise & brûlée, il la rétablit, & on lui donna alors le titre de Cité. Elle est grande, les maisons sont de brique crue, ou de paille: ses Habitans partie *Espagnols*, partie *Indiens*.

La Ville que l'on nomme *Los Santos* est une *Peuplade* moderne d'*Espagnols* Habitans de la Cité de *Nata*, lesquels poussés par l'espérance de faire mieux leurs affaires, abandonnerent cette dernière Ville pour s'aller bâtir des maisons dans l'autre, & par-là *Los Santos* est devenue plus peuplée que *Nata*. Les environs de celle-là furent découverts par *Rodriguez Valenzuela*; il y avoit alors dans le même endroit une Bourgade Indienne, dont le Cacique s'appelloit *Guazan*. Par l'origine de cette Ville on peut aisément juger que ses Habitans sont en partie *Espagnols*, en partie *Indiens*.

Les Bourgs & les Villages de cette Province sont de différente espèce, & en grand nombre.

I. Nous mettrons à la tête de tous celui de *Nuestra Señora de Pacora*, habité par des Mulâtres & Enfans de Mulâtres.

II. *San Christoval de Chepo*, qui tire son nom de ses Caciques *Chepo* & *Chepauri*, fut découvert par *Tello de Guzman* en 1515. Outre les *Indiens* dont ce Village est peuplé, il y a une Compagnie de Soldats de la Garnison de *Panama*, dont la plupart y sont mariés & établis.

Diverses *Rancheries* & Habitations d'*Indiens* sont de la dépendance de ce Village. Ces *Rancheries* sont situées dans les Coulées \* du côté du Sud.

Dans les Savanes de *Rio*, ou Rivière de *Mamoni*, il y a diverses Habitations répandues çà & là, savoir,

A *Rio de la Campana*.

Dans la Coulée de *Curcuti*.

A *Rio de Cagnas* & à son embouchure.

A *Rio de Platanar*.

A *Rio de Pinganti*.

A *Rio de Bayano*.

Dans la Coulée de *Terralbe*.

Dans celle de *Platanar*.

Dans celle de *Calobre*.

Dans celle de *Pugibay*.

Dans celle de *Marcelo*.

A *Rio de Mange*.

Le Village de *Chepo* a encore sous sa dépendance les Habitations ou *Rancheries* suivantes, qui sont vers le Nord.

A *Rio del Playon*.

A *Rio Chico de la Concepcion*.

A *Rio de Guanacati*.

A *Rio de Coco* ou *Madinga*.

Sur la Rivière de *Sarati*.

III. Le Village de *St. Jean* situé sur le chemin de *Panama* à *Portobello* & habité par des Mulâtres.

IV. Le Village de *Nuestra Señora de consolation*: c'est une Peuplade de Nègres.

V. Le Village de la *Santissima Trinidad de Chamé*, découvert par *Gonzalo de Badajoz*. Le Cacique du lieu se nommoit *Chamé*, d'où le nom est resté au Village. Il est habité d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

VI. Le Village de *St. Isidore de Quiguones* découvert par le même *Badajoz*. Le Cacique se nommoit *Totronagua*. Ce Village est aujourd'hui peuplé d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

VII. Le

\* Les Coulées sont des Vallons qui se forment entre les Montagnes par la chute de quelque Colline qu'un torrent furieux entraîne & fait couler. Les *Espagnols* des Indes appellent ces Coulées *Quebradas*, *Crevasses*.

VII. Le Bourg de *San Francisco de Paule*, qui est dans la *Cordillere*, habité par des *Espagnols* & des *Indiens*.

VIII. Le Village de *St. Jean de Pononomé*, ainsi appelé du nom de son Cacique. Il est composé d'*Indiens* qui ont encore conservé l'usage des arcs & des flèches dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, & sont fort vaillans.

IX. Le Village de *Ste. Marie*, situé dans un endroit qui fut découvert par *Gonzalo de Badajoz*. Le dernier Cacique de ce lieu, se nommoit *Escollia*: il n'est habité que par des *Espagnols*.

X. Le Village de *Santo Domingo de Parita*. Ce dernier mot étoit le nom du Cacique, & le Village n'avoit anciennement que des *Indiens* pour habitans, mais aujourd'hui il y a beaucoup d'*Espagnols* parmi eux.

XI. Les Iles près desquelles on pêche les Perles, *Taboga*, *Taboguilla* & autres, furent découvertes par ordre de *Pedro Arias Davila*, le premier Gouverneur & Capitaine-Général qu'ait eu le Royaume de *Tierra-Firme*. Il y a dans ces Iles des Habitations de quelques *Espagnols* & de Nègres plongeurs pour la pêche.

XII. Les Iles du Roi furent découvertes par *Gaspar de Morales* & le Capitaine *François Pizarro*. Outre les Habitations d'*Espagnols*, grand nombre de plongeurs Nègres font leur demeure dans ces Iles.

*Seconde Province de Tierra-Firme.*

La seconde Province de ce Royaume est celle de *Veraguas*, dont la Ville de *Sant-Jago* surnommée de *Veraguas* est la Capitale. L'Amiral *Christophe Colomb* fut le premier qui découvrit cette côte en 1503. Il donna le nom de *Verdes Aguas* à la Rivière nommée aujourd'hui *Veraguas*, à cause de la couleur verte de ses eaux, ou, comme d'autres le veulent, parce que les *Indiens* lui donnoient ce nom dans leur Langue: quoi qu'il en soit, c'est toujours de-là qu'est dérivé le nom de la Province. En 1518 les Capitaines *Gaspar de Espinosa* & *Diego de Alavez* recommencerent la découverte par terre; mais ils n'y purent réussir, ayant rencontré le Cacique qui les repoussa & les empêcha de pénétrer plus avant, desorte qu'il falut se contenter alors de former un établissement dans le voisinage, où les *Espagnols* ne purent même se maintenir, à cause des invasions & des courses fréquentes des *Indiens*. Pour s'en mettre mieux à couvert, on jugea qu'il falloit avoir un établissement plus solide, & ce fut ce qui fit fonder la Ville de *Sant-Jago de Veraguas*, dans le lieu où elle est présentement.

Outre cette Ville la Province en contient encore deux autres, & divers Villages: Savoir,



La Ville & Cité de *Sant-Fago al Angel*, fondée en 1521 par Benoit Hurtado Régidor de Panama: elle a été depuis détruite & rebâtie deux fois. Ses Habitans sont partie *Espagnols*, partie *Mulâtres*.

La Ville de *Nuestra Señora de los Remedios de Pueblo Nuevo* est habitée comme la précédente.

I. Le Village de *San Francisco de la Montagna* habité par des *Indiens* tireurs de flèches.

II. Le Village de *San Miguel de la Halaya* peuplé de toute sorte de gens.

III. Celui de *San Marcelo de Leonmeja de Tabarana*, habité par les *Indiens*.

IV. Celui de *San Raphael de Guaymi*, aussi d'*Indiens*.

V. Celui de *San Phelipe del Guaymi*, d'*Indiens*.

VI. Celui de *San Martin de los Costos*, d'*Indiens*.

VII. Celui de *San Joseph de Bugava*, d'*Indiens*.

VIII. Celui de *San Augustin de Ulate*, d'*Indiens Changuins*.

IX. & X. Celui de la *Piedad*, & celui de *San Miguel*, aussi d'*Indiens Changuins*.

XI. Les deux Bourgades de *St. Pierre* & de *St. Paul* des *Platanos*, d'*Indiens*.

XII. Celle de *San Pedro Nolasco*, d'*Indiens Dorafes*.

XIII. Celle de *San Carlos*, d'*Indiens Dorafes*.

#### Troisième Province de Tierra-Firme.

La troisième Province de *Tierra-Firme* est celle de *Darien*, dont la plupart des Habitans sont des *Indiens* vagabonds, qui ont secoué le joug, pour vivre dans leur ancienne liberté, sans nulle Religion, & comme les Peuples les plus barbares. En 1716. il y avoit divers Villages, plusieurs Doctrines \* & Peuplades qui avoient juré obéissance au Roi d'*Espagne*, & qui étoient sous la dépendance des Gouverneurs de *Panama*. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques-unes en petit nombre. Voici les noms de celles qui subsistoient cette année-là.

I. Le Village & *Assiento* des Mines de *Santa Cruz de Cagua*; c'étoit une Peuplade considérable d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

II. Le Village de la *Conception de Sabalo*, habité comme le précédent, mais moins peuplé.

III. Celui de *St. Michel de Tayequa*, habité de même.

IV. Celui de *Santo Domingo de Balzas*, habité par des *Espagnols* & des *Indiens*.

V. La

\* C'est le nom que les Jésuites donnent à des Peuplades d'*Indiens* qu'ils ont rassemblés & civilisés. Not. du Trad.

V. La Bourgade d'Espagnols dans le terrain de *Santa Maria*.

VI. La Doctrine de *San Geronimo de Tabira*, nom qui dans la Langue du Pays signifie *Vierge*: ce Village est près d'une Riviere qu'on appelle, par cette raison, *Riviere Vierge*; il est peuplé d'Indiens.

VII. Celle de *San Enriquez de Capeti*, ou l'Endormi.

VIII. Celle de *Santa Cruz de Pucro*: ce mot *Pucro* signifie en Langage du Pays une sorte de bois léger nommé *Balsa* à *Guayaquil*.

IX. La Doctrine de *San Juan de Terracuna*, & de *Matarnait*: ces deux noms sont ceux de deux Montagnes de la *Cordillere*, lesquelles touchent à cette Peuplade.

X. Le Village de *San Joseph de Zête-Gaati* n'est pas une Doctrine: *Zête-Gaati* est le nom d'une espèce de Saule qui croît près de cet endroit.

*Habitations au Sud.*

Bourgade de *Nuestra Señora del Rosario de Rio-Congo*.

Autres Bourgades sur les Rivières de *Zabalos*, *Balsas* & *Uron*.

A Rio de *Tapanacul*.

A Rio de *Pucro*.

A Rio de *Paya* & à son embouchure.

Aux *Paparos*, ou *Villageois*.

A Rio *Tuqueza*.

A Rio *Tupisa*.

A Rio de *Yabisa*.

A *Chepigana*.

*Habitations au Nord.*

A Rio de *Queno*

A Rio de *Seraque*.

A Rio *Sutugunti*.

A Rio *Moreti*.

A Rio *Agrasenuqua*.

A Rio de *Ocabajanti*.

A Rio de *Uraba*.

Toutes les Doctrines & Peuplades étoient d'Indiens assez nombreux, puisque quelques-unes de ces dernières contenoient jusques à 400 personnes, & les autres pour l'ordinaire 150 à 200. Il est aisé de conclure de-là combien les Doctrines devoient être peuplées: mais pour épargner

an

au Lecteur l'ennui de parcourir tous les lieux habités de ce Royaume, desquels je n'ai pas cru devoir omettre les noms, je finirai par une liste abrégée de tous ces lieux, ce qui suffira pour mettre le Lecteur au fait de ce Pays.

*Liste de tous les Lieux habités du Royaume de Tierra-Firme.*

IV. Fortereffes.

VI. Cités.

I. Ville d'*Espagnols* & d'*Indiens*.

XXXV. Villages. { XI. d'*Espagnols* & d'*Indiens*.  
II. de *Mulâtres* & de *Nègres*.  
XXII. d'*Indiens*, la plupart Doctrines.

XXXII. Habitations ou Rancheries, qui comprennent chacune diverses maisons répandues dans les coulées, le long des Rivières & dans les Savanes.

XLIII. Iles où l'on pêche les Perles. La plupart de ces Iles sont situées dans le Golphe de *Panama*, les autres près de la côte de cette Ville, & quelques-unes au Sud de *Veraguas*.





## LIVRE QUATRIEME.

Voyage du Port de *Périco* à *Guayaquil*. Remarques sur cette Navigation, & Description de la Ville de *Guayaquil* & de son Corrégiment ou Sénéchaussée.

## C H A P I T R E I.

*Voyage du Port de Périco à Guayaquil.*

Nous étant arrangés pour notre passage avec *Don Juan Manuel Morel*, Capitaine du Vaisseau le *San Christoval*, & tous nos préparatifs étant faits, nous nous embarquâmes tous ensemble le 21. de *Février* 1736. & le jour suivant 22. nous mîmes à la voile de grand matin. Le vent étoit foible & variable, ce qui fut cause que nous ne perdîmes la terre tout-à-fait de vue que le 26. au coucher du Soleil. La dernière terre que nous apperçûmes fut *Punta de Mala*.

Par les observations que nous fîmes jusqu'au moment que nous perdîmes cette dernière pointe de vue, lesquelles s'accordoient avec les observations précédentes, mais différoient des conclusions que nous tirions de notre route, nous connûmes que les courans portoient au Sud-Ouëst quart au Sud, 5 degrés à l'Ouëst; & cette observation se trouva conforme au rapport des Pilotes, qui assuroient que cela continuoit de-même jusqu'à la hauteur de 3 à 4 degrés de Latitude: sur quoi nous eûmes la précaution de corriger le Journal de route à raison d'un mille & un sixième par heure. Il est bon d'avertir qu'avant que notre Vaisseau fût à la hauteur de *Punta de Mala*, nous n'apperçûmes aucune marque de courant; & que pendant que nous naviguâmes dans le Golphe de *Panama*, la Latitude de la route fut conforme à la Latitude observée.

Depuis que nous eûmes mis à la voile jusqu'à ce que nous eûmes *Punta de Mala* au Nord-Ouëst quart au Nord 6 deg. 30 min. Ouëst, nous continuâmes à faire route par 1 deg. 30 min. Sud-Sud-Ouëst & 8 deg. 30 min. Ouëst. Nous eûmes des vents variables & de peu de durée, avec des calmes par intervalle.

Aussitôt que nous eûmes dépassé *Punta de Mala*, nous naviguâmes par les 8. deg. au tiers du Cadran, & par les 2 deg. 30 min. au deuxième, jusqu'au 1. de *Mars* 1736 à 6 heures du soir, que nous découvrîmes la terre

Tome I.

Q

qui

qui est proche de la Baye de *St. Matthieu*. Dès-lors nous portâmes au Sud-Ouëst, tant pour éviter une basse de roche qui est à trois lieues dans la Mer, que pour ne pas nous exposer aux courans qui nous auroient fait dériver vers le Golphe de la *Gorgone*.

Cette basse fut découverte en 1594 par un Navire qui eut le malheur d'y toucher & d'y périr.

Depuis la Baye de *St. Matthieu* nous portâmes d'abord au Sud-Ouëst par les 6 deg. 15 min. Ouëst, & le jour suivant au Sud-Est au quart au Sud. Et ce jour même, qui étoit le 3, nous découvrîmes, à une heure après midi, le Cap *St. François* au Nord quart de Nord-Est.

*Don George Juan* trouva par son calcul la différence du Méridien de *Panama* avec celui de ce Cap *St. François*, de 00 deg. 36 min. que ce Cap est à l'Orient; & je trouvai par le mien 00 deg. 26 min. ce qui s'accorde à peu de chose près avec la Carte de ces Côtes, dont nous parlerons ci-après; mais il faut supposer qu'on avoit donné à la Ligne de *Lok* pour chaque mille 47 piés 5  $\frac{1}{2}$  pouces de Roi, qui répondent à 50  $\frac{1}{2}$  piés *Anglois*; & cette mesure confirme non seulement ce que nous avons dit au Chap. I. du I. Livre, mais démontre aussi la justesse de nos observations touchant les courans.

Aussitôt que nous eûmes doublé ce Cap, nous courâmes à l'Ouëst quart au Sud-Ouëst, 3 deg. Ouëst, Sud-Ouëst quart à l'Ouëst, 3 deg. Ouëst. & les jours 6 & 7 au Sud quart au Sud-Est 7 deg. Est, & Sud-Est quart au Sud 6 deg. Est: le 7 à 8 heures du matin, nous revîmes le Cap *St. François* au Nord quart au Nord-Est 5 deg. Est, & le Cap *Passado* au Sud. Depuis lors nous ne fîmes plus que courir la côte à la vue des lieux les plus connus jusqu'au 9. que nous mouillâmes sur les 3  $\frac{1}{2}$  heures du soir à la Plage de *Manta*, à onze brasses fond de sable mêlé de vase: le Cap *St. Lorenzo* à O. S. O. & *Monte Christo* au S. au S. S. E. 6 deg. E.

Deux raisons nous engagèrent à mouiller à cette Plage: la première, que notre dessein étant de mesurer quelques degrés de l'Equateur outre ceux du Méridien, & ayant ouï parler à *Panama* de cette Côte, nous voulûmes la reconnoître, & voir si nous pourrions tirer parti des plaines qu'elle devoit contenir, & y commencer une suite de triangles qui devoient être continués de-là jusqu'aux Montagnes voisines de *Quito*: la seconde, c'est que nous avions besoin d'eau & de vivres; car nous nous étions flattés à *Panama* que la saison étant si avancée nous pourrions gagner les brises, & par ce moyen arriver bientôt à *Guayaquil*, ce qui nous avoit empêché de faire des provisions proportionnées à la longueur du tems que nous pré-



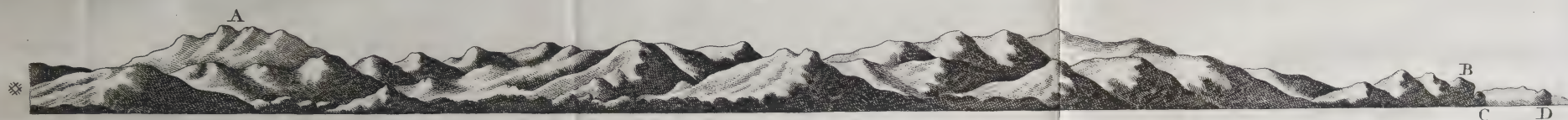


A. Punta de Frailes . B. Pointe de Mala . C. Isle d'Iguanas . A étant à l'angle de  $34^{\circ}\frac{3}{4}$  et C à l'angle de  $66^{\circ}\frac{3}{4}$  de 3 Cad.

Suite de la côte



A. Pointe de la Baleine . B. Cap Pasado . B étant à l'angle de  $3^{\circ}$  de 2 Cad. le Cap S<sup>t</sup> François qui est aussi de côte basse étoit à l'angle de  $40^{\circ}\frac{1}{2}$  de 1 Cadran entre le Cap S<sup>t</sup> François et le Cap Pasado la terre est haute et ce sont ces hauteurs qu'on nomme de Quâques .



A. Monte Christo . B. Cap S<sup>t</sup> Laurent . C. El Frayle . D. La Monja . A . étant . à l'angle de  $78^{\circ}\frac{1}{4}$  de 2 Cadr. et D à l'angle de  $25^{\circ}\frac{1}{4}$  à 3 lieues de distance .

Suite de la côte dans le lointain

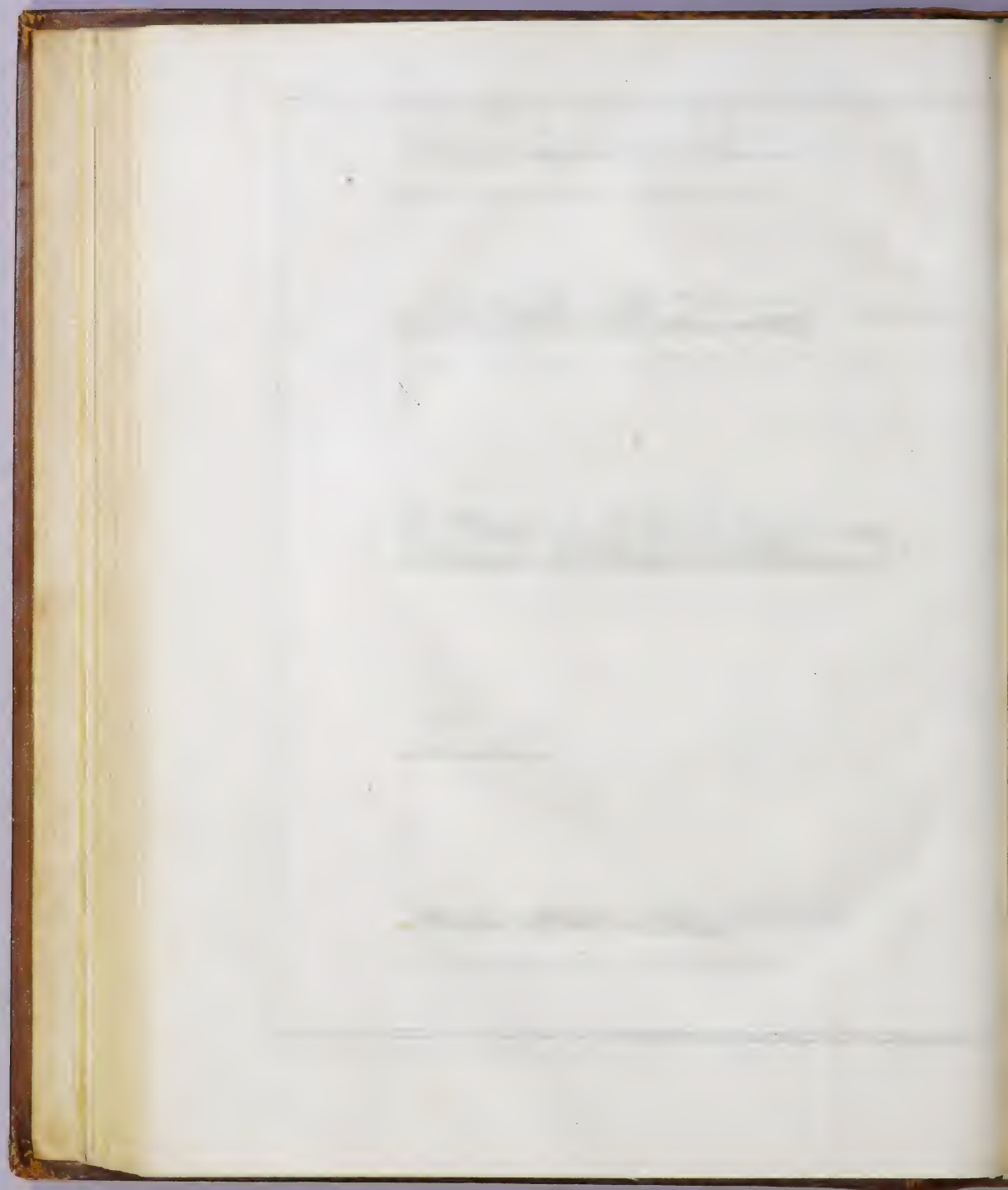


Isle de la Plata au NE  $\frac{1}{4}$  E à la distance de 5 lieues .



Isle de S<sup>te</sup> Claire ou le corps mort au N. à la distance de 4 lieues .





prévoyions alors devoir passer en mer, à en juger par celui qu'il y avoit déjà que nous y étions.

Pour nous éclaircir sur le premier de ces deux motifs, nous prîmes tous terre le 10. & le soir nous nous rendîmes au Village de *Monte Christo*, qui n'est qu'à  $2\frac{1}{2}$  ou trois lieues de la Plage; mais nous reconnûmes bientôt que le Pays n'étoit pas propre à des opérations Géométriques, étant extrêmement montueux, & embarrassé de tant de grands & gros arbres, qu'ils étoient seuls un obstacle suffisant pour empêcher l'exécution de notre projet. Le rapport des Habitans *Indiens*, si conforme à ce que nous voyions déjà, nous confirma dans l'idée que nous commencions à avoir du pays, & nous fit résoudre à passer à *Guayaquil*, pour de-là aller à *Quito*. Sur quoi nous revînmes à la Plage de *Manta* le 11. & pendant que l'Equipage étoit occupé à faire les provisions d'eau & de vivres, nous employâmes le tems à faire quelques observations, par lesquelles la Latitude de ce lieu fut déterminée australe à 56 min.  $5\frac{1}{2}$  sec. Mrs. *Bouguer* & de la *Condamine*, considérant qu'il faudroit séjourner à *Guayaquil* pour attendre les Mules de *Guaranda* qui devoient nous transporter aux Montagnes, résolurent de rester-là pour faire quelques observations de Longitude & de Latitude, pour déterminer le lieu par où l'Equateur coupe la côté, examiner la longueur du pendule, & autres observations non moins importantes: pour cet effet ils se pourvurent des instrumens dont ils avoient besoin pour exécuter leur dessein.

Le 13. du même mois de *Mars* notre Vaisseau leva l'ancre, & se mit à ranger la côté. Le jour suivant nous passâmes entre elle & l'Île de *la Plata*; & le 15. nous commençâmes à perdre de vue à 1. heure après-midi & cette Île & le Cap de *St. Laurent*. Nous courûmes au S. S. E. jusqu'au 17. que nous découvrîmes *Cabo Blanco*, qui fait la pointe du Sud du Golphe de *Guayaquil*. Depuis *Cabo Blanco* nous rangeâmes la Côte du dedans du Golphe jusqu'au 18. à midi, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Rivière de *Tumbez* nous jettâmes l'ancre à environ demie lieue de la terre, ayant l'embouchure de la Rivière à l'Est 5 deg. Nord; & l'Île de *Ste. Claire*, appelée communément *el Muerto*, à cause de la figure qu'elle fait, qui ressemble à un corps mort, au Nord quart au Nord-Est, 4 deg. Est; notre Vaisseau étant mouillé à 14 brasses d'eau, fond de vase.

Nous restâmes à l'ancre dans le même endroit jusqu'au 20, attendant que le Maître du Navire eût fini quelques affaires particulières: après quoi nous remîmes à la voile à 6 heures du matin, & le soir à  $6\frac{1}{4}$  heures nous

mouillâmes, parce que la force du courant, qui est grande pendant le reflux, faisoit dériver le Vaisseau. Nous continuâmes de la sorte, tantôt jettant l'ancre, tantôt la levant, selon que les marées l'exigeoient. Nous observâmes que le courant suivoit continuellement le cours du reflux, & que le tems qu'il s'arrêtoit étoit fort court, puisqu'en 19 heures & demie consécutives nous n'y remarquâmes pas de pause: ce qui doit être attribué à la grande abondance des eaux de la Rivière\* principale, & de celles qui s'y déchargent. Le 23. ayant mouillé à *Punta de Arenas* de l'Ile de *Puna*, nous envoyâmes au Port de cette Ile pour avoir un Pilote-Côtier qui fit entrer notre Vaisseau dans le Port; car quoique nous n'eussions que sept lieues jusques-là, nous ne pouvions naviguer sans cette précaution, à cause de la quantité de basses qu'on rencontre dans ce court passage, & du danger où se trouve un Navire qui y touche. Le 24. à 7 heures du matin nous mouillâmes dans le Port de *la Puna*, laissant la *Pointe de la Centinela* au Sud Sud-Ouëst 2 deg. 30 min. Ouëst, & celle de *Maria Mandinga* à l'Ouëst Sud-Ouëst 1 deg. 15 min. Ouëst à la distance d'un quart de lieue.

Depuis *Punta de Mala* jusqu'à la Baye de *St. Matthieu*, nous eûmes Vent de Nord & de Nord-Ouëst; il devint ensuite Nord-Est, & le dernier jour de notre route il se mit à l'Est Nord-Est: mais quand nous fûmes à la vue de cette Baye il redevint Nord, ayant été précédé de quelques grains de pluie peu considérable, qui nous accompagnerent durant la traversée jusqu'à *Manta*, les Vents ayant sauté au Sud-Est, Sud, Sud-Ouëst, & Ouëst, avec des variations dans chacun de ces rumb.

Nous avons déjà dit qu'à la Baye de *St. Matthieu* ce ne fut pas seulement le sentiment des Pilotes par rapport aux courans qui portoient à la *Gorgone*, mais encore notre propre expérience, qui nous fit changer de rumb, changement d'ailleurs nécessaire pour continuer notre route. Depuis le Cap *St. François* jusqu'à *Manta* tout le long de cette Côte les courans porterent toujours au Nord, ce qui fut causé que nous ne pûmes gagner le dessus du vent, & que nous fûmes obligés de faire des bordées pour prendre le vent contraire.

Dans la traversée de *Manta* jusqu'à *Cabo Blanco*, les vents ne nous furent pas plus favorables; puisqu'ils se maintinrent comme auparavant, à la réserve d'un jour qu'ils sauterent au Nord-Ouëst & au Nord Nord-Est, ce qui nous mit à même de reconnoître ce Cap. Les courans porterent toujours au Nord, & depuis ce Cap jusqu'au Port de *la Puna* toujours à l'Ouëst par

les.

\* De *Guayaquil*. Not. du Trade



les raisons déjà rapportées; & comme il est aisé de juger, ils étoient bien plus forts & plus rapides pendant les heures du reflux que dans le tems du flux.

Comme nous ne voulions pas perdre l'occasion d'observer une Eclipsé de Lune qui devoit arriver le 26. de *Mars*, & n'ayant pas trop de teins pour nous y préparer, nous nous proposâmes de rester dans un petit Village près du Port de la *Puna*. Mais étant descendus à terre, & ayant vu le peu de solidité de ces maisons, toutes bâties de cannes jusqu'au toit, nous ne trouvâmes aucun lieu propre à placer le pendule; c'est pourquoi nous résolûmes de passer à *Guayaquil* dans une Barque légère, & le même jour à 11½ heures de nuit nous laissâmes le Vaisseau à l'ancre & commençâmes à voguer, & nos Rameurs ayant surmonté les courans après bien des efforts nous abordâmes à *Guayaquil* le 21. à 5 heures du soir, & le 26. nous fîmes occupés à arranger le pendule; mais toutes nos peines furent inutiles; car l'air s'étant couvert de vapeurs durant la nuit, nous ne pûmes rien voir.

Quoique dans la Carte des Côtes de la *Mer du Sud* on ait marqué les variations de l'aiguille, que nous avons observées, je crois cependant qu'il est à propos de ne pas les omettre ici, & de suivre le même ordre que dans celles du Voyage de *Cadix à Carthagène*, afin que ceux qui ne sont pas à portée de consulter cette Carte, ne soient pas privés de cette observation.

TABLE des Variations observées en la Mer du Sud, dans les Lieux qui indiquent la Latitude & la Longitude, celle-ci comptée du Méridien de Panama.

| Latitudes.                                                                    |                                          | Longitud.    | Variat.        |                      |
|-------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------|--------------|----------------|----------------------|
| Degrés.                                                                       | Min.                                     | Degrés. Min. | Degrés.        | Min.                 |
| 8 . . . 17                                                                    | Septentr.                                | 359 . . . 55 | à l'Occid.     | 8 . . . 45 Nord-Est. |
| 7 . . . 49                                                                    |                                          | 359 . . . 42 | de Pana-       | 7 . . . 34           |
| 7 . . . 30                                                                    |                                          | 359 . . . 31 | ma.            | 7 . . . 49           |
| 7 . . . 02                                                                    |                                          | 359 . . . 18 |                | 7 . . . 59           |
| 3 . . . 55                                                                    |                                          | 358 . . . 21 |                | 7 . . . 34           |
| 00 . . . 56                                                                   |                                          | 358 . . . 43 |                | 7 . . . 20           |
| 00 . . . 36                                                                   |                                          | 359 . . . 06 |                | 8 . . . 29           |
| 00 . . . 20                                                                   |                                          | 358 . . . 40 |                | 7 . . . 25           |
| 00 . . . 15                                                                   |                                          | 358 . . . 56 |                | 7 . . . 30           |
| 00 . . . 22                                                                   | Austral.                                 | 359 . . . 50 |                | 8 . . . 17           |
| 00 . . . 51                                                                   | <i>Monte Christo</i> étant au S. E. ¼ S. |              |                | 8 . . . 00           |
| <i>L'île de la Plata</i> étant au Sud. . . . .                                |                                          |              | 15 d. 45 min.  | Ouëst.               |
| & <i>Monte Christo</i> à l'Est Sud-Est. . . . .                               |                                          |              | 7 d. 46 min.   |                      |
| 02 . . . 18                                                                   | Austral. . . . .                         |              | 8 . . . 00     |                      |
| <i>Cabo Blanco</i> au Sud Sud-Ouëst. . . . .                                  |                                          |              | 3 d. 30 min.   | Ouëst.               |
| <i>Punta de Méro</i> à l'Est. 7 d. Nord. . . . .                              |                                          |              | 8 d. 00.       |                      |
| <i>Punta de Méro</i> au Sud 9 deg. Est à trois lieues de distance             |                                          |              | 8 deg. 15 min. |                      |
| A la Plage de <i>Tumbez</i> , dont la Latitude observée fut de 3 deg. 14 min. |                                          |              | 8 . . . 11     |                      |

## A D D I T I O N

*Au Chapitre précédent, contenant la Description d'un Instrument de nouvelle invention pour prendre hauteur en Mer, & où l'on fait voir les avantages qu'il a sur tous ceux dont on se sert dans la Navigation.*

Nous eussions été bien des fois privés de la connoissance des Latitudes, qui est un objet de la plus grande importance pour tous les Navigateurs, si Mr. Godin n'avoit eu la précaution de se munir d'un Instrument qui venoit de paroître à *Londres*, & dont le but étoit de faciliter cette opération. Ce Savant ayant passé à *Londres* avant que d'entreprendre le Voyage d'*Amérique*, y acheta divers Instrumens, & entre autres celui dont il est ici question; lequel est dû à Mr. *Jean Hadley*, & qui nous fut d'un très-grand usage pour la sûreté de notre Voyage, fondé sur la connoissance des Latitudes dans cette traversée: connoissance difficile tant par le concours de diverses circonstances, que parce que les côtes ont leur direction tantôt au Nord, tantôt au Sud, & que les courans suivent les mêmes rumb. Par le moyen de cet Instrument nous vinmes à bout de prendre plusieurs fois les hauteurs Méridiennes du Soleil, pendant que la quantité de vapeurs qui occupoient l'atmosphère ne permettoit pas de distinguer l'image ou l'ombre de cet astre d'avec sa lumière dans les Instrumens ordinaires, dont on se sert dans la Navigation. Cet Instrument ayant outre cela d'autres avantages non moins considérables, m'a paru mériter une description particulière, pour le faire connoître à ceux qui en peuvent profiter, & qui n'en ont encore aucune connoissance. Nous traduirons le Memoire même de l'Auteur, à quoi l'on peut d'autant plus ajoûter foi, que les particularités qu'il contient ont été confirmées par notre propre expérience, tant de la part de *Don George Juan*, que de la mienne dans diverses occasions qui se sont offertes.

„ Description d'un Instrument pour prendre angles, nouvellement inventé par *J. Hadley*, Ecuyer, communiqué à la Société Royale de *Londres* le 11. de Mai 1731. n. 420. pag. 147. Août &c. 1731.

„ Le but de cet Instrument est de remédier aux inconvéniens qui rendent si incertain l'usage de ceux qu'on employe d'ordinaire sur mer, „ d'où il arrive qu'il est bien difficile de faire des observations avec ces „ Instrumens, ou que celles qu'on fait sont peu assurées.

„ L'invention de celui qu'on propose ici, est fondée sur ces principes „ communs de Catoptrique, c'est-à-dire, que si des rayons de lumière „ di-

REPRESENTATION  
de l'Octante Anglois  
pour les observations  
Astronomiques  
par le moyen de la  
Reflexion tant sur Mer  
que sur Terre.

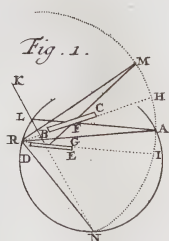
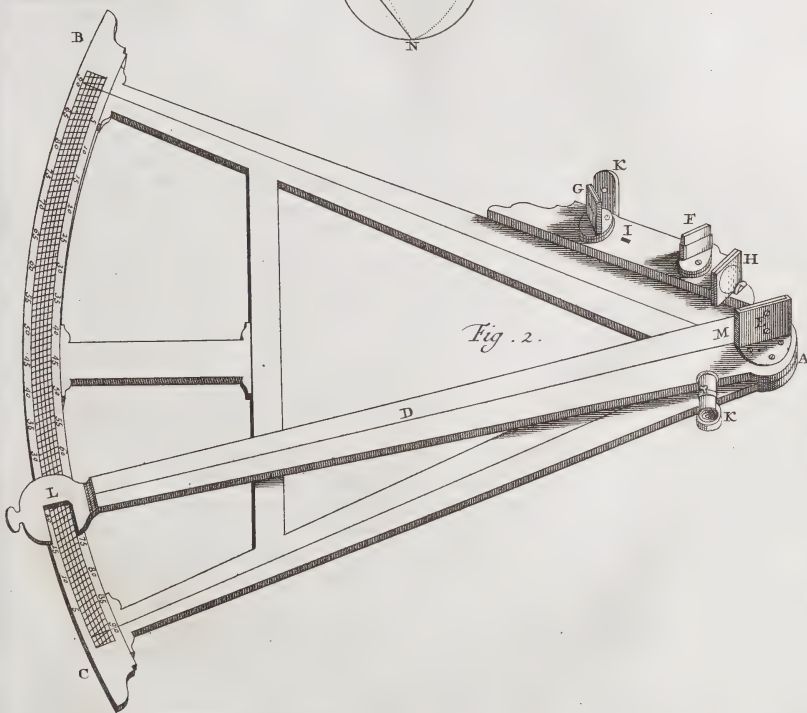


ABBILDUNG  
und Vorstellung des  
Englischen Octanten,  
um die Astronomischen  
Wahrnehmungen,  
vermittelst der Reflexion  
sowohl zu Wasser als  
zu Lande an zu stellen.







„ divergens ou convergens vers un point, sont réfléchis par une surfa-  
 „ ce plane & polie, après la réflexion ils seront divergens ou convergens  
 „ vers un autre point placé au côté opposé de cette surface, à la même  
 „ distance qu'en est le premier point; & qu'une ligne, qui, étant per-  
 „ pendiculaire à la superficie, passe par l'un de ces points, passera par  
 „ tous les deux. Il suit de-là, que si un rayon de lumière qui part d'un  
 „ point d'un objet est réfléchi successivement par deux superficies pla-  
 „ nes, & qu'un troisième plan perpendiculaire aux deux autres, passe  
 „ par le point de l'objet, il passera aussi au travers de chacune des deux  
 „ images successives formées par les réflexions, & les trois points seront  
 „ à distances égales de l'intersection commune des trois plans: si l'on ti-  
 „ re deux lignes à cette commune intersection, l'une du point original  
 „ dans l'objet, & l'autre de l'image tracée par la seconde réflexion, ces  
 „ deux lignes renfermeront un angle double de celui de l'inclinaison des  
 „ deux superficies planes.

„ Soient  $RFH$  Fig. 1. Planch. 9. &  $RGI$  les représentations des sec-  
 „ tions du plan de la Figure par les superficies planes des deux miroirs  
 „  $BC$  &  $DE$ , élevés perpendiculairement sur cette Figure, & qui se  
 „ rencontrent dans le point  $R$ , où la commune section est perpendiculai-  
 „ re au même plan: ainsi  $HRI$  est l'angle d'inclinaison. Soit  $AF$  un  
 „ rayon de lumière de quelque point d'un objet comme  $A$  qui tombe sur  
 „ le point  $F$  du premier miroir  $BC$ , & de-là est réfléchi par la ligne  $FG$   
 „ au point  $G$  du second miroir  $DE$ , d'où il est réfléchi encore par la li-  
 „ gne  $GK$ : prolongez les lignes  $GF$  &  $KG$  en arrière jusqu'en  $M$  &  
 „  $N$ , qui seront les deux images successives du point  $A$ ; ensuite tirez les  
 „ lignes  $RA$ ,  $RM$ , &  $RN$ .

„ Supposé que le point  $A$  soit dans le plan de la Figure, le point  $M$  y  
 „ sera aussi par les Loix de la Catoptrique. La ligne  $FM$  est égale à la li-  
 „ gne  $FA$ , & l'angle  $MFA$  double de  $HFA$  ou  $MFH$ : par conséquent  $RM$   
 „ sera égal à  $RA$ , & l'angle  $MRA$  double de  $HRA$ , ou  $MRH$ . De-même  
 „ le point  $N$  est dans le plan de la Figure & la ligne  $RN$  sera égale à  $RM$ ,  
 „ & l'angle  $MRN$  double de  $MRI$ , ou  $IRN$ . On n'a qu'à soustraire  
 „ l'angle  $MRA$  de  $MRN$ , & l'angle  $ARN$  restera égal à la double dif-  
 „ férence de  $MRI$  & de  $MRH$ , ou bien sera double de l'angle  $HRI$ , qui  
 „ est la mesure de l'inclinaison de la superficie du miroir  $DE$  à celle du  
 „ miroir  $BC$ ; & les lignes  $RA$ ,  $RM$ , &  $RN$  seront égales.

„ Premier Corolaire. L'image  $N$  restera au même point, quoique les  
 „ deux

„ deux miroirs tournent ensemble circulairement sur l'axe  $R$ , pourvu  
 „ que le point  $A$  reste élevé sur la superficie de  $BC$ , & que la même in-  
 „ clinaison demeure.

„ *Deuxième Corolaire.* Si l'œil se pose en  $L$ , qui est le point où la ligne  
 „  $AF$  continuée coupe  $GK$ , les points  $A$  &  $N$  lui paroîtront à la distan-  
 „ ce angulaire  $ALN$ , laquelle est égale à  $ARN$ : car l'angle  $ALN$  est la  
 „ différence des angles  $FGN$  &  $GFL$ : &  $FGN$  comme  $GFL$  étant dou-  
 „ bles de  $FGI$  & de  $GFR$ , la double différence de  $FRG$ , ou  $HRI$ , sera  
 „ égale à  $ALN$ : par conséquent  $L$  est dans la circonférence d'un cercle  
 „ qui passe par  $AN$  &  $R$ .

„ *Troisième Corolaire.* Si la distance  $AR$  est infinie, les points  $A$  &  $N$   
 „ paroîtront à la même distance angulaire, en quelque point de la Fi-  
 „ gure que soient placés l'œil & les miroirs, pourvu que l'inclinaison  
 „ de leurs superficies ne souffre aucun changement, & que leur section  
 „ commune reste parallèle à elle-même.

„ *Quatrième Corolaire.* Toutes les parties d'un objet quelconque se ma-  
 „ nifesteront à l'œil de l'Observateur par les deux réflexions successives,  
 „ comme on vient de le dire, dans la même situation que si elles avoient  
 „ tourné ensemble circulairement autour de l'axe  $R$ , en conservant leurs  
 „ distances respectives de l'une à l'autre, & l'axe restant dans la direc-  
 „ tion  $HI$ , c'est-à-dire, dans le même chemin qui mesure l'inclinaison du  
 „ second miroir  $DE$  à l'égard du premier  $BC$ .

„ *Cinquième Corolaire.* Si l'on suppose que les miroirs sont au centre  
 „ d'une sphère infinie, & les objets dans la circonférence d'un grand cer-  
 „ cle, auquel la commune section de ces miroirs soit perpendiculaire, ces  
 „ objets paroîtront mus par les deux réflexions dans un arc de cercle deux  
 „ fois plus grand que l'inclinaison des miroirs, comme il a déjà été dit au-  
 „ paravant. Mais si les objets sont éloignés de ce cercle ils paroîtront mus  
 „ en l'arc d'un cercle parallèle au premier: par la même raison la varia-  
 „ tion de leur lieu apparent se mesurera dans l'arc d'un grand cercle, dont  
 „ la corde est à la corde d'un arc (égal à la double inclinaison des miroirs)  
 „ comme les sinus de complément de leurs distances respectives de ce cercle  
 „ sont au rayon. Si ces distances sont fort petites, la différence entre la tran-  
 „ slation apparente de quelqu'un de ces objets & celle de celui qui est dans  
 „ la circonférence dudit grand cercle, sera à un arc égal au sinus versé de la  
 „ distance de l'objet du grand cercle à peu près, comme le double du sinus  
 „ de l'angle d'inclinaison des miroirs est au sinus du complément du même.

Cet



Cet Instrument consiste en un *Oùtant*, comme *ABC* Fig. 2. Planche 9. dont le limbe, ou arc *BC* contient 45 degrés divisés en 90 parties égales, ou demi degrés, lesquels, par la nature des réflexions, valent comme des degrés entiers: sur le centre de cet *Oùtant* tourne une Alidade ou Indice, qui marque par l'une de ses extrémités les degrés dans les divisions du limbe. Vers le centre est un Miroir *E* encaissé dans cette règle mobile perpendiculairement au plan de l'Instrument, dont la superficie coïncide avec la ligne qui partant du centre de l'Instrument divise l'Alidade par le milieu, & marque les degrés dans le limbe comme *LM*. C'est sur ce miroir que tombent les premiers rayons des objets, d'où ils sont réfléchis à un autre petit miroir situé à l'un des bras de l'Instrument, lequel est dans le plan du premier ou dans un autre qui lui est parallèle, & au-dessus duquel il s'élève à la même hauteur que le miroir du centre: & comme l'encaissure de ce dernier couvre sa partie postérieure, de-même celle du petit miroir en garnit la moitié qui est la plus proche de l'Instrument, & la seule qui soit enduite de vif-argent, comme il se voit à *F*, l'autre moitié restant transparente. Ce petit miroir qui regarde vers l'Observateur (au-contre du grand) sert à faire observer les objets qu'on a en face, tandis qu'on observe ceux qu'on a à dos par un autre petit miroir *G* placé au même bras de l'Instrument, un peu plus éloigné du centre; mais il faut qu'il soit perpendiculaire au plan, & dans le même que le grand miroir, c'est-à-dire, dans un plan parallèle à celui de l'Instrument, & qui en soit fort proche.

Le premier miroir placé au centre de l'Alidade & de l'Instrument reste fixe. Mais comme son encaissure forme une base circulaire ou de quelque autre figure, laquelle est arrêtée par des vis sur l'Alidade ou Indice, on lui laisse un peu de jeu, afin que par le moyen d'une des vis on puisse l'ajuster de manière qu'il réponde à la ligne du milieu de l'Alidade. Les deux petits miroirs conservent deux mouvemens, l'un circulaire, & l'autre latéral; celui-ci se fait par le moyen des vis, qui retiennent les bases de leurs encaissures sur ce qui les reçoit au bras de l'Instrument, & sert à les placer perpendiculairement au plan dudit Instrument: l'autre se fait par le moyen d'une cheville qui est à la partie postérieure, & qui fait mouvoir circulairement les deux bases de chaque miroir, pour leur donner l'inclinaison nécessaire: de manière que l'Alidade étant mise sur zéro, la superficie de son miroir, & celle du petit qui sert à observer les objets en face, se trouvent parallèles; mais avec l'autre, par lequel on observe les objets qu'on a à dos, elles forment des angles droits parfaits.

La hauteur d'un Astre quelconque sur l'horizon, prise par cet Instrument, est déterminée par l'inclinaison des plans des deux miroirs l'un à l'égard de l'autre, quand l'objet se manifeste exactement dans l'horizon. Cela doit s'entendre de l'inclinaison de chacun des petits miroirs à l'égard du principal, qui est celui de l'Alidade, & chacun dans son emploi; car à ce dernier égard les deux petits sont indépendans l'un de l'autre. Dans l'observation des objets en face, le double de l'angle d'inclinaison est la hauteur cherchée, dont la valeur est marquée dans le limbe, par l'Indice. Dans l'observation des objets à dos, le double de la différence de cet angle d'inclinaison d'avec un droit est aussi la hauteur de l'Astre, laquelle est marquée de la même manière que la précédente par l'Alidade; car la même échelle de degrés sert à l'une & à l'autre observation, sans autre différence que de prendre dans l'une l'angle d'inclinaison des superficies des deux miroirs, & dans l'autre son complément.

Pour l'usage de chacun des deux petits miroirs il y a deux pinules où l'on applique l'œil; la place de ces deux pinules a été suffisamment déterminée par les détails précédens. La pinule destinée à l'observation des objets en face, laquelle est *K1*, a deux trous, ou lumières, l'un desquels est aussi élevé, par rapport au plan de l'Instrument, que le milieu de la partie enduite de vif-argent du petit miroir à laquelle il répond exactement, tandis que l'autre répond à la ligne qui sépare cette partie enduite de vif-argent de celle qui ne l'est pas, ou se place un peu plus bas. La pinule *K2*, qui sert à observer les objets à dos, n'a qu'un trou qui répond exactement au milieu de la transparence du miroir *G*; car celui-ci a deux parties enduites de vif-argent, & entre les deux un petit espace qui ne l'est point, & qui étant par conséquent transparent, & parallèle au plan de l'Instrument, sert à découvrir l'horizon.

Il est des objets, le Soleil par exemple, dont l'éclat réfléchi éblouiroit les yeux, & empêcheroit l'observation: pour obvier à cela, il y a deux verres l'un plus obscur que l'autre *H*; & l'on emploie l'un ou l'autre selon que l'Astre est plus ou moins resplendissant, ou tous les deux, pour tempérer l'éclat de ses rayons. Ces deux verres ont chacun leur encaffure particulière: à l'un des coins est un tenon à vis qui embrasse ces deux encaffures, & qui entre dans deux trous pratiqués au rayon de l'Instrument où sont les miroirs dans le trou *H* quand on observe les objets en face, & dans *I* quand on observe ceux qui sont à dos. Ces deux verres tournent autour de la vis qui les assujettit au tenon, de sorte que  
sans

sans tirer celui-ci du trou, on détourne les verres de la direction du rayon réfléchi, où on les y met, selon qu'il est nécessaire.

La maniere de faire des observations avec cet Instrument, c'est de le placer verticalement, desorte que son plan coïncide avec le cercle vertical, qui passe par le zénith de l'Observateur & l'objet. Après quoi on applique l'œil à la pinule convenable, & l'on tourne l'Alidade circulairement jusqu'à ce que par le petit miroir où l'on dirige la vue, on voye l'objet exactement dans l'horizon. Ce n'est pas par la réflexion qu'on le découvre, puisqu'on le regarde au-travers de la partie du miroir où il n'y a point de vif-argent. Si l'Astre n'est pas encore arrivé au méridien, à mesure qu'il s'élève davantage sur l'horizon on le voit s'en éloigner par le petit miroir, & en avançant peu à peu l'Alidade, il se rajuste & rencontre l'objet.

Si l'objet n'a qu'une foible luëur, comme cela arrive au Soleil quand il est obscuré par des nuages, ainsi qu'aux Etoiles, il faut en ce cas que l'objet tombe sur la partie du miroir qui est enduite de vif-argent, & l'on forme son jugement quand il vient à être dans une même ligne avec celle que fait l'horizon dans l'autre partie du miroir où il n'y a point de vif-argent. Mais alors on doit être attentif à conserver la ligne dans laquelle on voit l'image de l'objet, à la conserver, dis-je, aussi parallèle au plan de l'Instrument qu'il sera possible. Pour cette raison quand on observe l'objet en face, si le Soleil a assez de lumière, il faut que son image réponde au milieu de la partie du miroir qui n'a point de vif-argent, & que l'on regarde par le trou le plus extérieur de la pinule: mais s'il est obscuré, & que sa lumière soit foible, ou si l'on observe quelque Etoile, il faut que son image tombe sur le bord de la partie enduite de vif-argent, & qu'on applique l'œil au trou le plus près de l'Instrument.

Dès que l'objet s'élève sur l'horizon, ou qu'il s'en approche, il faut mouvoir l'Instrument de gauche à droite ou de droite à gauche, le tenant toujours verticalement, & alors on verra que l'image du Soleil paroît comme nager sur l'horizon; mais si l'objet est éloigné de l'horizon, & qu'il ne le touche d'aucune part, il faut avancer l'Alidade, & ajuster l'Instrument vers la partie de l'horizon dont l'objet est le plus près, & quoiqu'alors l'objet se joigne à l'horizon, il s'en éloigne toujours par quelque endroit à mesure qu'il s'élève.

Pour connoître si l'Instrument est bien droit, il faut le porter, en remuant tout le corps, sans faire agir les bras de gauche à droite ou de droite à gauche. S'il est bien droit, l'objet paroîtra parcourir l'horizon;



s'il ne l'est pas, le même objet coupera l'horizon & donnera une hauteur incertaine. Et de cette façon tant que le plan de l'Instrument restera dans celui du cercle vertical mentionné ci-dessus, l'image de l'objet observé ne sortira pas de la ligne de l'horizon.

Pour observer le Soleil avec quelque exactitude, il ne faut pas prendre le centre de cet Astre; parce que son diamètre étant de 30 à 32 minutes, il n'est pas possible d'en déterminer précisément le centre. Il faut donc prendre un des limbes ou bords de cet Astre, c'est-à-dire, le bord d'en-bas ou celui d'en-haut: & on corrige la hauteur en additionnant, ou en soustrayant les 15 ou 16 minutes de son sémi-diamètre, suivant le limbe observé.

Pour faire cette correction on doit se souvenir que l'image de l'objet qu'on observe en face, n'est point renversé. ensuite des deux réflexions, puisque le limbe inférieur du Soleil est réellement tel qu'il paroît; & si c'est ce limbe qu'on observe on doit additionner les 15 ou 16 minutes à la hauteur marquée par l'Indice dans l'Oùlant, afin d'avoir la véritable hauteur du centre du Soleil sur l'horizon; mais il faut les soustraire, si c'est le limbe supérieur qu'on observe. On fera le contraire si l'on observe le Soleil à dos; parce que de cette manière les objets sont renversés, & ce qui est réellement inférieur paroît supérieur: desorte qu'alors il faut soustraire la valeur du demi-diamètre du Soleil, si l'on a pris le limbe inférieur dans l'apparence, lequel est celui qui parvient le premier à toucher l'horizon, & sur lequel tout le corps de l'Astre est élevé; mais si on avoit pris le limbe supérieur apparent, qui laisse tout le corps de l'Astre comme néyé, il faudroit additionner la même quantité.

Pour observer une Etoile, le plus sûr est de la regarder directement par la réflexion de l'Instrument, après avoir mis l'Indice ou Alidade au commencement de la division du limbe, & le faisant glisser (sans perdre l'Etoile de vue) sur ledit limbe, jusqu'à ce que l'objet arrive à l'horizon. Dès qu'on en est venu-là, il n'y a plus de difficulté pour continuer l'observation comme à l'ordinaire avec le Soleil. Mais s'il y a deux ou plusieurs Etoiles d'égale clarté ou grandeur, les unes près des autres, l'observation peut être fautive par le risque que l'on court de prendre une Etoile pour l'autre. Si l'horizon étoit fort serein, & l'Etoile peu lumineuse, il seroit mieux d'employer l'observation à dos; par où l'Etoile se fera voir, & par le moyen du mouvement de l'Indice s'approchera de l'horizon, jusqu'à ce qu'elle s'y joigne. Ces dernières observations se faisant ordinairement de nuit, il est difficile de distinguer alors l'horizon. Pour y réussir il est à propos que l'Observateur s'approche autant qu'il se-

ra possible de la superficie de l'eau; par ce moyen l'horizon étant retreci devient plus aisé à distinguer.

Il y a deux choses à remarquer dans cet Instrument pour faire chaque observation, soit qu'on ait l'objet en face ou à dos; 1. de bien connoître si les miroirs sont perpendiculaires au plan de l'Instrument; 2. d'examiner si l'inclinaison qu'ils doivent avoir entre eux l'un à l'égard de l'autre est celle qui convient. La premiere ne demande pas beaucoup d'apprêts, puisqu'il suffit qu'ils ne s'écartent pas beaucoup de la position convenable de l'Instrument. Pour faire cet examen on choisit un objet à la distance d'une demie lieue, (il seroit plus sûr d'avoir recours à l'horizon) l'*Indice* étant au commencement de la division sur zéro, on regarde par la pinule qui répond au petit miroir par lequel on observe les objets en face. Si alors la ligne de l'horizon vue directement par les deux côtés du miroir, & celle que réfléchit le miroir de l'*Indice*, coïncident ensemble & ne font qu'une seule & même ligne, c'est une marque que le miroir est bien situé: Et s'il ne l'est pas encore on pourra y remédier par le moyen des petites vis mises à cette fin sur la planchette qui sert de base à son cadre, haussant les unes & baissant les autres jusqu'à ce que les lignes coïncident. Le second examen se fera en plaçant l'Instrument verticalement, & tenant l'*Indice* sur zéro, on regarde comme auparavant par la pinule: si l'horizon apparent qui se trace dans la partie enduite de vif-argent du petit miroir, se rencontre avec celui qui se voit directement par-là, & qui n'est point apparent, & forment une ligne droite, les deux miroirs seront parallèles; s'ils ne le sont pas, c'est que l'un est plus haut que l'autre; on tourne alors le petit autant qu'il est nécessaire jusqu'à ce qu'il soit ajusté par le moyen de la cheville qui est derriere l'Instrument, après quoi on presse une petite vis, qui est-là exprès pour empêcher le miroir de se mouvoir ou de se déplacer.

Pour les observations des objets qu'on a à dos, on examine le petit miroir destiné à cet effet, de la même maniere qu'on examine les autres. La premiere épreuve se fait en le plaçant horizontalement, & la seconde en le plaçant verticalement. Etant ainsi ajusté l'observation que l'on fera d'un objet en face, s'accordera avec celle d'un objet à dos, à-moins que l'Observateur ne soit dans un lieu trop élevé au-dessus de la superficie de l'eau, comme cela arrive dans les grands Vaisseaux; car en ce cas l'Observateur n'est point dans la ligne droite qui va d'un bout de l'horizon à l'autre, mais plutôt il est beaucoup plus haut. Pour corriger cette petite différence, au-lieu de poser l'*Indice* sur zéro pour éprouver l'Instrument

strument verticalement dans l'observation des objets à dos, on le placera loin du zéro le double du nombre de minutes qui se trouvent dans la différence qu'il y a entre l'horizon apparent & le véritable, selon que celui-là est plus bas que celui-ci. Après quoi les images ou lignes des deux horizons, c'est-à-dire, de l'horizon postérieur vu par réflexion, & de l'horizon antérieur qu'on a directement devant soi, s'accordant entre elles, on pourra en toute sûreté faire les observations.

Il n'est pas hors de propos d'avertir ici que l'horizon postérieur vu par la réflexion est renversé, c'est-à-dire, que l'eau paroît au-dessus & le Ciel en bas.

Quand on fait ces épreuves on suppose le miroir de l'*Indice* bien ajusté dans son lieu & immobile. On l'examine par le moyen d'une échelle, &, comme on vient de le dire, il faut qu'il soit placé bien perpendiculairement & dans la ligne de la direction de l'*Indice*.

A l'égard de l'exactitude requise dans la fabrique de cet Instrument, il y a diverses précautions que l'Ouvrier ne doit point négliger; & principalement il ne sauroit trop apporter d'attention dans la division du limbe, car toutes les erreurs qu'il y commet sont doubles: la raison en est, que comme chaque demi degré vaut un degré entier par l'effet de la réflexion, de-même l'erreur d'une minute dans la transversale, ou point de division, équivaut à deux. L'Alidade ou *Indice* doit avoir un mouvement fixe sur le centre, & par conséquent son axe doit rester constamment perpendiculaire au plan de l'Instrument. Son mouvement doit être doux & par-tout égal, de peur qu'elle ne plie par la pointe; & pour plus de sûreté à cet égard, il conviendrait qu'elle fût un peu plus forte, & qu'on la fît un peu plus large à l'extrémité qui est vers le centre; on prévient par-là les inconvéniens où l'exposé sa trop grande flexibilité.

Les superficies des miroirs doivent être exactement planes, & unies; car la moindre inégalité ou courbure non seulement feroit confondre les objets, mais aussi varier leur véritable situation, quand on les verroit par la réflexion; enfin tout l'ouvrage y compris le bois & le métal, c'est-à-dire le limbe, le centre, & les rayons, doivent être dans un même plan, & tous les miroirs dans un autre parallèle à celui-là, & le plus près qu'il est possible. Les verres opaques, quoiqu'il soit à propos qu'ils soient bien unis, ne requierent pas une si grande exactitude que les autres verres, pour lesquels il faut une attention extrême, outre qu'il convient de leur donner assez d'épaisseur. Enfin il est nécessaire que les superficies de chaque verre opaque soient parfaitement parallèles, ou du moins



moins autant qu'il est possible: au-reste ces sortes de verres peuvent être ou de métal, ou de cristal.

L'invention de cet Instrument procure dans les observations divers avantages, que n'ont pas ceux dont on s'est servi jusqu'aujourd'hui dans la Navigation. Ces avantages sont:

Le roulis du Vaisseau n'empêche pas l'effet de cet Instrument, vu que l'objet lumineux venant à paroître sur l'horizon par le moyen de la réflexion, on découvre & l'objet & l'horizon au-travers du même miroir; & quoique tout le corps de l'Instrument soit agité, & que les objets semblent mus dans le miroir, ils ne laissent pas de garder la même situation l'un à l'égard de l'autre: d'où il suit que si l'Astre & l'horizon sont arrangés de manière qu'ils se touchent, le mouvement ne les séparera point: tout au plus ils fortiront du miroir si l'agitation est bien grande, mais ils rentreront, & avec la même facilité on verra l'Astre s'élever sur l'horizon, s'il reste dans le Méridien, ou s'il décline. Il sera en même tems aussi aisé de connoître sa situation, que de la corriger en perfectionnant & réitérant l'observation autant de fois qu'il sera nécessaire. Cet avantage ne se trouve pas dans les Instrumens ordinaires, & bien loin qu'on s'en puisse prévaloir dans pareilles occasions, à peine, après beaucoup de peine & de travail, peut-on trouver par leur moyen une Latitude qui ne diffère que de 10 à 12 minutes de la véritable, encore ne peut-on pas s'assurer de la justesse de l'observation. Souvent même les observations faites par diverses personnes sur une Mer tranquille, & par un tems serein, different entre elles au-delà de la quantité que je viens de marquer.

Tous les Instrumens dont nous avons connoissance, & dont on se sert communément dans la Navigation pour observer les Latitudes, sont incommodés, en ce qu'il faut en observant avoir en même tems l'œil sur deux objets, qui étant de différente espèce, & situés dans des distances fort inégales, ne peuvent être parfaitement distingués, & l'observation est sujette à être interrompue: d'où il suit qu'on ne peut se faire aucune idée exacte de l'image ou de l'ombre du Soleil, ni de l'horizon, qui est retracée dans l'Instrument ordinaire; vu que l'horizon est trop éloigné de cette image, & qu'en faisant attention à l'un on perd l'autre de vue; ce qui n'arrive point avec le nouvel *Oïtant* dont il est ici question, dans lequel on découvre distinctement le disque du Soleil & l'horizon dans le même lieu, & par cette raison lorsqu'ils coïncident ils ne forment plus qu'un seul objet. Et cet objet c'est le point de leur attouchement, ou la peti-

te distance qu'il y a de l'un à l'autre s'ils ne parviennent point à se toucher. Mais comme il importe de détruire cette distance pour que l'observation soit bonne, il est évident que quoique les objets soient ici séparés, on ne fait attention à aucun en particulier, puisqu'il ne s'agit pas de les comparer entre eux, mais seulement de les unir.

Dans tous les Instrumens ordinaires on ne peut observer la hauteur méridienne du Soleil, quand sa lumière est trop foible pour faire ombre & tracer son image dans lesdits Instrumens, ce qui arrive lorsque quelque nuage épais l'offusque. Au-contre, dans l'Instrument en question l'observation se fait alors avec la même précision que si les rayons de cet Astre étoient dans toute leur force, avec cette seule différence, qu'étant foibles il n'est pas nécessaire d'interposer les verres opaques destinés à tempérer leur éclat & leur vivacité. A quoi il faut ajoûter que quoique l'horizon soit un peu brouillé, il n'empêche pas le succès de l'observation, pourvu qu'il soit perceptible à l'œil nud, puisqu'on le voit de la même façon & sans la moindre différence au-travers du miroir, & l'observation se fait aussi exactement dans ces deux cas que s'il n'y avoit pas le moindre obstacle au Soleil & à l'horizon. Ces sortes de cas se rencontrent fréquemment sur Mer, & sont cause qu'on ne peut connoître la Latitude dans certains parages, où cette connoissance seroit extrêmement nécessaire.

Tant que le Soleil est près du zénith, ou les hauteurs observées sont peu exactes, ou elles sont tout-à-fait inutiles, & dans aucun de ces cas il n'y auroit pas de prudence à s'y fier. La raison est, qu'il faut que le mouvement de l'Astre soit considérable pour qu'on l'apperçoive dans l'Instrument; mais la justesse de l'Instrument dont nous parlons ici, est telle qu'on y remarque jusqu'à une minute, ce qui paroît étonnant à ceux qui sont accoutumés d'observer avec des Instrumens où 3 ou 4 minutes ne se font point remarquer, quelque attentifs qu'ils soient ceux qui dirigent ces sortes d'Instrumens. Pour s'en convaincre, il suffira de concevoir que le corps du Soleil est transposé à l'horizon par l'effet de la réflexion, & par conséquent tous les mouvemens qu'il fait étant près du zénith, répondent ici à ceux qu'il fait le matin quand il commence à se lever ou le soir quand il se couche.

Aux quatre avantages essentiels que l'on vient d'expliquer, on peut en joindre d'autres qui résultent du maniement dudit Instrument, lesquels en certains cas ne sont pas moins importans que les précédens. Tel est celui-ci, savoir, qu'avec la même facilité qu'on observe le petit arc de la hauteur du Soleil ou d'un autre Astre qu'on a en face, on observe aussi le  
plus

plus grand de celui qu'on a à dos. D'où il suit que si une partie de l'horizon est totalement obscurcie, ou interceptée par la côte voisine, on peut faire l'observation par le côté opposé.

La disposition de cet Instrument & la position qu'il requiert, ne l'exposent pas tant au vent que les autres; tout le volume de celui-ci est presque couvert du corps de l'Observateur, de-là vient qu'il n'est pas si agité quand le vent est extrêmement fort. Enfin il a encore d'autres avantages & commodités qui le rendent préférable aux Instrumens de cette espèce inventés jusqu'ici, comme il sera aisé de s'en convaincre par l'usage. Mais il est sur-tout estimable par la facilité qu'il y a à le diriger.

## CHAPITRE II.

*Remarques sur la Navigation depuis le Port Périco jusqu'à la Puna.  
Vents & Courans dans cette Traversée.*

**L**es *Brisés* sont, comme il a été dit, la cause du changement des Saisons & du Climat de *Panama*, & d'où provient l'Été. C'est ce même vent qui fait varier le tems dans la traversée du Port de *Périco* à *la Puna*, ou plutôt jusqu'au *Cabo Blanco*. Après que ce vent a commencé à se faire sentir à *Panama*, il s'étend peu à peu, & combat les vents de Sud jusqu'à ce qu'il les ait surmontés, & qu'il se soit établi. Ordinairement les *Brisés* ne se font pas sentir au-delà de l'Equateur, où elles ont même assez peu de force, de sorte qu'elles sont souvent interrompues par des calmes, ou par d'autres vents foibles & variables. Quelquefois pourtant elles pénètrent plus loin, & jusqu'à l'Île de *la Plata*, ou aux environs. Leur plus grande force se fait toujours sentir à mesure qu'on approche de *Panama*. Ce vent, qui court du Nord au Nord-Est, nettoie l'air de tout nuage, éclaircit les côtes en écartant les brouillards, & n'est point accompagné de pluies orageuses; mais il pousse des bouffées si violentes & si fréquentes, surtout depuis le Cap *San Francisco* jusqu'au Golphe de *Panama*, que sans une attention particulière dans la manœuvre on courroit de grands risques.

Quand les *Brisés* cessent, les vents de Sud commencent à s'animer, & parviennent à un degré de force au-dessus des *Brisés* quand ils sont bien établis. Ces vents ne viennent pas précisément du Midi comme plusieurs l'ont cru; mais ils courent du Sud-Est au Sud-Ouest, s'éloignant plus du



Sud en certains tems qu'en d'autres. Quand ils inclinent au Sud-Est, qui est le côté du Continent, ils sont accompagnés d'orages & de tempêtes, qui heureusement ne sont pas de durée. Les Navires qui font la traite de la Côte du Pérou, de *Guayaquil* pour *Panama*, partent de leurs Ports respectifs pendant que les vents de Sud régnent, afin de profiter de ceux du Nord pour leur retour, & pour abrégier leur voyage. Ce n'est pas qu'ils observent toujours cette règle, & qu'ils ne fassent ce trajet pendant qu'il régné d'autres vents; mais en ce cas ils risquent d'être plus longtems en mer jusqu'à ce qu'ils aient gagné le Port de *Payta*. Quand il leur arrive de naviguer ainsi dans la Saison contraire, ils sont obligés de toucher aux Ports de *Tumaco*, d'*Atacames*, de *Manta*, ou à *Punta de Santa Helena* pour faire de l'eau & des vivres.

Tels sont les vents alisés qui régnent toujours dans cette traversée: ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des changemens à cet égard, mais ils durent peu, & le vent établi reprend toujours le dessus.

Les courans ne tiennent pas une route si régulière que les vents; car dans la Saison des *Brises* les eaux courent depuis *Morro de Puercos* jusqu'à la hauteur de *Malpelo* au Sud-Ouëst & Ouëst, & de-là jusqu'au Cap *San Francisco* elles portent à l'Est & Est-Sud-Est en inclinant vers la *Gorgone*. Depuis le Cap *San Francisco* elles portent au Sud & Sud-Ouëst, & conservent cette direction jusqu'à 30 ou 40 lieues en mer; avec cette différence que leur mouvement est plus ou moins fort, selon la force ou la foiblesse des *Brises*.

Quand les vents de Sud soufflent, les courans portent depuis la Pointe de *Santa Helena* jusqu'au Cap *San Francisco* par Nord & Nord-Ouëst, aussi à 30 ou 40 lieues en mer: de-là jusqu'à la hauteur & le méridien de *Malpelo* ils inclinent vers l'Est avec beaucoup de force, & au Sud-Est depuis *Morro de Puercos*, le long de la côte, néanmoins à quelque distance, puisque leur direction tend vers le Golphe de la *Gorgone*; mais depuis *Malpelo* jusqu'à *Morro de Puercos* par le Méridien du premier, ils portent avec violence au Nord-Ouëst & à l'Ouëst. De-même, dans la traversée de *Cabo Blanco* à la Pointe de *Santa Helena* les eaux de *Guayaquil* sortant avec violence quand ce Fleuve est enflé, comme on le verra dans son lieu, courent à l'Ouëst; & au-contraire, quand la Riviere est basse, ils entrent dans le Golphe de la *Puna*. Le premier effet se remarque pendant que les *Brises* régnent, & le second quand ce sont les vents de Sud.

Dans quelque tems qu'on fasse voile de *Péico* pour *Guayaquil* ou pour la Côte du Pérou, on tâche d'éviter l'Île de la *Gorgone*, pour ne point

s'en-

*s'engorgonner*, comme parlent les Pilotes de cette Mer; ce qui n'arrive que trop fréquemment, ou par négligence, ou plus ordinairement quand les Vaisseaux ont été retardés par des calmes. Il n'est pas moins nécessaire d'éviter l'Ile de *Malpelo*, dont le nom \* annonce assez ce qu'elle est: & dans l'alternative de *s'engorgonner*, ou d'aller périr sur cette Ile, il vaudroit encore mieux choisir le premier que l'autre: on en seroit quitte à meilleur marché, & pour quelque retardement dans le voyage.

Dès qu'une fois on vient à découvrir l'Ile de *la Gorgone*, il est bien difficile de s'en éloigner en gouvernant par le Sud, le Sud-Ouest, l'Ouest, & même par le Nord; desorte que le plus sûr en pareil cas est de revirer vers *Panama*, en suivant la côte, parce que c'est-là que les eaux changent de direction; & il faut bien prendre garde de ne pas trop s'en éloigner, de peur de retomber dans le fil du courant qui porte au Sud-Est.

Les terres de toute la côte depuis *Panama* jusqu'à la pointe de *Santa Helena*, sont de médiocre hauteur; mais dans quelques parages on découvre dans le lointain des Montagnes fort hautes, qui font partie des *Cordillères* intérieures. *Monte Christo* est l'endroit par où l'on connoît *Manta*: c'est une Montagne assez haute, au bas de laquelle est un Village de même nom.

Dans les anses que forme cette côte, particulièrement dans celles où il y a des embouchures de Rivières, il est dangereux de trop s'avancer vers terre, à cause qu'il y a des basses qui ne sont même pas assez connues des Pilotes du Pays. Dans l'Anse, ou Golphe, de *Manta*, il y en a une où divers Vaisseaux ont touché à trois ou quatre lieues de terre. Ils s'en sont tirés heureusement, parce que l'eau y est fort tranquille: mais on a été obligé de leur donner la carène d'abord après, pour boucher les voyes d'eau qu'ils s'étoient fait en touchant.

Dans toute cette traversée on éprouve rarement la Mer mâle. Les grains de vent & de pluie y sont à-la-vérité plus fréquens, mais ils agitent peu la Mer, & cessent même dès que le vent commence à foiblir.

Pendant que les vents de Sud régneront il y a des brouillards sur les côtes, qui en sont souvent toutes couvertes; c'est ce que nous expérimentâmes en partie dans notre voyage; mais c'étoit peu de chose, puisque nous ne laissons pas de dessiner les divers prospects qu'elles formoient. C'est tout le contraire quand les *Brises* régneront; car alors l'air étant toujours serein, les côtes ne sont point offusquées, & l'on peut alors s'en approcher avec plus de sûreté & de confiance.

CHA-

\* *Malpelo*, comme qui diroit *Maupeli* ou *Mauvais-peli*.

## C H A P I T R E III.

*De notre séjour à Guayaquil, & des mesures que nous prîmes pour nous rendre à la Montagne.*

LE Navire le *San Christoval*, que nous avions laissé mouillé à la *Puna*, remit à la voile après notre départ pour entrer dans le Fleuve, & la nuit du 26 de *Mars* 1736 vint jeter l'ancre vis-à-vis de la Ville. Le lendemain nos Equipages & Instrumens furent portés à terre, & nous commençâmes nos observations pour déterminer la situation de *Guayaquil* selon sa Latitude & sa Longitude: mais quoique l'envie d'y réussir nous rendît fort attentifs à observer une immersion des satellites de *Jupiter*, pour nous consoler en même tems de n'avoir pu observer l'Eclipse de Lune, nous ne fûmes cette fois pas plus heureux qu'à l'égard de l'Eclipse. L'air couvert de nuages qui avoient de la peine à se dissiper entièrement, ne nous permit pas de venir à bout de notre dessein. Le jour étant plus favorable que la nuit à nos opérations Astronomiques, nous en profitâmes pour prendre diverses hauteurs méridiennes du Soleil; & nous tâchâmes de saisir les momens de la nuit où les nuages laissoient quelque intervalle, pour observer les Etoiles que nous découvriens.

A notre arrivée à *Guayaquil* le Corrégidor de cette Ville, de qui nous recevions toute sorte de civilités, ainsi que des Officiers du Roi & autres Personnes de distinction, donna avis au Corrégidor de *Guaranda* de notre arrivée, afin qu'il eût soin d'envoyer des voitures au Port de *Caracol*, pour nous transporter à la Montagne, dont le passage étoit alors effectivement interrompu à cause de la Saison, car c'étoit vers la fin de l'Hiver dans ce Pays-là; tems extrêmement contraire à ce voyage, tant parce que les chemins sont mauvais, que parce que toutes les Rivieres sont débordées, & qu'on ne peut les guérer sans danger, n'y ayant point de ponts à cause de leur largeur.

Le Corrégidor de *Guaranda* étoit alors retenu à *Quito* pour des affaires concernant son emploi. Mais *Don Dionysio de Alcedo*, y *Herrera*, Président & Gouverneur de cette Province, étant informé de notre dessein, lui donna ordre de se rendre d'abord à son Corrégiment, & de pourvoir à tout ce qui nous seroit nécessaire pour notre voyage; il envoya en même tems des ordres circulaires à tous les autres Corrégidors, dont les jurisdic-  
tions



tions se trouvoient sur notre route jusqu'à *Quito*, leur enjoignant de nous rendre tous les services possibles. Tout étant ainsi disposé, & les Mules dont nous avions besoin étant déjà en marche pour *Caracol*, où elles arrivèrent le 6 de *Mai*, nous nous préparâmes à nous embarquer sur le Fleuve, qui est la route que l'on prend ordinairement: ce n'est pas qu'il n'y en ait une par terre, mais elle est impraticable à cause des marais qui se trouvent tout le long du chemin depuis *Guayaquil* jusqu'à *Caracol*, sans compter quantité de grandes Rivières qu'il faut passer; de manière que cette route ne se peut faire qu'en Été, encore faut-il que le Voyageur ne soit embarrassé d'aucun bagage, & qu'il sache les lieux, où il y a des canots pour passer les Fleuves.

## C H A P I T R E IV.

*Description de Guayaquil. Sa situation, découverte, fondation, grandeur, & structure des Maisons de cette Ville.*

Quoiqu'on ne soit pas bien assuré du tems auquel on commença à bâtir la Ville de *Guayaquil*, il est néanmoins décidé que ce fut la seconde Ville que les *Espagnols* fondèrent, non seulement dans cette Province, mais même dans tout le Royaume du *Pérou*, puisque selon les anciens Mémoires conservés dans les Archives de la Ville, sa fondation suivit immédiatement celle de la Ville de *Picera*. Or celle-ci ayant été fondée en 1532, & la Ville de *los Reyes*, *Rimac* ou *Lima* en 1534, ou, selon d'autres, en 1535, ce doit être dans l'intervalle de ces deux ans qu'on jeta les premiers fondemens de *Guayaquil*; sous la conduite de l'*Adelantado Belalcazar*\*; mais elle subsista peu dans cette nouvelle forme. Les *Indiens*, après diverses insultes, la prirent & la détruisirent. En 1537 le Capitaine *Francisco de Orellana* la rétablit. D'abord elle fut située sur le Golphe de *Charapoto*, un peu plus au Nord qu'elle n'est présentement, & à peu près dans l'endroit où est à-présent le Village de *Monte Christo*; ensuite elle fut rebâtie dans le lieu qu'elle occupe présentement, qui est la rive ou côte occidentale du Fleuve de *Guayaquil* par les 2. deg. 11. min. 21. sec. de Latitude Australe suivant nos observations. Sa Longitude n'est pas déterminée par des observations particulières; mais, à en ju-

\* Commandant.

ger par celles que nous fîmes à *Quito*, elle est par les 297. deg. 17. min. du Méridien du *Pic de Ténériffe*. Ses anciens Habitans ayant été transférés par *Orellana*, comme nous venons de le dire, bâtirent leurs habitations sur le penchant d'une Colline nommée *Cerrillo Verde*, & c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la vieille Ville, ou *Ciudad Vieja*. Dans la suite les Habitans se trouvant d'un côté trop resserrés par la colline, & de l'autre par les *esteros* ou inégalités causées par les eaux qui creusent ce terrain, ont jugé à-propos, non pas de quitter entièrement le lieu, mais de bâtir une autre Ville à 5 ou 600 toises de celle-là, & commencèrent à exécuter ce projet en 1693, conservant la communication avec la vieille Ville par un pont de bois, qui a environ 300 toises de long, & sur lequel on traverse sans incommodité les creux qui sont entre les deux Villes: dans les intervalles que ces creux laissent des deux côtés du pont, il y a des maisons habitées par de pauvres gens, lesquelles unissent les deux Villes.

L'étendue de cette Ville est très-considérable, puisque depuis la vieille Ville jusqu'à la nouvelle elle occupe tout le long du Fleuve un terrain d'une demi-lieue. Mais elle a très-peu de profondeur, chacun se piquant de bâtir sur le bord du Fleuve, non seulement pour jouir de l'amusement que fournit le Commerce qui s'y fait, mais aussi pour profiter des vents agréables qu'il attire, & qui rafraîchissent ses bords; vents d'autant plus attrayans qu'ils sont rares en Hiver.

Toutes les Maisons de l'une & de l'autre Ville sont de bois; celles de la nouvelle & quelques-unes de la vieille sont couvertes de tuiles; les autres ont des toits de chaume ou de *gamalote*. Présentement il est défendu d'en faire de pareils, pour éviter les incendies, dont la Ville a senti des effets dans neuf occasions différentes, & toujours avec une très-grande désolation. La plupart de ces incendies sont arrivés par la malice des *Nègres*, qui pour se venger des châtimens que leurs Maîtres leur infligeoient, ont jetté du feu sur les toits de leurs maisons, favorisés par les ténèbres & le silence de la nuit, & par-là ont ruiné non seulement les maisons de ceux contre qui ils étoient animés, mais causé une perte infinie au reste de la Ville.

Quoique les Maisons ne soient que de bois, elles sont néanmoins extrêmement belles & grandes; elles sont toutes à un étage avec un entresol, & le bas est occupé dans l'intérieur par des Magazins, & sur le devant par des Boutiques de toute espèce, qui ont généralement des portiques fort spacieux, qui sont les seuls passages qu'on ait en Hiver, les rues étant alors impraticables.

Com-

Comme on y est toujours en crainte, & avec raison, contre le feu, on a jugé à-propos de séparer les cuisines des maisons, afin de prévenir les malheurs que la négligence peut causer quelquefois. Elles sont fort élevées, à 12 ou 15 pas de distance des maisons avec lesquelles elles communiquent par une galerie découverte en manière de pont. Cette galerie est construite fort légèrement, afin qu'elle puisse être abattue dans l'instant que le feu prend à la cuisine. Les Personnes distinguées de la Ville occupent les appartemens de l'étage d'en-haut, & les entrefols sont loués aux Etrangers qui trafiquent dans la Ville, ou qui s'y arrêtent en passant avec leurs marchandises.

Le terrain sur lequel la Ville neuve est située, & tout celui d'alentour, n'est pas praticable en Hiver pour des gens à pied ou à cheval; car outre qu'il a un fond de craye spongieuse, il est par-tout si égal, que n'ayant point de pente, il n'offre aucun écoulement à l'eau; de sorte que dès-qu'il pleut, ce n'est plus qu'un bourbier. On est donc obligé, quand les pluies commencent & jusqu'à la fin de l'Hiver, de mettre au-travers des rues, des places & autres lieux où il n'y a pas de portiques, de grosses & larges poutres pour pouvoir marcher par-dessus. Cette invention a cela d'incommode, que si celui qui marche vient à glisser il s'enfonce dans la boue, d'où il ne peut se tirer qu'en remontant sur la poutre. Dès-que l'Été commence le terrain est bientôt sec & ferme. Dans la vieille Ville le sol n'est pas si mauvais, étant tout gravier; & quoique l'eau y cause quelque boue, elle n'amollit pas le fond, & n'empêche pas d'y marcher en tout tems.

La Ville de *Guayaquil* est défendue par trois Forts, dont deux sont situés sur le bord de la Rivière tout près de la Ville, & le troisième est derrière & défend l'entrée d'un *Estero*. Toutes ces Fortifications ont été faites il n'y a pas long-tems. Autrefois il n'y avoit qu'une batterie sur un cavalier de pierre, laquelle subsiste encore & est dans la vieille Ville ou *Ciudad Vieja*. Les trois premiers Forts sont bâtis de grosses pièces de bois bien solides, & disposées en façon de palissades les unes dans les autres. Ce bois se maintient incorruptible dans l'eau & dans la boue, & convient fort à un lieu si humide. Avant que cette Ville fût ainsi fortifiée, elle eut le malheur d'être prise & saccagée dans deux occasions par des Pirates qui pénétrèrent dans la Mer du Sud en 1686 & 1709. Cette dernière fois ils auroient eu lieu de se repentir d'avoir entrepris cette attaque, sans un Mulâtre, qui voulant se venger de quelques personnes de la Ville, introduisit l'Ennemi dans la Place par des chemins secrets, par où les

Habi-



Habitans ne les attendoient pas, de maniere que se voyant surpris, ils ne purent empêcher que l'Ennemi ne se rendit maître de la Ville.

Les Eglises & les Couvens sont aussi de bois à l'exception de celui de *Saint Dominique* situé dans la vieille Ville, lequel est de pierres. La trop grande solidité du terrain empêche qu'on n'employe beaucoup ces matériaux, à cause de la difficulté de creuser les fondemens. Les Couvens de la nouvelle Ville, outre l'Eglise Paroissiale, sont un de *St. François*, un de *St. Augustin*, & un Collège de *Jésuites*; les uns & les autres ont fort peu de sujets, à cause de la modicité des revenus dont ils jouissent. Il y a aussi un Hôpital de fondation, mais qui n'a que les quatre murailles.

La Ville & sa juridiction est gouvernée par un Corréjidor pourvu par le Roi pour l'espace de cinq ans. Il est soumis au Président, & à l'Audience de *Quito*; les Lieutenans du Corréjidor repartis dans sa juridiction le reconnoissent en revanche pour leur supérieur. Pour le Gouvernement Politique & Civil il y a un Corps d'*Alcaldes* ordinaires & de Régidors, & un Tribunal des Caisse du Roi composé de deux Juges, Officiers des Finances Royales, lesquels sont le Trésorier & le *Contador* ou Maître-des-comptes préposés pour le recouvrement des Tributs des *Indiens* de cette juridiction, des Droits d'entrée & de sortie, & de l'Impôt sur les denrées qui se consomment dans cette Ville.

Quant au Gouvernement Spirituel il y a un Vicaire de l'Evêque de *Quito*, qui est ordinairement le Curé de la Ville.

## C H A P I T R E V.

*Habitans, Coutumes & Richesses de Guayaquil; & difference des Habillemens des Femmes.*

LA Ville de *Guayaquil* est, à proportion de sa grandeur, l'une des plus peuplées des *Indes*. Le Commerce y attire beaucoup d'Etrangers, ce qui ne contribue pas peu à la rendre fort peuplée. On y compte 20000 Ames de tout âge & de toute condition. Une grande partie de ses Habitans les plus distingués sont des *Européens* mariés & établis; après ces Familles & celles des Créoles, le reste est composé de *Castes*, comme dans les autres Villes dont nous avons parlé.

Tous ces Habitans en état de porter les armes, sont distribués en diverses Compagnies, selon les qualités & *castes* des personnes; de manie-

re qu'ils sont eux-mêmes les défenseurs de leur Patrie & de leurs Biens. L'une de ces Compagnies, toute composée d'*Européens* & nommée la *Compagnie des Etrangers*, est la plus nombreuse & la plus brillante; car sans s'excuser sur leur rang ou qualité, ils prennent tous les armes dès-que l'occasion le demande, & accourent aux ordres de leurs Officiers, gens choisis parmi ceux qui ont servi en *Espagne*, & qui doivent avoir plus d'expérience & de conduite dans les expéditions militaires. Le Corrégi-dor est le principal Chef des Armes; il a sous lui un Mestre-de-Camp & un Sergent-Major pour la Discipline, & pour faire exercer les Compagnies.

Quoique le Climat de ce Pays ne soit pas moins chaud que celui de *Panama* & de *Cartagène*, il a cela de particulier, que les hommes n'y ont pas le même tein qu'ailleurs; & si un Auteur a appelé ce Pays *Les Pays-Bas Equinoxiaux*, à cause de la ressemblance de sa situation avec *Les Pays-Bas d'Europe*, on peut lui donner ce nom avec autant de raison à cause de la ressemblance de la couleur des habitans. En effet, excepté ceux qui sont nés du mélange de différent sang, tous les autres sont blonds, & ont les traits du visage si parfaits, qu'il faut avouer qu'ils ont l'avantage de la beauté non seulement sur tous les autres habitans de la Province de *Quito*, mais même sur ceux de tout le *Pérou*. Il y a là-dedans deux choses d'autant plus remarquables, qu'elles sont contraires à l'opinion commune; l'une est que le Pays étant si chaud, les naturels n'y sont point bazanés ou olivâtres; l'autre que les *Espagnols* n'ayant pas naturellement le tein aussi blanc que les Nations Septentrionales d'*Europe*, leurs enfans, s'entend ceux qu'ils ont eus d'une *Espagnole*, sont blonds à *Guayaquil*. Je ne vois aucune raison qui puisse décider cette difficulté; car si l'on veut l'attribuer aux eaux de la Rivière sur laquelle la Ville est bâtie, je ne crois pas qu'on puisse se payer de cette raison, puisque bien d'autres hommes ont l'avantage de vivre sur les bords d'un Fleuve sans avoir celui d'être blanc. Au-lieu qu'ici il y a beaucoup de blondins, & que tous les petits enfans y ont les cheveux & le sourcils blonds, accompagnés de fort beaux traits de visage.

A ces avantages personnels la Nature, libérale envers les habitans de cette Ville, a ajouté d'autres qualités, comme l'agrément & la politesse, par lesquelles ils ne brillent pas moins, & qui engagent plusieurs *Européens*, après qu'ils ont fait quelque séjour à *Guayaquil*, à s'y marier & à s'y établir, sans qu'on puisse dire que l'intérêt y ait part; puisque les Filles n'y sont pas aussi avantagées des dons de la Fortune que dans quelques autres Villes de ces Contrées, car les habitans n'y sont pas si riches.

L'Habillement des Femmes de *Guayaquil* est assez semblable à celui des Femmes de *Panama*, excepté qu'au-lieu de la *Polléra*, elles portent le *Faldellin* quand elles vont en visite, ou qu'elles régaleront chez elles. Cette *Robe*, ou *Faldellin*, n'est pas plus longue que la *Polléra*. Elle est ouverte par devant, & les deux côtés se croisent l'un sur l'autre. Elle est garnie de bandes d'une autre étoffe plus riche, de demie aune de large, & ces bandes sont chargées de dentelles fines, de franges d'or & d'argent & de très-beaux rubans, les uns & les autres disposés avec tant d'art & de symétrie, qu'ils rendent cet habillement extrêmement beau & brillant. Quand elles sortent & qu'elles ne veulent pas mettre la mante, elles mettent une cape de bayette de couleur de musc clair, également garnie de bandes de velours noir, mais sans dentelles ni autre chose. Leur cou & leurs bras ne sont pas moins parés qu'à *Panama*, de chaînes, de perles, de rosaires, de bracelets, & d'ouvrages de corail. A leurs oreilles elles portent des pendans chargés de pierrieres, auxquels elles ajoutent de petits boutons de soye noire de la grosseur d'une Noisette tout hérissés de perles: on les appelle *Polizonés*, & on ne peut rien voir de plus beau.

Les richesses de cette Ville ne sont pas extraordinaires, quoiqu'à son commerce on pût soupçonner le contraire. Les deux saccagemens qu'elle a soufferts, & les incendies sont sans-doute cause de cette médiocrité: en effet elle a été entièrement détruite par ces accidens; & quoique les maisons n'y soient bâties que de bois, comme nous l'avons dit, & que ces matériaux ne content que la peine de les couper, les Montagnes étant chargées, cela n'empêche pas qu'il n'y ait des maisons qui reviennent à 15 ou 20000 piastras, & souvent davantage selon leur grandeur: les ouvriers y sont fort chers & le fer encore plus, c'est ce qui est cause que les maisons content tant. Les *Européens* qui ont fait quelque fortune dans cette Ville, & qui n'y ont pas de biens fonds qui les y retiennent, se transportent ordinairement avec leurs familles à *Lima*, on à quelque autre Ville du *Pérou*, où ils ne craignent ni les Elémens, ni les Ennemis. Cependant il y a des habitans à *Guayaquil* riches de 50 à 60000 écus, & beaucoup qui le sont moins. En général ce n'est point par l'opulence que ce Peuple brille, quand on le compare avec les habitans du *Pérou*, comme nous le verrons en son lieu.





## C H A P I T R E VI.

*Climat de Guayaquil. Division de l'Hiver & de l'Été. Incommodités du Pays & maladies qui y régissent.*

L'Hiver commence à *Guayaquil* avec le mois de *Décembre*, quelquefois il tarde jusqu'au milieu, & quelquefois jusqu'à la fin de ce mois. Il dure jusqu'en *Avril* ou en *Mai*. Il semble, dans cette Saison, que tous les Elémens, les Serpens & les autres Insectes soient d'accord pour tourmenter les hommes. La chaleur est extrême, puisqu'autant qu'on en peut juger par les expériences du Thermomètre, le 3. *Avril*, tems auquel elle commence à diminuer, cet Instrument marquoit à 6 heures du matin 1022, à midi 1025, & à trois heures du soir 1027; d'où il suit qu'au plus fort de l'Hiver ce Climat est plus chaud que celui de *Carthagène*. Les pluies ne sont pas moins fortes & continuelles, accompagnées de tonnerres & d'éclairs épouvantables. Enfin tout semble conjuré contre ces pauvres habitans: la chaleur y est intolérable en soi-même; les pluies & les Rivières qui entrent dans le Fleuve le faisant enfler, inondent tout le terrain & le rendent impraticable. Le calme qui régne pendant ce tems-là fait désirer la fraîcheur, & la quantité innombrable d'Insectes qui infectent l'air & la terre est insupportable. Les Couleuvres, les Vipères, les Scorpions, les Millepieds entrent familièrement dans les maisons au péril de la vie des habitans, si par malheur ils viennent à les piquer; & quoique ces cruels Reptiles ne manquent pas durant toute l'année, il semble que dans le tems dont nous parlons il en pleuve par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité. Il est donc bien nécessaire alors de ne pas se coucher sans avoir soigneusement examiné le lit; car il arrive souvent que quelqu'une de ces Bêtes s'y cache; & autant pour prévenir ce danger que pour se garantir des autres Insectes, il n'y a personne qui n'ait un *Toldo* pour dormir\*, sans en excepter les Nègres esclaves & les Indiens. Les Pauvres en font de *Tucuyo*, qu'on appelle aussi *Toile d'Algodon*, qui se fabrique dans les Montagnes; & les autres se servent de toile blanche & fine, chacun selon ses facultés; ils garnissent ces *Toldos* de dentelles plus ou moins belles à proportion de leurs moyens.

Quoique dans tous ces Pays chauds & humides la quantité & la diversité d'Insectes volatils soient très-grandes, je crois que *Guayaquil* l'emporte

\* Le *Toldo* est un grand drap qui environne & couvre le lit.

te de beaucoup à cet égard, puisqu'il n'est pas possible qu'une chandelle reste allumée trois ou quatre minutes hors d'un fanal; la quantité d'Insectes qui voltigent autour de la lumière, & se précipitent dessus, est telle qu'elle est éteinte en un moment. Les personnes qui sont obligées d'être près de la lumière en sont bientôt écartées par ces Insectes, qui leur entrent dans les yeux, dans les oreilles, & par-tout où ils peuvent. Ce fut un supplice pour nous, que de faire des observations pendant la nuit dans cette Ville; car d'un côté nous étions exposés aux piquures, & de l'autre nous ne pouvions ni voir, ni respirer; en un mot l'incommodité étoit si grande, que nous étions souvent obligés de finir plutôt que nous ne souhaiions.

Une autre playe de cette Ville, non moins fâcheuse que les précédentes, ce sont les Rats qu'ils nomment *Péricotes*; qui sont en si grande quantité que les maisons en foisonnent. Dès-qu'il commence à faire nuit ils sortent de leurs nids, & trottent dans les appartemens des maisons avec tant de bruit qu'ils éveillent ceux qui n'y sont pas accoutumés; ils escadent les lits & les armoires, & sont si aguerris que si quelqu'un pose une chandelle quelque part où ils puissent atteindre, ils l'enlèvent en sa présence & la vont manger à l'autre bout de la chambre, à-moins qu'on n'ait la précaution de la tenir dans une lanterne, ce qui est très-nécessaire, vu que le contraire exposeroit la maison à un grand danger; cependant il n'est pas possible de ne pas manquer quelquefois d'attention.

Toutes ces incommodités qui paroissent insupportables à qui n'y est point accoutumé, & qui semblent devoir rendre ce Pays inhabitable, ne font que peu d'impression sur les naturels du Pays, lesquels s'y étant accoutumés depuis longtems ne paroissent guere s'en soucier; & tous ces maux ensemble ne leur semblent rien au prix du froid qui régne sur les Montagnes, & que les *Européens* trouvent très-médiocre.

L'Eté est ici la Saison la plus supportable, car c'est alors que ces sortes d'incommodités diminuent. Quelques Auteurs ont prétendu le contraire; mais certainement ils se sont trompés. La chaleur est moins étouffante, à cause que les Vents qu'ils nomment *Chandui* soufflent alors. Ces Vents sont ceux de Sud-Ouëst, & d'Ouëst-Sud-Ouëst; & les habitans les appellent *Chandui*, parce qu'ils viennent du côté d'une Montagne qui porte ce nom. Ils soufflent journellement depuis midi jusqu'à cinq ou six heures du matin, & rafraîchissent la terre, modérant en même tems l'excessive chaleur. Le Ciel pendant ce tems est toujours serein, les playes sont rares, les vivres en plus grande abondance, & les fruits du Pays ont meilleur

leur goût étant cueillis frais, principalement les Melons, & cette autre espèce du même fruit nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Rivière dans de grandes *Balzes*\* jusqu'à la Ville où les Melons du crû du Pays ne peuvent tous se consumer. Enfin l'Été est la Saison la plus saine comme la plus agréable.

En Hiver on y est sujet aux fièvres tierces & quartes plus qu'en nul autre lieu, & on néglige de les guérir avec le Spécifique si connu sous le nom de *Quinquina*, pour lequel ils ont même de la répugnance, se figurant qu'ayant une qualité chaude il ne peut être convenable à ceux qui vivent dans ce Climat. Aveuglés par ce préjugé, & ne consultant pas de Médecin qui les en délivre, ils laissent invétérer le mal au point que plusieurs en meurent. Les habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur Climat, ne peuvent souffrir celui de *Guayaquil*, qui les affoiblit jusqu'à les jeter dans un état de langueur. Ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits & en mangent avec excès, ce qui leur cause bientôt des fièvres, qui sont aussi communes pour eux dans une Saison que dans l'autre.

Outre ces maladies qui y sont très-ordinaires, on y a aussi éprouvé le *Vomito Prieto* en 1740, lorsque les Gallions de la *Mer du Sud* ayant quitté *Panama* à cause de la guerre, & étant venus à *Guayaquil* pour mettre le Trésor en sûreté, y apportèrent cette maladie épidémique dont il mourut beaucoup de gens, la plupart appartenant aux Vaisseaux, ou des Étrangers, mais peu de personnes du Pays. J'ai dit que les Gallions apportèrent cette maladie à *Guayaquil*, & j'ai suivi en cela l'opinion générale, fondée sur ce qu'avant cette époque elle y avoit été inconnue.

Les Habitans de cette Ville sont fort sujets à la Cataracte, & autres maladies des yeux, qui les rendent souvent tout-à-fait aveugles. Si cela n'est pas commun, du-moins est-il plus ordinaire qu'en aucun autre lieu. La cause de ces accidens procède selon moi des vapeurs continuelles qu'engendre cette inondation constante qui couvre tout le Pays durant l'Hiver, & que la qualité du terroir qui est tout de craye rend très-visqueuses. Ces vapeurs pénètrent aisément les tuniques extérieures, & non seulement épaississent le cristallin, mais même obscurcissent la prunelle, d'où naissent les Cataractes & les autres maux des yeux.

\* On verra, ci-après ce que c'est, l'Auteur en donne lui-même une description.





## CHAPITRE VII.

*Alimens ordinaires des Habitans de Guayaquil. Rareté & cherté de quelques Dentrées; & maniere d'appréter les Mêts.*

**I**Ci, comme à *Carthagène*, la Nature & la nécessité ont fait imaginer diverses sortes de Pains de semence & de racines, pour suppléer au pain de froment qui y est fort rare. Le pain le plus ordinaire à *Guayaquil* est celui qu'ils appellent *Pain du Pays*, ou *Pain Créole*, qu'ils font de *Platan*. Dès que ce fruit est formé, ils ne lui donnent pas le tems de se meurir, ils le coupent, le rôtissent, & le servent tout chaud sur la table. Il semble que l'habitude plus que la nécessité leur a donné du goût pour cette espèce de pain; puisque les farines qu'on apporte des Montagnes suffiroient pour fournir de pain toute la Ville, à la réserve des Pauvres, pour qui le Pain de farine seroit sans-doute trop cher en comparaison du *Platan*. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Pain de froment est beaucoup moins de leur goût que celui dont nous parlons, & cela n'est pas étonnant; car ils font si mal le Pain de froment, que les *Européens* mêmes ne peuvent le manger, & sont contraints de s'accoutumer au *Pain Créole*, qui, quand on y est un peu fait, n'a point mauvais goût, & fait aisément oublier le Pain de froment.

Il faut tirer du dehors presque tous les autres alimens. On les apporte tous des Montagnes & du *Pérou*, à l'exception des Vaches, Fruits & Racines que le terroir de la Ville produit. Il semble que les eaux du Fleuve qui l'arrose devroient fournir en abondance le Poisson le plus exquis; cependant ce n'est point cela, le poisson est cher à *Guayaquil*, parce que le peu qu'on en prend dans les environs est de très-mauvaise qualité, & si plein d'arêtes, que les seuls naturels du Pays, à force d'habitude, peuvent le manger sans danger. Il y a apparence que le poisson n'est si mauvais, que parce qu'il participe du mélange des eaux douces & salées. A quelques lieues au-dessus de la Ville on en pêche de très-bon, & l'on en pourroit prendre en grande quantité, si les chaleurs ne l'empêchoient de se conserver longtems sans sel; c'est ce qui est cause qu'on en apporte fort peu dans la Ville, & même assez rarement, le Pêcheur craignant avec raison de perdre sa peine & son tems.

Les Côtes & les Ports du voisinage abondent en Poissons excellens pour le goût & pour la santé; on en apporte, mais rarement, une certaine quantité à *Guayaquil*, vu qu'il se conserve un peu mieux que celui de la Riviere,

Rivière, & c'est ce poisson joint aux poissons à coquille de différentes espèces qu'on y trouve en abondance & de fort bonne qualité, qui fait la meilleure partie de la nourriture des habitans de cette Ville. L'*Estero Salado*, ou *Canal Salé*, leur fournit des Homars très-bons & en abondance dont ils font divers ragoûts, & ils tirent de l'*Estero de Jambeli*, sur la Côte de *Tumbes*, une grande quantité d'Huitres, qu'on prend près de quelques Iles, & qui sont fort grandes & fort délicates; ce sont même les meilleures qu'il y ait sur toutes ces Côtes depuis *Panama* jusqu'au *Pérou*, où elles sont fort renommées & où l'on en fait venir en quantité.

La même raison qui éloigne les bons Poissons de cette partie de la Rivière de *Guayaquil*, & renvoie les uns dans l'eau douce, & les autres dans l'eau salée, qui leur est naturelle, prive la Ville d'eau propre à boire, principalement en Été; car alors il faut la tirer de quatre à cinq lieues au-dessus de cet endroit du Fleuve, quelquefois plus haut, quelquefois plus bas selon la crue de ses eaux. Il y a des *Balzes* occupées à apporter l'eau à la Ville, où elle est vendue. En Hiver ce petit négoce diminue beaucoup, parce que les Rivières qui se déchargent dans ce Fleuve en font enfler alors les eaux au point que celles de *Guayaquil* deviennent buvables.

A *Carthagène* & ailleurs tous les Mêts s'apprentent avec la graisse de Porc, mais à *Guayaquil* c'est avec la graisse de Bœuf; mais soit que ces animaux, que ce Climat ne laisse guère engraisser, n'ayent pas la graisse naturellement bonne, soit qu'en la tirant de leur ventre on ne la sépare pas bien de la matière fécale, il est toujours certain qu'elle n'a que le goût & l'odeur de cette matière; ce qui la rend insupportable aux Etrangers. Pour comble de malheur ils ajoutent à tous leurs ragoûts, de l'*Aji*, qui est une espèce de Piment si fort qu'à la seule odeur, tout petit qu'il est, on s'aperçoit qu'il doit être extrêmement piquant. C'est pourquoi ceux qui n'y sont point accoutumés font pénitence, de quelque manière qu'ils s'y prennent; car s'ils mangent de quelques mêts ils se mettent la bouche en feu, & s'ils n'en mangent pas il faut qu'ils jeûnent jusqu'à ce que la faim surmonte l'aversión qu'ils ont pour cet assaisonnement; & quand une fois ils s'y sont accoutumés, ils trouvent insipides tous les mêts où il n'y pas d'*Aji*.

Les habitans de *Guayaquil* donnent à manger avec beaucoup d'ostentation, mais leurs tables sont servies avec un certain goût peu propre à réveiller l'appétit d'un Européen. Ils commencent par des plats de sucreries & confitures, & continuent par des ragoûts où ils mêlent les ingrédients les plus piquans, & ainsi alternativement ils mêlent l'*Aji* avec le sucre.

jusqu'à la fin du repas. La Boisson ordinaire en ces sortes d'occasions c'est l'Eau de vie de vin, qu'ils nomment *Eau de vie de Castille*, des Rossolis faits de cette eau de vie avec beaucoup de sucre, & du Vin, buvant indifféremment des uns & des autres pendant le repas: mais ordinairement les *Européens* préfèrent le vin aux liqueurs.

Le *Ponche* est encore une boisson que les *Guayaquiliens* aiment fort, & on a remarqué qu'étant prise modérément elle est fort convenable à ce Climat. C'est ainsi qu'en usent les Personnes de distinction, ils en boivent un peu sur les onze heures du matin, & le soir, pour tempérer la soif, se gardant bien de boire beaucoup d'eau; car outre le déboire que l'eau contraste naturellement par la grande chaleur, elle excite encore extrêmement la transpiration. De-là vient que la mode de boire du *Ponche* est si générale, que les Dames mêmes en boivent régulièrement. L'acide est mêlé avec l'eau de vie en petite quantité dans cette boisson, c'est pourquoi elle est rafraîchissante & ne sauroit faire de mal.

## C H A P I T R E V I I I.

*Etendue du Corrégiment de Guayaquil. Lieutenances ou Baillages dont il est composé.*

LE Corrégiment de *Guayaquil* commence vers le Septentrion au Cap *Passado*, ainsi nommé parce qu'il est par les 20 min. au Sud de l'Equinoxial environ un demi-degré au Nord du Golphe de *Maná*. Depuis ce Cap il s'étend tout le long de la Côte, & renfermant l'Île de la *Puna* il va jusqu'au Village de *Machala* sur la Côte de *Tumbez*, & de ce côté-là il confine à la Jurisdiction de *Piura*, d'où il tourne à l'Est, & finit à celle de *Cuenca*: de-là il s'étend vers le Nord par le côté occidental de la *Cordillere des Andes* jusqu'aux confins des Jurisdicions de *Rio Bamba* & de *Chimbo*. Son étendue du Nord au Sud est d'environ 60 lieues, & de 40 à 45 de l'Orient à l'Occident, à compter de la Pointe de *Ste. Hélène* jusqu'aux Plages qu'on nomme dans le Pays *Ojibar*. Tout le Territoire de ce Corrégiment est de Plaines, comme les environs de sa Capitale, & est submergé de-même tous les Hivers. On le divise en sept Lieutenances ou Baillages: le Corrégidor nomme ceux qui doivent remplir ces postes avec le titre de ses Lieutenans, & l'Audience de *Quito* les confirme. Ces Baillages



lages sont *Puerto Viejo*, *Punta de Santa Elena*, la *Puna*, *Yaguache*, *Baboyo*, *Baba*, & *Daule*.

Le Baillage de *San Gregorio de Puerto Viejo* confine du côté du Nord avec le Gouvernement d'*Atacames*, & vers le Sud au Baillage de *Punta de Santa Elena*. La Ville de ce nom, Capitale du Baillage, jouit des privilèges de Cité, bien-qu'elle soit fort petite & pauvre. A ce Baillage appartiennent les Villages de *Monte Christo*, *Picoasa*, *Charapoto*, & *Xipi-Yapa*, qui sont tous autant de Paroisses dont les Curés sont en même tems Directeurs Spirituels des autres moindres Villages qui se trouvent dans ce District.

La Peuplade de *Monte Christo* étoit auparavant établie dans *Manta*, & portoit le nom de ce lieu. Elle étoit considérable à-cause du Commerce qu'y attiroient les Bâtimens qui passaient de *Panama* dans les Ports du Pérou. Mais les Pirates qui infestoient ces Mers ayant saccagé, pillé & détruit *Manta*, les habitans se retirèrent au pied de la Montagne, & y formèrent un Bourg, qui a pris son nom de la Montagne même.

On recueille quelque Tabac dans cette Jurisdiction, mais il n'est pas de la meilleure forte. Les autres productions de son terroir sont la Cire, le Chanvre, & le Coton, en si petite quantité qu'à peine suffisent-ils pour l'entretien des habitans, qui ne sont pourtant pas en grand nombre à-cause de la pauvreté générale qui règne dans toutes ces Peuplades. Le Bois est la production la plus abondante de ce terroir, ce qui n'est pas étonnant dans un Pays si chaud & si humide.

Anciennement il y avoit une Pêche de Perles sur la Côte, & sur le Golphe appartenant à ce Baillage: mais il y a longtems qu'elle ne subsiste plus, tant à-cause de la quantité de Monstres marins, comme *Mantas* & *Tinturieres*, dont il a été parlé ailleurs; que parce que les habitans étant la plupart *Indiens*, ou *Mulâtres*, n'ont pas les moyens nécessaires pour acheter des Nègres pour cette Pêche. C'est peut-être de la quantité de Poisson *Manta* que le Golphe a pris le nom qu'il porte: la chose est d'autant plus croyable, que tous les habitans des environs ne s'occupent à autre chose qu'à la pêche. Ils savent saler le Poisson, & ils en font négoce dans les Provinces intérieures. L'adresse avec laquelle ils vont pêcher à la Senne dans la Mer, est quelque chose d'admirable pour les *Européens*. Ils jettent dans l'eau une espèce de solive ou de bâton de *Balze* de la longueur de 2 ou 3 toises (5 ou 6 aunes) sur environ un pied de diamètre dans sa grosseur, ce qui est suffisant pour le poids qu'il doit porter, lequel consiste en une senne couchée sur un bout de la solive, tandis que sur

l'autre bout est un *Indien* debout sur ses pieds, voguant avec une *Camulète*, qui est une Rame particulière à ce Pays. Il s'éloigne à une bonne demie lieue de la Plage. Là il largue sa senne ou filet. Un autre *Indien* voguant de-même sur une folive pareille, saisit le bout de la senne que son camarade vient de jeter dans l'eau; & tenant ainsi la senne tendue par les deux bouts ils se tournent en avançant vers le rivage, où leurs compagnons les attendent pour les aider à tirer la senne à terre. Maintenant je laisse juger au Lecteur s'ils ne faut pas que ces *Indiens* aient bien de l'adresse & de la légèreté pour se tenir en équilibre sur une folive ronde, où ils sont obligés de faire divers mouvemens & de changer à chaque instant de situation, pour ne pas être renversés par le mouvement des vagues: mais ce qui est plus difficile à concevoir, c'est qu'ils puissent avoir l'attention nécessaire à voguer, & en même tems à tirer la senne vers la terre. La vérité est qu'étant grands nageurs, s'ils viennent à trébucher, ce qui est très-rare, ils rattrapent bientôt la folive & y remontent dessus comme si de rien n'étoit, & sans risque de faire naufrage.

Je mettrai pour le second Baillage la *Punta de Santa Elena*, comme étant le plus proche du précédent vers le Sud. Ce Baillage s'étend le long de la Côte Occidentale depuis les Iles de la *Plata* & *Salango* jusqu'à cette même *Punta de Sta. Elena*, & de-là il s'étend au Septentrion le long de la Côte que forme le Golphe de la Riviere de *Guayaquil*. Dans cet espace-ci il renferme les Villages de la *Punta*, *Chongon*, le *Morro*, *Colonche*, & *Chanduy*. Deux Curés Doctrinaires font leur résidence dans les Villages de *Chongon* & de *Morro*, les autres Villages sont des annexes de leurs Paroisses. Le Lieutenant ou Baillif fait sa demeure à la Ville ou plutôt au Village de la *Punta* à deux lieues du Port de ce nom, où il n'y a point d'Habitations, mais seulement quelques Baraques pour serrer le Sel & autres effets.

Le Port de la *Punta* est si abondant en Salines, qu'il suffit tout seul pour fournir du sel à toute la Province de *Quito* & à la Jurisdiction de *Guayaquil*. Ce sel est un peu brun, mais fort pesant & très-bon pour les Salaisons.

C'est sur les Côtes de la Lieutenance ou Baillage de la *Punta de Santa Elena* que se trouve la Pourpre, dont les Anciens faisoient tant de cas, & qu'on a oubliée depuis, parce que l'animal dont on la tiroit n'étant pas connu, quelques Modernes ont cru que l'espèce en étoit perdue. Cet animal néanmoins se trouve dans une coquille de limaçon, & ressemble aux Limaçons ordinaires, que nous appellons *Bulgados*. On les rencontre  
sur

sur les rochers que la Mer baigne. Ils font de la grosseur d'environ une noix, un peu plus. Cet Escargot renferme une liqueur qui est la véritable Pourpre, & qui probablement lui tient lieu de sang. On n'a qu'à y tremper un fil de coton, ou quelque chose de semblable, en peu de tems il prend une couleur si vive & si adhérente, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer; au-contre elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. Dans la Jurisdiction du Port de *Nicoya*, qui appartient à la Province de *Guatemala*, on trouve ce même Limaçon, & l'on en employe la liqueur à teindre le fil de coton. On s'en sert aussi pour des rubans, des dentelles & autres ornemens; & l'on en fait des ouvrages, dont le tissu est extrêmement estimé à-cause de l'éclat & de la vivacité de cette couleur. La maniere d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'animal, & pour cet effet ils le tirent de sa coquille, le posent ensuite sur le revers de la main, & le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue; après quoi ils séparent du reste du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Ils font la même manœuvre avec plusieurs Limaçons, jusqu'à ce qu'ils en ayent une quantité suffisante. Alors ils passent au-travers de la liqueur le fil qu'ils veulent teindre, & n'y font pas d'autre façon. Mais la couleur qu'il doit avoir ne paroît pas d'abord; on ne la remarque que quand le fil est sec; car la couleur de la liqueur, ou humeur, est blanchâtre tirant sur celle du lait, ensuite elle devient verte, & enfin pourpre. D'autres la tirent sans tuer le Limaçon, & sans le tirer entièrement de sa coquille ils le pressent & lui font baver une humeur dont ils teignent le fil, après quoi ils le remettent sur le roc où ils l'ont pris, & quelque tems après ils lui font rendre la même liqueur, mais ils n'en tirent pas tant que la première fois, & dès la quatrième il n'en rend que très-peu; si l'on continue il meurt à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveler. En 1744 me trouvant dans ce Baillage de *Santa Elena*, j'eus occasion d'examiner cet animal, de voir extraire sa liqueur selon la première méthode & teindre quelques fils. Ce fil teint en pourpre n'est pas fort commun, comme se le sont imaginé quelques Auteurs; car quoique ce Limaçon multiplie assez, la grande quantité qu'il en faut pour teindre quelques onces de fil, est cause qu'on n'en trouve que peu & qu'avec assez de difficulté; de-là vient que la teinture en est fort chere, & d'autant plus estimée. Cette raison jointe à la singularité de la couleur m'engagea à en acheter plusieurs, dont il me reste encore un que je conserve comme une chose rare. Parmi diverses circonstances qui rendent cette couleur



remarquable & digne d'attention, la plus singulière est sans-doute la différence de poids qu'elle donne au même coton selon les différentes heures du jour. Je ne pus rien apprendre de cette propriété à *Punta de Santa Elena*; apparemment les habitans de ce lieu, peu curieux de leur naturel, n'ont pas poussé leurs spéculations jusqu'à se mettre au fait d'une singularité si grande. Mais quoi qu'il en soit, ceux de *Nicoya* ne l'ignorent pas, & les Marchands qui achètent d'eux de pareil coton, ne manquent jamais de spécifier à quelle heure il sera pesé, pour éviter toute tromperie, le Vendeur & l'Acheteur sachant fort bien quelles sont les heures où cette marchandise pèse plus ou moins. On peut inférer que ce qui arrive à *Nicoya* à l'égard de la variation du poids dans le coton teint en pourpre, doit aussi arriver à *Punta de Santa Elena*, vu que le Limaçon est de la même espèce dans l'un & l'autre lieu, & que la teinture qu'il donne n'est point du tout différente. Une autre particularité assez remarquable que je tiens de personnes dignes de toute croyance sur cette matière, c'est que cette teinture n'est jamais si belle ni si parfaite dans le fil de lin que dans le fil de coton. Il seroit à propos que cette particularité fût mieux examinée, & que l'on fit différentes épreuves tant sur du lin, que sur de la soie & sur de la laine.

Quelques-uns ont prétendu que l'animal qui donne cette teinture naissoit dans une nacre: il se peut qu'ils entendent par ce nom toutes les coquilles en général, tant plates que rondes & spirales; mais pour ôter toute équivoque j'avertirai qu'il ne se trouve que dans les coquilles de cette dernière espèce: c'est pour cela aussi que le fil ainsi teint de cette pourpre est appelé *Caracolillo* \*.

Ce Baillage produit outre cela des Bêtes à cornes, des Mules, de la Cire, du Poisson. Il ne contient que peu de Villages, mais ils sont plus peuplés que ceux des autres Baillages. Le Port de la *Punta* est fort fréquenté par les Vaisseaux, s'entend ceux qui vont de *Panama* aux Ports du *Pérou*; ils s'y pourvoyent de Veaux, de Cabrits & de Volaille, enfin de toute sorte de vivres qu'on y trouve en abondance. On y voit aussi très-souvent des Bâtimens de cent & de deux cens tonneaux qui y viennent charger du sel pour le compte des Marchands de *Guayaquil*, qui y font de gros profits, vu qu'il y est à grand marché.

La *Puna* est le troisième Baillage qui vient après celui-là, du côté méridional.

\* Diminutif de *Caracol*, qui en *Espagnol* signifie en général tout ce qui a la figure d'une ligne spirale, & en particulier le Limaçon.

ridional. Ce qu'on appelle la *Puna* est une Ile située au milieu du Golphe que forme l'embouchure de la Riviere de *Guayaquil*. Elle a la figure d'un quarré long, & s'étend de Nord-Est à Sud-Ouëst environ six ou sept lieues. Si l'on en croit la tradition, elle étoit anciennement si peuplée qu'elle contenoit 12 à 14000 habitans; mais aujourd'hui elle est réduite à un petit Village situé près du Port qui est au Nord-Est. Les habitans de ce lieu sont la plupart Mulâtres avec quelques *Espagnols* & très-peu d'*Indiens*. Le Village de *Machala* sur la Côte de *Tumbez* appartient à ce Baillage, ainsi que le Village de *Naranjal*, Port où l'on débarque, sur le Fleuve de même nom, qu'on appelle aussi Riviere de *Suya*, par où l'on passe dans les Jurisdictions de *Cuenca* & d'*Alausi*: l'un & l'autre Village ne sont pas plus considérables que celui de l'Ile. Ils dépendent tous du Lieutenant du Corrégidor pour le Temporel, & du Curé pour le Spirituel: ceux-ci font leur résidence dans l'Ile, tant parce que *Puna* est le Village principal, qu'à-cause de la commodité de son Port où l'on charge les gros Vaisseaux, ce qui ne se peut faire dans l'intérieur de la Riviere de *Guayaquil* à-cause des bancs de sable qu'il y a: d'autres Vaisseaux y viennent faire du bois.

Le terroir de *Machala*, & celui de *Naranjal*, produisent quantité de Cacao, celui de *Machala* est le meilleur qui se cueille dans toute la Jurisdiction de *Guayaquil*. Dans ses environs, ainsi que dans toute l'Ile de la *Puna*, on trouve une grande quantité de Mangles ou Mangliers. Ces arbres couvrent par leurs branches entrelacées & leurs troncs épais toutes ces Plaines, qui étant fort unies & fort basses sont continuellement inondées par le flux de la Mer. Comme le Manglier est un arbre peu connu en *Europe* j'en donnerai ici la description.

Cet Arbre se distingue des autres, en ce qu'il croît & se nourrit dans les terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, & qu'il demande des lieux bourbeux où la corruption s'engendre aisément. En effet dès que l'eau s'est retirée, tous les lieux où il y a des Mangliers répandent une vilaine odeur de bourbe. Dès que cet arbre sort de terre il commence à se diviser en branches nouvelles & torfes; & à produire par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à ce qu'elles forment un entrelasement impénétrable: quand l'arbre est déjà un peu grand, on ne peut discerner les rejettons des branches principales; car outre qu'elles sont plus embrouillées qu'un labyrinthe. on ne remarque aucune différence entre celles de la fixième & celles de la première production par rapport à la grosseur, qui dans toutes est presque d'un & demi ou deux pouces de diamètre. Elles sont si souples & si maniables qu'on a beau les

tordre, on ne peut les rompre qu'avec le tranchant de quelque instrument de fer. Elles s'étendent presqu'horizontalement, ce qui n'empêche pas le tronc, ou les troncs principaux de croître en hauteur & en grosseur. Ses feuilles sont petites en comparaison de la grandeur de ses branches; elles n'ont qu'un pouce & demi ou deux de long, de figure presque ronde; elles sont épaissés, & d'un verd pâle. Les troncs principaux croissent d'ordinaire jusqu'à la hauteur de 18 à 20 aunes, & même davantage, sur 8, 10, ou 12 pouces de diamètre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a guère plus d'une ligne d'épaisseur. Le bois du Manglier est si pesant, si compacte, & si solide, qu'il s'enfoncée dans l'eau, & qu'il donne beaucoup de peine à couper. Quand on l'employe dans la fabrique des Vaisseaux, il est un tems infini dans la Mer sans se corrompre, ni sans être endommagé.

Les *Indiens* de cette Jurisdiction payent pour tribut annuel une certaine quantité de bois de Manglier, que l'on employe aux usages convenables à ses propriétés.

Le Baillage de *Taguache* est sur la Riviere du même nom, laquelle se jette dans celle de *Guayaquil* du côté du Sud. Il commence au pied des Montagnes, au Sud de *Rio-Bamba*. Sa Jurisdiction est composée de trois Villages, dont le principal est *San Jacinto* de *Taguache*, où est la Douane Royale. Les autres deux sont *Gnausa*, & *Alonche*. Ces trois Villages ont deux Curés pour le Gouvernement Spirituel des Ames, l'un d'eux demeure au Village principal, & l'autre à *Gnausa*. Ces Villages sont peu peuplés; mais en revanche il y a beaucoup de monde répandu dans les Biens de Campagne, & dans les *Chacaras* des pauvres gens.

Le Bois est le produit le plus important de la Jurisdiction de *Taguache*. On y recueille peu de *Cacao*; mais on y nourrit des Troupeaux, & l'on y recueille beaucoup de Coton, en quoi consistent les *Haciendas* ou Biens de Campagne.

*Babahoyo*, dont le nom est assez connu dans ces Contrées, à cause que c'est-là qu'est établi le Bureau de la Douane Royale, par où passe tout ce qui va dans les Montagnes, & tout ce qui en vient. Sa Jurisdiction est fort étendue. On y compte outre le Village principal, ceux d'*Ujibar*, de *Caracol*, de *Quilca* & de *Mangaches*. Ces deux derniers sont au pied des Montagnes éloignés du Village principal, qui est *Ujibar*, où le Curé fait sa demeure en Hiver; mais en Été il va demeurer à celui de *Babahoyo*, qui est un grand passage de gens qui trafiquent & qui passent avec leurs effets d'un lieu à l'autre, sans compter qu'il est fort peuplé d'habitans.

Le



Le terroir de ce Baillage est si uni & si bas, que dès-que les Rivières du *Caluma*, ou d'*Ujibar* & de *Caracol*, commencent à s'enfler par l'effet des premières pluies, leurs lits n'étant pas assez profonds, elles se débordent & se répandent dans les Campagnes, où elles forment un Océan, plus profond en quelques endroits qu'en d'autres, particulièrement à *Bababoyo*, où l'eau inonde tout le bas des maisons, même jusqu'au premier étage, de sorte qu'il n'y a pas moyen alors de les habiter: c'est pourquoi aussi elles sont abandonnées durant tout l'Hiver.

Les Champs de cette Jurisdiction, & ceux de *Baba*, dont nous parlons tout à l'heure, sont remplis d'une quantité prodigieuse de *Cacaotiers* ou *Cacaoyers*, jusques-là qu'il y en a beaucoup qui sont négligés, & abandonnés aux Singes & autres animaux qui recueillent seuls les fruits que produit la fécondité de la terre, malgré la négligence des hommes. Cette même terre produit du Coton, du Riz, de l'*Aji*, & des Fruits. Elle nourrit aussi des Bœufs, des Chevaux, des Mules que l'on fait retirer de ces Plaines dans les Montagnes pendant les inondations; & quand les eaux se sont écoulées on les ramène dans la Plaine, pour leur faire brouter la *Gamalote*, qui est une herbe qui pousse en si grande abondance qu'elle couvre toute la terre, & croît à la hauteur de plus de deux aunes & demie, & si près à près qu'on ne sauroit passer au-travers, & qu'elle embarrasse même les chemins battus par les Négocians.

La feuille de la *Gamalote* est semblable à celle de l'Orge, excepté qu'elle est plus longue, plus large, plus grosse & plus rude, d'un verd un peu obscur & vif, le tuyau fort, & garni de nœuds à la racine de chaque feuille, ayant en grosseur un peu plus de deux lignes de diamètre. Quand la *Gamalote* a fait son crû & que le Pays vient à être inondé, la hauteur de l'eau surpasse celle de l'herbe, celle-ci est submergée, & pourrit, de manière que quand l'inondation cesse, on voit la terre couverte de cette herbe couchée dans le limon; mais à peine le Soleil a-t-il fait sentir la chaleur de ses premiers rayons, qu'elle recommence à pousser, & croît si bien en peu de jours, qu'elle reverdit toutes les Campagnes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Herbe est aussi profitable aux Troupeaux de la Plaine que nuisible à ceux des Montagnes: ce que l'on a observé en diverses occasions.

La Lieutenance ou le Baillage de *Baba* est une des plus grandes du Corrégiment de *Guayaquil*. Sa Jurisdiction s'étend jusqu'au panchant de la *Cordillere* ou Montagnes d'*Angamarca*, qui appartiennent au Corrégiment de *Latacunga*, ou *Liatacunga*, comme prononcent les *Indiens*. Outre le

Village principal qui donne son nom à tout le Baillage, il y en a d'autres qui en sont des annexes, dont l'Administration Spirituelle n'a qu'un seul Curé, qui fait sa demeure ordinaire à *Baba*, ainsi que le Lieutenant du Corrégi-dor. Anciennement la Rivière qui porte le nom du Village couloit tout auprès; mais dans la suite *Don N. Vines* ayant fait tirer un canal pour arroser les Cacaotiers de ses terres, & la Rivière ayant plus de pente vers ce nouveau lit que vers l'ancien, s'y précipita de manière que quand on voulut la forcer à reprendre son premier canal, on n'en put jamais venir à bout, desorte qu'elle a continué à couler à une assez grande distance du Village. Les annexes de ce Village sont *San Lorenzo*, & *Palenque*, qui est fort éloigné du principal, étant situé au pied des Montagnes: les *Indiens* qui y habitent sont peu policés.

Le Cacaotier, dont j'ai dit que ce District produisoit une si grande quantité, a ordinairement 18 à 20 pieds de haut, & non 4 à 5 pieds, comme l'ont dit quelques Ecrivains, qui peut-être n'en parlent ainsi que parce qu'ils n'en ont vu que dans le commencement de leur crue. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il commence à pousser, il se divise en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, selon qu'est bonne & vigoureuse la racine principale d'où les autres naissent. Chaque tronc a depuis 4 jusqu'à 7 pouces de diamètre, les uns plus, les autres moins. A mesure qu'ils croissent, ils penchent vers la terre, & c'est aussi pour cela que leurs branches sont éparées & éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de 4 jusqu'à 6 pouces, sur 3 à 4 de large, fort lisses, fort agréables à l'odorat, & terminées en pointe; en un mot faites à peu près comme la feuille de l'Oranger connue en *Espagne* sous le nom d'*Oranger de la Chine*, & au *Pérou* sous celui d'*Oranger de Portugal*. Elles diffèrent un peu dans la couleur, en ce que la feuille du Cacaotier est d'un verd qui tient un milieu entre l'obscur & le cendré, & n'est point luisante comme celle de l'Oranger, & enfin le Cacaotier n'en a pas à beaucoup près autant. Du tronc de l'arbre, ainsi que des branches, naissent les gouffes qui contiennent le Cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gouffe encore petite. Cette gouffe croît de la longueur de 6 à 7 pouces, sur 4 à 5 de large. Elle a la figure d'un melon pointu, & divisé en côtes marquées tout du long depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le melon. Toutes les gouffes ne sont pas exactement de la grandeur que nous venons de marquer, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche, ou du tronc qui les produit, & auquel elles sont attachées, comme si elles

elles étoient des excrescences; car il y en a de beaucoup plus petites, & il arrive souvent qu'une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande est à un rameau fort foible. J'ai observé qu'ordinairement, quand deux gouffes croissent l'une près de l'autre, il y en a une qui tire à soi presque toute la substance nutritive, & qui par conséquent devient fort grande, & l'autre reste petite.

La gouffe est verte comme les feuilles pendant qu'elle croît, mais dès qu'elle cesse de croître elle devient jaune. L'écorce qui la couvre est mince, lisse, & unie. Quand la gouffe est parvenue au point de maturité qu'il faut, on la cueille, & on la coupe en rouelles: alors on découvre sa chair intérieure, qui est blanche, pleine de jus, & qui renferme de petite pepins, disposés le long des côtes, & qui n'ont pas plus de consistance que la chair même, mais sont plus blancs, composés d'une membrane fort déliée qui contient une liqueur qui ressemble à du lait, mais transparente & un peu visqueuse: on peut les manger comme un autre fruit, ils ont un goût aigre-doux qui n'est point désagréable; mais les gens du Pays prétendent que leur sève est nuisible à la santé & fiévreuse. Quand la gouffe est jaune en dehors, c'est une marque que le *Cacao* commence à se nourrir de sa substance, & à prendre de la consistance, & que le pepin se remplit & croît. Bientôt la couleur jaune devient pâle, & enfin la graine ou pepins du dedans, étant à un parfait degré de maturité, l'écorce extérieure de la gouffe prend une couleur de musc foncée, & c'est la marque qu'il faut la cueillir. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes; & chaque grain est renfermé dans les divisions que forment les membranes de la gouffe, tant dans la largeur que le long des côtes, suivant les divisions de la gouffe.

Aussitôt que la gouffe est détachée de l'arbre, on l'ouvre, & on en vuide les grains sur des cuirs de bœuf secs, préparés pour cet effet, ou plus ordinairement sur des feuilles de *Vijahuas* où l'on les fait secher. Etant secs on les met dans des peaux pour les transporter où ils doivent être vendus. La vente s'en fait par *charges*, chaque *charge* contient dans ce Pays-là 81 livres. Le prix n'en est point fixe. Il est des tems où la disette d'Acheteurs fait qu'on les vend six ou sept réales la charge, ce qui est moins que les frais qu'on fait pour la récolte de cette fameuse Graine; mais quand il y a des débouchés, le prix courant est de trois à quatre écus la charge. En tems de Gallions ou autres occasions semblables, où se présente beaucoup d'Acheteurs, le prix augmente à proportion.

La Récolte du *Cacao* se fait deux fois par an, & l'une n'est ni moins



abondante, ni de moins bonne qualité que l'autre. Ces deux Récoltes produisent dans l'étendue de la Jurisdiction de *Guayaquil* 40 à 50000 *charges* de *Cacao*.

Les *Cacaotiers* ou *Cacaoyers* requierent une si grande abondance d'eau, qu'il faut que la terre où ils sont semés soit presque changée en marais pour qu'ils viennent bien. Si l'eau leur manque, ils cessent de produire du fruit, se dessèchent & dépérissent entièrement. Outre cela il faut qu'ils aient continuellement de l'ombrage, desorte que les rayons du Soleil ne tombent point directement dessus; c'est pour cela que quand on les sème on a soin de planter d'autres arbres plus robustes auprès, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de *Guayaquil* est fort propre aux *Cacaotiers*, vu que l'eau n'y manque pas; car étant composé de *Savanes* ou grandes Plaines, comme nous l'avons dit, il est inondé tout l'Hiver, & en Été il est arrosé par les Canaux tirés des Rivières. Enfin il a un second avantage pour faire prospérer les *Cacaotiers*, c'est que toute sorte d'autres Arbres y croissent sans difficulté & fort promptement.

Toute la culture du *Cacaotier* consiste à sarcler les petites Plantes qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire; car si l'on néglige cette attention, ces petites Plantes poussent si fort en peu d'années qu'elles consomment les *Cacaotiers*, leur ôtant la nourriture qui devoit les fertiliser.

*Daule* est le dernier Bailliage dont il nous reste à parler: le principal Village de ce Bailliage s'appelle aussi *Daule*, du nom de la Rivière sur laquelle il est situé. Il est fort grand, & contient plusieurs grandes maisons appartenant à des habitans de *Guayaquil*. C'est dans ce Village que demeurent le Lieutenant & le Curé, qui ont sous leur jurisdiction les Villages de *Sainte Lucie* & de *Vassar*. Il y a dans ce District diverses Plantations de Tabac, de Canes de Sucre, de *Cacao*, de Coton, de Fruits & de Grains.

La Rivière de *Daule*, qui comme celle de *Baba* porte le tribut de ses eaux dans le Fleuve de *Guayaquil*, est considérable & ne contribue pas peu au commerce avec cette Ville. Celui que le Village de *Daule* y fait, consiste dans les Fruits que son terrain produit en grande abondance, & particulièrement les Platanes, qui en tout tems servent de pain aux habitans. Quant au Tabac que l'on recueille dans les autres parties du ressort de *Guayaquil*, il n'est pas d'aussi bonne qualité que celui du Bailliage de *Daule*.

Presque dans tous ces Bailliages on nourrit du gros Bétail plus ou moins, selon

selon la disposition du terroir, & qu'on est à portée des lieux élevés où l'eau ne puisse atteindre, pour y retirer les Troupeaux en Hiver.

## C H A P I T R E IX.

*Remarques sur le Fleuve de Guayaquil, & sur les Habitations qui peuplent ses bords. Fabrique des Bâtimens qui trafiquent sur ce Fleuve, & Pêche qui s'y fait.*

**L**A Riviere de *Guayaquil* étant le Canal par où se fait le Commerce de la Ville de ce nom, nous croyons devoir placer ici la description de ce Fleuve, avant que de parler du Commerce, afin que le Lecteur puisse mieux comprendre ce qui sera dit sur cette matiere.

L'étendue navigable de cette Riviere, depuis la Ville jusqu'à la Douane de *Bababoyo* où l'on débarque, est communément divisée par ceux qui font souvent cette route en *tours*, par où l'on entend les inflexions que le Fleuve fait en serpentant; & comme il serpente beaucoup, on compte vingt de ces tours, quoiqu'à la rigueur il y en ait vingt-quatre en comptant depuis la Ville jusqu'au *Caracol*, qui est le Port où l'on débarque en Hiver. Les plus larges de ces tours sont les trois que le Fleuve fait près de la Ville, lesquels ont environ deux lieues & demie d'étendue, & les autres environ une lieue: d'où il faut conclure que la distance de *Guayaquil* à la Douane de *Bababoyo*, calculée par les différens tours du Fleuve, est de 24½ lieues, & jusqu'à *Caracol* de 28½. On fait cette route fort diversement à l'égard du tems qu'on emploie dans le trajet. Quelquefois on est 8 à 9 jours pour aller de *Guayaquil* à *Caracol* en remontant le Fleuve en Hiver dans une *Chata*, & on le descend en deux. En Été on le remonte en trois marées dans un Canot léger, & il en faut un peu plus de deux pour le descendre. La même chose arrive à l'égard des autres Bâtimens, avec cette différence qu'on emploie toujours moins de tems à descendre qu'à monter, à cause de la pente naturelle que le Fleuve a dans les tours voisins de la Douane, où la plus grande force de la marée ne produit d'autre effet que de retarder l'eau qui descend.

Depuis *Guayaquil* jusqu'à *Isla Verde*, qui est l'embouchure de la Riviere dans le Golphe de la *Puna*, les Pilotes comptent environ 6 lieues. Cette distance est composée de plusieurs *tours* dans la même forme que de l'autre côté: d'*Isla Verde* à la *Puna* il y a trois lieues; desorte que depuis le

*Caracol*, qui est le Port de la Riviere le plus éloigné où les Bâtimens puissent arriver, jusques à *la Puna* il y a 37 lieues & demie. Dans la distance entre *Isla Verde* & *la Puna* le Fleuve s'élargit tellement qu'on ne voit que le Ciel & l'Eau vers Nord & Sud; seulement dans quelques endroits on apperçoit les Mangliers vers le Nord.

La largeur du Fleuve à l'embouchure près d'*Isla Verde* est d'environ une lieue. Il a la même largeur & même un peu plus à *Guayaquil*. Mais depuis cette Ville en haut il se retrecit, & forme dans tout son cours outre son lit principal divers Bras ou *Estéros*, dont l'un a son embouchure vis-à-vis de la Ville, & est appelé *Estero de Santay*; & l'autre qui se rejoint au Fleuve à une médiocre distance de la Douane de *Bababoyo*, est nommé *Estero de Lagartos* \*. Ce sont-là les deux Bras les plus considérables, qui s'éloignant beaucoup du Fleuve principal, forment de fort grandes Iles.

Les Marées, comme nous l'avons dit, font sentir leurs effets jusqu'à cette Douane, refoulant les eaux du Fleuve, & les faisant enfler sensiblement. Il n'en est pas de même en Hiver, à cause de la force de leur courant, & l'on n'y remarque ces effets que dans les tours près de *Guayaquil*. Il y a même trois ou quatre occasions dans l'année où l'abondance des eaux que le Fleuve rassemble, font entièrement disparaître les marées. Cela arrive pour la première fois vers Noël.

La cause principale des débordemens de ce Fleuve vient des eaux qu'il reçoit des Montagnes; car quoiqu'il pleuve beaucoup dans le Plat-pays, la plus grande partie des eaux de ces pluies reste dans les Plainnes & dans les Marais, de sorte que le Fleuve n'en seroit pas beaucoup augmenté sans les eaux des Montagnes.

La crue des eaux du Fleuve change la situation des Bancs de sable, qui sont entre la Ville & *Isla Verde*; c'est pourquoi il faut aller à la sonde & les bien noter, pour que les gros Bâtimens puissent entrer sans danger d'échouer.

Les rivages du Fleuve de *Guayaquil*, comme ceux des Rivières de *Taguache*, de *Baba*, de *Daulo*, & des *Estéros* ou Canaux qu'il forme, sont parsemés de Maisons de campagne & d'Habitations de pauvres gens de toutes *Castes*, qui sont-là à portée de la pêche, & des terres qu'ils doivent ensemençer. Les petits espaces qui sont entre ces habitations & maisons de campagne, sont remplis d'arbres de tant de différente espèce, qu'il seroit difficile à l'Art d'imiter de si beaux Payfages que la Nature for-

me.

\* Canal des Caymans.



me conjointement avec ces maisons rustiques, dont il est à propos que nous donnions ici une idée.

Les principaux & les plus ordinaires matériaux des Maisons qui sont sur les bords du Fleuve de *Guayaquil*, ne sont autre chose que des cannes. Nous parlerons ailleurs de leur grosseur & autres particularités. Il suffira de remarquer ici qu'elles sont employées pour le toit intérieur des maisons au-lieu de charpente, pour les murailles, les planchers, pour les escaliers des maisons petites & basses, & autres commodités nécessaires. Les grandes maisons ne diffèrent de celles-là que par quelques pièces de charpente, & par leurs escaliers qui sont de bois. La manière de les bâtir consiste à ficher en terre dix à douze pièces de bois plus ou moins selon que la maison doit être grande, en manière de fourche, d'une hauteur suffisante; car tous les appartemens doivent être en-haut, sans rez-de-chaussée. On met des poutres en-travers pour arrêter ces pièces de bois, & ces poutres sont à 4 ou 5 aunes au-dessus de la terre. Ils mettent là-dessus de ces gros roseaux en guise de solives, & s'en servent en même tems pour faire les planchers, qui sont aussi fermes & aussi solides que s'ils étoient de bois; les cloisons qui séparent les chambres sont aussi faites de ces cannes. Quant aux murailles extérieures, ou elles sont tout ouvertes pour donner une libre entrée à la fraîcheur, ou elles sont seulement treillissées à peu près comme un balcon. Les toits de ces grandes maisons ont leurs pièces principales de bois, les solives sont de cannes, recouvertes d'autres cannes couchées en-travers, le tout est couvert en dehors de feuilles de *Vijabua* au-lieu de tuiles. De pareilles maisons sont bientôt bâties & à peu de frais; & cependant elles ne laissent pas d'être aussi logeables qu'on peut les souhaiter. A l'égard des pauvres gens, toute la dépense se réduit à leur travail personnel: car quand ils veulent se bâtir une habitation, ils n'ont qu'à se mettre dans un petit canot sur les *Estéros*, & avec leur couteau seulement aller sur la première Montagne couper les cannes, la *Vijabua* & les *Bejuco*s dont ils ont besoin, & ayant conduit le tout au bord de l'eau ils font un radeau des cannes qu'ils ont coupées, sur lequel ils chargent les autres matériaux, après quoi ils descendent la Rivière jusqu'au-lieu où ils veulent fixer leur demeure. Là ils procèdent à l'édifice, attachant avec la *Bejuque* \* les pièces qu'il faut clouer. En peu de jours la maison est construite avec tous les appar-

temens

\* La *Bejuque* est une espèce de Saule pliant & si souple qu'on s'en sert au-lieu de corde.  
Not. du Trad.

temens nécessaires; il y a de ces maisons qui sont aussi grandes que celles qui sont faites de merrin.

Le bas de ces maisons tant petites que grandes, ainsi que de celles de tous les lieux de la Jurisdiction de *Guayaquil* bâties dans le même goût, est ouvert à tous les vents, sans muraille, ni rien autre chose que le pied des piquets sur lesquels tout l'édifice est appuyé. D'ailleurs il seroit assez inutile d'en faire un rez-de-chaussée logeable, vu que tout l'Hiver cette partie du logis est submergée. Dans les lieux qui ne sont point sujets à cet inconvénient, on la ferme d'une muraille de cannes; & ces rez-de-chaussée servent de Magasin au *Cacao* & autres marchandises & fruits. Là où les inondations ont lieu, l'eau passe & repasse au-travers de cette partie inférieure, & ceux qui habitent dans l'étage au-dessus, ne manquent pas de tenir leurs canots toujours prêts pour pouvoir voguer d'une maison à l'autre. Ils sont si adroits dans cet exercice, qu'on voit quelquefois une petite fille se mettre seule dans une nacelle fort mince & fort légère, où un homme moins habile n'oseroit mettre le pied, gouverner ce misérable petit Bâtiment, & traverser là-dessus des courans rapides & violens, avec autant de sang froid que si elle étoit dans un Vaisseau solide; entreprise qui embarrasseroit les plus habiles Marins qui n'y feroient point accoutumés.

Les pluies continuelles de l'Hiver, & le peu de solidité de ses maisons, obligent à des réparations périodiques; c'est-à-dire, qu'il faut raccommoder en Été ce que l'Hiver a gâté, & mettre la maison en état de résister à l'Hiver suivant. Quant à celle des Pauvres, il faut les rebâtir de-nouveau tous les deux ans, & renouveler les matériaux, excepté les piquets qui servent de fondement dont on peut se servir longtems.

Après avoir parlé des Bâtimens fixés de ce Pays, il est juste que nous parlions des Bâtimens flottans qui y sont en usage. Nous omettrons les *Chates* & les Canots, comme étant trop connus; & nous ne parlerons que des *Balzes*, dont le nom fait assez connoître la fabrique\*, mais non la façon particulière de leur Gouvernement Nautique, & l'usage que les *Indiens* en font pour leur Navigation, sans que ces Peuples grossiers & ignorans aient eu d'autre Maître que la nécessité & l'expérience.

Les *Balzes*, qu'on nomme aussi *Jangades*, sont composées de 5, 7, ou 9, folives d'un bois qui, quoiqu'il ne soit connu-là que sous le nom-même de *Balze*, est appelé *Pucro* par les *Indiens* du *Darien*; & qui selon toute apparence est le même que celui que les *Latins* nommoient *Ferula*, dont *Columelle* parle au *Liv. V.* & *Pline* au *Liv. XIII. Chap. 22.* où il re-

marque

\* *Balsa* en *Espagnol* signifie un *Raleau*.



BALSA oder FAHRZEUG VON GUAYAQUIL mit seinen Verhältnissen vorgestellt.

A. Das Vordertheil.

B. Das Hintertheil.

C. Die Laube oder Hütte.

D. Stangen welche statt des Mastes dienen

E. Segelleinen.

F. Schutzholzer.

G. Ruder, welches zum Schutzholze

und Steuerruder dient.

H. Die Küche.

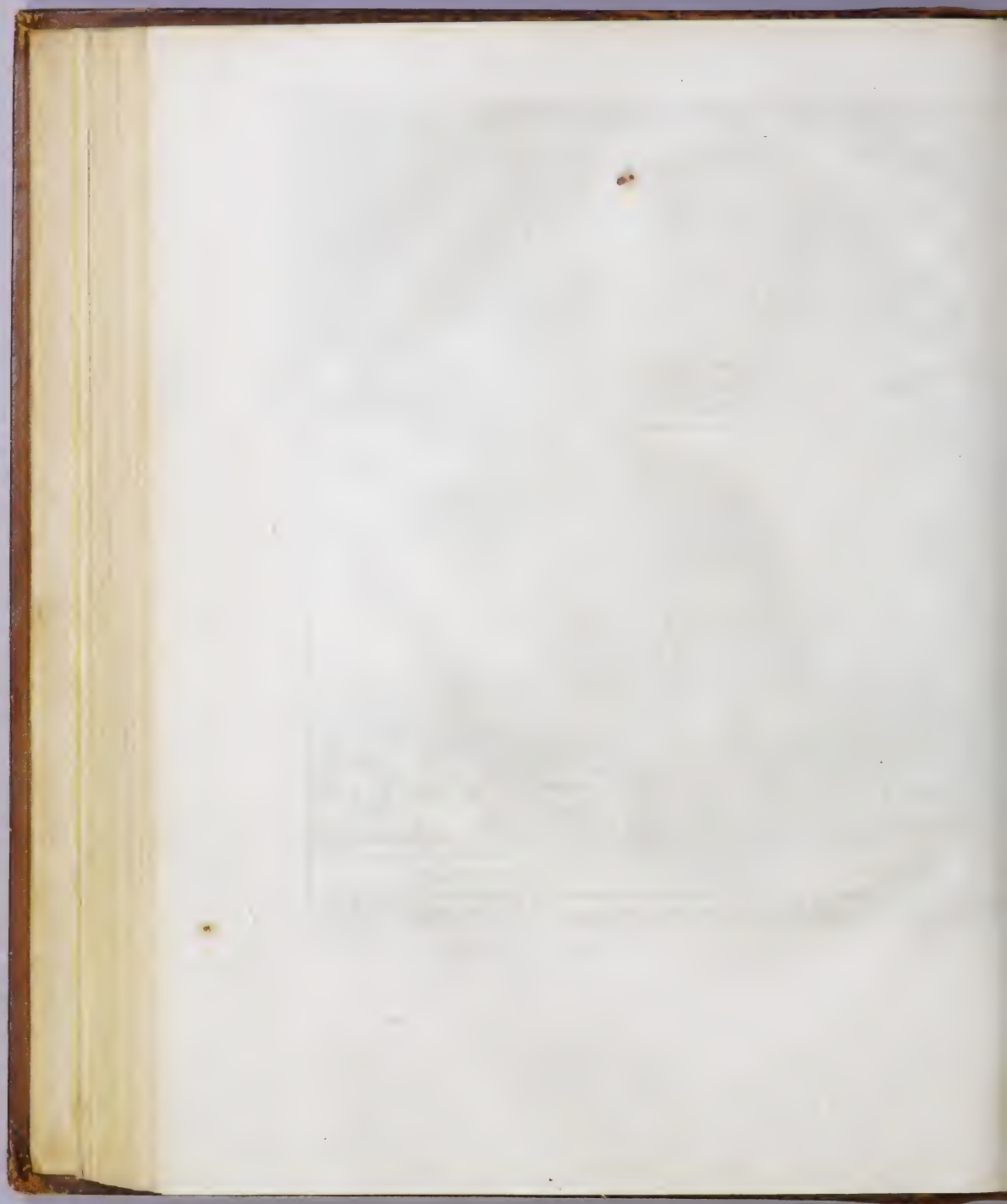
I. Wasserflößen.

K. Haupttauen oder die Wand.

L. Der Boden oder das Bedeck.

F. de Balher Sculp.





marque qu'il y en a de deux sortes, l'un plus petit, que les *Grecs* nommoient *Nartecchia*, & l'autre plus grand, qu'ils appelloient *Nartbez*. *Nebrya* l'appelle en *Espagnol* *Canna beja*, ou *Canna beja*. *Don George Juan* en a vu à *Malthe*, où il croît naturellement; & il dit qu'il n'y a point de différence entre celui-là & la *Balsa* ou *Pucro*, sinon que la *Canna beja*, que les *Maltois* nomment *Ferula* comme les *Latins*, est beaucoup plus petite. Quoi qu'il en soit, la *Balsa* est un bois blanchâtre, mou, & fort léger, tellement qu'un morceau de trois à quatre aunes de long & d'un pied de diamètre peut être levé & transporté d'un lieu à un autre par un petit garçon sans la moindre difficulté? C'est avec ce bois que les *Indiens* font leurs *Yangades* ou *Balzes*, comme on peut le voir dans la Planche XI. Au-dessus est une espèce de tillac ou de couvert *L*, fait de planchettes de *Cannas* ou Roseaux; & par-dessus cela ils mettent un toit *C*, lequel a deux côtés. Au-lieu de vergue, ils attachent la voile à deux perches de Manglier qui se rencontrent en haut *D*; & dans les *Balzes* qui ont le mât de trinquet il en est de-même.

Ce n'est pas seulement sur le Fleuve que les *Balzes* naviguent; elles vont aussi en Mer, & même font le trajet jusqu'à *Payta*. Leur grandeur est différente, aussi-bien que leur usage. Les unes sont employées pour la pêche; les autres pour trafiquer sur le Fleuve, transportant toute sorte de marchandises, depuis la *Bodega* ou Douane de *Babahoyo* jusqu'à *Guayaquil*, & de-là à la *Puna*, *Salto de Tumbes*, & *Payta*. Il y en a qui sont très-proprement construites, & qui servent à transporter les familles à leurs Terres & Maisons de campagne. On est dans ces *Balzes* aussi commodément que dans une maison. On n'y est point incommodé du mouvement, & l'on y est fort au large, comme on en peut juger par la grandeur du Bâtiment; les *Pucros* dont elles sont faites ayant 12 à 13 toises de long sur 2 ou 2½ pieds de diamètre dans leur grosseur, de sorte que les 9 folives dont elles sont composées forment une largeur d'environ 20 à 24 pieds, toise de *Paris*, qui font à peu près 4 de ces toises, & reviennent à 8 ou 9 aunes de *Castille*. On peut par-là se faire une idée des *Balzes* qui n'ont que 7 folives ou même moins.

Les folives qui composent cette espèce de Bâtiment, ne sont jointes que par des liens de *Bejuques*, avec lesquels, & au moyen des pièces ou foliveaux en-travers qui croisent sur chaque bout, ils sont amarrés si fortement l'un contre l'autre, qu'ils résistent aux plus fortes marées dans les traversées à la Côte de *Tumbes* & de *Payta*. Ces liens ont l'avantage qu'étant une fois bien noués, ils ne se défont jamais, malgré le mouvement  
conti-

continuel, quoique foible, qu'un tel Bâtiment ne peut manquer d'avoir. Il arrive néanmoins quelquefois que les *Indiens* négligeant de visiter les *Bejuques* & de les changer avant de partir, quand ils sont usés par le tems & le travail, le Bâtiment chargé de marchandises, ou d'autres effets, combat quelque tems contre les flots; mais enfin il se déjoint, la cargaison se perd, & les passagers périssent. Quant aux *Indiens* ils se tirent mieux d'affaire, & montant sur la premiere solive qu'ils trouvent, cela leur suffit pour se sauver, & pour aborder au premier Port. Il arriva une ou deux aventures pareilles pendant que nous étions dans la Province de *Quito*: triste effet de la négligence & de la confiance barbare des *Indiens*, qui ne prennent aucune mesure pour prévenir de pareils accidens.

La plus grosse solive, ou pour mieux dire la plus grosse poutre de la *Balze*, avance en saillie vers la poupe un peu plus que les autres. C'est à celle-là qu'on attache la premiere poutre à droite & à gauche, & les autres ainsi de suite. C'est la maîtresse-pièce du Bâtiment, & c'est aussi pour cela que le nombre des solives est toujours impair. Les grandes *Balzes* portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage; car les coups de Mer n'y peuvent entrer, & l'eau qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps du Bâtiment suit le cours & le mouvement de l'eau.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la fabrique des *Balzes*, & du trafic auquel on les emploie. Mais nous ne devons pas oublier une particularité bien plus extraordinaire: c'est que ces Radeaux peuvent voguer & louver quand le vent est contraire aussi-bien qu'aucun Vaisseau à quille. Ils courent si sûrement le bord qu'on veut leur faire courir, que si elles s'écartent de la route, ce n'est jamais que de peu. Cela se fait par un autre moyen que par le gouvernail. On a des planches de 3 à 4 aunes de long sur une demie aune de large, qu'ils appellent *Guares*, & qu'ils arrangent verticalement à la poupe & à la proue, entre les solives de la *Balze*; ils enfoncent les unes dans l'eau & en retirent un peu les autres, & par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & on se maintient à la cape, selon qu'on veut manœuvrer. Invention qui jusqu'à-présent a été inconnue aux Nations les plus éclairées de l'Europe, & dont les *Indiens* qui l'ont découverte ne connoissent que la manœuvre ou le mécanisme, sans que leur esprit mal-cultivé ait jamais cherché d'en pénétrer la cause & les raisons, ni pu les concevoir. Mais si la chose étoit connue & pratiquée en Europe, il n'arriveroit pas tant de nau-



naufages lamentables, & ceux qui ont péri faute d'une pareille invention auroient du-moins conservé leur vie. Lorsque la Fregate ou Roi la *Génoise* fit naufrage à la *Vibora*, plusieurs personnes tâcherent de se sauver par le moyen d'une *Jangade* ou Radeau qu'ils firent à la hâte, & sur lequel ils s'embarquerent; mais ils ne purent venir à bout de leur dessein pour s'être livrés aux flots sans autre gouvernail que celui des courans, & s'être abandonnés au gré des vents. Des exemples si tragiques m'ont déterminé à examiner sur quoi est fondée la maniere de gouverner ces Bâtimens & en quoi elle consiste, afin que chacun puisse s'en servir dans l'occasion; & pour mieux réussir dans mon dessein, je me servirai d'un petit Mémoire que *Don George Juan* a composé sur cette matiere.

La détermination, dit-il, dans laquelle se meut un Vaisseau poussé par le vent, est une ligne perpendiculaire à la voile, comme le démontrent Mrs. *Renau* dans la *Théorie des Manœuvres* Chap. 2. Art. 1. *Bernoulli* Chap. 1. Art. 4. & *Pitot* Sect. II. Art. 13. Or la réaction étant égale & contraire à l'action, la force que l'eau oppose au mouvement du Vaisseau doit être comme une ligne perpendiculaire à la voile, laquelle ligne commence sous le vent & finit au-dessus; poussant avec plus de force un grand corps qu'un petit, en raison composée de leurs superficies & des quarrés des *Sinus* des angles d'incidence, c'est-à-dire, dans la supposition de l'égalité des vitesses: d'où il suit que toutes les fois qu'on enfonce une *Guare* dans l'eau à la proue du Bâtiment, celui-ci sera au lof, & si on la retire il sera à dérive. De-même, si on enfonce la *Guare* à la poupe dans l'eau, le Bâtiment sera à dérive, & au-contraire si on la retire il sera au lof. Telle est la méthode des *Indiens* pour gouverner leurs *Balzes*; ils augmentent le nombre des *Guares* jusques à quatre, cinq ou six pour se maintenir sur le vent: car il est évident que plus on enfonce, plus on augmente la résistance que le Bâtiment trouve à fendre l'eau par le côté, vu que les *Guares* font l'office des Ourfes dont les Mariniers se servent sur les petits Bâtimens. La manœuvre de ces *Guares* est si facile, que dès-qu'on a mis le Bâtiment dans la direction de sa route, il suffit d'en enfonce ou retirer une seule un ou deux pieds quand il est nécessaire, & il se maintient par-là dans sa direction.

Le Fleuve de *Guayaquil* & ses *Estéros* abondent en Poissons, comme nous l'avons déjà observé. Les *Indiens* & les *Mulâtres*, qui ont leurs habitations sur ses bords, s'occupent quelque tems à la pêche, & s'y préparent aussitôt que l'Eté commence à tirer vers sa fin: alors ils ont semé, & fait la récolte de leurs petites *Chacares*. Ils ne pensent qu'à préparer

leurs *Balzes*, à les visiter, les réparer, à les couvrir de nouvelles feuilles de *Vijahua*, pour qu'elles puissent résister à la pluie. Ils se pourvoyent de sel pour mariner le poisson, préparent leur flèches & leurs harpons, & font provision de vivres à proportion du tems qu'ils veulent employer à la pêche: ils amassent du *Maïs*, des *Platanes*, & quelque peu de *Tassajo*\*. Tout étant ainsi disposé ils embarquent leurs Canots dans la *Balze*, de même que leurs femmes, leurs enfans, & le peu de meuble qu'ils ont chez eux. Ceux qui possèdent quelques Vaches, ou Chevaux, comme cela est assez ordinaire, les envoient dans les Montagnes pour les y faire passer l'Hiver; & pour eux ils s'embarquent sur leur *Balze*, & vont se poster à l'embouchure de quelque *Estéro*, où ils croient qu'il y a beaucoup de poissons. Ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient fait capture; s'ils voyent qu'il n'y ait rien à faire, ils passent à un autre, & leur pêche finie ils s'en retournent chacun chez soi. Là ils apportent des feuilles de *Vijahua*, des *Bejuques*, & des Roseaux ou *Cannas* pour réparer les dommages que leurs maisons ont soufferts. Quand la communication est ouverte avec la Province des Montagnes, & que les Troupeaux commencent à descendre, ils passent avec leur poisson jusqu'aux *Bodegas* de *Bababoyo* où ils le vendent, & du produit ils achètent de la *Bayète* du Pays, du *Tucayo*, & les autres choses nécessaires pour se vêtir eux & leurs familles.

Voici quelle est la maniere de pêcher d'un *Indien*. Il se poste à l'embouchure d'un *Estéro* avec sa *Balze* amarrée au bord de l'eau, se met dans un de ses petits Canots avec quelque flèches, ou quelques harpons. Dès-qu'il voit le poisson, il le suit jusqu'à ce qu'il en soit assez proche: alors il lui décoche sa flèche ou son harpon, le blesse, & le prend dans son Canot: la même flèche lui sert encore pour d'autres poissons. Ils sont si adroits dans cet exercice, qu'il est bien rare qu'ils manquent leur coup. Si le lieu ou parage est abondant, en 3 ou 4 heures le Canot est chargé; le Pêcheur retourne à la *Balze* pour y vider & saler sa pêche.

Quelquefois ils employent à leur pêche une Herbe qu'ils nomment *Barbasco*, sur-tout dans les lieux où les *Esteros* forment quelque mare ou marais. Ils prennent une bouchée de cette herbe, la mâchent, & l'incorporent ensuite dans de l'appât qu'ils répandent dans l'eau. Le jus de cette herbe est si fort, que dès-que le poisson en a goûté, il est ivre, & surnage comme s'il étoit mort; de sorte que le Pêcheur n'a que la peine de le prendre. Tout le fretin qui goûte de cette herbe meurt; mais le gros pois-

\* Viande séchée au vent.

poisson, après un assez long intervalle, revient à son état naturel, à-moins qu'il n'en ait trop mangé. Il semble que le Poisson pris de cette maniere devroit être mal-sain, toutefois l'expérience prouve le contraire; c'est pourquoi aussi on le mange sans crainte. Outre ces deux manieres de pêcher, ils en ont encore une troisième, qui se fait par le moyen d'une espèce de fenne ou filets, qu'ils nomment *Chinchorros*; mais alors ils se joignent plusieurs Pêcheurs ensemble pour faciliter la manœuvre de leurs *Chinchorros*.

Le Poisson le plus gros qu'on prenne dans les *Estéros*, c'est le *Bagre*. Il a une aune ou une aune & demie de long. Il est filasseux, fade, & mal-sain, c'est pourquoi on ne le mange jamais frais. Le *Robalo* \* est le plus délicat, & il a en effet très-bon goût; mais comme on ne le trouve que dans les *Estéros* éloignés & au-dessus de *Guayaquil*, on n'en voit point dans cette Ville.

Toutes ces Rivières & *Estéros* auroient une plus grande quantité de Poissons, si les *Caymans*, ou Lézards comme on les appelle dans ce Pays, n'en détruisoient pas tant. Le Cayman est un animal amphibie, qui vit tantôt dans l'eau & tantôt sur terre, quoiqu'ordinairement il ne s'écarte guere du bord des Rivières où il a fixé sa demeure. La quantité que l'on voit de ces animaux le long des Canaux ou des Rivières est si grande, qu'on ne peut les compter. Quand ils se sont rassasiés dans l'eau, ils viennent à terre se secher au Soleil; ils ressemblent à quantité de troncs d'arbres à moitié pourris, que l'eau a jettés sur le rivage. Dès qu'ils sentent un Bâtiment qui approche, ils se jettent à l'eau. Il y en a de si monstrueux, qu'ils ont plus de 5 aunes de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils tiennent la gueule ouverte & restent ainsi, jusqu'à ce qu'il s'y soit rassemblé une assez grande quantité de mouches & de mofquites; alors ils la ferment pour les avaler: malgré les contes que des Auteurs ont débités sur cet animal, je fai par expérience, de-même que toute notre compagnie, qu'il fuit les hommes quand il est à terre; & dès-qu'il apperçoit quelqu'un, il se jette dans l'eau. Tout son corps est couvert d'écailles si fortes qu'elles résistent aux balles, à-moins qu'on ne l'atteigne à l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

Cet animal naît d'un œuf. Quand la femelle veut pondre, elle vient à terre sur le bord de la Rivière. Là elle creuse un grand trou dans le sable & y dépose ses œufs, qui sont de la grosseur d'un œuf médiocre d'Autru-

che,

\* *Loup marin.*



che, & dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaisse. Elle en pond plus de cent d'une seule portée dans l'espace d'un ou deux jours. Dès-qu'elle les a mis bas, elle les couvre de sable, & a l'attention de se rouler dessus pour cacher l'endroit où ils sont, poussant même la précaution jusqu'à se vautrer tout autour pour mieux desorienter les ennemis de son espèce. Après avoir ainsi pourvu à leur sûreté, elle se replonge dans l'eau, & les laisse couvrir aussi longtems que la Nature lui enseigne qu'ils doivent couvrir. Alors elle vient suivie du mâle, & écartant le sable, elle découvre les œufs, en casse la coque, & aussitôt les petits Caymans sortent sans autre accident, de manière que d'une couvée il n'y a presque pas un œuf de perdu. Dès qu'ils sont hors de la coque la mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade; mais durant ce tems-là les *Gallinazos*, toujours alerte, en enlèvent quelques-uns, & le mâle même en mange autant qu'il peut, jusqu'à ce qu'enfin la femelle ait gagné l'eau avec le peu qui lui reste; mais ceux qui se détachent d'elle ou ne nagent pas, elle les dévore; de sorte que d'une si nombreuse couvée à peine en échappe-t-il cinq à six.

Les *Gallinazos*, dont nous avons déjà parlé ailleurs dans l'article de *Carthagène*, sont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent sur-tout à leurs œufs, & usent de beaucoup de ruse pour s'en emparer. Il y a en Été de ces *Gallinazos* qui ne sont occupés qu'à observer les femelles des Caymans, car c'est dans cette Saison qu'elles pondent, lorsque les bords des Fleuves ne sont plus inondés. Les *Gallinazos* se mettent en sentinelle sur quelque arbre tout près de-là, se cachent sous les feuilles & sous les branches, pour que la femelle ne puisse les appercevoir. Le *Gallinazo* la laisse tranquillement pondre ses œufs, & n'interrompt pas même les précautions qu'elle prend pour les cacher; mais à peine a-t-elle tourné le dos, qu'il fond sur le nid, & avec son bec, ses serres & ses ailes, il découvre les œufs, & les gobe sans en laisser que les coquilles. Le banquet seroit grand pour celui qui a eu la patience d'attendre cette occasion, si une multitude de ses semblables n'accouroit pour l'aider dans cette opération, & ne lui enlevoit une partie du prix de son industrie & de ses peines. Je me suis souvent diverti à voir cette manœuvre des *Gallinazos* durant notre passage de *Guayaquil* aux *Bodegas* de *Babahoyo*, & par curiosité je pris quelques-uns de ces œufs. Les personnes qui naviguent fréquemment sur le Fleuve, & particulièrement les Mulâtres, ne font pas difficulté de s'en régaler quand ils sont frais. Admirez la sagesse de la Providence, qui a donné

donné aux Caymans mâles ce penchant à dévorer ces petits animaux dont ils sont peres, & aux *Gallinazos* ce goût pour les œufs des femelles. Sans cela les eaux du Fleuve; ni toute la plaine, ne suffiroient pas pour contenir la quantité de Caymans qui naîtroient de ces nombreuses pontes; puisque malgré la déconfiture que les uns & les autres en font, on ne sauroit s'imaginer combien il en reste encore.

Les Caymans sont les plus grands destructeurs du poisson que le Fleuve produit; ils en font leur pâture ordinaire, & les pêchent avec autant d'artifice que les plus habiles Pêcheurs. En effet ils se joignent 8 ou 10 ensemble, & se vont placer l'un près de l'autre à l'embouchure d'une Riviere ou d'un *Estero*; par ce moyen il ne sort aucun poisson qui ne devienne leur proie, & cependant il faut que le poisson tâche de sortir, parce que pendant que ces 8 ou 10 Caymans forment ce cordon à l'embouchure de la Riviere ou du Canal, il y en a d'autres qui le chassent par en haut. Le Cayman ne peut manger sous l'eau; c'est pourquoi quand il a pris quelque chose, il élève la tête au-dessus de l'eau, & peu à peu il introduit sa proie dans l'intérieur de sa gueule, où il la mâche pour l'avaler. Quand ils ont fini leur pêche, ils se retirent sur les bords des Rivières pour se reposer à terre, sans être détourné par les ténèbres de la nuit.

Quand ces animaux sont pressés de la faim, ils viennent à terre, & courent dans les plaines voisines de quelque Riviere ou Ruissseau; les Veaux & les Poulains ne sont pas à l'abri de leurs poursuites, & dès-qu'une fois ils ont goûté de leur chair ils en sont si afriandés, qu'ils ne se soucient plus de poisson. Alors ils vont à la chasse des Hommes & des Bêtes à la faveur des ténèbres. On a vu de tristes exemples de leur voracité, quand quelque enfant mal-avisé s'est trouvé à ces heures-là hors de la maison, sans en être cependant fort éloigné. Un Cayman est venu, a pris l'enfant dans la gueule & l'a emporté dans la Riviere, pour ne point s'exposer à ceux que les cris de cette petite victime pouvoient faire accourir à son secours. Leur coutume est de porter ces sortes de proie jusqu'au fond de l'eau, & après les avoir étouffées de les venir manger au-dessus.

On a des exemples qu'ils en ont usé de-même à l'égard de quelques Canotiers, qui s'étant imprudemment endormis sur les planches de leurs Canots, avec une jambe ou un bras hors du Canot, ont passé des bras du sommeil dans ceux de la mort; car ces animaux les saisissant les ont tirés dans l'eau & dévorés incontinent. Les Caymans qui ont ainsi goûté une fois de la chair humaine, sont toujours les plus redoutables. Les personnes qui ont leurs habitations dans des lieux où ces animaux sont en

grand nombre tâchent de les prendre & de les tuer. Pour cet effet ils lui tendent un piège, qu'ils appellent *Cafonète*: c'est une espèce d'hameçon, qui consiste en un morceau de bois fort & pointu par les deux bouts, lequel est enveloppé dans les poûmons de quelque animal. La *Cafonète* est attachée à une forte courroye liée bien ferme à terre. L'hameçon flotte sur l'eau, & le Cayman qui l'aperçoit le hape, impatient d'avaler la viande qu'il voit devant lui; mais il s'engorge tellement que les pointes du bois lui entrant dans les deux machoires il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. Cependant on le tire à terre. Là il devient furieux & attaque les assistants, qui l'agacent comme un Taureau, & se divertissent à le voir s'élancer contre l'un & contre l'autre, bien assurés que tout le mal qu'il peut faire est de renverser celui qui n'est pas assez agile pour l'éviter.

Le Cayman ressemble extrêmement au *Lézard*, ce qui est cause que dans ce Pays-là on lui donne le nom de *Lézard*. Il y a néanmoins quelque différence entre la tête du *Lézard* & celle du Cayman, comme on le peut voir dans toutes les figures qui le représentent. La tête du Cayman est fort longue, & se termine en pointe, formant un museau comme le grouin d'un Cochon, & c'est ce museau qu'il tient continuellement hors de l'eau quand il est dans une Rivière; d'où l'on peut conclure qu'il a besoin de respirer fréquemment un air grossier. Ses deux machoires sont garnies de dents fort ferrées, très-fortes & terminées en pointe. Quelques-uns leur ont attribué des vertus singulieres. Je ne saurois dire si c'est avec raison; mais il est certain que je n'en ai rien ouï dire dans le Pays, ni aucun de mes compagnons de voyage non plus, quoique nous fussions extrêmement soigneux de nous instruire de tout ce qui les regardoit.



## CHAPITRE X.

*Du Commerce qui se fait par la voye de la Ville & du Fleuve de Guayaquil entre les Royaumes du Pérou, de Tierra-Firme & les Côtes de la nouvelle Espagne, & de celui que le Corrégiment de Guayaquil fait de ses Denrées avec ces Provinces.*

ON peut considérer le Commerce de *Guayaquil* sous deux differens points de vue. L'un stable, consistant dans les Denrées & Marchandises



difes de son crû; l'autre passager, consistant en Marchandises étrangères, auxquelles *Guayaquil* sert comme d'échelle pour passer dans les Provinces du Pérou, de *Tierra-Firme* & de *Guatemala*. C'est dans le Port de cette Ville qu'on débarque toutes les Marchandises qui ayant fait le trajet par Mer doivent être transportées dans les Provinces des Montagnes, & qu'on apporte de ces mêmes Provinces les Marchandises de leur crû qui doivent être transportées par Mer dans les différens Ports des Côtes voisines. Ces deux Commerces étant de différente nature, je traiterai d'abord du premier, & ensuite du second.

Le *Cacao*, qu'on doit regarder comme la principale Dénrée du Terroir de *Guayaquil*, est embarqué pour *Panama*, ou pour les Ports de *Sonsonate* *Realejo*, & autres Ports de la nouvelle *Espagne*, ou enfin pour ceux du Pérou, où le débit est néanmoins médiocre. Il est assez remarquable que dans cette Ville & sa Jurisdiction, où le *Cacao* abonde le plus, il s'en consomme le moins.

Le Bois, que nous pouvons mettre pour second article, se transporte & se débite au Port de *Callao*, quelquefois aussi dans ceux qui sont entre celui-là & *Guayaquil*. Il n'en coute aux habitans de cette Ville que de le faire couper & conduire par le plus proche *Estero*, ou Riviere jusqu'à *Guayaquil*, ou à la *Puna*. Les Bâtimens légers qui ne tirent pas beaucoup d'eau viennent jusques-là, & c'est dans l'un ou l'autre de ces deux Ports qu'on charge ce bois tout coupé. Les Navires qui n'y sont entrés que pour se caréner, en font grande provision & le vont trafiquer; & les Vaisseaux qui sortant des Chantiers ne sont pas destinés à des voyages d'un grand avantage, sont employés à charger de ce bois & à le transporter où l'on en a besoin; par-là les uns se dédommagent des fraix de la carène, & font même des profits, & les autres rendent en partie ce que leur fabrique a pu couter.

Si les deux articles précédens sont considérables, celui du Sel ne l'est pas moins, quoiqu'il n'ait d'autre débouché que les Bourgs & Villages intérieurs de la Province de *Quito*. Ajoutez à tout cela le Coton, le Riz, le Poisson salé & sec.

Enfin toute cette Jurisdiction de *Guayaquil* fait un grand Commerce avec les Pays des Montagnes en Bœufs, Vaches, Mules, Mulets, que ses vastes Campagnes nourrissent en grande quantité.

Il y a encore d'autres articles moins importans, qui n'entrent point en ligne de compte, comme le Tabac, la Cire, le *Mani*, l'*Aji*, & la Laine de *Ceibo*, & autres semblables, qui pris à part ne méritent pas tant d'atten-

d'attention, mais qui tous ensemble font un objet non moins considérable qu'un des articles ci-dessus.

La Laine de *Ceibo* est ainsi appelée du nom de l'Arbre qui la produit. Cet arbre est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit & fort peu inégal; les feuilles en sont médiocres & rondes. Il pousse parmi ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme un bouton ou espèce de cocon qui croît de la longueur d'un pouce & demi ou deux, sur environ un pouce de diamètre. C'est dans ce bouton ou cocon qu'est renfermée la laine en question. Dès que le cocon est mûr & sec il s'ouvre, & laisse voir la laine qu'il contient, laquelle ressemble à un flocon de coton, & est un peu rouge. Cette laine est beaucoup plus douce & plus fine que le Coton; la moufle ou filasse dont elle est composée plus menue & plus déliée, d'où vient que les naturels du Pays croient communément qu'on ne peut la filer: mais pour moi je suis persuadé que cela vient de ce qu'on n'a pas encore trouvé le véritable moyen de la rendre filable; & si jamais on y parvient, je crois qu'on pourra lui donner le nom de *Soye de Ceibo*, à cause de sa grande finesse, plutôt que celui de *Laine*. Le seul usage qu'on en ait fait jusqu'ici a été d'en remplir des matelas, à quoi elle est plus propre que tout autre chose, tant à cause de sa mollesse naturelle, que par la facilité qu'elle a étant mise au Soleil de se lever & gonfler jusqu'à rendre la toile du matelas tendue comme un tambour, sans qu'elle diminue pour être transportée ensuite à l'ombre, à moins qu'on ne l'expose à l'humidité qui est la qualité contraire qui la comprime. On prétend dans le Pays que cette laine est extrêmement froide, c'est ce qui fait que l'usage n'en est pas aussi général qu'il pourroit l'être. J'ai pourtant connu diverses personnes qui ont couché toute leur vie sur des matelas faits de cette laine, sans s'en être jamais trouvé mal.

En échange des Marchandises que la Jurisdiction de *Guayaquil* envoie dans les Provinces les plus éloignées, elle reçoit du Pérou pour sa propre consommation des Vins, des Eaux-de-vie, de l'Huile, des Fruits secs; & de la Province de *Quito*, elle reçoit des *Bayôtes* qu'on y fabrique, des *Tucuyos*, des Farines, des *Papas*, du Lard, des Jambons, des Fromages, & autres semblables Marchandises. Elle tire de la Jurisdiction de *Panama* les Marchandises qu'on apporte d'Europe aux Foires d'*Amérique*; & de celle de la *Nouvelle Espagne*, le Fer qu'on y tire des Mines, lequel n'est pas à-la-vérité si bon que celui d'Europe, étant fort aigre & cassant; mais on ne laisse pas de l'employer dans les ouvrages où cette mauvaise qualité n'est point un obstacle; dans la fabrique des Vaisseaux que l'on

l'on construit dans les Chantiers de cette Ville, ce fer est de peu d'usage; en revanche on apporte de cette Côte de la Poix & du Goudron pour ces Vaisseaux & pour ceux que l'on carène à *Guayaquil*. On tire de la même Côte, ou du *Pérou*, des Cordages de Chanvre: il est vrai que les Propriétaires des Vaisseaux font venir cette dernière marchandise, ainsi que le Fer d'*Europe*, pour leur compte, & que les habitans de cette Ville n'en font pas commerce.

Le Commerce passager n'est pas moins considérable que le précédent. Il consiste dans la correspondance qu'il y a entre le Royaume de *Quito* & celui de *Lima*, & dans l'échange réciproque que ces deux Contrées font des Dénrées de leur crû & des Marchandises de leurs Fabriques. *Lima* fournit des Vins & des Huiles, & *Quito* des Draps, des Bayêtes, des *Tucuyos*, des *Serges*, des *Chapeaux*, des *Bas*, & divers autres Ouvrages de *Laine* pour la parfaite teinture desquels on ne peut guere se passer d'Indigo, dont le Pays de *Quito* manque: les Marchands de *Guayaquil* le tirent des Côtes de la nouvelle *Espagne*, pour en fournir toutes les Fabriques des Montagnes & de la Province de *Quito*.

C'est principalement en Été que ces Commerces fleurissent, parce que c'est alors que les Marchandises que produisent les Montagnes peuvent descendre, & qu'on peut transporter dans ce Pays de Montagnes les Marchandises de *Guayaquil*, & celles des autres Ports ou Côtes, qui doivent passer par-là: cependant il y a toujours des Bâtimens dans la Rivière de *Guayaquil* pour y charger les Marchandises du crû de cette Jurisdiction, qu'on peut transporter par Mer en tout tems. Ce Commerce continuel de la Ville de *Guayaquil* pouvoit seul l'empêcher d'être anéantie après les saccagemens des Pirates & les incendies qu'elle a soufferts tant de fois; c'est aussi uniquement par les avantages du Négoce qu'elle s'est relevée avec éclat de ses infortunes passées, & qu'elle est aujourd'hui dans un état aussi florissant que si elle avoit toujours prospéré depuis sa fondation, & autant que le permettent la qualité du terrain où elle est située, le climat, & les incommodités auxquelles elle est sujette en Hiver, ainsi que nous l'avons déjà observé.





## LIVRE CINQUIEME.

Comprenant notre Voyage depuis *Guayaquil* jusqu'à la Ville de *Quito*: mesure de la Méridienne dans la Province de ce nom: difficultés à faire les stations dans les points qui formoient les triangles: description de la Ville de *Quito*.

\*\*\*\*\*

## C H A P I T R E I.

*Passage de Guayaquil au Caracol où se fait le débarquement en Hiver.  
Voyage du Caracol à Quito.*

AUSSITÔT que nous eûmes avis que les montures que le Corrégi-  
dor de *Guaranda* devoit nous envoyer pour nous transporter, é-  
toient en route pour le *Caracol*, nous nous disposâmes au départ,  
& nous nous embarquâmes sur le Fleuve le 3. *Mai* 1736, dans une grande  
*Chata*. Après bien des retardemens causés par le courant de l'eau, bien  
des incommodités & des accidens, nous arrivâmes le 11. du même mois  
au Bourg du *Caracol*; où nous débarquâmes.

Il seroit difficile de donner une idée exacte de ce que nous souffrîmes  
de la part des *Mosquites* pendant notre navigation sur ce Fleuve; ni la  
précaution que nous avions eue de mettre des guêtres, ni les *Toldos* ou  
*Mosquiteres* ne purent nous garantir de ce cruel martyre. Pendant le  
jour nous étions dans un mouvement continuel, & la nuit nous souffrions  
des douleurs insupportables. Les gants à-la-vérité nous garantissoient  
les mains; mais le visage restoit exposé, & l'habit n'empêchoit pas que  
le reste du corps ne fût tourmenté; les aiguillons pénétoient au-travers  
du drap, piquoient la chair, & y causoient un feu & une demangeaison  
horrible. La plus cruelle de toutes les nuits que nous passâmes sur ce  
Fleuve, fut celle où nous fîmes halte dans une maison fort grande & d'assez  
bonne apparence pour le Pays, mais inhabitée. A-peine nous étions-  
nous emparés de cette solitude, que nous y fûmes assaillis d'une quantité  
prodigieuse de *Mosquites*, qui loin de nous laisser dormir, ne nous per-  
mirent pas même d'être un moment en repos. Ceux de nous qui s'étoient  
couchés dans leurs *Toldos*, croyant être à couvert de ces cruels insectes,  
se trouverent dans l'instant même attaqués de tous côtés, & réduits à se  
lever pour être moins incommodés: ceux qui étoient dans la maison en

for,

fortoient pour se délivrer de cette horrible engeance, aimant mieux s'exposer au danger incertain d'être mordu par quelque Serpent, que de se livrer à un supplice assuré. Ils gagnoient les champs pour y prendre quelque repos; mais bientôt ils sentoient qu'ils s'étoient abusés, & qu'il étoit difficile de décider en quel lieu on étoit le plus persécuté dans le *Toldo*, ou hors du *Toldo*, ou dans les Champs. D'un côté la grande fumée que nous faisions en brulant divers arbres nous étouffoit, & de l'autre ces diaboliques insectes ne diminueoient point pour cela, mais au-contre sembloient s'acroître à tout moment. Quand le jour fut venu, nous apperçûmes les effets des cruelles caresses de ces abominables camarades de chambrées: nos visages enflés, nos mains enflammées & pleines d'ampoules, faisoient assez juger dans quel état étoit le reste du corps. La nuit suivante nous allâmes gîter dans une maison habitée, où les *Mosquites* ne manquoient pas, bien-qu'en moindre quantité que dans la précédente. Nous racontâmes notre aventure à notre hôte, qui nous dit gravement que la maison dont nous parlions, avoit été abandonnée parce qu'une âme y faisoit son purgatoire; à quoi l'un de la compagnie repliqua sur le champ, qu'il étoit bien plus naturel qu'on l'eût abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire des vivans.

Les Mules étant arrivées au *Caracol* nous nous mîmes en chemin le 14 Mai 1736, & après avoir marché quatre lieues par des *Savanes*, des Bois de Planes & de Cacaotiers, nous arrivâmes sur les *Plages* de la Riviere d'*Ojibar*, que nous côtoyâmes & traversâmes à gué neuf fois, non sans quelque péril, à-cause de sa grande rapidité, des rochers dont elle est semée, de sa profondeur & de sa largeur. A 3  $\frac{1}{2}$  du soir nous fîmes halte dans une maison près de la Riviere, dans un Lieu nommé le *Port des Mosquites*.

Tout le chemin depuis le *Caracol* jusqu'aux *Plages* ou *Berges* d'*Ojibar* est si marécageux, que nous marchions continuellement ou par une ravine, ou par un bournier, où nos mules entroient jusqu'au poitrail; mais quand nous eûmes passé les *Plages* ou *Berges*, le chemin devint plus ferme & moins incommode.

Le nom du Lieu & de la Maison où nous passâmes la nuit, donne assez à entendre ce que c'étoit. La maison étoit aussi inhabitée que celle que nous avions rencontrée sur le Fleuve de *Guayaquil*, & elle étoit aussi devenue le séjour de *Mosquites* de toute espèce; desorte que si la nuit que nous passâmes dans celle-là fut fâcheuse, celle que nous passâmes dans celle-ci ne lui en devoit rien: en effet ces maudits insectes nous firent une si cruelle guerre, que quelques-uns de nous prirent le parti de s'aller

jetter dans la Riviere & de se tenir dans l'eau, espérant d'être par-là délivrés de cette engeance; mais leurs visages, la seule partie du corps qu'ils ne pouvoient plonger dans l'eau, en furent bientôt si couverts, qu'il falut renoncer à cet expédient & laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps.

Le 15. nous continuâmes notre route par une Montagne couverte d'arbres épais, au sortir de laquelle nous arrivâmes encore aux *Plages*, & passâmes la Riviere à gué quatre autres fois, avec non moins de danger que les précédentes: sur les cinq heures du soir nous fîmes halte au bord de la Riviere dans un endroit nommé *Caluma*, qui dans notre Langue signifie *Poste des Indiens*. Il n'y avoit dans cet endroit aucune maison pour nous loger, & nous n'en avions point rencontré de toute cette journée; mais les *Indiens* voituriers & autres qui nous accompagnoient, entrèrent dans la Montagne, couperent des pieux & des feuilles de *Vijahua*, & nous bâtirent de ces matériaux des cabanes qui nous mirent tous à couvert de la pluie. Ces cabanes furent faites en moins d'une heure, assez grandes & si bien couvertes que la pluie n'y put pénétrer. En quoi il faut admirer la Providence, qui produit ces matériaux dans ces Déserts.

Le chemin de ce jour-là dans les Montagnes fut très-incommode, à cause de la quantité d'arbres qui se touchent presque, de sorte que nous étions exposés à nous blesser à chaque instant en passant; & malgré la plus grande attention, nous ne laissions pas de nous meurtrir les genoux & les jambes contre les troncs, & la tête contre les branches. Quelquefois les Mules & les Cavaliers s'embarassoient dans les *Béjuques* qui traversoient d'un arbre à l'autre, & alors ou ils tomboient rudement, ou ils ne pouvoient se débarasser si on ne les secouroit.

Le 16. à six heures du matin le Thermomètre marquoit à *Caluma* 1016, de sorte que nous commençâmes à respirer un air plus frais. A 8½ heures du matin nous nous remîmes en chemin, & à midi nous passâmes par un lieu nommé en *Indien* *Mama Rumi*, c'est-à-dire en *Espagnol* *Madre de Piedra* \*. C'est la plus belle cascade qu'on puisse imaginer. Le Rocher d'où l'eau se précipite a au-moins 50 toises de haut, qui font 116½ aunes de *Castille*. Il est taillé à pic, & bordé à droite & à gauche d'arbres extrêmement hauts & touffus. La blancheur de l'eau éblouit la vue, & rien n'égale la clarté & le cristal des ondes dont elle forme la nape de sa chute.

\* Mot à mot *Mère de Roche*; mais il faut observer que le mot *Espagnol* *Madre* se prend aussi pour le lit, le canal où coule une Riviere. N. D. T.



te. Elle vient se reposer dans un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné sur lequel passe le Chemin Royal. Cette cascade ou cataracte est nommée par les *Indiens* *Paicha* & par les *Espagnols* du Pays *Chorrera*. Nous continuâmes notre chemin, & après avoir repassé la Rivière encore deux fois sur des ponts non moins dangereux que les gués, nous arrivâmes à deux heures après midi à un endroit nommé *Tarigagua*, où nous terminâmes notre journée, & trouvâmes une maison de bois, & de *Vijabua*, assez grande, construite expressément pour nous loger, & nous délasser de la fatigue du chemin de ce jour, non moins incommode que les précédens. D'un côté il n'offroit que des précipices affreux, & de l'autre il étoit si étroit que les montures & les Cavaliers ne pouvoient presque point passer, & encore moins éviter de heurter tantôt à un arbre, tantôt à l'autre, & quelquefois contre le roc, desorte qu'en arrivant au gîte nous étions tous fort meurtris.

Je viens de dire que les Ponts n'étoient pas moins dangereux que les gués. En effet, comme ils sont de bois & fort longs, ils branlent quand on les passe; d'ailleurs ils ont à-peine trois pieds de large, sans garde-fous ni parapets sur les bords, desorte que si une monture vient à broncher elle tombe infailliblement dans l'eau & périt avec sa charge, comme on nous dit que cela arrivoit fréquemment. On fabrique ces ponts tous les Hivers pour s'en servir à passer alors la Rivière, car en Été elle est guéable, & on n'a que faire de pont. Ils sont si peu solides, qu'il faut tous les ans en faire de neufs. L'eau de la pluie les gâte & les pourrit tellement dans cet espace de tems, qu'ils deviennent tout-à-fait inutiles.

Quand une personne de marque, comme Président, Evêque, Auditeur & autres semblables, doit passer du *Caracol* ou de *Babahoyo* à *Guaranda*, c'est le Corréjidor du même *Guaranda* qui a soin d'envoyer des *Indiens* pour fabriquer des *Rancheries*, ou *Baraques*, aux lieux où ils doivent se reposer sur la route, comme à *Tarigagua* & autres endroits. Après leur passage, ces *Baraques* restent sur pied & servent aux Voyageurs, jusqu'à ce que faute d'entretien & de réparation, elles tombent & soient détruites; & alors les Voyageurs sont réduits à n'avoir pour tout gîte que les *Chozas*, ou Hutes que leurs *Indiens* Voituriers ou Guides leur bâtissent à la hâte.

Le 17 à six heures du matin le Thermomètre marquoit à *Tarigagua* 101 $\frac{1}{2}$ , & ce degré nous paroissoit un peu frais à nous qui étions accoutumés à des Climats très-chauds. Il est remarquable que dans cet endroit, on voit quelquefois deux températures tout opposées à la même heure. Cela

arrive quand deux personnes, dont l'une vient des Montagnes & l'autre de *Guayaquil*, se rencontrent ici ensemble; le premier trouve dès-lors le Climat si chaud qu'il ne peut souffrir qu'un habit fort léger, & l'autre trouve au-contraire que le froid y est si sensible qu'il s'affuble de ses plus gros habits. Celui-là trouve l'eau de la Riviere si chaude, qu'il commence à s'y baigner, & celui-ci la trouve si froide qu'il évite d'y tremper la main. La même chose s'observe dans une seule & même personne, qui dans la même saison de l'année fera le voyage de *Guayaquil* aux Montagnes, & des Montagnes à *Guayaquil*. Une différence si frappante ne vient que du changement naturel, dont on doit s'appercevoir, en quittant un Climat auquel on étoit accoutumé, & passant à un autre qui lui est opposé: ainsi deux personnes accoutumées, l'une au Climat froid des Montagnes, l'autre au Climat chaud de *Guayaquil*, doivent sentir une différence égale, l'un par un excès de chaleur, l'autre par un excès de froid, en arrivant dans un lieu mitoyen comme *Tarigagua*: ce qui prouve cette fameuse opinion, que les sensations sont sujettes à autant d'altérations apparentes, qu'il y a de diversité dans les sens de ceux que les objets affectent. En effet, selon la différente disposition des sens l'impression des objets est différente, & les organes sont diversément affectés, parce qu'ils se trouvent diversément disposés. A 9 $\frac{1}{2}$  du matin nous commençâmes à marcher par la Montagne de *Saint Antoine*, qui commence à *Tarigagua*, & à une heure après midi nous arrivâmes à un endroit appelé en *Indien* *Guamac* & en *Espagnol* *Cruz de Cana* \*. C'est un petit espace de plaine un peu en pente, qui faisoit, à ce qu'on nous dit, le milieu de la montée. Nous fûmes contraints de rester-là, n'en pouvant plus de la fatigue du chemin.

Il n'est pas aisé de représenter au juste l'âpreté du défilé qu'il faut traverser depuis *Tarigagua* pour passer la Montagne de *Saint Antoine*. Tout ce que nous avions eu de mauvais chemin jusques-là, n'étoit que bagatelle au prix de celui-ci. Qu'on se figure une montée presque à plomb, & une descente si rude que les mules ont toutes les peines du monde de s'y tenir debout. En quelques endroits le chemin est si étroit qu'il ne peut presque pas contenir une monture, & en d'autres il est si bordé de précipices qu'à chaque pas on craint de tomber & de périr dans ces rochers. Ces chemins, qu'on pourroit plutôt nommer de petits sentiers, sont remplis dans toute leur longueur, & d'un pas à l'autre, de trous profonds de  $\frac{1}{2}$  d'aune & quelquefois davantage, où les mules mettent leurs pieds

\* *Croix de roseaux.*

pieds de devant & de derriere ; quelquefois elles traînent par-dessus le ventre & les pieds des Cavaliers ; de maniere que ces trous sont des espées d'escaliers sans lesquels les chemins ne seroient pas praticables. Mais en revanche si la monture met le pied entre deux de ces trous, ou ne le place pas bien dedans, elle tombe, & le Cavalier court plus ou moins de danger, selon le lieu & le côté par où il tombe. Quelqu'un dira, pourquoy ne pas aller à pied dans de pareils chemins ? Cela seroit bon s'il étoit aisé de poser toujours les pieds fermes sur les éminences qui sont entre les trous ; car si l'on vient à glisser, il faut malgré qu'on en ait s'enfoncer dans le trou même, c'est-à-dire dans la boue jusqu'à la ceinture ; car tous ces trous en sont remplis, & souvent même comblés.

Ces trous sont appellés *Camellons* par les gens du Pays. Ils rendent cette route périlleuse & extrêmement incommode. Ce sont autant de trebuchets pour les pauvres mules. Cependant, qui le croiroit ? les passages où il n'y a pas de pareils trous sont encore plus dangereux : la raison en est, que ces Berges étant extrêmement escarpées & glissantes, vu la nature du terrain qui est de craye continuellement détrempée par la pluye, il ne seroit pas possible aux bêtes de charge d'y marcher, si les Voituriers *Indiens* n'alloient devant les mules pour préparer le chemin, afin qu'elles puissent avancer avec sûreté. Pour cet effet ils portent chacun un petit hoyau, avec quoi ils ouvrent de petits fossés ou rigoles, à la distance d'un pas l'un de l'autre, au moyen de quoi les mules affermissent leurs pieds & surmontent l'âpreté du terrain. Ce travail se renouvelle toutes les fois qu'il passe une autre troupe de mules, parce que dans l'espace d'une nuit la pluye défait ce que les Muletiers du jour précédent avoient fait. On se consolerait encore de l'incommodité qu'il y a d'avoir toujours des gens pour préparer ainsi les chemins, des meurtrissures que l'on reçoit fréquemment, & du desagrément de se voir croté depuis les pieds jusqu'à la tête, & mouillés jusqu'à la peau, si on n'avoit sous ses yeux des précipices & des abîmes qui font tressaillir d'horreur ; car on peut dire, sans outrer le tableau, que ce sont des passages où le plus brave ne sauroit marcher sans frissonner de crainte, un spectacle qui fait frémir le plus déterminé, particulièrement si l'on vient à faire réflexion sur la proximité du danger ; & le peu de distance qu'il y a de la faiblesse des animaux auxquels on confie un bien aussi précieux que la vie, & les précipices qui semblent n'être-là que pour vous engloutir.

La maniere de descendre de ces lieux élevés ne doit pas causer moins de trouble, que celle dont nous venons de parler. Pour bien entendre ce-  
la,



la, il faut considérer que dans les passages des Montagnes dont la pente est trop roide, les pluies détruisent les *Camellons*, elles sont couler la terre & emportent ces petites fosses. D'un côté on a pour l'ordinaire des côteaux escarpés, & de l'autre des abîmes dont la vue seule glace les veines; & comme tout cela suit la même direction que les Montagnes, & les mêmes irrégularités, il faut nécessairement que le chemin s'y conforme, de sorte qu'au-lieu d'aller droit, il fait deux ou trois zig-zags dans l'espace de 250 ou 300 aunes ou un peu plus. C'est dans ces zig-zags que les *Camellons* ne peuvent subsister. Pour descendre de ces hauteurs les mules mêmes se préparent de cette sorte. Dès-qu'elles sont parvenues au-lieu où commence la descente, elles s'arrêtent & joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner. Elles joignent de-même leurs pieds de derrière, les avançant aussi un peu en avant comme si elles vouloient s'accroupir. S'étant ainsi arrangées, elles commencent à aller quelques pas, comme pour éprouver le chemin, après quoi, sans changer de posture, elles se laissent couler en bas avec tant de vitesse qu'on diroit que le vent les emporte. Pendant ce tems-là le Cavalier n'a autre chose à faire qu'à se tenir ferme sans remuer, parce qu'un mouvement fait mal-à-propos suffiroit pour faire perdre l'équilibre à la mule, & les précipiter tous les deux: d'ailleurs si elle s'écartoit tant soit peu de ce sentier étroit, elle se perdrait dans quelque abîme. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'adresse de ces animaux, qui dans un mouvement si rapide où il semble qu'ils ne peuvent se gouverner, suivent les différens tours du chemin, comme s'ils l'avoient reconnu auparavant & qu'ils l'eussent exactement mesuré, afin de se précautionner contre les irrégularités qui pourroient les en égarer. Si tout cela n'étoit ainsi, il seroit impossible de passer par de semblables routes, où les brutes sont obligées de servir de guides aux hommes.

Mais quoique ces mules à force de faire ce voyage soient accoutumées à ce dangereux manège, leur état de brutes, ni la coutume, n'empêchent pas qu'elles ne fassent paroître, avant d'entrer dans cette carrière, une espèce de crainte, ou de faiblesse; car dès-qu'elles arrivent au lieu où commence une pareille glissoire, elles s'arrêtent sans qu'on ait besoin de tirer la bride pour les en avertir: & si par mégarde on leur donne de l'éperon, elles ne se hâtent pas davantage, & ne bougent point de la place, qu'elles n'aient pris leurs précautions. De-même en s'arrêtant à l'entrée d'une de ces glissoires, elles font paroître l'altération qu'elles souffrent; car elles commencent d'abord à trembler, & l'on remarque en elles une espèce

espèce de raisonnement ; car examinant le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, elles semblent vouloir éviter le danger qu'elles annoncent en s'ébrouant fortement, & épouvantant le Cavalier, qui, quand il n'est pas accoutumé à ces sortes de cas, n'est pas peu étonné & allarmé de ces pressentimens. Alors les *Indiens*, prenant les devans, se postent tout le long du passage, grimant sur quelque roc qui avance en saillie, s'acrobant & se cramponnant à quelques racines d'arbres qui paroissent à découvert dans ces lieux-là. Ils animent les Mules par leurs cris, & ces animaux encouragés par ce bruit se déterminent à courir le risque de la descente, & se laissent aller tout le long de la glissoire. Outre la pente escarpée de ces Berges si droites qu'on ne peut y mettre les pieds sans tomber, la nature du terrain & du climat contribue à rendre la glissade plus violente. En effet, comme je l'ai déjà remarqué, ce terrain est une craye grasse, dont la superficie, continuellement délayée par la pluie qui ne cesse ni nuit ni jour, ressemble à du savon détrempé, & fait précisément le même effet.

Il y a des endroits où en descendant ces glissoires, on ne court pas risque de tomber dans des précipices ; mais le chemin y est si resserré, si profond, ses côtés si hauts & si perpendiculaires, que le péril y est peut-être plus grand que dans les autres. Les montures ont si peu de place pour arranger leurs pieds, & ces sentiers sont si étroits qu'à-peine ils peuvent contenir la Mule & le Cavalier, desorte que si celle-là tombe, il est tout simple qu'elle foule celui-ci ; & dans un lieu où l'on n'a pas la liberté de se mouvoir, il est assez ordinaire qu'on se casse quelque bras ou jambe, ou même qu'on perde la vie. C'est une chose admirable que de considérer ces Mules, quand après avoir surmonté leur première frayeur, elles se livrent au mouvement impétueux qui les fait glisser en-bas ; avec quelle adresse elles roidissent leurs jambes de devant sur une ligne égale, pour garder l'équilibre & ne pas tomber de côté ; & comme elles se préparent elles-mêmes à une distance raisonnable, avant de donner à leur corps cette inclinaison insensible qui est nécessaire pour passer heureusement les détours du chemin. Certainement les hommes ne sauroient témoigner plus de prudence. Quand une Mule a passé plusieurs fois par ces sortes d'épreuves, & qu'elle y est bien exercée, elle acquiert une certaine réputation dans le Pays, & mérite bien qu'on fasse cas de son expérience.

A l'entrée de l'Hiver & au commencement de l'Été ces voyages sont plus périlleux & plus incommodes que dans toute autre Saison ; car alors

la pluye forme des torrens épouvantables, qui en quelques endroits font disparoître les chemins, & en quelques autres les ruinent tellement qu'il n'est pas possible d'y passer, à-moins qu'on n'ait la précaution d'envoyer auparavant des *Indiens* pour les raccommoder; mais nonobstant les réparations qu'ils y font à la hâte, ces chemins restent tels que quand cette Nation les croit passables, on peut compter qu'ils effrayent encore les *Européens*.

Le peu de soin qu'on a d'entretenir ces chemins, qui passent le plus souvent par des Montagnes & des Rochers, en augmente l'incommodité naturelle. Si un arbre est déraciné & tombé au-travers du chemin, bouchant entièrement le passage, il ne faut pas croire qu'on se mette en peine de l'en ôter: & quoique tous ceux qui passent n'ayent pas peu de peine à surmonter cet embarras, il n'y a personne qui ait la complaisance de couper l'arbre pour débarasser le chemin à ceux qui viennent après. Ces arbres sont quelquefois si gros, qu'il y a des troncs qui ont au-delà d'une aune & demie de diamètre. Quand leur volume est tel ou à peu près, les *Indiens* en diminuent à coups de hache une partie, selon qu'ils le jugent nécessaire, & ils aident ensuite les Mules à sauter par-dessus le reste du tronc: pour cet effet ils déchargent ces animaux, & à force de travail ils leur font surmonter cet obstacle, non sans perte de beaucoup de tems & autres dommages. Après tous ces efforts ils laissent l'arbre dans la même situation où ils l'ont trouvé, & ceux qui viennent après eux tiennent la même conduite, laissant toujours aux autres le soin de s'aider de la même manière; l'arbre reste ainsi jusqu'à ce que le tems l'ait pourri, & alors le chemin redevient libre. Au-reste il ne faut pas croire que ce ne sont que les chemins qui conduisent de *Guayaquil* aux Montagnes, dont on a si peu de soin: cette négligence est générale dans cette Contrée, tout chemin qui est dans une Montagne est aussi mauvais.

Le 18 à 6 heures du matin, le Thermomètre marquoit à *Cruz de Canas* 1010. Nous recommençâmes à marcher par un chemin pareil à celui du jour précédent, & arrivâmes à un endroit appelé en Langue du Pays *Pucara*: c'est-là que finit la Berge de la Rivière. Le mot *Pucara* répond au mot *Porte*, ou *Passage étroit de Montagne*. Il signifie encore plus proprement une *Forteresse*, un *Lieu fortifié*; & peut-être ceux qui ont donné ce nom au passage en question, ont-ils voulu marquer qu'ils le regardoient comme une Forteresse naturelle, défendue par sa situation. Delà nous recommençâmes à cheminer, descendant insensiblement vers le côté qui regarde la Province de *Chimbo*, par un chemin semblable aux précédens. Le Corrégidor.



gidor de *Guaranda* ou *Chimbo* vint au-devant de nous, accompagné de l'Alcalde Provincial & des principales personnes de son Bourg, & nous joignit à demi-lieue environ de sa résidence. Il nous fit beaucoup d'amitiés, & à quelques pas de-là nous rencontrâmes le Curé du même Bourg, Religieux Dominicain, accompagné de quelques-uns de ses Confreres & de plusieurs habitans qui venoient aussi nous complimenter sur notre heureuse arrivée. Ils étoient suivis d'un gros de *Cholos*, c'est-à-dire, de jeunes Garçons *Indiens*, à pied, qui vouloient pareillement nous marquer en leur maniere la joye que leur donnoit notre arrivée.

Ces *Cholos* étoient vêtus de bleu avec une ceinture de ruban, ayant sur la tête une espèce de turban. Ils portoient dans leurs mains de petits étendards, & dans cet équipage ils formoient deux ou trois Compagnies, dansant à leur façon, criant, & prononçant quelques paroles en leur Langue, qui exprimoient, à ce qu'on nous dit, le plaisir qu'ils avoient de nous voir en leur Pays. Ce cortège nous accompagna jusques au Bourg, où nous ne fûmes pas plutôt arrivés qu'on mit toutes les cloches en branle, on sonna de divers cors, on fit entendre des fifres & des tambourins.

Surpris d'une réception si bruyante, nous demandâmes au Corrégidor quelle en pouvoit être la raison. A quoi il répondit qu'il n'y avoit dans tout cela rien qui dût nous étonner; qu'on n'en usoit jamais autrement envers les Etrangers de quelque distinction; & que c'étoit une coutume générale dans tout le Pays, chaque Bourg se piquant à l'envi de bien recevoir les Voyageurs distingués qui abordoient chez eux.

Tout ce que l'on découvre au-delà du *Pucara*, quand on a passé les hauteurs de cette *Cordillère*, est un terrain sans Montagnes, ni Arbres, de deux lieues environ d'étendue, mêlé de Plaines rases, & de fort petites Collines, les unes & les autres semées de Froment, d'Orge, de Maïs, & autres Grains, dont la verdure différente de celle des Montagnes réjouissoit la vue, & paroissoit un objet tout nouveau à des gens qui depuis près d'un an étoient accoutumés aux verdure des Pays chauds & humides, entièrement différentes de celles-ci qui ressemblent si fort à celles de nos Campagnes d'*Europe*.

Nous nous reposâmes à *Guaranda* jusqu'au 21 du même mois, logés & servis dans la maison du Corrégidor. Le même jour nous partîmes pour continuer notre route vers *Quito*, & ce jour-là, ainsi que les deux jours précédens, le Thermomètre marqua 1004.

Le 22 nous commençâmes à traverser la Bruyere ou le Désert de *Chimborazo*, laissant toujours la Montagne de ce nom à la gauche, &

cheminant par différens Tertres & Collines sablonneuses, qui depuis le Cap de Neige vont toujours en se dilatant. Ce Cap, au moyen de ses Terres qui vont par un long espace en panchant des deux côtés vers la Mer, environne & revêt pour ainsi dire la Montagne dont je viens de parler, & en forme en quelque maniere les côtés. Sur les 5 $\frac{1}{2}$  heures du soir nous arrivâmes à un endroit nommé *Rumi-machai*, c'est-à-dire, *Cuve de pierre*. Ce nom vient de ce qu'il y a-là un gros Rocher, qui forme un Creux ou une espèce de Caverne dans sa concavité, & cette Caverne sert de couvert & de logement aux Voyageurs.

Cette journée ne laissa pas d'être incommode; car quoique le chemin n'eût ni précipices, ni passages dangereux, comme ceux que nous avions eus jusqu'à *Guaranda*, néanmoins le froid excessif & la violence du vent nous incommodoient extrêmement. Après que nous eûmes passé le grand *Arénal* & surmonté les plus grandes difficultés de cette espèce de Bruyere, nous apperçûmes les ruines d'un ancien Palais des *Incas*, situé dans l'espace que deux Montagnes laissent entre elles, & dont il ne reste plus que quelques pans de muraille.

Le 23 à 5 $\frac{1}{2}$  heures du matin le Thermomètre marquoit 1000, ce qui est le terme de la congélation dans cet Instrument. La Campagne parut toute blanche de frimats & de grésil, & la cabane où nous avions couché toute couverte de gelée. A 9 heures du matin nous poursuivîmes notre route côtoyant toujours le *Chimborazo* à l'Est. A 2 heures du soir nous arrivâmes à *Mocha*, qui n'est qu'un petit Hameau fort pauvre, où nous passâmes la nuit.

Le 24 à 6 heures du matin le Thermomètre marquoit 1006: à 9 heures avant midi nous continuâmes notre chemin vers une Auberge, appelée *Hambato*, où nous arrivâmes à une heure après-midi. Dans ce Passage on trouve diverses crevasses ou coulées qui descendent du *Carguairazo*: cette Montagne, toujours couverte de neige, est à quelque distance & au Nord du *Chimborazo*. Entre les crevasses dont je viens de parler, il y en a une par où il ne coule jamais d'eau, & même la terre argilleuse dont elle est formée, reste sèche à plus de 4 aunes de profondeur. Cette ouverture a été causée par un grand Tremblement de terre, dont nous parlerons dans un autre endroit.

Le 25 du même mois le Thermomètre avoit marqué 1010 à 5 $\frac{1}{2}$  heures du matin dans *Hambato* où nous passâmes la nuit, & le 26 à 6 heures du matin la liqueur se maintint à 1009 $\frac{1}{2}$ . Le même jour nous passâmes la Riviere de *Hambato* sur un pont de bois, ensuite celle de *St. Mi-*  
chele.

ché sur un pareil pont, & arrivâmes à *Latacunga*, Auberge de passage. Le 27 le Thermomètre marqua à 6 heures du matin 1007. Le même jour nous partîmes de *Latacunga*, & arrivâmes sur le soir au Village de *Mula-balo*, après avoir passé à gué une Rivière nommée *Alaques*.

Le 28 la Liqueur du Thermomètre se maintint à *Mula-balo* au même degré qu'à *Latacunga*. Le soir du même jour nous arrivâmes à une Maison de campagne, ou espèce de Gentilhommiere nommée *Chisbinche*. Le chemin de cette journée commença par une Plaine assez grande, au bout de laquelle se trouve un Edifice construit autrefois par les Indiens Gentils, & qui étoit un des Palais de leurs *Incas*. On le nomme *Callo*, & il donne son nom à toute la Plaine. De-là nous montâmes un Côteau, au haut duquel on trouve une Plaine aussi étendue que la précédente, & dont le nom est *Tiopullo*. *Embas*, du côté du Nord, est une maison où nous passâmes la nuit.

Le 29 à six heures du matin le Thermomètre marqua 1003½. Nous commençâmes notre journée un peu de bonne heure, parce que c'étoit la dernière. Nous marchâmes par divers sentiers & crevasses, & enfin nous arrivâmes à une grande Plaine nommée *Turu-bamba*, c'est-à-dire, *Plaine bourbeuse*, à l'extrémité de laquelle est la Cité de *Quito*, où nous entrâmes le même jour à cinq heures du soir. Le Président qui gouvernoit alors cette Province étoit *Don Denys de Alzedo y Heirera*, qui nous avoit fait préparer un logement au Palais de l'audience, & nous régala splendidement les trois premiers jours, pendant lesquels nous reçûmes les visites de l'Evêque, des Auditeurs, des Chanvines, & des Régidors de cette Ville, ainsi que de toute la Noblesse & autres Personnes de distinction, qui voulurent à l'envi les unes des autres faire éclater leur politesse envers nous.

Après avoir parlé assez au long des incommodités & des périls auxquels nous avons été exposés dans les diverses Contrées par lesquelles nous avons passé, il ne fera pas moins convenable de faire mention des choses les plus remarquables que la Nature y produit.

Il y a deux sortes de terrain dans l'espace qui est entre *Bababoyor*, ou depuis le *Caracol* jusqu'à *Guaranda*. Le premier jusqu'à *Tarigagua* est uni, & depuis *Tarigagua* jusqu'à *Guaranda* ce n'est que montées & que descentes. L'un & l'autre, & même jusqu'à deux lieues au-delà de *Pucara*, sont remplis de Montagnes couvertes de grands arbres de différentes espèces, dont le branchage & les feuilles, aussi-bien que la grosseur de leurs troncs, ont quelque chose de singulier. Les Montagnes qui for-



ment cette *Cordillere* sont aussi garnies de bois dans leur partie occidentale, qu'elles en sont dénuées à la partie orientale. C'est du sein de ces Montagnes que sort la Riviere, qui grossie de toutes parts par une infinité de ruisseaux, occupe un si vaste lit depuis le *Caracol* jusqu'à *Guayaquil*.

Toute l'étendue de la Montagne, qui a beaucoup de terrain uni dans sa partie supérieure, abonde en divers Animaux & Oiseaux qui ne different pas de ceux dont nous avons parlé à l'article de *Carthagène*. On peut y ajouter les Paons sauvages, les Faisans, une espèce de Poules, & quelques autres dont il y a si grande quantité dans ces Montagnes, que s'ils ne se perchoient pas si haut & ne se cachoient sous les feuilles des arbres, les Voyageurs n'auroient besoin que d'un fusil & de munitions pour avoir à tout moment des provisions de bouche. Il s'y trouve beaucoup de Serpens & un grand nombre de Singes. Parmi ces derniers il s'en trouve une espèce particuliere, qu'on nomme dans le Pays *Marimondas*. Ils sont si grands que quand ils se dressent sur leurs pieds ils ont une aune & demie & même davantage de hauteur. Ils ont le poil noir, & sont extrêmement laids, mais fort aisés à apprivoiser: quoiqu'ils soient assez communs dans tous les Pays montagneux, il semble qu'ils le soient encore plus dans les environs de *Guayaquil*.

Entre plusieurs Plantes que produisent ces Montagnes, il y en a trois qui me paroissent mériter par leur singularité, que j'en donne quelque description. Ce sont les *Cannes*, la *Vijahua*, & les *Béjuques*, matériaux dont on bâtit les maisons de la Jurisdiction de *Guayaquil*, & qui servent encore à beaucoup d'autres usages.

Les *Cannas* ou *Cannes* sont remarquables tant par leur excessive longueur & grosseur, que par l'eau que ses tuyaux renferment. Leur longueur est ordinairement de six à huit toises, & quoique leur grosseur varie, les plus épaisses n'ont que six pouces, pied de Roi, de diamètre, ce qui fait à peu près un quart d'aune de *Castille*. La partie ferme & massive de chaque tuyau a six lignes d'épaisseur: si on fait attention à leur épaisseur, il est aisé de comprendre qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pied & demi de large; & on ne s'étonnera pas de l'usage qu'on en fait, soit dans la bâtisse des maisons, soit en plusieurs autres choses. Du moment qu'elles poussent on les laisse croître jusqu'au dernier degré, & alors on les coupe, ou on les laisse secher sur pied. La plupart des tuyaux sont remplis d'eau, avec cette différence que pendant la pleine Lune, ou ils sont tout-à-fait pleins, ou peu s'en faut, & qu'à-mesure que la Lune décroît leur eau diminue, jusqu'à ce que dans la conjonction

tion ils en font entièrement vuides, ou en retiennent si peu qu'à peine peut-on reconnoître qu'il y en ait eu. J'en ai coupé dans tous les tems, & l'expérience m'a toutes les fois assuré de ce fait. J'ai aussi observé que quand l'eau diminue elle se trouble, & qu'au-contraire quand la Lune est en son plein, ou environ ce tems-là, elle est claire comme du cristal. Les *Indiens* ajoutent d'autres particularités: ils disent que tous les tuyaux ne se remplissent pas d'eau à la fois, mais qu'entre deux qui deviennent pleins il y en a un qui reste vuide. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand on ouvre un tuyau qui est vuide, on en trouve deux autres de suite qui sont pleins. C'est ce qu'on observe ordinairement dans toutes les *Cannes*. On attribue à cette eau la vertu de préserver de toute apostume qui peut naître d'une chute. C'est pour cela que tous les Voyageurs qui descendent des Montagnes ne manquent guere d'en boire, pour prévenir les suites des coups & meurtrissures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. Après qu'on a coupé ces *Cannes* on les laisse sécher d'elles-mêmes, ou guérir, pour parler comme eux: étant séches elles sont extrêmement fortes, & l'on s'en sert pour des chevrons ou solives; on en fait aussi des tables ou des planches & des mâts pour les *Balzes*; on en double les soutes des Vaisseaux, quand ils ont chargé du Cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois. On en fait des perches ou bras de Litieres, & divers autres ouvrages semblables.

Les *Vijabuas* sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de linceul ou drap de lit. Elles viennent de terre sans culture, & naissent sans tige. Elles ont d'ordinaire cinq pieds de long, sur deux ou deux & demi de large. Sa principale côte, qui sort immédiatement de la terre, a quatre ou cinq lignes de large, & tout le reste de la feuille est lisse & fort uni. Elle est verte en dedans & blanche en dehors, & se trouve couverte en ce côté extérieur d'une poussière très-fine & gluante. Outre l'usage ordinaire de servir de toit aux maisons, on l'employe encore à emballer le Sel, le Poisson, & autres choses semblables que l'on transporte dans les Montagnes, au moyen de quoi on garantit ces Marchandises de l'humidité. Elles sont encore d'une grande utilité dans ces Déserts, quand on veut bâtir une hute sur le champ, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Les *Béjuques* sont une espèce de corde ou de lien de bois. Il y en a de deux espèces; les uns croissent de la terre & s'entortillent aux arbres, & l'on donne le même nom de *Béjuques* aux branches souples de certains arbres qui ont le même usage que les premiers. Les uns & les autres croissent en se courbant jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant  
ils

ils atteignent un autre tronc : alors ils poussent en s'entortillant autour de l'arbre jusqu'à sa cime, après quoi ils commencent à croître en descendant vers la terre ; de sorte qu'ils forment ainsi plusieurs liens, & qu'on en voit même qui tiennent à deux arbres comme une corde qu'on y auroit attachée par chaque bout à dessein. Ils sont si flexibles & si souples qu'on peut les plier & les tordre sans les rompre. On en fait des nœuds très-fermes & très-serrés : au reste ils deviennent excessivement gros si on ne les coupe. Les plus minces ont quatre à cinq lignes de diamètre, & pour l'ordinaire ils en ont six ou huit ; toutefois il y en a de beaucoup plus gros, mais dont on ne fait aucun usage à cause de leur dureté. En général tous, à l'exception de ces derniers, servent à attacher tout ce que l'on veut : si on en joint plusieurs ensemble, de la manière dont on fait les grosses cordes en *Europe*, on s'en peut servir comme de cables pour amarrer les *Balzes* ou autres petits Bâtimens, & ils sont de très-bon usage pour la durée dans l'eau.

Il croît encore dans ces Montagnes un Arbre nommé *Matapalo* \*, & ce nom lui convient parfaitement. Il croît foible & mince à côté d'un puissant arbre, auquel il se joint, & le long duquel il monte jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer : alors il élargit sa houpe extraordinairement, jusqu'à dérober à l'arbre les rayons du Soleil ; il se nourrit de la substance de ce même arbre qui lui a servi d'appui, jusqu'à ce qu'il l'ait consumé & détruit, par-là il reste maître de la place ; après quoi il devient si gros, qu'on s'en sert pour faire des Canots fort grands, à quoi son bois est extrêmement propre par la quantité de ses fibres & sa légèreté.



## C H A P I T R E I I .

*De la peine que nous eûmes à faire les Observations de la Méridienne, & de la manière de vivre à laquelle nous fûmes réduits tant que ces Opérations durèrent.*

Tout ce que nous avions fait pendant une année de tems que nous avions passé avant que d'arriver à *Quito*, n'avoit abouti qu'à surmonter les difficultés du voyage qu'il nous falloit faire pour parvenir dans ces Lieux où nous devions exécuter le principal ouvrage dont nous étions chargés. Dans le fond ce n'étoit pas peu de chose que d'avoir achevé un voyage aussi immense, traversé tant de Mers & de Climats différents. Les

\* Mot à mot *Tue-pieu*.



premiers jours de notre arrivée à *Quito* furent employés à recevoir les visites de différentes personnes & à les rendre à notre tour, après quoi nous commençâmes à travailler à l'exécution de nos desseins. Mrs. *Bouguer* & de la *Condamine* venoient de nous joindre, étant arrivés à *Quito*, le premier le 10. de *juin* 1736 par la même route de *Guarandá*, & le second le 4. du même mois par la Rivière des *Emeraüdes* & le Gouvernement d'*Atacames*.

Pour commencer nos opérations, il nous falloit mesurer un terrain qui pût servir de baze à tout l'ouvrage. C'est à quoi nous fûmes occupés tout le reste de cette année, comme il est rapporté dans le Livre des *Observations Astronomiques & Physiques*. Le choix de ce terrain nous couta des peines infinies, n'ayant cessé d'être incommodés du vent, de la pluye, & quelquefois des ardeurs du Soleil. Après bien des courses & du travail, nous nous fixâmes à un terrain uni, plus bas que le sol de *Quito* de 249 toises, & à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. On l'appelle la *Plaine d'Yaruqui*, du nom du Village à côté duquel ce lieu est situé. Il y a dans ces environs des Plaines plus grandes que celle-là, mais elles auroient été trop éloignées de la direction de notre baze, ce terrain étant assez bas en comparaison de celui de *Quito*, & aussi moins froid que ce dernier. De-plus il se trouve fermé à l'Orient par la haute *Cordillere* de *Guanami* & de *Pambamarca*, & à l'Occident par celle de *Pichincha*. Le sol est tout de sable; desorte qu'outre la chaleur que les rayons du Soleil y produisent, ces mêmes rayons sont encore réfléchis par les deux *Cordilleres* qui terminent de deux côtés cette Plaine: de-là vient aussi qu'elle est exposée à de fréquens orages de tonnerres, à des éclairs, & à des pluies; & comme des côtés du Nord & du Sud elle est tout ouverte, il s'y forme de si grands & de si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable élevées par la rapidité & le tournoyement des rafales de vent qui se heurtent: desorte qu'il arrive quelquefois, & il y en a eu un exemple pendant que nous y étions, qu'un *Indien* se trouvant pris & enveloppé dans un de ces tourbillons, en fut absolument étouffé. Il n'y a rien-là qui doive étonner, puisqu'il est tout simple que la quantité de sable contenue dans une de ces colonnes empêche entièrement la respiration & suffoque celui qui s'y trouve enveloppé.

Notre tâche journaliere consistoit à mesurer ce terrain dans une ligne horizontale, nivelant continuellement pour en corriger les défauts. Nous commençons cet exercice avec le jour, & nous ne discontinuons qu'à l'approche de la nuit, à-moins que quelque orage subit ne nous obligeât à le

suspendre aussi longtems qu'il duroit; & en attendant qu'il cessât nous nous retirions dans une petite tente de campagne, qu'on nous tenoit toujours prête pour ce sujet: nous y entrions aussi régulièrement à midi pour prendre quelque repos, pendant que le Soleil dardoit ses rayons avec le plus de force.

Avant qu'on se fût déterminé à mesurer la baze dans cette Plaine, on avoit eu dessein de faire cette opération dans le terrain également uni de *Cayambe*, qui est à douze lieues environ au Nord de *Quito*. Ce dernier lieu fut donc celui où toute la Compagnie se transporta d'abord pour l'examiner. Ce fut aussi-là que mourut Mr. *Couplet* le 17 de *Septembre* 1736, après deux jours de maladie. Il étoit à-la-vérité parti de *Quito* un peu indisposé, mais comme il étoit d'un tempérament robuste, il méprisa cette légère indisposition, & voulut être du voyage; mais en arrivant son mal redoubla, & il n'eut que le tems de se préparer en bon *Chrétien* à la mort. Ce décès presque subit d'un homme qui étoit à la fleur de son âge nous consterna d'autant plus, que nous ignorions de quel mal il avoit été atteint.

La mesure de la baze fut suivie de l'observation des angles tant horizontaux que verticaux des premiers triangles que nous y voulûmes construire, & dont plusieurs ne servirent point, parce que dans la suite on changea leurs dispositions, & on leur donna une autre forme meilleure que celle qu'on avoit d'abord imaginée. Pour cet effet Mr. *Verguin* fut envoyé avec quelques autres pour reconnoître le terrain au Sud de *Quito*, & en lever un Plan ou Carte Géographique, pendant que Mr. *Bouguer* feroit la même chose du côté du Nord: précaution nécessaire pour reconnoître les points où les signaux devoient être placés afin de former des triangles plus réguliers, & que la direction de leurs côtés ne fût point coupée par l'interposition d'autres hauteurs considérables.

Pendant qu'on travailloit à lever des Cartes de tous ces Terrains, Mr. de la *Condamine* se transporta à *Lima*, dans la vue d'y solliciter quelque secours d'argent sur les Lettres de crédit & de recommandation qu'il avoit apportées de *France*, pour subvenir aux dépenses de sa Compagnie, en attendant qu'il leur vînt des subsides de *France*. Don *George Juan* l'y suivit, pour s'aboucher avec le Viceroy, & terminer quelques différends survenus avec le nouveau Président.

Ces deux Messieurs ayant heureusement terminé leur Commission, revinrent à *Quito* vers le milieu de *Juin* 1737, dans le tems que Mr. *Bouguer* venoit de finir sa tâche, de-même que ceux qui avoient été du côté du Sud.

Sud. Il fut résolu de continuer les triangles par ce dernier côté, & la Compagnie se partagea alors en deux, tant de *François* que d'*Espagnols*. Chaque division partit pour se rendre au lieu qui lui étoit assigné. *Don George Juan* & *Mr. Godin* avec ceux qui les accompagnoient, passèrent à la Montagne de *Pambamarca*, *Mrs. Bouguer*, de la *Condamine*, & moi, étions déjà montés au plus haut de la Montagne de *Pichincha*. On souffrit beaucoup dans l'une & l'autre destination, tant de la rigoureuse température de ces lieux que de la violence des vents, qui souffloient continuellement, & qui nous incommodoient d'autant plus que notre tempérament n'étoit point fait à ces sortes de souffrances. Il semble que nous trouvant dans la *Zone-Torride* au-dessous de l'Equateur, il étoit naturel que nous fussions brûlés de l'excès du chaud, & toutefois c'étoit tout le contraire, puisqu'en effet nous étions la plupart du tems transis de froid. On pourra juger du degré de froidure auquel nous étions exposés, si l'on jette les yeux sur la Note suivante, où sont contenues les expériences faites à *Pichincha* avec le Thermomètre placé à l'abri du vent.

Le 15 d'*Août* 1737 à midi la liqueur étoit à la hauteur de .... 1003.  
A 4 heures du soir .... 1001  $\frac{1}{2}$ . A 6 heures du soir 998  $\frac{1}{2}$ .

Le 16 d'*Août* à 6 heures du matin .... 997. A 10 heures du matin .... 1005. A midi .... 1008. A 5 heures du soir .... 1001  $\frac{1}{2}$ . A six .... 999  $\frac{1}{2}$ .

Le 17 à 5 heures  $\frac{1}{2}$  du matin .... 996. A 9 heures du matin .... 1001.  
A midi &  $\frac{1}{4}$  .... 1010. A 2 heures  $\frac{1}{2}$  du soir .... 1012  $\frac{1}{2}$ . A 6 du soir .... 999.  
A 10 du soir .... 998.

Le terme de la congélation étant, comme on l'a déjà dit, 1000 dans ce Thermomètre.

On jugea à propos pour se loger dans ces Montagnes de se munir d'une tente de campagne qui servît à chaque Compagnie, mais nous ne pûmes en faire usage à *Pichincha*, parce que la place étoit trop petite pour un si grand volume; & pour suppléer à la tente il fallut construire une cabane proportionnée au terrain. Cette cabane étoit si petite, qu'à-peine elle pouvoit nous contenir tous tant que nous étions. Cela ne paroît pas étrange si l'on considère le peu d'étendue & la mauvaise disposition du lieu; car nous étions sur le sommet d'une Roche qui s'élève environ 200 toises au-dessus de la Bruyère de *Pichincha*. Ce Rocher forme diverses pointes, & nous étions postés sur la plus haute. Toute la Roche étoit couverte de neige & de glace, ainsi notre cabane ne pouvoit manquer d'être chargée de l'une & de l'autre.

Les mules peuvent monter jusqu'au pied de cette formidable Roche. Mais de-là jusqu'au sommet il faut absolument aller à pied en montant ou plutôt



gravissant pendant quatre heures entières. Une agitation si violente, jointe à la trop grande subtilité de l'air, nous ôtoit les forces & la respiration. J'avois déjà monté plus de la moitié du chemin lorsque harassé de fatigue, & ne pouvant plus respirer, je tombai sans connoissance, & presque étouffé. Cet accident m'obligea, lorsque je me trouvai un peu mieux, de descendre au pied de la Roche où étoient restés nos Instrumens & nos Domestiques, & de remonter le jour suivant, à quoi j'aurois tout aussi peu réussi sans le secours de quelques *Indiens*, qui me soutenoient dans les endroits les plus escarpés & les plus difficiles.

L'étrange maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits pendant le tems que nous employâmes à mesurer géométriquement la Méridienne, mérite qu'on en donne quelque idée. C'est ce que fera un récit abrégé de ce que nous eûmes à souffrir au *Piebincha*. Car toutes les autres Montagnes & Roches étant presque également sujettes aux injures du froid & des vents, il sera aisé de juger du courage & de la constance dont il falut nous armer pour ne point abandonner un travail qui nous exposoit à diverses incommodités des moins supportables, & souvent même à un danger évident de périr. Toute la différence qui s'est trouvée en ces fortes d'endroits, consistoit dans le plus ou le moins d'éloignement des vivres, & dans le degré d'intempérie qui devenoit plus ou moins sensible, suivant la hauteur des lieux, ou la constitution des tems où il nous y falloit monter.

Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, tant à-cause de la rigueur du froid & de la violence des vents, que parce que nous étions continuellement enveloppés d'une nuée si épaisse, qu'elle ne nous permettoit pas de voir un objet distinctement à la distance de 7 ou 8 pas. Quelquefois pourtant ces ténèbres cessoient & le Ciel s'éclaircissoit, lorsque les nuages s'affaissant par leur propre poids descendoient au col de la Montagne & l'environnoient souvent de près, quelquefois à une assez grande distance; alors ces nuages paroissoient comme une vaste Mer au milieu de laquelle notre Rocher s'élevoit comme une Ile. Nous entendions le bruit des orages qui crevoient sur la Ville de *Quito* & sur les environs; nous voyions partir la foudre & les éclairs fort au-dessous de nous, & pendant que des torrens de pluie inondoient tout le Pays d'alentour, nous jouissions d'une paisible sérénité. En effet pendant ce tems-là nous ne sentions presque point de vent, le Ciel étoit clair, & le Soleil, dont les rayons n'étoient plus interceptés, tempéroit la froideur de ces Lieux. Mais aussi c'étoit tout le contraire, quand les nuages étoient élevés; leur densité nous rendoit la respiration fort difficile,

la neige & la grêle tomboient continuellement par gros flocons, la violence des vents nous faisoit appréhender à tous momens de nous voir enlevés avec notre habitation, & jettés dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt enfévelis sous les glaces & les neiges qui s'ammoncelant sur le toit pouvoient croûler avec lui sur nos têtes.

La force des vents étoit telle que la vitesse avec laquelle ils faisoient courir les nues, éblouissoit les yeux. Le craquement des Rochers qui se détachent & qui ébranloient en tombant la pointe où nous étions, augmentoit encore nos frayeurs. Il étoit d'autant plus frappant, que jamais aucun autre bruit ne s'entendoit dans ces Déserts; aussi n'y avoit-il point de sommeil qui pût y tenir pendant les nuits.

Lorsque le tems étoit un peu tranquille, & que les nuages s'étant portés sur les autres Montagnes où nous devions faire des observations, nous étoient le moyen d'y vaquer, nous sortions de notre cabane pour faire quelque exercice qui nous échauffât un peu. Tantôt nous descendions & remontions un petit espace, tantôt nous nous amusions à faire rouler de gros cailloux du Rocher en bas, & nous éprouvions avec étonnement que toutes nos forces réunies pouvoient à-peine égaler celles des vents à cet égard. Au reste nous n'osions nous écarter beaucoup de la pointe de notre Roche, afin d'y pouvoir revenir promptement dès-que les nuages commençoient à s'en emparer, ainsi que cela arrivoit souvent & subitement.

La porte de notre cabane étoit fermée de cuirs de bœuf, & en dedans nous avions grand soin de boucher tous les trous, pour empêcher le vent d'y pénétrer; car quoiqu'elle fût bien couverte de paille le vent ne laissoit pas de s'y introduire, tous nos soins & nos peines ne suffisant pas à l'en bannir entièrement. Souvent les jours par leur entière obscurité ne se distinguoient point des nuits; & toute la clarté que nous avions venoit d'une ou deux lampes, que nous tenions toujours allumées, pour nous reconnoître les uns les autres, ainsi que pour passer le tems à quelque lecture. La petitesse de la cabane remplie de personnes, & la chaleur que donnoient les lampes, nous laissoient encore dans la nécessité d'avoir chacun une chaufferette, pour tempérer la rigueur du froid. Avec ces précautions nous nous serions moqués de la froidure, si nous n'avions été continuellement dans un danger prochain de périr, & si toutes les fois qu'il neigeoit nous n'avions été obligés de sortir de notre hute munis de pèles, pour décharger le toit de la neige qui s'y entassoit, sans quoi il se seroit affaissé sous ce poids. Ce n'est pas que nous n'eussions des Domestiques & des Indiens qui auroient pu faire cet ouvrage; mais ils étoient si en-

gourdis du froid, qu'il n'étoit pas aisé de les faire sortir de leur canoniere\* où ils se blotissoient, & se chauffoient continuellement au feu qu'ils avoient soin d'entretenir. Deforte qu'il falloit partager avec eux cette corvée, encore ne s'y portoient-ils que lentement & avec paresse.

On peut juger maintenant en quel état devoient être des corps obligés de souffrir la rigueur d'un pareil Climat. Nos pieds étoient enflés & devenus si sensibles qu'ils ne pouvoient ni souffrir la chaleur du feu, ni presque marcher, sans douleur. Nos mains étoient pleines d'engelures; nos lèvres enflées & gersées au point que le mouvement qu'il leur faisoit faire, quand nous parlions ou que nous mangions, les faisoit saigner. On peut croire que dans cet état nous n'avions guere envie de rire, aussi ne pouvions-nous le faire sans que nos lèvres par l'extension qu'elles prennent dans cette fonction, ne se fendissent encore plus, & ne nous causassent un surcroît de douleur pendant un ou deux jours.

Notre nourriture la plus ordinaire consistoit en un peu de riz, où nous faisions bouillir un morceau de viande, ou quelque oiseau que nous faisions apporter de *Quito*. Au-lieu d'eau pour cuire ce riz, nous nous servions de neige, ou jetions un morceau de glace dans la marmite, car il n'y avoit aucune eau courante, tout étoit gelé. Quand nous voulions boire nous faisions fondre de la neige. Pendant que nous mangions il faisoit tenir l'assiette sur le charbon, car dès-qu'on l'en retiroit le manger se geloit. Au commencement nous buvions des liqueurs fortes, dans l'idée que cette boisson nous rechaufferoit un peu; mais elles devenoient si foibles, qu'on ne s'appercevoit pas de leur force en les buvant, & qu'elles ne nous échauffoient pas plus que l'eau ordinaire. D'ailleurs nous appréhendions que leur fréquent usage ne nuisît à notre santé, c'est pourquoi nous n'en bûmes plus que rarement, & ordinairement nous en régaliions nos *Indiens*, à qui outre le salaire ordinaire que nous leur donnions quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnoient à la journée, nous faisions encore distribuer les vivres qu'on nous envoyoit de *Quito*.

Malgré cette grosse paye & nourriture que nous fournissions à nos *Indiens*, il n'y avoit pas moyen de les retenir auprès de nous; dès-qu'ils avoient tâté de ce Climat, ils ne songeoient qu'à désertter & nous abandonnoient. Il nous arriva à ce sujet au commencement de notre séjour en ce Désert une aventure, qui auroit pu avoir de fâcheuses suites pour nous, si l'un d'eux n'eût été plus raisonnable que les autres, & ne nous eût avertis enfin de leur évasion. Pour bien comprendre le fait il faut

savoir

\* C'est une espèce de petite tente.



savoir que nos *Indiens* ne pouvant être baraqués dans un lieu aussi peu spacieux qu'étoit la pointe du Rocher où nous séjournions, descendoient tous les soirs au pied de la Roche, pour coucher dans une espèce de caverne, où le froid étoit beaucoup moins sensible; sans compter qu'ils avoient la liberté d'y faire grand feu, & par conséquent d'y être au-moins pendant la nuit, garantis des incommodités que l'on souffroit en-haut. Avant de se retirer ils fermoient en-dehors la porte de notre cabane, qui étoit si basse qu'on ne pouvoit y passer sans se courber: & comme la neige qui tomboit durant la nuit faisoit une espèce de mur devant cette porte & la bouchoit presque-entièrement, il falloit que tous les matins nos *Indiens* vinssent ôter ce qui en empêchoit l'ouverture; car quoique nos Nègres restassent dans la Canonière, ils étoient si engourdis du froid, & avoient les pieds en si mauvais état, qu'ils se feroient plutôt laissé mourir que de se remuer. Les *Indiens* venoient donc faire cette corvée réglément tous les matins à 9 ou 10 heures. Mais le 4. ou 5. jour de notre arrivée, il étoit midi qu'ils n'avoient point encore paru. Nous ne savions qu'en penser, lorsque celui qui avoit eu la constance de rester vint nous donner avis de la fuite des quatre autres, & nous entrouvrit la porte de maniere que nous nous vîmes en état de la rendre entièrement libre: cela fait nous dépêchâmes l'*Indien* au Corrégidor de *Quito*, pour l'informer de l'extrémité où nous avions été réduits. Ce Magistrat nous envoya sur le champ d'autres *Indiens*, leur enjoignant de nous servir fidèlement à peine d'être sévèrement châtiés. Cette menace ne fut pas capable de les retenir, & après avoir été deux jours sur la Montagne, ils désertèrent comme les premiers. Cette seconde désertion fit résoudre le Corrégidor d'envoyer un Alcalde avec les quatre *Indiens* qu'il nous falloit, & de les faire relever par d'autres de quatre en quatre jours.

Nous passâmes 23 jours sur cette Roche, c'est-à-dire jusqu'au 6 de *Septembre*, sans que nous eussions pu finir les observations des angles; par la raison que quand nous pouvions jouir d'un peu de clarté sur la hauteur où nous étions, les autres sur le sommet desquels étoient les signaux qui formoient les triangles pour la mesure Géométrique de notre Méridienne, étoient enveloppés de nuages: & les instans où nous jugions que ceux-ci alloient être libres de cet embarras, & ne le devenoient pourtant jamais entièrement, étoient le tems où la Montagne de *Pichincha* y étoit le plus assujettie. Nous fûmes donc obligés de placer les signaux dans un lieu plus bas, où la température pût aussi être moins rigoureuse. Cela n'empêcha pas que nous ne continuassions notre séjour sur cette Montagne: jus-

jusqu'au commencement de *Décembre*; auquel tems ayant terminé l'observation qui regardoit en particulier *Pichincha*, nous nous transportâmes en d'autres lieux, où nous ne fîmes pas moins de séjour, ni n'eûmes pas moins d'incommodités, de froid & de peine. En effet, comme tous les signaux devoient être placés sur des lieux élevés, il nous étoit assez ordinaire de trouver par-tout les mêmes désagréments; le seul repos dont nous pouvions jouir, se trouvoit seulement dans le tems que nous mettions à passer d'une Montagne à l'autre.

Dans toutes les stations que nous fîmes après celle de *Pichincha* pendant le travail qui étoit nécessaire pour former notre Méridienne, toute la Compagnie logea sous une tente de campagne, qui malgré sa petitesse nous étoit un peu plus commode que la première cabane; à cela près qu'il falloit encore plus d'attention à l'alléger du poids de la neige, de peur qu'elle n'en fût déchirée. Il est vrai qu'au commencement nous la faisions dresser dans les lieux les plus à l'abri, mais cela ne dura pas longtems, ayant été décidé que ces tentes serviroient de signaux, afin d'éviter les inconvéniens auxquels étoient sujets les signaux de bois. Les vents étoient si violens dans ces endroits-là, que quelquefois notre tente en étoit renversée, & les piquets qui la soutenoient, abattus. Alors nous eûmes lieu de nous applaudir d'avoir fait apporter des tentes de réserve, & de pouvoir en dresser une à la place de celle que le vent venoit d'arracher; sans cette précaution nous aurions péri infailliblement. Dans le Désert d'*A-fuay* trois tentes que la Compagnie où j'étois avoit fait apporter, furent abattues les unes après les autres à diverses reprises, & les deux gros chevrons en étant aussi brisés, nous n'eûmes point d'autre ressource que de nous résoudre à quitter au plus vite ce poste, qui n'étoit pas éloigné du signal de *Sinasaguan*, & nous nous retirâmes à l'abri d'une crevasse. Les deux Compagnies se trouvoient alors dans le même Désert, & ne souffrirent pas moins l'une que l'autre. Les *Indiens* de toutes les deux s'enfuirent dès-qu'ils virent les ravages que le vent faisoit, qu'ils commencèrent à sentir le froid, & qu'ils se virent employés à déblayer la neige; de sorte que n'ayant personne qui nous aidât, il nous falut faire nous-mêmes toutes ces corvées, jusqu'à ce qu'on nous envoyât d'une Métairie, qui étoit à un peu plus de trois lieues de nous, au pied de la Montagne, un renfort d'autres *Indiens*, qui nous accompagnèrent ensuite au lieu où nous nous retirâmes.

Pendant que nous étions ainsi exposés aux tempêtes, aux frimats & à la neige, que nos *Indiens* nous abandonnoient, que nous manquions de vivres,

vivres, & de bois pour nous chauffer, & pour ainsi dire sans logement, le Curé de *Cannar* \*, Village situé au pied de ces *Cordilleres* à environ cinq lieues d'un chemin très-rude au Sud-Ouëst du signal de *Sinasaguan*, faisoit de ferventes prières pour nous. Ce bon-homme, & tous les *Espagnols* du Village voyant les nuages noirs & épais dont l'air étoit couvert, présage d'un horrible tempête, ne doutoient presque pas que nous ne périssions dans ce lieu. Desorte que lorsqu'ayant fini les observations, & partant de cette Montagne, nous vinmes à passer par le Village en question, ces bonnes gens témoignèrent une surprise extraordinaire, & nous accablèrent de félicitations sur ce que bravant un très-grand danger, nous avions eu le bonheur d'en sortir victorieux & triomphans. C'étoit en effet une espèce de triomphe aux yeux de gens accoutumés à regarder avec horreur ces sortes d'endroits.

Au commencement de nos travaux, nous avions résolu de construire nos signaux de bois en forme pyramidale; mais nous fûmes obligés d'abandonner cette méthode, qui nous jettoit dans des longueurs infinies & perpétuoit nos souffrances. En effet quand après plusieurs jours de ténèbres causées par des nuages constants, nous obtenions un moment de clarté, ou la vue rapportoit les signaux à d'autres Montagnes, & par-là ils se confondoient & ne se pouvoient distinguer, ou ils étoient arrachés par le vent, ou détruits par les *Indiens*, qui gardoient les Troupeaux sur le penchant des Montagnes, & qui venoient dérober le bois des signaux & les cordes qui les soutenoient: desorte que pour remédier à ces inconvéniens, nous jugeâmes qu'il falloit employer pour signaux les tentes-mêmes où nous habitions: car ni les ordres de la Justice, ni les menaces des Curés, ne suffisoient pas pour retenir les voleurs encouragés par l'assurance de l'impunité, n'étant pas possible dans ces Lieux inhabités de découvrir les auteurs du vol.

Nous fîmes dans les Bruyeres de *Pambamarca* & de *Pichincha* le noviciat de la vie que nous menâmes depuis le commencement d'*Août* 1737, jusqu'à la fin de *Juillet* 1739. Dans cet espace de tems ma Compagnie habita dans 35 différentes Bruyeres, & celle de *Don Jorge Juan* dans 32; l'on en donnera une plus ample notice dans le Chapitre suivant, avec le nom de chacune de ces Bruyeres, qui faisoient les points où se formoient les triangles. Nous n'éprouvâmes par-tout d'autre soulagement que celui de l'accoutumance, nos corps s'étant enfin endurcis & fami-

\* Le mot de *Cannar* se prononce *Cagnar*.  
Tome I.



familiarisés avec ces Climats, ainsi qu'avec la rusticité des Alimens, que nous n'avions souvent qu'en très-petite quantité quand nous étions trop éloignés des lieux habités. Nous nous habituâmes aussi à cette profonde solitude, & à la diversité de température que nous éprouvions quelquefois, comme il arrivoit quand nous descendions d'une Montagne pour passer à l'autre; car alors nous traversions des Plaines & des Vallons\* où régnoit une chaleur modérée en soi, mais excessive pour des gens qui venoient d'un Climat si froid. Enfin l'habitude nous rendit insensibles aux périls où nous nous exposions en grimpant sur ces Montagnes, & en nous y arrêtant si long-tems. A notre départ de quelqu'un de ces lieux élevés, les cabanes de *Indiens* & les étables ou vacheries dispersées sur le panchant de ces Montagnes où nous avions séjourné, nous paroissoient des Palais; les hameaux les plus rustiques des Villes opulentes, la conversation d'un Curé & de deux ou trois personnes qui lui tenoient compagnie, nous sembloit comparable au commerce de *Platon*; le plus petit marché qui se tenoit lorsque nous passions les dimanches par ces Villages, nous paroissoit une grande foire. En un mot tous les objets grossissoient à nos yeux, quand nous quittions pour deux ou trois jours cet exil, où nous étions quelquefois cinquante jours de suite. Il y eut des occasions où nous aurions perdu toute patience & abandonné notre entreprise, si l'honneur & la fidélité à nos devoirs, n'avoient soutenu notre courage, & ne nous avoient déterminés à mourir à la peine, ou à terminer un ouvrage si désiré des Nations policées, & protégé par deux grands Monarques nos Souverains.

C'est ici le lieu de dire un mot des différens jugemens que notre travail faisoit faire aux habitans des Villages voisins. D'un côté ils admiroient notre témérité, & de l'autre ils ne comprenoient rien à la constance que nous faisons paroître. Dans cette confusion de leurs idées, ils interrogeoient curieusement nos *Indiens* sur le genre de vie que nous menions dans ces Déserts, & les réponses qu'ils en recevoient ne faisoient qu'augmenter leur étonnement. Ils voyoient que la plupart des *Indiens*, malgré le gros salaire que nous leur donnions, & quoique naturellement robustes & accoutumés aux fatigues, refusoient de nous servir, ils étoient témoins de la tranquillité d'esprit avec laquelle nous passions un tems indéterminé sur le sommet de ces hautes Montagnes, & de la constance avec laquelle nous passions de l'une à l'autre, aussi tranquillement que si nous n'avions rien eu à souffrir dans celle que nous quittions. Tout cela

leur

\* En *Espagnol*, *Camadas*, qui veut dire un chemin étroit entre deux Montagnes.

leur paroïssoit si étrange, qu'ils ne savoient véritablement qu'en penser. Les uns nous regardoient comme des fous, les autres comme des gens avides de richesses, qui cherchoient des Mines d'or par le moyen de quelque nouvelle méthode. Il y en avoit qui nous croyoient forciers, & tous ensemble étoient agités de diverses opinions à-mesure qu'ils réfléchissoient davantage sur nos actions, ne trouvant pas de proportion entre les peines & les fatigues que nous souffrions, & les desseins qu'ils nous attribuoient. Tout cela les mettoit en défaut, & quand on leur disoit le véritable motif de nos travaux, ils n'avoient garde d'y ajoûter foi, n'ayant pas assez de lumieres pour en concevoir l'importance.

Je pourrois raconter diverses aventures plaisantes qui nous arriverent à ce sujet. Mais il suffira de deux, dont je me souviens parfaitement. Dans le tems que nous étions au signal de *Vengotasin*, à peu de distance du Bourg de *Latacunga*, il y avoit une vacherie à une lieue de la hauteur où étoit notre canoniére, ou tente de campagne: tous les soirs nous descendions pour passer la nuit dans la vacherie; nous y étions invités par la proximité du lieu, & parce que la descente n'étoit pas des plus rudes. S'il faisoit beau, nous pouvions aisément revenir le matin à la canoniére, & retourner le soir à la vacherie. Un matin que nous faisions ce voyage, nous crûmes appercevoir de loin trois ou quatre *Indiens* à genou. Étant à portée d'eux, nous les trouvâmes en effet dans cette posture, les mains élevées vers le Ciel, & faisant des exclamations dans leur idiôme que nous n'entendions point; mais leur action & leurs regards faisoient assez connoître que c'étoit à nous qu'ils parloient. Envain nous leur fîmes signe plusieurs fois de se lever, ils n'en voulurent rien faire, jusqu'à ce que nous fussions loin. Nous arrivâmes à notre tente, & nous commençons à préparer nos Instrumens, lorsque tout-à-coup nos oreilles sont frappées de cris réitérés que l'on faisoit à la porte de la tente. Nous sortîmes pour voir ce que c'étoit, & nous vîmes les mêmes *Indiens* dans la même posture où nous les avions rencontrés. Sur quoi nous appellâmes un Domestique qui parloit *Indien* & *Espagnol*, & nous lui ordonnâmes de nous interpréter ce que ces bonnes gens disoient. Il nous apprit que le plus vieux étoit le Pere des autres: qu'on lui avoit dérobé un Ane, ou que du-moins il l'avoit perdu, & que comme rien ne nous étoit caché, il nous prioit de vouloir bien lui faire recouvrer son Ane. Cette naïveté nous divertit beaucoup. Nous fîmes notre possible par le moyen de notre interprète pour desabuser ces pauvres gens, mais on ne put jamais leur ôter cette idée de l'esprit. Enfin, las de nous solliciter inutilement,

& voyant que nous ne faisons aucun cas de leurs prières, ils se leverent ; & s'en allerent fort désolés, & bien persuadés que c'étoit plus par malice, que par ignorance, que nous ne voulions pas leur indiquer où étoit leur Ane.

L'autre aventure m'arriva à moi-même en particulier, non pas avec de pauvres & idiots Payfans *Indiens*, mais avec une des principales personnes de la Ville de *Cuenca*. Nous étions alors sur la Montagne de *Bueran*, peu éloignés du Village de *Canmar*, lorsque le Curé du lieu me fit dire qu'il étoit arrivé chez lui deux P. P. Jésuites de ma connoissance ; que si je voulois les voir, je n'avois qu'à descendre de la Montagne ; ce que je fis aussi, & en chemin je rencontrai un Gentilhomme de *Cuenca*, qui alloit visiter ses *Haciendas*, & qui aussitôt qu'il avoit pu distinguer notre canoniere avoit compris ce que c'étoit, d'autant plus qu'il m'en voyoit descendre. Ce Cavalier me connoissoit de nom, mais ne m'avoit jamais vu. Dès-qu'il fut à portée de moi, me voyant dans un équipage aussi rustique que celui que les Métifs & gens du plus bas peuple portent dans ce Pays, & qui étoit pourtant le seul que nous pussions porter dans notre travail, il me prit pour un des Domestiques. Il me fit plusieurs questions, & m'étant aperçu de son erreur, je ne jugeai à propos de le desabuser. Qu'après qu'il auroit débité tout ce qu'il pensoit. Il me dit donc que lui & tous les habitans du Pays étoient persuadés que le motif que nous alléguions de vérifier la figure de la Terre, n'étoit pas assez puissant pour nous réduire au genre de vie que nous menions : Qu'il n'étoit pas possible que nous n'eussions découvert diverses Mines, quoique nous n'en voulussions pas convenir ; mais que les gens d'esprit comme lui n'étoient pas la dupe de nos négatives. Je crus qu'il étoit tems de lui faire sentir le ridicule de ces idées. J'y employai toute ma logique, mais ce fut en vain ; notre Gentilhomme n'en voulut rien rabattre, & s'affermir au-contre d'avantage dans son opinion, prétendant que par les secours de la Science Magique que nous possédions, nous pouvions plus faire de ces sortes de découvertes que nul autre. Il ajoûtoit à toutes ces folles imaginations, d'autres idées qui ne sentoient pas moins le petit peuple, & jamais il ne me fut possible de le guérir de sa prévention.

Toute la suite des triangles étant terminée du côté du Sud, nous mesurâmes une seconde baze, pour que chaque Compagnie pût en vérifier la justesse, & l'on commença les Observations Astronomiques au dernier triangle. Mais nos Instrumens n'étant pas tout-à-fait propres à notre dessein, nous fûmes obligés de retourner au mois de *Décembre* de la même année, pour construire un Instrument plus propre à ce que nous nous proposons.



posions. Ce travail nous retint jusqu'au mois d'*Août* de l'année suivante 1740, auquel tems l'Instrument se trouvant-achevé, nous nous rendîmes à *Cuenca*, & dès notre arrivée nous commençâmes nos observations, qui furent longues & durèrent jusqu'à la fin de *Septembre*, parce que l'Atmosphère de ce Pays est peu favorable aux Astronomes; car si sur les Montagnes les nuages dont nous étions environnés nous empêchoient de voir les autres signaux, ceux qui au-dessus de cette Ville formoient un pavillon ne nous permettoient pas d'apercevoir les étoiles quand elles passaient par le Méridien. Mais à force de patience en étant venus à bout, nous nous disposâmes à passer au Nord de l'Equateur pour les Observations Astronomiques qu'il convenoit de faire à l'autre bout de la Méridienne, & finir par-là notre ouvrage: mais ce voyage fut différé pour quelque tems, par un motif alors plus pressant que les observations, que nous laissâmes suspendues pour courir à *Lima*, comme je le dirai dans la seconde Partie.

Au mois de *Décembre* 1743, les raisons qui nous avoient retenus à *Lima*, à *Guayaquil*, & au *Chily*, ne subsistant plus, nous retournâmes à *Quito* au mois de *Janvier* 1744, & ce fut alors que nous prolongeâmes la Méridienne par le Nord de l'Equateur, *Don Jorge Juan* & moi, par le moyen de quatre triangles, qui la portèrent jusqu'à l'endroit où en 1740 *Mr. Godin* avoit fait la seconde Observation Astronomique, que nous répétâmes en même tems, & terminâmes le tout au mois de *Mai* de la même année 1744, comme on le verra dans le Tome déjà cité des *Observations Astronomiques & Physiques*, où l'on trouvera toutes les autres Observations & les Expériences qui furent faites.

Messieurs *Bouguer* & de la *Condamine* ayant dans ce tems-là terminé leur tâche, partirent de *Quito* dans le dessein de retourner en *France*; le premier par la voye de *Carthagène*, & le second par la Rivière de *Marañon* ou des *Amazones*: mais tout le reste de la Compagnie resta à *Quito*, les uns à-cause de la guerre, craignant d'être pris sur-mer par les *Ennemis*, les autres faute de moyens; car ayant contracté quelques dettes, ils ne vouloient point partir avant de les avoir acquittées: de sorte que ces deux Messieurs furent les seuls qui prirent la résolution de satisfaire le désir qu'ils avoient de revoir leur Patrie, & de s'aller reposer de tant de fatigues & de travaux dont nous ressentions tous les effets, la santé de chacun de nous se trouvant plus ou moins altérée.

## C H A P I T R E III.

*Comprenant les noms des Bruyeres, & autres Lieux où étoient les Signaux qui formoient les Triangles de la Méridienne, & ceux où chaque Compagnie séjourna pour faire les Observations convenables; avec de courtes remarques sur le tems qu'il fit pendant ces Opérations.*

P Our satisfaire entièrement à la curiosité du Lecteur au sujet des lieux où chaque Compagnie fit ses observations, & du tems qu'on fut obligé d'y séjourner, j'ai cru devoir en parler dans des articles à part, sans néanmoins entrer dans un détail ennuyeux de mille circonstances, dont la plupart même ne seroient que des répétitions de ce que nous avons déjà dit ailleurs. On n'inférera point ici non plus les stations qui en 1736, d'abord qu'on eut achevé de mesurer la baze de Yaruqui, furent faites aux extrémités de cette baze, & sur les Bruyeres de Pambamarca & d'Thabalo, vu qu'on fut obligé de les réitérer, lorsqu'on changea l'ordre & l'arrangement des triangles: ainsi nous les considérerons comme si on ne les eût point pour lors achevées: je commencerai par les signaux où cette circonstance ne se rencontra point, & je les arrangerai selon leur ordre.

Bruyeres où étoient les signaux de la Compagnie, composée de Mrs. Bouguer, de la Condamine, & moi.

I. *Signal & Station, dans la Bruyere de Pichincha.*

Pichincha. Au commencement la station fut au sommet de cette Montagne; mais ensuite, ayant remarqué que le lieu le plus élevé n'étoit pas le plus propre aux observations, la station fut établie au pied du Rocher, où nous plaçâmes aussi le signal. Les observations commencerent au Pichincha le 14 d'Août 1737, & ne finirent que vers le commencement de Décembre de la même année.

II. *Signal, à Oyambaro, terme Austral de la baze d'Yaruqui.*

Le 20 de Décembre 1737 nous passâmes à Oyambaro; & le 29 du même mois tout ce qu'on y vouloit opérer, fut fini.

III. *Signal, à Caraburu terme Boreal de la baze d'Yaruqui.*

Le 30 de Décembre nous nous rendîmes à Caraburu, & y demeurâmes jusqu'au 24 Janvier de l'année 1738, ayant été retenus partie par le mauvais tems, partie par le manque de signaux.

IV. *Signal, dans la Bruyere de Pambamarca.*

Nous fîmes une nouvelle station dans cette Bruyere, où nous avions déjà



**CARTE**  
De la Meridienne  
melurée  
**ROYAUME DE QUITO**  
Par ordre du Roy notre  
Souverain.  
pour servir pour à la Géographie.  
avec de Digne Tasse et de  
la figure de la terre par D.  
Jorge Juan et D. Antonio de Ulloa.  
En 1744.

**KARTE**  
von der  
Gemessenen Mittagelinie  
in dem KÖNIGREICH QUITO  
Auf Befehl Sr. Königl. Majestät  
in Spanien.  
von dem Hrn. Jorge Juan und  
dem Hrn. Antonio de Ulloa.  
in Jahre 1744.

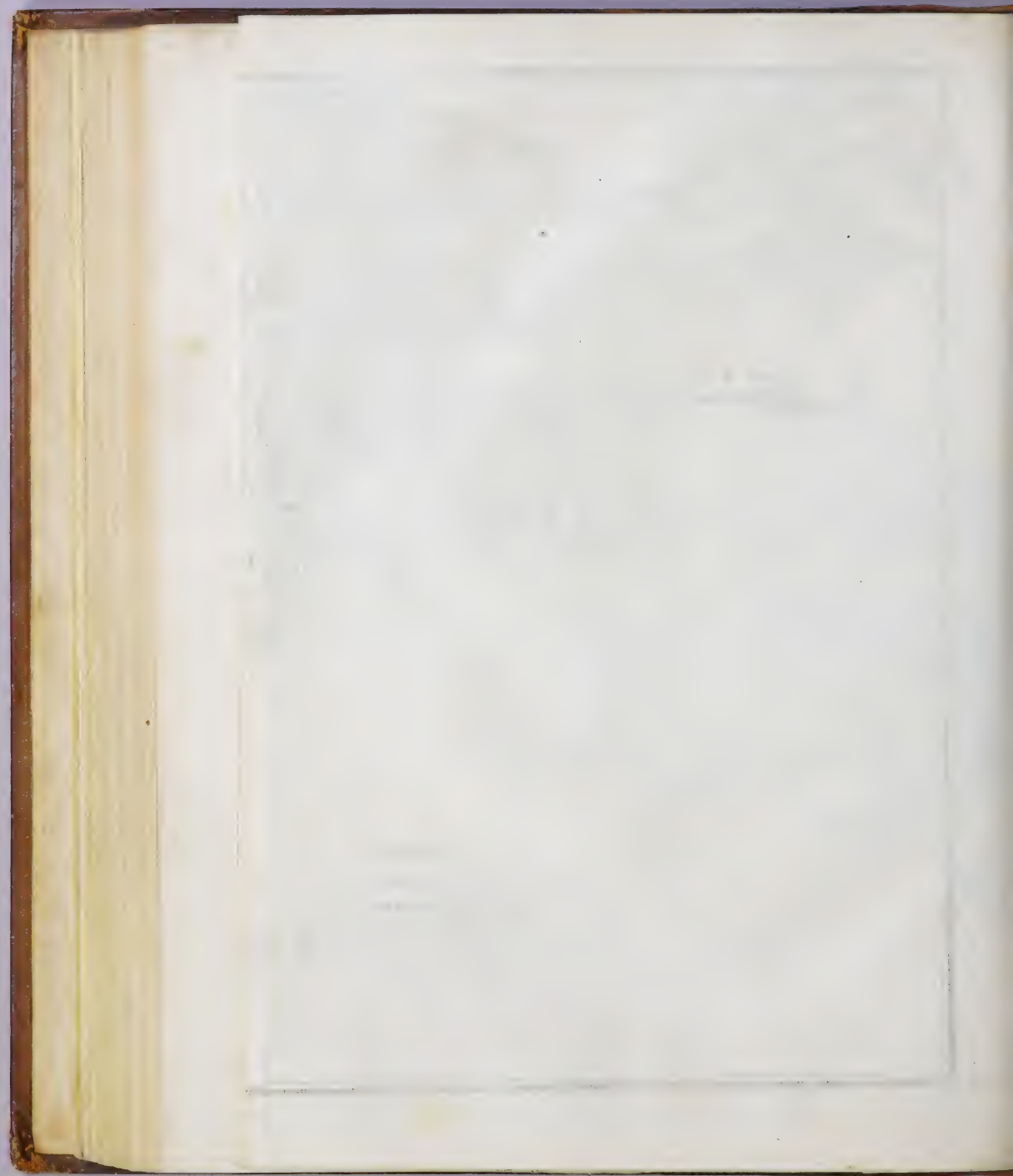
Les Lignes droites continues designent la Suite des Triangles de D. Jorge Juan;  
les Lignes coupées ou composées de plusieurs petites parties, designent les Triangles  
de D. Antonio de Ulloa; celles qui sont formées par des points  
designent les triangles auxiliaires.

3 Degr. Village  
5 Minutes Dorf. Nümcen  
o Lini. güt. Nacenda ou habitation.  
Die Hops werden durch Punkte angedeutet.  
Les chemins sont marqués par des points.

Echelle de 10 Lieues marines.  
Maßstab von 10 See-meilen

MERIDIENE de CVENCA





déjà été en 1736, quand nous eûmes achevé de mesurer la baze d'*Taruqui*, comme il a déjà été dit. J'y montai avec le reste de notre Compagnie le 20 de *Janvier* 1738, & nous y demeurâmes jusqu'au 8 de *Février*; & quoi- que les frimâts & la neige ne nous y incommodassent pas tant qu'au *Pichincha* & en quelques autres Montagnes où nous fûmes depuis, les vents y étoient si forts qu'on ne pouvoit s'y tenir debout qu'avec beaucoup de difficulté; ce qui fut cause que nous ne pûmes qu'avec beaucoup de peine exécuter les observations avec l'exaétitude & le loisir convenables; parce que nous ne trouvions pas d'abri où les quarts de cercle pussent être tranquilles.

V. *Signal, en la Montagne de Tanlagua.*

Le 12 de *Février* nous montâmes sur la Montagne de *Talangua*, & le jour suivant nous finîmes les observations que nous y voulions faire. Cette Montagne est petite en comparaison des autres qui forment ces *Cordilleres*, & il n'y avoit pas à beaucoup près autant d'incommodités à souffrir: cela doit s'entendre du sommet, car d'ailleurs les côtes ou flancs en sont si escarpés & si droits qu'on ne peut y gravir qu'à quatre pieds, & il faut bien prendre garde de se tenir ferme, sans quoi on courroit grand risque. On peut juger combien cet exercice est fatigant, puisqu'il y a au-moins pour quatre ou cinq heures à monter. La descente n'est pas moins rude, il faut presque toujours être assis, & se laisser couler tout doucement & peu à peu sur le derriere, pour ne point rouler jusqu'au bas du précipice.

VI. *Signal, Plaine de Changalli.*

Nous passâmes le 7 de *Mars* à la station de *Changalli*, & y restâmes jusqu'au 20. C'est une Plaine où nous ne souffrîmes aucune incommodité. Nous fûmes logés dans une *Hacienda*, ou Métairie fort près du signal, & à portée du Village de *Pintar*. Nous profitâmes de tous les momens où les signaux des Montagnes n'étoient point offusqués par des nuages, désirant de finir au-plûtôt les observations que nous devons faire dans cette Plaine; mais nous fûmes retardés, même lorsque les Montagnes étoient dégagées de vapeurs, parce que nous trouvions des signaux à dire; c'étoient ceux que le vent avoit abattus. Ce fut alors que nous prîmes la résolution d'employer au-lieu de perches, des canonieres, ou petites tentes pour signaux, & nous suivîmes depuis cette méthode.

VII. *Signal à Pucaguaico sur le penchant de la Montagne de Cotopacsi.*

*Pucaguaico* est un Volcan affreux à mi-côte de la Montagne de *Cotopacsi*. Nous y montâmes le 21 de *Mars*, & le 4 d'*Avril* nous en descendîmes, sans y avoir fait autre chose que de nous y morfondre dans la nei-

ge & la glace, & d'y être tourmentés par de si horribles vents, qu'on eût dit qu'ils alloient emporter le Volcan. Nous y pâtime pour le moins autant que sur le sommet du *Pichincha*. Il n'y avoit pas jusqu'aux bêtes qui ne témoignassent ne pouvoir résister à la rigueur de ce Climat, puisque les mules destinées à nous porter, s'en éloignoient & alloient chercher un Ciel plus doux, dès-quelles pouvoient s'échapper.

\* Nous nous aperçûmes à *Pucaguaico*, que le signal qui suivoit par le côté du Sud, avoit besoin d'être changé, ou du-moins qu'il en faudroit mettre un entre-deux: on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre: mais comme avant de se déterminer il y avoit encore d'autres choses à faire, on suspendit-là les opérations, & l'on profita de cet intervalle pour faire des observations sur la vitesse du Son, & autres rapportées dans le Tome qui traite de cette matiere. Tout étant prêt pour recommencer nos opérations, nous retournâmes pour la seconde fois à *Pucaguaico*, où nous demeurâmes depuis le 16 jusqu'au 22 d'*Août*, que nous achevâmes les observations nécessaires.

#### VIII. Signal, sur le Corazon.

Avant que de finir la station de *Pucaguaico*, nous étions montés à la Bruyere du *Corazon*, le 12 de *Juillet*, & n'en étions partis que le 9 d'*Août*. Le *Corazon* est une Montagne assez semblable à celle de *Pichincha* pour la hauteur, ayant aussi sur son sommet une Roche fort élevée, au pied de laquelle étoit le signal; de sorte que cette station ressembloit beaucoup à celle de *Pichincha*, excepté que nous n'y souffrîmes pas tant que sur le sommet de la Roche du même *Pichincha*; quoiqu'on n'y fût pas exempt de glace, de neiges, & de vent.

#### IX. Signal, Papa-Urco.

Il fut décidé qu'on mettroit sur *Papa-Urco* le signal intermédiaire, qui devoit être placé entre *Pucaguaico* & *Ventogafin*, qui est plus vers le Sud. *Papa-Urco* est une Montagne de médiocre hauteur, où nous montâmes le 11 d'*Août* & n'en partîmes que le 16 du même mois, que nous retournâmes à *Pucaguaico*, de sorte que *Papa-Urco* fut pour nous une recreation entre les stations de *Corazon* & de *Pucaguaico*.

#### X. Signal, sur la Colline de Milin.

*Milin* est plutôt une Colline qu'une Montagne. Les observations que nous avions à y faire, ne durèrent que depuis le 23 jusqu'au 29 d'*Août*.

#### XI. Signal, sur la Montagne de Ventogafin.

La Montagne de *Ventogafin* n'est pas fort haute. Nous y séjournâmes plus longtems que nous n'avions cru, ayant employé à y observer depuis le



le 4 de *Septembre* jusqu'au 18, par la raison que nous eûmes bien des difficultés à surmonter avant de pouvoir placer le signal qui devoit suivre du côté du Sud. Cette Montagne est tout près de *Latacunga*, qui a dans ses environs plusieurs Métairies, ce qui nous procuroit des commodités que nous ne trouvions pas dans plusieurs autres stations.

XII. *Signal, sur la Montagne de Chalapu.*

La station sur la Montagne de *Chalapu* fut la plus courte de toutes celles que nous fîmes dans tout le cours de la Méridienne; car y étant montés le 20 de *Septembre* nous en descendîmes le 23. Cette Montagne est d'une hauteur médiocre, peu éloignée du Bourg de *Hambato*, le panchant en est semé de Métairies. On n'y peut gueres monter qu'à pied.

XIII. *Signal de Chichi-Choco.*

Le signal de *Chichi-Choco* étoit placé sur le panchant de la Montagne de ce nom, qui est une branche de la fameuse Montagne, ou *Cordillere* du *Carguairaso*. Nous n'y fûmes que depuis le 24 jusqu'au 29 de *Septembre*; & quoique le lieu où étoit le signal fût peu élevé en comparaison des autres Montagnes, il ne laissoit pas d'être fort froid à cause du voisinage du *Carguairaso*. Dans le tems que nos *Indiens* étoient occupés à charger nos effets sur les mules, & nous autres sous la tente prêts à partir, il se fit un tremblement de terre, que l'on sentit à quatre lieues à la ronde: notre tente de campagne en fut ballotée d'un côté à l'autre, & la terre faisoit un mouvement semblable aux vagues; néanmoins ce tremblement étoit un des plus petits que l'on sente dans ce Pays.

XIV. *Signal de Mulmul.*

Ce signal & les trois suivans occasionnerent divers voyages, parce qu'on fut contraint pour l'exacritude des observations à former des triangles auxiliaires, pour vérifier les distances résultantes des principaux: la difficulté de distinguer quelques signaux des autres, obligea à les changer de place, & conséquemment à aller d'une station à l'autre. Le 8 de *Novembre* 1738 on passa à *Riobamba*, où je me trouvois depuis le 20 d'*Octobre*, à cause d'une maladie sérieuse qui m'étoit survenue à *Chichi-Choco*, & qui s'étant encore augmentée à *Mulmul* me contraignit de m'arrêter dans une vacherie de cette Montagne, & j'achevai ensuite de me rétablir à *Riobamba*, ce qui m'empêcha d'assister aux Observations des Signaux XV. XVI. & XVII. c'est-à-dire, ceux de *Guayama*, de *Limal*, & de *Nabusu*.

XVIII. *Signal de Sifa-Pongo.*

Le signal de *Sifa-Pongo* nous occupa depuis le 19 de *Novembre* 1738 jusqu'à

jusqu'à la fin du même mois. Les opérations furent suspendues à cette station, en attendant le retour de *Don Forge Juan* & de *Mr. Godin*, qui, comme je l'ai dit, étoient allés faire un voyage à *Quito*. Dans cet entretems *Mr. Bouguer* entreprit de faire des observations relatives au Système de l'Attraction, & choisit pour cet effet la Montagne de *Chimborazo*. Cette station, & la seconde qui se fit sur l'*Arénal* de cette Montagne, furent les plus fâcheuses de toute la Méridienne. Au reste ces observations n'ont point été inférées dans le Tome des *Observations Astronomiques & Physiques*, parce que je ne pus assister qu'aux premières, qui furent faites sur le *Chimborazo* depuis le 29 de Novembre 1739 jusqu'au 17 Décembre, m'étant trouvé de-nouveau attaqué de la même indisposition que j'avois eue auparavant.

XIX. *Signal de Lalangufo.*

Nous restâmes sur la *Bruyere de Lalangufo* depuis le 24 jusqu'au 31 Janvier 1739.

XX. *Signal, Bruyere de Chufay.*

La *Bruyere de Chufay* fut une des plus longues stations de la Méridienne, puisque nous y fûmes détenus depuis le 3 de Février 1739 jusqu'au 24 Mars; ce qui fut occasionné par la difficulté de trouver des lieux propres à placer les signaux qui suivoient, de maniere que des uns on pût découvrir les autres, & qu'ils formassent des triangles réguliers. En effet les hautes Montagnes de la *Cordillere de l'Azuay* où ces signaux devoient être placés, se font obstacle les unes aux autres. Outre la longueur de la station de cette *Bruyere*, nous y souffrîmes beaucoup de l'intempérie de l'air.

XXI. *Signal, Bruyere de Tioloma.*

Nous demeurâmes sur cette *Bruyere* depuis le 26 de Mars jusqu'au 25 d'Avril.

XXII. *Signal sur la Bruyere de Sinasaguan.*

Notre séjour sur la *Bruyere de Sinasaguan*, dont nous avons déjà fait mention, fut depuis le 27 d'Avril jusqu'au 9 de May. J'ai déjà parlé de ce que nous souffrîmes dans ce Désert, ainsi je ne le répéterai pas.

XXIII. *Signal sur la Bruyere de Bueran.*

La station de *Bueran* dura depuis le 10 de May jusqu'au 1 de Juin. Ce n'est au reste qu'une Colline, qui n'est qu'à deux lieues du Village de *Cannar*. Le séjour que nous y fîmes, n'eut rien de désagréable. La proximité du Village nous procuroit toutes les provisions dont nous avions besoin, & l'air y étoit doux en comparaison des autres Montagnes. Tous les Dimanches nous allions au Village pour entendre la Messe, & par-là nous

nous faisons un peu diversion à la profonde solitude où nous vivions. Pendant que nous étions sur cette Bruyere la foudre tomba souvent dans les Plaines voisines, & les *Indiens*, les animaux & les maisons de campagne en ressentirent par trois fois les tristes effets. Cette Contrée est fort sujette à de violens orages, surtout la Bruyere de *Burgay*, qui est tout près de celle de *Bueran*.

XXIV. *Signal, Bruyere d'Yafuay.*

La station d'*Tafuay* ne finit que le 16 de *Juillet*, parce qu'avant de la terminer il falloit chercher le lieu le plus commode pour mesurer une seconde baze, par où l'on pût vérifier l'exactitude des Opérations Géométriques pratiquées jusqu'alors, & après avoir choisi le lieu, voir quelle seroit la meilleure maniere de placer les signaux entre *Tafuay* & la baze en question. Pour cet effet nous nous transportâmes à *Cuenca*, & de-là nous fûmes reconnoître les Plaines de *Talqui* & de *Los Bannos*. Dès-que cela fut fait, & qu'il fut décidé qu'on mesureroit dans le premier de ces deux lieux la baze qui devoit servir, à l'égard de notre Compagnie, de preuve à la mesure des triangles, tandis que dans le second on mesureroit la baze nécessaire à l'autre Compagnie pour la même opération, on plaça les signaux qui manquoient, & nous retournâmes à notre premier ouvrage sur la Bruyere d'*Tafuay*, où nous étions venus dès le 7 de *Juillet*. C'est la Montagne la plus haute de la Jurisdiction de *Cuenca*. Elle est d'ailleurs si escarpée, qu'on ne peut y monter en partie qu'à pied & avec difficulté. Malgré sa hauteur l'air n'y est pas aussi fâcheux qu'à *Sinaga-guan*, ni qu'aux autres Montagnes qui sont vers le Nord de cette *Cordillere*.

XXV. *Signal, sur le Monticule de Borma.*

Le Monticule de *Borma* n'est gueres haut, non plus que les autres du côté de *Cuenca*: de-là vient que son sommet n'est pas engagé dans des nuages: c'est pourquoi nos observations s'y firent avec d'autant plus de facilité, que la Montagne de *Tafuay*, qui étoit beaucoup plus exposée à cet inconvénient, en fut entièrement exemte le 19 de *Juillet*, ce qui fit que nous eûmes achevé en très-peu de tems.

XXVI. XXVII. XXVIII. XXIX. *Signaux de Pugin, Pillachiquir, Alparupasca, & Chinan: ces deux derniers étant les termes*

*Nord & Sud de la baze de Talqui.*

Les stations de *Pugin*, *Pillachiquir*, *Aparupasca*, & *Chinan* ne nous arrêterent guere. D'ailleurs comme elles étoient près de la baze de *Talqui*, nous nous logeâmes dans des Métairies ou *Haciendas*, d'où nous allions journellement mesurer les angles. Il faut en excepter seulement la sta-



tion de *Pillachquir*, qui étant plus éloignée des *Haciendas* que les autres, ne nous permettoit pas d'user de cette commodité; mais nous fûmes assez heureux pour y terminer les observations le même jour que nous y fûmes pour les faire.

XXX. XXXI. *Guana Cauri & la Tour de la principale Eglise de Cuenca.*

Ayant terminé cette suite de triangles, aux deux derniers près des extrémités de la seconde baze, il falut en former d'autres pour servir d'Observatoire, où après avoir achevé la mesure Géométrique, on pût commencer l'Astronomique. Les triangles qui me tombèrent en partage étoient formés par un signal sur le Mont de *Guanacauri*, & par la Tour de la grande Eglise de *Cuenca*, où se firent les observations convenables, au même tems qu'on faisoit les Observations Astronomiques.

A la partie Septentrionale de la Méridienne on forma de nouveaux triangles, comme il a été dit dans le Chapitre précédent, ce qui occasionna de nouvelles stations sur les Montagnes où furent placés les signaux qui formoient ces nouveaux triangles. On suivit le même ordre qui avoit été réglé & suivi pendant qu'on traçoit la Méridienne, savoir que chaque membre de la Compagnie observeroit deux angles dans tous les triangles; & ceux qui n'échurent en partage furent les suivans.

XXXII. XXXIII. XXXIV. XXXV. *Signaux de Guapulo, de Campanario, de Cofin & de Mira.*

Les Observations qui devoient se faire à ces quatre signaux, ne purent être terminées qu'après que nous eûmes vu la fin des affaires qui nous avoient appelés *Don Jorge Juan* & moi à *Lima* & au *Chily*, & que nous fûmes revenus à *Quito*. Nous ne fûmes point obligés de demeurer sur la première & la dernière de ces quatre stations, parce qu'étant fort proche de *Quito* & du Village de *Mira*, nous nous y rendions quand le tems étoit favorable; mais il n'en fut pas de-même à l'égard de celles de *Campanario* & de *Cofin*. Toutes les quatre furent abandonnées le 23 May 1744, jour auquel nous terminâmes, *Don Jorge Juan* & moi, les Observations Astronomiques que nous avions reprises le 14 Février de la même année, & par-là fut terminé tout ce qui concernoit la Méridienne.

*Signaux & Stations de Mr. Godin & de Don Jorge Juan.*

Les stations qui se firent après qu'on eut achevé de mesurer la baze de *Yariqui* en 1736, & qui ensuite ne servirent point, comme il a déjà été dit, furent communes aux deux Compagnies; parce qu'on ne s'étoit pas encore avisé de la méthode qui fut suivie depuis, savoir que chacune observât deux angles dans tous les triangles pour faciliter & abréger le travail;

travail; desorte que *Don Forge Juan* & *Mr. Godin* étoient sur les Montagnes d'*Illahalo* & de *Pambamarca* en même tems que *Mrs. Bouguer*, de la *Condamine*, & moi.

I. & II. *Signaux aux extrémités de la Baze d'Yaruqui.*

Pour faire les observations convenables à ces deux signaux, ces Messieurs partirent de *Quito* le 20 d'*Août* 1737, & les terminèrent le 27 du même mois.

III. *Signal, Bruyere de Pambamarca.*

Après qu'ils eurent fait aux extrémités de la baze les observations nécessaires, ils passèrent à la *Bruyere de Pambamarca*, où ils finirent leurs opérations le 1 *Septembre* 1737.

IV. *Signal, la Montagne de Tanlagua.*

Ayant terminé leurs opérations sur *Pambamarca*, ils descendirent au Village de *Quinche*, qui est le plus près sur le chemin de la Montagne de *Tanlagua*: mais les *Indiens* qui devoient les accompagner, bien instruits de ce qu'ils auroient à souffrir de l'intempérie de l'air sur cette Montagne, & déjà épouvantés de ce qu'ils avoient éprouvé sur *Pambamarca*, eurent la précaution de s'enfuir. Ceux du Village craignant que cette fuite ne fit tomber le fort sur eux, disparurent & se cachèrent. Les mouvemens que l'*Alcalde* se donna pour découvrir le lieu de leur retraite, ni les soins du *Curé* pour les déterrer & les engager à revenir, ne servirent de rien. Après que ces Messieurs eurent passé deux jours dans ce Village sans que les déserteurs parussent, il falut que le *Curé* disposât son *Sacristain* & quelques autres *Indiens* employés au service de l'Eglise, à les accompagner & à prendre soin des mules de charge jusqu'à *Tanlagua*, qui est une Métairie où ils arrivèrent le 5 de *Septembre* 1737, & le jour suivant ils commencèrent à monter la Montagne, mais avec tant de difficulté qu'ils furent tout un jour à en surmonter l'âpreté. Les *Indiens* portoient sur leur dos la tente de campagne, les Instrumens & le bagage; ils ne purent ce jour-là monter jusqu'au haut, & furent obligés de s'arrêter à mi-chemin, & de passer la nuit sans couvert ni abri. Peu s'en falut qu'ils ne périssent de froid. En effet il survint une forte gelée, qui les maltraita si fort qu'ils ne pouvoient remuer ni bras ni jambes. Nos Messieurs ne purent point alors achever les observations, trouvant qu'il manquoit des signaux, qui avoient été renversés par la violence des vents, ou dérobés par les Pâtres *Indiens*. En attendant qu'on les remît sur pied, ils se rendirent à *Quito*, pour y mieux employer leur tems, & examiner les divisions des quarts-de-cercle. Tout cela fut long, & les occupa jusqu'au

mois de *Décembre* 1737, que les signaux ayant été rétablis, ils retournerent à *Tanlagua* le 20 de *Décembre*, & le 27 les observations furent terminées.

V. *Signal sur la Colline de Guapulo.*

*Guapulo* n'est pas fort haut, & cette Colline est tout près de *Quito*, de sorte que ces Messieurs n'avoient que faire d'y coucher: tous les matins ils sortoient de la Ville & se rendoient à la tente de campagne, où étoient tous les Instrumens qui servoient aux observations; & quoiqu'ils travaillassent avec beaucoup de diligence & d'affiduité, les observations ne purent être finies que le 24 de *Janvier* 1738.

VI. *Signal dans la Cordillere & Bruyere de Guamani.*

Le signal de *Guamani* se trouvant placé de maniere qu'on ne découvroit point celui du *Corazon*, il falut remédier à cet inconvénient, ce qui occasionna deux voyages; le premier le 28 de *Janvier*, le second le 7 de *Février*, & ce dernier fut si heureux que le lendemain 8 du même mois tout y fut achevé.

VII. *Signal sur le Corazon.*

Il y eut aussi deux voyages sur cette Montagne, l'un le 11 de *Février*, l'autre le 12 de *Mars* 1738.

VIII. *Signal, de Limpie-Pongo sur la Bruyere de Cotopacsi.*

Le 16 de *Mars* ces Messieurs monterent à la Bruyere de *Cotopacsi*; ils y resterent jusqu'au 31, qu'ayant reconnu qu'on ne pouvoit pas découvrir de-là le signal de *Guamani*, il falut en aller poser un entre deux, ce qui ne fut achevé que le 9 d'*Août* 1737, jour auquel on revint au signal de *Limpie-Pongo*, où l'on resta jusqu'au 13. Ce fut dans ce second voyage, que *Don Jorge Juan* montant la Montagne sur sa mule, tomba avec sa monture dans un creux de quatre à cinq toises de profondeur, sans se faire aucun mal.

Outre le signal qu'il falut mettre entre ceux de *Guamani* & de *Limpie-Pongo*, on fut encore obligé d'observer les angles de quelques stations déjà terminées. Pendant que les observations de *Limpie-Pongo* furent suspendues, ils firent des observations sur la vitesse du Son, pour remplir cet intervalle de tems.

IX. *Signal, Bruyere de Chinchulagua.*

Le signal de *Chinchulagua* étoit situé sur la Bruyere de ce nom. Les observations y furent achevées le 8 d'*Août* 1738. Mais s'étant élevé quelque doute touchant l'un des angles observés, il falut réitérer cette station après qu'on eut terminé celle de *Limpie-Pongo*, pour s'en assurer.



X. *Signal, sur la Montagne de Papa-Urco.*

Après qu'ils eurent vérifié l'observation de *Chinchulagua*, ils passerent au signal de *Papa-Urco*, où ils finirent les observations le 16 du même mois; & de-là ils retournerent à *Quito* pour quelques affaires concernant Messieurs les Académiciens *François*.

XI. *Signal, sur la Colline de Milin.*

Les affaires qui avoient appelé Mr. *Godin* à *Quito*, furent terminées dans le courant de ce mois, & le 1. *Septembre* 1738 tous ces Messieurs retournerent au signal de *Milin*, où ils furent occupés jusqu'au 7.

XII. *Signal, sur la Bruyere de Chulapu.*

De *Milin* ils passerent à *Chulapu*, où ils resterent jusqu'au 18 *Septembre*. Jusqu'à ce signal exclusivement chacune des deux Compagnies observa les trois angles de tous ses triangles, tant parce qu'ils différoient entre eux, que parce que cette attention vérifioit les erreurs des divisions des quarts-de-cercle, trouvées par les autres méthodes dont on s'étoit servi pour les connoître. Mais depuis ce signal en avant chaque Compagnie se contenta d'observer deux angles des mêmes triangles & en commun, comme on en étoit convenu.

XIII. *Signal, de Jivicatfu.*

Le signal de *Jivicatfu* situé sur la Colline de ce nom n'occupa ces Messieurs que depuis le 18 jusqu'au 26 de *Septembre*. Cette station fut des moins incommodes; la Colline étoit peu élevée, & l'air n'y étoit point froid; les environs en sont agréables, & ils étoient à portée du Village de *Pillaro*, d'où ils pouvoient tirer toutes les provisions dont ils avoient besoin.

XIV. & XV. *Signaux, sur les Bruyeres de Mulmul & de Guayama.*

Je joins ces deux Montagnes ensemble, parce que leurs croupes sont unies par de petites Collines où l'on trouve une vacherie, qui sert de retraite aux Bouviers *Indiens* qui mènent paître leurs bœufs & vaches sur les panchans de ces Montagnes. Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* se logerent dans cette vacherie, d'où ils avoient coutume de se rendre le matin sur l'une & l'autre Montagne, pour y faire leurs observations quand le tems étoit favorable. Mais comme la distance entre ces deux Montagnes étoit si courte, & qu'il falloit vérifier les distances suivantes qu'on auroit à conclure par celle-ci, par celle de trois autres triangles auxiliaires, il fallut indispensablement déterminer les endroits où l'on devoit former ces triangles, & s'arrêter dans ce lieu jusqu'à ce que ces distances étant établies, on pût achever toutes les observations, ce dont on ne vint à bout que le 20 d'*Octobre* 1738.

Après

Après cela ils passèrent à *Riobamba*, dans la résolution de continuer leur travail sans intermission; mais ayant rencontré quelques difficultés par rapport à la meilleure maniere de disposer les triangles subséquens; & commençant tous tant que nous étions, tant *François* qu'*Espagnols*, à sentir quelque disette d'argent, on trouva à propos de profiter du tems qu'il falloit pour déterminer les lieux où l'on placeroit les signaux, pour renouveller nos finances; & pour cette fin *Mr. Godin* & *Don Forge Juan* se mirent en route pour *Quito* le 7 *Novembre* 1738, d'où ils ne purent être de retour que le 2 de *Février* 1739, parce que le premier y fut attaqué de la fièvre, qui ne lui permit pas de se remettre plutôt en chemin.

XVI. & XVII. *Signaux, d'Amula, & de Sisa-Pongo.*

Les observations qui devoient se faire au signal d'*Amula* furent terminées avant le voyage dont nous venons de parler, & depuis le 2 de *Février* 1739 que ces Messieurs revinrent à *Riobamba* jusqu'au 19, on acheva celles de *Sisa-Pongo*.

XVIII. *Signal, de la Montagne de Sefgum.*

On ne demeura sur cette Montagne que depuis le 20 jusqu'au 23 de *Février*, parce que le signal étoit placé sur le panchant d'une hauteur d'où l'on profitoit des momens que les autres Bruyeres étoient débarassées des nuages dont elles sont ordinairement environnées.

XIX. *Signal, Bruyere de Senegualap.*

La station fut plus longue à ce signal, & dura depuis le 23 de *Février* jusqu'au 13 de *Mars* 1739, quoique cette Bruyere ne fût pas des plus incommodes de la Méridienne.

XX. *Signal, Bruyere de Chufay.*

De *Senegualap* ils passerent à la Bruyere de *Chufai*, où cette Compagnie ne souffrit pas moins que la nôtre. Ils y resterent depuis le 14 de *Mars* jusqu'au 23 d'*Avril* 1739.

Cette station n'étoit point du ressort de ma Compagnie; car en suivant l'ordre alternatif établi entre les deux Compagnies, nous devions aller au signal de *Senegualap*; mais après que nous eûmes achevé les observations à *Lalauguso*, voyant que *Mr. Godin* & *Don Forge Juan* s'arrêtoient trop longtems à *Quito*, nous subdivisâmes notre Compagnie en deux, pour continuer à mesurer en attendant le retour de ces Messieurs. Par cet arrangement *Mr. Bouguer* passa au signal de *Senegualap*, & *Mr. de la Condamine* & moi nous allâmes à celui de *Chufay*, où *Mr. Godin* & *Don Forge Juan* nous ayant joints, notre Compagnie se réunit, & nous continuâmes notre ouvrage selon l'ordre que chaque Compagnie devoit observer.

XXI. Si-

XXI. *Signal, Bruyere de Sinafaguan.*

Cette station étoit une de celles où les deux Compagnies devoient observer en commun. Elles s'y rencontrèrent toutes les deux dans le même tems. Celle de *Don Forge Juan* y resta depuis le 28 d'*Avril* jusqu'au 9 de *May* 1739, & toutes les deux eurent part au travail & aux peines qui ne furent pas petites, l'air de cette Montagne étant très-froid & très-rude.

XXII. *Signal, Bruyere de Quinoa-Loma.*

La Montagne de *Quinoa-Loma* fut une des plus fâcheuses que l'on rencontra en traçant la Méridienne. On y demeura depuis le 9 de *May* jusqu'au 31, qu'on mit fin à la mesure des angles correspondans à ce signal.

De *Quinoa-Loma* ces Messieurs se rendirent au Village de *Los Azogues*, où ils laissèrent Instrumens & bagages, pour aller à *Cuenca* reconnoître les Plaines de *Talqui* & de *Los Bannos*, pour en choisir une qui servît de baze; & s'étant déterminés pour cette dernière, ils convinrent avec nous de la maniere dont il falloit disposer les signaux; après quoi ils retournerent à *Los Azogues*.

XXIII. *Signal, Bruyere d'Yafuay.*

Le 15 de *Juin* la Compagnie de *Don Forge Juan* passa au signal de la Bruyere d'*Yafuay*, & y resta jusqu'au 11 de *Juillet*, qu'elle retourna à *Cuenca*, où elle s'occupa à mesurer la baze de *Los Bannos*, & à commencer les Observations Astronomiques, qui durerent jusqu'au 10 de *Décembre* de la même année qu'elle retourna à *Quito*, pour y fabriquer un nouvel Instrument plus propre à faire ces observations avec plus de justesse.

XXIV. XXV. XXVI. & XXVII. *Signaux, Namurelte, Guanacauri;*

*Los Bannos, & la Tour de la Grande Eglise de Cuenca.*

Pendant que ces Messieurs faisoient les Observations Astronomiques à *Cuenca*, ils acheverent celles qui appartenoint à la mesure Géométrique, aux quatre signaux ci-dessus. Les trois premiers servirent à joindre la baze (laquelle s'étendoit depuis *Guanacauri* jusqu'à *Los Bannos*) avec la suite des triangles, & le dernier servoit d'observatoire conjointement avec la dite baze. Et par-là finirent toutes les stations: car quoique l'année suivante on fût obligé de retourner à *Cuenca* pour y réitérer les Observations Astronomiques, il n'en est pas moins vrai que dès-lors toutes les opérations concernant la mesure Géométrique furent terminées de ce côté-là.

XXVIII. XXIX. XXX. XXXI. & XXXII. *Signaux sur les Montagnes de*

*Guapulo, Pambamarca, Campanario, Cuicocha, & Mira.*

En 1744, les affaires qui nous avoient appelés à *Lima*, *Don Forge Juan* & moi, étant finies, nous revinmes dans la Province de *Quito* pour



achever les Observations Astronomiques, qui ayant été terminées à *Cuenca* avoient été suspendues, comme il a déjà été remarqué. *Don George Juan* fit cinq stations de plus; parce qu'il fut obligé de réitérer celles de *Guapulo*, & de *Pambamarca*, afin de prolonger les triangles vers le Nord, & qu'il lui falut retourner sur les Montagnes de *Campanario* & de *Cuicocha*. Il fut obligé de séjourner sur ces deux dernières & sur *Pambamarca*, exposé à l'intempérie de l'air, comme on l'avoit été la première fois. Il n'en fut pas de-même sur celles de *Guapulo* & de *Mira*; & comme j'eus part à cette dernière station & observation, & que nous les fîmes ensemble, je ne répéterai pas combien de tems nous y employâmes, l'ayant déjà marqué plus haut.

## C H A P I T R E IV.

*Description de la Ville de Quito. Tribunaux qui y sont établis.*

EN faisant la description des Villes où j'ai été, mon plan, comme on l'a pu voir jusqu'ici, n'est point de compiler des Remarques Historiques & Chronologiques, on ne doit pas s'attendre que je m'écarte de cette méthode à l'égard de *Quito*. Mon but est de faire connoître ces Contrées telles qu'elles sont actuellement, soit à l'égard de leur fertilité, soit à l'égard des mœurs & coutumes de leurs habitans. Par-là ceux qui ne les connoissent que de nom, pourront éviter les erreurs nuisibles où l'on tombe, quand on s'avise de juger des choses dont on n'a pas de justes idées. Je ne parlerai du passé que très-succinctement, & autant qu'il conviendra à mon sujet. Je dirai donc préliminairement, que le Royaume de *Quito* fut soumis au joug des *Incas* par *Tupac-Inca-Tupanqui*, le XI. de ces Empereurs.

*Garcilasso de la Vega*, qu'il paroît que nous devons suivre à cet égard, ajoute dans son *Histoire des Incas* \*, que la conquête de ce Pays fut faite par le Fils aîné de cet Empereur, nommé *Huayna-Capac*, qui commandoit l'Armée de son Pere, auquel il succéda à l'Empire: que *Huayna-Capac* eut entre autres Fils naturels *Alta-Hualpa* né de la Fille du dernier Roi de *Quito*; que ce Fils étoit doué de beaucoup de bonnes qualités, qui le rendoient

\* Intitulée en *Espagnol*, *Commentarios Reales de los Incas del Peru*. On sait que *Garcilasso* étoit lui-même de la famille des *Incas*. Not. du Trad.

doient aimable; & que son Père ayant une grande tendresse pour lui, engagea *Huascar* son Fils aîné & légitime à lui céder le Royaume de *Quito* à titre de Fief de l'Empire: c'étoit une Loi de l'Empire, que les Provinces conquises y demeuraient toujours unies; par conséquent il ne pouvoit pas en disposer autrement. Qu'*Alta-Huallpa* étant ainsi devenu Roi de *Quito* se révolta contre son Frere, après la mort d'*Huayna-Capac*; qu'il s'empara de l'Empire, qu'il mit aux fers, & fit mourir *Huascar*; mais que Dieu suscita *Don Francisco Pizarro* pour faire souffrir la même peine à ce Prince ingrat & cruel; que *Pizarro* chargea de la conquête de *Quito Sebastian de Belalcazar*, lequel ayant défait les *Indiens* en diverses rencontres, s'empara du Royaume, & en rebâtit la Capitale qui avoit été ruinée, y établissant les *Espagnols* en 1534, & voulant qu'elle portât désormais le nom de *San Francisco de Quito*, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Cette Ville est par les 00 deg. 13 min. 33 sec. de Latitude Australe, & 298 deg. 15 min. 45 sec. de Longitude comptée du Méridien de *Ténériffe*, selon nos propres observations. Elle est située dans l'intérieur des Terres de l'*Amérique méridionale*, & sur le côté oriental de la partie occidentale de la *Cordillera de los Andes*, à peu près à 35 lieues des côtes de la Mer du Sud.

Elle est épaulée au Nord par la Montagne de *Pichincha*, célèbre dans le Pays par sa hauteur, & par les richesses qu'on prétend qu'elle renferme depuis le tems des Idolâtres, sans qu'on en ait d'autre assurance qu'une tradition vague. La Ville est située sur le panchant de cette haute Montagne, environnée de Collines, & posée sur d'autres Collines formées par les Crevasse, ou *Guaycos*, pour me servir du nom qu'on leur donne dans le Pays, qui font les Vallons de *Pichincha*. Ces Crevasse, ou *Guaycos*, la traversent d'un bout à l'autre; & quelques-unes sont si profondes qu'il a falu bâtir des voûtes par-dessus pour égaliser un peu le terrain, de sorte qu'une partie de la Ville a ses fondemens sur des arcades: de-là vient que plusieurs de ses rues sont très-irrégulières, & qu'étant mêlées de Collines & de Crevasse, il faut, en les traversant dans leur longueur, tantôt monter, tantôt descendre. Cette Ville est de la grandeur de celles du second ordre en *Europe*, & paroîtroit beaucoup plus étendue qu'elle ne paroît, si elle étoit sur un terrain moins inégal & moins crevasse.

Elle a dans son voisinage deux Plaines spacieuses, l'une au Sud, appelée *Turu-Bamba*, qui a bien trois lieues d'étendue, l'autre au Nord, nommée *Inna-Quito*, laquelle s'étend à deux lieues. Toutes les deux sont remplies de Maisons de campagne & de Terres cultivées qui ornent beau-

coup les environs de la Ville: ajoutez à cela que la verdure continuelle des herbes, l'émail des fleurs dont les Champs de ces Plainnes, & les Collines d'alentour sont toujours couvertes, forment un Printems éternel. On nourrit dans ces Champs & sur ces Collines de nombreux Troupeaux de gros & de menu Bétail, qui ne peuvent consumer l'herbe que produit ce fertile terroir.

Ces deux Plainnes se retrécissent à-mesure qu'elles approchent de la Ville, & en se joignant elles forment une gorge dans l'endroit où les Côteaux & les Collines semblent vouloir se joindre, & c'est-là que la Ville est placée. On auroit peut-être dû la bâtir dans l'une des deux Plainnes en question, elle auroit été plus belle & plus commode; mais il paroît que ses premiers Fondateurs ont moins cherché l'agrément & la commodité qu'à conserver la mémoire de leur conquête, en bâtissant sur le même terrain de l'ancienne Ville des *Indiens*, qui choisissoient ces sortes d'endroits pour bâtir, & pour ainsi dire sur ses ruines. Ils ne croyoient pas sans-doute qu'elle dût devenir si considérable, c'est pourquoi ils se contenterent de substituer des édifices solides aux maisons fragiles qui y étoient auparavant, & insensiblement ces édifices s'accrurent. *Quito* étoit autrefois beaucoup plus opulente qu'aujourd'hui. Le nombre des habitans, particulièrement des *Indiens*, y est fort diminué, comme il paroît par les ruines, qu'on voit encore de rues entières.

Vers le Sud, dans la partie de la Ville située dans cette gorge que forme la Plaine de *Turu-bamba*, est une Colline, qu'ils nomment *el Panecillo*, à-cause de sa figure, qui ressemble à un Pain de sucre. Cette Colline n'a pas plus de cent toises de haut: entre elle & les Collines qui couvrent la Ville à l'Orient est un chemin fort étroit. Au Sud & à l'Ouest le *Panecillo* fournit d'abondantes sources d'eaux délicieuses, & de *Pichincha* il se précipite divers ruisseaux par les *Guaycos*, d'où par le moyen des conduits & tuyaux souterrains l'eau est distribuée dans toute la Ville: & de ce qui en reste, ainsi que de celle des sources, se forme une Riviere qui coule au Sud de la Ville, & à laquelle ils donnent le nom de *Machangara*. On la passe sur un pont de pierre.

La Montagne de *Pichincha* est un Volcan qui vomissoit du tems des *Indiens* Gentils, ce qu'il a aussi fait quelquefois depuis la conquête. La bouche de ce Volcan est dans une Roche à peu près aussi haute que celle où nous fîmes notre station, & ces deux Roches sont très-proche l'une de l'autre; le caillou ou roc de cette crête est tout calciné, & ressemble au tuf. Le Volcan ne vomit point de feu, & n'exhale aucune fumée;

mais



- A. Die Hauptkirche.  
 B. Die Sacristey.  
 C. Pfarrkirche St. Barbara.  
 D. Pfarrkirche St. Rochus.  
 E. Pfarrkirche St. Sebastian.  
 F. Pfarrkirche St. Marcus.  
 G. Pfarrkirche St. Blasius.  
 H. Pfarrkirche St. Prisca.  
 I. Palais de la R. Audencia.  
 K. Rathhaus.  
 L. Bischerlicher Pallast.  
 M. Koenigliche Capelle.  
 N. St. Georgengnuss.  
 O. St. Marthas Westergangnuss.  
 P. St. Marthas Westergangnuss.  
 Q. Kirche und Koenigl. Colleg.  
 R. St. Fernando.  
 S. St. Ludwigs collegium.  
 T. St. Dominicus.  
 U. St. Franciscus.  
 V. St. Augustin.  
 W. Der Gauden.  
 X. Der Jesuter.  
 Y. St. Diego.  
 Z. Dominicaner Moenche.  
 a. St. Ignaz Kloster.  
 b. Nennen der Ongefangnuss.  
 c. Nennen von St. Catharina.  
 d. Nennen von St. Clara.  
 e. Carmeliterinnen von Quito.  
 f. Carmeliterinnen von Tacunga.  
 g. Neue Kirche derselben.  
 h. Beaterium der Dienstbothen.  
 i. de Mercenarius.  
 j. Hospital de Belermis.  
 k. Condeley V.L. Fr. von Illescas.  
 l. Condeley capelle.  
 m. Capelle der Engels koenigin.  
 n. Kirche St. Bonaventura.  
 o. V.L. Fr. von Cantana Capelle.  
 p. Capelle der Eingebornen.  
 q. Capelle der Indianer.  
 r. Capelle von V.L. Fr. de los Desamparados od. der Verlassenen.  
 s. Condeley St. Christ de la Loma.  
 t. Capelle von St. Johann von Lateran.  
 u. Condeley V.L. Fr. von Troste.  
 v. St. Christ de la Paz oder Christus vom Frieden.  
 w. Condeley zum wahren Kreuze.  
 x. Kirche V.L. Fr. zu Bethlehem.  
 y. Brunnen.  
 z. Muehlen.  
 a. Muehle.  
 b. Schlachthaus.  
 c. Der Galgen.  
 d. Haus, worinnen die ersten Wahrnehmungen von der Breite und der Obliguitet der Eliphtik gemacht worden.  
 e. Haus, worinnen die zweyten Wahrnehmungen der Breite gemacht worden.



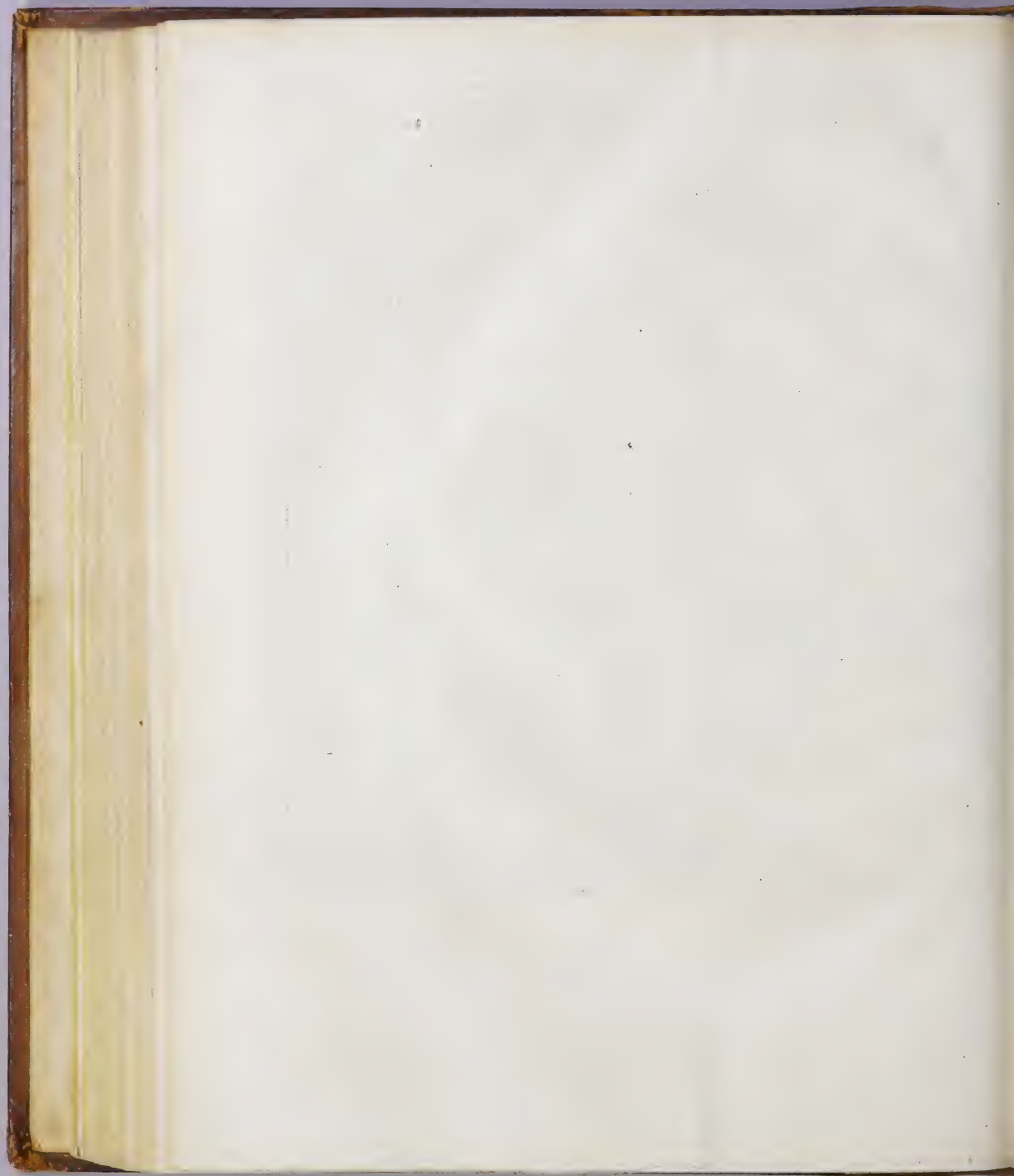
PLAN  
 DE LA VILLE ET CITE DE  
 S. FRANCOIS DE QUITO,  
 Situee par les 00° D 133' M. de Latitude Meridionale,  
 et par les 81° D 45' M. de Longitude comptee vers l'Ouest  
 en prenant pour premier Meridien l'Observatoire de Paris  
 GRUNDRISS VON DER STADT  
 S. FRANCISCO DEL QUITO  
 in dem 00 Gr. 133' M. Suder breite, und in  
 dem 81 Gr. 45' M. der Laenge gegen  
 Westen gelegen vnder Parier  
 Mittagslinie gerechnet.

- A. L'Eglise Cathedrale.  
 B. le Sagrario.  
 C. Paroisse de St. Barbe.  
 D. Paroisse de St. Roy.  
 E. Paroisse de St. Sebastien.  
 F. Paroisse de St. Marc.  
 G. Paroisse de St. Blaise.  
 H. Paroisse de St. Prisque.  
 I. Palais de l'Audience.  
 K. Maison du Cabildo.  
 L. Palais de l'Eveque.  
 M. Chapelle Royale.  
 N. Prison d'Etat.  
 O. Prison ordinaire.  
 P. St. Marthe, Maison de force pour les femmes.  
 Q. Eglise et College R. de St. Fernando.  
 R. College de St. Louis.  
 S. St. Dominique.  
 T. St. Francois.  
 V. St. Augustin.  
 W. La Merce.  
 X. Jesuites.  
 Y. St. Jacques.  
 Z. Recollets de St. Domingo.  
 a. Recollets de la Merce.  
 b. Religieuses de la Conception.  
 c. Religieuses de St. Catherine.  
 d. Religieuses de St. Claire.  
 e. Carmelites de Quito.  
 f. Carmelites de la Tacunga.  
 g. Eglise neuve des memes.  
 h. Beaterie des filles de la Merce.  
 i. Hospital de Bethlem.  
 j. Hermitage de Notre Dame de Illescas.  
 k. Chapelle de Jerusalem.  
 l. Chapelle de la Reine des Anges.  
 m. Eglise de St. Bonaventura.  
 n. Chapelle de N. D. de la Cantana.  
 o. Chapelle des Indiens.  
 p. Chapelle de N. D. de los Desamparados ou des Abandonnes.  
 q. Hermitage de St. Christ de la Loma.  
 r. Chapelle de St. Jean de Latran.  
 s. Hermitage de N. D. de Consolation.  
 t. le St. Christ de la Paz.  
 u. Hermitage de la Vierge Croix.  
 v. Eglise de N. D. de Bethlem.  
 w. Fontaines.  
 x. Moulins.  
 y. Moulins a foulon.  
 z. Boucherie.  
 a. Cimet.  
 b. Maison ou se firent les premieres observations de la Latitude et de l'obliquite de l'Equinoxe.  
 c. Maison ou se firent les secondes observations de Latitude.

† El Panecillo oder das Broetichen, ein Hügel, der 106 Toisen höher liegt, als der Plaza Mayor oder große Markt.  
 † Le Panecillo, Colline elevee de 106 Toises au dessus du plan de la Place Mayor.

† Sec. die zuweilen auszutrocknen pflegt.  
 † Lagune qui est quelquefois à Sec.





mais il est des tems où il effraye par les ronflemens affreux que le vent fait dans ses concavités intérieures, & qui ressemblent au bruit du tonnerre: les habitans tremblent alors, se rappelant les ravages que ce Volcan a causés en crevant, couvrant toute la Ville & les Champs voisins de cendres, & poussant des nuages de la même matiere, qui obscurcissoient l'air. Près de la Plaine d'*Inna-Quito* est un endroit nommé *Rumi-Pamba*, comme qui diroit la *Plaine des Cailloux*; & ce nom lui a été donné, parce qu'il est semé de gros cailloux ou morceaux de roc que le Volcan y a poussés en crevant. Le sommet de cette Montagne, comme nous l'avons déjà dit, n'est jamais sans glace & sans neige. On en apporte une grande quantité dans la Ville, qu'on emploie dans plusieurs sortes de Boisson.

La grand' Place est quarrée: ses quatre faces sont ornées de grands Edifices; l'une de l'Eglise Cathédrale; l'autre du Palais de l'Audience; l'autre de l'Hôtel de Ville; & la quatrième du Palais Episcopal. Cette Place est grande, le centre en est occupé par une fort belle Fontaine. Le Palais de l'Audience qui devoit en faire le plus bel ornement, la défigure. Cet Edifice a été négligé à un point que les trois quarts en sont ruinés. Il n'en reste plus que la Chambre de l'Audience, celle de l'*Acuerdo*, celle des Finances, & les murs extérieurs qui menacent ruine. Les quatre grandes rues qui aboutissent aux angles de la Place sont droites, larges & belles: mais dès-qu'on s'écarte de la Place de la longueur de trois ou quatre *Quadras* \*, on s'apperçoit de leur inégalité; car des-lors il faut monter & descendre. C'est ce défaut qui est cause qu'il n'y a dans toute la Ville ni carrosse, ni autre espèce de voiture. Au-lieu de cela les Personnes de distinction se font accompagner d'un domestique qui porte un grand parasol, & les Dames se font porter en chaise. Aux quatre rues près dont nous venons de parler, toutes les autres sont tortes, sans symétrie & sans ordre. Quelques-unes sont traversées de crevasses, & les maisons qui sont à côté, suivent les tours & courbures de ces crevasses. Les principales rues sont pavées; mais dans plusieurs quartiers elles ne le sont pas, & on n'y peut marcher, tant elles sont inondées par les fréquentes pluies.

Outre la Place principale, il y en a encore deux fort spacieuses, & plusieurs petites près des Couvens d'Hommes & de Femmes. Les Bâtimens,

par

\* Ils appellent *Quadra* dans ce Pays-là l'espace entre un coin d'une rue, & l'autre. Ordinairement la *Quadra* est évaluée à cent aunes; mais il y en a qui sont davantage, & d'autres moins.



par l'architecture de leurs frontispices & de leurs portails, ornent beaucoup ces Places; & particulièrement le Couvent des Religieux de *St. François*, qui est tout de pierre de taille. Par les belles proportions, la beauté de tout l'ouvrage & l'invention, il pourroit figurer entre les beaux Edifices de l'*Europe*, & doit être d'autant plus estimé dans ce Pays-là qu'il a coûté des sommes immenses.

Les principales maisons sont grandes, quelques-unes ont les appartemens fort dégagés & bien distribués. Elles ont toutes un étage, outre le rez-de-chaussée. En-dehors elles sont ornées de balcons; mais les portes & les fenêtres, surtout en-dedans, sont petites & étroites, dans le goût des *Indiens*, qui aiment à bâtir dans les coulées, & à faire de petites portes & fenêtres à leurs habitations, se persuadant que cela les met davantage à l'abri du vent. Je ne prétens pas nier que cela ne puisse être, mais il est probable que les *Espagnols* n'ont bâti ainsi que par imitation.

Les matériaux ordinaires qu'ils employent dans la bâtisse, sont les briques crues & la boue, mais la terre en est de si bonne qualité que ces matériaux résistent autant que de plus solides, pourvu cependant qu'ils ne restent pas exposés à la pluie. Les *Indiens*, avant la conquête, se servoient de cette terre pour bâtir leurs maisons, & toute sorte de murailles; on en voit encore des restes tant aux environs de la Ville qu'en divers autres endroits de la Province, sans que le tems puisse achever de les détruire: preuve évidente de la solidité des Edifices où l'on employe cette terre.

La Ville est divisée en sept Paroisses, qui sont *el Sagrario*, *San Sebastian*, *San Blas*, *Santa Barbara*, *San Roque*, *San Marcos*, & *Santa Prisca*. A l'exception de la Cathédrale & du *Sagrario*, qui sont richement pourvues d'argenterie, d'étoffes précieuses, & d'ornemens d'un très-grand prix, les autres Paroisses sont pauvres à cet égard, & n'ont que ce qu'il faut absolument pour le culte: plusieurs même ne sont point pavées en-dedans, & le reste y répond. La Chapelle du *Sagrario* est grande, & bâtie toute de pierre d'une bonne architecture, aussi belle en-dehors que bien distribuée en-dedans.

Les Couvens de *Quito* sont ceux de *St. Augustin*, de *St. Dominique*, de *St. François*, & de la *Merci*, outre un de *Recollets*, un autre de *Dominicains*, & un autre de la *Merci*. A ces trois derniers près tous ces Couvens sont Chefs de Province. Un grand Collège de *Jésuites*, deux Collèges pour les études des Séculiers, l'un sous le nom de *St. Louis*, où les *Jésuites* régissent, & l'autre de *San Fernando*, sous la conduite des *P. P. Dominicains*. Le Roi a fondé dans le premier douze Bénéfices destinés pour

pour les fils des Auditeurs & autres Officiers Royaux. Ce Collège est une Université, & a *St. Gregoire* pour Patron. Le Collège de *San Fernando* est de fondation Royale, & a *St. Thomas* pour Patron. Sa Majesté paye les honoraires des Régens ou Lecteurs, dont quelques-uns sont gradués, comme ceux qui enseignent le Droit Civil, le Droit Canonique, & la Médecine; mais cette dernière Chaire est toujours vacante, parce qu'il n'y a personne qui enseigne cette Science, quoiqu'on dispense du concours. Le Couvent de *St. François*, ou des *Cordeliers*, a une *Casa de Estudios* ou Collège, sous le nom de *St. Bonaventure*, pour les Religieux de l'Ordre: & quoique ce Collège fasse partie du Couvent, il a néanmoins ses Supérieurs à part.

Les Couvens de Filles sont ceux de la *Conception*, de *Ste. Claire*, de *Ste. Catherine*, & deux de *Carmélites déchaussées*: l'un de ceux-ci a eu sa première fondation au Bourg de *Latacunga*; mais ayant été renversé par un tremblement de terre avec le reste du Bourg, les Religieuses se transportèrent à *Quito* & y sont restées depuis, quoique leur Couvent non plus que l'Eglise ne fût pas encore achevé lorsque nous partîmes de cette Ville.

Le Collège des *Jésuites*, aussi-bien que tous les Couvens d'Hommes, sont grands, bien bâtis, & extraordinairement riches; les Eglises richement ornées, grandes & fort décentes. Aux Fêtes solennelles on y voit briller, comme à la Cathédrale, quantité d'argenterie, qui sert en même tems à relever la majesté du Culte Divin & à la magnificence de ces Temples; les riches tapisseries & les ornemens somptueux contribuent également à ce double effet. Les Couvens de Filles, sans être si richement ornés, ne laissent pas d'avoir de la magnificence. Il n'en est pas de-même des Paroisses, la pauvreté s'y remarque par-tout; mais c'est en quelque manière par la négligence de ceux à qui la charge en est commise.

L'Hôpital de *Quito* est distribué en Sales, les uns pour les Hommes, les autres pour les Femmes. Quoiqu'il ne soit pas extrêmement renté, il a néanmoins de quoi subvenir aux dépenses nécessaires. Cet Hôpital est dirigé par les Peres Hospitaliers de *Notre Dame de Bethléhem*. Autrefois des particuliers en avoient l'administration; mais la dissipation des deniers causée par leur négligence ou par leur avarice, a été cause qu'on y a établi ces Religieux, qui depuis qu'ils y sont, ont fait bâtir tout leur Couvent, une Infirmerie, & une Eglise, qui quoique petite ne laisse pas d'être fort ornée & fort belle.

La Congregation des Religieux Hospitaliers de *Bethléhem* a été fondée dans la Province de *Guatemala* par Frere Pierre de *St. Joseph Betancour*, né

au Village de *Chafna* ou *Villa fuerte* dans l'Île de *Ténriffé* en 1626. Il étoit fils d'*Amador Gonzalès de Betancour* & d'*Anne Garcie*. Après sa mort, la Congregation qu'il avoit instituée, fut approuvée par le Pape *Clément X.* dans ses Bulles du 2 *May* 1672, & plus formellement par celles du 3 *Novembre* 1674. Elle fut depuis érigée en Communauté régulière par une Bulle d'*Innocent XI.* datée du 26 *Mars* 1687, & depuis ce tems elle s'est accrue & étendue dans ces Contrées, comme un Ordre Religieux. De la Province de *Guatemala* ce nouvel Ordre s'étoit déjà étendu au *Mexique*, ensuite à *Lima* en 1671, où on lui confia l'Hôpital de *San Sebastian*. Dans la Ville de *St. Michel de Piura* il prit possession de l'Hôpital de *Santa Ana*, le 20 d'*Octobre* 1678, & à *Truxillo* de celui de *San Sebastian* au mois de *Juillet* 1680. Enfin diverses autres Villes & Bourgs ont appelé ces Religieux pour avoir soin de leurs Hôpitaux, & depuis peu d'années la Ville de *Quito* a suivi cet exemple.

Ces Moines sont déchauffés. Leurs habits sont de bure, d'un brun obscur, & peu différens pour la forme de ceux des Capucins, auxquels ces Religieux ressemblent encore par la barbe. Sur un des côtés du manteau ils portent l'image de *Notre Dame de Bethléem*. Tous les six ans ils assemblent leur Chapitre alternativement au *Mexique* & à *Lima*, pour élire leur Général. Qui voudra en savoir davantage sur ce sujet, n'a qu'à lire l'Ouvrage de *Fr. Joseph Garcia de la Concepcion*, intitulé *Historia Bethlemitica*, imprimé à *Seville* en 1723, ou celui du Docteur *Medrano*, qui a pour titre *Vida del Padre de Betancour*.

L'Audience Royale est le premier Tribunal de *Quito*. Elle y fut établie en 1563. Elle est composée d'un Président, qui est en même tems Gouverneur de toute la Province; de quatre Auditeurs, qui sont en même tems *Alcaldes de Cour*, & Juges Civils & Criminels; & d'un *Fiscal du Roi*, ainsi nommé parce qu'outre qu'il connoît des affaires qui ressortissent à l'Audience, il concourt aussi dans tout ce qui est du ressort du Bureau des Finances du Roi, & des autres Droits du Souverain. Il y a un autre Fiscal avec titre de *Protecteur des Indiens*, préposé pour la défense de cette Nation, & qui plaide pour eux devant l'Audience. La Jurisdiction de celle-ci s'étend sur tout ce qui appartient à la Province. On ne peut appeler de ses jugemens qu'au Conseil Suprême des *Indes*, & seulement dans le cas de déni de Justice, ou d'injustice notoire.

Après l'Audience Royale vient la Chambre des Finances ou Caisse Royale, composée d'un Maître des Comptes, d'un Trésorier, & du Fiscal du Roi. Les deniers qui entrent dans ces Caisse, sont les Tributs des



des *Indiens* de ce *Corrégiment* & de ceux d'*Otobalo*, de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*, de *Latacunga*, de *Chimbo*, de *Riobamba*, & des *Impôts* de ces mêmes *Bailliages*; à quoi il faut ajouter les *Droits* de *Douane* des *Magazins* de *Bababoyo*, *Yaguache*, & du *Caracol*. Les sommes provenant de tous ces *droits* sont envoyées en partie à *Carthagène* & à *Santa Marta*, & en partie employées aux pensions du *Président*, des *Auditeurs*, du *Fiscal Royal*, & du *Protecteur des Indiens*, des *Corrégidors*, des *Curés*, des *Gouverneurs* de *Mayuas*, & de *Quijos*; une troisième portion est destinée aux payemens des *Commanderies* à ceux qui les possèdent, & des *Cacicats* pour les *Caciques* des *Villages*.

Il y a un *Tribunal* de la *Croisade*, composé d'un *Commissaire*, qui est ordinairement un *Chanoine*, ou quelque autre *Ecclésiastique* constitué en dignité du *Chapitre* de la *Cathédrale*; & d'un *Trésorier*, par les mains de qui passent toutes les affaires appartenant à la *Croisade*.

Outre cela il y a une *Trésorerie* des *Biens des Morts*, établie anciennement dans toutes les *Indes* pour avoir soin des fonds délaissés par des personnes dont les héritiers étoient en *Espagne*, & empêcher que lesdits fonds ne fussent dissipés ou aliénés au préjudice des intéressés: Institution vraiment *Chrétienne*, si elle étoit observée de manière que les fonds ne souffrissent pas de grandes diminutions avant d'arriver à ceux à qui ils appartiennent.

Il ne faut pas oublier parmi les *Tribunaux*, le *Commissariat de l'Inquisition*, composé d'un *Commissaire*, d'un *Alguazil Mayor*, & des *Familiers du Saint Office*, tous nommés par l'*Inquisition* de *Lima*.

L'*Ayuntamiento*, ou *Corps de Ville*, consiste en un *Corrégidor*, en deux *Alcaldes ordinaires* qui sont nommés annuellement, & en *Régidors*. Ceux-ci ont le droit d'élire les *Alcaldes*: cérémonie qui ne cause pas peu de rumeur dans cette Ville, attendu qu'elle est divisée en deux factions, l'une composée des *Créoles*, l'autre des *Européens*, ou *Chapetons*. Ces deux Partis sont si opposés l'un à l'autre, qu'ils ne peuvent vivre en bonne amitié. C'est le *Corps de Ville* qui nomme & élit encore l'*Alcalde Mayor* des *Indiens* de *Quito*, qui est toujours pris parmi les *Governadores* ou *Caciques* des *Villages* situés à 5 lieues autour de cette Ville. Le même *Corps de Ville* nomme d'autres *Alcaldes inférieurs* pour le maintien de la *Police*, & ces *Alcaldes*, ainsi que l'*Alcalde Mayor des Indiens*, ne sont autre chose que les *Alguazils* du *Corrégidor* & des *Alcaldes ordinaires*, quoique dans leur première institution ils aient eu plus d'autorité. Il y a d'autres *Alcaldes Indiens* nommés *Alcaldes de Harrieros*, ou des *Voituriers*, préposés

sés pour avoir soin de faire fournir des mules aux Voyageurs; & quibique les uns & les autres doivent être subordonnés à l'*Alcalde Mayor* des *Indiens*; on peut dire que ce n'est que dans le droit; car dans le fait il n'a pas la moindre autorité sur eux.

Le Chapitre de la Cathédrale est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, d'un Trésorier, d'un *Doctoral*, d'un Pénitencier, d'un *Magistral*, de trois Chanoines de *Présentation*, de quatre appelés Prébendiers, & de deux Demi-Prébendiers. Leurs revenus sont fixes; ceux de l'Evêque montent annuellement à 24000 écus. La dignité de Doyen en rapporte 2500. Les quatre dignités suivantes 2000 chacune. Les six Canonicats 1500, les Prébendes 600 écus, & les Demi-Prébendes 420. Le Siège Episcopal de *Quito* fut fondé en 1545. On célèbre dans l'Eglise Cathédrale avec une magnificence toute particulière la Fête-Dieu, & celle de la Conception de la Sainte Vierge; tous les Tribunaux & toutes les Personnes de distinction de la Ville y assistent. Je ne crois pas devoir passer sous silence quelques circonstances de la première, & surtout la pompe avec laquelle on porte en procession le Saint Sacrement, & les danses des *Indiens* qui l'accompagnent. Les rues par où il doit passer sont tendues de magnifiques tapisseries, ornées d'Arcs de triomphe, & d'Autels de distance en distance. On y voit briller les plus beaux ouvrages d'orfèvrerie & les plus riches joyaux. La Procession commence avec un cortège tel qu'on peut se l'imaginer, & achève ses stations avec non moins de magnificence que de solennité.

A l'égard des Danses des *Indiens*, il faut savoir que c'est la coutume dans les Paroisses de *Quito*, ainsi que dans toutes celles de la *Sierra*, ou Pays des Montagnes, que les Curés nomment, un mois avant la célébration de cette Fête, un certain nombre d'*Indiens* pour former ces danses. Ceux-ci s'exercent à bien jouer leur rôle, & répètent les danses, qu'ils conservent encore depuis leur *Paganisme*. Un *Indien* touche d'un tambourin & d'une flûte, & les autres font quelques pirouettes assez maladroitement, & voilà toute leur danse, qui assurément n'a rien d'agréable à la vue. Ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet, avec une camifole, & un jupon plus ou moins riche, selon les facultés de chacun: sur leurs bas ils mettent des bottines ou brodequins piqués, & garnis d'un bon nombre de grélots fort gros: ils se couvrent la tête & le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Dans cet équipage ils se donnent eux-mêmes pour des Anges, quoiqu'ils n'en aient guère la mine. Ils se joignent par bandes de huit ou dix, & passent les jours entiers

à courre les rues au bruit de leurs grelots, & s'arrêtant à chaque instant ils font leurs danses en grande confusion. Ce qu'il y a de plus singulier en tout cela, c'est que sans être payés, ni autre motif que leur propre goût, ils soutiennent cet exercice sans se lasser, depuis quinze jours avant la Fête jusqu'au-delà d'un mois après qu'elle est passée, ne se souciant ni de travailler, ni d'aucune autre chose, & continuant ainsi du matin jusqu'au soir ils ne s'ennuyent point, tandis que les Spectateurs paroissent excédés d'ennui de voir toujours les mêmes objets.

Ils paroissent dans le même équipage à toutes les autres Processions, de même qu'aux Courses des Taureaux, tems solennels pour eux, en ce qu'ils sont alors dispensés de travailler.

Les Magistrats & le Chapitre de la Cathédrale célèbrent annuellement deux Fêtes à l'honneur de Notre-Dame, dont on conserve deux images, l'une à *Guapulo*, & l'autre à *Quinche*, Villages de la juridiction du Corréjidor de *Quito*. Ces deux images sont apportées avec beaucoup de dévotion dans cette Ville, où l'on fait à cette occasion une grande fête & une neuvaine; le premier jour, l'Audience & tous les autres Tribunaux assistent à la cérémonie; après que tout est fini les images sont reportées dans leurs Eglises, dont l'une est à une lieue & l'autre à six de *Quito*. Ces démonstrations pieuses n'ont d'autre origine que les tremblemens de terre & les vomissemens du Volcan de *Pichincha*, lesquels exciterent la dévotion des habitans de *Quito*, qui implorèrent à cette occasion l'intercession de la Très-Sainte Vierge, & par-là furent exemts du malheur qu'éprouverent les Bourgs de *Latacunga*, de *Hambato*, & une grande partie de *Riobamba*, lesquels furent entièrement détruits, tandis qu'à *Quito* il n'est arrivé aucun accident fâcheux, quoique ces tremblemens s'y soient fait sentir aussi forts & aussi fréquens que dans ces autres endroits.

## CHAPITRE V.

*Des Habitans de Quito, de leurs différentes Classes, de leurs Mœurs,  
& de leurs Richesses.*

LA Ville de *Quito* est fort peuplée; on compte des Familles fort distinguées parmi ses habitans, quoique le nombre de ces familles ne soit pas grand eu égard à l'étendue de la Ville, où le nombre des pauvres & des gens de la moyenne classe est à proportion beaucoup plus grand. Ces fa-



milles doivent leur origine ou aux premiers Conquérons, ou à des Prédicateurs, ou à des Auditeurs, ou à des Personnes considérables venues d'Espagne en diverses occasions. Ces Maisons se sont conservées dans leur lustre, en s'alliant entre elles sans se mêler avec des gens du commun.

Les habitans de basse condition, ou petit-peuple, peuvent être distingués en quatre classes, savoir les *Espagnols* ou Blancs, les Métifs, les *Indiens* ou Naturels du Pays, & les Nègres & leurs descendans, lesquels ne sont pas en fort grand nombre en comparaison de quelques autres Villes des *Indes*; car il n'est pas aisé d'amener des Nègres jusqu'à *Quito*, & d'ailleurs ce sont les *Indiens* qui cultivent les Terres en ce Pays-là.

Par le nom d'*Espagnol* on n'entend pas ici un *Chapeton* ou *Européen*, mais proprement un homme né de Parens *Espagnols* sans nul mélange d'autre sang. Plusieurs Métifs paroissent plus *Espagnols* que ces *Espagnols*-là; car ils ont la peau blanche & les cheveux blonds; c'est pourquoi aussi ils sont considérés comme *Espagnols*, quoiqu'ils ne le soient pas réellement.

Après avoir ainsi déterminé les familles qui jouissent du privilège de la couleur blanche, on pourra les regarder comme faisant la sixième partie des habitans de *Quito*.

On appelle *Métifs* ou *Métices*, ceux qui sont issus d'*Espagnols* & d'*Indiens*: il faut les considérer selon les mêmes degrés déjà expliqués à l'article de *Cartagène* à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette différence, que les degrés des Métifs à *Quito* ne montent pas si haut, étant réputés Blancs & *Espagnols* dès la seconde ou troisième génération. La couleur des Métifs est obscure, un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des Mulâtres clairs\*; c'est-là le premier degré, ou la procréation d'un *Espagnol* & d'une *Indienne*: quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que les *Indiens* mêmes, & ne diffèrent d'avec eux que par la barbe qui leur vient: au-contraire il y en a qui tirent sur le blanc, & qui pourroient être regardés comme Blancs, s'il ne leur restoit certaines marques de leur origine, qui les décèlent, quand on y prend garde. Ces marques, sont un front si étroit que leur cheveux paroissent toucher à leurs sourcils, & occupent les deux temples, se terminant au-dessous de l'oreille: ces mêmes cheveux sont d'ailleurs rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils ont le nez petit & mince avec une petite éminence à l'os, d'où il se termine en pointe, & se recourbe vers la lèvre supérieure. Ces signes, aussi-bien que quelques taches noires qu'ils ont sur le corps, décèlent

\* Il faut observer, pour bien entendre ceci, que la peau des *Indiens* est rougeâtre, & d'une couleur assez semblable à celle du cuivre. Not. du Trad.

lent ce que la couleur du tein semble cacher. Au-reste les Métifs sont à peu près le tiers des habitans de cette Ville.

L'autre tiers est composé d'*Indiens*, le reste qui fait comme un fixième, est composé d'un mélange de diverses races. Toutes ces classes prises ensemble sont, selon les calculs les plus avérés & conformes aux Régîtres des Paroisses, le nombre de 50 à 60000 âmes que cette Ville contient.

On conçoit que parmi ces quatre espèces de gens, les *Espagnols* sont les plus considérés: mais il faut tout dire, ils sont aussi les plus pauvres & les plus misérables; car ils aiment mieux être gueux qu'à travailler de leurs mains; & ils croiroient en exerçant une profession ou métier, avilir leur dignité, laquelle consiste à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs moins orgueilleux apprennent des métiers, & s'appliquent aux Arts: ils deviennent Orfèvres, Peintres, Sculpteurs & autres choses semblables; laissant néanmoins aux *Indiens* les métiers trop mécaniques & moins estimés. Ils excellent dans ces professions, particulièrement dans la Peinture & la Sculpture; & l'on a vu un Métif Peintre nommé *Miguel de Santiago*, dont les ouvrages ont été estimés en *Espagne*, & même à *Rome*, où quelques-uns de ses tableaux sont parvenus. Ils ont un talent singulier pour imiter tout ce qu'ils voyent, & sont beaucoup moins propres à l'invention qu'à l'imitation. Ce qu'on doit le plus admirer, c'est qu'ils puissent réussir aussi-bien qu'ils font, n'ayant presque aucun des Instrumens convenables aux ouvrages qu'ils entreprennent. Il faut avouer aussi qu'ils ont un panchant extrême à la paresse, & que la fainéantise est le caractère qui les domine; de sorte que très-souvent ils quittent leur travail, pour se promener des jours entiers d'une rue à l'autre sans rien faire. Les *Indiens* sont sujets au même défaut. Comme ils font la plupart Cordonniers, Maçons, Tisserands, &c. c'est à eux qu'ils faut s'adresser pour ces sortes d'ouvrages. Ils sont Barbiers, & saignent aussi adroitement qu'en *Europe*. Mais leur fainéantise est telle que pour avoir une paire des souliers, après avoir attendu longtems, il faut envoyer prendre l'*Indien*, lui donner tous les matériaux nécessaires, & l'enfermer jusqu'à ce que les souliers soient faits. Une chose qui ne contribue pas peu à leur paresse, c'est la coutume qu'on a de payer les ouvrages avant qu'ils soient faits. Dès que l'*Indien* a reçu ainsi son salaire d'avance, il se met peu en peine de faire l'ouvrage & ne songe qu'à se rigoler avec la *Chicha* \*: il ne sort de son ivresse que lorsqu'il n'a plus d'ar-

\* Sorte de Bière de Maïs maché par de vieilles femmes. Elle enivre facilement. N. d. T.

d'argent; après cela il n'est pas aisé de ravoir ce qu'on lui a donné, il faut attendre qu'il lui plaîsse de faire l'ouvrage pour lequel il a été payé. Les habitans de *Quito* s'habillent un peu différemment de la manière d'*Espagne*, les hommes moins encore que les femmes. Ceux-là portent sous la cape une casaque sans plis, qui leur descend jusqu'aux genoux, les manches sans paremens, ouvertes par les côtés; sur toutes les coutures du corps & des manches il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près les Gens de qualité sont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de foye.

L'habillement des Métifs est tout bleu, & de drap du Pays; & quoique les *Espagnols* du bas étage tâchent de se distinguer de ces gens-là, soit par la couleur, soit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement qui semble singulier à force d'être chetif & pauvre, c'est celui des *Indiens*: car premièrement ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe une manière de chausses ou de caleçons de toile blanche de coton fabriquée dans le Pays, quelquefois aussi de toile d'*Europe*: la partie inférieure de ce caleçon, qui va le long de la jambe, est ouverte, & garnie tout autour d'une dentelle proportionnée à la grosseur de la toile. La plupart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une chemisette de coton noir tissue pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les autres deux à chaque côté; le premier sert à passer la tête, & les deux autres à passer les bras, qui restent nuds, & le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par-dessus cela ils mettent un *Capifayo*, qui est une espèce de manteau de serge, au milieu duquel est un trou pour passer la tête, sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le Pays, & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent de mode, jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement ordinaire, jamais ils ne se couvrent les jambes, & ne portent de souliers, & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les *Indiens*, qui sont un peu plus à leur aise, & surtout les Barbiers & ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une dentelle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une espèce de fraise, en se rabattant sur





*Point delin. et sculp.*

1. Spanierinn aus Quito.

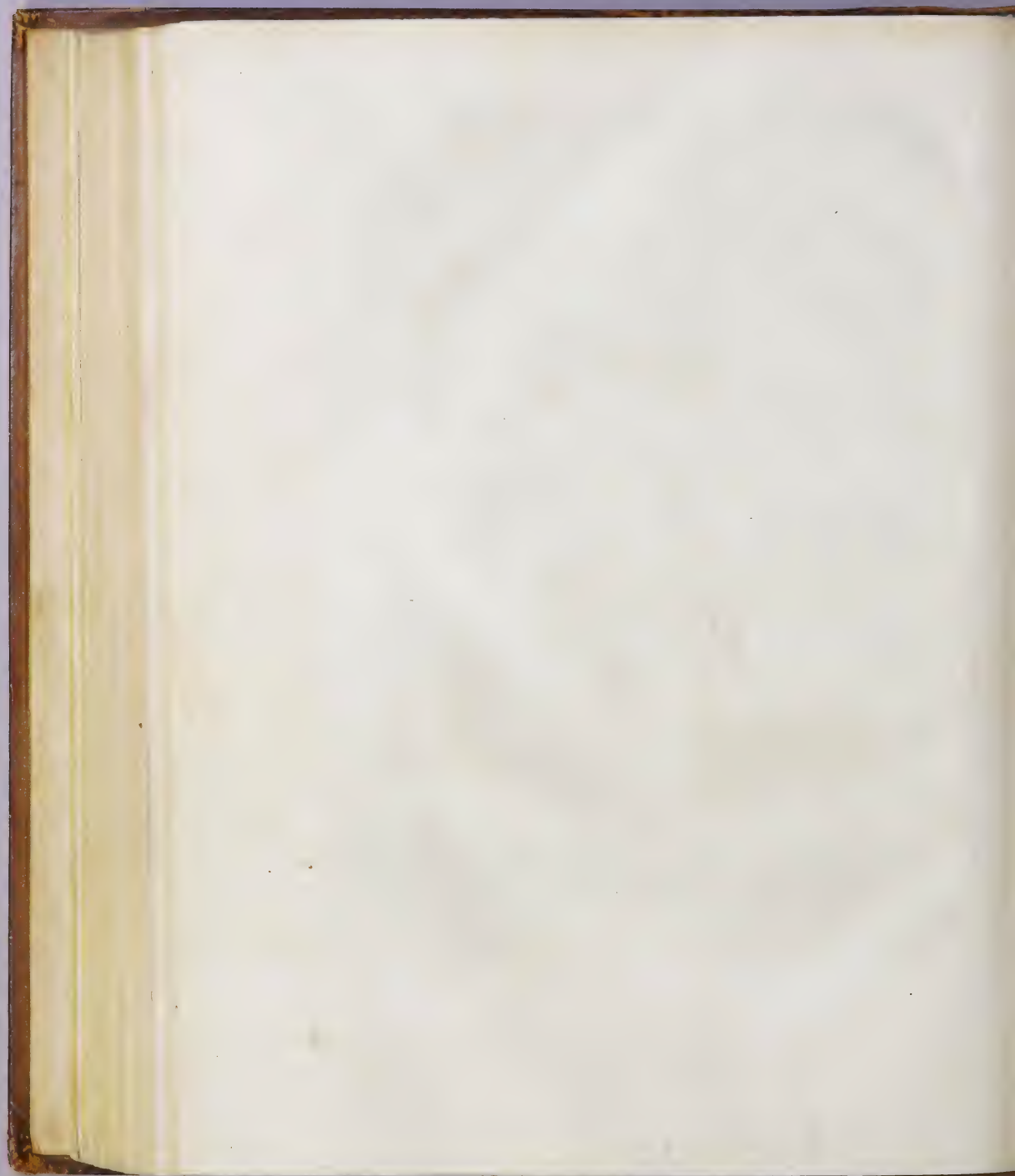
2. Vornehme Indianerinn.

3. Indianischer Barbier.

4. Mestiza aus Quito.

5. Indianischer Bauer.

6. Gemeine Indianerinn.



la chemisette noire, tant devant l'estomac que sur les épaules : ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent, mais ils ne mettent ni bas, ni rien qui leur couvre les jambes ; & au-lieu du *Capifayo*, ils portent la cape à l'*Espagnole*, que plusieurs font faire de fin drap, & galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des Dames consiste en un *Faldellin* ou Jupe, telle que nous l'avons expliqué dans l'article de *Guayaquil* ; sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, & quelquefois un *Jubon*, ou Pourpoint orné de dentelles & sans agrafes, avec une manteline de Bayète, qui leur ferme tout le haut du corps, & qui consiste en une aune & demie de cette étoffe, dans laquelle elles s'enveloppent, sans autre façon, & telle qu'elle est coupée de la pièce. Elles employent beaucoup de dentelles dans leur ajustement, & garnissent le tout d'étoffes riches & précieuses. Elles portent leurs cheveux en tresses, dont elles forment une espèce de bourrelet, croisant les tresses l'une sur l'autre près du chignon. Ensuite elles se ceignent deux fois la tête d'un ruban qu'elles nomment *Balaca*, & qu'elles nouent près de la temple du côté où les deux bouts se rencontrent. Ce ruban est souvent garni de diamans, & de fleurs qui font un fort joli effet. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'Eglise, & la *Baquinne* ou Jupe ronde ; mais le plus souvent elles y vont en manteline.

Les Femmes *Métives* ou *Métices* ne sont distinguées des *Espagnoles* quant à l'habillement, que par la qualité des étoffes, & en ce que celles qui sont pauvres vont nuds-pieds, aussi-bien que les hommes de cette *Caste*, qui ne sont pas à leur aise.

Les Naturelles du Pays, ou *Indiennes*, ont deux sortes d'habillemens, qui ne demandent pas plus d'apprêt que ceux des hommes de leur espèce ou *Caste*. Les femmes de ceux qui sont un peu à leur aise, & les jeunes *Indiennes* qu'ils nomment *Chinas*, parce qu'elles servent dans les bonnes Maisons & dans les Couvens de Religieuses, sont vêtues d'une espèce de jupes fort courtes, & d'une manteline tout de Bayète du Pays. Les *Indiennes* ordinaires ont pour toute parure un sac de la même forme & étoffe que les chemisettes des *Indiens* ; elles le nomment *Anaco*, & l'arrêtent sur les épaules avec deux grosses épingles qu'elles nomment *Tupu*, ou par corruption *Topo*. L'*Anaco* des femmes est plus long que la chemisette des hommes, & descend jusqu'aux jambes. Elles ne font d'autre cérémonie que de se mettre une ceinture autour du corps par-dessus ce sac, & au-lieu de manteline elles mettent sur le cou un lambeau de la même étoffe

&



& noir, qu'elles nomment *Lliclla*, & voilà tout leur ajustement; leurs bras restent nus de-même que leurs jambes.

Les *Caciqueſſes*, c'est-à-dire, les Femmes des principaux *Indiens*, *Alcaldes Mayores*, Gouverneurs, & autres, s'habillent d'une troiſième maniere, qui eſt un compoſé des deux précédentes, & conſiſte en une eſpèce de jupon de Bayète, garnie de rubans tout autour, & par-deſſus laquelle elles mettent au-lieu d'*Anaco* une robe noire qu'elles nomment *Aſſa*, & qui leur deſcend depuis le chignon en-bas: il eſt ouvert par un côté, pliſſé de haut en bas, & ceint avec un cordon au-deſſus des hanches, de maniere qu'il ne croiſe pas comme la Jupe ou *Faldellin*. Au-lieu de la *Lliclla* que les *Indiennes* du commun portent ſur les épaules, elles en portent une beaucoup plus grande qui leur deſcend depuis le cou à peu près juſqu'au bout du jupon. Elles l'arrêtent par-devant ſur la poitrine avec un grand poinçon d'argent nommé *Tupu*, comme les épingleſ de l'*Anaco*. Elles ſe couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derriere, & donnent à ce linge le nom de *Colla*. Elles s'en ſervent pour ornement, pour ſe diſtinguer, & pour ſe garantir du Soleil; mais ce qui les diſtingue le plus, c'eſt qu'elles portent des ſouliers. Cet habillement, & celui des autres *Indiens* & *Indiennes*, eſt le même qu'ils avoient coutume de porter du tems de leurs *Incas*: celui-là étoit particulier aux Gens de diſtinction, & celui-ci étoit propre aux perſonnes du commun. Les *Caciques* ne ſont pas aujourd'hui habillés autrement que les *Métifs*; ils portent la cape, le chapeau, & des ſouliers, c'eſt tout ce qui les diſtingue des *Indiens* du commun.

Les Hommes de ce Pays, tant *Créoles* qu'*Eſpagnols*, ſont bien faits & bien proportionnés. Les *Métifs* ſont en général d'une taille au-deſſus de la médiocre, & très-bien bâtis. Les *Indiens* & *Indiennes* ne ſont pas grands, mais ils ſont aſſez bien faits, quoique courtauds & trapus. A-la-vérité il y en a quantité qui ſont monſtrueux à force d'être petits, d'autres qui ſont imbécilles, muets, aveugles, & d'autres à qui il manque quelque membre en naiſſant. Ils ont la tête bien fournie de cheveux qu'ils ne coupent jamais, & ſont accoutumés de les laiſſer flotter, ſans jamais les attacher, ni aſſujettir en aucune maniere, pas même pour dormir. Les femmes enveloppent les leurs dans un ruban, rejetant ſur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des ſourcis depuis une oreille juſqu'à l'autre. Ils conſiderent leurs cheveux comme faiſant partie d'eux-mêmes, & c'eſt pour cela qu'ils ne les coupent jamais, regardant comme la plus cruelle injure qu'on leur puiſſe

puisse faire, celle de les priver de leur chevelure; desorte que ne se plaignant point des autres châtimens que leurs Maîtres leur infligent, ils ne leur pardonnent jamais celui-là. Aussi cette peine n'est-elle permise que pour des crimes graves. Ces cheveux sont d'un noir foncé, & pourroient plutôt être appelés des crins que des cheveux, tant ils sont rudes & grossiers. Pour se distinguer des *Indiens*, les *Métifs* se coupent tout-à-fait les cheveux; mais les femmes de la même race n'imitent pas cet exemple. Les *Indiens* n'ont jamais de barbe; car je ne crois pas qu'on veuille donner ce nom à quelques poils fort courts & fort rares, qui leur viennent par-ci par-là dans un âge avancé: les hommes ni les femmes parmi eux n'ont jamais ce poil folet, qu'ils devraient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté.

Les Jeunes-gens de distinction dans ce Pays s'appliquent à l'étude de la Philosophie & de la Théologie; quelques-uns étudient la Jurisprudence sans en vouloir faire profession. Ils réussissent assez bien dans ces Sciences, mais ils sont d'une ignorance extrême dans les Matières Politiques, l'Histoire, & les autres Sciences Humaines, qui contribuent tant à former l'esprit, & à l'élever à un degré de perfection où il ne peut arriver lorsqu'il est dénué de ces lumières. Tout cela ne vient que du peu d'occasions que les Jeunes-gens ont de fréquenter des personnes instruites de ces Sciences, & en état de les en instruire eux-mêmes; car les Marchands que le Commerce attire dans ces Pays, ne sont pas au fait de ces choses: desorte qu'après 7 ou 8 années d'étude dans les Collèges, ces Jeunes-gens n'ont rien appris qu'un peu de Scholastique, & ignorent parfaitement toutes les autres Sciences. Cependant la Nature leur a donné toutes les dispositions nécessaires pour réussir sans beaucoup de travail dans tout ce qu'on leur enseigne.

Les Femmes de distinction joignent aux agrémens de leur figure un caractère de douceur, qui est général chez ce Sexe dans toutes les *Indes*: les enfans sont pour ainsi dire élevés sous les ailes de leurs Meres, & l'éducation qu'ils en reçoivent n'est propre qu'à leur inspirer des sentimens de vanité & d'orgueil: l'amour immodéré qu'elles ont pour eux, va jusqu'à leur voiler leurs vices, ce qui est la perte des Jeunes-gens, la ruine des bonnes Mœurs, & l'écueil de la Raison. Non seulement ces Meres aveugles ne veulent point voir les folies & les écarts de leurs enfans, mais même n'oublent rien pour les cacher aux Peres, qui pourroient y mettre ordre.

On observe qu'il y a dans ce Pays beaucoup plus de femmes que d'hommes; & cela est d'autant plus remarquable, que les hommes ne voyagent ni ne

s'absentent point ici, comme il est ordinaire en *Europe*. On voit des familles chargées de filles, & peu de garçons. Le tempérament même des hommes, surtout ceux qui ont été élevés délicatement, s'affoiblit dès l'âge de trente ans; les femmes au-contre deviennent plus fortes & plus robustes après cet âge. Le Climat peut être cause de cette différence, & les alimens y contribuent peut-être aussi: mais je suis persuadé que ce qui y a le plus de part, c'est la débauche à laquelle on se livre, pour ainsi dire, dès l'enfance; car de-là vient que l'estomac perdant sa vigueur, n'a plus la force nécessaire pour faire la digestion; de sorte que plusieurs personnes rendent demie-heure, ou une heure après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, soit que cela arrive par la force de l'habitude, ou par le moyen de quelque drogue; s'ils manquent un jour à le faire, ils s'en trouvent incommodés. Mais quoiqu'accablés d'infirmités, ils ne laissent pas de vivre l'âge ordinaire, on en voit même de fort vieux.

L'unique exercice que font les Personnes de distinction qui n'ont point pris le parti de l'Eglise, est de visiter de tems en tems leurs Biens de campagne, & d'y passer tout le tems de la récolte. Il est rare que ces Personnes s'appliquent au Commerce; ils l'abandonnent aux *Chapetons*, ou *Européens*, qui font des voyages, & se donnent des mouvemens pour le Négoce, dont la paresse des *Créoles* ne s'accommoderoit point: il y en a néanmoins quelques-uns de ceux-ci, & même quelques *Métifs*, qui ont des boutiques dans la Ville où ils revendent en détail.

Ce desœuvrement général, suite de la paresse & de la fainéantise naturelle, le manque total d'éducation chez les gens du commun, joint à l'oïveté, augmente en eux ce goût général dans toutes les *Indes* pour les danses qu'ils nomment *Fandangos*. Ces danses sont plus fréquentes & plus licentieuses à *Quito* que nulle autre part. Les postures indécentes y sont poussées au plus haut degré d'abomination qu'on puisse imaginer, & le désordre qui en résulte est égal. Ces sortes de divertissemens sont célébrés avec une profusion d'Eau-de-vie de *Cannes* & de *Chicha*, dont les effets troublent d'ordinaire désastreusement la fête. Au-reste ceci ne regarde point les Personnes de qualité; ce seroit leur faire tort que de les accuser de tels excès.

L'Eau-de-vie de *Cannes* est une boisson très-commune dans ce Pays, avec cette différence que les honnêtes-gens en usent modérément; on la prépare ordinairement en *Rosolis*, & on la sert dans les Festins. On la préfère au Vin, qu'on dit être pernicieux. Les *Chapetons* s'accoutument aussi à cette liqueur, le Vin qu'on apporte de *Lima* étant fort cher &  
fort



fort rare; mais ils préfèrent l'Eau-de-vie de Vin à celle de *Cannes*. Les effets de cette boisson se remarquent communément parmi les *Métifs*, car ce sont eux qui en consomment le plus; ils en boivent à toute heure, & ne cessent d'en boire que quand leurs finances sont à sec. Les *Espagnols* de basse condition & les *Métives* en boivent aussi à l'excès, & résistent plus à l'ivresse qu'on ne devoit l'attendre de leur sexe.

Le *Maté* est encore une boisson fort commune en ce Pays-là, elle y tient la place du Thé, quoique la manière de le prendre soit fort différente. Elle est composée de l'Herbe connue dans toute cette partie de l'*Amérique*, sous le nom d'Herbe du *Paraguay*, parce que c'est de-là qu'elle vient. Pour la préparer ils en mettent une certaine quantité dans une coupe de Calebasse armée d'argent, laquelle ils appellent *Maté*, ou *Totummo*, ou *Calabacito*; ils jettent dans ce vase une portion de sucre, & versent un peu d'eau froide sur le tout, afin que l'herbe se détrempe, ensuite ils emplissent le vase d'eau bouillante: & comme l'herbe est fort menue, ils boivent par un tuyau, assez grand pour que l'eau puisse couler, mais trop petit pour que l'herbe puisse passer en même tems. A mesure que l'eau diminue on la renouvelle, ajoutant toujours du sucre, jusqu'à ce que l'herbe ne fournisse plus à l'eau; alors on en met une nouvelle dose. Ils y mêlent souvent du jus d'Orange amère, ou de Citron, & des fleurs odoriférantes. Cette boisson se prend ordinairement le matin à jeun; il y a néanmoins des gens qui en prennent encore l'après-dîné. Il se peut que l'usage de cette boisson soit salutaire; mais la manière de la prendre est extrêmement dégoûtante; car quelque grande que soit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour à tour, jusqu'à ce qu'on en ait assez, faisant ainsi passer le *Maté* de l'un à l'autre. Les *Chapetons* ne font pas grand cas de cette boisson, mais les *Créoles* en sont passionnément friands. Quand ils voyagent, ils en ont toujours provision, & ne manquent jamais d'en prendre chaque jour, la préférant à toute sorte d'alimens, & ne mangeant jamais qu'après l'avoir prise.

Il n'y a point de vice que l'oisiveté n'enfante, ni desœuvrement d'où il ne naisse quelque vice. Cela étant, quels vices ne doivent pas régner dans un Pays, dont la plupart des habitans ne s'occupent à rien d'utile, qui puisse détourner leur imagination des objets qui la séduisent. Nous avons déjà vu que l'ivrognerie est un des vices dominans des habitans de ce Pays; mais que dirons-nous de leur passion pour le jeu? Passion si générale, que les personnes les plus distinguées, & les plus respectables par leurs emplois, n'en font pas exécutés, & à leur imitation ceux d'un moins

dre état la pousſent juſqu'à la fureur, jouant tant qu'il leur reſte de quoi jouer; les uns perdant les fonds qu'ils ont, & les autres l'habit qu'ils portent, & ſouvent même celui de leurs femmes. Quelques-uns ont attribué ce penchant général qu'on a pour le jeu dans la plus grande partie des *Indes*, à des cauſes qui me paroiffent peu probables; & je ſuis perſuadé qu'il n'en faut chercher la ſource que dans l'oifiveté, la pareſſe, la ſainéantiſe; car l'eſprit n'étant occupé à rien, cherche naturellement quelque choſe qui l'amuſe & qui l'intéreſſe.

Le petit-peuple, & ſurtout les *Indiens*, ſont extrêmement portés au larcin, & volent ordinairement avec adreſſe: les domeſtiques mêmes ne ſont pas exemts de ce défaut. De-là vient la méfiance des Maîtres à leur égard. Les *Métifs*, quoique naturellement poltrons, ſont néanmoins de hardis filoux. Rarement ils attaquent quelqu'un en rue, même à heure indue: mais ils ſont ſubtils à enlever les chapeaux, ce qu'ils appellent *volarios*, qui veut dire *s'envoler avec*, comme ils ſont en effet, & ſi vite que d'ordinaire celui qui a été volé ne ſauroit dire par quel côté ſ'eſt enſui le voleur. Ces fortes de vols paroiffent d'abord de peu de conféquence, ils ne laiſſent pourtant pas d'être quelquefois conſidérables: en effet les Gens de condition & même les ſimples Bourgeois, qui ont quelque bien, & qui portent la cape, ont des chapeaux blancs de Caſtor qui contentent 15 à 20 écus de ce Pays-là. Le bas de la forme de ces chapeaux eſt entouré d'un cordon d'or ou d'argent arrêté par une boucle de diamans ou d'émeraudes, ou d'autres pierres fines montées en or. Il ſ'eſt commis quelques vols ſur les grands-chemins, mais les exemples en ſont rares. On peut même mettre ces fortes de vols au rang des vols domeſtiques, ayant été commis, ou par les muletiers, ou par les valets. Quand les voleurs veulent faire quelque grand coup dans la Ville, ils profitent de l'obſcurité & du ſilence de la nuit, & appliquent le feu à la porte des boutiques ou des magazins où ils ſe figurent qu'il doit y avoir de l'argent, & y ayant fait une ouverture ſuffiſante pour paſſer un homme, l'un d'eux y entre & les autres reſtent dehors pour mieux cacher leur jeu, juſqu'à ce que l'autre ait fait ſon coup. Pour éviter ces accidens, les Marchands entretiennent une Compagnie de gens armés, qui doivent patrouiller toute la nuit dans les rues où ces fortes de cas ſont à craindre: par-là les boutiques ſont en ſûreté, & ſuppoſé qu'il arrivât quelque accident pareil, le Capitaine de la patrouille eſt obligé de bonifier tout ce qui a été dérobbé dans les boutiques confiées à ſes ſoins.

Les *Indiens*, ni les *Métifs*, ni toute la canaille de *Quito*, ne croyent pas

pas que ce soit dérober que de prendre les choses comestibles. Si un *Indien* se trouve par hazard dans un lieu où il y a de l'argenterie ou autres effets, il s'approche tout doucement, & après avoir examiné si personne ne le voit, il en prend une pièce seulement, & choisit toujours la moins précieuse, se flatant qu'on s'en appercevra d'autant moins. Dès-qu'une fois il s'en est saisi, s'il vient à être découvert, fût-il même pris sur le fait, il nie toujours par un mot extrêmement expressif dans sa Langue, & qui s'est introduit dans la Langue *Espagnole* que l'on parle dans ce Pays. Cet mot est *Tanga*, qui est une réponse à la question que l'on fait sur le vol, & signifie, *sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention*. Et ce mot sert à une infinité d'excuses & de défaits, & à prouver que le voleur n'est point coupable. Si l'*Indien* n'a point été aperçu, & qu'on n'ait contre lui que des soupçons violens, il n'est pas possible de les constater; car jamais il n'avoue; c'est-là une coutume générale parmi cette Nation.

Le Langage qu'on parle à *Quito*, & dans les autres lieux de la Province, n'est point uniforme; la Langue *Espagnole* y est aussi commune que l'*Indienne*, & les *Créoles* parlent autant l'une que l'autre. En général il y a dans toutes les deux un mélange de beaucoup de mots pris de l'une ou de l'autre. La première que les Enfants parlent, est l'*Indienne*, parce que c'est la Langue de leurs nourrices, qui pour l'ordinaire ne parlent ni n'entendent l'*Espagnol*, desorte qu'il est rare qu'un Enfant sache parler *Espagnol* avant l'âge de cinq à six ans, & même dans la suite ils se font un jargon où ils mêlent indifféremment les expressions de l'une dans l'autre; ce qui arrive même aux *Européens* qui sont parvenus à parler la Langue du Pays. Surtout ils en contractent la coutume de parler dans un sens impersonnel, coutume si générale qu'elle s'étend jusqu'aux personnes les plus qualifiées. Outre qu'il leur est ordinaire d'employer des termes impropres, de manière que quand on n'y est pas fait, un *Espagnol* a besoin d'un Interprète pour entendre l'*Espagnol* qu'ils parlent.

La somptuosité des Enterremens dont nous avons parlé en d'autres endroits, n'est rien en comparaison de ce qui se pratique à *Quito* en ces occasions. La pompe & le luxe y sont poussés à l'excès, & ruinent bien des maisons, par une funeste vanité qui fait que l'un ne veut pas céder à l'autre en magnificence. On peut dire à ce propos & avec raison, que ces gens-là n'amaissent du bien pendant leur vie que pour pouvoir se faire enterrer après leur mort. Pour peu que le défunt laisse de bien, il faut que toutes les Communautés Religieuses, le Chapitre même de la Cathédrale, assistent à son enterrement. Il faut que la pompe funébre se fasse au double son des cloches



de toutes les Eglises. Ces obsèques se font après avec le même appareil, & l'anniversaire au bout de l'an. C'est une affaire importante pour l'orgueil des habitans de n'être pas enterré dans leur Paroisse, & cette manie s'étend jusqu'au menu-peuple qui n'a que sa misère pour appanage. On n'oublie pas l'offrande aux obsèques ou à l'anniversaire: elle consiste en des brocs de vin, en du pain & des animaux, chacun selon son pouvoir.

La Ville de *Quito* n'est pas riche en comparaison de quelques autres Villes des *Indes*. Elle a été autrefois beaucoup plus opulente, comme il paroît par les anciennes Relations; mais aujourd'hui ses facultés sont fort diminuées, & ne peuvent pas faire grand bruit dans le Monde. Les plus riches des habitans sont ceux qui ont des *Haciendas de campo*, ou Biens de campagne, qui sont de diverses sortes, comme je le dirai ci-après. Le Commerce dont je parlerai en son lieu, n'enrichit personne dans ce Pays jusqu'à un certain point, & fait tout au plus des gens à leur aise. On voit aussi des *Haciendas* très-considérables; mais qui ne rendent pas à proportion de leur étendue, ni du commerce continuel qui se fait, quoique médiocre. Malgré cela toutes ces grandes maisons ne laissent pas d'être bien pourvues de vaisselle d'argent, sur laquelle ils mangent tous les jours; les pauvres gens malgré leur peu de moyens, ont aussi quelque pièce d'argenterie, qui paroît toujours sur leur table.

## C H A P I T R E VI.

*Climat de Quito: maniere de distinguer l'Hiver de l'Eté, ses particularités:  
les inconvéniens auxquels on y est exposé: ses avantages  
& les maladies qui y regnent.*

P Our juger du Climat de *Quito* il faut plus que la spéculation, & il est nécessaire d'avoir recours à l'expérience, pour redresser les erreurs du jugement. En effet qui pourra se persuader, à-moins d'en avoir été témoin, ou de l'avoir ouï dire à des personnes dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, & pour mieux dire, sous l'Equateur même, non seulement la chaleur n'a rien d'incommode, mais que même il y a des endroits où le froid est très-sensible; & que dans ceux où il est moins excessif, on a l'avantage de jouir d'un Printems continuel, & de voir des Campagnes couvertes d'une perpétuelle verdure & émaillées d'une infinité de fleurs. La douceur du Climat, l'égalité des nuits & des jours,

jours, rendent délicieux un Pays qui de prime-abord paroît inhabitable par sa situation, à n'en juger que par les lumières du bon-sens. La Nature y déploie sa magnificence avec tant de prodigalité, qu'elle le rend préférable aux Pays situés sous les Zones tempérées, où l'on ressent les incommodités des changemens de Saisons, en passant du froid au chaud & du chaud au froid.

Le moyen que la Nature employe pour faire de ce Pays un séjour délicieux, consiste à rassembler diverses circonstances, dont une seule le rendroit inhabitable, ou du-moins très-incommode, si elle venoit à manquer: mais par le concours de toutes ensemble les rayons du Soleil sont affoiblis, & la chaleur de cet Astre est modérée. La principale de ces circonstances, c'est l'élevation de ce terrain au-dessus de la superficie de la Mer, ou, pour mieux dire, de toute la Terre. C'est cette élévation qui diminue la réflexion de la chaleur; & qui fait que dans ce Pays, qui atteint à une région si haute de l'Atmosphère, les vents sont plus subtils, la congélation plus naturelle, & la chaleur plus foible: effets si naturels, qu'il n'est pas douteux qu'ils ne soient le principe & la cause de la température de ce Pays, & des merveilles que la Nature y produit. D'un côté, des Montagnes d'une hauteur & d'une étendue immense, toutes couvertes de glace & de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles brûlent continuellement, tandis qu'ils sont voir au-dehors leurs pointes élevées, & leur ouverture: l'air tempéré qui règne dans les Plaines, la chaleur qu'on sent dans les crevasses & dans les vallons: enfin, selon que le terrain est profond, ou élevé, bas ou haut, cette variété de Climats qu'on peut à-peine concevoir entre les deux extrémités du froid & du chaud.

Le Climat de *Quito* est tel que ni les chaleurs, ni le froid n'y sont pas incommodes, quoique les neiges & les glaces soient si proche de cette Ville. Les Expériences faites par le moyen du Thermomètre sont une preuve suffisante de ce que j'avance. Le 31 de *Mai* 1736 à six heures du matin il marquoit... 1011. A midi & demi..... 1014. Le 1. de *Juin* à six heures du matin ..... 1011. A midi .... 1013½. Sur quoi il faut remarquer que cela reste ainsi durant toute l'année, & que la différence d'un jour à un autre est presque imperceptible: ainsi les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches, ni chaudes, mais agréables: de-là vient qu'il y a si peu d'uniformité dans les habits à l'égard du tems; & qu'on voit des gens vêtus de soie & autres étoffes légères, pendant que d'autres portent du drap, ou quelque

autre

autre étoffe pesante, sans que le froid incommode ceux-là, ni que ceux-ci se plaignent d'une chaleur excessive.

Il régne continuellement à *Quito* des vents salutaires, sans être forts; les plus ordinaires sont ceux qui soufflent par le Sud ou par le Nord. Il en vient aussi d'autres côtés sans distinction de Saison. Comme ces vents sont constans de quelque part qu'ils viennent, ils rafraîchissent continuellement la terre, & empêchent l'impression excessive que les rayons du Soleil pourroient y faire. Si tous ces avantages n'étoient pas balancés par de grandes incommodités, ce Pays pourroit être regardé comme le meilleur de l'Univers: mais qu'on est obligé de rabattre de cette idée, quand on pense aux terribles & continuelles pluies qu'il y fait; aux tonnerres, aux éclairs dont elles sont accompagnées; aux tremblemens de terre qui surprennent, & arrivent lorsqu'on y songe le moins!

Il fait ordinairement beau toute la matinée en ce Pays-là, jusqu'à une ou deux heures après-midi: le Ciel est serein, le Soleil fort brillant, & l'Air exempt de tout nuage; mais dès-que cette heure est passée, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de nuages noirs & épais, qui se convertissent bientôt en orage: alors la foudre, le tonnerre, les éclairs se succèdent continuellement, font retentir avec un fracas horrible les Montagnes d'alentour, & causent souvent bien des malheurs dans la Ville, qui est enfin inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs malgré leur pente, & cela dure jusqu'à ce que le Soleil étant sur le point de terminer sa carrière dans cet Hémisphère, le tems redevient serein, & le Ciel paroît aussi beau qu'auparavant. Il faut tout dire, ces révolutions ne sont pas si régulières qu'il n'arrive quelquefois que la pluie dure toute la nuit, & même toute la matinée, desorte que trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse pour ainsi dire de pleuvoir.

Il arrive aussi quelquefois que le tems reste beau sans interruption pendant trois, quatre, six, & huit jours: il est cependant plus ordinaire qu'après qu'il a plu six ou huit jours de la manière dont on vient de le dire, on ait deux ou trois jours sans pluie. On peut compter à vue de pays, que la quatrième ou cinquième partie des jours de l'année sont de ceux dans lesquels le beau tems est mêlé de mauvais.

La distinction qu'on y fait de l'Hiver & de l'Été, consiste en une fort petite différence. Depuis le mois de *Décembre* jusqu'au mois d'*Avril*, de *Mai*, ou de *Juin*, c'est l'Hiver, tout le reste s'appelle Été. Le premier de ces deux intervalles est le plus orageux, l'autre est marqué de plus de jours sereins. Si les pluies sont interrompues au-delà de quinze jours, tou-



te la Ville est en alarmes, & les habitans en prières & en oraïsons, pour obtenir leur retour; & quand elles continuent sans intermission les prières publiques recommencent, pour les faire cesser. La raison de cette conduite est que la sécheresse produit des maladies & des accidens fort dangereux, & que la pluie continuelle ruine les sémences & les pourrit, en empêchant le Soleil de pénétrer la terre de ses rayons & de lui imprimer son activité. Les pluies servent non seulement à tempérer la chaleur des rayons du Soleil, mais aussi à nettoyer les rues de la Ville, que les gens du commun remplissent de toute sorte d'immondices. Ces gens, tant hommes que femmes, faliissent ces rues à toute heure, & en font un monceau de fumier.

La disposition de ce Pays aux tremblemens de terre n'en est pas un des moindres defagrémens: il est bien vrai que les tremblemens n'y sont pas si fréquens que dans quelques autres Villes des *Indes*, mais ils ne laissent pourtant pas que de s'y faire sentir de tems en tems, & quelquefois même d'une maniere violente. Pendant notre séjour à *Quito*, ou aux environs, il y en eut deux assez forts pour renverser quelques Maisons de campagne où plusieurs personnes furent ensévelies toutes vives.

C'est à la qualité du Climat qu'il faut attribuer une particularité qui doit le rendre recommandable: c'est que l'air y est si pur & si contraire à la génération des Insectes, que non seulement on n'y voit pas de ces Mosquitoes qui tourmentent les hommes par leurs piquures dans les Climats chauds, mais même les habitans ne les connoissent pas: on n'y est pas non plus incommodé des Punaïses, car elles y sont fort rares: les Serpens, s'il y en a, n'y sont pas dangereux: & en général il est peu sujet aux Insectes incommodes, excepté à la *Pique* ou *Nigua*, dont nous avons parlé ailleurs.

Quoiqu'à proprement parler il ne soit jamais question en ce Pays-là ni de Peste ni de Contagion, vu qu'il n'y en a jamais eu dans toute l'étendue de l'*Amérique*, il y a néanmoins des maladies qui ressemblent beaucoup à celles-là, & qui courent sous le nom de *Fièvres malignes*, de *Pleurésies* ou *Points de côtés*, lesquelles causent souvent de grandes mortalités; desorte que quand elles régneront dans la Ville, on peut dire qu'il y a une espèce de Contagion sous un nom différent. Il y a une autre maladie épidémique qu'ils nomment *le Mal de la Vallée*, ou *Vicho*: elle est si commune, qu'au commencement d'une autre indisposition ils appliquent toujours les remèdes propres à celle-là, étant ordinaire qu'elle survienne après deux ou trois jours de fièvre. Mr. de *Jussieu* assuroit qu'ils donnent sou-

vent ces remèdes à ceux qui n'ont point du tout ce mal, lequel n'est autre chose selon lui que la cangréne qui se met au boyau *rectum*; ajoutant qu'il étoit commun dans ce Climat, & qu'il importoit de le guérir avant qu'il fit des progrès, dès-qu'il existe réellement : c'est ce qui arrive plus ordinairement qu'en nulle autre occasion, quand on est atteint de la dissenterie, ou de quelque infirmité semblable. Mais comme ces Peuples se sont mis dans l'esprit qu'il n'y a point de maladie qui ne soit accompagnée du *Vicho*, ils ne manquent jamais de prendre des remèdes en conséquence. Ces remèdes sont violens, & consistent en de petites boules qu'ils introduisent dans l'intestin par l'anus. Ces boules sont composées de Citrons pelés jusqu'au jus, de Poudre à canon, d'*Aji*, ou de *Piment*, le tout pilé & broyé ensemble. Ils les changent trois à quatre fois par jour, jusqu'à ce qu'ils se croient guéris de ce mal.

Les Maladies Vénériennes sont très-communes dans cette Contrée, & il y a très-peu de personnes qui en soient exemptes, quoiqu'elles fassent plus d'effet sur les uns que sur les autres, & que dans quelques-uns elles ne se manifestent pas au-dehors : on remarque même que de petits Enfans incapables par eux-mêmes de contracter cette maladie, soit à cause de leur bas-âge, ou de leur sexe, ou de leur qualité, ne laissent pas de ressentir les mêmes accidens que ceux chez qui elle est une suite du libertinage. On sent qu'il n'est pas nécessaire de cacher ce mal, ni d'en faire mystère dans un Pays comme celui-là. Ce qui contribue à le rendre si général, c'est le peu de soin qu'on a de se guérir quand on en est atteint. Le Climat est fort favorable à ceux qui ont cette maladie, c'est pourquoi aussi le tempérament résiste davantage à la malignité du venin qu'en d'autres Pays. Il est rare que cette indisposition oblige à garder le lit, & encore plus qu'on veuille s'assujettir à ce qu'il faut faire pour une parfaite guérison. Il n'est pas douteux que cela ne doive en quelque manière abrégier leur vie; mais ils y sont d'autant moins attention, qu'il est assez ordinaire de voir des gens qui atteignent l'âge de soixante & dix ans, & même au-delà, sans que la maladie héréditaire, ou contractée dès leur plus bas âge, les ait quittés un instant.

Quand les vents de Nord & de Nord-Est, qui sont les plus froids, régnent, on est affligé de catarrhes qu'ils appellent *Pechugueras*, & toute la Ville ressent cette incommodité, qui est assez fâcheuse. L'air est alors un peu désagréable; car les matinées sont plus froides qu'à l'ordinaire, & il faut se vêtir plus que de coutume; mais cela cesse vers le milieu du jour.

Tout comme on n'éprouve point à *Quito*, ni dans toute l'étendue de l'*Amé-*

l'*Amérique Méridionale*, les ravages de la Peste, qui sont si terribles en *Europe* & en diverses autres parties du Monde, de-même les Chiens n'y sont point sujets à la rage. A-la-vérité on y a quelque idée de la Peste, puisqu'on en donne le nom à quelques maladies dont les effets sont assez semblables à ceux de la Peste. Mais on ne peut pas dire la même chose de la Rage, puisqu'ils ignorent absolument ce que c'est, & les tristes effets occasionnés par le venin de cette maladie leur sont entièrement inconnus. Au-lieu de cela les Chiens de ce Pays sont sujets à un mal qu'on peut comparer à la petite-vérole des créatures raisonnables; car étant encore petits ils prennent cette maladie, & il y en a très-peu qui en soient exemts. S'ils en échappent ils en sont quittes pour toujours. Cette maladie est aussi appelée Peste. Le Chien qui en est atteint a des convulsions dans toutes les parties de son corps, il mord continuellement autour de soi, il a des vertiges, il jette des grumeaux de sang par la gueule. S'il n'est pas assez fort pour résister à ces accidens, il crève. Au-reste ce mal est commun à tous les Chiens des Provinces & Royaumes de l'*Amérique Méridionale*.

## C H A P I T R E   V I I .

*De la Fertilité du Terroir de Quito; des Alimens ordinaires des Habitans, de leur espèce, & de leur abondance en tout tems.*

ON croira qu'après avoir parlé du Climat de ce Pays je vais traiter des Fruits que le terroir produit si abondamment; mais comme dans chaque Corrégiment il y a des fruits différens, j'ai pensé qu'il seroit plus exact de renvoyer cette matiere jusqu'à ce que je vienne à faire mention de chaque Corrégiment en particulier. Je me contenterai donc de parler ici en général de la beauté de ces Campagnes, qui n'ont pas leurs pareilles à cet égard; car si le Climat est exempt de changement sensible, la terre n'est point exposée à la stérilité que causent les trop grandes chaleurs, durant lesquelles les Plantes, les Grains, & les Arbres semblent languir & secher sur pied, dépouillés de leurs plus beaux ornemens, & comme épuisés.

Il seroit difficile de bien représenter par des paroles la fertilité de ces Campagnes, & elle paroîtroit incroyable, si on ne réfléchissoit sur les circonstances déjà rapportées du Climat; car le chaud & le froid y sont tellement tempérés, qu'on ne sauroit désirer un plus juste milieu entre ces



deux contraires. L'humidité y étant continuelle, & le Soleil fréquemment en état d'agir, de pénétrer & de fertiliser la terre, il n'est pas étonnant que ce Pays soit plus fertile que ceux qui ne jouissent pas des mêmes avantages; car sans qu'il y ait de changement sensible dans tout le cours de l'année, toute l'année même a les propriétés de l'Autonne, tous les charmes du Printems, toutes les qualités de l'Eté, & toutes celles qu'il faut pour produire les effets de l'Hiver. On remarque avec étonnement qu'à mesure que l'herbe des Prez sèche, il en revient d'autre à la place; & qu'à-peine les fleurs qui émailloient ces Prez sont fanées, qu'on en voit éclôre de nouvelles. Il en est de-même des Arbres, dont les fruits sont à-peine mûrs & cueillis, leurs feuilles à-peine flétries, qu'il en revient d'autres; desorte que les Arbres sont continuellement ornés de feuilles vertes & de fleurs odoriférantes, qu'ils sont toujours chargés de fruits les uns plus verts & plus petits que les autres.

La même chose arrive à l'égard des Grains: on voit dans le même lieu moissonner d'un côté & semer de l'autre: on voit en même tems germer les grains qui ont été semés peu auparavant, croître ceux que le Laboureur avoit confié à la terre plutôt, & les plus avancés poussent des épis, desorte que ces Collines sont une vive peinture des quatre Saisons de l'Année.

Quoique ce que nous venons de dire soit général, il ne laisse pas d'y avoir des tems réglés pour les grandes récoltes: mais il arrive souvent que c'est le tems le plus propre à semer dans un lieu, tandis que dans un autre qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues, ce tems est passé depuis un ou deux mois, & n'est pas encore arrivé dans un troisième qui n'est pas plus éloigné du premier. Ainsi toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en divers lieux éloignés les uns des autres. Cette différence provient de la diversité des situations des Montagnes, des Collines, des Plaines, des Coulées: la même diversité qui régné dans ces situations par rapport au Climat, se trouve à l'égard des semailles, sans que cela détruise ce que j'ai dit ailleurs, comme nous le verrons dans la description des Corréjimens.

Cette grande fertilité du terroir doit naturellement produire une grande abondance de toute sorte de Fruits & de Denrées d'un goût excellent. C'est aussi ce que l'on remarque dans les viandes que l'on mange à Quito, soit Veau, Porc, Mouton, ou Volaille. Le Pain de froment y est aussi en abondance, quoiqu'il ne soit pas des meilleurs; ce qui ne vient que de ce qu'il est boulangé par des Indiennes, qui ne savent ni le pétrir ni le cuire: car d'ailleurs il pourroit être aussi bon qu'aucun autre, vu que le froment

ment est excellent, comme il paroît par le pain qui s'en fait dans quelques maisons particulières.

Le Veau & le Bœuf, qu'on peut comparer à ce qu'il y a de meilleur en Europe, se vendent par arrobes dans les boucheries, & chaque arrobe coute quatre réaux du Pays, & chacun peut choisir ce qui lui plaît. Le Mouton se vend par pièces, c'est-à-dire, tout entier, par moitié, ou par quartiers; & s'il est gras & jeune, il coute tout entier 5 à 6 réaux. Pour tous les autres vivres on les vend sans poids ni mesure: l'usage & une certaine combinaison font régler la quantité sur le prix.

La chose dont il n'y a pas grande abondance dans ce Pays, ce sont les Légumes verts; au-lieu de cela on a des Racines, & des Légumes secs. Les espèces des Racines sont les *Camotes*, les *Arracaches*, les *Tucas*, les *Ocas*, & les *Papas*. Les trois premières viennent des Contrées chaudes, où croissent les Canes de sucre: ils appellent ces Contrées *Vallées* ou *Tungas*, quoique ces deux noms aient deux sens différens; car par le premier ils entendent ces petites Plaines enfoncées entre des Collines, & par le second celles qui sont au pied des *Cordillères*; le Climat des uns & des autres est chaud. C'est de-là que l'on tire les Fruits de *Platanes*, les *Guinêos*, l'*Aji* ou *Piment*, les *Chirimoyes*, les *Aguacatès*, les *Grenadilles*, les *Pignes* ou *Ananas*, les *Gouyaves*, les *Guabas*, & les autres qui y viennent naturellement, comme dans les autres Pays dont nous avons parlé. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavies, des Brugnonns, des *Guaitambos*, des *Aurimêles*, des Abricots, & quelques Melons, & des Melons d'eau. Ces derniers ont une saison déterminée, & les autres croissent également dans tous les tems de l'année. Les Contrées où le climat n'est proprement ni chaud ni froid, produisent aussi toute l'année des *Frutilles* ou *Fraîses* du Pérou, des Figues de *Tuna*, & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, & qui demandent un Pays chaud, sont aussi produits toute l'année & en grande abondance: tels sont les Oranges de Portugal & les Oranges ameres, les *Citrons Royaux*, & les petits Limons, les *Limes douces* & aigres, les *Cedrato*, & les *Toronjes*, qui sont encore une autre espèce de Citrons tout ronds & petits. Les Arbres qui portent ces fruits, ont des fleurs pendant toute l'année, & ne cessent de porter du fruit, imitant dans ce Climat chaud la propriété des Arbres qui y croissent naturellement.

Les tables sont toujours abondamment couvertes de ces diverses espèces de fruits; ce sont les premiers plats que l'on sert, & les derniers que l'on ôte. Ils servent non seulement à recréer la vue, mais à flater le

goût, puisque c'est assez la coutume de s'en servir pour rendre les autres mets plus piquans.

Les *Chirimoyas*, les *Aguacates*, les *Guabas*, les *Grenadilles*, les *Frutilles* ou *Fraïses* du Pérou, sont des fruits dont nous n'avons encore fait aucune mention, non plus que des Racines nommées *Ocas* & *Pupas*, c'est pourquoi je vais en parler un peu en détail. La *Chirimoya* est, selon le sentiment commun, le Fruit le plus délicieux non seulement des *Indes*, mais aussi de tous ceux dont on ait connoissance en *Europe*. Sa grosseur n'est point égale. Il y en a qui ont un pouce, d'autres deux, quelques-unes quatre, & jusqu'à cinq pouces de diamètre. Elle est de figure ronde, un peu aplatie par la tige où elle forme une espèce de nombril. Elle est couverte d'une écorce mince, molle, & si unie à la chair, qu'on ne peut la séparer sans couteau. En-dehors elle est d'un verd obscur avant d'être mure, mais à mesure qu'elle meurt elle devient d'une couleur plus claire. L'écorce, ou la peau qui la couvre, a plusieurs côtes ou veines, qui paroissent au-dessus comme des écailles, dont elle est toute couverte. Le dedans est blanc mêlé de quelques fibres presqu'imperceptibles qui forment le trognon, lequel s'étend d'un bout à l'autre du fruit. Le jus du fruit même est doux avec un mélange d'acide fort léger, & une si agréable odeur que le goût n'en est pas peu relevé. Les pepins ou graines sont enveloppés dans la chair, & ont environ sept lignes de long sur trois à quatre lignes de large. Ils sont un peu plats, & mêlés de rayes qui rendent leur superficie inégale.

L'Arbre qui porte ce fruit est haut & touffu, le tronc en est rond, gros & un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, cependant un peu plus longues que larges, & se terminent en pointe. Elles ont environ trois pouces de long sur deux ou deux & demi de large, & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité dans ce Climat, que la propriété qu'a cette Arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en reprendre de nouvelles, qui à leur tour se séchent & tombent tous les ans. La fleur qu'il pousse avant de produire le fruit, a aussi quelque chose de particulier: d'abord sa couleur n'est guère différente de celle des feuilles, mais quand elle est parvenue à sa perfection, elle est d'un verd jaunâtre. Quant à la figure elle ressemble à la fleur de Caprier, un peu plus grosse, plus épaisse, & ouverte en quatre pétales. Elle n'est pas belle à voir, mais d'autant plus agréable à sentir, & à cet égard il n'y a point d'odeur qui en approche. Ces fleurs ne sont pas en grande quantité, l'Arbre n'en produit qu'autant qu'il doit produire de fruits. Le nombre en est même diminué par la passion



passion que les Dames ont pour cette fleur : ce qui fait qu'on les coupe avant que le fruit ait germé, & elles se vendent fort cher.

L'*Aguacaté* est appelé à *Lima* & en d'autres lieux du *Pérou*, *Palta*, qui est le nom propre que les *Indiens* lui ont donné. C'est un des bons fruits de ce Pays. Sa figure est assez semblable à celle des Citrouilles ou Calebasses, dont on fait des Tabatieres; c'est-à-dire qu'elle est ronde par en-bas, & va toujours en s'allongeant jusqu'à ce qu'elle forme un goulot par en-haut, qui se termine à la tige: de-là jusqu'à sa baze il a environ quatre à cinq pouces de long. Il est couvert d'une écorce fort déliée, qui se sépare aisément de la chair quand le fruit est mûr. En-dehors elle est luisante, lisse & comme vernissée, de couleur verte avant & après sa maturité, mais d'un verd plus clair quaud il a meuri. La chair qu'elle couvre a de la consistance, mais pas assez pour qu'elle ne se sépare pas étant pressée avec les doigts. Elle est blanche tirant sur le verd. Le goût n'en est point doux, il faut la manger avec un peu de sel pour la rendre meilleure. Elle est un peu filasseuse; mais celles qui sont de bon acabit, le sont beaucoup moins que les autres. Ce fruit renferme un noyau de deux pouces de long & d'un pouce & demi de diamètre. Il se termine en pointe, il est amer, & n'est pas si dur qu'on ne puisse l'ouvrir au moyen d'un couteau. Ce noyau est composé de deux gouffes, au milieu desquelles on voit le germe de l'Arbre: son écorce n'est qu'une peau déliée qui le sépare de la chair du fruit, à laquelle cette peau est pourtant quelquefois attachée & d'autrefois collée au pepin. L'Arbre qui produit l'*Aguacaté* est fort haut & fort touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du *Chirimoyer*, & d'une forme un peu différente.

Dans toute la Province de *Quito* on donne le nom de *Guabas* à un Fruit qu'on appelle dans tout le reste du *Pérou*, *Pacaés*, qui est le nom *Indien*. Ce fruit consiste en une cosse pareille à celle de l'*Algarrobo* \*, un peu plate de deux côtés; sa longueur est d'environ un tiers d'aune du-moins pour l'ordinaire, quoiqu'il y en ait de plus longues & de plus courtes selon le Pays. Sa couleur est un verd foncé. Toute la cosse est couverte d'un duvet qui est doux quand on y passe la main de haut en bas, mais en remontant c'est le contraire, comme il en est du velour. On ouvre cette cosse en long, & les diverses cavités qu'elle renferme d'un bout à l'autre sont remplies d'une moëlle spongieuse, légère, & blanche comme le Coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent tout autour de soi qu'une place d'une ligne ou d'une

\* L'Auteur a déjà expliqué ce que c'est que l'*Algarrobo* aux *Indes*.

d'une ligne & demie à la moëlle, qui du - reste fait un jus frais & doux. L'Arbre est à peu près comme les deux ci-dessus.

La *Grenadille* est faite comme un œuf de Poule, mais plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante au-dehors, & de couleur incarnate. Endedans elle est blanche & molle: elle a environ une ligne & demie d'épaisseur. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. Dans cette substance sont enveloppés des pepins ou graines fort petites, délicates, & beaucoup moins dures que les grains des Grenades ordinaires; une membrane extrêmement fine & transparente enveloppe toute la substance de cette moëlle, & la sépare de l'écorce. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, fort agréable, cordial & rafraîchissant; desorte que quoi qu'on en mange avec excès il n'y a point à craindre qu'elle fasse du mal, non plus que les deux autres espèces de fruit dont je viens de parler. Au reste ce fruit n'est point produit par un Arbre, mais par une Plante, qui pousse une fleur semblable à celles qu'on nomme *Fleurs de la Passion*, laquelle répand une odeur très-suaive. Il est bon de rapporter ici une particularité que l'on remarque généralement dans la plupart des fruits de ces Pays; surtout ceux des Climats chauds; c'est qu'ils ne meurent pas sur les Arbres, comme ceux d'*Europe*; mais pour qu'ils meurent il faut les cueillir & les garder quelque tems, & alors ils sont bons à manger; car si on ne les cueilloit pas ils ne meuriroient jamais, mais se flétriroient, & se dessécheroient au point qu'ils ne seroient plus bons à rien.

Le dernier Fruit dont il me reste à parler, c'est la *Fruitle* ou Fraîse du Pérou. Elle est fort différente des Fraîses d'*Europe* par sa grosseur, puisqu'elle a ordinairement un bon ponce de long, sur deux tiers de ponce dans son diamètre. Il y en a de plus grosses encore en d'autres lieux du Pérou: elles n'ont pas si bon goût que celles d'*Europe*, parce qu'elles ont trop de jus; elles ne sont pourtant pas mauvaises. La Plante ne diffère du Fraîsier d'*Espagne*, qu'en ce que les feuilles de celle-là sont un peu plus grandes.

Les *Papas* sont une Racine de Climat froid. Ils sont communs en *Espagne* & en d'autres Pays d'*Europe*. En *Espagne* on les connoît sous le nom de *Patates* \*. Il n'est pas nécessaire d'en dire autre chose, sinon qu'il y en a en abondance dans ce Pays, & que les habitans les mangent en guise de pain. Ils en font toute sorte de ragoûts, & en général c'est leur principale nourriture. Les *Creoles* les préfèrent à la Volaille & aux meilleures Viandes. Ils en font un ragoût particulier qu'ils nomment *Lo-*

\* En François *Tapiambous*, ou *Pommes de terre*.

tro, & que l'on sert sur toutes les tables, & toujours à la fin du repas, pour boire de l'eau après : précaution nécessaire selon eux, pour que l'eau qu'ils boivent après le repas ne leur fasse point de mal. Les gens pauvres n'ont pas d'autre ressource que les *Papas* pour se nourrir; ces racines leur tiennent lieu de tout autre mets plus solide.

L'*Oca* est une racine longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ un demi pouce, mais non pas dans toute sa longueur; car elle forme divers nœuds, qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, qui est jaune dans quelques-unes, & rouge en d'autres, & quelquefois elle participe de l'une & de l'autre couleur. Cette racine se mange bouillie ou frite, & a le goût de la Chataigne, avec cette différence, qui distingue les fruits des *Indes*, qu'elle est douce. On en fait des conferves au sucre, qui au goût des gens du Pays sont délicieuses. On la sert sur les tables parmi les autres mets, étant bonne à manger en toute saison. Cette racine est celle d'une Plante plus petite que les *Camotes*, les *Yucas*, & autres dont il a été parlé.

Parmi les Grains que ce Pays produit, & dont il n'est pas nécessaire de nommer ici toutes les espèces, étant les mêmes que ceux d'*Europe*, le Maïs & l'Orge sont ceux dont le Peuple & surtout les *Indiens* se servent au lieu de pain. Ils mangent le Maïs de plusieurs façons; la plus commune est de le faire rôtir, & alors ils l'appellent *Camcha*. C'est de ce même grain qu'ils font la *Chicha*, boisson ordinaire des *Indiens* avant la conquête, & dont ils font encore très-friands. Voici comme ils la préparent. Ils font tremper le Maïs, & lorsqu'il commence à pousser un peu son germe, ils le retirent de l'eau, le font bien sécher au Soleil, puis le font un peu rôtir au feu, & le moulent ensuite. Ils brassent cette farine jusqu'à un certain point, & la mettent enfin dans de grandes cruches, y ajoutant autant d'eau qu'il est nécessaire. Cette eau fermente le second ou troisième jour, & quand elle a fermenté autant de tems, ils en boivent. Cette boisson est, dit-on, rafraîchissante: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle enivre quand on en boit avec aussi peu de modération que les *Indiens*. Ceux-ci, quand ils en ont une cruche, ne la quittent point qu'ils ne l'aient vidée, & qu'ils n'aient perdu la raison. Le goût de la *Chicha* est assez bon, & ressemble assez au goût du *Cidre*; mais elle a le défaut de ne pouvoir se conserver plus de huit jours, elle s'aigrit au bout de ce tems. Outre qu'elle rafraîchit, elle a encore d'autres propriétés médicinales, & entre autres celle d'être fort appétitive. On attribue aussi à cette boisson l'avantage qu'on remarque que les *Indiens* ont, de n'être jamais sujets à des suppres-



sions d'urine: elle est d'ailleurs fort nourrissante; & l'on observe que sans manger autre chose que de la *Camcha*, du *Moté*, de la *Macha*, & sans boire que de la *Chicha*, les *Indiens* sont forts, robustes, & d'un bon tempérament.

Le même Maïs cuit dans de l'eau jusqu'à ce que le grain s'ouvre, tient lieu de *Camcha*; & non seulement sert à la nourriture des *Indiens*, mais aussi des autres pauvres gens, & surtout des domestiques, qui étant accoutumés dès leur enfance à cet aliment, aussi-bien qu'à la *Camcha*, le préfèrent souvent au pain.

Quand le Maïs est encore tendre ou en lait, ils le nomment *Chogilos*: on le vend en épis, on l'accorde de diverses manières, & tout le monde en mange par régal.

Le *Quinoa* est une semence particulière & naturelle à ce Pays. Elle ressemble à nos Lentilles, mais elle est beaucoup plus petite & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède. En la première qualité, elle a fort bon goût; & en la seconde elle est admirable pour prévenir toute sorte d'abcès & d'apostumes. Quand on la fait cuire elle s'ouvre, & il en sort un petit filament tourné en spirale, qui ressemble à un vermicelle, & qui est plus blanc que le dehors de la semence. La Plante qui produit cette espèce de légume se sème, & se coupe tous les ans. Elle croît à la hauteur de trois à quatre pieds, ou d'une aune & demie à peu près. Ses feuilles sont grandes & pointues, assez semblables à celles de la *Mauve*. Du milieu de sa tige, elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long ou un peu plus, semblable à celle de la Plante de Maïs, dans laquelle, comme dans un épi, sont les grains de la semence. On mange la *Quinoa* cuite comme le riz; l'eau dans laquelle elle a bouilli sert d'apozème étant buë; & quand on veut appliquer la semence même extérieurement, on la moult, & on la fait bouillir, après quoi on en fait un emplâtre, qui appliqué sur une contusion, attire l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt; & elle l'attire si promptement, qu'en très-peu de tems on en apperçoit les effets, comme il est vérifié par une infinité d'expériences.

Outre les Viandes ordinaires, on a aussi du Gibier; des Lapins en abondance sur les Montagnes; des Perdrix, mais en petit nombre, & d'une espèce qui ressemble peu à celles d'*Europe*, n'étant pas plus grosses que des Cailles; beaucoup de Tourterelles; mais on en trouve peu à acheter, les habitans n'étant point du tout portés à la chasse.

Le Fromage est un des principaux alimens des habitans de *Quito*. On compte qu'il s'y en débite tous les ans pour 70 à 80000 écus, monnoye  
du

du Pays. Ils l'apprennent de diverses manières. Les Beurre de vache qui se fait aux environs de *Quito* est fort bon, & il s'en consomme une grande quantité, quoique moins que de fromage.

Le goût des habitans de ce Pays pour les douceurs surpasse tout ce que nous avons dit des autres Peuples. Il est étonnant combien il se consomme de Sucre & de Miel dans cette Ville & dans les lieux considérables de sa juridiction. Après qu'ils ont tiré le Miel ou Jus des *Cannes* ils le laissent cailler, & en font de petits pains en manière de tourtes, qu'ils appellent *Raspadirás*. C'est la nourriture la plus commune des pauvres gens: avec une de ces tourtes, du fromage & du pain, ils font un repas qu'ils préfèrent aux mets chauds. D'où il est aisé de conclure qu'on vit dans ce Pays un peu différemment de la manière d'*Espagne*. Je crois en avoir dit assez pour satisfaire la curiosité du Lecteur à cet égard.

## C H A P I T R E VIII.

*Commerce de Quito & de toute la Province de ce nom, tant en marchandises d'Espagne qu'en celles du Pays & autres du Pérou.*

ON peut juger par tout ce que nous venons de dire du Commerce & des Fabriques de la Province de *Quito*. Tout le Négoce, pour ainsi dire, est entre les mains des *Chapetons* ou *Européens*, les uns habitués dans le Pays, les autres qui y viennent du dehors. Ceux-ci achètent des Marchandises du Pays, & y vendent celles d'*Europe*. Les Marchandises du Pays consistent, comme il a déjà été dit, en Toiles de coton, les unes blanches, qu'ils nomment *Tucuyos*, les autres rayées; en Bayètes & en Draps qu'ils envoient à *Lima*, où ils sont vendus: de-là on les envoie dans toutes les Provinces du *Pérou*: le retour consiste en Argent, en Fils d'or & d'argent, en Franges fabriquées à *Lima*, en Vins, Eaux-de-vie, Huiles, & autres Marchandises de ces Provinces, comme Cuivre, Etain, Plomb, Vif-argent, &c. Les Fabriquans envoient les Marchandises pour leur propre compte avec les susdits Marchands, ou les leur vendent s'ils y trouvent leur avantage.

Quand les Gallions font à *Carthagène*, ces mêmes Commerçans s'y rendent par *Popayan* ou *Santa-Fé*, pour employer leurs fonds en Marchandises d'*Europe*, & les répandent à leur retour dans toute cette Province.

Quant aux Fruits & aux Dénrées du cru du terroir, elles se consomment

presque toutes dans la Province, excepté les Farines, que l'on transporte des Corrégimens de *Riobamba* & de *Chimbo* à *Guayaquil*: c'est le Négoce des *Métifs* & des pauvres gens de ces endroits-là. Il pourroit être plus considérable, si les fraix du transport l'étoient moins. Cela renchérit si fort cette Marchandise, qu'il n'y a pas de proportion entre la peine de la faire charrier dans les lieux où elle est nécessaire, & le peu d'espérance qu'il y a d'y gagner.

Les Toiles fabriquées en particulier par les *Indiens*, ainsi que les Denrées, sont portées, quoiqu'en médiocre quantité, dans la Jurisdiction de *Barbacoas*. C'est par ce Négoce que les *Chapetons* font leur premier essai. Ils troquent ces Marchandises contre de l'Or, que l'on tire dans cette Contrée, & qu'ils envoient vendre à *Lima*, où il est en plus grande estime & à plus haut prix. Les Draps & Bayètes trouvent un pareil débouché dans les autres parties des Gouvernemens de *Popayan* & de *Santa-Fé*, & ce Commerce va toujours; mais en *tems mort* on ne reçoit point de Marchandise d'*Europe* en échange, & les retours sont en Or en barre. Cet Or passe ensuite à *Lima* comme celui de *Barbacoas*.

On tire des côtes de la *Nouvelle-Espagne* l'Indigo, dont il se fait une grande consommation dans les Fabriques; vu que la plupart des Draps du Pays sont teints en bleu, qui est la seule couleur à la mode en ce Pays, & la seule qui plaise aux habitans. Par la voye de *Guayaquil* il vient du Fer & de l'Acier tant d'*Europe*, que de la côte de *Guatemala*. Ces deux espèces de Marchandises sont d'un si grand usage dans les *Haciendas* pour la culture des Champs, qu'elles sont d'un prix exorbitant, le Fer se vendant quelquefois cent écus le quintal, & l'Acier cent cinquante.

Le Commerce réciproque entre les divers Corrégimens de la Province, est entre les mains des habitans mêmes des Villages. Ceux du Corrégiment de *Chimbo* achètent dans les Villages des Corrégimens de *Riobamba* & de *Quito* des *Tuouyos*, des Bayètes du Pays qu'ils portent à *Guayaquil*, & en rapportent en échange du Sel, du Poisson sec, du Coton, qui étant manufacturé dans la Province de *Quito* retourne à *Guayaquil* en Toiles. Les Jurisdctions de *Riobamba*, *Alausi*, & *Cuenca*, ont un Commerce réglé avec *Guayaquil* par le moyen des Magazins de *Yaguache* & de *Naranjal*.

Ce Commerce consiste en Marchandises du Pays; & quoiqu'il soit médiocre, ne consistant qu'en trois articles, qui sont Draps, Bayètes & Toiles, il ne laisse pas d'être fort utile, vu que non seulement les pauvres gens dont le nombre surpasse toujours celui des riches, mais encore les gens aisés à l'exception de ceux de la Capitale, ne portent que de ces

Draps



Draps & Toiles du Pays, n'étant pas en état d'acheter ces Marchandises d'*Europe*. Il n'y a que les *Espagnols* qui sont raisonnablement riches, & les Personnes de distinction qui se vêtissent de ces étoffes. Par où il est aisé de juger de la quantité de *Draps*, *Bayètes*, *Tucuyos*, &c. qui doivent se fabriquer dans le Pays, & tout cela par les *Indiens*, soit dans leurs propres maisons, soit dans les Fabriques ou Manufactures: ce qui contribue à conserver cette Province dans l'état où elle est, tant par l'emploi de tant de monde, que par les autres avantages qu'on en retire.



## LIVRE SIXIEME.

Description de la Province de *Quito*, quant à l'étendue de la juridiction de son Audience. Remarques sur la Géographie, l'Histoire tant politique que naturelle de ce Pays, & sur ses Habitans.

\*\*\*\*\*  
C H A P I T R E I.

*Etendue de la Province de Quito, ou Jurisdiction de l'Audience de ce nom: Gouvernemens & Corréjimens qu'elle comprend, & notice des derniers en particulier.*

Nous avons traité, dans les cinq Livres précédens, de diverses matieres, en suivant l'ordre dans lequel elles se sont présentées durant le cours de notre voyage, & selon la nature des affaires qui en étoient l'objet. On a pu remarquer dans cette suite de relations, que les descriptions des Lieux & des Provinces marchent d'un pas égal avec les Observations Astronomiques. C'est que nous avons cru que si celles-ci intéressent les Sciences & ceux qui en font profession, celles-là n'intéressent pas moins les personnes qui s'appliquent à l'Histoire, à la Politique, à la Géographie, & à l'Etude des Mœurs & des Coutumes des différens Peuples. Nous avons donné dans le cinquième Livre une description de la Ville de *Quito*; & pour ne rien laisser à désirer, nous ajouterons ici celle de la Province de ce nom, que nous connoissons mieux qu'aucune des autres où nous avons été; parce que nous l'avons presque toute parcourue pour exécuter nos Opérations Géométriques & Astronomiques, & les autres commissions dont nous étions chargés. Ce sera donc d'après nos propres observations que nous parlerons, ou sur le témoignage des personnes les plus dignes de foi que nous ayons eu occasion de consulter sur les choses que nous n'avons pu voir de nos propres yeux; témoignage que nous n'admettons même qu'après un mûr examen, & qu'avec toutes les précautions que peut suggérer la plus sévère Critique; desorte que nous pouvons avec juste raison garantir la conformité de ce que nous dirons avec la plus exacte vérité, qui est le principal objet de l'Histoire.

La Province de *Quito*, dès le commencement de l'établissement des

Ejja

*Espagnols*, fut subordonnée à *Lima* Capitale du *Pérou*, & aux Vicerois de ce nom jusqu'en 1718, auquel tems on établit un Viceroi à *Santa-Fé de Bogota* Capitale du Royaume de la *Nouvelle-Grenade*, & la Province de *Quito* fut annexée à ce nouvel Etat pour faire partie de sa Jurisdiction. Pour que cette Viceroyauté ne fût point à charge au Trésor Royal, on supprima l'Audience de *Quito*, & les appointemens des membres qui la composaient furent assignés au nouveau Viceroi. Le même motif fit aussi abolir l'Audience de *Panama* au Royaume de *Tierra Firme* (quoique ce Royaume restât toujours de la dépendance des Vicerois de *Lima*). Le but qu'on se proposoit par cet arrangement, n'eut pas le succès qu'on en avoit espéré. On s'aperçut bientôt que les Villes où ces Tribunaux avoient été supprimés ne pouvoient se passer d'eux, à cause du préjudice que le Public souffroit de leur suppression, & des fraix immenses qu'il falloit faire pour poursuivre une affaire, vu la distance de *Panama* à *Lima*, & de *Santa-Fé* à *Quito*. Joignez à cela que ce qu'on avoit gagné par l'abolition des deux Audiences, ne suffisoit pas pour soutenir une Dignité aussi distinguée que l'est celle de Viceroi. Tout cela bien considéré, fit rétablir les choses sur l'ancien pied dès 1722; & pendant ce court espace de tems la nouvelle Viceroyauté fut exercée par *Don George de Villelongue*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & qui étoit Gouverneur du *Callao*, & commandant les armes du *Pérou*, lorsqu'il fut revêtu de la Dignité de Viceroi. Les Audiences ainsi rétablies continuèrent sur le même pied que ci-devant: mais les raisons qu'on avoit eues d'établir un Viceroi à *Santa-Fé*, subsistant toujours, on songea à le rétablir, sans supprimer les Audiences, & sans que cela fût à charge au Public ni au Trésor Royal. En 1739 le projet fut de-nouveau mis en exécution, & la Dignité de Viceroi de la *Nouvelle-Grenade* fut conférée à *Don Sébastien de Esclava* Lieutenant-Général, qui étant parti vers la fin de la même année pour prendre possession de sa nouvelle Charge, l'exerce encore aujourd'hui avec un applaudissement général. Toute l'étendue du Royaume de *Tierra-Firme*, & toute la Province de *Quito*, ont été remises sous la jurisdiction du nouveau Viceroi.

Du côté du Nord, la Province de *Quito* est limitrophe de celle de *Santa-Fé de Bogota*. Elle comprend de ce côté-là une partie du Gouvernement de *Popayan*: au Sud elle confine aux Corrégimens de *Piura* & de *Chachapoyas*: à l'Orient elle occupe toute l'étendue du Gouvernement de *Maynas* sur la Rivière de *Marannon* ou des *Amazones*, jusques à la Ligne de séparation qui divise les Conquêtes des *Espagnols* de celles des *Portugais*:



*tugais*: à l'Occident elle a pour bornes les Côtes de *Machala* sur le Golphe de la *Puna* jusqu'à celles que comprend le Gouvernement d'*Atacames*, & la Jurisdiction de *Barbacoas* sur le Golphe de la *Gorgone*. Du Nord au Sud sa plus grande largeur est de 200 lieues, & sa longueur de l'Orient à l'Occident jusqu'à la Ligne ci-dessus mentionnée est de plus de 600 lieues en droiture: mais une grande partie du Pays, est ou habitée par des Nations Barbares, ou peu connue des *Espagnols*, & par conséquent peu habitée. La seule partie de cette vaste Contrée qu'on puisse dire à la rigueur être bien peuplée, c'est l'espace que laissent entre elles les deux *Cordilleres* des *Andes*, lequel, comparé à ce grand Pays, ressemble à une ruelle: il s'étend depuis le Corrégiment de *St. Michel de Ibarra* jusqu'à celui de *Loja*: il renferme encore & comprend l'espace qui s'étend de-là jusqu'au Gouvernement de *Popayan*, y comprise même une partie de ce Gouvernement, & enfin tout le Pays qui s'étend depuis la *Cordillere* Occidentale jusqu'à la Mer. L'étendue de ces Corrégimens d'Orient en Occident est environ de 15 lieues ou un peu plus, ce qui est la distance qu'il y a entre les deux *Cordilleres*. A quoi il faut ajoûter ce qui est compris dans les Gouvernemens de *Jæn de Bracamoros*, qui confine au Corrégiment de *Loja* au bout de toute la Province, à l'Est de la *Cordillere* Orientale; & en allant vers le Nord celui de *Quixos*, & à l'Orient de celui-ci le Gouvernement de *Maynas*: il y a entre les uns & les autres de longues lisières habitées seulement par des *Indiens* idolâtres. Au Nord de toute la Province est le Gouvernement de *Popayan*, qui à tout prendre fait une Province à part. Ainsi dans la partie occidentale de cette ruelle formée par les deux *Cordilleres*, est le Gouvernement d'*Atacames* nouvellement érigé, & le Corrégiment de *Guayaquil*: dans la partie orientale les trois autres Gouvernemens nommés ci-dessus, & dans celle du Nord le Gouvernement de *Popayan*.

Outre ces cinq Gouvernemens cette Province contient neuf Corrégimens, auxquels on donne dans le Pays le nom de *Provinces*, subdivisant la Province de *Quito* en autant d'autres Provinces qu'elle contient de Gouvernemens & de Corrégimens. C'est sur quoi il est bon de prévenir le Lecteur, pour éviter toute équivoque & obscurité lorsqu'il m'arrivera de donner le nom de *Province* à la jurisdiction d'un Corrégiment, quoique je sois résolu de m'en abstenir autant qu'il sera possible. Voici les noms de ces Corrégimens, en commençant par celui qui est le plus Septentrional.

I. Ville

- |                                          |                                                   |
|------------------------------------------|---------------------------------------------------|
| I. Ville de <i>St. Michel d'Ibarra</i> . | VI. Bourg de <i>Chimbo</i> , ou <i>Guaranda</i> . |
| II. Village d' <i>Otabalo</i> .          | VII. Cité de <i>Guayaquil</i> .                   |
| III. Cité de <i>Quito</i> .              | VIII. Ville de <i>Cuenca</i> .                    |
| IV. Bourg de <i>Latacunga</i> .          | IX. Cité de <i>Leja</i> .                         |
| V. Ville de <i>Riobamba</i> .            |                                                   |

Nous allons donner une idée de chacun de ces Corrégimens, après quoi nous passerons aux Gouvernemens.

I. La Ville de *St. Michel d'Ibarra* est le Chef-lieu de ce Corrégiment, qui outre cela contient huit Villages ou Paroisses principales, savoir:

- |                                      |                          |
|--------------------------------------|--------------------------|
| I. <i>Mira</i> .                     | V. <i>Salinas</i> .      |
| II. <i>Pimampiro</i> .               | VI. <i>Tumbabiro</i> .   |
| III. <i>Carangue</i> .               | VII. <i>Quilca</i> .     |
| IV. <i>St. Antoine de Carangue</i> . | VIII. <i>Caguasqui</i> . |

Autrefois toute la Jurisdiction du Corrégiment d'*Otabalo* appartenoit à celui dont il est question ici; mais on l'en a séparée pour en faire deux, à-cause qu'elle étoit trop étendue.

La Ville de *St. Michel d'Ibarra* est située dans une Plaine ou Prairie fort spacieuse, près d'un des côtés, entre deux Rivières auxquelles cette Plaine doit la bonté de ses pâturages, à peu de distance d'une Montagne médiocre qu'elle a à l'Orient. Le terrain où elle est bâtie est mou & humide, c'est pourquoi les maisons s'affaissent & s'enfoncent. Cette Ville est assez grande, les rues en sont larges & droites, les maisons bâties de pierres ou de briques crues & couvertes de tuiles. Il y a hors de son enceinte divers Quartiers ou Fauxbourgs habités par des *Indiens*, dont les maisons sont des baraques ou des chaumières du même goût que celles que ces Peuples ont accoutumé de bâtir, c'est-à-dire petites & pauvres. Les maisons du dedans de la Ville sont assez jolies; celles de la Place ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; toutes les autres sont basses, & n'ont que le rez-de-chaussée. L'Eglise Paroissiale est bâtie des mêmes matériaux que les maisons. Elle est belle & bien ornée. Outre cette Eglise il y a un Couvent de *Cordeliers*, un de *Dominicains*, un des P. P. de la *Merci*, un Collège de *Jésuites*, & un Monastere de Filles de la *Conception*. On fait monter le nombre des habitans à dix ou douze mille âmes de tout âge, de tout sexe, & de toute condition.

Dans la Jurisdiction de ce Corrégiment est le célèbre Lac de *Yagar-Cocha*, si connu dans l'Histoire des *Incas* pour avoir été le tombeau des habitans d'*Otabalo*, lorsque *Huayna-Capac XII. Inca*, irrité de la résistance que ce Peuple avoit faite à ses armes, leur fit couper la tête à tous, tant à ceux

qui furent pris qu'à ceux qui se rendirent, & fit jeter leurs corps dans le Lac qui en fut tout rougi, d'où lui est aussi venu le nom *Indien* de *Yagar-Coca*, qui signifie *Lac de sang*.

Le climat de cette Ville est fort doux, moins froid que celui de *Quito*, mais pas si chaud qu'on en soit incommode. Tous les Villages de sa juridiction ont différente température, l'air est pourtant chaud dans la plupart à cause de leur situation dans des terrains bas. Ces terrains sont appelés dans le Pays *Vallées*, comme il a déjà été dit; telles sont les Vallées de *Chota*, de *Carpuela*, & plusieurs autres. Une partie des Plantations ou *Haciendas* consiste en Canes de Sucre, qu'on travaille dans des *Trapiches* ou Moulins, où il se fabrique beaucoup de Sucre & fort blanc; les autres produisent des Fruits propres aux climats chauds, les autres du Coton en abondance & très-bon.

Les Canes de Sucre n'y sont pas si tardives que dans la Jurisdiction de *Quito*; on peut les moudre en tout tems, parce qu'on n'est pas obligé de les couper plutôt en une saison qu'en l'autre; & qu'elles ne diminuent rien de leur bonté, pour n'être coupées qu'un ou deux mois après leur maturité. Ainsi on se contente de les couper par *quadras*, c'est-à-dire par quartier, ou de trois mois en trois mois, & toute l'année les *Trapiches* ou Moulins sont occupés.

Les autres Lieux où le climat est moins chaud, sont remplis de *Haciendas*, de Grains, Maïs en abondance, Froment, & Orge, que l'on sème de la même manière qu'à *Otabalo*, dont nous donnerons bientôt l'explication. Il y a aussi beaucoup de Haras, mais peu de Troupeaux de Moutons en comparaison; & quoiqu'il y ait moins de Fabrique de Draperie qu'à *Otabalo*, les *Indiens* ne laissent pas d'y fabriquer quelques Toiles & Etoffes de laine & de coton.

Il y a dans le district du Village de *Las Salinas* des Mines de Sel, qui se consomment dans ce Bailliage, ou est transporté dans les Pays au Nord. Ce sel est mêlé de nitre, & n'est pourtant point mal-sain quand on y est accoutumé. Le seul défaut qu'il ait, c'est de n'être pas bon pour les salaisons, à quoi il faut qu'on employe le sel de *Guayaquil*.

Dans les terres de la dépendance du Village de *Mira*, il y a des endroits où l'on voit des Anes sauvages, qui se multiplient beaucoup, & qui sont difficiles à prendre. Les Propriétaires de ces terres permettent à qui les en prie, de donner la chasse à ces animaux, & d'en prendre autant qu'ils peuvent, moyennant une petite reconnaissance proportionnée au nombre des jours qu'ils y emploient. La manière de prendre ces Anes sauvages, consiste à assembler force *Indiens* à cheval & à pied, & à faire une battue pour les environner dans quel-



quelque *Cagnade* ou Vallon. Là on leur jette le laqs à pleine course de cheval, pour qu'ils ne puissent échaper; car dès qu'ils se voyent enclos & renfermés, ils tâchent de se sauver; & dès que l'un d'eux a fait une ouverture, tous les autres le suivent à la file, & se sauvent par le même endroit. Dès qu'on les a enlacés, on les renverse par terre, & on leur met des entraves pour les empêcher de courir. Quand on s'en est ainsi assuré, on les laisse jusqu'à ce que le tems que doit durer la chasse soit expiré, & alors on les accouple avec des Anes domestiques pour les emmener avec moins de peine. Mais on a beau faire, la chose n'en est pas moins difficile; car ces animaux sont si braves que personne n'oseroit tenir devant eux. Quand ils sont en liberté ils courent comme le meilleur cheval, tant aux descentes qu'aux montées. S'ils se sentent pressés, ils se défendent en ruant & mordant avec tant d'adresse, que sans cesser de courir ils estropient souvent ceux qui les poursuivent. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dès la première charge qu'on leur met sur le dos ils perdent leur légèreté, deviennent doux & paisibles, & quittent cet air farouche qu'ils avoient dans les champs, pour prendre cet air de lenteur & de stupidité qui semble être l'apanage de tous les animaux de leur espèce. Les Anes sauvages ne souffrent point qu'aucun cheval mette les pieds dans le champ où ils sont: s'il y en vient quelqu'un par hazard, le sentir & lui courre-sus n'est qu'une même chose; ils ne lui donnent pas le tems de fuir, & ne cessent de le mordre qu'après qu'ils lui ont ôté la vie. Quand on passe près des champs où il y a des Anes sauvages, on est alourdi des concerts continuels de leurs voix, répétées par les échos des collines & des coulées. A peine les uns ont fini d'un côté, que les autres commencent de l'autre, de manière que cela ne finit point.

II. Le Corrégiment qui vient du côté du Sud après celui de *St. Michel d'Ibarra*, c'est celui d'*Otabalo*, qui comprend huit Villages ou Paroisses.

- |                       |                        |
|-----------------------|------------------------|
| I. <i>Cayambe.</i>    | V. <i>Cotacache.</i>   |
| II. <i>Tabacundo.</i> | VI. <i>San Pablo.</i>  |
| III. <i>Otabalo.</i>  | VII. <i>Tocache.</i>   |
| IV. <i>Atontaqui.</i> | VIII. <i>Urquiqui.</i> |

Le Bourg d'*Otabalo* est grand, bien situé, & si peuplé, qu'on y compte 18 à 20000 âmes: les *Espagnols* font la plus grande partie des habitants, & tout le reste est composé de familles *Indiennes*.

Le terroir de ce Corrégiment est cultivé & plein d'*Haciendas*, comme le précédent, excepté qu'il n'y a pas tant de *Trapiches* ou Moulins à Sucre;

mais en revanche les Fabriques d'Etoffes y sont en plus grande quantité & plus riches, à cause du nombre d'*Indiens* qu'il y a, & du goût que ceux-ci ont pour ces Manufactures. Car outre les Etoffes qui se font dans les Fabriques mêmes, les Particuliers qui ne sont pas *Mitagos*, c'est-à-dire engagés ou mercenaires, en font quantité pour leur compte, comme *Tucuyos*, ou Toiles de coton, tapas, pavillons pour les lits, courtes-pointes damascées, les unes blanches & rayées, les autres bleues ou tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages sont faits de coton, & on les estime beaucoup tant dans la Province de *Quito* que dans les autres Provinces où on les envoie.

La maniere de semer le Froment & l'Orge dans cette Jurisdiction n'est pas la même que dans les autres; car au-lieu d'écarter le grain en le semant, comme on fait ailleurs, ils divisent un champ labouré en quarraux, chaque quarrau formé par deux sillons tirés en pente & à quelque distance l'un de l'autre. Dans ces sillons, ils font des trous à un pied de distance l'un de l'autre: ils inserent dans chaque trou cinq à six grains de semence. Cette méthode est un peu longue, mais le Propriétaire est amplement dédommagé de cette longueur, par l'abondance de la récolte qui a coutume de rendre cent ou cent cinquante pour un.

Les *Haciendas* de cette Jurisdiction nourrissent quantité de Chevaux & de Vaches dont on tire beaucoup de lait, qui procure du fromage en abondance. Ce qui contribue à ces engrais, c'est la quantité de ruisseaux dont le Pays est arrosé. On n'y manque pas non plus de Brebis, quoiqu'elles n'y soient pas en aussi grande quantité que le gros Bétail.

Le Village de *Cayambe* est situé au milieu d'une grande Plaine qui a derrière elle une Montagne des plus grandes de ces *Cordilleres*. Cette Montagne est appelée *Cayamburo*: elle n'est ni moins élevée, ni moins couverte de neige que le *Chimborazo*. Elle paroît au-dessus de toutes les autres qui sont entre elle & *Quito*, & on en voit la cime de cette Ville-même. Les autres Montagnes qui, sans le voisinage de celle-ci, paroîtroient hautes, semblent plutôt des monticules que des montagnes vis-à-vis du *Cayamburo*. Mais c'est ce voisinage qui rend la Plaine de *Cayambe* froide & desagréable, étant exposée aux vents, qui y soufflent continuellement & avec force.

Dans le territoire de ce Corrégiment on trouve deux Lacs, dont l'un est appelé de *San Pablo*, à cause du Village de ce nom bâti sur le bord de ce Lac, qui peut avoir une lieue de long, sur demie lieue de large. Ses bords sont remplis d'une sorte de Joncs appelés dans le Pays *Totoral*; on

on y trouve des Oyes, & des Gallarètes. Les eaux qui tombent de la Montagne de *Mojanda* se perdent dans ce Lac, & il en sort un des bras qui forment la Riviere appelée *Rio-Blanco*. L'autre Lac ne differe pas beaucoup de celui-là en longueur & en largeur: il est sur une Montagne appelée *Cuicocha*, & il en tire son nom. Sa situation n'est pas précisément sur le sommet de la Montagne, mais à mi-côte, dans un terrain plat qui se trouve sur la croupe de la Montagne avant d'arriver au sommet. Au milieu de ce Lac il y a deux Iles, où l'on trouve des *Cuyes* de montagne & des Daims, lesquels traversent le Lac pour venir en terre-ferme, & pour retourner dans les Iles quand ils se voyent poursuivis par les Chasseurs.

Ce Lac produit une espèce de petit Poisson semblable aux *Camarons*; mais sans écaille. On les nomme dans le Pays *Prennadillas*. On en envoie de tout marinés à *Quito*, où ils sont estimés, parce qu'on n'y voit point de poisson frais. Cette Pêche n'est pas des plus abondantes. Le même Poisson se prend aussi dans le Lac de *San Pablo*.

Le Corrégiment de *Quito* est composé de 25 Paroisses outre celles de la Ville.

|                            |                                  |
|----------------------------|----------------------------------|
| I. St. Jean l'Evangéliste. | XIV. Le Quinche.                 |
| II. Ste. Marie Madeleine.  | XV. Guayllabamba.                |
| III. Chilogalle.           | XVI. Machache.                   |
| IV. Cono-Coto.             | XVII. Aloasi.                    |
| V. Zambiza.                | XVIII. Aloa.                     |
| VI. Pintac.                | XIX. Uyumbicho.                  |
| VII. Sangolqui.            | XX. Alangasi.                    |
| VIII. Amaguanna.           | XXI. Pomasque.                   |
| IX. Guapulo.               | XXII. San Antonio de Lulumbamba. |
| X. Cumbaya.                | XXIII. Perucho.                  |
| XI. Coto-Collao.           | XXIV. Cola-Cali.                 |
| XII. Puenbo & Pifo.        | XXV. Tumbaco.                    |
| XIII. Yaruqui.             |                                  |

Ce Corrégiment est encore appelé le *Territoire des cinq lieues*, mais il est certain qu'il en a davantage en quelques endroits. Il est rempli d'*Haciendas*, les unes dans des plaines, les autres dans de grandes & spatieuses coulées, & plusieurs sur les montagnes. Les Fruits qu'on y recueille sont différens selon la nature du climat & la disposition du terrain: dans les plaines où l'air est tempéré, on recueille beaucoup de Maïs: dans les coulées, & les *Cagnades* profondes, où l'air est chaud, on trouve beaucoup de Canes de Sucre, & du sucre qu'on en tire on fait une sorte de pastilles



appelées *Raspaduras*, une espèce de Miel, du *Guarapo*, & l'on y distille du *Rum*, ou Eau-de-vie de canne. Les Fruits que le terroir produit sont employés à diverses sortes de confitures qu'ils appellent *Rayados*, dont les gens de ce Pays font une grande consommation.

Les Cannes de Sucre sont fort tardives dans le terroir de ce Corrégiment; car quoique l'air soit chaud dans les lieux où on les cultive, il ne l'est pourtant pas assez pour qu'elles mûrissent hâtivement, desorte qu'on ne peut les couper que trois ans après avoir été plantées: elles ne donnent leur fruit qu'une fois, & après qu'on l'a cueilli on tire encore le germe appelé *Soca*, qui sert à replanter la canne.

La Boisson dont nous avons parlé tout à l'heure, & qui est appelée *Guarapo*, n'est autre chose que le suc des cannes tel qu'il sort du *Trapiche*, & après qu'on l'a laissé un peu fermenter. Cette liqueur a un goût aigre-doux fort agréable; mais pour peu qu'on en prenne avec excès elle monte à la tête & enivre comme le vin; elle est fort en vogue parmi les gens du commun.

Les *Haciendas* des Montagnes, où l'air est plus ou moins froid, produisent du Froment & de l'Orge, toute sorte d'Herbes potagères, & beaucoup de *Papas*. Sur le sommet de ces Montagnes paissent divers Troupeaux de Brebis & de Vaches qui donnent beaucoup de fromage & de beurre. Il y a d'autres *Haciendas* où l'on fabrique des Draps du Pays, des Etamines, des Bayètes, & des Serges.

Par tout ce que nous avons dit, on comprendra aisément qu'il n'est pas possible de fixer le climat qui règne dans les divers endroits de ce Pays. Il est si différent qu'ici vous sentez une chaleur qui vous rappelle que vous êtes sous la Zone torride; & là, sans aller fort loin, vous ne voyez que neige & que glace. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la régularité & la constance de l'air dans ce Pays. En effet dans les lieux où l'air est tempéré, jamais il ne devient froid, & la chaleur n'augmente jamais au-delà de son degré naturel. Ce n'est que dans les Montagnes que l'air varie, parce qu'étant naturellement froid, il le devient encore davantage par les vents qui soufflent souvent avec une violence extrême, ou même par le tems qu'il fait quelquefois, & qu'on nomme *Tiempo de Paramos*, par où l'on entend que les Montagnes sont pour la plupart couvertes de nuages qui se convertissent continuellement en gresil mêlé de neige; car alors le froid est si aigu qu'on ne peut y résister long-tems. Au-contre quand l'air est un peu serein, que le vent souffle modérément, & que les rayons du So-

jeil peuvent pénétrer jusqu'à ces Montagnes, l'air y est assez supportable.

Dans les Villages, l'Eglise & la Maison du Curé sont appelées le Couvent, quoique le Curé soit Prêtre Séculier, mais parce qu'ils ont eu autrefois des Religieux pour Curés. La plupart de ces Villages sont bâtis sans aucune forme ni méthode. La maison du Curé est la principale, les autres sont plutôt des *Chozas* ou chaumières répandues çà & là dans les champs, faites de boue & couvertes de paille. Chacune à sa *Chacarite*, c'est-à-dire, un petit espace de terre que chacun cultive pour soi. La plupart des habitans de ces Villages sont des *Indiens*, qui y font leur demeure quand ils ne sont pas de *Mita* ou engagés ailleurs. Il y a aussi des *Métifs*, dont le nombre surpasse même en certains endroits celui des *Indiens*, & on y rencontre aussi quoique rarement quelques familles d'*Espagnols*.

Le premier Corrégiment que l'on rencontre au Sud de *Quito* est celui de *Latacunga*. Le mot *Affiento* par où l'on désigne ce lieu, & plusieurs autres de la même espèce, signifie un Lieu moindre qu'une Ville, mais plus qu'un Village. L'*Affiento* ou Bourg de *Latacunga* est situé dans une Plaine spacieuse, qui a à dos du côté de l'Est la *Cordillere* orientale des *Andes*, & d'où s'avance une Montagne fort haute, au pied de laquelle est *Latacunga*, par les 55 min. 14 $\frac{1}{2}$  sec. de Latitude Australe. A l'Occident le Bourg est environné d'une Riviere qu'on passe à gué, mais qu'il faut passer sur des ponts pour peu qu'elle s'enfle; car elle est d'ailleurs assez profonde. Le Bourg est bien bâti & les maisons en sont bien alignées, les rues larges & droites. Les maisons sont à pierres & à chaux, toutes voûtées & fort bien situées: elles n'ont que le rez-de-chaussée, à cause des tremblemens de terre auxquels elles sont exposées. Le 20 de Juin 1698, il en fit un qui renversa toutes les maisons de *Latacunga*; & se fit généralement sentir dans toute la Province de *Quito*, où plusieurs autres Lieux souffrirent de grands dommages, comme nous le dirons ci-après. A *Latacunga* parmi plus de 600 maisons il ne resta sur pied que l'Eglise des *Jésuites* & une partie d'une maison, encore fallut-il abattre l'une & l'autre tant elles avoient été maltraitées; tout le reste croûla, & les habitans furent presque tous écrasés sous leurs ruines, & passerent des bras du sommeil dans ceux de la mort; car le tremblement de terre commença à une heure du matin, & continua toute la nuit & une partie du jour.

Les pierres dont les maisons & les Eglises de l'*Affiento* sont bâties, ressemblent beaucoup à la pierre-ponce, étant poreuses & spongieuses à tel point qu'elles nagent sur l'eau. On les tire des carrières formées par les Volcans. La chaux s'insinue parfaitement dans ces pierres, & leur légè-

reté

reté jointe au peu d'élevation des maisons, semblent aujourd'hui garantir la vie des habitans. Lors de ce grand tremblement elles avoient un étage ou-tre le rez-de-chauffée.

La Jurisdiction de ce Corrégment comprend dix-sept Villages, qui sont,

- |                               |                               |
|-------------------------------|-------------------------------|
| I. Zicchos - Mayor.           | X. San Miguel de Molleambato. |
| II. Zicchos - Menor.          | XI. Saquisili.                |
| III. Yungas ou Colorados.     | XII. Pugili.                  |
| IV. Ysilimbi.                 | XIII. Tanticuchi.             |
| V. Chisa - Halo, ou Toacasfo. | XIV. Cuzubamba.               |
| VI. Pillaro.                  | XV. Tisaleo.                  |
| VII. San Phelipe.             | XVI. Angamarca.               |
| VIII. Mula - Halo.            | XVII. Pila - Halo.            |
| IX. Alaquez.                  |                               |

L'air du Bourg est froid, n'étant qu'à 6 lieues de la Montagne de *Cotopaxi*, non moins haute, & couverte de neige, que le *Chimborazo*, & le *Coyaburo*. Cette Montagne est un Volcan qui creva avec beaucoup de violence en 1533, lorsque *Sébastien de Belalcazar* se trouvoit déjà dans cette Province, ayant entrepris d'en faire la conquête. Cet accident ne favorisa pas peu ses desseins; car les *Indiens* prévenus par leurs Devins que le Pays passeroit sous la domination d'un Prince inconnu, & qu'ils lui seroient tous assujettis lorsque ce Volcan créveroit, regarderent cet événement comme le signal de leur défaite, & en furent si découragés que *Belalcazar* ne trouva que peu ou point de résistance; & dans l'espace d'un an il se vit maître de toute la Province, & en soumit les Peuples & & leurs Caciqués au Roi d'*Espagne*. La Plaine quoique spacieuse est toute semée de gros morceaux de roc, dont quelques-uns lors de l'éruption du Volcan furent lancés jusqu'à plus de cinq lieues à la ronde. En 1743 nous trouvant sur les côtes du *Chili*, le même Volcan creva. Mais je réserve pour un autre lieu les particularités de ce dernier accident.

Les Villages de cette Jurisdiction étant situés les uns dans des lieux bas, les autres dans des lieux élevés, ont aussi des climats fort divers. En général ces Villages sont plus grands & plus peuplés que ceux d'aucun autre Corrégment de la Province. Les habitans sont *Indiens*, ou *Métifs*, & on y trouve peu d'*Espagnols*.

Outre l'Eglise Paroissiale qui est dans ce Bourg, & qui est desservie par deux Curés, l'un pour les *Espagnols*, l'autre pour les *Indiens*, il y a un Couvent de *Cordeliers*, un de *St. Augustin*, un de la *Merci*, & un de *Jésuites*. Toutes les Eglises y sont fort bien bâties, très-propres, & or-

nées



mées à proportion du nombre des habitans, qu'on fait monter à 10 ou 12000 ames; la plupart sont *Espagnols* & *Métices*, & parmi les premiers il y a des Familles d'une qualité distinguée & assez riches. Les *Indiens* y vivent comme à *Quito* dans des quartiers séparés proche de la Campagne.

On trouve dans ce Bourg toute sorte d'Artisans; on y fabrique, comme dans le reste de sa Jurisdiction, des Draps, des *Bayètes*, de *Tucuyor*. On y fait beaucoup de Lard, que l'on envoie à *Quito*, *Riobamba*, & *Guayaquil*, où il est fort estimé, à-cause qu'il est si bien préparé que le goût en est exquis, & qu'il ne se corrompt pas ni ne perd rien de sa bonté.

Les Campagnes aux environs du Bourg sont semées d'*Alfalfa* \*, & de Saules dont les feuilles toujours vertes forment un aspect riant, qui ne contribue pas peu à rendre ce séjour un des plus agréables.

Les *Indiens* des Villages de *Pujili* & de *Saquifili*, sont excellens Potiers, & font toute sorte d'ouvrages d'argile, pots, cruches, terrines, &c. On en transporte dans toute la Province de *Quito*. L'argile qu'ils emploient est rouge, fine, & a une très-bonne odeur.

Le Corrégiment de *Riobamba* vient ensuite, dont le Chef-lieu est la Ville du même nom. Sa Jurisdiction est divisée en deux Bailliages. Le Corrégidor de *Riobamba* nomme le Baillif de l'*Assiento* de *Hambato*, Bourg situé entre cette Ville & *Latacunga*. La Jurisdiction de *Riobamba* comprend dix-huit Villages, savoir,

|                         |                            |
|-------------------------|----------------------------|
| I. <i>Calpi</i> .       | X. <i>Pungala</i> .        |
| II. <i>Lican</i> .      | XI. <i>Lito</i> .          |
| III. <i>Taruquiz</i> .  | XII. <i>Guano</i> .        |
| IV. <i>St. Louis</i> .  | XIII. <i>Hilapo</i> .      |
| V. <i>Cajabamba</i> .   | XIV. <i>Guanandao</i> .    |
| VI. <i>St. Andrés</i> . | XV. <i>Pénipe</i> .        |
| VII. <i>Puni</i> .      | XVI. <i>Cubijjes</i> .     |
| VIII. <i>Chambo</i> .   | XVII. <i>Cévasdas</i> .    |
| IX. <i>Quimia</i> .     | XVIII. <i>Pallañanga</i> . |

Le Bailliage du Bourg de *Hambato* contient six Villages:

|                          |                                    |
|--------------------------|------------------------------------|
| I. <i>Ijamba</i> .       | IV. <i>Pétiléo</i> .               |
| II. <i>Quisapincha</i> . | V. <i>Patate</i> .                 |
| III. <i>Quéro</i> .      | VI. <i>Sia. Rosa de Pilaguin</i> . |

La Ville de *Riobamba* est située par 1 deg. 41  $\frac{1}{2}$  min. de Latitude Méridionale à l'occident de *Quito*. C'étoit une Bourgade d'*Indiens* lorsque *Sébastien de Belalcázar* y entra en 1533. L'année suivante le Maréchal *Diég*

\* Sorte de Luzerne.  
Tome I.

*Diego de Almagro* jetta les premiers fondemens de la Ville, qui se trouve dans une Plaine fort large, quoiqu'environnée de Montagnes. Vers le Nord elle a une autre Plaine fermée par la haute Montagne de *Chimborazo*, qu'on voit de ce côté-là en plein, & dont la croupe n'est pas fort éloignée de la Ville. Dans la Plaine du Sud où la Ville est située, il y a un Lac d'environ une lieue de long sur trois quarts de lieues de large. Ce Lac est appelé *Colta*. On trouve des *Oyes* & des *Gallaretas* en quantité sur ses bords, & aux environs beaucoup de *Haciendas*.

Les rues & la grand' place de cette Ville sont fort régulières, droites & dégagées. Les maisons sont bâties d'une pierre assez légère, mais moins que la pierre-ponce de *Latacunga*. Quelques-unes ont un étage, sans le rez-de-chaussée, particulièrement celles qui sont face à la grand' place. Le reste est fort bas, crainte des tremblemens de terre, dont elle a aussi ressenti les tristes effets, surtout de celui de 1698. Avant la conquête les *Indiens* qui composoient la Peuplade de *Riobamba*, aussi-bien que ceux qui suivoient par la partie méridionale de sa Jurisdiction, étoient appelés *Peruayes*; nom qu'ils ont conservé depuis, & par où on les distingue encore aujourd'hui des autres *Indiens* de la Province.

Outre la grande Eglise, il y a une autre Pâroisse sous le nom de *St. Sébastien*, & des Couvens des mêmes Religieux qu'à *Latacunga*, avec un Monastere de Filles de la *Conception*. Il y a aussi un Hôpital presque tout ruiné, où l'on ne reçoit point de malades.

Une Riviere qui coule à l'occident baigne les murailles de la Ville, & arrose les Campagnes voisines par le moyen de divers canaux.

Le nombre des habitans est estimé de 16 à 20000 âmes; leurs mœurs & leurs usages ne sont pas différens de ceux des Citoyens de *Quito*, dont les plus distingués tirent presque tous leur origine de *Riobamba*; parce que les premières Familles de distinction qui passerent d'Espagne en Amérique après la conquête, s'établirent dans cette dernière Ville comme dans leur Patrimoine, & que depuis les Familles distinguées de *Quito* se sont toujours alliées par des mariages avec celles-ci.

Le *Cabildo*, ou Corps de Ville, est composé de *Régidors* pris dans les principales Familles, & parmi lesquels on élit tous les ans les Alcaldes ordinaires, par l'unanimité des suffrages; car s'il s'en trouve un de contraire, l'élection est nulle. C'est à la Ville à confirmer ou à rejeter ensuite les Elus; ce qui est un privilège dont aucune autre Ville de la Province ne jouit.

Le voisinage de la Montagne de *Chimborazo* rend le climat de cette Ville un peu plus froid que celui de *Quito*. Quand le vent souffle de ce côté-là, le froid augmente à tel point que les Personnes de distinction se retirent à leurs *Haciendas*, qui, quoiqu'à peu de distance de la Ville, jouissent d'un climat plus doux. C'est surtout depuis le mois de *Décembre* jusqu'au mois de *May* qu'on est exposé à ce froid, parce que c'est alors que régnent les vents de Nord & de Nord-Ouest. Les pluies y sont moins fortes & moins fréquentes qu'à *Quito*, & les tempêtes n'y sont pas si violentes; le Ciel y est souvent serein, ainsi que dans tout le reste de la Jurisdiction.

Les *Haciendas* sont très-fréquentes dans ce District, & les Fabriques y sont en plus grand nombre, & plus considérables qu'en nul autre lieu de la Province. Les *Indiens* y sont naturellement portés à cette sorte de travail, principalement dans le Village de *Guano*, lieu fameux par ses Fabriques de Bas de laine. Les *Haciendas* où l'on nourrit du menu bétail sont riches, & fournissent toute la laine qu'il faut pour les étoffes de cette espèce. Le Terroir est fertile; il produit en abondance toute sorte de Légumes: on y voit plus fréquemment, ce que j'ai déjà dit ailleurs, semer d'un côté & recueillir de l'autre. La Campagne est peinte de tant de diverses couleurs, que l'Art pourroit à peine mettre une si grande variété dans ses tableaux.

Dans la Jurisdiction de ce Corrégiment se trouve une vaste Plaine au Sud de la Ville. On la nomme *Tiocajas*. Elle est fameuse dans l'Histoire, pour avoir été le théâtre d'une sanglante bataille entre les *Espagnols* commandés par *Belalcázar*, & les *Indiens Puruáyes*, qui vouloient l'empêcher de pénétrer jusqu'à *Riobamba*, & dans le reste de la Province. La bataille fut indécise.

L'*Asiento* de *Hambato*, second Bailliage de ce Corrégiment, est bâti dans une Plaine fort étendue formée par une vaste coulée. Au Nord coule une Rivière que l'on passe sur des ponts, à cause de sa profondeur & de sa rapidité. Le Bourg est en fort bonne situation, & n'est guère moins considérable que *Latacunga*, puisque l'on y compte 8 à 10000 âmes. Les maisons y sont bâties de briques crues; elles sont jolies, mais fort basses, crainte des tremblemens de terre. Il y a une Paroisse, deux Succursales, & un Couvent de Religieux *Cordeliers*. *Hambato* fut entièrement détruit par le tremblement de terre qui détruisit *Latacunga*. La terre s'ouvrit en différens endroits aux environs du Bourg, & il en reste encore au sud du Bourg une fente de quatre à cinq pieds de large & d'environ une lieue



de long du Nord au Sud; & du côté du Nord, après avoir passé la Rivière, on trouve d'autres fentes pareilles. Dans cette occasion la Montagne de *Carguairaso* toujours couverte de neige, étant venue à crever, les cendres qu'elle vomit s'étant mêlées à la prodigieuse quantité de neige que les flammes de ce Volcan fondirent, formèrent une Rivière bourbeuse, qui fondant sur les Campagnes avec cette rapidité proportionnée à sa pente, détruisit les Champs ensemencés, engloutit les Troupeaux qui païssoient sur sa route, & couvrit de fange tous les lieux par où elle passa: on voit encore cette fange sechée par le tems au sud du Bourg.

Les habitans de *Hambato* ne different pas de ceux de *Quito* quant aux coutumes: il n'y a pas parmi eux tant de Gens de distinction qu'à *Riobamba*. Du reste ils sont naturellement guerriers; mais méchans, & fort décriés sur la probité dans tout le reste de la Province, de-même que chez leurs voisins.

Cette Jurisdiction l'emporte en bien des choses sur les autres Juridictions de la Province, soit par les ouvrages qui s'y font, soit parce que la terre y produit toutes sortes de Denrées. Le Pain qu'on fait dans le Bourg est fameux dans toute la Province, on en transporte des *rosas* \* à *Quito*, où l'on en mange par régal: on en envoie en divers autres endroits, sans que le tems qu'on met à les voiturer diminue de sa bonté. Dans le Village de *Quéro* on fait toute sorte d'ouvrages de menuiserie recherchés dans toute la Province, les habitans de ce Village étant presque tous menuisiers, & les seuls de la Province qui s'appliquent à ce métier. Le terroir du Village de *Patate* est fertile en Canes de Sucre, & le Sucre en est excellent. Celui de *Ste. Rose Pilaguin*, situé sur la croupe du *Carguairaso*, produit beaucoup de bon Orge; & le terroir aux environs de *Hambato* est fertile en Fruits excellens, dont on envoie une quantité considérable à *Quito*, surtout de l'espèce de ceux que nous avons en Europe, & qui y viennent très-bien à cause de la température de l'air.

Le Corrégiment de *Chimbo* est à l'occident de celui de *Riobamba*, entre celui-ci & celui de *Guayaquil*. Il est composé d'un Bourg & de sept Villages: le Bourg est *Chimbo*, où résidoit autrefois le Corréidor, qui fait maintenant son séjour à *Guayanda*, pour la commodité du Commerce. Le Bourg ou *Affiento* est composé d'environ 80 familles pauvres, parmi lesquelles il y a quelques *Espagnols* établis; mais les *Métifs* & *Indiens* sont le plus grand nombre de ses habitans.

Villa-

\* Sorte de biscuit.

Villages du Corrégiment de *Chimbo*.

- |                         |                         |
|-------------------------|-------------------------|
| I. <i>San Lorenzo</i> . | IV. <i>San Miguel</i> . |
| II. <i>Afancoto</i> .   | V. <i>Guaranda</i> .    |
| III. <i>Chapacoto</i> . | VI. <i>Guanujo</i> .    |

Le Village de *Guaranda* est le plus peuplé de tous. Les habitans sont la plupart *Métifs*, les autres sont *Indiens*, & il y a peu d'*Espagnols*.

Comme ce Corrégiment de *Cimbo* est le premier des Montagnes qui confine à celui de *Guayaquil*, c'est aussi celui qui entretient les plus de Mules qui vont par grandes troupes appellées *Reynas*, & entretiennent le Commerce entre *Quito* & les autres Provinces du *Pérou* par la voye de *Guayaquil*, où elles transportent des ballots de Drap & autres Etoffes & Toiles des Fabriques de la Province de *Quito*, ainsi que les Farines & autres Dentrées qu'elle produit; & en rapportent à leur retour du Vin, de l'Eau-de-vie de vin, des Raisins secs, du Sel, du Coton, du Poisson, de l'Huile & autres Dentrées, qui manquent dans cette Province. Ce Commerce est d'une utilité considérable pour les habitans de cette Jurisdiction; mais il faut remarquer qu'il ne peut avoir lieu que pendant l'Eté; car dès que l'Hiver vient, les chemins sont impraticables pour des Bêtes de somme, comme nous l'avons dit ailleurs; c'est ce que les gens du Pays appellent *Cerranfe la Montaña*\*.

L'air de *Guaranda* & de la plus grande partie de la Jurisdiction de *Chimbo* est très-froid, à-cause de la proximité du *Chimborazo*. Le terroir est fort étendu & fertile, comme dans les autres parties de la Province desquelles il a été fait mention; mais les *Haciendas* consistent généralement, ou en Troupeaux de Mules qu'on y nourrit, ou en Grains.

Le Corrégiment de *Guayaquil* est le dernier à l'occident de celui de *Guaranda*. En ayant déjà donné ailleurs la description, nous nous contenterons d'y renvoyer ici le Lecteur.

## C H A P I T R E II.

*Continuation des Remarques sur les derniers Corrégimens de la Province de Quito.*

LE Corrégiment de *Cuenca* commence au Sud de celui de *Riobamba*. *Cuenca*, qui en est le Chef-lieu, fut fondée en 1557 par *Gil Ramirez Doraos*. La Jurisdiction est divisée en deux Parties ou Bailliages, dont l'un

\* La Montagne est fermée.

l'un appartient à la Ville même, & l'autre au Bourg d'*Alausi*, & s'étend jusqu'aux confins de la Jurisdiction de *Riobamba*. Le Bailliage d'*Alausi* est gouverné par un Lieutenant nommé par le Corréjidor de *Cuenca*, & compte dans son ressort quatre Villages principaux.

I. *Chumbe*.

III. *Cibambe*.

II. *Guasuntos*.

IV. *Ticlan*.

Le Bailliage de *Cuenca* en compte dix :

I. *Azogues*.

VI. *Paccha*.

II. *Atuncannar*.

VII. *Gualasea*.

III. *Giron*.

VIII. *Pauté*.

IV. *Cannary-Bamba*.

IX. *Délec*.

V. *Spiritu Santo*.

X. *Molleturo*.

La Ville de *Cuenca* est située par les 2 deg. 53 min. 42 sec. de Latitude Australe, & à 29 min. 26 sec. à l'occident du Méridien de *Quito*. Elle est dans une Plaine fort grande, que traverse une Riviere nommée *Matangara*, à un peu plus d'une demie-lieue au nord de la Ville. Le *Matadero*, autre Riviere qui baigne les murs de la Ville du côté du Sud, coule par la même Plaine. Une troisième Riviere nommée *Tanuncay* coule un peu plus loin, environ à un demi quart de lieue de la Ville. Enfin à la même distance passe une quatrième Riviere, qui est celle de *Los Bagnos*, nom qu'elle prend d'un Village près duquel elle passe. Ces quatre Rivières, quoique guéables ordinairement, sont dangereuses dès-qu'elles s'enflent, & alors il faut les passer sur des ponts.

La Plaine où la Ville est bâtie s'étend à plus de six lieues au Nord. Les quatre Rivières dont nous avons parlé courent au-travers de cette Plaine, & à quelque distance de-là elles se joignent ensemble & se confondent pour former un Fleuve considérable. Du côté du Sud on trouve encore une autre Plaine d'environ deux lieues, toute couverte d'Arbres plantés régulièrement, & de *Chacaros* ou Terres cultivées qui embellissent le Pays en tout tems.

On peut compter parmi les Villes du quatrième rang celle de *Cuenca*. Les rues sont droites & assez larges, les maisons bâties de briques crues, & couvertes de tuiles. Plusieurs ont un étage outre le rez-de-chaussée; celles du Fauxbourg sont construites rustiquement & sans alignement, n'étant habitées que par des *Indiens*; les rues sont arrosées de l'eau de diverses rigoles, que les Rivières fournissent; & la Ville pourroit être le jardin & les délices non seulement de cette Province, mais de tout le Pérou, tant à cause de la commodité des eaux qui y coulent de toutes parts,



parts, que par sa situation & la fertilité du terrain : avantages bien rares dans ces Contrées ; mais que la faineantise & l'indolence des habitans rendent inutiles. Les Montagnes qui élèvent si fort leurs têtes dans le Pérou jusqu'à Quito, diminuent ici, & deviennent de petites Collines qui semblent n'être faites que pour la variété des Champs ; mais bientôt elles recommencent à s'élever, & l'on s'en apperçoit en voyant l'*Azuay*, Montagne qui sépare cette Jurisdiction de celle d'*Alausi*. Ainsi rien ne borne la vue autour de *Cuenca* ; elle peut parcourir sans obstacle de vastes & agréables Campagnes.

Il y a trois Paroisses à *Cuenca*. La principale est pour les *Espagnols* & les *Métifs* ; les deux autres, appelées l'une *St. Blaise*, & l'autre *St. Sébastien*, sont pour les *Indiens*. Outre ces trois Eglises, il y a encore un Couvent de *Cordeliers*, un de *Dominicains*, un d'*Augustins*, un de la *Merci*, & un Collège de *Jésuites*, deux Couvens de *Religieuses*, un de la *Conception* & l'autre de *St. Thérèse*. Quant à l'Hôpital il est dans un état pitoyable, & ne mérite pas ce nom. Il est mal administré, & plus qu'à demi-ruiné.

Le Corps de Ville est composé de Régidors & d'Alcaldes ordinaires, qu'on élit selon la coutume tous les ans, & qui ont à leur tête le Corrégidor. Le Tribunal, ou Chambre des Finances établie à *Cuenca* est composée d'un Contrôleur & d'un Trésorier. Cette Chambre étoit autrefois à *Séville de l'Or*, Ville & Chef-lieu du Bailliage de *Macas* ; mais après la perte de la Ville de *Logrono*, de la Bourgade de *Guamboy* & autres Lieux, elle fut transférée à *Loja*, & de-là à *Cuenca* où elle est restée jusqu'à-présent. Les Deniers qui entrent dans les Caisse du Roi consistent dans les Tributs des *Indiens* de ce Bailliage, de celui d'*Alausi*, du Corrégiment de *Loja*, & du Gouvernement de *Juén de Bracamoros* ; à quoi il faut ajouter les *Aloavales*, ou Impôts sur les Denrées, & les Droits de Douane des Magazins de *Naranjal*.

Quant aux habitans de *Cuenca*, ils ne diffèrent pas dans leur espèce de ceux de *Quito*, mais on y remarque quelque différence quant au génie & aux mœurs. En effet ceux de *Cuenca* surpassent en paresse tous les autres Peuples, ils ont une aversion insurmontable pour toute sorte de travail : le petit-peuple y est tapageur, vindicatif, & enclin à toute sorte de méchancetés. Les femmes au-contraire y sont laborieuses, & aiment à s'occuper. Elles filent la laine, & fabriquent des Bayètes qui sont estimées dans tout le Pérou par leur bonne qualité & la finesse de la teinture qu'elles savent leur donner : elles font aussi des *Tucuyos*, traitent avec les Marchands, vendent, achètent, & font aller ce petit Commerce, qui est toute

toute la ressource de leurs familles, pendant que leurs Maris, ou leurs Freres, ou leurs Peres se livrent à l'oisiveté & à tous les vices qui en font la suite. On croit que le nombre des habitans de cette Ville monte à 25 ou 30000 âmes. Ces habitans & tous ceux de cette Jurisdiction sont connus sous le nom vulgaire de *Marlaques*.

La douceur du climat répond à la bonté du terroir de ce Pays. En effet la liqueur se maintient dans le Thermomètre depuis 1013 jusqu'à 1015 dans toutes les saisons de l'Année, par conséquent on y sent très-peu de froid, & la chaleur n'y est point incommode. Les orages y sont pareils à ceux de *Quito*; quand l'air est paisible le Ciel est serein, & le Climat est sain, beaucoup moins sujet à causer des fièvres malignes, & des pleurésies que celui de *Quito*, quoique ces deux maladies soient générales dans toute la Province. Les Campagnes sont remplies de *Haciendas*, dont plusieurs sont fertiles en Canes de Sucre, les autres consistent en Grains qui servent à nourrir du Bétail, & l'on y fait quantité de Fromage, fort recherché dans toute la Province & au-dehors, & qui ne le cède pas à celui d'*Europe*.

*Arun-Cannar*, qui veut autant dire que *Grand Cannar*, est un Village fameux par la grande quantité de Grains que son terroir produit, de même que par la valeur des anciens *Indiens*, par les richesses renfermées dans les terres de ce Lieu, & par la fidélité des habitans envers *Tupac-Tupacqui*, *Inca* auquel ils se soumirent, ne se voyant pas en état de résister aux forces de ce Prince. Il firent plus, & lui rendirent tous les honneurs dont ils purent s'aviser; de sorte que l'*Inca*, charmé de leur zèle, voulut leur en témoigner sa satisfaction, & fit bâtir dans leur Pays des Temples magnifiques pour le Culte du Soleil, des Palais, des Maisons somptueuses, & des Fortereffes, le tout de pierre & dans le goût des Edifices & Fortereffes de *Cuzco*. Les murs en-dedans étoient revêtus de lames d'or. On voit encore dans ce Pays les restes d'un Palais & d'une Forteresse, qui ne sont pas si défigurés qu'on n'y apperçoive des traces de cette magnificence; nous en ferons ailleurs la description. Ces *Indiens Cannaris* furent la victime de leur fidélité; car s'étant déclarés pour *Huascar Inca* leur légitime Souverain contre le rebelle *Ata-Hualpa* son Frere, & celui-ci ayant été victorieux, fit tomber tout le poids de sa vengeance sur ce pauvre Peuple, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir fait son devoir, & en fit égorger 6000 hommes, dont le sang acheva de souiller la victoire du Tyran, & acquit à ce Peuple une gloire immortelle.

Les *Indiens* de *Guafuntos* & de *Pomallaeta* avoient toujours été étroitement

tement alliés avec ceux d'*Atun-Cannar*, & pour marquer encore mieux leur affociation avec eux ils prenoient le nom de *Cannariens*. On voit encore chez eux des vestiges d'anciennes Fortereſſes.

L'*Aſſiento* d'*Alauſi*, qui, comme nous l'avons dit, eſt le Chef-lieu du Bailliage de ce nom, ne contient qu'un petit nombre d'habitans, parmi leſquels on compte quelques Familles diſtinguées d'*Eſpagnols*; le reſte eſt de *Métifs* & d'*Indiens*. Il n'y a d'autre Eglise que la Paroiſſe, qui même eſt aſſez pauvre.

Le Village de *Ticſan* appartenant à ce Bailliage a été ruiné par des tremblemens de terre, & abandonné par les habitans, qui ſe ſont bâti des habitations dans un lieu qu'ils ont cru moins expoſé à ces fâcheux accidens, dont toutes les Montagnes d'alentour portent de triftes marques, étant toutes fendues & entrouvertes en précipices cauſés par les fréquentes ſecouſſes de la terre. On voit même en pluſieurs endroits des crevaſſes de deux à trois pieds de large, ce qui prouve que ce qui fait trembler la terre y fait aſſi des ouvertures. L'air de ce Bailliage eſt un peu plus froid que celui de *Cuenca*, mais le terroir n'y eſt pas moins fertile.

Je parlerai ailleurs plus au long des Mines du Pays de *Cuenca*, parmi leſquelles, ſelon l'opinion commune, celles d'Or & d'Argent ne ſont pas les moindres. La renommée ſ'eſt même tant plû à les groſſir, que pour prouver combien ces précieux Métaux y abondent, on rapporte une aventure de la vérité de laquelle je ne prétens pas être garant: elle eſt trop au-deſſus de l'ordre des choſes naturelles pour ne pas révolter la Raiſon. Je ne laiſſerai pourtant pas de la rapporter, non pas pour la rendre plus croyable, mais pour donner une idée de l'opinion qu'on a des richèſſes qu'on prétend que cette terre renferme dans ſes entrailles: opinion qui ne peut être qu'une tradition des anciens *Indiens*; car dans ces ſortes d'affaires où le ſuccès eſt incertain, la fiction eſt d'ordinaire appuyée ſur quelque principe qui ne l'eſt point.

Entre les Vallées de *Chuqui-Pata*, qui s'étendent au Sud du Village des *Azogues*, & celle de *Paute* qui s'étend à l'Orient juſqu'à la Riviere du même nom, on trouve diverſes Collines qui ſéparent les deux Plainés, & parmi ces Collines il en eſt une qui s'élève de beaucoup au-deſſus des autres & ſe fait remarquer par ſa hauteur. On la nomme *Supay-Urco*, & ce nom lui vient de l'hiſtoire que nous allons raconter. Un habitant de la Province d'*Eſtramadura* en *Eſpagne*, ſe trouvant dans une miſere extrême, entra dans un tel deſeſpoir, que tantôt il invoquoit le Diable à ſon



secours, tantôt il prenoit la résolution de s'arracher une vie qui lui étoit à charge. Enfin transporté de fureur il alloit attenter sur ses jours, quand le Diable lui apparut, mais sous une forme & des habits capables de déguiser sa profession. Le Diable voyant l'*Estramadour* dans ce terrible transport, feignit d'en ignorer la cause, & la lui demanda. L'autre l'en ayant instruit, le Diable pour le consoler, lui offrit de lui enseigner un endroit où il pourroit prendre à son gré autant de richesses qu'il voudroit; qu'il n'avoit qu'à le suivre. L'*Estramadour* accepta avec plaisir l'offre qu'on lui faisoit, & prévoyant qu'il lui faudroit marcher quelques jours avant que d'arriver à cet endroit, il se munit de quelques pains qu'il mit dans ses poches; mais en attendant l'heure où il devoit se rendre à un certain lieu prescrit par son conducteur, où celui-ci avoit promis de le joindre pour faire ensuite le voyage ensemble, il arriva qu'il s'endormit, & qu'à son réveil il se trouva dans un Pays aussi inconnu à ses yeux que le pouvoit être la Plaine de *Chuqui-Pata* qui paroissoit à sa vue, & la Montagne de *Supay-Urco*, sur la croupe de laquelle il se trouvoit transplanté. On peut juger quel fut l'étonnement de notre homme à l'aspect d'une terre qui lui sembloit si étrangère. Il ne savoit si c'étoit réalité ou illusion. Dans cette perplexité, il résolut de s'approcher d'une des maisons qu'il decouvroit, & de tâcher d'éclaircir ses doutes. Il se trouva, par le plus grand hazard du monde, que l'habitation où il se présenta appartenoit à un particulier natif de la Province d'*Estramadure* en *Espagne*. Celui-ci averti par ses domestiques qu'il y avoit-là un étranger qui se disoit *Estramadour*, accourut pour le voir, & le pria d'entrer chez lui; & comme c'étoit l'heure de déjeuner, il le pria d'agréer qu'il le régât. On se mit donc à table, & en attendant qu'on eût servi, l'*Estramadour* fit mille questions à son nouvel hôte sur son Pays, ses amis, ses parens, qu'il n'avoit vus depuis longtems. Le nouveau-venu ayant sur ces entrefaites tiré son pain de sa poche, le maître du logis frappé à cette vue, & ne pouvant comprendre comment il avoit pu conserver dans un si long voyage du pain qui paroissoit encore frais, & qui par sa figure témoignoit avoir été fait en *Estramadure*, veut éclaircir les doutes qui naissent en foule dans son esprit: il interroge son hôte, & le prie de lui apprendre comment il avoit pu en si peu de tems faire un si long voyage & traverser tant de Mers; à quoi celui-ci ayant satisfait, on ne douta plus que cette étonnante aventure ne fût l'ouvrage de Satan; & depuis ce tems-là, ajoute-t-on, la Montagne fut appelée *Supay-Urco*, qui signifie, *Montagne du Diable*: chacun s'étant persuadé que Satan avoit transporté cet homme

me sur cette Montagne pour l'enrichir, en le mettant à même de fouiller dans les trésors qu'elle renferme dans ses entrailles. Cette histoire est si accréditée parmi les habitans de la Jurisdiction de *Cuenca*, qu'il n'y a personne qui l'ignore. Le Pere *Manuel Rodriguez*, dans son Histoire du *Marathon*, Liv. II. Chap. IV. en fait aussi mention: d'où il paroît que cette tradition est aussi ancienne que ceux de *Cuenca* le donnent à entendre, que sans être altérée par le laps des tems elle a subsisté constamment dans ce Pays jusqu'aujourd'hui; & qu'enfin c'est-là la raison pourquoi on est communément persuadé dans cette Contrée, que la Montagne en question renferme des richesses immenses, sans qu'ils en ayent d'autre preuve que leur préjugé.

*Loja* est le dernier Corrégiment de l'Audience de *Quito* de ce côté-là. La Ville qui donne son nom à ce Corrégiment fut fondée en 1546. par le Capitaine *Alonso de Mercadillo*. Elle ne diffère presqu'en rien du *Cuenca*, sinon que l'air y est plus chaud, comme dans tout le reste de sa Jurisdiction, laquelle renferme 14 Villages, qui sont:

- |                                      |                                   |
|--------------------------------------|-----------------------------------|
| I. <i>Saraguro</i> , y <i>Onna</i> . | VIII. <i>Zoxoranga</i> .          |
| II. <i>San Juan del Valle</i> .      | IX. <i>Dominguillo</i> .          |
| III. <i>Zaruma</i> .                 | X. <i>Catacocha</i> .             |
| IV. <i>Yuluc</i> .                   | XI. <i>San Lucas de Amboca</i> .  |
| V. <i>Guachanama</i> .               | XII. <i>El Sisne</i> .            |
| VI. <i>Gonzanama</i> .               | XIII. <i>Malacatos</i> .          |
| VII. <i>Cariamanga</i> .             | XIV. <i>San Pedro del Valle</i> . |

La Ville a deux Paroisses, & des Couvens de divers Ordres, entre autres un de Filles, un Collège de Jésuites, & un Hôpital.

C'est dans le terroir de ce Corrégiment que croît le fameux Spécifique contre les fièvres intermittentes connu en *Espagne* sous le nom de *Casquilla de Loja*, & dans le reste de l'*Europe* sous celui de *Quinquina*. Il y en a de diverses qualités, & entre autres un plus parfait que les autres par son efficacité. *M. de Jussieu*, dont nous avons déjà parlé ailleurs, étant chargé principalement de l'examen des Plantes, fit un voyage exprès à *Loja* pour examiner l'Arbre qui produit ce fameux Fébrifuge. Il en a fait une description fort circonstanciée pour la satisfaction de ceux qui s'appliquent à la Botanique, & avec cette capacité qu'on lui connoît il en distingue les différentes espèces. Il voulut bien avant son départ donner au *Corregidor* de *Loja* les instructions nécessaires pour distinguer la meilleure espèce, ainsi qu'aux *Indiens* qui sont employés à la couper, pour qu'ils ne la mêlassent pas avec les autres, & qu'on eût toujours eu *Europe* celle

qui est la plus efficace. Il leur enseigna en même tems la maniere d'en faire des extraits ; & enfin il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce Pays, où elle n'étoit jamais employée, quoique le climat y cause autant de ces sortes de fièvres, qu'aucun autre : mais c'est que les habitans se figuroient que cette Drogue ne passoit en *Europe* que pour y être employée à teindre les Etoffes ; & quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu, ils croyoient que ce Simple étant extrêmement chaud, il ne pouvoit leur être utile, & ils en appréhendoient même l'usage. Mais Mr. de *Fussieu* les rassura, & les désabusa tellement par quelques heureuses expériences, qu'ils en usent aujourd'hui fréquemment & avec tant de confiance, qu'ils en prennent pour toute sorte de fièvres, & toujours avec un succès capable de les confirmer dans l'idée qu'ils ont de sa propriété. C'est ce que j'ai appris de personnes dignes de foi qui avoient été à *Loja*, & par des gens mêmes de cette Ville.

L'Arbre qui produit cette fameuse Ecorce n'est pas grand ; il n'a guere plus de deux toises & demie de haut du pied jusqu'au sommet. Le tronc & les branches sont d'une grosseur proportionnée. La différence vient précisément de la grosseur de l'Arbre, l'écorce des plus gros n'étant pas la meilleure. Il y a aussi quelque différence à faire dans la fleur & la graine. Pour tirer le *Quinquina*, on coupe l'Arbre, on cerne l'écorce, & après qu'on l'a détachée du bois, on la fait secher. A force de couper ces Arbres on n'auroit depuis longtems plus de *Quinquina*, si les graines qui tombent à terre n'en produisoient d'autres, de sorte qu'on voit des Montagnes qui en sont toutes couvertes : ce qui n'empêche pas qu'on ne remarque une diminution considérable ; car comme on n'a pas l'attention d'en semer de nouveaux, ceux qui viennent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on coupe.

On a découvert dans le Territoire de *Cuenca* plusieurs Montagnes où croissent des Arbres de la même espèce ; & dans le tems que j'étois dans ce Pays le Curé Mayeur de *Cuenca* fit ramasser une certaine quantité de ce *Quinquina* qu'il envoya à *Panama*, qui est le seul débouché de cette marchandise : cet exemple, joint aux assurances données aux habitans de cette Ville que leur *Quinquina* étoit le même que celui de *Loja*, en engagea plusieurs à découvrir davantage de ces Arbres, & ils trouverent que dans toute l'étendue de cette Jurisdiction il y avoit des Montagnes qui en étoient toutes remplies.

Le terroir de *Loja* a aussi l'avantage de produire de la Cochenille, qui selon de fort habiles gens est de la même espèce & de la même qualité que



que celle de la Province d'*Oaxa* dans la *Nouvelle Espagne*; mais les habitants de *Loja* ne sont pas si soigneux que ceux de cette Province, d'en cueillir en assez grande quantité pour en faire un Commerce réglé. Ils se contentent d'en cultiver autant qu'il leur en faut pour leur usage particulier, & pour celui des Teintureries de *Cuenca*. C'est à la Cochenille qu'il faut attribuer le cas que l'on fait des Bayètes de *Cuenca* & des Tapis de *Loja*, que l'on préfère à ceux de *Quito*. Je ne nierai pourtant pas que cette préférence ne puisse provenir de l'habileté des Ouvriers, plus adroits à *Loja* & à *Cuenca* que ceux de *Quito* & des autres lieux de cette Province où l'on fabrique les mêmes marchandises. La Cochenille croît aussi dans le Bailliage de *Hambato*, quoiqu'on n'en fasse pas des récoltes formelles; mais il n'est pas douteux que si on la cultivoit avec plus de soin, elle ne vînt aussi bien en abondance qu'en petite quantité.

Puisque je suis venu insensiblement à parler de cet Insecte si fameux par le beau rouge qu'il donne à la Laine, à la Soye, au Lin & au Cotton, il ne fera pas hors de propos de le faire connoître un peu plus particulièrement: pour cet effet je rapporterai non seulement ce que j'ai observé moi-même à *Loja* & à *Hambato*, mais aussi ce que j'ai appris de personnes au fait de cette matière, & qui connoissent à fond les productions de la Province d'*Oaxaca*, qui est pour ainsi dire la source de la Cochenille.

La Graine ou Cochenille croît, se nourrit, & se perfectionne dans une Plante, connue dans la Province d'*Oaxaca*, & dans tous les lieux où elle vient, sous le nom de *Nopal* \* ou *Nopaléra*. Elle ressemble, mais avec quelque différence dans les feuilles, à la Plante nommée *Tuna*, qui croît en abondance dans l'*Andalousie*. Les feuilles de la *Tuna* sont larges & plates, pleines d'épines par-tout, les unes grandes, les autres petites; celles du *Nopal* au-contrain sont presque rondes, ou plutôt ovales, formant diverses éminences; elles ne sont point couvertes d'épines, mais d'une peau déliée & lisse, toujours vertes.

On sème le *Nopal* en faisant en terre des trous de demie aune de profondeur, à deux aunes de distance les uns des autres, & rangés à la file comme on plante les Vignes. Dans chacun de ces trous on met une ou deux feuilles de *Nopal* étendues, que l'on couvre ensuite de terre. La feuille commence bientôt après à paroître & à pousser une plante, qui va toujours en croissant, & commence à former un tronc, qui se divise en même tems en plusieurs branches, qui produisent successivement de nouvelles

\* Les Français des Iles la nomment *Raquette*, & quelques Voyageurs l'appellent *guier des Indes*. Not. du Trad.

feuilles, dont les plus grandes sont celles qui sont le plus près de l'endroit où naît le tronc. Ce tronc est rempli de nœuds de-même que les rameaux, c'est de ces nœuds que les feuilles viennent; toute la plante n'a que trois aunes de hauteur au plus.

Le *Nopal* est dans son plus grand degré de perfection, comme les autres Plantes dès le Printems, qui commence en *Oaxaca* & dans ces parties septentrionales de l'*Amérique Espagnole* avec les mêmes mois qu'en *Espagne*. Alors il fleurit, & sa fleur est petite, ayant la figure d'un cocón incarnat, du centre duquel sort la *Tuna* (c'est le nom qu'on donne aussi au fruit); & à mesure que celle-ci croît, la fleur perd sa vive couleur & se ternit jusqu'à ce qu'elle tombe. Quand la *Figue* ou *Tuna* est mure, sa peau extérieure est blanche, mais sa chair est d'un beau cramoisi. Ceux qui en mangent peuvent compter que leur urine ressemblera parfaitement à du sang quant à la couleur, ce qui effraye d'abord ceux qui n'y sont point accoutumés; mais c'est sans conséquence, & le fruit est sain & fort bon à manger.

Pour cultiver les *Nopales*, il ne faut qu'avoir soin de nettoyer le terrain où ils croissent de toute autre herbe, afin qu'ils profitent mieux. On les émonde après qu'on en a tiré la graine, ce qui se fait en coupant & retranchant toutes les feuilles, afin qu'ils en poussent de nouvelles l'année suivante; car il est remarquable que quand ces rejettons sont nouveaux la graine qui s'en nourrit est de meilleure qualité, & grossit davantage que quand ils sont vieux de quelques années, auquel cas il faut les replanter au moyen des feuilles qu'on en a coupées.

Il fut un tems où l'on croyoit que la Graine ou Cochenille étoit un fruit, une semence de certains Arbres ou Plantes: c'étoit une erreur fondée sur l'ignorance où l'on étoit de la maniere dont elle se reproduisoit & se multiplioit. Aujourd'hui il n'y a personne qui ne sache que c'est un Animal vivant, & non un Fruit. Son nom vient de sa ressemblance avec les *Cochinillas*\*, qu'on trouve dans les lieux humides, & en particulier dans les jardins. Quand on les touche elles se tortillent, & forment une petite balle un peu plus petite qu'un pois. En quelques Provinces on les connoît sous le nom de *Baquillas de San Anton*, ou *petites Vaches de St. Antoine*. Telle est la figure de la Cochenille, avec cette différence qu'elle

ne

\* Ce mot *Espagnol* est un diminutif de *Cochino*, *Cocbon*, & c'est ainsi qu'on appelle en *Espagne* les *Cloportes*, sorte d'Insecte qu'on appelle en quelques Provinces de *France* *Port*, ou *Porcelet* de *St. Antoine*, & en *Dauphiné* *Caius*, qui signifie *Cocbon*. Au reste cet Insecte est commun dans les caves, les vieilles murailles & en général par-tout où il y a de l'humidité. Not. du Trad.

ne se tortille point. Sa grosseur n'excède pas celle des Tiques, sorte de Vermine qu'on voit communément sur la peau des Chiens & dans la toison des Brebis.

Cet Animal dépose ses œufs avec beaucoup de soin sur les feuilles du *Nopal*: là, à-mesure qu'ils éclôsent, ils suçent le jus de la feuille & le convertissent insensiblement en leur propre substance, qui les rendent du plus beau rouge qu'on puisse voir, au-lieu qu'ils étoient auparavant comme de l'eau & ne paroissent bons à rien. La Cochenille dépose ses œufs ou sa semence pendant les mois de *May* & de *Juin*, pendant que la plante est dans sa plus grande vigueur & a le plus de substance. D'abord l'Animal en sortant du germe, n'est pas plus gros qu'un Ciron, mais dans l'espace de deux mois il grossit au point que nous venons de le dire: avant que d'éclôre il est sujet à divers accidens qui le détruisent, & avec lui l'espérance de la récolte. Un des plus dangereux de ces accidens, c'est le vent de Nord, qui étant naturellement impétueux, emporte les œufs de la Cochenille en les détachant du *Nopal*. Les pluies, les neiges, les brouillards & les gelées tuent ces Animaux, & brulent en même tems les feuilles de la plante. Dans ces sortes de cas l'unique moyen de les conserver, c'est d'entretenir du feu & de faire beaucoup de fumée à une petite distance.

Les Poules, & certains petits Oiseaux sont les ennemis mortels des Cochenilles dont ils aiment fort à se nourrir, de-même que quelques Insectes qui naissent là où il y a des *Nopals*: c'est pourquoi il faut les garantir des uns & des autres, écartant avec soin les Oiseaux, & détruisant les Vermisseaux qui leur nuisent.

Quand la Cochenille est au point qu'elle doit être, on la met dans des pots de terre, observant qu'elle n'en puisse sortir, ni s'éparpiller; car en ce cas elle se perdrait, ce qui n'arrive point quand elle est sur le *Nopal*; parce que cette plante étant son élément naturel, elle ne s'en écarte jamais, quoiqu'elle passe d'une feuille à l'autre. Pour éviter qu'elles ne s'écartent, on les couvre dès-qu'elles sont parvenues à leur parfaite grosseur, & aussitôt qu'on les a amassées on les tue: c'est ce que les *Indiens* font de diverses manières, les uns employant l'eau chaude, les autres le feu, & les autres le Soleil; & de-là vient que la couleur de la Cochenille est plus ou moins vive, pâle, ou foncée. Toutes ces trois méthodes requièrent un certain tempérament. Quand c'est avec de l'eau chaude on fait attention au degré de chaleur qu'elle doit avoir, & à la quantité qu'on en verse. Ceux qui employent le feu mettent la Cochenille



nille sur des pèles qu'ils fourrent dans un four chauffé, mesurément à ce dessein; car il importe, pour que la Cochenille soit de meilleure qualité, qu'on ne la laisse pas trop sécher en la tuant. Tout cela bien considéré, il paroît que la meilleure maniere est d'employer la chaleur du Soleil pour cette opération.

Outre l'attention qu'il faut avoir dans la maniere de tuer la Cochenille, il faut aussi connoître parfaitement le point où il convient de l'ôter du *Nopal*; mais comme cela dépend de l'expérience, on n'en peut donner des règles fixes. On remarque même que dans les Provinces où les *Indiens* s'emploient à ce travail, il y a de la différence entre la Cochenille qu'on recueille dans un Village, & celle qu'on recueille dans l'autre, & même entre celle que chaque *Indien* du même Village recueille, chacun se réglant sur la pratique & la méthode particuliere qu'il s'est faite.

On peut à certains égards comparer la Cochenille aux Vers-à-foye, particulièrement dans la maniere de faire leur semence; car après qu'on a pris les Cochenilles qu'on destine à cet usage, on les met dans un cofin doublé en-dedans de grosse toile en plusieurs doubles pour qu'il ne s'en perde aucune: la Cochenille y pose ses œufs, après quoi elle meurt. On tient le cofin bien fermé jusqu'à ce qu'il soit tems de porter la semence aux *Nopals*: alors on prend garde s'il y a quelque mouvement dans le cofin, & s'il y en a on en infere que la Cochenille est éclosé: mais comme cet Animal est si petit dans sa naissance, il n'est pas aisé de l'appercevoir distinctement. C'est cette semence que l'on place sur les feuilles du *Nopal*; la quantité qu'un œuf de Poule peut en contenir suffit pour en remplir une de ces plantes dans toute son étendue; & ce qu'il y a de singulier, c'est que pour se nourrir cet Animal ne ronge pas la feuille ni ne l'altère visiblement, il ne fait qu'en sucer insensiblement le jus à-travers la peau qui couvre les feuilles.

Les Pays connus où croît la Cochenille sont *Oaxaca*, *Tlascala*, *Chalula*, la *Nouvelle-Galice*, *Chiapa* dans la *Nouvelle Espagne*, *Hambato*, *Loja*, & *Tucuman* du *Pérou*; & quoique dans tous ces Pays les *Nopals* croissent aussi-bien dans l'un que dans l'autre, ce n'est pourtant qu'à *Oaxaca* que l'on fait de grandes récoltes de Cochenille & un grand Commerce de cette sorte de Marchandise, parce les *Indiens* s'y appliquent à la cultiver; & dans les autres Pays la Cochenille vient sans culture & sans soin de la part des habitans, c'est pourquoi on appelle *Cochenille sauvage* celle qu'on y recueille; non qu'elle soit d'une autre espèce, non plus que les *Nopals*; car quoiqu'elle differe dans la couleur d'avec celle d'*Oaxaca*, cela ne vient que

que du défaut de culture, & non de la différence d'espèce. La raison pourquoi les *Indiens* ne la cultivent pas dans les autres Pays, c'est ou parce qu'ils ne font point au fait de ce Négoce, ou parce qu'ils sont rebutés des soins qu'il faut avoir pour conserver ces petits animaux jusqu'à leur degré de perfection, & de la difficulté de les préserver des accidens qui en font perdre la récolte.

Quant au climat qui convient le plus à cet Animal, on ne peut le déterminer bien précisément, vu que dans le Pays d'*Oaxaca* il y a différentes fortes de climats, comme dans la Province de *Quito*: dans un endroit l'air est chaud, dans l'autre tempéré, & froid dans le troisième, & néanmoins la Cochenille vient aussi-bien dans l'un que dans l'autre. On peut cependant assurer que le climat tempéré est le plus convenable, & le terroir le plus sec & le plus aride est le plus avantageux à la plante: c'est ainsi du-moins que le dénote le *Nopal*, qui croît beaucoup mieux dans ces fortes de terroirs que dans aucun autre: aussi remarque-t-on que cette plante est beaucoup plus commune à *Hambato* & à *Loja*, que dans les endroits où il fait plus chaud ou plus froid.

A mon avis, la Province d'*Andalousie* en *Espagne* seroit un Pays fort convenable pour la Cochenille, tant par rapport à la nature du Climat, que parce que les *Tunas* ou *Figuers d'Inde* y viennent si bien. Elle y seroit à l'abri des gelées, des brouillards & des neiges, surtout durant le Printems, l'air y étant si tempéré que le froid ni le chaud n'y font jamais excelsifs, & tel qu'il le faut à l'animal en question, ainsi que nous l'avons déjà dit.

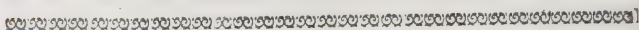
*Loja* a été autrefois une des principales Villes de cette Province, mais aujourd'hui on y compte à peine 10000 habitans. Ils sont connus dans toutes ces Contrées sous le nom de *Lejanos*, & ne sont pas si méchans que ceux de *Cuenca*. Pour le naturel, les coutumes, & les qualités, ils ressemblent aux autres Peuples de ce Corrégiment, sans être aussi sujets à la paresse que ceux de *Cuenca*. Ce Corrégiment fournit une grande quantité de Bœufs & de Mules aux autres lieux de la Province, & même à *Piura* dans les Vallées; on y fabrique aussi des tapis très-beaux & estimés dans tout le Pays.

Le Corrégidor de *Loja* réunit toujours en sa personne les Dignités de Gouverneur de *Taguarfongo* & d'*Alcalde Mayor* des Mines de *Zaruma*, & en ces deux qualités, quand il se trouve dans les cérémonies publiques de l'Eglise, il est assis dans un fauteuil: prérogative qui n'appartient qu'aux Prélats, ou Gouverneurs de Province. L'emploi de Gouverneur de *Taguar-*

*guaríongó* n'est présentement qu'un titre, vu qu'il n'y a plus de quoi en exercer les fonctions, les lieux qui composoient ce Gouvernement ayant été les uns détruits dans le soulèvement des *Indiens*, & les autres incorporés au Gouvernement de *Jaen*; desorte qu'il ne reste au Corréidor de *Loja*, que les honneurs qu'il semble qu'on ne lui rende que pour conserver la mémoire de ce Gouvernement.

La Ville de *Zaruma*, dans la Jurisdiction de laquelle se trouvent les Mines d'Or dont je parlerai ailleurs, reconnoît le Corréidor de *Loja* pour son *Alcalde Mayor*. Elle fut une des premières Villes que l'on fonda dans cette Province, & s'est vue l'une des plus riches & des plus opulentes; mais aujourd'hui elle est dans un état fort médiocre. Les plus considérables Familles *Espagnoles* s'étant retirées partie à *Cuenca*, partie à *Loja*, la Ville & les Mines sont tombées en décadence, desorte qu'on ne compte pas au-delà de six mille âmes dans cette Ville. Le dérangement arrivé aux Mines, moins par le manque de métal, que par la négligence des propriétaires, a fait un tort infini au Bailliage de *Loja*, & diminué de beaucoup le nombre de ses habitans.

Voilà tout ce que j'avois à dire des neuf Corréimens qui font la meilleure & la plus riche partie de la Province de *Quito*. Je remets aux Chapitres suivans à parler des Gouvernemens. Cependant j'avertirai ici en passant que la situation des premiers se pourra voir dans la Carte de la Méridienne, que nous donnerons ci-après.



### C H A P I T R E III.

*Comprenant la Description du Gouvernement de Popayan & d'Atacames, appartenant à la Province de Quito. Comment ce Pays fut découvert, conquis & peuplé.*

**A** Prés avoir traité, dans les Chapitres précédens, des Corréimens de la Province de *Quito*, ce seroit ne faire connoître ce Pays qu'à moitié, que de ne point faire mention des Gouvernemens où les Decrets & les Décisions de l'Audience Royale ne sont pas moins respectés que dans les Corréimens, desorte que les uns & les autres forment la Jurisdiction de ce Tribunal, & la vaste Province de *Quito*. Je fais bien qu'il est très-ordinaire aux Gens de ce Pays-là d'appeller Province chaque Gouvernement, cha-



chaque Corrégiment, & même les Lieutenances dans lesquelles les uns & les autres sont subdivisés : mais c'est un abus que nous ne devons pas suivre ici, d'autant plus qu'il n'est réellement fondé que sur ce qu'anciennement ces Districts étoient habités par différentes Nations *Indiennes*, dont chacune avoit son *Curaca* particulier, qui étoit une espèce de Souverain ; & qui même après que les *Incas* eurent subjugué ces Peuples, conservèrent tous les droits qui pouvoient compâtrir avec l'autorité suprême des Empereurs, dont ils devinrent plutôt les Vassaux immédiats que les Sujets. Si nous voulions nous conformer à cette division, chaque Peuple deviendrait une Province ; puisqu'en effet, du tems du Paganisme des *Indes*, chaque Peuple avoit son Seigneur ou *Curaca* ; & quelquefois, comme dans les Vallées, dans la même Jurisdiction de *Popayan*, dans celle de *Maynas*, & le long du Fleuve *Maramon*, non seulement ces différens Peuples avoient chacun son *Curaca* revêtu de toute l'Autorité Souveraine, mais parloient même une langue différente, se gouvernoient par des Loix & des Coutumes particulières, & étoient à tous égards indépendans les uns des autres. Tous ces Peuples se trouvent aujourd'hui réunis sous le même Gouvernement, & composent une même Province : ainsi les Gouvernemens qui pour la Justice ressortissent à l'Audience de *Quito*, doivent être regardés comme faisant partie de cette Province, & par conséquent je ne saurois me dispenser d'en faire la Description.

Le premier Gouvernement de la Province de *Quito*, qui la termine au Nord, c'est celui de *Popayan*. Ce Gouvernement n'appartient pourtant qu'en partie à la Jurisdiction de l'Audience de *Quito*, c'est ce qui est au Sud & à l'Occident : mais ce qui est au Nord & à l'Orient est sous la Jurisdiction de l'Audience de *Santa Fé*, ou *Nouveau Royaume de Grenade* : c'est pourquoi aussi, sans omettre les choses essentielles qui concernent tout le Gouvernement en général, je parlerai plus en détail de la partie qui est sous la Jurisdiction de l'Audience de *Quito*, pour ne point changer l'ordre & la méthode que j'ai suivie jusqu'ici dans la Description des Corrégimens.

Tout le Pays compris dans le Gouvernement de *Popayan*, ou du-moins la plus grande partie, fut conquise par le célèbre *Adelantado Sebastian de Belalcazar*. Ce Général se trouvant alors Gouverneur de la Province de *Quito*, & ayant appris que du côté du Nord il y avoit des Contrées non moins étendues ni moins riches que celles de son Gouvernement, il forma la résolution d'y porter la guerre, poussé de ce noble desir qui dominoit alors les *Espagnols*, d'étendre le bruit de leur nom & la gloire de leurs

exploits par de nouvelles entreprises. Il partit à la tête de trois cens Soldats de sa nation tous gens d'élite; & commença son expédition l'an 1536. Il força tous les défilés que les *Indiens* gardoient, & vint livrer bataille aux deux plus puissans *Curacas* de ces Contrées, l'un nommé *Calambas*, & l'autre *Popayan*, dont le nom est resté à tout le Pays de ce Gouvernement & à la Capitale. Ces deux Chefs *Indiens* étoient freres, tous les deux fort acrédités chez ces Nations, & tous les deux vaillans. *Belalcazar* les vainquit, s'empara de leur Pays, & le bruit de sa victoire effraya si fort les Peuples voisins, qu'ils se soumirent tous, & promirent obéissance aux Rois d'*Espagne*. *Belalcazar*, après plusieurs choes & combats, ayant mis fin à la guerre par une bataille décisive, établit le Siège de la Domination *Espagnole* dans ces Contrées, au milieu même des Pays qu'il venoit de conquérir, & choisit pour cet effet la même année le lieu où il étoit campé; emplacement des plus agréables par la beauté des campagnes, la fertilité des terres, & la salubrité de l'air. L'année suivante 1537 il y jetta les fondemens de la premiere Ville, laquelle conserve encore aujourd'hui le nom de *Popayan*, & est la Capitale de tout le Gouvernement; & pendant qu'on la bâtiſſoit, il divisa ses troupes en plusieurs petites Escouades commandées par d'habiles Capitaines, & les envoya par diverses routes dans les terres voisines, tant pour prévenir l'oisiveté que pour contenir les *Indiens* soumis, les empêcher de se réünir, ou de se joindre à ceux qui résistoient encore, & soumettre ceux qui étoient plus éloignés.

*Belalcazar* n'eut pas plutôt achevé de bâtir la Ville de *Popayan*, qu'ayant reçu avis de ses Officiers que le Pays renfermoit des richesses considérables, il partit pour aller examiner toutes ces choses en personne, & augmenter le nombre des Colonies. Etant arrivé à *Cali* dans le Pays des *Indiens Gorrons*, il y fonda la Ville qui conserve encore le même nom de *Cali*, quoique placée sur un autre terrain, *Miguel Munnos* l'ayant transférée ailleurs, pour la tirer d'un terrain où l'air étoit extrêmement pernicieux. De *Cali*, *Belalcazar* passa dans d'autres terres où il fonda une troisième Ville sous le nom de *Santa Fé de Antioquia*, & ce fut ainsi que tout le Pays fut peuplé. Le Général s'y plaisoit toujours de plus en plus; à cause de la fertilité & des richesses qu'il y découvroit.

Pour mettre le comble à sa gloire *Belalcazar* ne s'occupa qu'à découvrir un chemin qui conduisît directement de *Quito* à la Mer du Nord, comme il en avoit découvert un qui conduisoit à la Mer du Sud. Pendant qu'il étoit occupé à bâtir *Popayan*, ses Capitaines firent une découverte importante: c'étoit qu'à peu de distance de cette dernière Ville il y avoit deux

des.

des principales sources de la grande Rivière de la *Madeleine*, par où il conçut l'espérance de pouvoir passer à la Mer du Nord; & s'en étant instruit, voyant d'ailleurs les affaires du Pays en bon état, sa conquête assurée, & les principales Colonies bien établies, il résolut de passer en *Espagne* en suivant le cours de cette Rivière, & de solliciter la Dignité de Gouverneur du Pays qu'il venoit de découvrir; de conquérir & de peupler. Comme ses services parloient en sa faveur, il ne lui fut pas difficile d'obtenir ce qu'il demandoit. Il fut le premier Gouverneur de ces Pays, qui furent toujours unis depuis sous un même Gouvernement, excepté dans ces derniers tems, qu'on en a séparé le Pays de *Choco*, pour en faire un Gouvernement particulier: c'est ce qui a été exécuté en 1730, quoiqu'on n'y ait pourvu qu'en 1735. Comme ce Gouvernement appartient au nouveau Royaume de *Grenade*, je n'en ferai pas autrement mention.

La Ville de *Popayan* est la première de ces Contrées qui ait reçu le titre de Cité, qui lui fut accordé le 25 de Juin 1538. Elle est bâtie dans une plaine fort rase vers le Nord, & est située au Nord de l'Equateur par les 2 deg. 25. min. & à l'égard du Méridien de *Quito* plus à l'Orient environ 2 deg. A l'Orient de la Ville est une Montagne médiocrement haute, & couverte d'arbres de haute futaie appelée *P.M.*, à cause qu'elle a la figure de cette lettre; & à l'Occident s'élèvent quelques petites collines plus propres à recréer la vue que ne le seroit un pais uni.

La Ville est médiocrement grande, les rues larges, & tirées au cordeau. Elles ne sont pas entièrement pavées, mais seulement en partie; le terrain le plus proche des maisons est pavé; le reste qui fait le milieu de la rue ne l'est pas, mais le sol est un gravois menu, qui ne peut jamais être converti en poudre, ni en boue, de sorte qu'on y marche plus commodément & plus proprement que sur le pavé.

Les maisons sont de briques crues, & bâties dans le goût de celles de *Quito*; la plupart ont un étage outre le rez-de-chaussée, les autres sont fort basses. A les voir en-dehors on juge que les appartemens en sont bien distribués, & ils sont tous meublés de meubles & ornemens d'*Europe*: ce qui n'est pas une petite magnificence, vu la cherté des marchandises d'*Europe*, occasionnée par les risques qu'elles courent pour venir dans un Pays où il faut les voiturer à une grande distance par terre.

Il y a une Eglise érigée en Cathédrale l'an 1547, c'est la seule Paroisse de la Ville: non qu'elle ne soit pas assez considérable pour en entretenir davantage; mais parce que cette Eglise s'étant trouvée seule dès le commencement, les Prébendiers qui la desservent n'ont jamais voulu consen-



tir qu'elle fût subdivisée, & qu'on l'affoiblit pour former d'autres Paroisses. En revanche il y a des Couvens de *St. François*, de *St. Dominique*, de *St. Augustin*, & un Collège de la Compagnie de *Jésus*, où l'on enseigne les Humanités, & où l'on parle aujourd'hui d'y fonder une Université & d'en confier la direction à ces P. P. qui en ont déjà obtenu le privilège. Tous ces Couvens ne contiennent qu'un nombre médiocre de sujets, guère plus de sept à huit chacun. Il n'en est pas de même des Couvens de Filles, tels que ceux de *Ste. Thérèse* & de l'*Incarnation*: ce dernier, qui est sous la Règle de *St. Augustin*, ne contient guère plus de 40 à 50 Religieuses Professes; mais le nombre des Novices, des Pensionnaires, & des Servantes monte à plus de 400 personnes. Au reste ils sont bien bâtis, ainsi que les Eglises. Il y avoit aussi autrefois un Couvent de *Carmes déchaussés*, situé dans une grande plaine au milieu de la croupe de l'*M*: mais les Religieux trouvant cet endroit mal-sain, à cause de la trop grande subtilité de l'air & des vents froids qui y régnoient continuellement, ils l'abandonnerent au bout de quelques années, & s'établirent au pied de la Montagne, où quoique dans une situation plus avantageuse ils ne purent pas subsister longtems, n'y trouvant d'autre nourriture convenable à leur Institut, qui étoit d'observer une abstinence perpétuelle, que du poisson sec ou salé avec des légumes: cela les déterminna à s'en retourner à leur premier Couvent, d'où ils étoient sortis pour faire cette fondation. La même chose est arrivée à un autre Couvent qu'on avoit commencé d'établir au Bourg de *Latacunga*, & qui fut abandonné, faute d'y pouvoir subsister n'y ayant aucun Poisson frais. Il est remarquable que les Couvens de Filles de la même Règle de *Ste. Thérèse* se maintiennent fort bien, & il n'y a pas d'exemple qu'il s'y soit trouvé moins de Religieuses qu'il n'en faut pour remplir le nombre prescrit.

De la Montagne de l'*M* descend une Rivière, qui traversant la Ville ne contribue pas peu à la tenir propre, par le soin qu'elle a d'entraîner dans sa course toutes les immondices. Cette Rivière partage la Ville, & l'on va de l'un à l'autre côté par le moyen de deux ponts, l'un de pierre, l'autre de bois: elle s'appelle *Rio del Molino*; ses eaux sont fort saines & médicinales, parce qu'elles contraignent la vertu de quantité de ronces par où elles passent. Sur cette même Montagne est une Source dont l'eau est excellente, mais non pas assez abondante pour en fournir à toute la Ville: aussi est-elle réservée pour les Couvens de Filles, & pour un petit nombre de maisons particulières qui sont les plus riches & les plus distinguées de la Ville. A une lieue ou un peu plus au Nord de *Popayan*, passe la

la Rivière de *Cauca*: elle est profonde, ses débordemens sont terribles, & arrivent d'ordinaire dans les mois de *Fuin*, *Juillet*, & *Août*, saison où les pluies sont continuelles sur le *Guanacas*, où cette Rivière prend sa source. Les orages sont alors si fréquens & si furieux sur cette Montagne, qu'il est dangereux d'en passer trop près, comme ceux qui ont eu l'imprudence de s'y exposer, l'ont éprouvé à leurs dépens.

A *Quito* & dans les autres Villes de la Province de ce nom, le mélange du sang est du sang *Espagnol* & *Indien*; mais à *Popayan*, comme à *Carthagène* & autres lieux où il y a beaucoup de *Nègres*, la plus grande partie de la populace est un mélange du sang *Espagnol* avec le sang *Nègre*. Cela vient de ce que chacun y a des Esclaves *Nègres*, tant pour la culture des Champs que pour le travail des Mines, & qu'il y a très-peu d'*Indiens* en comparaison de *Quito*, & de toute cette Province. Cela ne doit pourtant s'entendre que de *Popayan*, & des autres Villes *Espagnoles* de ce Gouvernement, où le nombre des *Nègres* excède de beaucoup celui des *Indiens*; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de Villages de ces derniers. On compte 20 à 25000 âmes de toute race à *Popayan*, & beaucoup de Familles *Espagnoles*, parmi lesquelles il y en a environ 60 d'ancienne Noblesse, issues de Maisons distinguées en *Espagne*. Il est remarquable que tandis que le nombre des habitans diminue dans plusieurs autres Villes des *Indes*, il s'accroît tous les jours dans *Popayan*, ce qu'on attribue aux abondantes Mines d'Or qu'il y a dans tout ce District, lesquelles y attirent & y font subsister un grand nombre de personnes.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire à *Popayan*. Il dirige les Affaires Politiques, Civiles, & Militaires. Il est le Chef du Corps de Ville, composé de deux Alcaldes ordinaires, & d'un nombre convenable de Régidors, comme dans les autres Cités.

Il y a à *Popayan* une Chambre des Finances pour la perception des Deniers du Roi, Tributs des *Indiens*, Alcaules, Quint des Métaux, & autres semblables.

Le Chapitre de l'Eglise Cathédrale est composé de l'Evêque, qui jouit d'un revenu de 6000 *Pesos* par an, d'un Doyen qui en a 500, d'un Archidiacre, Chantre, Ecolâtre, & Trésorier, qui en ont chacun 400. L'Evêque est Suffragant de l'Archevêque de *Santa-Fé de Bogota*.

Le Tribunal de l'Inquisition établi à *Carthagène* étend sa juridiction jusqu'à *Popayan*, où il nomme un Commissaire. Outre celui-là il y en a encore un pour les Affaires de la *Cruzada*; mais leur autorité ne s'étend pas au-delà du Diocèse qui n'est pas si étendu que le Gouvernement, ni qu'une

qu'une partie des Pays qui composent ce dernier, sont du Diocèse de *Quito*.

La Jurisdiction du Gouvernement de *Popayan* s'étend par le Sud jusqu'à la Riviere de *Mayo*, & jusqu'à *Ipiates*, par où il confine avec le Corrégiment de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*. Au Nord-Est elle est bornée par la Province de *Santa-Fé*, qui confine à celle d'*Antioquia*, la dernière de ce Gouvernement de ce côté-là; & au Nord il est borné par le territoire du Gouvernement de *Carthagène*. A l'Occident il n'avoit autrefois d'autres limites que la *Mer du Sud*; mais aujourd'hui il est retreci par le nouveau Gouvernement de *Choco*, & ne confine plus à cette Mer que par les côtes qui appartiennent au Bailliage de *Barbacoas*. A l'Orient il touche aux sources de la Riviere de *Caquète*, qu'on croit être aussi les sources des Fleuves *Orinoco*, ou *Oronoque*, & *Négro*. Ses limites ne sont pas bien déterminées, mais on juge qu'il peut avoir 80 lieues de l'Orient à l'Occident, & un peu moins du Nord au Sud. Sa Jurisdiction comprenant une infinité de lieux tant grands que petits, est divisée en divers Territoires ou Bailliages, où le Gouverneur nomme chaque Baillif pour y administrer la justice. Il les nomme, & l'Audience dont le Bailliage relève les confirme; circonstance nécessaire pour que ces Magistrats subalternes soient plus respectés dans leurs fonctions.

Bailliages du Gouvernement de *Popayan*.

- |                                       |                               |
|---------------------------------------|-------------------------------|
| I. <i>Santiago de Cali.</i>           | VII. <i>Almaguer.</i>         |
| II. <i>Santa-Fé de Antioquia.</i>     | VIII. <i>Caloto.</i>          |
| III. <i>Las quatro Ciudades.</i>      | IX. <i>San Juan de Pasto.</i> |
| IV. <i>Timana.</i>                    | X. <i>El Raposo.</i>          |
| V. <i>Guadalajara de Buga.</i>        | XI. <i>Barbacoas.</i>         |
| VI. <i>San Sebastian de la Plata.</i> |                               |

Tous ces Bailliages, outre le Chef-lieu, contiennent, des Bourgs & Villages considérables & bien peuplés, sans compter les *Haciendas*, dont plusieurs sont si riches, & ont tant de gens employés qu'elles ressemblent plus à des Villages qu'à des Habitations champêtres.

Parmi les Bailliages que nous venons de nommer, ceux qui sont au nord & à l'orient de la Ville de *Popayan*, tels que *Santa-Fé de Antioquia*, *las quatro Ciudades*, *Timana* & *San Sebastian de la Plata*, appartiennent à l'Audience & Province de *Santa-Fé*; les autres qui sont plus près de *Quito* appartiennent à la Province de ce nom; ceux de *San Juan de Pasto* & de *Barbacoas* sont du Diocèse de l'Evêché de *Quito*.

Les Bailliages de *Cali* & de *Buga*, situés entre *Popayan* & le *Choco*, sont riches à cause du commerce qui se fait entre ces deux Gouvernemens. Il n'en



n'en est pas de même du Bailliage d'*Almaquer*, qui n'a que fort peu d'étendue, & dont le Commerce n'est pas considérable. Celui de *Caloto* est fort étendu, riche & abondant en Denrées; le terroir y étant très-fertile, le *Raposo* peut aller de pair avec *Cali* & *Buga*; du côté de *Choco* le Bailliage de *Pasto* est aussi fort étendu, mais pas si riche; mais celui de *Barbacoas* est petit, & manque des choses nécessaires à la vie, excepté de Racines & de Grains qui croissent dans les terroirs chauds & humides.

Le climat de ce Gouvernement est en tout semblable à celui du reste de la Province de *Quito*, dont j'ai déjà parlé, c'est-à-dire, qu'il varie selon les différentes situations des lieux: dans les uns il fait plus froid que chaud, & dans les autres plus chaud que froid, & en quelques endroits, particulièrement à *Popayan*, il régné un Printemps perpétuel. La même chose peut se dire de la fertilité des Terres, elles produisent abondamment des Grains, ou des Fruits, selon la qualité de chaque terroir. Les Terres de ce Gouvernement aux environs de la Ville fournissent beaucoup de Troupeaux, tant pour la consommation des Villes que pour le service des habitans. Le Bailliage de *Pasto* fait un Commerce considérable avec *Quito*, où il fournit beaucoup de Bétail, de Mules & de Chevaux. Le terroir de *Popayan* est fort sujet aux orages & aux tremblemens de terre, qui y sont même plus fréquens qu'à *Quito*, où ils sont pourtant si ordinaires. Il n'y a pas longtems, c'est-à-dire en 1735 le 2 Février, qu'il souffrit une si furieuse secousse, que la plus grande partie des maisons en fut renversée. Il paroît que ces fréquens orages & tremblemens de terre sont l'effet des métaux que cette terre renferme en beaucoup plus grande quantité que la Province de *Quito*.

On prétend que *Caloto* est de tous les lieux de ce Gouvernement celui qui est le plus sujet aux tonnerres & à la foudre; de-là est venu l'usage des *las Campanillas* ou *Clochettes de Caloto*: quelques personnes qui en font beaucoup de cas s'en servent, dans la persuasion que le son de ces clochettes a une vertu particulière contre la foudre. Et à ce propos ils vous racontent tant de prodiges, qu'on ne fait qu'en croire. Sans prétendre ici décider de la vérité ou de la fausseté de ces bruits, & laissant à chacun la liberté de croire ou de ne pas croire, selon ce que sa prudence lui dictera, je rapporterai ce qu'on pense communément dans ce Pays sur le sujet en question. La Bourgade de *Caloto*, dont le District contenoit un grand nombre d'*Indiens* connus sous le nom de *Paezes*, étoit très-considérable au commencement de sa fondation; mais ces *Indiens* s'étant soulevés, assaillirent subitement le Bourg, mirent le feu aux maisons, & le détruisirent.

entièrement, massacrant sans quartier tous les habitans. Ils en vouloient surtout au Curé, qui tâchoit de les tirer de l'Idolâtrie, & les avoit toujours endoctrinés avec beaucoup de zèle. Ils égorgèrent donc aussi, & se souvenant que la cloche de l'Eglise avoit été l'instrument dont on s'étoit servi pour les avertir de l'obligation qu'on leur avoit imposée d'assister au Cathéchisme, ils résolurent de la détruire, & se mirent en devoir de la mettre en pièces; mais n'ayant pu y réussir ils prirent le parti de l'enterrer. La nouvelle de cette révolte étant parvenue aux *Espagnols* du voisinage, ils marchèrent pour faire rentrer les rebelles dans le devoir & relever le Bourg ruiné. Ayant réussi dans l'un & l'autre de ces deux points, ils retirèrent la cloche du lieu où les *Indiens* l'avoient jetée, & la placèrent dans le clocher de la nouvelle Eglise: là-on s'aperçut bientôt du pouvoir qu'elle avoit sur les tempêtes; car dès-qu'il paroïssoit quelque gros nuage qui menaçoit de la foudre & des éclairs, on n'avoit qu'à la sonner tant soit peu, & aussitôt le Ciel devenoit serein, les nuages s'écartoient, & alloient crever ailleurs. Des merveilles de cette nature ne pouvoient pas manquer de faire du bruit. La renommée s'en répandit bientôt de tous côtés. Plusieurs personnes sollicitèrent d'avoir des morceaux de cette cloche pour avoir part à ses bienfaits; & de ces morceaux ils ont fait les battans des clochettes qui courent sous le nom de *Cumpanillas de Caloto*.

Dans les Vallées de *Neyba*, & autres du Gouvernement de *Papayan*, on trouve un Insecte bien extraordinaire, & bien dangereux par la violence du venin qu'il contient dans son petit volume. Cet Insecte est une espèce d'Araignée ou de Vermisseau si petit qu'il a à peine la grosseur d'une Punaïse. On l'appelle *Coya* ou *Coyba*. Il est de couleur d'écarlate, & se tient comme les Araignées dans les coins des murailles, & parmi les herbes. L'humeur qu'il renferme dans la petite circonférence de son corps est si maligne, que si on l'écrase & qu'elle rejaillisse sur la peau de quelque personne ou bête, elle pénètre les pores, & s'insinuant dans la masse du sang fait enfler horriblement le corps, ce qui est bientôt suivi de la mort. L'unique remède à ce mal, c'est de flamber le malade aussitôt qu'il commence à enfler, & de se servir pour cet effet d'une certaine paille que l'on trouve dans ces Plaines. Aussitôt que cette paille est allumée quelques *Indiens* prennent le malade les uns par les pieds les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adresse cette opération, après laquelle on peut compter qu'il ne mourra pas de cet accident. Ce qu'il y a de singulier, c'est que si l'Insecte crée dans la paume de la main de

de quelqu'un, celui-ci n'en recevra aucun dommage: d'où l'on peut inférer que la callosité ordinaire du dedans des mains empêche le venin de pénétrer, au-lieu que sur le revers la peau est plus délicate. Les Voituriers Indiens qui passent & repassent par les lieux où il y a de ces Insectes, les écrasent entre les deux mains pour satisfaire la curiosité des Voyageurs: je ne voudrois pourtant pas conseiller aux personnes qui ont la peau plus fine que ces sortes de gens, de faire une pareille épreuve; je ne doute pas qu'ils ne s'en trouvaient aussi mal que si c'étoit sur une autre partie de leurs corps.

La Nature, aussi admirable dans ses ouvrages que dans les précautions qu'elle prend pour les conserver, a donné la raison aux Hommes pour fuir tout ce qui leur est nuisible, & un instinct aux Brutes pour prévenir les ennemis qui peuvent les détruire. Les personnes qui passent par ces Vallées où les *Coyas* pullulent & mettent les passans en un danger évident, ces personnes, dis-je, averties d'avance par les Indiens qui les accompagnent, ont grand soin, dès-qu'elles sentent que quelque chose les pique ou les demange au col ou au visage, de ne pas se grater, ni même de porter la main à cette partie, parce que la *Coya* est si délicate que dans le moment elle créveroit; & comme elle ne fait point de mal tant que son sang ou sa liqueur est renfermée dans sa peau, la personne qui la sent remuer avertit quelqu'un de la compagnie, qui examinant l'endroit où est la *Coya* ne fait autre chose que de souffler dessus & l'enlève par ce moyen. A l'égard des Animaux, leur instinct leur faisant craindre qu'il n'y ait des *Coyas* dans l'herbe qu'ils broutent, avant d'y mordre ils s'ébrouent fortement pour écarter ce dangereux Insecte. Quand par leur odorat ils sentent qu'il y a un nid de cette engeance dans un endroit, ils s'en éloignent & passent à un autre. De cette manière ils évitent un si cruel poison. Il arrive néanmoins quelquefois que l'Insecte est si bien caché dans l'herbe, que la Mule ne peut l'en écarter par ses ébrouemens, & qu'elle broute néanmoins cette herbe: en ce cas il n'y a point de remède, il faut que la Mule creve.

Parmi les Herbes que produit le Pays de *Popayan*, on distingue la *Cuca* ou *Coca*, si estimée des Indiens qu'il n'y a point de mets, point de métal, point de pierres précieuses qu'ils ne cèdent volontiers pour en avoir. C'est une plante foible & qui s'entrelasse aux autres plantes, à peu près comme le Sarmet. La feuille en est fort lisse, longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent après l'avoir mêlée avec de la craye ou terre blanche qu'ils nomment *Mambi*. Ils mettent dans la bouche



partie de feuille de *Coca*, & partie de *Mambi*, & mâchant le tout ensemble, ils crachent d'abord, mais ensuite ils avalent leur salive mêlée de ce jus, & tournent le morceau tantôt d'un côté de la bouche, tantôt de l'autre jusqu'à ce que la feuille ne rende plus de jus, alors ils la rejettent. Cette herbe leur tient lieu de toute autre nourriture, tant qu'ils en ont, ils ne mangent rien quelque travail qu'ils fassent. Ils prétendent que le jus de la *Coca* les rend vigoureux, & en effet l'expérience fait voir qu'ils ont moins de force quand cette herbe leur manque. Ils ajoutent qu'elle raffermir les gencives, & fortifie l'estomac. Cette Herbe croît en abondance dans les Provinces méridionales du Pérou, où les *Indiens* la cultivent avec soin. La meilleure est celle qui croît aux environs de *Cuzco*. Il s'en fait un grand commerce, particulièrement aux lieux où l'on exploite des Mines; car les *Indiens* ne sauroient travailler si cet aliment leur manquoit; c'est pourquoi les Propriétaires des Mines ont soin de leur en fournir tant qu'ils veulent, en rabattant sur leur salaire journalier.

La *Coca* est absolument la même Plante que celle qui est connue dans les *Indes* Orientales sous le nom de *Bettel*. Il n'y a aucune différence ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait. Elle a les mêmes propriétés, & les *Indiens* Orientaux n'en font pas moins friands que ceux du Pérou & de *Popayan*. Mais dans le reste de la Province de *Quito*, non seulement cette Plante ne croît point, mais même les *Indiens* n'en font aucun cas.

Dans le Bailliage ou *Partido* de *Pasto*, qui est le plus méridional de ce Gouvernement, il y a certains Arbres d'où l'on voit suinter continuellement une gomme ou résine appelée *Mopamopa*: on s'en sert pour faire toute sorte de laque ou vernis en bois. Ce vernis est si beau & si durable que l'eau bouillante même ne peut ni le ternir, ni le détacher. La manière de l'appliquer consiste à mettre dans la bouche un morceau de la résine, & l'ayant délayée avec la salive on y passe le pinceau, après quoi l'on prend la couleur que l'on veut avec le même pinceau, & on l'applique sur le bois, où elle forme un vernis permanent & aussi beau que la laque de la *Chine*. Les Ouvrages que les *Indiens* vernissent ainsi, font d'un bon débit à *Quito*, où l'on en est fort curieux.

*Popayan* est un des Pays de la Province de *Quito* qui fait le plus de commerce, c'est le chemin par où elle reçoit les Etoffes & autres marchandises d'*Espagne* qui passent de *Carthagène* à *Popayan* & de-là à *Quito*. De manière que *Popayan* est l'Echelle de tout ce commerce, qui se répand de-là dans les Corrégimens de toute la Province. Outre ce négoce qu'on peut appeller passager, il a un trafic réciproque avec *Quito*, lequel consiste

fiste en Mules & Bêtes à cornes, qu'il envoie en échange pour des *Bayétes*, *Pagnes* &c. Le Commerce actif consiste en Bœuf fumé ou séché, Jambons, Tabac en feuille, Saindoux, Eau-de-vie de canne, Fil de coton, de la Pite, des Rubans, & autres menues marchandises qu'on transporte au *Choco*, où elles sont échangées pour de l'Or. On apporte de *Santa Fé* à *Popayan* du Tabac en poudre qui se fabrique à *Gunjar*, & l'on en rapporte des *Draps* & des *Bayétes* des Fabriques du Pays. Il y a encore un autre commerce; c'est le Change de l'Argent contre de l'Or: car ce dernier étant en abondance dans le Pays, & le premier y étant rare, on y apporte de l'Argent pour acheter de l'Or, qui étant ensuite converti en Doublons procure un profit considérable. La même chose se pratique au *Choco* & à *Barbacoas*, où l'on est dans le même cas.

La Ville de *Popayan* étant comme le centre de tous ces différens commerces, est aussi le lieu où sont les plus fortes bourses du Pays. On y compte cinq à six habitans riches de 100 mille *Pesos* & au-delà; environ vingt depuis quarante jusques à quatre-vingt-mille, & beaucoup d'autres un peu au-dessous. Je ne comprends point ici les Biens fonds ou *Haciendas*, ni les Mines dont ce Pays abonde. Celles-là quant à leurs productions & au climat ne diffèrent pas de celles de la même Province, dont nous avons parlé.

A l'Ouest de la *Cordillere Occidentale des Andes* est le Gouvernement d'*Atacames*, qui confine de ce côté-là avec la Jurisdiction des Corrégiemens de *Quito*, & de *St. Michel de Ibara*, au Nord avec le Bailliage de *Barbacoas* du Gouvernement de *Popayan*; à l'Occident avec les côtes de la Mer du Sud; & au Midi avec les Terres de *Guayaquil*, de maniere qu'il s'étend le long de la côte depuis l'Île de *Tumaco* & la Plage de *Heusmal* qui est par 1½ deg. à peu près de Latitude Boréale, jusques à la Baye des *Caraques* & les Montagnes de *Baïme*, qui sont par les 34 min. de Latitude Australe.

Le Pays qui compose le Gouvernement d'*Atacames* a été longtems inculte, & en partie inconnu; car après que *Sébastien de Belalcazar* en eut fait la conquête, on le négligea entièrement; soit parce que les *Espagnols* furent plus occupés à de nouvelles conquêtes qu'à faire valoir celles qu'ils avoient déjà faites; soit que le Pays même leur parût moins propre que celui des Montagnes à nourrir des Colonies; soit enfin parce qu'ils le croyoient ingrat, stérile, mal-sain. On se contentoit d'envoyer des Curés de *Quito* pour instruire les Naturels du Pays, mais sans établir parmi eux aucune police semblable à celle qu'on voyoit régner parmi les autres *Indiens*.

parmi lesquels il y avoit des Colonies *Espagnoles*. Ainsi ces Peuples devenoient *Chrétiens*, mais restoient dans toute la rusticité & la barbarie qu'on peut se figurer dans des gens privés de tout commerce raisonnable qui pût les civiliser, ne sortant de leurs Forêts que pour aller vendre à *Quito* leurs Denrées, l'*Agi* & l'*Achot*. Quand ils arrivoient dans cette Ville ils étoient dans un étonnement inexprimable, en voyant un si grand concours de gens dans un même lieu. C'étoit en effet une chose merveilleuse pour des gens qui ne connoissoient que leurs pauvres chaumières, qui étoient toujours renfermés dans des Bois, bornés par des Montagnes, dispersés çà & là, & vivant parmi les Bêtes féroces.

Quoique le Pays d'*Atacames* fût ainsi abandonné, même depuis que ses habitans s'étoient soumis à la Foi *Chrétienne*, & à l'obéissance des Rois d'*Espagne*, on ne laissoit pas de sentir l'importance de cette acquisition & la nécessité d'y former des établissemens, pour en faire l'Echelle du Commerce entre *Quito* & le Royaume de *Tierra-Firme*, & remédier à l'incommodité de le faire par la voye de *Guayaquil*, voye trop longue & qui apportoit un préjudice considérable à ce Commerce, & le rendoit presque impraticable; au-lieu qu'en établissant des *Espagnols* à *Atacames*, la communication devenoit plus aisée entre *Tierra-Firme* & *Quito*, dont la Province pouvoit fournir ce Royaume des Denrées dont elle abonde, & recevoir de celui-ci avec la plus grande facilité toutes les Marchandises d'*Europe* dont elle a besoin.

Ces considérations furent cause qu'en 1621 on conféra l'emploi de Gouverneur d'*Atacames* & Riviere des *Emeraüdes* à *Paul Durango Delgadillo*; qui, quelques années auparavant, avoit fait un accord avec le Marquis de *Montes-Claros* alors Viceroi du *Pérou*, par où il s'étoit engagé d'ouvrir un chemin entre la Ville de *St. Michel de Ibarra*, & la Riviere de *Santiago*, l'une de celles qui traversent le Pays de ce Gouvernement; mais n'ayant pu y réussir après bien du travail, on donna sa place à *Francisco Perez Menacho* en 1626. Ce nouveau Gouverneur n'eut pas un meilleur succès que le précédent.

A ces deux-là succéda *Jean Vincencio Justiniani*, qui abandonnant le plan de ses Prédecesseurs résolut d'ouvrir le chemin par la Riviere de *Mirra*, mais il ne réussit pas mieux que les autres; & *Hernando de Soto Calderon*, qui lui succéda en 1713, fut aussi malheureux. Les choses resterent en cet état jusqu'en 1735, que *Don Pedro Vincent Maldonado* prenant sur lui le succès de cette affaire, fut revêtu de l'emploi de Gouverneur avec les mêmes avantages & prérogatives dont avoient joui ses prédécesseurs.

Ce



Ce Seigneur fut plus heureux que ceux-là, & par ses soins la communication fut ouverte & assurée en 1741, depuis *Quito* jusqu'à la Rivière des *Émeraüdes* en droiture. Et ayant rendu compte de tout à l'Audience de *Quito* il en fut approuvé, après quoi il repassa en *Espagne* pour demander que le Gouvernement lui fût confirmé, & qu'on lui accordât les grâces & les récompenses qui lui avoient été promises. Le Conseil des *Indes* satisfait de sa conduite, trouva ses demandes justes, & en ayant parlé à Sa Majesté, il fut décidé qu'il seroit confirmé dans le Gouvernement, ce qui fut exécuté en 1746; & l'année suivante 1747 *Atacames* fut érigé formellement en Gouvernement par Lettres Patentes, & *Don Pedro Vincent Maldonado* est le premier qui l'ait possédé avec les honneurs & les distinctions conformes à cette Dignité \*.

Les Villages & autres Lieux compris actuellement dans le Gouvernement d'*Atacames* sont petits & pauvres. Ils se ressentent encore du défaut de commerce où tout le Pays a été; mais par le changement dont on commence à éprouver les avantages, & par le zèle du Gouverneur, on doit espérer que dans peu de tems les affaires changeront de face. La fertilité du Pays à l'égard des Denrées qui lui sont propres, contribuera beaucoup à y attirer des Colons, & la communication ouverte entre *Quito* & le Royaume de *Tierra-Firme* y fera fleurir le commerce. En attendant on y compte 20 Villages, cinq sur les côtes maritimes de sa juridiction, lesquels sont les premiers de la liste suivante, & les autres dans l'intérieur du Pays.

|                                        |                              |
|----------------------------------------|------------------------------|
| I. <i>Tumaco.</i>                      | XI. <i>Tambillo.</i>         |
| II. <i>Tola.</i>                       | XII. <i>Niguas.</i>          |
| III. <i>St. Mathieu des Émeraüdes.</i> | XIII. <i>Cuchillafta.</i>    |
| IV. <i>Atacames.</i>                   | XIV. <i>Mindo.</i>           |
| V. <i>La Cmoa.</i>                     | XV. <i>Tambe.</i>            |
| VI. <i>Lachas.</i>                     | XVI. <i>Cocaniguas.</i>      |
| VII. <i>Cayapas.</i>                   | XVII. <i>Canfa-Coto.</i>     |
| VIII. <i>Inta.</i>                     | XVIII. <i>Santo Domingo.</i> |
| IX. <i>Gualéa.</i>                     | XIX. <i>San Miguel.</i>      |
| X. <i>Nanégal.</i>                     | XX. <i>Nono.</i>             |

Les

\* Monsieur *Maldonado* n'a pas joui longtems de sa nouvelle Dignité; peu de tems après en avoir été revêtu, il mourut à *Londres*, fort regretté de ceux qui avoient eu l'avantage de le connoître: à un mérite des plus distingués il joignoit des connoissances peu communes, & travailloit continuellement à en acquérir de nouvelles, qui le missent de plus en plus en état d'être utile dans son Gouvernement, dont il se proposoit d'aller prendre possession au-plutôt. Not. du Trad.

Les habitans des cinq premiers Villages sont *Espagnols, Métifs, Nègres*, & d'autres gens issus du mélange de ceux-là. Le quinze autres n'ont pour habitans que des *Indiens*, & très-peu d'*Espagnols* & de *Mulâtres*. Pour le Gouvernement Spirituel il y a onze Curés *Doctrinaires*, qui résident constamment dans les principaux Villages, & assistent les autres comme étant des annexes de ceux-là.

A *Atacames* le climat est le même qu'à *Guayaquil*, & la terre y produit les mêmes Denrées. Dans quelques endroits le terroir est meilleur, parce qu'étant plus élevé, il n'est pas exposé en Hiver aux inondations que les débordemens des Rivières causent à *Guayaquil*; aussi le Cacao qu'il produit ayant toute l'humidité nécessaire sans être entièrement noyé, est d'une qualité supérieure & beaucoup plus huileux. On y recueille aussi beaucoup de Vanille, d'Achot, de Salse-pareille, & de l'Indigo bâtard\*. On y fait aussi beaucoup de Cire. Les Montagnes y sont couvertes d'Arbres de haute futaye, si serrés qu'on ne peut les traverser. Ces arbres sont, comme ceux des Montagnes de *Guayaquil*, propres les uns pour bâtir des maisons, les autres pour la bâtisse des Vaisseaux.

#### C H A P I T R E IV.

*Description des Gouvernemens de Quixos, de Macas, & de Jaen de Bracamoros, avec une idée abrégée de la découverte & de la conquête qui en furent faites.*

A Près le Gouvernement de *Popayan*, dont nous avons traité dans le Chapitre précédent, vient celui de *Quixos* & *Macas* vers le côté oriental de la *Cordillere des Andes*. Ce Gouvernement doit être considéré comme divisé en deux Bailliages, celui de *Quixos*, qui comprend la partie septentrionale du Gouvernement, & celui de *Macas* qui en fait la partie la plus méridionale. Entre deux est le Pays de *Canelos*. Je traiterai de l'un & de l'autre séparément, en commençant par *Quixos*. Celui-ci est borné au Nord par le Territoire de *Popayan*, à l'Orient par la Rivière d'*Aguarico*, & à l'Occident par les Corrégimens de *Quito* de *Latacunga* & de *St. Michel de Ibarra*, dont il n'est séparé que par les *Cordilleres* de *Cotacachi* & de *Cayamburo*. Le Pays de *Quixos* fut découvert & reconnu par *Gonzale Diaz de Pineda* en 1536. Ce *Gonzale Diaz de Pineda* étoit un des Capitaines

\* Les *Espagnols* l'appellent *Terra de Tinta Anil*. N. D. T.

taines que *Belalcazar* envoya pour reconnoître le cours de la grande Rivière de la *Madeleine*, & les Pays voisins de celui qu'on venoit de soumettre, pendant que lui-même étoit occupé à fonder *Popayan*. *Gonzale Diaz* fut choisi pour aller du côté du Midi, où il trouva le Pays de *Quixos*; & ayant remarqué qu'il y avoit beaucoup de Mines d'Or, & même des Arbres qui portent la Canéle, il s'en retourna fort satisfait, & informa les siens de tout ce qu'il avoit vu, & dont il avoit pu s'instruire chemin faisant. C'est ce qui donna lieu à l'entrée qu'y fit en 1539 *Gonzale Pizarro*, alors Gouverneur de *Quito*; mais cette expédition ayant mal tourné, la conquête de ce Pays resta suspendue jusqu'en 1559, que *Don Andrés Hurtado de Mendoza* Marquis de *Cannete*, alors Viceroi du Pérou, ordonna à *Gil Ramirez Davalos* de marcher pour réduire les *Indiens* du Pays en question, & y former des établissemens. Ce Général exécuta heureusement sa commission, & fonda la Bourgade de *Baëza*, qui devint la Capitale du Gouvernement en 1559, & qui fut suivie des Villes & Villages qui subsistent encore, & qui ne se sont point du tout accrus ni améliorés depuis leur fondation.

La Bourgade de *Baëza*, malgré l'avantage qu'elle a eu d'avoir été la première Peuplade de ce Pays, & la résidence des Gouverneurs, est toujours restée dans son état de médiocrité; parce que les Villes d'*Avila* & d'*Archidona*, ayant ensuite été bâties, attirèrent toute l'attention des Chefs, qui laissèrent *Baëza* comme ils l'avoient trouvée. Mais ces deux Villes qui furent alors décorées du titre de Cité, ne sont jamais parvenues à un état digne de ce titre, & leur première enceinte est restée telle qu'elle étoit au commencement. Ce qu'on ne peut attribuer qu'à la nature du Pays, qui n'étant pas comparable à celui de *Quito* pour la douceur du climat, la fertilité & les commodités de la vie, n'a pu attirer des gens à qui il étoit libre de mieux choisir. *Baëza* loin de s'agrandir a diminué de telle sorte, que ce n'est présentement plus qu'un Hameau de huit ou neuf maisons de paille, habitées par une vingtaine de personnes de tout âge. Ce Hameau est une annexe de celui de *Papallacta*, auquel un troisième est encore annexe, c'est celui de *Maspu*. Ces trois Hameaux ne font qu'une Paroisse, dont le Curé demeure à *Papallacta*. Le Gouverneur ne fait plus sa résidence à *Baëza*, mais à *Archidona*.

*Archidona* n'a que le nom de Cité, qui la distingue d'un Bourg médiocre. Elle est située par 1 degré & quelques minutes au Sud de l'Equinoxial, & environ 1 deg. 50 min. à l'Orient du Méridien de *Quito*. Ses maisons sont de merrein, couvertes de pailles, habitées par 650 à 700 personnes



nes de tout âge, tant *Espagnols* qu'*Indiens*, *Nègres*, *Métifs*, & *Mulâtres*. Il n'y a qu'un Curé, dont la Jurisdiction Spirituelle s'étend sur les Villages de *Misagualli*, de *Tena*, & de *Napo*. Ce dernier tient son nom d'une Riviere ainsi appellée, sur le bord de laquelle il étoit situé. Ce voisinage a été funeste à ce Village; car le 30 de *Novembre* 1744 le Volcan de *Cotopacsi* ayant recommencé à crever, & fait couler une prodigieuse quantité de neige fondue par ses flammes, la Riviere en fut si enflée qu'elle sortit de son lit & rasa le Village, comme si jamais il n'y en avoit eu. Nous parlerons de ce Volcan.

*Avila* est une Ville située par les 00 deg. 40 min. de *Latitude* Australe, & environ par les 2 deg. 20 min. à l'Orient de *Quito*. Elle est encore plus petite que la précédente. Les maisons y sont bâties de-même, & il y a à peine 300 habitans tant grands que petits. Il y a aussi un Curé qui dirige encore six Villages, dont quelques-uns sont aussi grands que la Ville. Ces Villages sont

I. *La Conception*.

IV. *Motté*.

II. *Loreto*.

V. *Cota Pinni*.

III. *San Salvador*.

VI. *Santa Rosa*.

Les lieux dont nous venons de parler, forment la partie la plus considérable du Gouvernement de *Quixos*. Mais il comprend encore les Villages des Missions de *Succambios*, dont le Chef-lieu est celui de *St. Miguel*. Au commencement de ce siècle ces Villages étoient au nombre de dix, mais aujourd'hui ils sont réduits à cinq, savoir,

I. *San Diego de los Palmares*.

IV. *San Christoval de los Taguages*.

II. *St. Francisco de los Curiquaxes*.

V. *San Pedro de Alcantara de la Coca*, ou *Nariguera*.

III. *St. Joseph de Abuccées*.

Les habitans des deux Villes, & des Villages, vivent dans des appréhensions continuelles, & sont toujours pour ainsi dire les armes à la main pour défendre leurs maisons, & leurs *Chacarés* ou Biens de campagne, contre les fréquentes invasions des *Indiens* infidèles, qui environnent tellement le Pays, que chaque Village est menacé de la part de ces Barbares qui habitent dans son voisinage. Ces *Indiens* sont aussi différens de nation & de langage que nombreux. Toutes les fois que les habitans ont pris les armes pour les repousser, ils n'ont eu d'autre avantage que d'être entrés sur leurs terres, & d'y faire quelques prisonniers, après quoi il a fallu s'en retourner comme on étoit venu, sans aucun butin; car ces Peuples ne possédant rien, & n'estimant rien de ce que les autres hommes estiment, portent toutes leurs richesses avec eux: quand ils se-

voient

voient poursuivis d'un côté, ils passent dans un autre; & quand les nôtres se sont retirés & que le danger est passé, ils reviennent sur leurs pas & recouvrent le Pays, qu'ils trouvent tout aussi inculte qu'ils l'avoient laissé. Ils se rapprochent peu à peu des Villages *Espagnols*, & quand ils remarquent que les habitans ne sont point sur leurs gardes, ils les attaquent subitement & pillent tout ce qu'ils peuvent. Ce danger où les deux Villes sont exposées, a été, indépendamment du climat, une des principales raisons qui a empêché leur accroissement.

L'air est fort chaud dans tout ce Pays, & les pluies y sont continuelles. La seule chose en quoi il diffère de celui de *Guayaquil*, de *Portobelo*, & autres de la même espèce, c'est que l'Été n'y est pas si long. Du reste on y souffre les mêmes incommodités, & l'on y est sujet aux mêmes maux. Le Pays en soi est montagneux, fourré de Bois épais & d'Arbres prodigieusement gros, parmi lesquels on voit des Caneliers, surtout vers la partie méridionale & à l'occident. Ces Caneliers furent découverts par *Gonzalez Diaz de Pineda*, & furent cause qu'on donna aux terroirs qui les produisent le nom de *Canelos*, qu'ils conservent encore. On tire une certaine quantité de cette Canéle, qui est consumée tant dans la Province de *Quito*, que dans les Vallées. Cette Canéle n'est pas si bonne que celle des *Indes Orientales*, mais à cela près elle lui ressemble beaucoup dans tout le reste. L'odeur, la grosseur du tuyau & son épaisseur, ne diffèrent pas de celle-là; quant à la couleur, la Canéle de ce terroir-ci est d'un brun plus foncé. La plus grande différence est dans le goût. Celle de *Quixos* est plus piquante, & n'a pas la délicatesse de celle d'*Orient*. La feuille est parfaitement semblable, & a une odeur aussi excellente que l'écorce: la fleur & la graine surpassent celle d'*Orient*: l'odeur de la fleur n'a rien de comparable, vu l'abondance des particules aromatiques qu'elle enferme. C'est ce qui fait croire avec assez de fondement, que si ces Arbres étoient cultivés, la Canéle pourroit se perfectionner au point que si elle n'effaçoit pas celle de *Ceylan*, elle ne lui seroit point inférieure.

Les autres Denrées que produit ce terroir, sont les mêmes que celles que produisent tous les Pays où le climat est pareil à celui-ci; & ainsi on y recueille des Fruits, des Racines, des Légumes; mais le Bled, l'Orge & autres semblables Grains qui requièrent un climat froid, n'y viennent pas bien.

Le Bailliage de *Macas*, qui est le second de ce Gouvernement, est borné à l'Orient par les Terres du Gouvernement de *Maynas*; au Sud par celles de *Bracamoros* & d'*Yaguarfongo*; & à l'Occident la *Cordillere* Orientale

tale des *Andes* le sépare des Corrégimens de *Riobamba* & de *Cuenca*. Le Lieu principal est décoré du titre de Cité de *Macas*, qui est le nom qu'on donne communément à tout le Pays, plus connu aujourd'hui sous cette dénomination que sous celle de *Seville de l'Or* qu'on lui donnoit anciennement. Cette Ville est par les 2 deg. 30 min. de Latitude Australe, 40 min. à l'Orient de *Quito*. Elle est si peu de chose qu'à peine y compte-t-on 130 maisons de merrein couvertes de chaume; & quand on dit qu'il y a 1200 âmes, cela doit s'entendre de toutes les personnes qui vivent dans le ressort de ce Bailliage, & qui en général sont *Métifs* ou *Mulâtres*, y ayant très-peu d'*Espagnols*. Huit autres Villages appartiennent encore à ce Gouvernement. En voici les noms.

- |                                  |                       |
|----------------------------------|-----------------------|
| I. <i>San Miguel de Narbaes.</i> | V. <i>Zunna.</i>      |
| II. <i>Barabonas.</i>            | VI. <i>Payra.</i>     |
| III. <i>Tuquipa.</i>             | VII. <i>Copúeno.</i>  |
| IV. <i>Juan Lopez.</i>           | VIII. <i>Aguayos.</i> |

Tous ces Villages sont sous le Gouvernement Spirituel de deux Curés, dont l'un demeure dans la Ville & a les quatre premiers Villages pour annexes; l'autre demeure à *Zunna*, & est Curé de ce lieu & des trois autres. Lorsqu'on fit la conquête de ce Pays il étoit fort peuplé, & si riche qu'on donna à la Capitale le nom de *Seville de l'Or*; mais il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir de cette opulence. Cette décadence est venue d'un soulèvement des *Indiens* du Pays, lesquels après avoir juré obéissance aux Rois d'*Espagne*, prirent tout d'un coup les armes, s'emparèrent de la Ville de *Logronno* & d'un Village nommé *Guamboya*, appartenant à cette Jurisdiction, & très-riches. Cette révolte ruina tellement le Pays, qu'on n'y voit aujourd'hui d'autre monnoye que les Marchandises & les Denrées qu'il produit, & que les habitans sont obligés de troquer, pour avoir des provisions de bouche & autres marchandises dont ils ont besoin.

*Macas* est trop près de la *Cordillere des Andes*, pour que son climat ne soit pas différent de celui de *Quito*. En effet outre que c'est aussi un Pays de Montagnes, on y remarque suffisamment la différence qu'il y a entre les deux Saisons de l'année les plus éloignées l'une de l'autre. Autant que le terroir de *Macas* est différent de celui des Corrégimens de la Province de *Quito*, autant y a-t-il de différence par rapport aux Saisons. Ainsi l'Hiver commence-là au mois d'*Avril*, & dure jusqu'en *Septembre*, qui est le tems où l'on a l'Été dans les Pays qui sont entre les *Cordilleres*; & à *Macas* c'est en *Septembre* que l'Été commence; car c'est alors qu'on y jouit



jouit de la fraîcheur des vents de Nord, d'autant plus frais qu'ils ont passé sur la neige de ces hautes Montagnes. Le Ciel est ferein, la terre a un air de gayeté qui en inspire aux hommes; on est enfin délivré des incommodités de l'Hiver, qui ne sont pas moins insupportables ici qu'à *Guayaquil*.

Le terroir est fertile en Grains & autres Denrées qui demandent un climat chaud; mais ce qu'on y cultive le plus, c'est le Tabac, dont y fait d'abondantes récoltes. On en fait des rouleaux que l'on envoie au *Pérou*, où il est fort estimé. Les Canes de Sucre y viennent bien, ainsi que le Coton; mais ils ne sèment de l'un & de l'autre qu'autant qu'il leur en faut pour leur usage, n'étant pas peu embarrassés à garantir leurs biens des courses que font les *Indiens* guerriers pour les détruire: car ces pauvres habitans sont aussi environnés de ces Barbares que ceux de *Quixos*; & quand ils les croient loin, c'est alors qu'ils les ont sur les bras. De-là vient qu'il faut presque toujours avoir les armes à la main pour repousser leurs insultes.

Parmi les Arbres & les Plantes qui couvrent tout ce Pays on trouve le *Storax*, qui est un Arbre dont la gomme répand une odeur bien supérieure à toutes les autres. Cette Gomme ou Résine est assez rare, parce que les lieux où les arbres croissent étant un peu écartés des habitations, il est dangereux d'y aller à cause des *Indiens Bravos* qui se cachent quelquefois entre les arbres, & sont à l'affut comme des bêtes féroces. La même chose arrive à l'égard de la Poudre d'azur qu'on y trouve en divers endroits bien qu'en petite quantité, mais il y en a d'une qualité admirable.

Dans le terroir de la dépendance de *Macas* on rencontre aussi des Caneliers, & selon le rapport que m'en fit le Curé de *Zunna*, *Don Juan Joseph de Loza y Acunna*, personnage de mérite & savant dans l'Histoire Naturelle, la canèle qu'on en tire est d'une qualité supérieure à celle de *Ceylan*, qu'on distingue à *Macas* par le nom de *Canèle de Castille*. C'est ce qui m'a été confirmé par d'autres personnes intelligentes. Cette *Canèle de Macas* n'est pas peu différente de celle de *Quixos*. Il paroît par le témoignage de ces mêmes personnes, que ce qui rend la première si excellente, c'est que l'arbre qui la produit se trouve à *Macas* dans des lieux découverts, exempt de l'ombrage des autres arbres qui lui peuvent dérober les rayons du Soleil, & débarrassé des racines étrangères qui pourroient lui prendre la nourriture nécessaire pour donner au fruit la perfection requise. Cette conjecture est confirmée par l'expérience qu'on a faite d'un Canelier planté par hasard ou à dessein dans le terroir de la Ville même de *Macas*, duquel on a tiré une écorce fort supérieure à celle d'O-

rient tant pour le goût que pour l'odeur; soit que réellement elle fût meilleure, soit parce qu'étant fraîche elle n'avoit pas eu le tems de perdre ses particules aromatiques. La fleur de ce Canelier avoit une odeur qui surpasse encore celle de l'écorce.

On tire beaucoup de *Copal* du terroir de *Macas*, on y trouve aussi de la Cire sauvage appelée par les habitans *Cera de palo*, qui n'est pas bonne; car outre qu'elle est rouge, elle ne se durcit point, & répand une odeur très-désagréable. Celle de *Guayaquil* & des Vallées a les mêmes défauts, & toutes les Cires de ces Pays ne valent pas celle d'*Europe*; aussi les Abeilles font-elles un peu différentes. Celles de ce Pays sont beaucoup plus grosses que celles d'*Europe*, elles sont presque noires; mais peut-être la cire n'en feroit-elle pas plus mauvaise, si l'on y savoit l'art de la nettier, & de la préparer comme on fait en *Europe*. Du-moins si elle n'égaloit pas celle-là en tout, elle pourroit acquérir plus de consistance.

IV. Le Gouvernement de *Jaen* est le terme de la Jurisdiction de l'Audience de *Quito* du côté du Sud, & suit celui de *Macas*. Le Pays de ce Gouvernement fut découvert & conquis par *Pedro de Vergara*, à qui *Hernando Pizarro* confia cette commission en 1538. Ensuite *Juan de Salinas* entra dans ce Pays avec le titre de Gouverneur, & ce fut alors qu'on s'y établit formellement; car le nouveau Gouverneur ayant apaisé les soulèvemens des *Indiens*, & engagé ces Peuples à se soumettre, rien ne l'empêcha d'y jeter les fondemens des principales Peuplades qu'on y voit encore, mais si chetives qu'elles ne valent pas mieux que celles de *Macas* & de *Quixos*. Quelques-unes ont le titre pompeux de Cité, & le conservent encore; mais c'est plutôt pour jouir des privilèges qui y sont attachés, que pour donner l'idée d'une grandeur qu'elles n'ont pas.

Anciennement ce Gouvernement étoit connu sous les noms d'*Iguarsongo* & de *Pacamoros*, dont on a fait par corruption *Yaguarsongo*, & *Bracamoros*; c'étoient les noms qu'il avoit sous *Juan de Salinas*. On continua pendant plusieurs années à l'appeller ainsi, jusqu'à ce que les *Indiens* des deux districts s'étant soulevés, détruisirent les principaux lieux, & ceux qu'ils épargnèrent après avoir resté près d'un siècle dans l'état misérable où ils sont encore, s'unirent à la Ville de *Jaen*, le tout ensemble formant un Gouvernement sous le nom de *Jaen de Bracamoros*, & le titre de Gouverneur d'*Yaguarsongo* passa aux Corrégidors de *Loja*, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le surnom de *Bracamoros* a été ajouté à *Jaen* à-cause de la réunion des Peuplades de *Pacamoros* ou *Bracamoros* à cette Ville, laquelle fut fondée  
en

en 1549. par *Diego Palomino*, dans la Jurisdiction de *Chaca-Inca* appartenante à la Province de *Chuquimayo*. C'est dans *Faen* que réside le Gouverneur du Pays. La Ville est située sur la rive boréale de la Riviere de *Chinchi*, dans un coude qu'elle forme en se dégorgeant dans le *Maranon*. Elle est par les 5 deg. 25 min. de Latitude Australe; & quoique sa Longitude ne soit pas bien certaine, on peut compter qu'elle n'est pas fort éloignée du Méridien de *Quito*, ou qu'elle est sous le même Méridien. Au reste nous ne croyons pas qu'elle mérite une plus ample description, n'étant guere moins petite ni moins pauvre que les Villes de *Macas* & de *Quixos*: il faut pourtant convenir qu'elle est plus peuplée; car on y compte jusqu'à trois ou quatre mille âmes, la plupart *Métifs*, quelques *Indiens*, & très-peu d'*Espagnols*.

Les Peuplades fondées par *Jean de Salinas*, dans son Gouvernement de *Taguarfongo* & de *Bracamoros*, consistoient en trois Villes, qui subsistent encore, aussi dénuées de défense & pauvres que celle de *Faen*. Elles ont conservé jusqu'aujourd'hui les noms qu'elles reçurent d'abord, qui sont, *Valladolid*, *Loyola*, & *Santiago des Montagnes*. Cette dernière est sur les confins du Gouvernement de *Maynas*, & n'est éloignée de *Borja*, Capitale de ce Gouvernement, que par le *Pongo de Manceriche* \*. Outre ces Villes il y a dans le Pays de *Faen de Bracamoros* diverses petites Bourgades dont voici les noms.

- |                        |                        |
|------------------------|------------------------|
| I. <i>San Joseph</i> . | VI. <i>Chinchi</i> .   |
| II. <i>Chito</i> .     | VII. <i>Chyrinos</i> . |
| III. <i>Sander</i> .   | VIII. <i>Pomaca</i> .  |
| IV. <i>Charope</i> .   | IX. <i>Tomependo</i> . |
| V. <i>Pucara</i> .     | X. <i>Chuchunga</i> .  |

Les habitans de tous ces lieux-là sont *Indiens*, à la réserve d'un très-petit nombre de *Métifs*.

Nous avons dit que *Faen* est situé sur le confluent de la *Chinchi* & du *Maranon*, & nous ajouterons que ce dernier Fleuve n'est pas encore navigable en cet endroit, & que pour s'y embarquer il faut descendre depuis *Faen* jusqu'à *Chuchunga*, qui n'est qu'un hameau sur le bord de la Riviere du même nom, & par les 5 deg. 21 min. †. Là on s'embarque pour gagner le *Maranon*. *Chuchunga*, qui est l'Embarcadere de ce Fleuve, est à quatre journées de chemin de *Faen*, selon la maniere de compter du Pays: par où l'on ne doit pas juger de la distance; parce que les difficultés

\* L'Auteur expliquera ci-après ce que c'est que le *Pongo de Manceriche*.

† Latitude observée par Mr. de la Condamine dans son Voyage du *Maranon* l'an 1743.



fiéultés des routes font employer un tems peu proportionné à la distance réelle, & un chemin qu'on pourroit faire ailleurs dans une heure ou deux, coute quelquefois un jour entier dans ce Pays-là.

Le Climat de *Jaen* & de tout le Pays de sa Jurisdiction n'est pas différent de celui de *Quixos*, excepté qu'il est moins pluvieux, & qu'il jouit comme celui de *Macas* de quelque intervalle d'Eté. La chaleur y est plus tempérée, & les autres incommodités ordinaires de l'Hiver y font beaucoup moindres.

Le Pays est fertile en Denrées propres au climat. Il est rempli d'Arbres sauvages, parmi lesquels le *Cacaoyers* croissent & donnent du fruit en abondance, lequel égale en bonté le *Cacao* cultivé; mais on n'en profite guere, vu qu'il s'en consomme très-peu dans le Pays ni aux environs; & que de l'envoyer en *Europe*, les fraix du transport le feroient monter à un prix qui ne permettroit pas de le vendre. C'est pourquoi on le laisse à la discrétion des Singes & autres Animaux, ou se perdre sur les arbres.

Dès le commencement de la conquête & de la découverte de ce Pays, il passoit pour renfermer de grandes richesses; & en-effet on en tiroit beaucoup d'Or, mais cela cessa lors de la révolte des *Indiens*; & l'opinion commune est que cette révolte fut occasionnée par la dureté avec laquelle les *Espagnols* les outroient de travail dans l'exploitation des Mines. Aujourd'hui l'Or qu'on en tire est en petite quantité, encore n'est-ce pas des Mines qu'il vient, mais de ce que les *Indiens* ramassent en lavant le sable des Rivières qui se débordent; par-là ils trouvent des grains, de la poudre & des paillettes d'or, qui leur servent de monnoye pour payer les tributs, ou se pourvoir des choses dont ils ont le plus besoin. Leur indifférence pour ce métal est telle, que quoiqu'ils pussent en amasser beaucoup en continuant à laver du sable, ils ne veulent pas s'en donner la peine; & il n'y a guere que les plus pauvres d'entre eux qui aient recours à ce moyen quand la nécessité les presse. Quant aux *Indiens* Gentils, ou indépendans, ils ne se mettent pas plus en peine de l'Or que de la boue.

Le Gouvernement de *Jaen* est extrêmement fertile en Tabac. La culture de cette plante fait la principale occupation des habitans. Quand ils ont cueilli & séché les feuilles, ils en font des carottes, chacune de cent feuilles, & les préparent avec des bouillons d'Hydromel ou des décoctions de quelques Herbes propres à lui conserver sa force. C'est dans cette forme qu'on le transporte au *Pérou*, dans toute la Province de *Quito* & dans tout le *Chili*, où l'on ne se sert pas d'autre tabac pour fumer

fumer dans des cornets de papier selon la coutume de tous ces Pays. Ce tabac n'est si recherché, qu'à cause de la préparation qu'on lui donne en l'humectant dans cette décoction à mesure qu'on le forme en carottes : car par-là il rend une fumée plus forte & d'un goût particulier, en un mot telle qu'on la souhaite pour cet usage. Le Coton croît abondamment dans ce terroir, & l'on y élève beaucoup de Mules. C'est dans ces trois articles que consiste tout le commerce que ce Pays fait avec les Corrégiemens de la Province, & les autres Contrées du Pérou.

Dans les Pays du Gouvernement de *Jaen de Bracamoros*, de *Quixos* & de *Macas*, il y a une quantité étonnante de Bêtes féroces des mêmes espèces dont on a parlé en traitant de Pays semblables à ceux-là pour le climat. Outre les Tigres, on y voit des *Lions* bâtards \*, des Ours, des *Dantes* ou *Gran Bestias*. Ces trois espèces ne sont pas communes dans les autres Pays dont il a été fait mention, & c'est le voisinage des Cordillères qui fait que ces animaux se trouvent plus ordinairement dans ces campagnes ; car portés de leur naturel à vivre dans des lieux froids, ils ne laissent pas de descendre quelquefois de ces Montagnes voisines, & de venir dans des Pays où ils ne paroîtroient peut-être point sans ce voisinage. Parmi les Reptiles qu'on voit dans le Pays de *Macas*, il y en a un fort remarquable : c'est un Serpent que les *Indiens* nomment *Curi-Mullinvo*, nom qui lui a été donné à cause d'une peau de couleur d'or & tavelée comme celle des Tigres ; car *Curi* en *Indien* signifie *Or*. Cette peau est toute couverte d'écaillés, & la figure du reptile même est affreuse. La tête est d'une grosseur démesurée, & le corps à proportion. Sa gueule est armée de deux rangs de dents, & de crochets aussi grands & plus aigus que ceux des Chiens ordinaires. Les *Indiens Idolâtres*, pour se donner un air plus terrible & plus vaillant, peignent sur les rondaches ou targuettes dont ils se servent à la guerre, des figures de ce serpent ; qui au reste est si dangereux que quand il mord il en coute sûrement la vie, n'étant pas facile de lui faire lâcher prise quand une fois il a saisi quelqu'un.

\* C'est apparemment l'animal que d'autres Voyageurs appellent *Lion du Pérou*.



## CHAPITRE V.

*Description du Gouvernement de Maynas, & de la Riviere Marañon ou des Amazones. Découverte & cours de ce Fleuve. Rivières qui s'y jettent.*

**A**UX Gouvernemens de *Popayan* & de *Jañ de Bracamoros*, qui font les limites de la Province de *Quito* par le Sud & le Nord, il faut joindre celui de *Maynas*, par lequel cette Province est terminée à l'Orient, & qui est le terme de la Jurisdiction de l'Audience. Je me suis déterminé à dire un mot de ce Gouvernement, parce que voulant traiter du Fleuve des *Amazones*, il m'a paru convenable de donner une idée d'un Pays que ce Fleuve arrose, & qui d'ailleurs entre dans mon plan.

Le Gouvernement de *Maynas* s'étend vers l'Orient, & suit immédiatement ceux de *Quixos* & de *Jañ de Bracamoros*. C'est dans son territoire que prennent leurs sources les différentes Rivières, qui après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent & forment entre elles la fameuse Rivière des *Amazones* ou *Marañon*. Les Rives de celle-ci & de plusieurs autres qui lui rendent le tribut de leurs eaux cristallines, entourent ce Pays & le traversent. Au reste ses limites au Nord & au Sud sont si peu connues, que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il se perd dans les terres habitées par les *Indiens* Infidèles; ce qu'on en fait de plus ne peut être que sur le rapport des Jésuites, qui sont chargés du Gouvernement Spirituel des Nations Barbares qui l'habitent. A l'Orient il confine aux terres des *Portugais*, & est borné par la fameuse Méridienne ou *Ligne de séparation*, qui limite également les possessions des Couronnes d'*Espagne* & de *Portugal* en *Amérique*.

Comme le Fleuve des *Amazones* est ce qu'il y a de plus remarquable dans le Gouvernement de *Maynas*, je passe à la description particulière de ce Fleuve, laquelle contiendra en même-tems le détail de ce Gouvernement, vu la liaison qu'il y a entre ce Pays & ce Fleuve; & pour ne rien laisser à désirer à la curiosité du Lecteur sur un sujet d'autant plus intéressant qu'il est peu connu, & d'autant plus difficile à connoître qu'il est plus éloigné, je diviserai cette matière en trois paragraphes que je renfermerai dans ce Chapitre.

§. I. Où il est parlé des Sources du *Marañon*, & de diverses Rivières qui grossissent ce Fleuve; du cours qu'il a, & des divers noms sous lesquels il est connu.



Il en est du Fleuve des *Amazones* comme d'un grand & puissant Arbré que nourrissent une infinité de racines, sans que l'on puisse dire précisément quelle est sa racine primitive, & celle dont il tire son origine. En effet il est bien difficile de décider quelle est la première & la principale source d'un Fleuve qui en a tant, & de la lui assigner dans le Pérou, tandis que tant d'autres Rivières sortant des *Cordillères*, & grossies par les neiges & les glaces qui se fondent dans leurs eaux, vont former un Fleuve qui dans son principe ne mérite pas même le nom de Rivière.

Les racines, ou pour parler plus proprement, les sources de ce grand Fleuve sont en si grand nombre, qu'on peut, sans craindre de se tromper, en compter autant qu'il y a de Rivières qui descendent de la *Cordillère orientale des Andes*; depuis le Gouvernement de *Popayan*, où sont les sources de la Rivière de *Caguète* ou *Tupura*, jusqu'à la Province ou Corrégiment de *Guanuco*, à 30 lieues ou environ de *Lima*. Toutes les eaux qui descendent de cette partie orientale de la *Cordillère* croissant à mesure qu'elles s'éloignent de leurs faibles sources, & qu'elles reçoivent d'autres eaux, forment ces Rivières considérables, qui se réunissant dans un terrain plus spacieux, composent cet immense Fleuve de *Marañon*, dont nous traitons ici. Les unes traversant plus de Pays tirent leurs sources de plus loin, les autres venant de plus près sont grossies par une plus grande quantité de ruisseaux, & suppléent par-là à ce qui leur manque du côté de leur cours, & égalent celles qui viennent de plus loin; desorte qu'on ne peut décider plutôt pour l'un que pour l'autre, & que bien loin de vouloir prononcer ici définitivement sur cette question, je me contenterai de nommer les Rivières qui parcourent une plus grande étendue de Pays, & celles qui tombant en cascade des Montagnes des *Andes*, grossissent leurs eaux en peu de tems, & se précipitent avec tant de force & de rapidité, qu'elles semblent vouloir devancer celles-là, & les recevoir dans le lit commun dont elles sont déjà en possession. Après cela je laisserai à chacun la liberté de juger de la véritable source du *Marañon*, selon qu'il y trouvera plus de raison & de probabilité.

L'opinion la plus généralement reçue aujourd'hui touchant la source la plus reculée du Fleuve des *Amazones*, est celle qui la place dans la Sénechauffée ou Corrégiment de *Tarma*, prenant le commencement de son cours dès la *Lagune* ou Lac de *Lauricocha*, près de la Ville de *Guanuco*, par les 11 degrés ou environ de Latitude Australe. De-là il coule au Sud à la hauteur de presque 12 degrés, traversant le Pays appartenant à ce Corrégiment, & tournant insensiblement vers l'Orient, il passe par les

Terres de *Yauxa*. Ensuite il tourne au Nord après avoir passé à l'orient de la *Cordillere des Andes*, & laissant à l'occident les Provinces de *Moyobamba* & de *Chacha-Poyas*, il continue son cours jusqu'à la Ville de *Jaen*, qui est, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, par les 5 deg. 21 sec. Là il fait un angle ou coude, & poursuit son cours vers l'Orient jusqu'à ce qu'il paye le tribut de ses eaux à l'Océan, par une embouchure qui s'étend en largeur depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'aux deux premiers degrés de Latitude Boréale. Sa longueur depuis la *Lagune de Lauricocha* jusqu'à *Jaen*, est de plus de deux cens lieues, y compris les détours qu'il fait. De-là jusqu'à la Mer où est son embouchure, sa longueur est à l'Orient de 30 degrés de différence dans la Longitude, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut compter à 900 en y comprenant les tours & les détours qu'il fait dans tout cet espace, & environ à 1100 tout l'espace qu'il parcourt depuis la *Lagune de Lauricocha* jusqu'à ce qu'il se perde dans l'Océan.

La branche qui part de *Lauricocha* n'est pas la seule qui vienne de ce côté-là au *Marannon*, & ce n'est pas non plus la plus méridionale de celles qui grossissent ce Fleuve; puisqu'au sud de la même *Lagune*, & non loin d'*Asungaro* est la source de la Riviere qui passe par *Guamanga*. Plus loin dans les Provinces de *Vilcas* & d'*Andaguaylas* il y a deux autres Rivières, qui après avoir coulé quelque tems séparément unissent leurs eaux, & les vont décharger dans la Riviere qui sort de la *Lagune de Lauricocha*. Une autre vient de la Province de *Chumbi-Vilcas*. Enfin celle qui prend sa source le plus au Sud, c'est celle d'*Apurimac*, qui prenant son cours vers le Nord, passe par *Cuzco* non loin de *Lima-Tambo*, & reçoit plusieurs autres Rivières, après quoi il rencontre le *Marannon*, & s'unit avec lui à six-vingt lieues environ à l'orient de l'endroit où celui-ci reçoit la Riviere de *Santiago*. Celle-là est si large & si profonde, qu'on ne sait si c'est elle qui se jette dans le *Marannon*, ou si c'est celui-ci qui se dégorge dans l'*Ucayale* (c'est ainsi qu'on appelle la Riviere d'*Apurimac*, à mesure qu'elle approche du *Marannon*). Les eaux des deux Rivières en s'unissant se heurtent avec tant de violence, que celles de l'*Apurimac* ou *Ucayale* forcent le *Marannon* à changer de cours & à céder au poids qui le heurte, de sorte que ses eaux qui avoient un cours direct, courent en serpentant. Plusieurs croient que l'*Uyacale* est le véritable *Marannon*: ils fondent leur opinion sur ce qu'il est démontré que sa source est la plus éloignée, & que s'il ne surpasse pas il égale du moins en profondeur la Riviere de *Lauricocha*.

Dans l'espace depuis le Confluent du *Marannon* & de la Riviere de *Santia-*

go, où se trouve le *Pongo* de *Manzeriche*, jusqu'à l'embouchure de la Riviere d'*Ucayale*, & presqu'au milieu de cet espace, la Riviere de *Guallaga*, qui prend aussi sa source dans les Cordilleres à l'orient de la Province de *Guamanga*, se jette dans le *Marannon*. Une autre Riviere qui a sa source dans les Montagnes de *Moyo-Bamba* concourt à former le *Marannon* après s'être jointe à la *Guallaga*. La premiere a sur sa rive au milieu de son cours un Village appelé *Llamas*: on croit que c'est-là que s'embarqua *Pedro de Orsua* avec des Troupes pour aller à la découverte du *Marannon*, & pour conquérir les Pays qu'il arrose.

À l'orient de l'*Ucayale*, le *Marannon* reçoit la Riviere d'*Tabari*, & ensuite quatre autres, qui sont l'*Tutay*, l'*Turva*, la *Oséfe* & le *Coari*, qui viennent toutes du côté du Sud, où elles ont leurs sources presque dans les mêmes Cordilleres d'où sort l'*Ucayale*; mais comme les Pays qu'elles traversent sont habités par des *Indiens* idolâtres assez peu connus des *Europagnols*, on ignore la véritable route qu'elles tiennent avant d'entrer dans le *Marannon*. On fait seulement d'après quelques *Indiens*, qu'elles sont navigables en certains mois de l'année. On prétend aussi que quelques personnes ont pénétré dans le Pays en remontant ces Rivières, & ont reconnu à certaines marques qu'elles coulent fort près des Provinces du *Pérou*.

Au-delà de la Riviere de *Coari* en tirant vers l'Orient, celle de *Chuchibara*, autrement *Purus*, tombe dans le *Marannon*, & ensuite la Riviere de *Madere*, qui est une des plus considérables de celles qui se jettent dans ce Fleuve. En 1741 les *Portugais* remonterent cette Riviere si avant, qu'ils vinrent à peu de distance de *Santa Cruz de la Sierra* par les 17 ou 18 deg. de Latitude Méridionale. Depuis le boqueron de la Riviere de *Madere* jusqu'à la Mer, les *Portugais* donnent au *Marannon* le nom de Riviere des *Amazones*, mais de-là au-dessus ils l'appellent *Rio de Salimoes*. Bientôt après la *Madere*, vient la Riviere des *Topayos*, qui est une des plus grandes de celles qui grossissent le *Marannon*. Sa source est dans les Mines du *Bresil*. Enfin les Rivières de *Dos Bocas*, de *Xingu*, de *Tocantines* & de *Muju*. C'est sur le bord oriental de cette dernière qu'est bâtie la Ville de *Gran-Para*. Au-reste toutes ces quatre Rivières ont leurs sources dans les Montagnes du *Bresil*.

Après avoir vu quelles sont les racines les plus éloignées du fameux Fleuve des *Amazones*, & les principales Rivières qu'il reçoit du côté du Sud, reste à parler de celles qui ont leurs sources moins éloignées dans les Cordilleres, & qui dès leur naissance prennent leur cours vers l'Orient, traversant la vaste étendue de cette partie de l'*Amérique*, & de celles enfin qui



viennent du côté du Nord. Nous les nommerons toutes selon l'ordre qu'elles ont entre elles ; en descendant du Midi au Septentrion.

Dans les Montagnes de *Loja* & *Zamora* plusieurs petites Rivières prennent leurs sources, & réunies ensemble forment la Rivière de *Santiago*. D'autres petites Rivières qui viennent des Montagnes de *Cuenca*, forment la Rivière de *Paute*. Celle-ci perd son nom en se joignant à celle de *Santiago*, ainsi appelée à cause de la Ville de ce nom, près de laquelle elle se joint aux deux Rivières qui viennent de *Lauricocha* & d'*Apurimac*. La *Marona* est une Rivière qui prend sa source dans la Montagne de *Sangay*, & passant près de la Ville de *Macas* court au Sud-Est, jusqu'à ce qu'elle rencontre le *Marañon*, auquel elle se joint à environ vingt lieues à l'Orient de *Borja*, Capitale du Gouvernement de *Maynas*.

La *Pastaza* & le *Tigre* ont leurs sources dans les Montagnes du Corrégiment de *Riobamba*, de *Latacunga*, & de *St. Michel de Ibarra*. Les Rivières de *Coca* & de *Napo* viennent de la Cordillère de *Cotopacsi*. Ces deux Rivières, après avoir couru un assez long espace à quelque distance l'une de l'autre, se joignent ensemble, & retenant le nom de *Napo*, se perdent dans le *Marañon*, après avoir parcouru plus de deux cens lieues de pays en droite ligne de l'Occident à l'Orient avec une inclinaison presque imperceptible vers le Sud. Le Pere *Christoval de Acunna*, dont nous parlons ci-après, croit que le *Napo* est le véritable *Marañon* ; parce qu'étant la principale & la plus considérable de toutes ces Rivières, on peut dire que c'est dans celle-ci que les autres se jettent.

Le *Putu-Mayo*, autrement *Ica*, vient des Montagnes du Corrégiment de *St. Michel de Ibarra* & de celles de *Pasto*. Cette Rivière, après avoir parcouru plus de 300 lieues de Pays entre Est & Sud-Est, se jette dans le *Marañon*, beaucoup plus à l'Orient que le *Napo*. Enfin la Rivière de *Caquette*, qui vient du pays de *Popayan*, se divise en deux bras, l'un desquels, qui est le plus occidental, se jette, sous le nom de *Tupura*, dans le Fleuve *Marañon*, & semblable au *Nil* il y entre par sept ou huit bouches si écartées les unes des autres qu'entre la première & la dernière on compte plus de cent lieues : l'autre bras qui a son cours plus à l'Orient, n'est pas moins célèbre sous le nom de *Rio Negro*. On croit que c'est par le *Negro* que l'*Orinoco* ou l'*Orénoque* communique avec le *Marañon* ; c'est du moins l'opinion de M. de la *Condamine*, qui cite à ce sujet une Lettre du P. *Jean Ferreira*, Recteur du Collège des *Jésuites* de la Ville de *Gran-Para*, dans laquelle ce Religieux marque expressément, qu'en 1744 quelques Portugais d'un camp volant qui avoit pris poste sur *Rio Negro*, s'é-

tant

tant embarqués sur cette Riviere, l'avoient descendue jusques près des Missions de l'*Orenoque*, dont ils avoient rencontré le Supérieur, avec qui ils avoient remonté le *Négro*, & étoient revenus au camp-volant, sans faire aucun chemin par terre. A quoi cet Auteur ajoute les réflexions suivantes. La Riviere de *Caqueté* vient de *Mocca*, Pays contigu à *Almaguer* dans la Jurisdiction de *Popayan*, qui est à l'Occident. Cette Riviere, dont nous avons fait mention, & qui tire son nom d'un petit lieu près duquel elle passe assez près de sa source, prend son cours vers l'Orient inclinant peu au Sud, & se partage en deux bras, l'un qui court plus au Sud sous le nom de *Tapura*, lequel subdivisé ensuite en plusieurs autres bras se jette, comme nous l'avons dit, par sept ou huit bouches dans le *Marañon*; l'autre poursuivant sa route vers l'Orient se subdivise encore en deux bras, l'un desquels prend son cours vers le Nord-Est & entre dans l'*Orenoque*, & l'autre qui court au Sud-Est & le *Rio Negro*. Il est certain que cette subdivision de bras en Rivières profondes qui prennent des cours si opposés, n'est pas une chose ordinaire; mais elle n'est pas non plus absolument hors de vraisemblance. En effet il est fort possible qu'une Riviere arrivant dans un terrain uni, & presque par-tout de niveau, s'épanche à droite & à gauche aussitôt qu'elle rencontre un peu de pente dans le terrain, & se divise en deux ou plusieurs bras: si la pente n'est pas bien grande, & que la Riviere soit considérable & fort profonde, chaque bras fera navigable, & l'on passera de l'un à l'autre sans difficulté. C'est ce qui arrive dans les *Esleros* en Pays de plaine, & que nous avons vu par expérience dans le Pays de *Tumbez*. En effet l'eau de la Mer y entre dans le montant par plusieurs bouches, dont quelques-unes sont éloignées de plus de vingt lieues l'une de l'autre. Celui qui navigue entre par un bras à la faveur du montant; mais en arrivant-là où le terrain s'élève, la marée lui devient contraire, & il commence à sentir à l'opposée l'eau que le même montant fait entrer par un autre bras. De-même le jussant sépare les eaux à ce point-là, & chaque portion d'eau prend pour ressortir la même route ou le même côté par où elle est entrée, sans que pour cela le lieu où la séparation se fait, reste à sec. Mais quand même le lieu où les eaux de la *Caqueté* se subdivisent, ne seroit pas uni, & à peu près horizontal, mais fort en pente, cela étant égal des deux côtés, rien n'empêche qu'une partie des eaux ne panche vers l'*Orenoque*, & l'autre partie vers le *Négro*. Tout ce qui en résulteroit, c'est que la grande rapidité des eaux dans cet endroit-là les rendroit innavigables; mais il ne s'en suivroit nullement qu'étant arrivées elles ne pussent se diviser, & tenir

dis-

différentes routes, puisque tout cela consiste à faire une Ile plus ou moins grande.

On entre dans le *Marañon* par trois différentes routes en partant de *Quito*. Ces trois routes sont très-incommodes par la quantité de roches & de pierres dont elles sont semées & par la nature du climat, desorte qu'il faut marcher à pied les trois quarts du tems. Le premier de ces chemins, qui est en même tems le plus près de *Quito*, passe par *Baeza* & *Archidona*, d'où l'on va s'embarquer sur le *Napo*. Le second est par *Hambato* & passe par *Patate* & au pied de la Montagne de *Tunguragua*, & de là jusqu'au Pays de la Canéle que traverse la Riviere de *Bobonaza*, qui se joint à *Pastaza*, & toutes deux vont se perdre dans le *Marañon*. Le troisième chemin passe par *Cuenca*, *Loja*, *Valladolid* & *Jaen*. Dès cette Ville, ou dès le Village de *Chuchunga*, qui est l'Embarcadere du *Marañon*, ce grand Fleuve est navigable. C'est à *Chuchunga* que l'on s'embarque pour aller à *Maynas*, ou pour naviguer plus loin sur le Fleuve. De tous ces chemins le dernier est le seul qui soit praticable pour les Bêtes de somme, & par où elles puissent arriver jusqu'à l'Embarcadere sans obstacle: mais comme il est en même tems le plus long, il est aussi le moins fréquenté; car les Missionnaires qui font ces voyages plus fréquemment que personne autre, pour éviter la longueur de ce chemin & le danger qu'il y a au passage du *Pongo de Manzeriche*, aiment mieux s'exposer aux fatigues & aux incommodités des deux autres, parce qu'ils sont moins longs, quoique non moins dangereux.

Dans le cours immense de ce Fleuve depuis *Chuchunga* jusqu'à la Mer il y a des endroits où ses bords resserrés par les terres forment divers détroits où la rapidité de ses eaux rend le passage dangereux. Dans quelques autres endroits son cours changeant tout-à-coup de direction & se recourbant, ses eaux heurtent avec violence les rochers escarpés de ses bords, ce qui leur fait former des tournoyemens, qui les rendent comme immobiles; & ce repos apparent n'est guere moins dangereux pour les Bâtimens, que le mouvement impétueux causé par les détroits, qu'ils ont heureusement franchis. Parmi ces détroits qui rendent cette navigation périlleuse, le plus fameux est celui qui est entre *Santiago de Las Montañas* & *Borja*, auquel on donne le nom de *Pongo de Manzeriche*. *Pongo* en Indien signifie une *Porte*, & ces Peuples appelloient ainsi généralement tous les lieux étroits. *Manzeriche* est le nom de la Contrée voisine du détroit en question.

Les Relations des *Espagnols* qui ont passé par-là, font ce passage si étroit



étroit qu'elles ne lui donnent que 25 aunes de large, & assurent qu'il a trois lieues de long, que l'on fait sans autre secours que le mouvement des eaux, en un quart d'heure de tems avec beaucoup de danger. Si cela est ainsi, ce seroit à raison de 12 lieues par heure, ce qui certainement est une vitesse étonnante. Mais selon Mr. de la Condamine, qui a examiné tout cela avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans-doute de beaucoup sur celui des Voyageurs ordinaires, & mérite infiniment plus de créance, le *Pongo*, dans l'endroit où il est le plus étroit, a 25 toises de large, ce qui fait un peu plus de 60 aunes; & ce savant Mathématicien ne lui donne que deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le retrecissement jusqu'à la Ville de *Borja*, ajoutant qu'il fit ces deux lieues dans une *Balze* en 57 minutes, ce qui est plus dans l'ordre ordinaire. Il dit aussi que la *Balze* avoit le vent contraire, ce qui sans-doute retarda l'impulsion du courant. Or en computant le tems qu'il mit à faire ces deux lieues, il résulte que la vitesse de l'eau étoit de deux & demie, ou tout au plus de trois lieues par heure.

La largeur & la profondeur de ce grand Fleuve sont proportionnées à la longueur de son cours. Il est à supposer que dans les *Pongos*, ou *Détroits*, il gagne dans la profondeur ce qu'il perd dans la largeur: & en effet quand on regarde quelques-unes des Rivieres qu'il reçoit, on est trompé par les apparences: on diroit à voir la largeur de leurs lits, qu'ils surpassent le *Marañon*, mais quand on les voit mêler leurs eaux avec les siennes, le peu d'augmentation qu'on remarque dans celui-ci desabuse bientôt de cette fausse opinion: car ce grand Fleuve continuant son cours sans aucun changement sensible, ni dans sa largeur, ni dans sa vitesse, fait bien voir la différence qu'il y a entre lui & les Rivieres en question. Dans quelques endroits il déploie ses eaux au large, & forme une grande quantité d'Iles: c'est ce qu'on remarque principalement depuis un endroit un peu à l'orient de l'embouchure du *Napo*, jusqu'à celle du *Coari*, qui est un peu à l'occident du *Négro*. Là, divisé en plusieurs bras, il forme dans cet espace une infinité d'Iles. Entre la Mission de *los Pebas*, qui présentement est la dernière des *Espagnols*, & celle de *San Pablo*, où commencent celles des *Portugais*, Mr. de la Condamine, & Don Pedro Maldonado, mesurèrent la largeur de quelques-uns de ces bras du *Marañon*, & ils trouverent qu'ils avoient chacun près de 900 toises, qui font 2356½ aunes de *Castille*, ou environ la troisième partie d'une lieue marine. Près de la Riviere de *Chuchunga*, où le *Marañon* commence à être navigable, & où Mr. de la Condamine s'embarqua, ce Savant trouva que sa largeur étoit de 125 toises, qui font

355 $\frac{1}{2}$  aunes de *Castille*; & quoiqu'il soit-là presqu'à son commencement, on ne trouvoit pas de fond à 28 brasses de sonde, quoiqu'on ne fût qu'un tiers de sa largeur.

Les Iles que le Fleuve forme à l'Orient du *Napo*, finissent à la Rivière de *Coari*, & le *Marañon* recommence à réunir ses eaux dans un seul canal. Là sa largeur est de 1000 à 1200 toises, ou 2618 à 3142 aunes, ce qui fait une petite demi-lieue. Le même Mr. de la Condamine prenant contre le courant les précautions nécessaires, comme il avoit fait dans l'embouchure de la Rivière de *Chuchunga*, de manière que faisant ramer contre le fil de l'eau pour que le canot fût immobile, il ne put trouver de fond à 103 brasses de sonde. Le *Négro* mesuré à deux lieues au-dessus de son embouchure, fut trouvé de 1200 toises de large; c'est la largeur que le Fleuve même a dans cet endroit; & la même chose arrive à quelques autres Rivières déjà nommées, telles que l'*Ucayale*, la *Madera* & autres.

Cent lieues au-dessous de l'embouchure du *Négro*, les bords du *Marañon* recommencent à se retrecir près de la Rivière de *Trumbetas*: c'est cet endroit qu'on nomme le *Détroit de Pauxis*. Là, ainsi que dans les postes de *Para*, *Curupa*, & *Macapa* sur les bords du Fleuve, & sur la rive orientale du *Négro*, les *Portugais* ont des Forteresses. Au *Détroit de Pauxis* le Fleuve a 900 toises de large ou 2356 $\frac{1}{2}$  aunes. C'est-là que l'on commence à sentir les effets des marées, quoiqu'il y ait encore plus de deux cens lieues de-là jusqu'à la Mer. Ces effets consistent en ce que les eaux sans changer de cours diminuent de vitesse, & s'ensuent jusqu'à sortir de leur lit. Le flux & le reflux y sont réguliers de douze en douze heures. Mais Mr. de la Condamine observa avec beaucoup de raison, comme on pourra le voir dans la Relation de son Voyage, que le flux & le reflux que l'on sent à la même heure & au même jour dans divers autres parages voisins, depuis la côte maritime, ou embouchure du Fleuve, jusqu'à *Pauxis*, n'est pas le flux & le reflux qu'on éprouvé dans la Mer au même jour & à la même heure déterminée; mais que c'est plutôt l'effet des marées des jours précédens, en d'autant plus grand nombre, que la distance est plus grande du parage à l'embouchure; car l'eau d'une marée ne pouvant monter 200 lieues, ni beaucoup moins, en 12 heures, il faut nécessairement que produisant son effet jusqu'à une distance déterminée pendant le cours d'une journée, & que continuant à le produire les jours suivans à l'aide d'autres marées qui se suivent par un mouvement successif, il parcourt ce long espace, de manière que le mon-

montant & le jussant se succèdent alternativement d'une certaine heure à l'autre, & qu'en certains endroits ces heures se trouvent répondre à celles des marées de la Mer.

Après avoir parcouru un espace immense, reçu dans son sein tant de différentes Eaux & Rivières, formé des tours & des détours, des sauts & des détroits; après s'être divisé en divers bras, après avoir formé tant d'Iles, les unes grandes, les autres petites, le *Marannon* commence dès l'embouchure de la Rivière de *Xingu* à tourner vers le Nord-Est, étendant ses eaux, comme pour entrer dans la Mer avec plus d'aisance; & dans ce large espace il forme plusieurs grandes Iles, dont quelques-unes sont très-fertiles. La plus remarquable est celle de *Los Joannes* ou de *Marayo*; pour la formation de laquelle il se détache du sein du Fleuve un bras ou canal à 25 lieues au-delà de l'embouchure du *Chingu* ou *Xingu*, lequel bras est appelé *Tagipuru*; & prenant son cours au Sud, à l'opposite du cours du Fleuve-même, il reçoit la Rivière appelée *Dos Bocas*, laquelle est formée du *Guanapu* & du *Pacayas*, & qui a plus de deux lieues de large à son embouchure. La Rivière des *Tocantines* se joint ensuite à celles-là, & est encore plus large à son embouchure: après elle vient la Rivière de *Muju*, sur le bord oriental de laquelle est bâtie la Ville de *Gran-Para*. Un peu au-dessous, le *Capi*, qui baigne aussi les murailles de cette Ville, se jette dans le *Muju*.

Après que le *Dos-Bocas* s'est joint au Canal de *Tagipuru*, le cours de celui-ci tirant vers l'Orient forme la figure d'un arc, jusqu'à la Rivière des *Tocantines*, d'où il court au Nord-Est comme le *Marannon*, laissant entre deux l'Ile de *Los Joannes*, dont la figure est presque triangulaire, quoiqu'un peu arrondie vers le Sud: cette Ile a plus de 150 lieues de circonférence. C'est elle qui sépare les deux bouches par lesquelles le Fleuve entre dans la Mer. La principale de ces bouches est entre le Cap *Maguari*, qui est dans l'Ile, & le Cap du Nord; elle a 45 lieues de large: l'autre qui est celle du Canal de *Tagipuru* & des Rivières qui l'ont joint dans son cours, a douze lieues de large, depuis le même Cap *Maguari* jusqu'à la pointe de *Tigüca*.

Ce fameux Fleuve des *Amazones*, le plus grand de tous ceux dont il soit fait mention dans l'Histoire tant sacrée que profane, est connu sous trois noms différens, & sa renommée est si étendue que sous chacun des trois, il n'y a personne qui ne le connoisse; desorte que chacun de ces noms annonce également la grandeur de ce Fleuve, l'avantage qu'il a sur tous ceux qui arrosent & fertilisent l'*Europe*, tous ceux qui parcourent



les vastes Pays d'*Afrique*, tous ceux qui embellissent les Campagnes de l'*Asie*; & il semble que c'est ce que le hazard a voulu donner à entendre; en lui imposant trois noms différens; desorte qu'on peut dire que sous chacun de ces noms, comme sous une énigme, il enveloppe les noms des trois Fleuves les plus célèbres de l'ancien Monde, le *Danube* en *Europe*, le *Gange* en *Asie*, & le *Nil* en *Afrique*.

Ces trois noms, qui annoncent la grandeur de ce Fleuve, sont ceux de *Marannon*, des *Amazones*, & d'*Orellana*. On ne fait point lequel de ces trois noms il portoit avant que les *Espagnols* le découvrirent, ni quel nom les *Indiens* lui donnoient, quoiqu'il ne soit point douteux qu'il ne lui en donnassent un, & peut-être même plusieurs; car ses bords étant habités par diverses Nations, il étoit naturel que chacune lui donnât un nom particulier, ou le designât par celui que quelque autre lui avoit imposé. Mais ou les premiers *Espagnols* négligerent de s'en instruire en y naviguant, ou ces noms sont restés confondus dans les autres qu'on lui donna d'abord, de manière qu'il n'en reste plus aucune idée.

Des trois noms rapportés ci-dessus, le plus ancien est celui des *Marannon*: à-la-vérité quelques Auteurs prétendent le contraire; mais à cet égard, aussi-bien que pour la raison qu'ils allèguent, pourquoi ce nom a été imposé à ce Fleuve, il paroît qu'ils s'abusent: puisqu'ils supposent qu'il lui fut imposé par les *Espagnols* qui le descendirent avec *Pedro Orfua* en 1559 ou 1560. Or il est certain que plusieurs années auparavant il le portoit déjà. En-effet *Pierre-Martyr*, dans ses *Décades*,\* parlant de la découverte des côtes du *Bresil* faite en 1500 par Vincent *Yannez Pinzon*, rapporte entre autres choses qu'il étoit arrivé à une Rivière appelée *Marannon*. Ce Livre fut imprimé en 1516, long-tems avant que *Gonzalo Pizarro* entreprît la découverte & la conquête de ce Fleuve par terre, & que *Francisco de Orellana* s'y embarquât. C'est une preuve sans réplique qu'il avoit déjà le nom de *Marannon*; mais il n'est pas aisé, ni de déterminer le tems où il lui fut imposé, ni son étimologie. Quelques-uns, suivant l'opinion d'*Augustin de Zarate*†, dérivent ce nom de celui d'un Capitaine *Espagnol* nommé *Marannon*, qui, disent-ils, fut le premier qui y navigua; mais cette opinion est plus spécieuse que solide, & n'a d'autre fondement que la ressemblance des noms, qui est un argument bien sujet à caution. Et ce qui me le persuade, c'est qu'il n'est

pas

\* *Pedro Martyr de Angleria* dec. 1. l. 9.

† *Augustin Zarate*, *Hist. du Pérou* liv. 4. cap. 42.

pas-fait la moindre mention d'un tel Capitaine dans toutes les Histoires où il est question des découvertes de ces Contrées. D'où l'on peut inférer que *Zarate* voyant que ce Fleuve s'appelloit *Marannon*, s'est imaginé que ce nom lui étoit venu de quelqu'un qui y avoit navigué; car-s'il en avoit su davantage, il étoit tout simple qu'il parlât d'une manière moins vague, & qu'il inferât dans son Histoire les particularités de cette découverte; & au cas qu'on prétendit qu'il les a omises, comme les jugeant trop peu importantes, on conviendra que tous les autres Historiens n'en ont pas jugé de-même, & qu'il n'est pas possible qu'ils aient affecté de laisser dans l'oubli un *Espagnol* qui avoit donné son propre nom au plus grand Fleuve que l'on connoisse au Monde. Ce qui est plus probable, c'est que quand *Vincent Yannez Pinzon* arriva sur ce Fleuve, il entendit que les *Indiens* qui habitoient dans cette multitude d'Iles qu'il forme, & sur ses bords, lui donnoient ce nom, ou quelque autre qui avoit un son à-peu près semblable, d'où *Yannez Pinzon* conclut qu'il s'appelloit *Marannon*. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il est indubitable que ce nom est le plus ancien de tous ceux par où l'on désigne ce Fleuve; & que ce ne fut ni *Orfua*, ni ses gens qui le lui imposèrent par allusion aux démêlés qu'ils eurent ensemble, & qu'on exprime en *Espagnol* par le mot *Marannas*; ou parce qu'ils s'égarèrent dans la multitude de ses Iles, qui forment comme un labyrinthe de *Canaux* (*Enmarannado*) dont on a de la peine à sortir, ainsi que le racontent d'autres Historiens.

Le second nom est celui de *Riviere des Amazones*; qui lui fut imposé par *Francisco de Orellana*, parce que parmi les Nations qui prirent les armes pour lui disputer le passage & l'empêcher de débarquer à terre; il y en avoit une de femmes guerrières, qui l'attaquerent, maniant l'arc & les flèches avec autant d'adresse que les *Indiens* les plus expérimentés, & qui se comportèrent si vaillamment dans la chaleur du combat, qu'elles l'obligèrent à s'éloigner du rivage, & sans pouvoir débarquer là où elles étoient, il fut contraint de naviguer par le milieu du Fleuve pour se mettre hors de la portée de leurs coups. Ce Général étant de retour en *Espagne* y raconta cette circonstance; c'est pourquoi dans les Lettres Patentes qui lui furent expédiées pour lui en conférer le Gouvernement, il fut dit expressément que c'étoit pour le récompenser de la conquête des *Amazones*, dont depuis ce tems-là le Fleuve a conservé le nom.

On a douté si le *Marannon* & la *Riviere des Amazones* étoient un même Fleuve, & plusieurs ont été persuadés que c'étoient deux Fleuves différens; mais ce sentiment n'a été occasionné que parce qu'avant la fin

du siècle passé on n'avoit pas encore reconnu cette Riviere avec assez de soin.

Tous les Ecrivains qui font mention de ce Fleuve, & du Voyage d'*Orellana*, assurent positivement l'aventure des *Amazones*. Ce témoignage unanime est une preuve suffisante, dans une affaire où il n'y a rien d'ailleurs de contraire à la vraisemblance; mais ce qui est plus fort, c'est le souvenir qui se conserve encore parmi les Naturels du Pays, selon le témoignage d'un Génie des plus étendus & de plus spéculatifs qui soient jamais sortis de la Province de *Quito*. Je parle de *D. Pedro Maldonado*, natif de la Ville de *Riobamba*, & domicilié à *Quito*, qui mérite une place honorable parmi ceux qui cultivent les Sciences. Cet illustre personnage ayant résolu de passer en *Espagne*, s'embarqua sur le *Maramon* en compagnie de Mr. de la *Condamine* en 1743; & parmi une infinité d'occupations, il ne négligea pas d'examiner ce Fleuve, & sur-tout à l'égard des *Amazones*. Quelques vieux *Indiens* lui rapportèrent qu'on avoit connu dans ce Pays des Femmes, qui formant une République particulière entre elles, n'admettoient jamais aucun homme dans le Gouvernement; ajoutant que ces femmes vivoient encore dans la même forme de Gouvernement, mais qu'elles s'étoient retirées loin des bords du Fleuve dans l'intérieur du Pays; & ils assuroient même en avoir vu de tems en tems quelques-unes. Cela est rapporté aussi par Mr. de la *Condamine* dans la Relation de son Voyage par cette Riviere, Ouvrage qui a été imprimé à Paris en 1745. Ce Savant avoit été en compagnie de *Don Pedro Maldonado* dans ce voyage, & n'avoit pas eu moins d'attention à s'informer de tout. Il raconte quelques faits entre autres qui lui furent cités par les *Indiens*, sur l'apparition de quelques *Amazones*. Ceux qui voudront en savoir davantage sur ce sujet, pourront consulter l'Ouvrage de ce Savant. Je me contenterai ici de rapporter ce que disent les Historiens sur ce sujet, laissant à chacun la liberté de donner telle créance qu'il lui plaira à l'aventure d'*Orellana*, & à l'existence actuelle des *Amazones*.

Plusieurs, en supposant comme indubitable l'aventure d'*Orellana* avec les *Amazones*, & représentant celles-ci comme des *Viragos* en valeur & en courage, ont nié la particularité de leur République, & qu'elles n'admissent point d'homme parmi elles. Ceux qui sont de ce sentiment, prétendent avec assez de raison que les femmes contre qui *Orellana* combattit étoient de la Nation d'*Turimagua*, qui occupoit alors le plus de terrain sur le *Maramon*, & se faisoit respecter de toutes les autres par sa valeur. Or, disent-ils, il étoit assez naturel que les femmes participassent à



à la valeur peu commune de leurs maris, & prirent les armes pour les accompagner à la guerre; comme cela arrive en divers autres Pays des *Indes*.

Le troisième nom de ce Fleuve, est celui d'*Orellana*, qui lui fut donné à cause de *F. d'Orellana*, qui y navigua le premier, & combattit les *Indiens* qui habitoient sur ses bords. Quelques-uns ont voulu distinguer diverses distances dans son cours, & ont donné un nom à un certain espace. Ainsi ils l'appellent *Orellana* à l'endroit où ce Capitaine descendit avec son Brigantin, jusqu'à l'endroit où il eut à combattre les *Amazones* avec tant de mauvais succès. C'est-là qu'ils lui donnent le nom d'*Amazones*, qu'ils lui conservent jusqu'à la Mer. À l'égard du troisième nom, qui est celui de *Marannon*, ils le lui donnent depuis ses sources du Pérou jusques fort au-delà du *Pongo* en descendant, alléguant pour raison que ce fut par-là que *Pedro Orsua* entra dans le Fleuve, & s'appuyant de cette étymologie incertaine dont nous avons parlé, qui est que *Marannon* est dérivé des diffentions de ses gens. Ce qu'il y a de certain en tout cela, c'est que la Riviere des *Amazones*, celle du *Marannon*, & celle d'*Orellana*, ne font qu'un seul & même Fleuve; & que ce qu'on entend par ces trois noms, n'est autre chose que ce grand & vaste Canal, où se rendent toutes ces grandes Rivières qui contribuent à la grandeur de ce Fleuve, & qu'au premier nom de *Marannon* on a ajouté les autres par les raisons déjà rapportées. L'opinion dont je parle ici, a surtout été fomentée par les *Portugais*, qui n'ont donné à ce Fleuve que le seul nom de Riviere des *Amazones*; & ont transporté celui de *Marannon* à une des Capitainies du *Brésil*, qui est entre celle du *Gran-Para*, & celle de la *Siara*, dont la Ville de *St. Louis* du *Marannon* est la Capitale.

§. II. Premières Découvertes & Navigations entreprises en divers tems pour reconnoître le *Marannon*.

Après avoir traité du cours, & des noms qu'on donne à ce fameux Fleuve, il convient de dire de quelle maniere, & par qui il fut découvert, & quelles navigations y ont été entreprises. *Vincent Yannez Pinzon*, l'un de ceux qui avoient accompagné l'Amiral *Don Christophe Colomb* dans son premier voyage, découvrit l'embouchure de ce Fleuve dans l'Océan, ainsi que nous l'avons déjà dit. Il arma au Port de *Palos* quatre Vaisseaux à ses dépens pendant le mois de *Décembre* 1499, & résolut de les employer à faire de nouvelles découvertes aux *Indes*; c'étoit alors le goût dominant. Dans cette vue il fit voile vers les *Canaries*, d'où il doubla les Iles du *Cap Vert*; & naviguant ensuite à l'Occident, il découvrit terre le 26 de Jan-  
vier

vier 1500; & comme c'étoit après une furieuse tourmente, il nomma cette Terre *Cabo de Consolation*, & elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Cap St. Augustin*. Après être descendu à cette Terre, & l'avoir reconnue, il se rembarqua, & la côtoya vers le Nord; s'éloignant & la perdant quelquefois de vue, il se trouva tout-à-coup au milieu d'une Mer dont l'eau étoit douce. Curieux de savoir d'où cela pouvoit provenir, il gouverna de ce côté-là, & arriva à l'embouchure du *Marañon*, dont les Iles lui parurent extrêmement agréables. Il fit-là quelque séjour traitant amicalement avec les *Indiens* du voisinage, qui se monroient pacifiques & point ennemis des étrangers. Il continua à s'avancer dans le Fleuve pour le reconnoître, à mesure que de nouvelles terres lui monroient le chemin qu'il devoit tenir pour en découvrir d'autres.

Cette découverte par mer fut suivie de celle que fit par terre en 1540 *Gonzale Pizarre*, qui fut chargé de cette entreprise par son frere le Marquis D. *Francisco Pizarro*, en lui conférant le Gouvernement de *Quito*. Ce Général avoit conçu l'idée de cette découverte sur le rapport que *Gonzale Dias de Pineda* avoit fait du Pays de la Canéle en 1536. *Gonzale Pizarre* arriva en ce Pays, & suivit le cours d'une Riviere, on ne sait pas bien laquelle, si ce fut le *Napo* ou la *Coca*. Il est vraisemblable que c'étoit la premiere. *Gonzale Pizarre* rencontra des difficultés & des travaux infinis; & se voyant dans une disette totale d'alimens, & que ses gens réduits à manger des feuilles, des écorces d'arbres, des serpens de toute espèce, périssoient tous les uns après les autres, il fit travailler à la fabrique d'un Brigantin pour passer à un endroit où cette Riviere se joignoit avec une autre, & où les *Indiens* l'avoient assuré qu'il trouveroit des vivres en abondance. Le Brigantin étant achevé, il en donna le commandement à son Lieutenant-Général D. *Fr. de Orellana*, personnage digne de toute sa confiance, lui enjoignant de faire diligence pour le tirer de l'extrémité où il étoit. *Orellana* s'embarque & descend environ 30 lieues sur la Riviere, jusques au confluent de l'autre; mais n'ayant pas rencontré ce qu'il cherchoit, & ne voyant aucune espèce de fruits sauvages, soit que les Arbres ne fussent pas propres à en produire, soit que les *Indiens* les eussent épuisés, il lui parut bien difficile de remonter la Riviere pour rejoindre *Pizarre*, ne croyant pas que le Brigantin pût surmonter la rapidité du courant. D'ailleurs il étoit fâché de s'en retourner sans avoir exécuté sa commission, & de voir que tant de peines & de travaux alloient devenir inutiles. Tout cela bien considéré, sans rien témoigner à ses compagnons, il résolut de s'abandonner au courant de l'eau & de descendre jusqu'à la Mer. Ce dessein

sein ne put être entièrement caché. Ses gens s'en doutèrent quand ils virent remettre les voiles. Quelques-uns s'opposèrent au projet de leur Chef. Il se forma entre eux deux partis, qui furent sur le point de s'égorger. Mais enfin *Orellana* trouva moyen d'appaier les mécontents par de belles promesses, & ils cessèrent de lui être contraires. Tous résolurent de suivre le Général par-tout où il les voudroit mener. *Orellana* voulut bien oublier leur mutinerie; il excepta seulement de ce pardon *Hernand Sanchez de Vargas*, qui avoit paru un des plus obstinés mutins. Pour le punir on le mit à terre, & on l'abandonna à la faim & aux bêtes féroces.

*Pizarro* ne voyant point revenir son Lieutenant-Général, descendit par terre jusqu'au confluent des deux Rivières où il pensoit le trouver; mais il n'y rencontra que le malheureux *Vargas*, de qui il apprit tout ce qui s'étoit passé. Alors *Pizarro* rebuté de tant de malheurs, dénué de vivres, la plupart de ses gens morts de faim & de fatigue, le reste si excédé de travail & exténué de faim, qu'à chaque pas il en mouroit quelqu'un, & le peu qui restoit ressembloit plutôt à des ombres qu'à des corps; *Pizarro*, dis-je, résolut de s'en retourner. Il exécuta cette résolution avec des peines pires que tout ce qu'il avoit souffert jusques-là; mais enfin il arriva à *Quito* en 1542 avec un très-petit nombre de gens, sans avoir fait autre chose que de reconnoître ces Rivières & le Pays aux environs: foible triomphe pour tant de travaux, tant de peines, & tant de morts.

Telle fut la première entreprise qui fut faite formellement pour découvrir le *Marannon*; & si *Gonzale Pizarro* n'eut pas tout le succès qu'il desiroit, il fut du-moins cause que le projet fut entièrement exécuté par un autre. C'est à sa fermeté à ne pas céder aux difficultés & à tout tenter pour sortir du cruel embarras où il étoit, qu'on doit attribuer le succès qu'eut *Orellana* qui lui étoit subordonné; car celui-ci dans sa navigation reconnut le fameux Fleuve des *Amazones* dans toute son étendue, cette infinité d'Iles qu'il forme dans la longueur de son cours, & une prodigieuse diversité de Nations qui habitoient sur ses bords. C'est sur quoi je crois qu'il est à propos d'entrer dans quelque détail.

*François d'Orellana*, déterminé à descendre le Fleuve jusqu'au bout, suivit sa route au commencement de 1541, & rencontrant diverses Nations sur les bords, il fit amitié avec plusieurs, & les disposa à reconnoître le Roi d'*Espagne* pour leur Souverain, après quoi il fit la cérémonie de prendre possession du Pays, du consentement des *Caciques*. Il ne trouva pas la même docilité chez quelques autres, il lui fallut combattre contre une infinité de Canots, chargés d'*Indiens*, qui venoient lui barrer le pas-



sage du Fleuve, pendant que ceux qui paroïssent en armes sur les rives empêchoient ses gens d'aborder. Parmi les Nations il y en avoit une si belliqueuse, que les femmes mêmes avoient pris les armes & combattoient pêle-mêle parmi les hommes, se servant de l'arc & des flèches avec une adresse infinie, & attaquant avec une audace extrême; c'est ce qui engagea *Orellana* à nommer ce Fleuve *Riviere des Amazones*. Par tout ce qu'il dit lui-même dans sa relation, on peut juger à vue de pays qu'il rencontra ces femmes guerrieres un peu au-delà de l'endroit où le *Négresse* jette dans le *Marannon*. *Orellana* continua son voyage; le 26 Août de la même année il rencontra une prodigieuse quantité d'Iles au-travers desquelles il entra dans la Mer. Il se rendit à l'Ile de *Cubagua*, ou selon d'autres à celle de la *Trinité*, dans le dessein de passer en *Espagne* pour solliciter le titre de Gouverneur de ces Pays. Selon son calcul il avoit navigué l'espace de 1800 lieues sur le Fleuve.

Cette entreprise fut suivie d'une autre en 1559 ou 1560, faite par les ordres de D. *André Hurtado de Mendoza* Marquis de *Cannete*, & confiée à *Pedro de Orsua*, qui fut revêtu des titres pompeux de Gouverneur & de Conquérant des Pays le long du *Marannon*; mais à peine y eut-il mis le pied qu'il fut tué en trahison avec la plupart de ses gens par les Naturels du Pays, sans qu'il pût s'en prendre qu'à son imprudence. On perdit par-là tous les frais de cet armement.

En 1602 le P. *Raphaël Ferrer* de la Compagnie de *Jésus*, ayant entrepris la Mission des *Cophanes*, descendit le *Marannon*, & reconnut le Pays jusques au confluent des deux Rivières où *Orellana* avoit abandonné le malheureux *Sanchez de Vargas*. Ce Religieux retourna à *Quito*, où il fit rapport de tout ce qu'il avoit vu, & des Nations différentes qu'il avoit découvertes.

En 1616 vingt Soldats *Espagnols* de la Ville de *Santiago* des montagnes dans la Province d'*Yaguarfongo*, poursuivant quelques *Indiens* qui avoient commis un meurtre dans cette Ville & s'étoient sauvés à travers champ, s'embarquerent sur le *Marannon* dans des Canots, & se laissant aller au courant, arriverent à la Nation des *Maynas*, qui les reçut comme amis, & parurent disposés à se soumettre aux Rois d'*Espagne* & à demander des Missionnaires. De retour à *Santiago* ces Soldats firent leur rapport de tout cela, sur quoi il en fut donné avis au Viceroi du Pérou, *Don François Borgia* Prince d'*Esquilache*; & en 1618 D. *Diego Baca de Vega* fut fait Gouverneur du Pays de *Maynas* & du *Marannon*. Ce nouveau Gouverneur étoit habitué à *Loja*, & il fut le premier qui obtint cet emploi dans les formes; car

car quoique *Gonzale Pizarre*, *Francisco de Orellana*, *Pedro de Orsua* en eussent reçu le titre, ils ne prirent jamais possession de la chose même, n'ayant pu réussir à faire des conquêtes solides sur ce Fleuve, ce qui étoit essentiel pour réaliser ce titre.

En 1635 & 1636 deux Religieux *Franciscains* partis de *Quito* en compagnie d'autres Religieux de leur Ordre, & dans la résolution d'aller prêcher l'Evangile aux *Indiens* du *Maramon*, prirent la route de ce Fleuve; mais la plupart de ces Peres ne purent résister aux fatigues, & rebutés du peu de succès de leur zèle, après avoir quelque tems erré dans ces Bois, ces Montagnes & ces Déserts, reprirent la route de *Quito*, desorte qu'il ne resta dans ces Contrées que les deux dont nous parlons ici, l'un nommé *Fr. Dominique de Brieda*, & l'autre *Fr. André de Tolède*, tous les deux *Laïcs*. Ces deux Freres plus zélés, plus courageux, & peut-être aussi plus curieux, entreprirent d'entrer plus avant dans ces vastes Pays, accompagnés de six Soldats d'une Compagnie qui avoient été envoyés sous les ordres du Capitaine *Juan de Palacios*, pour soutenir les Missionnaires. Le Capitaine étoit resté avec ces six Soldats, le reste de sa troupe étoit retourné à *Quito* avec les Missionnaires. Ce brave homme fut tué quelques jours après dans un combat contre les *Indiens*.

Les six Soldats & les deux Freres laïcs, pleins d'une généreuse résolution, & bravant les périls qu'ils rencontroient dans des endroits habités par une Nation barbare, lieux inconnus & environnés de précipices, se mirent dans une espèce de Pirogue, & s'abandonnerent au courant du Fleuve, & après bien des peines & des souffrances ils vinrent à bout de leur entreprise, & arriverent à la Ville de *Para*, alors dépendante de la Capitainie du *Maramon*, ou unie à cette Capitainie dont le Gouverneur faisoit sa résidence à *St. Louis*. Nos Avanturiers s'y rendirent, & lui firent un fidèle rapport de tout ce qu'ils avoient découvert & observé dans leur voyage.

Dans ce tems-là le *Portugal* n'avoit qu'un même Roi avec l'*Espagne*, & ces deux Couronnes ceignoient la tête du même Monarque. La Capitainie du *Maramon* étoit gouvernée alors par *Jacome Reymond de Noronha*, qui ne négligeoit rien pour la découverte de ces Pays, persuadé qu'il y alloit du véritable service de son Maître. Dans cette idée il équipa une Flottille de Canots, dont il confia le commandement au Capitaine *Pedro Teixeira*, afin que remontant le Fleuve il examinât toutes choses avec plus d'attention. Cette Flottille partit des environs de *Para* le 28 d'Octobre 1637, & les deux Religieux avec les six Soldats s'y étant embarqués, on navigua avec les peines qu'on peut se figurer, ayant continuellement

le courant du Fleuve à surmonter. Après des fatigues infinies, ils arrivèrent au Port de *Payamino* le 24 de Juin de l'année suivante 1638. Ce lieu étoit de la Jurisdiction du Gouvernement de *Quixos*. De-là *Texeyra* se rendit avec les deux Religieux & les six Soldats à *Quito*, où il fit son rapport à l'Audience, qui donna avis de tout au Viceroi du Pérou, (c'étoit alors *D. Jérôme Fernandez de Cabrera* Comte de *Chincho*) qui donna de nouveaux ordres pour le succès de l'entreprise.

Les ordres du Comte de *Chincho* portoient que la Flottille *Portugaise* retourneroit à *Para*, & prendroit à bord des personnes d'une capacité reconnue, zélées pour le service du Roi, lesquelles examinassent à loisir tout ce qui concernoit le *Marannon* & les Pays qu'il arrose, & qu'ensuite ils passassent en *Espagne* pour informer directement Sa Majesté par son Conseil Royal des *Indes* de tout ce qu'ils auroient observé touchant ces Contrées, afin qu'on pût prendre des mesures en conséquence pour réduire ces Nations. On choisit avec un applaudissement général les P. P. *Christoval de Acunna* & *André d'Artieda* Jésuites, lesquels partirent de *Quito* le 16 de Février de 1639, & vinrent s'embarquer sur l'Armada, entrèrent dans le *Marannon*, & arrivèrent au *Grand-Para* le 12 Décembre de la même année, d'où ils continuèrent leur voyage en *Espagne*, où ils firent une relation digne de la confiance qu'on avoit eue en eux.

A la fin du siècle passé on répéta le reconnoissement de ce grand Fleuve: mais il étoit déjà si connu, que la plus grande partie de ses terres étoient défrichées par l'établissement des Missions des P. P. Jésuites. Le Gouvernement de *Maynas* s'étend actuellement sur plusieurs Nations, qui ayant reçu la Religion Catholique, grâces à la ferveur du zèle de ces Pères, ont rendu obéissance aux Rois d'*Espagne*; & les bords du Fleuve habités autrefois par des Indiens plus féroces que les Bêtes, sont aujourd'hui parsemés de Villages, bien situés, bien réglés, & peuplés d'hommes raisonnables. Un de ceux qui a le plus contribué à ce changement, s'a été le P. *Samuel Fritz*, qui commença à prêcher à ces Peuples en 1686, avec tant de succès qu'en peu de tems il convertit plusieurs Nations; mais tant de travaux & de fatigues lui causèrent une maladie, qui l'obligea de se faire transporter à *Para* plutôt qu'à *Quito*, où le voyage eût été plus difficile. Il partit le dernier jour de Janvier 1689, & arriva à *Para* le 11 Septembre de la même année. Il fut obligé de s'y arrêter, non seulement jusqu'à l'entier rétablissement de sa santé, mais encore jusqu'à ce qu'il eût fini certaines affaires qui étoient survenues, & sur lesquelles il falloit attendre la réponse de la Cour de *Lisbonne*.



Le 8 de Juillet 1691 le Pere Samuel Fritz partit de Para pour retourner dans ses Missions, qui s'étendoient déjà alors depuis l'embouchure du Napo jusqu'au-delà de celui de Negro, & comprenoient les Indiens Omaguas, Turimaguas, Ayshuares, & autres Nations voisines les plus nombreuses de tout le Marannon. Le 13 Octobre de la même année il arriva au Village nommé Notre Dame des Nèges, Chef-lieu de la Nation Turimagua; & ayant parcouru tous les autres au nombre de 41, fort grands & bien peuplés, qui étoient sous sa direction, il passa pour d'autres affaires au Village de la Lagune, qui est le Chef-lieu & comme la Capitale de toutes les Missions du Marannon, où résidoit le Supérieur-Général. De-là il se rendit à Lima, pour informer de l'état de ce Pays le Comte de la Moncloa, qui étoit alors Viceroy du Pérou. Il fit ce voyage par la Riviere de Gualaga, d'où il entra dans le Parapapura, delà il passa à Moyabamba, à Chachapoyas, Caxamarca, Truxillo & Lima.

Le P. Fritz ayant fini ses affaires à Lima, retourna dans ses Missions au mois d'Août 1693, & prit sa route par la Ville de Jaen de Bracamoros, dans la vue de mieux s'instruire du cours & des situations des Rivières qui viennent du Sud pour se joindre au Marannon. Les lumières qu'il acquit par-là & celles qu'il avoit déjà, le mirent en état de donner au Public une Carte de ce fameux Fleuve, laquelle fut gravée à Quito en 1707. Elle étoit moins exacte qu'on ne l'auroit souhaité, à cause que ce Pere n'avoit pas les instrumens nécessaires pour observer les latitudes & les longitudes des principaux Lieux, connoître la direction des Rivières, & déterminer les distances que leurs eaux parcourent: malgré cela cette Carte ne laissa pas d'être fort estimée, parce qu'il n'en avoit encore point paru d'autre, où l'origine & le cours des Rivières qui se jettent dans le Marannon, & le cours de celui-ci jusques à la Mer, fussent marqués.

§. III. Où il est traité des Conquêtes faites sur le Marannon, des Missions qui y sont établies, des Nations qui habitent sur les bords de ce Fleuve, avec d'autres particularités dignes de l'attention du Lecteur.

La découverte de ce fameux Fleuve, l'examen des Pays qu'il arrose, & des Nations qui habitent sur ses bords, furent suivis de la conquête de ces mêmes Pays & des Iles formées par les eaux du Fleuve. Nous avons vu le mauvais succès de l'expédition de Gonzale Pizarre, & de celle d'Orellana. Orsua fut encore plus malheureux, il y périt & plusieurs de ses compagnons: il est tems de parler un peu plus au long de l'heureuse entreprise de D. Diego Baca de Vega; dont nous avons déjà dit un mot en passant.

Baca de Vega ayant été revêtu du Gouvernement de Maynas & du Ma-

rannon, déjà assuré de l'affection des *Indiens Maynas*, laquelle il avoit cultivée depuis que les Soldats de *Santiago* en eurent jetté les fondemens, entra dans leurs terres, accompagné de quelque monde, & fonda la Ville de *San Francisco de Borja* en 1634, qu'il érigea en Capitale de tout ce Gouvernement; titre qu'elle méritoit, tant parce que c'étoit le premier établissement des *Espagnols* dans ce Pays, que parce que les *Indiens* qui l'habitoient s'étoient distingués par leur amitié envers eux depuis leur arrivée dans le Pais. Le nouveau Gouverneur, naturellement judicieux & pénétrant, remarqua bientôt que l'humeur de ces Nations n'avoit besoin pour être gouvernée que de la prudence & de la douceur accompagnées de fermeté pour rendre l'autorité respectable, mais qu'il ne falloit user ni de sévérité ni de rudesse. C'est ce qu'il eut soin de faire entendre à l'Audience de *Quito* & aux *Jésuites*. Ces derniers envoyèrent les P. P. *Gaspard de Cuxia* & *Lucas de Cuebas*, qui entrèrent dans le Pays de *Maynas* en 1637. Leurs prédications furent si efficaces, qu'ils demandèrent des Compagnons pour les soulager dans leurs travaux; & ce fut ainsi que peu à peu le nombre des Missionnaires s'accrut, à mesure que le nombre des *Néophytes* augmenta, & cette Conversion étoit toujours suivie de l'obéissance aux Rois d'*Espagne*.

Mais les plus grands progrès de la Religion & de l'obéissance au Roi d'*Espagne*, sont dus au P. *Samuel Fritz* en 1688. Il se rendit directement chez les *Omaguas*. Ce Peuple avoit été informé par les *Cocamas* de la bonté avec laquelle les Missionnaires *Jésuites* leur enseignoient des Loix justes & équitables & une Police inconnue jusqu'alors parmi eux, au moyen de quoi leur Nation devenoit meilleure, ainsi que les autres qui écoutoient leurs préceptes. Animée par ce récit, cette Nation avoit envoyé des Députés au Village de la *Laguna* appartenant aux *Cocamas*, pour demander des Missionnaires au Pere *Laurent Lucero*, alors Supérieur des Missions; ce que ce Pere ne put leur accorder pour lors, tous les Missionnaires étant occupés ailleurs; mais il leur promit qu'aussi-tôt qu'il en arriveroit de *Quito*, il leur en enverroit un pour les civiliser & les policer.

Lès *Omaguas* ne donnerent pas le tems au P. *Lucero* d'oublier sa promesse; car ayant appris qu'il étoit arrivé à *Laguna* de nouveau Missionnaires de *Quito*, & entre autres le P. *Samuel Fritz*, ils le sollicitèrent de tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & peu contens de cela, ils vinrent au Village de *Laguna* au nombre de plus de trente Canots; pour recevoir le P. *Samuel Fritz*, & l'emmener dans leur Pays, lui témoignant une si grande vénération qu'ils le portoient sur leurs épaules, & que c'étoit mé-

me

me un privilège réservé aux *Caciqués* de le porter ainsi. Les succès des prédications du Pere répondirent à l'estime qu'on lui témoignoit, & de sorte que dans peu toute cette Nation fut convertie & devint *Chrétienne*; & qu'ayant ouvert les yeux de l'entendement & reconnu le vrai Dieu, elle ne lui rendit plus qu'un culte légitime, secoua la férocité & l'ignorance où elle vivoit, & embrassa des Loix justes, seules propres à faire le bonheur des hommes. Plusieurs autres Nations voisines suivirent l'exemple de celle-là, entre autres les *Turimaguas*, les *Aysuares*, les *Banames*, qui venoient de leur propre mouvement prier le P. *Samuel Fritz* de leur venir enseigner aussi à bien vivre, selon la bonne méthode qu'il avoit enseignée aux *Omaguas*. C'est ainsi que ces Nations se soumirent à la Souveraineté de nos Rois, & que nous conquîmes tous les Pays depuis le *Napo* jusqu'au-dessous du *Négro*, sans qu'il fût nécessaire d'employer la force des armes dans toute cette étendue qui compose le Gouvernement de *Maynas*. Le nombre des Nations qui se soumirent se trouvoit si grand sur la fin du siècle passé, que le P. *Samuel Fritz* pouvoit à peine dans l'espace d'une année faire la visite de chaque Village de celles qui étoient sous sa direction, sans compter les autres Nations dirigées par d'autres Missionnaires, telles que les *Maynas*, les *Xebares*, les *Cocames*, les *Paues*, les *Chamicuros*, les *Aguans*, les *Muniches*, les *Otanabes*, les *Roamaynas*, les *Gaes*, & autres; dont nous omettons les noms, comme étant moins considérables.

Nous avons dit que la Ville de *San Francisco de Borja* est la Capitale du Gouvernement de *Maynas*, à quoi il faut ajouter que cette Ville est située par les 4 deg. 28 min. de Latitude Australe à l'Orient du Méridien de *Quito* 1 deg. 54 min. Elle ne diffère point dans la grandeur, ni dans la structure de ce que nous avons dit des Villes du Gouvernement de *Jaen*; & le Peuple qui l'habite, quoique composé de *Métifs* & d'*Indiens*, & quoique la Ville soit la résidence du Gouverneur de *Maynas* & du *Marannon*, est moins nombreux encore que celui de *Jaen de Bracamoros*. Le principal Village des Missions, celui où doit toujours résider le Supérieur, c'est *Santiago* de la *Laguna*, comme il a déjà été dit. Ce Village ou Bourg est situé sur le bord oriental de la Riviere de *Guallaga*; les autres Villages que contiennent ces Missions, & qui dépendent du Gouvernement de *Maynas* pour le Temporel, & de l'Evêché de *Quito* pour le Spirituel, sont:

Sur le *Napo*.

- |                                       |                                   |
|---------------------------------------|-----------------------------------|
| I. <i>Saint Barthelemi de Necoya.</i> | IV. <i>St. Louis de Gonzague.</i> |
| II. <i>San Pedro d'Aguarico.</i>      | V. <i>Santa Cruz.</i>             |
| III. <i>San Stanislas d'Aguarico.</i> | VI. <i>Le Nom de Jésus.</i>       |

VII.



- |                                           |                                           |
|-------------------------------------------|-------------------------------------------|
| VII. St. Paul de Guajoya.                 | X. St. Jean Baptiste de los Encabellados. |
| VIII. Le Nom de Ste. Marie.               | XI. La Reine des Anges.                   |
| IX. St. Xavier d'Jaoguates.               | XII. St. Xavier d'Urarines.               |
| Sur le Marannon, ou Riviere des Amazonas. |                                           |
| I. La Ville de St. François de Borgia.    | XIII. St. Xavier de Chamicuro.            |
| II. . . . .                               | XIV. St. Antoine Abbé des d'Alguanos.     |
| III. St. Ignace de Maynas.                | XV. Notre Dame des Nèges Turimaguas.      |
| IV. St. André de l'Alto.                  | XVI. St. Antoine de Padoue.               |
| V. St. Thomas Apôtre d'Andoas.            | XVII. St. Joachim de la grande Omagua.    |
| VI. Simigaes.                             | XVIII. St. Paul Apôtre de Naptanes.       |
| VII. St. Joseph de Pinches.               | XIX. St. Philippe de Amaonas.             |
| VIII. La Conception de Caguapanes.        | XX. St. Simon de Nabuapo.                 |
| IX. La Présentation de Chayabitas.        | XXI. St. François Regis d'Yameos.         |
| X. La Conception de Xebaros.              | XXII. St. Ignace de Pexas y Caumares.     |
| XI. L'Incarnation de Panapuras.           | XXIII. Notre Dame des Nèges.              |
| XII. St. Antoine de la Laguna.            | XXIV. St. François Regis du Baradero.     |

Outre ces Villages qui subsistent depuis long-tems, il y en a plusieurs autres qui commencent à se peupler d'Indiens de Nations différentes de celles que nous venons de nommer. Il y en a aussi d'autres en grand nombre sur le bord des Rivières qui se jettent dans le Marannon, ou un peu loin des bords de ce Fleuve. Quelques-unes de ces Nations vivent en amitié avec les Missionnaires Espagnols & les habitans des Bourgades des Indiens convertis, avec lesquels ils trafiquent, de même qu'avec les Espagnols & les Métis établis à Borja & à la Laguna.

Les Coutumes de toutes ces Nations, quoiqu'assez semblables les unes aux autres, ne le sont pas au point qu'il n'y ait quelque différence, mais surtout dans leurs langages, chacune ayant le sien à part, quoique plusieurs de ces langages se ressemblent assez, & que quelques-uns ne soient pas aussi différens entr'eux que le sont d'autres dialectes de la langue générale du Pérou. La langue des Indiens Yameos est la plus difficile de toutes à entendre & à prononcer. Celle des Omaguas au contraire est la plus aisée, & la plus douce. A l'égard des dispositions & du génie de ces Nations, on a remarqué une diversité proportionnée à celle du langage. Ainsi les Omaguas même avant de se foumettre témoignaient avoir de la pénétration & du jugement, & les Tarimaguas paroissaient encore plus spi-

spirituels. Ceux-là vivoient avec quelque espèce de police, habitoient ensemble dans des *Bourgades*, & obéissoient à des Chefs qu'ils nommoient *Curacas*. Ils n'étoient pas plongés dans les ténèbres d'une si affreuse barbarie; leurs mœurs n'étoient ni déréglées, ni licentieuses, comme il est ordinaire chez les *Indiens*. Les *Turimaguas* faisoient un Corps de nation formant une espèce de République, fondée sur les principes du Gouvernement, & observant des Loix Politiques. On prétend néanmoins qu'en fait de Police les *Omaguas* l'emportoient sur ces derniers: car outre qu'ils vivoient unis & en société, ils observoient plus de décence, & couvroient leur nudité avec plus de soin que les autres *Indiens*, qui sembloient avoir entièrement étouffé tout sentiment de modestie. Ces foibles dispositions où se trouvoient ces deux Nations, pour se rapprocher des coutumes civiles & d'une vie raisonnable, furent ce qui contribua le plus à les déterminer à admettre les Loix Divines & Humaines que leur prêchoient les Jésuites: car par leurs lumieres naturelles il leur fut aisé de juger de la vérité des choses qu'on leur proposoit; de l'avantage qui leur en reviendrait; & de reconnoître pour mal ce qu'ils pratiquoient dans une genre de vie peu différent de celui des Bêtes.

Parmi les coutumes singulieres que chacune de ces Nations a, celle des *Omaguas* frappe le plus: ce Peuple croit que c'est une grande beauté d'avoir la tête en talus, & en conséquence de cette belle idée, les Mères ne manquent pas d'applatir le front aux Enfans, & l'occiput, de maniere qu'ils en deviennent monstrueux: car leur front s'élève à-mesure qu'il s'applatit, & continuant ainsi depuis le commencement du nez jusqu'au toupet, cet espace est beaucoup plus grand que du commencement du nez en bas jusqu'au bout du menton; il en est de-même à l'égard de la partie postérieure de la tête. Les côtés en sont fort étroits, par un effet de la pression, qui faisant allonger la tête la retrecit, desorte qu'elle perd dans la circonférence ce qu'elle gagne dans la longueur. Cette mode est ancienne parmi eux; ils n'ont pu se résoudre à la changer, & l'observent encore avec tant de prévention, qu'ils se moquent des autres Nations qui ne la pratiquent pas, les appellant par dérision *Têtes de Citrouille* \*. Pour applatir leurs têtes, ils mettent le front des Enfans, dès leur naissance, entre deux planchettes en forme de pressoir, & de tems en tems ils pres-

\* Peut-être veulent-ils désigner par là des têtes legeres & éventées, c'est du-moins le double sens du mot *Espagnol Cabezas de Calabazo*. R. d. T.

sont un peu davantage; desorte qu'ils viennent à bout de leur donner la forme qu'ils desirerent.

Il y a une autre Nation parmi ces *Indiens* qui pousse la bizarrerie jusqu'à se remplir les lèvres, tant inférieure que supérieure; les côtés du nez, les mâchoires & le menton de trous, dans lesquels ils fourrent des plumes d'Oiseaux, & de petites flèches de huit à dix pouces de long, qui les font ressembler à des Diables; où du-moins à des Porcs-épics. D'autres se distinguent par leurs grandes oreilles, qu'ils font croître de telle sorte que le lobe inférieur touche presque aux épaules; ce Peuple est appelé à cause de cela les *Grandes-Oreilles*. Pour allonger leurs oreilles, ils y font un petit trou & y attachent un petit poids, qu'ils augmentent tous les jours, & peu à peu l'oreille se tire & reste allongée au point que nous l'avons dit. Quelques-uns se peignent le corps en partie, les autres entièrement. Enfin ils ont diverses modes & coutumes assez différentes les unes des autres, mais tout-à-fait étrangères par rapport aux nôtres.

Après avoir donné la description de ce grand Fleuve, des Villages, & des Nations qui sont aux environs, il me semble que je ne dois pas omettre quelques espèces extraordinaires de Poisson qu'on trouve dans ses eaux, ni les Oiseaux & autres animaux qui vivent sur ses bords. Parmi es Poissons, il y a deux amphibies, qui sont les *Caymans* & les Tortues, dont les bords & les Iles abondent; les Tortues y ont si bon goût qu'on les préfère à celles de la Mer. Le *Pexa Buey*, ou Veau-marin, est un Poisson qui a quelque ressemblance avec le Veau ordinaire, & c'est le plus gros qu'on puisse trouver dans aucun Fleuve, puisqu'il a communément trois à quatre aunes de long. Sa chair est fort bonne, & a, selon l'avis de ceux qui en ont mangé, le goût approchant de la chair de Bœuf. Il se nourrit de l'herbe qui croît sur les bords du Fleuve, sans sortir de l'eau, la structure de son corps ne le lui permettant pas. La femelle a des mammelles pour nourrir ses petits; & quoique quelques Voyageurs aient étendu encore plus loin la ressemblance avec l'espèce qui vit sur terre, il est certain que ce Poisson n'a ni cornes ni pieds, mais seulement deux nageoires qui lui servent pour nager & pour se tenir au bord de l'eau quand il veut paître.

Les *Indiens* ne connoissent d'autre manière de pêcher que par le moyen des herbes qui enivrent le Poisson, de la manière que le pratiquent les *Indiens* de *Guayaquil*. Ils se servent aussi de flèches empoisonnées: & l'activité du poison est telle, qu'il suffit que la flèche pique & tire un peu de sang, pour que l'Animal meure sur le champ. Ils en usent de-même à la

chasse



chasse, & sont si adroits qu'il est rare qu'ils manquent leur coup. Ce poison n'est autre chose que le jus d'une *Liène* ou *Béjuque* de quatre doigts de large, platte des deux côtés, de couleur brunaire, qui croît dans les lieux humides & marécageux. Ils la coupent en pièces qu'ils écaient un peu, & la font ensuite bouillir. Après qu'ils ont retiré le vase du feu, la liqueur se fige, & forme une espèce de gelée dont ils frottent la pointe de leurs flèches; & si après quelques jours elle se trouve sèche, ils ne font que l'humecter avec de la salive. Ce poison est si froid, qu'en touchant le sang il le fait tout retirer vers le cœur, dont les vaisseaux ne pouvant le contenir crévent nécessairement: mais ce qui doit le plus étonner, c'est que la chair de l'Animal mort de ce poison, ni le sang même coagulé par sa qualité excessivement froide, ne fait aucun mal à ceux qui en mangent. L'antidote le plus efficace contre ce poison, c'est le sucre, quand on en avale immédiatement après la blessure. Mais ce remède n'est pourtant pas si assuré, qu'il n'ait manqué en diverses occasions, après avoir réussi en beaucoup d'autres, tant il est dangereux d'être atteint d'un venin si destructeur.

Les bords & les campagnes de ce fameux Fleuve & de celles des Rivières qui mêlent leurs eaux aux siennes, sont remplis d'une infinité d'Arbres de diverses couleurs, forts, grands & beaux, les uns tirant sur le blanc, les autres sur le brun; quelques-uns rouges, quelques autres jaspés. Il y en a d'où découlent des résines d'une odeur agréable, ou des gommes médicinales & rares, & d'autres qui portent des fruits exquis. Sans aucun soin ni culture de la part des hommes, & par la seule disposition du terroir, les Champs produisent le *Cacao Silvestre*, & il n'y est ni moins abondant, ni moins bon que dans les Jurisdctions de *Jæn* & de *Quixos*. On y recueille aussi beaucoup de Salsepareille, de Vanille, & d'une certaine Ecorce appelée *Clavo*, parce que, quoiqu'elle ait la même figure que la Canéle, si ce n'est que la couleur en est un peu plus foncée, elle a le même goût & la même odeur que le Clou de girofle des *Indes Orientales*.

Quant aux Quadrupèdes, Oiseaux, Reptiles & Insectes, ces Montagnes ont à-peu-près les mêmes que ceux dont il a été parlé à l'égard des Pays chauds; & ceux qui se trouvent dans les Campagnes de *Jæn* & de *Quixos*, y sont aussi communs. Mais avant de terminer mes remarques sur le *Marannon*, il faut que je parle d'un Reptile le plus extraordinaire dont on ait jamais ouï parler en aucun autre Pays, si ce n'est dans les Provinces de la *Nouvelle Espagne*, où il s'en trouve aussi. C'est par la description de cet Animal que je finirai ce que j'avois à dire sur le *Marannon*.

Dans les Pays que le Fleuve des *Amazons* arrose, on trouve un Serpent aussi affreux par sa grosseur & sa longueur, que par les propriétés que quelques-uns lui attribuent. Plusieurs, pour donner une idée de la grandeur de cette Couleuvre, disent qu'elle a le gosier & la gueule si large qu'elle avale un animal entier, & qu'elle fait de-même d'un homme. Mais ce qu'on en conte de plus fort, c'est qu'elle a dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mouvoir elle attire à soi quelque animal que ce soit qui se trouve dans un lieu où son haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à croire. Ce monstrueux Reptile s'appelle en langue du Pays *Tacu-Mama*, *Mere de l'eau*, parce que comme il aime les lieux marécageux & humides on peut le regarder en quelque sorte comme amphibie. Tout ce que je puis dire sur ce sujet, après m'en être informé avec toute l'exactitude, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quelques personnes graves & dignes de toute créance, qui ont vu cet animal dans la *Nouvelle Espagne*, m'en ont parlé sur le même ton, & tout ce qu'ils m'ont dit de la grosseur prodigieuse de ce Serpent s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du *Maranon*, mais diffère à l'égard de la vertu attractive.

En supposant, comme je crois qu'on peut le faire sans témérité, que l'on peut suspendre son jugement, & ne pas ajoûter foi à toutes les particularités que le Vulgaire raconte de cet Animal; particularités d'autant plus suspectes, qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la surprise qui adoptent assez communément les plus grandes absurdités sans examiner le degré de certitude des choses, il me sera permis d'examiner ici la cause en changeant seulement un peu les accidens, afin que par-là on puisse parvenir à la connoissance des propriétés dont il est difficile de s'assurer quand elles ne sont pas appuyées de certaines expériences. Je ne prétends pourtant pas que mon opinion décide, & je laisse à la prudente pénétration de chacun de se ranger au sentiment qui lui paroîtra le plus sûr. J'ajoûte que je ne parle ici que par oui-dire & sur le témoignage de témoins oculaires, sans qu'il m'ait été possible de vérifier leur rapport par ma propre expérience.

Premièrement, dit-on, dans sa longueur & dans sa grosseur cette Couleuvre ressemble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, & qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. Secondement, elle a tout autour de son corps une espèce de barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des Arbres sauvages: cette mousse est apparemment un effet de la poussière ou de la boue qui s'attache à son corps, s'humecte par l'eau, & est séchée par le Soleil. De-là il se forme une croute sur les écailles de

de sa peau, laquelle croute d'abord mince va toujours en augmentant & s'épaississant, & ne contribue pas peu à la paresse & au mouvement lent de cet Animal: car à-moins qu'il ne soit pressé de la faim, il reste sans mouvement pendant plusieurs jours dans le même endroit; & quand il veut changer de place, son mouvement est presque imperceptible, & son corps fait dans la terre où il passe une traînée, comme seroit un mât ou un gros arbre que l'on traîneroit.

Troisièmement, le souffle que ce Serpent pousse hors de soi, est si venimeux qu'il étourdit la personne ou l'animal qui passe par l'endroit par où il le dirige, & lui fait faire un mouvement qui le mène vers lui malgré soi, jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'il le puisse dévorer. Voilà ce que le Vulgaire raconte, ajoutant que le moyen d'éviter un si grand péril, c'est de couper ce souffle, c'est-à-dire, de l'arrêter par l'interposition d'un corps étranger, qui se mettant promptement entre deux, rompt le fil de cette haleine, & que celui qu'on veut sauver puisse profiter de cet instant pour prendre une autre route, & sortir de ce péril. Toutes ces choses bien considérées paroissent fabuleuses, & n'ont pas même l'apparence de la vérité, comme le même Mr. de la Condamine déjà cité le fait assez connoître dans sa relation. En effet les circonstances dont on orne toute cette histoire, la rendent peu vraisemblable. Mais pour peu qu'on change ces circonstances, il me semble qu'on sera moins choqué de la chose même; car ce qui paroïssoit extrêmement fabuleux sous un certain point de vue, devient naturel sous un autre.

On ne peut pas nier absolument que l'haleine de ce Serpent n'ait la vertu de causer une espèce d'ivresse à une certaine distance, puisque nous voyons que l'urine du Renard fait le même effet: & que fort fréquemment les bâillemens des Baleines sont si puans qu'on ne peut les supporter. Je ne vois donc pas de difficulté à convenir que l'haleine de ce Serpent a la propriété qu'on lui attribue, & qu'il supplée par-là à la lenteur de son corps, pour se procurer les alimens dont il a besoin; car les Animaux frappés de cette odeur putride & envenimée, peuvent bien perdre la présence d'esprit & le sang froid nécessaire pour fuir, ou pour continuer leur chemin. Ils sont tout étourdis, ils perdent les sens, ils tombent, & la Couleuvre par son mouvement tardif s'approche, jusqu'à le saisir & le dévorer. A l'égard de ce qu'on raconte du coupement de l'haleine, & que le chemin contre lequel le Serpent dirige son souffle, est le seul endroit dangereux, & où il peut nuire, ce sont des histoires auxquelles on ne feroit ajouter foi, à-moins d'ignorer l'origine & le progrès des odeurs.



La plupart de ces circonstances ont été inventées par ces Nations Barbares, & les autres les ont crues de bonne foi ; parce que personne pour satisfaire sa curiosité, n'a voulu s'exposer au danger de l'examen.

## C H A P I T R E VI.

*Génie, Coutumes, & Qualités des Indiens de la Province de Quito.*

C E qui va faire le sujet de ce Chapitre est de nature, & les circonstances en sont telles, qu'en le lisant, on pourra bien se rappeler dans la mémoire ce qu'on trouve répandu dans les anciennes Histoires ; mais on s'apercevra en même tems du peu de ressemblance. En effet il y a une si grande différence entre ce qu'elles rapportent & ce que je vais dire ici, que quand je jette moi-même les yeux sur les tems passés, je ne fais que penser en voyant les choses si changées. D'un côté je vois des débris de Monumens, des restes de superbes Edifices, & autres Ouvrages magnifiques qui ont signalé la police, l'industrie, les Loix des *Indiens du Pérou*, & qui ne permettent pas à ma raison de douter de ce qu'en rapporte l'Histoire : de l'autre je vois une Nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance, pleine de rusticité, & peu éloignée d'une barbarie totale & semblable à celle des Sauvages qui vivent à peu près comme les Bêtes féroces, répandus çà & là dans les champs, & se tenant le plus souvent dans les Bois. A cet aspect je ne puis presque ajouter foi à ce que j'ai lu. En effet comment concevoir qu'une Nation assez sage pour faire des Loix équitables, pour établir un Gouvernement aussi singulier que celui sous lequel elle vivoit, ne donne aujourd'hui aucun signe de ce fond d'esprit & de capacité qu'il a fallu avoir pour régler avec tant de succès toute l'économie de la Société Civile, quoiqu'elle soit sans-doute la même Nation, peu différente encore aujourd'hui de ce qu'elle étoit autrefois quant à certaines qualités & coutumes. Je laisse donc à chacun la liberté de raisonner sur ce sujet, & de trouver le nœud de cette énigme de la manière qu'il jugera la plus probable : quant à moi, sans m'arrêter davantage à ces réflexions, je vais parler de ce qu'on observe aujourd'hui du Génie, des Mœurs, & des Usages des *Indiens*, selon les lumières que m'ont fourni plus de dix années de séjour parmi eux. On trouvera qu'en quelques occasions ils ressemblent encore à leurs Ancêtres, & qu'en d'autres ils manquent des lumières qu'on dit qu'ils ont eues sur certaines Scien-

ces

ées, & qu'ils n'ont plus la même sagesse dans leur conduite, ni les mêmes dispositions qu'ils avoient pour le Gouvernement, ni la même exactitude dans l'observance des Loix.

C'est une entreprise bien difficile que celle que je forme de décrire les coutumes & les inclinations des *Indiens*, & de définir exactement les véritables qualités de leur génie & de leur humeur. Si on les envisage comme des hommes, les bornes de leur esprit semblent incompatibles avec l'excellence de l'Ame, & leur imbécillité est si visible, qu'à-peine en certain cas on peut se faire d'eux un autre idée que celle qu'on a des Bêtes, encore n'ont-ils pas quelquefois la prérogative de l'instinct naturel. D'un autre côté il n'y a pas de gens qui aient plus de compréhension, ni de malice plus réfléchie. Cette inégalité peut jeter dans le doute l'homme le plus habile : car s'il ne juge que par les premières actions qu'il leur verra faire, peu s'en faudra qu'il ne les prenne pour des gens d'un esprit vif; mais s'il fait attention à leur barbarie, à leur rusticité, à l'extravagance de leurs opinions, & à leur manière de vivre, il ne fera point étonnant que les voyant s'écarter si fort du bon-sens & de la raison il ne les croie que très-peu éloignés de l'espèce des *Brutes*.

L'humeur des *Indiens* est telle, que si leur indifférence pour les choses de ce Monde ne s'étendoit pas jusqu'aux choses Eternelles, on pourroit dire que le Siècle d'or des Anciens ne s'étoit jamais mieux trouvé que parmi eux. Rien n'altère la tranquillité de leur âme également insensible aux revers & aux prospérités. Quoiqu'à demi-nuds ils sont contents comme le Roi le plus somptueux dans ses habillemens; & non seulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs yeux, mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent quelque court qu'il soit. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux; & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre sont si peu des objets d'ambition pour ces Peuples, qu'un *Indien* recevra avec la même indifférence l'emploi d'Alcalde & celui de Bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre; ainsi chez eux certains emplois ne rendent pas plus honorable, ni certains autres moins estimable. Dans leurs repas ils ne souhaitent jamais au-delà de ce qu'il leur faut pour se rassasier, & ils sont tout aussi contents de leurs mets grossiers & rustiques, que si on leur présentait les mets les plus exquis; je crois pourtant que si on leur servoit également des uns & des autres, ils préféreroient peut-être ces derniers. Quoi qu'il en soit, ils témoignent si peu d'empressement pour la bonne

chère & les commodités de la vie, qu'il semble que plus une chose est simple & chetive, plus elle est conforme à leur goût naturel.

Rien ne peut les émouvoir ni les changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, & souvent ils refusent de rendre un petit service quand ils voyent une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux, le respect n'en produit pas davantage: humeur d'autant plus singulière qu'on ne peut la fléchir par aucun moyen, ni la tirer de cette indifférence par où ils semblent défier les plus sages personnages, ni leur faire abandonner cette grossière ignorance qui met en défaut les personnes les plus prudentes, ni les corriger de leur négligence par laquelle ils rendent inutiles les efforts & les soins des personnes les plus vigilantes. Mais pour donner une plus juste idée du génie de ces Peuples, nous rapporterons quelques traits particuliers de leur génie & de leurs coutumes, sans ce secours il seroit impossible de rien comprendre à leur caractère.

Généralement les *Indiens* sont fort lents, & mettent beaucoup de tems à faire quelque chose; c'est ce qui paroît par les ouvrages qu'ils font: de là vient le Proverbe qu'on applique aux choses qui peu considérables de soi requièrent beaucoup de tems & de patience, *Il n'y a qu'un Indien qui puisse faire un tel ouvrage*. Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, & autres semblables étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre; à les compter chaque fois, & à y faire ensuite passer la trame, de sorte que pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent jusques à deux ans ou même davantage. Il n'est pas douteux que leur peu d'adresse & d'invention ne contribue autant que leur lenteur naturelle à cette longueur; & il est certain que si on leur enseignoit les inventions qui abrègent le travail, ils y feroient de grands progrès, ayant naturellement beaucoup de conception & de facilité à exécuter ce qu'on leur montre dans toute sorte d'ouvrages de mains: c'est ce qui paroît visiblement dans les ruines de divers Ouvrages anciens, qui se sont conservées jusques à présent dans le Pérou, & dont nous parlerons ailleurs plus au long.

Au génie lent & grave des *Indiens* se joint la paresse, qui en est la compagne ordinaire. Cette paresse est chez eux si enracinée, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres ne les touchent, ni ne peut les porter au travail. S'il faut qu'ils fassent quelque chose pour eux-mêmes, ils en laissent le soin à leurs femmes. Celles-ci filent, font les chemisettes & les caleçons, unique vêtement des maris. Elles préparent le *Matehage*, c'est le nom général qu'ils donnent à leur nourriture. On les voit

mou-



moudre l'Orge pour la *Machca*, faire griller le Maïs pour la *Camcha*, & leur préparer la *Chicba*: pendant ce tems-là, à-moins que son Maître ne l'anime au travail, l'*Indien* est acroupi (c'est la posture ordinaire de tous les *Indiens*) & regarde travailler sa femme: en attendant il boit ou se tient près de son petit foyer, sans se remuer, jusqu'à ce qu'il soit obligé de se lever pour chercher à manger ou pour accompagner ses amis. La seule chose qu'ils fassent pour leur propre compte, c'est de labourer le terrain qui forme leur *Chacarite*; mais ce sont encore les femmes & leurs enfans qui l'ensemencent, & qui font tout ce qu'il faut de plus pour la culture de cet espace de terre. Quand une fois ils sont dans la posture que j'ai dit, nul motif d'intérêt ou de lucre ne les fait remuer, desorte que quand un Voyageur s'égare, ce qui arrive assez souvent, & qu'il s'achemine vers une cabane pour prier qu'on lui montre le chemin, l'*Indien* se cache dès qu'il l'entend à la porte, & envoie sa femme répondre qu'il n'est pas au logis, aimant mieux rester dans son oisiveté, que de faire un quart de lieue pour gagner une réale, qui est ce qu'on leur donne ordinairement pour cette sorte de service. Si le Voyageur met pied à terre, & entre dans la cabane, il ne lui est pas aisé de trouver l'*Indien*, parce que ces cabanes étant tout-à-fait obscures, à un peu de lumière près qui entre par un trou de porte, on n'y sauroit distinguer les objets quand on vient du grand jour. Mais supposé qu'il vienne à bout de le découvrir, il n'en est pas plus avancé pour cela; car ni offres, ni promesses, ni prières ne peuvent l'engager à le venir guider jusqu'à une petite distance. Il en est de-même à l'égard des autres occupations où l'on veut les employer.

Pour engager un *Indien* à faire l'ouvrage que son Maître lui prescrit, & pour lequel il le paye, il ne suffit pas que le Maître lui dise ce qu'il doit faire, mais il faut qu'il ait continuellement les yeux sur lui. S'il tourne le dos pour un moment, l'*Indien* s'arrête & cesse de travailler jusqu'à ce qu'il entende revenir celui dont il craint les reprimandes. La seule chose qu'ils ne refusent jamais, & à quoi ils sont toujours disposés, c'est de se divertir: ils ne se font jamais tirer l'oreille pour aller aux fêtes où il y a des danses, ni à aucune autre occasion de se réjouir: mais il faut que la boisson soit de toutes ces parties; c'est-là le comble de leurs divertissemens; c'est par-là qu'ils commencent la journée & par-là qu'ils la finissent, ne cessant de trinquer qu'après qu'ils ont perdu le sens.

Leur penchant à l'Ivrognerie est si grand, qu'il n'y a ni Dignité de *Cacique*, ni Emploi d'*Alcalde* qui tienne, tous accourant également aux fêtes solemnelles, & c'est à qui boira davantage, jusqu'à ce que la *Chicba*

ait fait perdre la raison au Magistrat comme au Manant. Mais ce qui paroitra le plus singulier, c'est que les personnes du sexe, soit femmes ou filles, de-même que les jeunes garçons, sont entièrement exempts de ce défaut: car selon leurs mœurs, il n'est permis qu'à un Pere de famille de boire à outrance & de s'enivrer; parce qu'il n'y a que les Peres de famille qui ayent quelqu'un qui prenne soin d'eux quand ils sont hors de sens. La maniere dont ils célèbrent leurs solemnités est singuliere, & mérite qu'on en fasse mention.

Celui qui donne la fête, ou qui la fait célébrer, fait inviter chez lui toutes les personnes de sa connoissance, & tenir prête une quantité de *Chicha* proportionnée au nombre des Convies, desorte qu'il y en ait environ une cruche pour chacun, la cruche contenant au moins trente chopines. Dans la cour du logis, si c'est en une grande Bourgade, ou devant la cabane, si c'est à la campagne, ils mettent une table couverte d'un tapis de *Tucuyo* réservé pour ces occasions. Tout le repas se réduit à la *Camcha*, & à quelques herbes sauvages qu'on a fait bouillir avec de l'eau dans un petit pot. Les Convies s'assemblent; on leur donne à chacun deux ou trois feuilles de cette décoction, à quoi l'on joint dix à douze grains de *Camcha*, & voilà le repas fini. Aussi-tôt les femmes accourent & donnent à boire à leurs maris dans des Gourdes ou *Totumos* ronds qu'ils appellent *Pilches*, ce qu'elles réiterent jusqu'à ce qu'ils soient gais. Alors quelqu'un de la compagnie touche du tambourin d'une main, & de l'autre joue du flageolet \*, tandis que les autres forment leurs danses, qui consistent à se mouvoir tantôt d'un côté tantôt de l'autre sans ordre ni cadence. Pendant ce tems-là quelques *Indiennes* chantent des chansons dans leur propre Langue, & c'est par-là que l'on continue la réjouissance & la fête, le tout accompagné de grands coups de *Chicha*, qui se suivent de près. Le plus beau de l'affaire, c'est que ceux qui ne dansent pas, se tiennent à croupetons, en attendant que leur tour vienne. La table n'est-là que pour la parade, car il n'y a rien à manger dessus, & les Convives n'y font point assis autour. Quand à force de boire ils se sont tous enivrés à ne pouvoir plus se tenir sur leurs jambes, ils se couchent là pêle-mêle hommes & femmes, sans se soucier si l'un est auprès de la femme de l'autre, de sa propre sœur, ou de sa propre fille, ou une autre d'une parenté plus éloignée; de maniere qu'ils oublient tout devoir dans ces occasions qui durent

\* Les Provençaux se servent aussi de ces deux instrumens & en jouent à la fois avec beaucoup d'adresse, pendant que les autres dansent. R. d. T.

rent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés prennent le parti de s'y transporter en personne, de répandre la *Chicha*, & de les emmener eux-mêmes de peur qu'ils n'en aillent acheter d'autre.

Le lendemain de la fête est appelé *Concho*, c'est-à-dire, le Jour où l'on boit ce qui est resté de la veille au fond du pot. C'est par ces restes qu'ils recommencent, & dès qu'ils sont bus, chaque Convie court à sa maison chercher les cruches qu'on y tient toutes prêtes, ou ils en achètent à frais communs. Ainsi il reste un nouveau *Concho* pour le lendemain, & successivement d'un jour à l'autre, si on les laisse faire, leur coutume étant de ne finir que quand il n'y a plus de *Chicha* à vendre, ou plus d'argent pour en acheter, & qu'on ne veut plus en donner à crédit.

Leur manière de pleurer les Morts, c'est de bien boire. La maison où l'on mène deuil est remplie de cruches. Ainsi non seulement ceux qui sont dans l'affliction, & ceux qui les accompagnent, boivent; mais même ces derniers sortent dans la rue & arrêtent tous les passans de leur Nation, sans distinction de sexe, les font entrer dans la maison du deuil, & les obligent de boire à l'honneur du défunt. Cette cérémonie dure quatre à cinq jours, quelquefois davantage; car leur plus grand souci, l'objet qui les occupe le plus, c'est la boisson; c'est-là qu'aboutissent tous leurs vœux, tous leurs desirs.

Autant que les *Indiens* sont enclins à l'Ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le Jeu, qui paroît pourtant une suite de l'autre passion. On ne remarque pas en eux le moindre goût pour cet amusement, il ne paroît pas qu'ils aient jamais connu d'autre jeu que celui qu'ils nomment *Pofa*, qui signifie *cent*, parce qu'il faut atteindre ce nombre pour gagner. Ce jeu s'est conservé parmi eux depuis le tems de la *Gentilité*. Pour le jouer ils se servent de deux instrumens; l'un est un aigle de bois & à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où l'on marque par dizaine, & au moyen de quelques clous, les points que chacun fait; l'autre est un osselet taillé en manière de dez & à sept facettes, dont l'une distinguée par une certaine marque se nomme *Guayro*; cinq autres sont nommées selon leur nombre & rang, & la septième reste blanche. La manière de jouer c'est de jeter l'osselet en l'air, & en retombant on compte les points marqués par la facette de dessus: si c'est celle qu'ils nomment *Guayro*, on marque dix points, & on en perd autant si c'est la blanche. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, il est rare qu'ils le jouent, si ce n'est quand ils commencent à boire.

La Nourriture ordinaire des *Indiens*, c'est, comme nous l'avons dit, le



Maiz changé en *Camcha* ou *Moté*, & la *Machca*. La maniere de préparer celle-ci, c'est de faire griller l'orge & de le réduire en farine, & sans autre apprê ni ingrédient ils la mangent à cueillerées, ils en mangent deux ou trois & avec une certaine quantité de *Chicha* qu'ils boivent là-dessus, voilà leurs repas finis; au défaut de *Chicha* il boivent de l'eau. Dans leurs voyages il ne leur faut pas de grands frais; toutes leurs provisions sont renfermées dans un petit sac qu'ils nomment *Gicrita*, lequel est rempli de farine d'orge grillé, ou *Machca*, avec une cuillier, ce qui leur suffit pour un voyage de 50 & même de 100 lieues. Pour repaître ils font halte près d'une cabane, ou autre lieu où il y a de la *Chicha*, ou près d'un ruisseau. Là ils puisent avec la cuillier un peu de leur farine hors du fachel, & la mettent dans la bouche, où ils la tiennent quelque tems avant de la pouvoir avaler. Après avoir pris ainsi deux ou trois cuillerées, ils boivent une grande quantité de *Chicha*, ou d'eau, moyennant quoi ils se remettent en route aussi contents que s'ils avoient fait la meilleure chère.

Leurs Habitations sont aussi petites qu'il est possible de se l'imaginer. Elles consistent en une chaumine au milieu de laquelle on allume le feu, & c'est-là qu'ils demeurent eux & leurs animaux domestiques, tels que les Chiens, que les *Indiens* aiment beaucoup, & dont ils ont toujours trois ou quatre; un ou deux Cochons, des Poules & des *Cuyes*. C'est-là leur plus grand fond, & leurs principaux meubles; car d'ailleurs ils ont à-peine au-delà de quelques vaisseaux de terre, des pots, des cruches, des *Pilches*, de brocs; à quoi il faut ajouter le coton que leurs femmes filent, & vous aurez tout l'inventaire des richesses d'un *Indien*. Leurs lits consistent en une ou deux peaux de Mouton, étendues à terre, sans couffin ni autre chose quelconque. Communément ils ne se couchent point, mais dorment à croupetons sur ces peaux; ils ne se deshabillent & ne s'habillent jamais, desorte qu'ils sont toujours dans le même état.

Quoique les *Indiens* élèvent des Poules & autres animaux dans leurs chaumines, jamais elles ne les mangent. Leur affection pour ces bêtes va si loin qu'elles ne peuvent se résoudre à les tuer, ni à les vendre. Si un Voyageur est forcé de passer la nuit dans une des chaumines, il a beau offrir de l'argent pour avoir une poule ou une poulet à manger, il ne l'obtiendra pas volontairement. Le seul parti est de le tuer soi-même; alors l'*Indienne* jette les hauts cris, pleure, se désole, comme si elle avoit perdu son fils ou son mari; mais enfin voyant qu'il n'y a point de remède, elles se consolent, & reçoivent le prix de la volaille morte.

Dans leurs voyages plusieurs mènent avec eux toute leur famille à pied.

Les Mères portent leurs petits enfans sur les épaules. La cabane reste fermée; & comme il n'y a point de meuble à voler, une simple courroye suffit pour toute ferrure. Les animaux domestiques de la famille voyageuse sont confiés à un *Indien* ami ou voisin, supposé que le voyage doive durer quelques jours, sinon on s'en remet à la garde des Chiens. Ces animaux sont si fidèles, qu'ils ne laissent approcher personne de la cabane que leur Maître. Sur quoi je remarquerai en passant comme une chose extraordinaire, que les Chiens élevés par les *Espagnols* ou par des *Métifs*, ont une haine si furieuse contre les *Indiens*, que si quelqu'un de cette Nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant & le déchirent à-moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté les Chiens élevés par les *Indiens* ont la même haine contre les *Espagnols* & les *Métifs*, qu'ils sentent d'aussi loin que les *Indiens* eux-mêmes sont aperçus par l'odorat de ceux élevés par les *Espagnols*.

En général les *Indiens* qui ne sont pas nés dans quelque Ville ou grande Bourgade ne parlent d'autre Langue que la leur propre, qu'ils appellent *Quichua*, laquelle fut établie & répandue par les *Incas* dans toute l'étendue de leur vaste domination, afin qu'il y eût une Langue générale que tout le monde entendît & parlât; c'est de-là que cette Langue a pris le nom de *Lengua del Inga*. Il y a néanmoins quelques-uns de ces *Indiens* qui entendent l'*Espagnol*, & le savent même parler; mais rarement ils ont la complaisance de répondre en cette Langue, quoiqu'ils sachent que la personne à qui ils ont affaire n'entend pas la *Quichua*. Il est inutile de s'amuser à les prier de s'expliquer en *Espagnol*, on ne viendra pas à bout de les y résoudre. Les *Indiens* élevés dans les Villes ou les Bourgs, n'ont pas cette ridicule opiniâtreté; bien loin de-là, ils répondent en *Espagnol* même à ceux qui leur parlent en *Quichua*.

Tous les *Indiens* sont superstitieux, & se piquent de connoître l'avenir. C'est un reste de leur ancienne Religion, dont leurs Curés, ni l'expérience qu'ils font tous les jours eux-mêmes de leur aveuglement, n'ont pu encore les guérir radicalement. Ils emploient quantité de compositions diaboliques, & d'artifices, pour être heureux, pour réussir dans tel & tel dessein. Leurs esprits sont si infatués de ces folles erreurs, qu'il est très-difficile de les défabuser & de les obliger à embrasser sincèrement le *Christianisme*, dont ils n'ont que quelques foibles notions, & dans lequel ils ne font rien moins qu'affermis; car s'ils assistent les Dimanches & les Fêtes à la Messe & à la Doctrine, c'est qu'ils y sont forcés, & qu'ils craignent le châtement por-

té contre eux, sans quoi il n'y en auroit pas un qui y allât; & pour prévenir de ce que j'avance, je rapporterai entre une infinité d'autres exemples que je pourrais citer, ce qui m'a été raconté à ce propos par un Curé de Village. Un *Indien* avoit manqué à la Messe & à la Doctrine: le Curé ayant su des autres *Indiens* que c'étoit pour s'être amusé à boire de bonne heure, chargea ceux-ci de son châtiment & le condamna à être fustigé; c'est la punition ordinaire en ces sortes de cas pour les *Indiens* de tout âge & de tout sexe, & c'est peut-être la plus convenable pour des esprits si bornés. L'*Indien* après avoir été fouetté, vint trouver le Curé, & le remercia de la bonté qu'il avoit eu de le faire châtier. Le Curé lui fit une reprimande, & l'exhorta lui & les autres à ne jamais négliger leurs devoirs de *Chrétiens*. A-peine il avoit fini de parler, que l'*Indien* s'approchant lui dit d'un air humble & naïf, qu'il le prioit de lui faire appliquer encore un pareil nombre de coups de fouët pour le Dimanche suivant, parce qu'il avoit dessein de ne pas venir à la Messe, & de se divertir encore à boire. On voit par-là le peu de progrès qu'ils font dans la Doctrine *Chrétienne*, dans laquelle on les instruit pourtant continuellement, depuis que leur jugement commence à se former avec l'âge jusques à leur mort, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient d'une ignorance inconcevable sur les principaux points de la Religion.

Leur indifférence à cet égard est si grande, qu'on peut dire qu'ils ne se mettent pas plus en peine de leurs âmes que de leurs corps. Je ne prétens pas nier qu'il ne s'en trouve qui sont aussi soigneux d'éclairer leurs esprits & leurs consciences des vérités de la Religion, que les personnes les plus sages, mais le plus grand nombre est plongé dans une ignorance crasse qui les rend froids pour tout ce qui a rapport à l'Eternité. Leur méchanceté les aveugle tellement qu'ils sont insensibles aux exhortations *Chrétiennes*. Ce n'est pas qu'ils disputent: au-contraire ils accordent tout, & ne rejettent jamais rien de ce qu'on leur propose; mais ils se défient de tout, & dans le fond ils ne croient rien. Je ne m'aviserois pas dans une matière si délicate de reprocher de tels défauts à cette Nation, s'ils n'étoient bien avérés; & pour qu'on voye quelles sont leurs dispositions à cet égard, & qu'on ne puisse m'accuser de prévention, je rapporterai encore quelques autres exemples.

Les Curés Doctrinaires employent tous les Dimanches de l'année à instruire leurs Paroissiens *Indiens* avec un zèle infatigable. Dès-qu'ils apprennent qu'il y en a quelqu'un qui est malade & en danger, ils le vont voir & l'exhortent à se préparer à bien mourir, ajoutant tout ce qu'ils jugent



jugent nécessaire pour lui faire ouvrir les yeux de l'entendement: il lui parle des attributs du Créateur, & du danger où il est de mourir: il l'exhorte à apaiser ce juste Juge par un repentir sincère de ses péchés, à desfermer son bras déjà levé pour le punir éternellement, à demander pardon à Dieu, à implorer sa miséricorde pour n'être point l'objet de sa colère & éviter le supplice dont son âme sera punie dans l'éternité: pendant cette exhortation, l'Indien écoute tout sans donner le moindre signe de sensibilité; & quand le Curé a cessé de parler, le malade répond froidement, *vous avez raison, Pere*. Faisant entendre par-là que les choses arriveront comme le Curé le dit, mais que lui Indien ne comprend pas en quoi consiste le malheur qu'on lui annonce. Ce que je dis-là, c'est ce que disent les Curés de ce Peuple à qui veut l'entendre, & ces Curés sont gens de mérite & savans. Cette ignorance prodigieuse est cause qu'il y a très-peu d'Indiens que l'on admette à la communion du Corps de *Jésus-Christ*, la plupart n'ayant pas la capacité nécessaire. Au reste ceux d'une habitation où il y a un malade, n'en avertiroient jamais le Cure s'ils n'y étoient forcés par la crainte du châtement; encore malgré cela négligent-ils souvent de le faire, & laissent mourir le malade sans Sacremens.

Dans leurs Mariages ils ont le préjugé le plus extravagant qu'on puisse imaginer, vu que contre toute raison ils estiment ce que les autres Nations détestent; se persuadant que si la personne qu'ils choisissent pour épouse n'a point été connue par d'autres hommes avant eux, c'est une preuve qu'elle a peu de mérite.

Dès-qu'un Jeune-homme a demandé une Fille en mariage au Pere, & que celui-ci l'a accordée, les deux Fiancés commencent à vivre ensemble ni plus ni moins que s'ils étoient mariés; l'un & l'autre aident le Beupere dans le petit travail de sa *Chacare*. Après trois ou quatre mois, quelquefois un an, le Fiancé dégoûté de sa promesse l'abandonne, disant pour raison, ou qu'elle ne lui plaît pas, ou plus clairement qu'elle n'a point de mérite, & que personne ne s'est foucié d'elle avant lui; se plaignant de son Beupere qui l'avoit voulu tromper; & l'engager avec une fille si peu estimable. Si après avoir vécu trois ou quatre mois ensemble, ce qu'ils appellent entre eux *Amamarfe* \*; ce repentir ne vient point, il se marie avec elle. Cette coutume est si commune parmi eux, que les plus vives remontrances des Curés & des Evêques, n'ont encore pu parvenir à la déraciner: desorte qu'actuellement la premiere question que font les Curés à ceux qui se présentent pour être mariés, c'est s'ils se sont *Amannados*,  
afin

\* S'éprouver, se rendre habile, faire son apprentissage.

afin de les absoudre de ce péché avant de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon, quand il n'est pas solennel: suivant eux tout consiste dans la bénédiction nuptiale, qu'il ne faut pas négliger de leur donner le jour même qu'ils se donnent la main; car si on la diffère ils se séparent quand la fantaisie leur en prend, & il n'y a pas moyen de leur faire entendre qu'ils sont engagés & mariés. On ne peut les châtier pour aucun de ces abus, dans la vue de les corriger; parce qu'aucun châtiment n'imprimant chez eux rien de honteux, il n'y en a point qui fasse effet. C'est une même chose pour eux de les exposer à la risée publique, ou de leur permettre de danser à quelque fête, qui est ce qu'ils estiment le plus. Ils sont sensibles aux châtimens corporels pendant qu'ils durent, mais un moment après qu'ils sont finis, ils ne semblent pas avoir été touchés, & s'en mettent peu en peine; de-là vient qu'on leur passe bien des choses, & qu'on tâche d'y remédier par d'autres voyes.

Il arrive assez souvent qu'ils changent de femme, sans autre traité ni convention, que d'avoir eu des familiarités ensemble, de sorte que sous ce prétexte une femme se donne à un autre homme. La femme de celui-ci cède la place à sa rivale, & va se venger avec son mari de l'affront qu'on leur fait à tous les deux; & quand on les reprend de cette démarche, ils allèguent pour raison qu'il falloit bien qu'ils se vengeassent: si on les sépare, on n'y gagne rien; car ils retournent bientôt au même genre de vie. Les Incestes sont très-fréquens parmi eux, tant par une suite de leur ivrognerie, comme nous l'avons fait voir, que parce que ne connoissant ni honneur ni deshonneur, il n'est aucun motif qui retienne leurs plus honteux appétits. \*

Si des Mœurs & des Coutumes pareilles paroissent extraordinaires, la manière dont ce Peuple confesse ses péchés ne le paroitra pas moins. Car outre que la plupart possèdent assez peu la Langue *Espagnole*, ils n'ont aucune méthode qu'ils puissent suivre pour se confesser. Dès-qu'ils entrent dans le Confessionnal où le Curé les a fait venir, il faut que celui-ci leur enseigne exactement tout ce qu'ils doivent faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor* d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, l'*Indien* s'arrête aussi. Après cela il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a commis tel & tel péché, mais il faut qu'il affirme qu'il l'a commis lorsqu'il s'agit d'un de ces péchés ordinaires, sans quoi l'*Indien* nieroit tout, & le Prêtre insistant, disant même qu'il fait la chose pour certain, & qu'il en a des preuves, l'*Indien* pressé de la sorte avoue, s'imaginant que le Prêtre fait tout par quelque moyen surnaturel, & alors il découvre toutes les

circonstances mêmes sur lesquelles il n'a pas été interrogé. S'il est difficile non seulement de leur faire déclarer leurs fautes, mais même de les empêcher de les nier quand elles sont publiques, il ne l'est pas moins de les engager à en déterminer le nombre, & ce n'est que par des ruses & des stratagèmes qu'on en vient à bout, non sans beaucoup d'obscurité, & encore ne peut-on gueres se fier à ce qu'ils disent.

La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les *Indiens*, que sur aucune autre Nation. Leur mépris pour les maux qui sont le plus d'impression sur les esprits ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie, qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les consciences des *Indiens* malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquillité, qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation que l'on mène à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible passage. Entre plusieurs exemples que j'en sai, je rapporterai celui dont je fus moi-même témoin oculaire. Il y avoit de mon tems à *Quito* deux Criminels prêts à être exécutés; l'un, je ne sai s'il étoit *Métis* ou *Mulatre*, l'autre étoit *Indien*. Tous les deux ayant été amenés dans la Chapelle de la prison, je fus les voir la nuit avant l'exécution. Le premier que plusieurs Prêtres exhortoient en *Espagnol*, faisoit beaucoup d'actes de foi, d'amour de Dieu & de contrition: on voyoit en lui toute la frayeur que peut causer un sort pareil à celui qui l'attendoit. L'*Indien* avoit dans le même endroit autour de lui d'autres Prêtres, qui le préparoient en sa Langue naturelle. La tranquillité de son esprit qui se peignoit sur son visage, surpassoit celle des assistans; il paroissoit plutôt labourer une *Chacare*, ou garder un Troupeau, qu'être à la veille de perdre la vie. L'approche de la mort bien loin de lui ôter l'appétit, comme à son Compagnon d'infortune, ne faisoit que l'animer à profiter du dégoût de celui-ci à manger sa portion; & on avoit assez de peine à le contenir & à l'empêcher de donner dans la gourmandise en une pareille extrémité. Le Criminel parloit à tout le monde avec la même liberté que s'il avoit joué une farce: si on l'exhortoit il répondoit sans se troubler,



bler ; quand on lui disoit de s'agenouiller, il le faisoit ; & dans la ferveur des prières il répétoit tout mot pour mot, regardant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un Enfant vis, qui ne fait qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il demeura dans cet état jusqu'à ce qu'on le conduisit au gibet où étoit déjà son Compagnon, & tant qu'il eut un souffle de vie on ne remarqua pas la moindre altération en lui.

Ce caractère des *Indiens* se manifeste en bien d'autres occasions ; c'est par exemple encore avec la même audace qu'ils s'exposent au devant d'un Taureau, sans autre ruse que de s'en laisser frapper à plein, & par-là le Taureau les fait voler en l'air ; ils tombent d'assez haut pour se tuer, si c'étoit tout autre qu'un *Indien*. Mais celui-ci n'étant pas même blessé se relève fort content de sa victoire, qu'on pourroit encore mieux nommer la victoire du Taureau. Quand ils se joignent par troupes pour combattre contre d'autres Hommes, ils les attaquent, sans avoir égard à la supériorité des armes du parti contraire, & sans faire attention au monde qu'ils perdent ni aux blessés : intrépidité qui chez une Nation plus cultivée pourroit passer pour un effort de valeur, mais qui n'est dans ce Peuple qu'un effet de sa barbarie & un manque de réflexion. Ils sont fort adroits à passer un laqs à un Taureau, en courant à toute bride ; & comme ils ne craignent point le danger, ils s'y exposent inconsidérément. C'est avec la même dextérité qu'ils poursuivent les Ours. Un *Indien* sur son cheval, sans autres armes qu'un laqs, attaque ce furieux animal & triomphe de toutes ses ruses. Il porte dans sa main une courroye si menue que l'animal ne puisse la saisir avec ses pattes, & si forte qu'elle ne puisse rompre à l'effort de la course du cheval & de la résistance de la bête. Dès-qu'il aperçoit l'Ours il pousse à lui, & celui-ci s'assied pour s'élançer sur le cheval. L'*Indien* arrivant à portée de l'Ours lui jette le laqs, & le saisit au col ; en même tems il passe l'autre bout du laqs deux ou trois fois à la selle du cheval avec la plus grande promptitude, & pousse sa monture à toute bride : pendant ce tems-là l'Ours occupé à défaire le nœud coulant qui l'étrangle ne peut suivre le cheval, & tombe enfin roide mort ; action vraiment hardie, & adroite. Dans la Province d'*Alausi* vers la Cordillere Orientale, qui est le Pays où ces animaux abondent le plus, on voit fréquemment de semblables cas.

La rusticité qu'on remarque dans l'esprit des *Indiens* vient en partie de ce qu'ils ne sont point cultivés ; car en quelques endroits on en voit qui ayant reçu une bonne éducation sont aussi raisonnables que les autres hommes ; & s'ils ne sont pas aussi polis que les Nations cultivées, du moins

moins font-ils capables de discerner les choses & de les connoître. On en voit des exemples assez frappans ; il faut ranger dans cette classe les *Indiens* des Missions du *Paraguay* dirigées par le zèle des R. P. *Jésuites*, qui en peu d'années sont parvenus à former une République de gens raisonnables. Le moyen le plus efficace qu'ils aient employé pour cela, a été d'enseigner la Langue *Espagnole* aux Enfans, & même la Langue *Latine* à ceux qui ont paru avoir de la disposition pour cela. Ils ont des Ecoles publiques dans chaque Village des Missions, ils y enseignent à lire, à écrire, & les Arts mécaniques, où les *Indiens* de ces Missions se sont rendus si habiles, qu'ils ne le cèdent point aux Ouvriers d'*Europe*. Enfin ces *Indiens* sont tout-à-fait différens de ceux dont nous venons de parler ; ils ont plus de lumières & plus de raison, ils vivent en un mot comme des hommes, de sorte qu'il semble qu'ils soient d'une autre nature que les autres Peuples de ce Continent ; car c'est une remarque que j'ai faite dans le *Pérou*, que les *Indiens* des différentes & vastes Provinces que je parcourois, n'étoient pas différens entre eux ; que ceux de *Quito* n'étoient pas plus fots que ceux des Vallées ou de *Lima* ; ni ceux de cette Province plus intelligens que ceux du *Chily* ou d'*Arauco*.

Sans sortir de la Province de *Quito*, nous avons des exemples qui confirment ce que j'ai avancé plus haut : c'est que les *Indiens* élevés dans les Villes, & dans les grands Bourgs, qui exercent quelque métier & parlent *Espagnol*, ont plus d'esprit que ceux de la Campagne ou qui habitent dans de petites Bourgades ; & leurs mœurs ne sont pas si approchantes de celles de la *Gentilité*. Ils ont de l'adresse, de l'habileté, & ne sont point sujets à tant d'erreurs ; c'est pourquoi aussi on les appelle *Ladinos* \* ; & s'ils conservent quelques usages ou coutumes des autres *Indiens*, c'est par communication, & par le faux préjugé qu'il faut conserver les coutumes de ses Ancêtres comme un héritage. Ceux d'entre eux qui exercent le métier de Barbiers, sont les plus spirituels de tous ; ils saignent aussi, & si adroitement, au jugement même de Mr. de *Fussieu*, & de Mr. *Seniergues* Chirurgien Anatomiste de Mrs. les Académiciens *François*, qu'ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomistes d'*Europe*. Le commerce que leur profession leur procure avec les personnes bien élevées leur aiguise l'esprit, & c'est par-là qu'ils se distinguent de leurs compatriotes. Il paroît certain que si dans les Villages il y avoit des Ecoles où l'on enseignât la Langue *Espagnole* aux *Indiens*, comme il est ordonné dans les

Ré-

\* Comme qui diroit *Prudhommes*.

Réglemens concernant les *Indes*, il paroît, dis-je, certain que ce Peuple pouvant converser davantage avec les *Espagnols*, se guériroit d'un grand nombre d'erreurs, & s'instruiroit d'une infinité de choses qui n'ont point de nom dans leur Langue. Aussi remarque-t-on que les *Cholos* (c'est ainsi qu'on nomme les petits garçons *Indiens*) qui savent l'*Espagnol*, sont beaucoup plus éclairés que ceux qui ne le savent pas, & qu'ils traitent de *Barbares*, pendant qu'ils se donnent hardiment à eux-mêmes l'épithète de *Ladinos*.

Je ne prétens pas dire par-là que la Langue *Espagnole* ait de soi la propriété de donner de l'esprit aux *Indiens*; je veux seulement prouver que l'usage de cette Langue les mettroit plus souvent à même de pouvoir converser avec les *Espagnols*, ce qui contribueroit à les tirer de l'ignorance où ils croupissent: car ou ils parlent entre eux, & en ce cas que peuvent-ils apprendre les uns des autres? ou ils parlent avec les *Espagnols* qui entendent la *Quichua*; mais ce ne peut être que pour des nécessités indispensables, & tout le discours ne consiste qu'en deux ou trois questions; car quel est l'homme qui ira faire de longs discours pour instruire des gens si grossiers & si peu cultivés. Mais s'ils possédoient l'*Espagnol* ils pourroient profiter des discours des Voyageurs qu'ils voient ou accompagnent, de ceux des Citoyens quand ils vont dans les Villes, des Curés, des Corrégi-dors, & autres personnes qu'ils servent ou qu'ils fréquentent. Pouvant entendre tout ce qui se dit, peu à peu ils profiteroient, & enfin seroient moins idiots & moins grossiers qu'ils ne sont; car chaque jour on apprend quelque chose de nouveau, quand on vit avec des hommes raisonnables, & à la fin on fait des choses dont on ne se doutoit pas même auparavant.

Né voyons-nous pas parmi nous-mêmes un Enfant, sans autre secours que sa Langue maternelle, acquérir tous les jours de nouvelles lumières à mesure qu'il entend parler des personnes éclairées? Mais ne voyons-nous pas en même tems l'avantage qu'a sur celui-là, celui qui s'applique à l'étude des autres Langues? Combien de lumières & de connoissances n'a-t-il pas au-dessus de l'autre, par cela même qu'il est plus cultivé? Les Gens de la Campagne simples & idiots quand ils ne sont jamais sortis de leur Village, deviennent plus habiles à mesure qu'ils fréquentent les Villes, & retournent toujours chez eux avec un degré de connoissance qui les rend les oracles du Village. Il en est de même des *Indiens*, & je suis d'avis que la Langue *Espagnole* leur procureroit bien des lumières qu'ils n'ont pas, & que s'a été le but des *Ordonnances* faites au sujet des *Indes*, dans lesquelles on insiste tant sur cet article.

Les *Indiens* sont naturellement vigoureux & robustes. Le Mal Véné-rien.



rien si commun dans ce Pays, ne les attaque pas beaucoup, & il est même rare qu'on puisse le remarquer dans quelqu'un d'eux. La principale cause de cette différence vient sans-doute de la disposition de leurs humeurs peu susceptibles du venin de cette maladie. Plusieurs l'attribuent au fréquent usage de la *Chicha*, que l'on croit avoir cette propriété. La maladie qui fait le plus de ravage parmi les *Indiens*, c'est la Petite-Vérole, dont il en échappe fort peu; aussi-la regarde-t-on dans le Pays comme la plus grande peste qu'il y ait. Cette maladie ne régné pas continuellement, il se passe quelquefois sept à huit ans & même au-delà sans qu'on en entende parler; mais dès-qu'une fois elle commence, elle déssole les Villages. La cause de cette mortalité, c'est sans-doute la malignité extrême de cette maladie, mais en partie aussi parce qu'ils n'ont point de Médecin qui les assiste, ni personne qui les soigne comme il faut soigner des malades: aussi dès-qu'ils se sentent attaqués ils font avertir le Curé pour qu'il vienne les confesser, & pour l'ordinaire ils crèvent faute de quelque remède qui aide la nature. La même chose arrive dans toutes leurs autres maladies, & si elles étoient fréquentes elles causeroient les mêmes ravages. La preuve que ces mortalités ne viennent que du manque de soin & de secours, c'est qu'au même tems que la Petite-Vérole les attaque; elle attaque aussi les *Créoles*, & quoiqu'il en meure plusieurs de ceux-ci, la plupart échappent pourtant, & se rétablissent parce qu'ils sont soignés & secourus. Mais pour les *Indiens*, ils manquent de tout; on a déjà vu comme ils sont vêtus & logés. Leur lit ne change jamais, qu'ils soient malades ou en santé: leurs alimens sont toujours les mêmes quant à l'espèce, on ne change que la manière de les prendre. Le tout se réduit à un peu de *Macha* mise dans un *Pilche* & dissoute en *Chicha*, que l'on donne à boire au malade; ils ne connoissent pas d'autres cordiaux, ni de meilleurs consommés. Par où l'on voit que ceux des *Indiens* qui sont attaqués de cette maladie, & qui en échappent, ne doivent leur salut qu'à la force de leur tempérament, & nullement à des secours extérieurs.

Ces Peuples sont aussi fort sujets au *Mal de la Vallée*, ou *Bicho*; mais ils s'en guérissent en peu de tems. Quelquefois, mais rarement, ils sont attaqués de fièvres malignes, ou *Tabardilles*, dont la guérison est aussi fort prompte & singulière: ils approchent le malade du feu, & le posent sur les deux peaux de Mouton qui lui servent de lit: ils mettent tout près de lui une jatte de *Chicha*. La chaleur de la fièvre & celle du feu lui causent une soif qui le fait boire à chaque instant, ce qui lui procure une abon-

dante éruption, desorte que le lendemain, ou il est guéri ou il empire & meurt en peu de tems.

Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques vivent long-tems: on en voit, soit hommes, soit femmes, qui ont plus de cent ans. J'en ai connu plusieurs, qui dans un âge aussi avancé étoient encore robustes & ingambes. Il n'est pas douteux que leur nourriture simple & toujours la même ne contribue beaucoup à fortifier leur tempérament. Outre les alimens dont nous avons parlé, ils mangent de l'*Agi* avec beaucoup de sel: pour cet effet ils cueillent de gros morceaux d'*Agi*, mettent plusieurs grains de sel dans la bouche, & de l'*Agi* en même tems, & ensuite ils avalent de la *Machca*, ou de la *Camcha*, & ainsi alternativement jusqu'à ce qu'ils soient rassasiés. Ils aiment tant à manger le sel de cette manière \*, qu'ils en préfèrent deux ou trois grains à tous les autres mets. On remarque le goût qu'ils ont pour cette matière, dans le soin qu'ils prennent à la recueillir quand ils la trouvent répandue quelque part.

Après avoir décrit les mœurs & le génie des *Indiens*, il est à propos que je parle de leurs occupations; mais avant que d'entrer en matière, j'avertis que ce que je vais dire ne regarde point les *Indiens* des Villes & des Bourgs qui exercent quelque emploi ou quelque métier, & qui travaillant pour l'utilité publique, vivent bourgeoisement.

Les autres sont occupés dans le Royaume de *Quito*, ou aux Fabriques, ou aux Plantations, ou aux Bergeries. Pour cet effet chaque Village est obligé de fournir tous les ans aux *Haciendas* de sa Jurisdiction un certain nombre d'*Indiens*, auxquels le Propriétaire de la *Hacienda* paye tant pour sa part, selon ce qui a été réglé par les Ordonnances de nos Rois. Après une année de service, ces *Indiens* retournent dans leurs Villages, & il en vient d'autres à leur place. Cette repartition s'appelle *Mita*. A l'égard des Fabriques, quoiqu'on dût observer la même chose on ne le fait point, parce que tous n'étant pas Tisserans de profession, on ne prend que ceux qui savent ce métier, lesquels se fixent avec leurs familles dans ces Fabriques, & enseignent leur métier à leurs enfans, qui deviennent Ouvriers à leur tour. Les Tisserans sont de tous ces *Indiens* ceux qui gagnent le plus, comme exerçant une profession qui demande plus de capacité. Outre le salaire annuel, leurs Maîtres leur donnent encore des fonds de terre & des bœufs, pour les faire valoir. Alors ils labourent ces terres, y fé-

ment

\* Le Sel & l'*Agi* ensemble devraient bruler les entrailles d'un cheval; car l'*Agi* est plus fort que le plus fort Poivre. N. D. T.

ment des grains pour le besoin de leurs familles, & ces terres ainsi défrichées s'appellent *Chacaras*; ils bâtissent des cabanes autour de la *Hacienda*, ou Métairie, qui devient bientôt Maison Seigneuriale, parce que les cabanes se multiplient au point de former un Village, dont il y a tel qui contient cent cinquante familles.



## C H A P I T R E VII.

*Description Historique des Montagnes & Bruyeres les plus remarquables des Cordilleres des Andes; des Rivières qui en viennent; & la maniere de les passer.*

J*E* viens maintenant aux Montagnes les plus connues du Royaume de *Quito*, & aux Rivières qui y ont leur source, & traversent ce Pays, qui n'est pas moins remarquable par-là que par la disposition du terrain, où s'élèvent de prodigieuses pyramides de neige.

Nous avons déjà vu que tout ce qui appartient aux Corrégimens de cette Jurisdiction, est situé entre les deux *Cordilleres des Andes*, où l'air est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les Montagnes sont plus ou moins élevées. Celles qui sont les plus arides sont désignées par le nom de *Paramos* \*; car quoiqu'elles soient toutes arides, il y en a pourtant qui le sont plus que d'autres, & quelques-unes où le froid, causé par la neige continuelle, est si aigu, qu'elle sont inhabitables, & qu'on n'y voit même ni Plantes, ni Animaux.

Il y en a entre autres qui élèvent leurs sommets au-dessus de toutes les autres, & dont la prodigieuse étendue est couverte de neige jusqu'à la cime: c'est de ces dernières que nous parlerons, comme étant les plus remarquables.

Le *Paramo* de l'*Asuay*, qui est formé par l'union des deux *Cordilleres*, n'entre point dans cette classe; car quoiqu'il soit fameux dans la Contrée, à cause de son aridité & du froid qu'il y fait, il n'est pourtant pas plus élevé que la *Cordillere* en général, & beaucoup moins que la *Pichincha* & le *Corazon*: sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur: mais à mesure que les Montagnes sont plus élevées, elles sont la plupart continuellement couvertes de neiges; de sorte que d'un point déterminé, par

excm.

\* Qui veut dire *Bruyeres*.



exemple, *Caraburu*, ou la superficie de la Mer, on voit la congélation dans toutes les Montagnes à une même hauteur. Par les expériences faites avec le Baromètre à *Pucaguaico* sur la Montagne de *Cotopacsi*, le Mercure s'y soutenoit à la hauteur de 16 pouces 5 $\frac{1}{2}$  lignes, & par-là nous concluons dans le Tome des *Observations Astronomiques & Physiques*, que la hauteur de ce lieu-là est de 1023 toises sur le Plan de *Caraburu*. Celle que ce même Lieu a à l'égard de la superficie de la Mer, comme on pourra le voir dans l'Ouvrage déjà cité, est de 1268 à peu de chose près; par conséquent la hauteur de *Pucaguayco* au-dessus de la superficie de la Mer, est de 2291 toises. Le signal que nous avons placé sur cette Montagne, se trouvoit à 30 ou 40 toises au-dessous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace jusqu'à la crête de la Montagne on peut compter, par une supputation fondée sur quelques observations des Angles de hauteur pris à cet effet, que la hauteur perpendiculaire est d'environ 800 toises: donc la cime de *Cotopacsi* est élevée au-dessus de la superficie de la Mer de 3126 toises, qui font 7280 aunes de *Castille*, un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le sommet de *Pichincha* de 639 toises. C'est de cette espèce de Montagnes que je vais traiter. Celles dont je ferai mention sont toutes d'une hauteur à peu près égale à celle-là.

La plus méridionale de toutes celles de ces Cordilleres, est la Montagne de *Macas*, appelée plus proprement *Sangay*, quoique plus connue dans le Pays sous le premier nom, parce qu'elle est dans la Jurisdiction de *Macas*. Elle est d'une hauteur considérable, & presque par-tout couverte de neige dans toute sa circonférence. Elle vomit de son sommet un feu continu, accompagné d'un fracas épouvantable que l'on entend à plusieurs lieues à la ronde. On l'entend de *Pintau*, comme si on en étoit tout près, quoique ce Village, de la Jurisdiction du Corréjidor de *Quito*, soit à près de quarante lieues plus bas, & souvent quand le vent est favorable on l'entend de *Quito* même. Les Campagnes voisines de ce terrible Volcan sont tout-à-fait stériles, par la quantité de cendres dont elles sont couvertes. C'est de ce *Paramo* que vient la Riviere de *Sangay*, qui n'est pas petite, & qui après avoir reçu celle d'*Upano* change de nom pour prendre celui de *Payra*, qui se jette dans le *Marannon*.

Dans la même Cordillere Orientale, presque Est-Ouëst de la Ville de *Riobamba* à environ six lieues de cette Ville, est une haute Montagne dont le sommet est divisé en deux crêtes, toutes les deux couvertes de neige. Celle qui est au Nord s'appelle *Collanes*, & celle qui est au Sud se nomme *Altar*. L'espace que la neige y occupe, n'est pas comparable à celui de *Sangay* & aux

autres de cette classe: aussi cette Montagne est-elle moins haute que celles-là.

Au Nord de la même Ville environ à sept lieues de distance est la Montagne de *Tunguragua*. De quelque côté qu'on la regarde, elle a la figure d'un cône, également escarpé par-tout. Le terrain par où elle commence à s'élever est un peu plus bas que celui de la *Cordillere*, singulièrement du côté du Nord, où il semble qu'elle commence à croître dès la plaine où sont les Bourgades. C'est-là qu'est le Village de *los Bagnos*, dans une petite plaine entre la croupe de la Montagne & la *Cordillere*. Le nom de *los Bannos* lui est venu des eaux chaudes qui y sont, & qui ont tant de réputation qu'on y accourt de toute la Contrée pour s'y baigner. Au Sud de *Cuenca*, & non loin d'un autre Village appelé aussi *los Bannos* appartenant à ce Corrégiment, il y a aussi d'autres Bains chauds au haut d'une Colline, ou par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamètre on voit foudre l'eau à gros bouillons, & si chaude que les œufs s'y durcissent en moins de tems qu'il n'en-faut pour les durcir dans de l'eau bouillante au feu. Cette eau forme, en sortant de ces différentes sources, un ruisseau qui jaunit les pierres & la terre par où il coule, & a un goût somaché. Toute cette Colline est crevaslée, & exhale une fumée continuelle; ce qui prouve qu'elle enferme dans ses entrailles beaucoup de matières sulphureuses & nitreuses.

Le *Chimborazo* est au Nord de *Riobamba*, en tirant de quelques degrés vers le Nord-Ouest. Le chemin de *Quito* à *Guayaquil* passe par la croupe de cette Montagne, soit qu'on la laisse au Nord ou au Sud. Lorsque les *Espagnols* voulurent pénétrer dans le Royaume de *Quito*, ils traversèrent les longs & fâcheux déserts des côtes de cette Montagne; plusieurs y périrent, & restèrent *emparamados*\*. Mais aujourd'hui plus familiarisés avec ce Climat, ils n'éprouvent plus un si triste sort, parce qu'ils ont d'ailleurs la précaution de ne passer par-là, que quand ils voyent qu'il fait beau, & que le vent s'est un peu apaisé.

Le *Carguayaso* est au Nord du *Chimborazo*. Nous en avons suffisamment parlé ailleurs.

Le *Cotopacsi* est une Montagne au Nord de *Latacunga* à environ cinq lieues de ce Bourg. Elle dépasse les autres Montagnes au Nord-Ouest, & au Sud, comme pour retrecir l'espace que laissent entre elles les deux

Cor-

\* Mot factice qui vient de *Paramo*: bruyère ou lieu plein de bruyères, & c'est comme qui diroit en *François* embroyéré, pour resté mort dans les bruyères. N. d. T.

*Cordillères.* J'ai déjà rapporté comme il avoit crevé dans le tems que les *Espagnols* entrèrent dans le Pays. En 1743 il creva de nouveau, après avoir fait quelques jours auparavant un fracas terrible dans ses concavités. Il s'y fit une ouverture au sommet, & trois sur le panchant qui étoit tout couvert de neige. Les cendres qu'il poussa se mêlant avec une prodigieuse quantité de glace & de neige fondue par les flammes qu'il vomit, furent entraînées avec une étonnante rapidité. La plaine fut inondée de puis *Callo* jusqu'à *Latacunga*, & dans un moment tout ce terrain devint une mer dont les ondes troubles firent périr une infinité de gens, sans qu'il échappât que ceux qui eurent assez de légèreté, & assez de présence d'esprit pour s'enfuir au plus vite, tant l'eau fondit avec violence & rapidité. Les cases des *Indiens* & des pauvres gens furent renversées & emportées par les ondes épaisses. La Rivière qui passe à *Latacunga*, fut le canal par où s'écoulerent ces eaux, autant que son lit & la hauteur de ses bords en pouvoient contenir. Mais comme cette coulée ne suffisoit pas pour contenir la nouvelle mer, elle déborda du côté des habitations, & emporta les maisons aussi loin que l'eau put s'étendre. Les habitans se retirèrent sur une hauteur près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maisons. Tout le Bourg ne fut pourtant pas détruit, il n'y eut que les maisons qui se trouverent sur le passage de l'eau qui en furent emportées. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan continua à pousser des cendres fort loin, & les flammes à faire couler la glace & la neige qu'elles fendoient. Peu à peu cela diminua, & cessa enfin tout-à-fait; mais le feu continua encore plusieurs jours, ainsi que le fracas causé par le vent qui entroit par l'ouverture du Volcan, & qui faisoit bien plus de bruit que l'air qui étoit comprimé dans les concavités de la Montagne. Enfin le feu cessa aussi, on ne vit plus même de fumée, ni on n'entendit de bruit, jusqu'à l'année suivante 1744, au Mois de *May*, tems auquel les flammes se renforcèrent, & s'ouvrirent plusieurs passages, même par les flancs de la Montagne; desorte que pendant les nuits où il ne faisoit pas de brouillards, la lumière des flammes réfléchie par les glaces formoit une illumination des plus belles qu'on pût voir. Tout cela n'étoit que le prélude d'une grande éruption, qui arriva en effet le 30 *Novembre*, avec tant de violence qu'elle jetta dans une nouvelle confirmation les habitans de *Latacunga*. Il fit les mêmes ravages que l'année précédente, poussant une prodigieuse quantité de flammes & de cendres, & causant de terribles inondations. Ce ne fut pas un petit bonheur pour nous que cela n'arrivât pas



pas durant les deux occasions où nous fûmes obligés de camper assez de tems sur la croupe de cette Montagne, comme il a été dit au Chapitre III. du Livre précédent.

Le Mont *Elenisa* est à cinq lieues à l'Occident du précédent, son sommet divisé en deux est aussi toujours couvert de neige. Plusieurs ruisseaux y ont leurs sources. Ceux qui viennent du sommet Boréal prennent leurs cours vers le Nord, & ceux qui descendent du sommet Austral courent au Sud. Ces derniers se rendent par le *Marannon* dans la Mer nommée *Mer du Nord*, & ceux-là vont dans la *Mer du Sud* par la Rivière des *Emeraudes*.

La Montagne de *Chinbilagua* au Nord de *Cotopacsi* & inclinant de quelques degrés au N. E. est couverte aussi de neige. Elle n'est guere différente de la précédente, & aucune des deux ne peut être comparée aux autres en grandeur.

Au Nord de *Quito*, tirant un peu vers l'Orient, est le *Cayamburo*, qui est de la première grandeur, environ à 11 lieues de cette Cité, & tirant de quelques degrés vers l'Orient. On n'a pas d'idée que cette Montagne ait jamais crevé. Plusieurs Rivières ont leur source dans cette Montagne. Celles qui viennent de l'Ouest & du Nord se jettent les unes dans la Rivière des *Emeraudes*, les autres dans celle de *Mira*, & se rendent toutes dans la Mer du Sud. Celles qui viennent de l'Orient se vont perdre dans le *Marannon*.

Outre les ruisseaux qui descendent des Montagnes couvertes de neige, il y en a d'autres qui ont leurs sources dans des Montagnes moins élevées, & tous ensemble forment en s'unissant des Rivières fort profondes, qui se rendent ou dans la Mer du Nord où dans celle du Sud.

Toutes les sources qui viennent des Montagnes près de *Cuenca* du côté de l'Occident & du Sud jusqu'à *Talqui*, ainsi que celles de la *Cordillere Orientale*, se joignent à celles qui viennent du Nord environ à une demie lieue à l'Occident d'un petit Village nommé *Judan*, qui est une annexe de la Paroisse de *Paute*, & forment une Rivière qui coule près de ce Village & en prend le nom. Elle arrive si profonde à *Paute*, que quoique le lit en soit fort large, on ne peut la passer à gué. Elle se perd dans le *Marannon*.

Des Montagnes de *Yasuy* & de *Bueron* vient une Rivière considérable qu'on passe sur des ponts; elle prend le nom de *Cannar*, du Village ainsi nommé près duquel elle coule. Elle passe ensuite près de *Tocon*, & se va perdre dans la Rivière de *Guayaquil* au golfe de ce nom.

Du côté septentrional du *Paramo d'Asuay* descendent aussi plusieurs Rivières, qui s'unissant avec d'autres qui viennent de la Montagne de *Ségualap* & de la *Cordillere* Orientale du côté de l'Ouest, forment la Rivière d'*Alausi*, qui va se jeter dans le même golfe.

Au haut du *Paramo de Tioloma*, non loin du signal que nous y plaçâmes, il y a quatre Marais ou Lagunes, dont trois qui étoient les plus proches du signal sont moins considérables que la quatrième qui en étoit plus éloignée. Cette dernière est nommée *Colay*, & a environ une demi-lieue de long. Les noms des trois autres sont *Pichavinnon*, *Cubillu*, *Mudallan*. C'est de ces trois petits lacs que se forme la Rivière des *Cébadas*, qui passe assez près du Village de ce nom, & à laquelle se joint une autre Rivière formée des ruisseaux qui descendent du *Paramo de Lalangufo*, & des eaux qui s'écoulent de la Lagune de *Colta*. Après avoir coulé par *Pungala* en tirant un peu du Nord vers l'Orient, & environ à une lieue du Village de *Puni*, elle reçoit la Rivière de *Riobamba*, qui prend sa source au *Paramo de Sisapongo*. Une autre Rivière qui descend du *Chimborazo*, coule près du Village de *Cobigies*, & prenant d'abord son cours au Nord, tourne à l'Orient dès-qu'elle est arrivée à l'Est-Ouest de la Montagne de *Tunguragua*, & se perd enfin dans le *Marannon*. Mais avant que d'arriver-là elle passe par le Village de *Pénipe*, & est si profonde en cet endroit qu'on ne peut la traverser que sur un pont de Liéne. Elle reçoit avant d'arriver à *los Bannos* les Rivières de *Latacunga* & de *Hambato*, & toutes celles qui viennent de l'une & de l'autre *Cordillere*, ainsi que de la pointe australe du Mont *Elénisa*, & du côté méridional de *Ruminnavi* & de *Cotopacsi*.

Les eaux qui descendent de la pointe septentrionale du Mont *Elénisa*, vont, comme je l'ai déjà dit, vers le Nord, & se joignent avec celle de la même *Cordillere*, & celles qui descendent de la partie septentrionale & de l'occidentale de la Montagne de *Ruminnavi*, ainsi que d'autres qui viennent de *Pasubua*, & toutes ces eaux ensemble forment la Rivière d'*Amaguanna*. Ces deux dernières Montagnes sont Nord & Sud dans l'espace qui est entre les deux *Cordilleres*. De la partie septentrionale de *Cotopacsi*, du *Paramo de Chinchulagua*, qui est aussi couvert de neige, & de la *Cordillere* de *Guamani* descendent d'autres Rivières qui par leur réunion forment celle d'*Ichubamba*, qui se joint vers le Nord avec la Rivière d'*Amaguanna*, à peu de distance au Nord du Village de *Coro-coto*, est ensuite grossie des torrents qui descendent du côté Ouest de la *Cordillere* Orientale, & prend le nom de *Rio de Guayllabambo*. Les eaux qui viennent du Mont de *Cayam-*

*buro* du côté occidental, celles qui descendent de la partie méridionale du Mont de *Moxanda* font une autre Riviere appelée le *Pisque*, qui court d'abord à l'Occident, & se joignant à celle de *Guayllabamba* prend le nom d'*Alchipichi*. Cette Riviere devient si profonde & si large au Nord du Village de *St. Antoine* de la Jurisdiction du Corréidor de *Quito*, qu'on est obligé de la passer sur une *Tarabite*. Elle continue à couler vers le Nord, & va se perdre dans la Riviere des *Emeraudes*.

La Montagne de *Mojanda* est dans l'espace que les *Cordilleres* laissent entre elles; la cime de cette Montagne se divise en deux; l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident. De chacune de ces cimes part une chaîne de Montagnes ou *Cordillere*, qui ferme ce vallon & en fait une espèce de cul-de-sac en se joignant.

Deux torrens descendent du côté septentrional de cette Montagne, entrent dans la Lagune de *St. Paul*, d'où fort une Riviere, qui jointe avec d'autres torrens & avec un grand ruisseau qui vient des hauteurs de *Péxillo*, forme la Riviere qui passe à *St. Michel de Ibarra*; & prend ensuite le nom de *Mira*, laquelle se rend dans la Mer du Sud, au Nord de la Riviere des *Emeraudes*.

Quand ces Rivières sont trop profondes pour être passées à gué, on y jette des ponts dans les endroits nécessaires. Il y a trois sortes de ponts dans ce Pays-là; ceux de pierres, qui sont en très-petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs; & ceux de Liène ou *Béjuque*. Pour jeter un pont de bois, on choisit l'endroit le plus étroit de la Riviere entre quelques hauts rochers: on met en travers quatre grandes poutres, & voilà le pont tout construit: il a environ une aune & demie de large, c'est-à-dire pas plus qu'il ne faut pour qu'une personne puisse passer avec sa monture, non sans grand risque de tomber & de se perdre sans retour avec tout ce qu'on a de bien. On fait des ponts de Liène, quand la trop grande largeur des Rivières ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui de quelque longueur qu'elles fussent, ne sauroient atteindre de l'un à l'autre bord. Pour cet effet on tord plusieurs Liènes ou *Béjuques* ensemble, dont on forme de gros palans ou cordes de la longueur dont on a besoin. On les tend de l'un à l'autre bord au nombre de six pour chaque pont; les deux palans qui sont les premiers de chaque côté, sont plus élevés que les autres quatre, & servent comme de garde-fous ou d'appui. On attache en travers sur les quatre palans de gros bâtons, & par dessus on ajoute des branches d'arbres; c'est-là le sol où l'on marche. Les deux palans qui servent de garde-fous sont amarrés à ceux qui forment le pont, afin



que ceux qui passent puissent s'y appuyer, sans cela on courroit risque de tomber à chaque pas à cause du balancement continu du pont, balancement assez semblable au jeu de l'escarpolette. Il n'y a que les hommes qui passent sur ces ponts, & quant aux bêtes de charge il faut qu'elles passent à la nage. Pour cet effet on les décharge & les débâte, & on les fait passer à environ une demi-lieue au-dessus du pont, afin qu'elles puissent sortir de l'eau près de-là; car le courant les fait dériver considérablement. Des *Indiens* en attendant portent la charge & les bâts des Mules sur les épaules, & les charrient sur le pont jusqu'à l'autre bord. Il y a des ponts de Liène dans le Pérou, si larges que les Mules y peuvent passer toutes chargées: tel est celui qui est sur la Rivière d'*Apurimac*, par où passent toutes les marchandises & autres effets, en quoi consiste le Commerce entre le Pérou & les Provinces de *Lima*, de *Cuzco*, la *Plata*, & autres Contrées méridionales.

Il y a des Rivières où au-lieu de pont de *Béjuque* on passe par des *Tarabites*; c'est ce qui arrive quand on veut passer la Rivière d'*Alchipichi*; & non seulement les personnes & les charges traversent la Rivière par *Tarabites*, mais même les Mules; parce que l'extrême rapidité de l'eau, & les gros cailloux qu'elle roule, ne permettent pas qu'elles passent à la nage.

La *Tarabite* n'est autre chose qu'une corde de Liène ou de courroyés de cuir de Vache, composée de plusieurs fils de sept à huit pouces d'épaisseur, laquelle est tendue d'un bord à l'autre & fortement attachée des deux côtés à des pilotis, à l'un desquels est une roue ou un tour pour donner à la *Tarabite* le degré de tension que l'on juge à propos. La manière de passer est unique. Pour la bien comprendre, il faut savoir que sur ce gros Palan où *Tarabite* pendent deux grands crocs, l'un d'un côté l'autre de l'autre, lesquels on fait courir tout le long du palan. A ces deux crocs pënd un grand manequin de cuir de Vache, assez large pour pouvoir recevoir un homme & pour qu'il puisse s'y coucher. Celui qui veut passer se met dans le manequin, & d'une poussade qu'on lui donne de la rive d'où il part, il coule tout le long de la *Tarabite* avec d'autant plus de vitesse, que par le moyen de deux cordes attachées au manequin on le tire de l'autre bord.

Pour passer les Mules il y a deux *Tarabites*. On serre avec des sangles le ventre de l'animal, le cou & les jambes, pour qu'il ne puisse pas faire de mouvement violent. Dans cet état on la suspend à un gros croc de bois courant entre les deux *Tarabites*, par le moyen d'une grosse corde où il est attaché. Cela fait on pousse l'animal qui part avec tant de vitesse

1. Pont de Liane. ou Bejuques. 2. Tarabite pour passer les Animaux.  
3. Tarabite pour passer les Hommes.



nt deha et soug.

1. Brücke von Bindweiden od. Stricken. 2. Ueberfuhr für Thiere.  
3. Ueberfuhr für Menschen.

N





tesse qu'en un tour de main il est de l'autre côté. Les Mules qui sont accoutumées à passer de cette maniere, ne font pas le moindre mouvement, & s'offrent d'elles-mêmes pour être attachées: mais celles qui sont neuves s'effarouchent de façon qu'on a bien de la peine à les tenir, & quand elles perdent terre & se voyent précipiter de cette maniere, elles s'élancent dans l'air. La *Tarabite* d'*Alchipichi* a d'une rive à l'autre 30 à 40 toises, ou 70 à 90 aunes, & elle est élevée au-dessus de l'eau de 20 à 25 toises, 47 à 60 aunes, ce qui est suffisant pour faire frissonner d'horreur à la premiere vue.

Les chemins de ce Pays sont à l'avenant des ponts: car quoiqu'il y ait de grandes Plaines depuis *Quito* jusqu'à *Riobamba*, & aussi en partie de *Riobamba* à *Alausi*, & de-même au Nord de cette Ville; ces Plaines sont néanmoins coupées de terribles coulées, dont les descentes & les montées sont non seulement incommodes, & d'une longueur infinie, mais aussi fort dangereuses. Dans quelques endroits il faut passer par des *Laderes*\* si étroites, qu'il y a des endroits où le chemin peut à-peine contenir les pieds d'une monture, dont le corps & celui du Cavalier sont perpendiculaires à l'eau d'une Riviere qui coule 50 ou 60 toises au-dessous. Il n'y a que la nécessité indispensable de passer par-là qui puisse diminuer l'horreur d'un si grand péril. Il n'arrive que trop souvent que des Voyageurs périssent dans ces profondes abîmes, en traversant ces dangereux chemins, où l'on n'a d'autre garant de sa vie & du bien qu'on porte avec soi, que l'adresse & la bonté des Mules, tandis qu'un faux pas est suffisant pour faire périr la monture & le Cavalier. Ce danger est récompensé par la sureté où l'on est des voleurs; desorte qu'on voit-là ce qui se voit en peu de Pays du Monde, des Voyageurs chargés d'or & d'argent marcher sans armes, avec autant de sureté que s'ils étoient accompagnés d'une nombreuse escorte. Si la nuit surprend le Voyageur dans un Désert, il s'y arrête & y dort sans la moindre crainte; si c'est dans un *Tambo* ou Auberge, il y couche avec la même quiétude d'esprit, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Personne ne le trouble non plus dans sa route, sans qu'il ait besoin d'autre défense que la confiance avec laquelle il voyage: chose extrêmement commode, & qu'il seroit à souhaiter qu'il se rencontrât ainsi dans tous les autres Pays du Monde.

\* Les côtes ou flancs des Montagnes, la partie au-dessous du sommet.



## C H A P I T R E V I I I.

*Continuation des particularités des Paramos ou Bruyeres. Animaux & Oiseaux qu'on y trouve; & autres particularités de cette Province, desquelles il n'a point encore été fait mention.*

Pour achever les remarques que j'ai encore à faire touchant les *Paramos*, & que j'ai été obligé d'interrompre pour parler des Rivières, des Ponts & des Chemins, je dirai que quand les Montagnes sont assez peu hautes pour que la congélation n'y parvienne pas; elles sont toutes couvertes d'une espèce de petit jonc assez semblable à l'*Esparto*\*, mais plus mou & plus souple, lequel croît en si grande abondance que toute la terre en est couverte. Il a environ trois quarts d'aune de hauteur, & quand il est cru à ce point il a la même couleur que l'*Esparto* sec. Là où la neige se soutient quelque tems sans se fondre, on ne voit aucune des Plantes qui croissent dans les Climats habitables; mais des Plantes sauvages quoiqu'en petit nombre, & seulement jusqu'à une certaine hauteur de la Montagne; mais de-là jusqu'au commencement de la congélation, ce ne sont que sables & que pierres.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve un Arbre que les gens du Pays nomment *Quinual*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est médiocrement haut, houpé, d'un bois fort; la feuille même dans sa longueur, est épaisse, & d'un verd foncé. Quoiqu'il porte le même nom que la Graine appelée *Quinua*, dont nous avons parlé ailleurs, & qui croît en abondance en ce Pays, ce n'est pourtant pas cet arbre qui la produit, & la plante où elle naît n'a rien de commun avec lui.

Le climat propre à l'Arbre de *Quinual*, l'est aussi à une petite Plante que les *Indiens* nomment *Palo de Luz*†. Elle est haute ordinairement d'environ deux pieds. Elle consiste en plusieurs tiges, qui sortent de terre & ont la même racine. Ces tiges sont droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort menues. Elles montent presque toutes à une même hauteur, excepté les plus extérieures, qui sont plus petites. On coupe cette Plante rez terre, où elle a environ trois lignes de diamètre; on l'allume pendant

\* Espèce de Genéte ou de Jonc particulier en Espagne, dont on fait des cabas & même des fouliers. C'est de quoi l'on fait les nattes & les cordes. N. d. T.

† Bâton de Lumière.

qu'elle est verte, & elle répand une lumière pareille à celle d'un flambeau; & cela dure jusqu'au bout, pourvu qu'on ait soin d'en séparer le charbon qu'elle fait en brulant au-lieu de lumignon.

On trouve dans les mêmes lieux la Plante que les mêmes *Indiens* appellent *Achupalla*, composée de diverses côtes peu différentes de celles de la *Subilla* ou *Sabine*; & à mesure qu'elle en produit de nouvelles, les premières vieillissent & se dessèchent. De ces côtes il se forme une espèce de tronc garni de feuilles horizontales, & creux au milieu. Ce tronc étant petit est bon à manger comme celui des *Palmites*.

Au-dessus du lieu où croît le petit jonc & où le froid commence à être plus sensible, on trouve des Oignons ou *Pains* appelés dans la Langue du Pays *Puchugchu*; ils sont formés d'une herbe dont les feuilles sont rondes & si pressées les unes contre les autres, qu'elles forment comme une bulbe fort unie, au dedans de laquelle il n'y a que les racines, lesquelles à mesure qu'elles grossissent, élargissent ce paquet de feuilles jusqu'à ce qu'elles forment ensemble la figure d'un pain arrondi, lequel a environ deux pieds de haut & à peu près autant de diamètre. Quand il est bien verd il est si dur, que le pied d'un homme ni d'un cheval ne peut l'écraser; mais quand il est sec il s'égruge aisément. Quand il est entre verd & sec, ses racines jouent comme des ressorts, desorte qu'en le comprimant il s'applatit, & s'arrondit ensuite quand on cesse de le presser.

Là où croissent les *Puchugchus* on trouve aussi la *Canchalagua*, connue en *Europe* pour ses vertus. Cette plante ressemble aux plus petits junces ou au chaume fort mince, sans aucune feuille, mais seulement de la graine aux extrémités. Elle est fort médicinale, & excellente pour la guérison des fièvres. Elle est un peu amère, & donne le même goût à l'eau, soit qu'on la fasse infuser, ou en décoction. Elle purifie le sang, & l'on s'en sert pour cet effet dans le Pays, quoiqu'on la croye d'une qualité chaude. Elle croît-là en abondance, & on en trouve parmi les *Puchugchus*, & ailleurs sur les bruyères où il ne fait pas extrêmement froid.

Une autre Plante non moins recommandable est la *Calaguala* ou *Calaguala*, qui croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est de sable. Elle a sept à huit pouces de haut, & consiste en divers petits troncs; on la trouve dans le sable, ou parmi les pierres. Ses petits rameaux ressemblent aux racines des autres plantes, & n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur; ils sont remplis de nœuds à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une espèce de pellicule, qui se détache de soi-même quand elle est sèche. Cette plante



est excellente pour dissiper les apostèmes tant au-dehors qu'au-dedans du corps. Elle les guérit en très-peu de tems. On la prend en décoction, ou en l'écachant & la faisant infuser dans du vin. Trois ou quatre prises par jour suffisent pour qu'elle fasse son effet, sans compter qu'étant chaude au souverain degré, elle pourroit être nuisible si on en prenoit sans nécessité. C'est pour cela aussi que trois ou quatre morceaux de la longueur de trois ou quatre pouces suffisent, & on prend la quantité de vin qu'il faut pour dissiper son amertume. Celle qui croît sur ces *Paramos* n'est pas à beaucoup près de si bonne qualité que celle des autres Provinces du *Pérou*, aussi cette dernière est-elle beaucoup plus estimée. Les feuilles en sont fort petites; elle en a peu, & elles sont attachées immédiatement au tronc.

C'est encore sur les bruyeres que croît la *Contra-Yerva*, si fameuse en *Europe* pour son efficace contre le poison. Cette plante s'élève peu de terre, mais s'étend beaucoup plus à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses & veloutées en dehors. Elles sont d'un verd pâle; en dedans elle est lisse & d'un verd plus vif que sur le revers: de ses bourgeons naissent de grands fleurons composés d'autres petites fleurs, tirant un peu sur le violet. Ces fleurs & autres qui croissent-là en abondance avec des propriétés différentes, selon la diversité du climat, sont fort estimées dans le Pays, & ne content que la peine de les envoyer couper sur la plante.

Quoique l'air des *Paramos* soit si rude qu'aucun animal n'y puisse subsister à parler en général, il y a cependant quelques animaux dont le tempérament s'y accommode: tels sont les Chevreuils qui y vont paître la paille dont nous avons parlé, & qui est une herbe particulière à ces lieux-là. On rencontre quelquefois de ces animaux au plus haut des Montagnes, où l'air est le plus rude.

Parmi la paille on trouve beaucoup de Lapins & quelques Renards, qui dans leur espèce & propriétés ne different pas de ceux de *Carthagène*, & des autres Contrées des *Indes*.

Les Oiseaux qu'on rencontre en ces lieux ne sont pas nombreux dans leur espèce: ce ne sont guere que des Perdrix, des Condors ou *Buytres* \* & des *Zumbadores* ou *Bourdonneurs*. Les Perdrix de ce Pays ne sont pas exactement pareilles à celles d'*Europe*, elles ressemblent plutôt aux Cailles. Elles ne sont pas non plus en abondance.

Le

\* *Garcilasso de la Vega* parle aussi de cet Oiseau monstrueux, dont-il dit n'en avoir vu qu'un à *Quito*, qui étoit encore fort jeune. N. d. T.

Le *Condor* est sans-contredit le plus grand Oiseau de l'*Amérique*. Il ressemble aux *Gallinazos* pour la couleur & pour l'encolure. Il s'élève au-dessus des Montagnes les plus hautes, & à perte de vue. On ne le voit jamais dans les lieux bas, & il semble que sa complexion demande un air fort subtil pour vivre commodément; ce qui n'empêche pas qu'on n'en puisse apprivoiser dans les Villages & les *Haciendas*. Ils sont carnaciers autant que les *Gallinaces*. On les voit souvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des Montagnes. C'est de quoi je fus moi-même témoin oculaire un jour que j'allois du Signal de *Lalanguso* à la *Hacienda* de *Pul*, qui est au bas de cette Montagne; car ayant remarqué sur une colline voisine de celle où je passois, une grande confusion dans un troupeau de Brebis, j'en vis partir tout-à-coup un *Condor* qui enlevait un agneau dans ses serres, lequel il laissa tomber quand il fut à une certaine hauteur, & fondant de-nouveau dessus il l'enleva encore & le jetta deux fois de la même manière, & à la troisième je le perdis de vue, parce qu'il s'éloigna de cet endroit, fuyant les *Indiens* qui étoient accourus aux cris des garçons qui gardoient le troupeau, & aux japemens des chiens.

Il y a des Montagnes où cet Oiseau est plus commun qu'en d'autres, & comme il fait de grands ravages dans le bétail, les *Indiens* lui tendent des pièges pour le prendre. Pour cet effet ils tuent quelque vache ou autre animal inutile, & en frottent la chair du jus de quelques herbes fortes qu'ils ôtent ensuite; car il est si rusé & si soupçonneux que sans cette précaution il ne toucheroit pas à la chair: & pour qu'il ne puisse distinguer le jus-même de l'herbe par son odorat, on enterre la bête morte, jusqu'à ce qu'elle tourne à la pourriture; alors on la déterre, & aussitôt les *Condors* accourent, la dévorent & s'enivrent, de manière qu'ils restent longtems sans mouvement, & dans cet état les *Indiens* les assomment. D'autres fois, quand ceux-ci en rencontrent près d'une charogne, ils leur tendent des lacs & les prennent. Cet Oiseau est si fort que d'un coup d'aile donné à plein il terrasse un homme, & estropie quelquefois du même coup celui qui l'attaque. Leurs aîles sont leur plus grande défense, ils les présentent comme un bouclier pour recevoir les coups qu'on leur porte, & les rendent par-là inutiles.

Le *Zumbador* est un Oiseau nocturne qui ne se trouve que dans ces Montagnes, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, tant par son chant, que par un bourdonnement extraordinaire qu'il cause dans l'air par la violence de son vol, & que l'on distingue à plus de cinquante toises de distance. Ce bourdonnement est plus fort à mesure qu'on

est plus près, & surpasse le bruit que fait une fusée volante en s'élevant dans l'air par la force de la poudre allumée. De tems en tems il pousse un sifflement assez semblable à celui des autres Oiseaux nocturnes. Pendant les clairs de Lune, qui est le tems où il se fait le plus entendre, nous nous mettions aux aguets, pour observer sa grosseur & la violence de son vol; & quoiqu'il en passât assez près de nous, il nous fut toujours impossible de distinguer leur figure; nous n'apercevions autre chose que la route qu'ils tenoient, & qu'ils tragoient dans l'air comme une ligne blanche par l'impression de leurs ailes. Cette ligne étoit aisée à appercevoir quand on n'étoit pas trop éloigné du lieu où l'Oiseau voloît.

Curieux d'examiner un Oiseau si singulier, nous chargeâmes quelques *Indiens* du soin de nous en procurer. Ceux-ci en eurent bientôt trouvé une nichée, qu'ils nous apportèrent. Les petits qui étoient dans le nid commençoient à peine à avoir des plumes, & néanmoins ils étoient gros comme des Perdrix. Les plumes étoient mouchetées de deux couleurs grises, l'une foncée & l'autre claire, le bec bien proportionné & droit, les narines beaucoup plus grandes que dans les autres Oiseaux, la queue petite & les ailes assez grandes. Si on en croit les *Indiens*, c'est par l'ouverture des narines qu'il fait le bourdonnement en question. Mais quoique cette ouverture soit considérable, elle ne me paroît pas suffisante pour causer un si grand bruit, particulièrement au moment qu'il sifle; car il fait l'un & l'autre en même tems. Je ne voudrois pourtant pas nier qu'elle n'y contribue beaucoup.

Dans les *Cannades* ou vallons que forment ces Montagnes, & qui sont remplis de marécages à cause des eaux qui s'extravaient des sources, on trouve un Oiseau que les gens du Pays nomment *Canelon*; nom qui exprime assez bien la nature du chant de cet animal. Il est semblable à la *Bandurrie*, gros comme une Oye, le cou long & épais, la tête assez approchant de celle de l'Oye, le bec droit & gros, les pieds & les jambes à proportion du corps, les plumes de ses ailes grises au-dessus & blanches au-dessous. A l'endroit où les deux se joignent il a deux éperons qui sortent en dehors d'environ un pouce & demi, dont il se sert pour se défendre. Le mâle & la femelle volent toujours ensemble, sans s'éloigner l'un de l'autre soit dans l'air; soit à terre où ils sont presque toujours, ne volant que pour passer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir quand on les poursuit. On mange la chair de cet Oiseau, qui est même assez bonne quand elle est un peu mortifiée. Ces Oiseaux se tiennent aussi dans d'autres lieux moins froids que les Montagnes, mais ils y sont un peu diffé-



rêns; ayant sur le front une petite corne calleuse & molle, & les uns & les autres ont une crête de plumes, ou petit panache sur la tête.

Dans les jardins de ce Pays-là on trouve communément un Oiseau singulier par sa petitesse & le coloris de ses plumes. Le nom sous lequel il est le plus connu est celui de *Béquefleurs*, parce qu'en effet il s'occupe incessamment à voltiger sur les fleurs, & à en fuser le jus avec tant de légèreté qu'il ne les dérange ni ne les gâte. Son nom est proprement *Quinde*, & on lui donne encore ceux de *Robilargue*, & de *Lifongere*. Tout le volume de son corps avec les plumes n'est pas plus gros qu'une petite noix ou noix-muscade, la queue est trois fois plus longue que le corps, le cou court, la tête proportionnée au corps, les yeux vifs, le bec est blanc vers la racine & noir au bout, il est long & fort mince, ses ailes sont longues & déliées, le plumage verd tacheté de jaune & de bleu presque par-tout. Cet Oiseau est distingué en diverses espèces, qui diffèrent un peu en grosseur & dans la couleur des taches de leur plumage. On croit que c'est le plus petit de tous les volatiles connus, comme on en peut juger par ce que nous avons dit. La femelle ne pond que deux œufs petits comme des pois: il fait son nid sur les arbres, & le fait des plus petites & menues pailles qu'il peut trouver.

Dans le reste du Pays où le terroir n'est ni de Bruyères ni de Montagnes, on ne voit d'autres animaux que des animaux domestiques, par où l'on peut juger qu'avant l'arrivée des *Espagnols* les espèces particulières au Pays étoient en très-petite quantité, puisque la plupart de ceux qu'on y voit y ont été amenés d'*Espagne*, à l'exception des *Elamas*, auxquelles les *Indiens* avoient encore donné le nom de *Runa*, qui en leur Langue signifie *Brebis*. *Llama* est un nom général qui signifie animal brute, & aujourd'hui on entend par *Runa Llama* une *Brebis* des *Indes*. La *Llama* est un animal qui a beaucoup de rapport avec le Chameau; elle en a la tête, la figure & le poil, mais non pas la bosse: d'ailleurs elle est plus petite; elle a le pied fourchu; & toutes ne sont pas de la même couleur. Il y en a de brunes, beaucoup de blanches, d'autres qui sont noires; d'autres tigrées. Elles marchent comme le Chameau, & leur corps n'est pas plus haut qu'un Anon d'un an ou un peu plus. Les *Indiens* les employent à porter des charges du poids de quatre-vingts à cent livres. La Jurisdiction de *Riobamba* est la Contrée où l'on en voit davantage. Là presque tous les *Indiens* en ont pour leur petit trafic d'un Village à l'autre. Avant la conquête ces Peuples mangeoient la chair de cet animal, & ils en usent encore ainsi à l'égard de celles qui sont trop vieilles pour continuer leurs

services. Ils disent que leur chair a le goût de celle du Mouton ordinaire, si ce n'est qu'elle est un peu plus fade. Ces bêtes sont extrêmement dociles & faciles à entretenir. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où elles lancent une humeur visqueuse, qui, à ce qu'on assure, fait venir la gale à ceux qu'elle touche.

Dans les Provinces de *Cuzco*, *la Pas*, *la Plata*, & autres Contrées méridionales du Pérou, on trouve deux autres espèces d'Animaux assez semblables à la *Llama*, savoir la *Vicunna* ou *Vicogne* & le *Guanaco*. La *Vicunna* ne diffère de la *Llama* qu'en ce qu'elle est plus petite, sa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps à l'exception du ventre qui est blanchâtre. Le *Guanaco* au-contrain est plus grand, a le poil plus rude & plus long; à cela près toute leur figure est semblable. Les *Guanacos* sont d'une grande utilité dans les Minieres pour charrier le mineraï par des chemins si âpres & si mauvais qu'aucun autre animal n'y sauroit passer.

On trouve dans les maisons de ce Pays-ci un animal appelé *Chucha*, & dans les autres Provinces méridionales du Pérou *Muca-Muca*, qui est le nom Indien. Il a la figure d'un Rat, mais il est plus gros qu'un gros Chat. Son museau est comme le grouin d'un petit Cochon & fort long, ses pieds & son dos sont comme ceux d'un Rat. Il est couvert d'un poil plus long & plus noir. Cet animal a une bourse qui s'étend depuis le commencement de l'estomac jusqu'à l'orifice des parties naturelles, & consiste en deux peaux membraneuses, qui tiennent aux côtes inférieures, & se joignent au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Cette bourse a une ouverture au milieu qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à son gré par le moyen des muscles que la nature lui a donnés pour cet effet. Après qu'elle a mis bas elle renferme ses petits dans cette bourse, & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'ils soient grands & qu'elle les veuille sevrer; alors elle lâche ses muscles & met ses petits dehors. Mr. de Jussieu & Mr. Seniergues firent pendant qu'ils étoient à *Quito* une expérience à ce sujet à laquelle nous assistâmes Don George Juan & moi. Il y avoit déjà trois jours que la mere étoit morte, & dans une telle corruption qu'elle pouoit extrêmement; néanmoins l'orifice de la bourse étoit encore ferré suffisamment, & les petits s'y maintenoient encore tout vivans; chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule, & il sortit de ces mamelles quelques gouttes de lait lorsqu'on en arracha les petits. Je n'ai jamais vu le mâle, mais j'ai ouï dire dans le Pays qu'il est de la même grandeur & de la même figure que la femelle, à la bourse près qu'il n'a point; & qu'il

à deux testicules gros comme des œufs de Poule, ce qui est monstrueux à proportion du corps de cet animal. Au-reste la *Chucha* ou *Muca-Muca*, mâle & femelle, est ennemi mortel de la Volaille & de tout Oiseau domestique. Non seulement il vit dans les maisons, mais aussi aux champs, où il fait un grand dégât dans les Maïs. Les *Indiens* mangent ces animaux autant qu'ils en peuvent attraper, & disent que sa chair n'est pas mauvaise; mais les sentimens de cette Nation en fait de goût, sont toujours fort suspects, & sujets à caution.

## C H A P I T R E IX.

*Phénomènes singuliers sur les Paramos & dans le reste de la Province. Maniere de courre le Chevreuil, & adresse des Chevaux de ce Pays.*

**A**U commencement les Phénomènes dont nous fûmes témoins sur ces *Paramos* nous causerent un étonnement infini, mais à force d'en voir nous nous y accoutumâmes. Le premier que nous vîmes ce fut sur *Pambamarca*, la première fois que nous montâmes sur cette Montagne. Il consistoit en un Arc-en-ciel entier & triple, formé de la maniere suivante.

Ce fut un matin au point du jour que toute cette Montagne se trouvant enveloppée de nuages épais, qui dissipés par les premiers rayons du Soleil, ne laisserent que de légères vapeurs que la vue ne pouvoit discerner: nous aperçûmes, du côté opposé à celui d'où le Soleil se levait, & à environ dix toises de distance de l'endroit où nous étions, comme un miroir où la figure de chacun de nous étoit représentée, & dont l'extrémité supérieure étoit environnée de trois Arcs-en-ciel, ayant tous les trois un même centre, & les dernières couleurs ou les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du suivant, & hors de ces Arcs-en-Ciel on voyoit à quelque distance un quatrième Arc de couleur blanche. Tous les quatre étoient perpendiculaires à l'horizon; quand un de nous alloit d'un côté à l'autre, le Phénomène le suivoit entierement sans se déranger & dans la même disposition. Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est que nous trouvant-là six ou sept personnes ensemble, chacun voyoit le Phénomène en soi & ne l'appercevoit pas dans les autres. La grandeur du diamètre de ces Arcs varioit successivement à mesure que le Soleil s'élevoit davantage sur l'horizon, en même tems les couleurs disparoissoient, & l'image de chaque corps devenant peu à peu im-

per-



perceptible, le Phénomène s'évanouissoit entierement. Le diamètre de l'Arc intérieur, pris à sa dernière couleur, étoit d'abord de  $5\frac{1}{2}$  deg. ou environ, & celui de l'Arc blanc extérieur séparé des autres, étoit de 67 degrés. Quand le Phénomène commençoit les Arcs paroissent de figure ovale ou elliptique comme le disque du Soleil, mais ensuite ils devenoient peu à peu parfaitement circulaires. Chaque petit Arc étoit rouge ou incarnat, mais cette couleur se passoit & la couleur d'orange succédoit, & à celle-ci le jaune, ensuite le jonquille, & enfin le verd; la couleur extérieure de tous restoit rouge. Tout cela se pourra mieux comprendre par l'estampe ci-jointe.

En diverses occasions nous remarquâmes dans ces Montagnes les Arcs que formoit la clarté de la Lune. J'en vis un bien singulier le 4 d'Avril 1738, dans la Plaine de *Turubamba* sur les 8 heures du soir; mais le plus extraordinaire de tous fut observé par *Don George Juan* sur la Montagne de *Quinna-Loma* le 22 de Mai 1739 à 8 heures du soir. Ces Arcs ne sont composés d'autre couleur que du blanc, & se forment en s'appuyant à la croupe de quelque Montagne. Celui que nous vîmes étoit composé de trois Arcs réunis dans un même point. Le diamètre de celui du milieu étoit de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupoit un espace de 5 degrés. Les deux autres Arcs étoient semblables à celui-là.

L'air de cette atmosphere & les exhalaisons de ce terroir paroissent plus propres qu'en aucun autre lieu à allumer les vapeurs qui s'y élèvent. C'est pourquoi l'on y voit plus souvent ces Phénomènes, qui quelquefois sont très-grands, & durent davantage qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à *Quito* dans la nuit, pendant que nous étions dans cette Ville. Je n'en saurois bien fixer la date, parce que les Papiers où elle étoit marquée se perdirent quand je fus pris par les Anglois; mais voici ce qui m'en est resté dans l'idée, autant que ma mémoire peut me le rappeler.

Sur les 9 heures du soir il s'éleva du côté du Mont *Pichincha*, à ce qu'il sembloit, un Globe de feu enflammé & si grand qu'il éclaira toute la partie de la Ville qui est de ce côté-là. Les fenêtres de la maison où je logeois donnoient précisément vers cette Montagne, & quoiqu'elles fussent fermées à contrevents, la lumière fut assez forte pour pénétrer à-travers les fentes, & me faire remarquer une clarté extraordinaire. Cela joint au tintamarre que les gens faisoient dans la rue, me fit promptement ouvrir mes fenêtres, & je vins assez à tems pour voir ce Phénomène, au milieu



Montagne de Cotopaxi néjée comme il parut lorsqu'elle créva en 1743. Fig. 2. Phénomène de trois Arcs en ciel observés pour la première fois à Pambamarca et ensuite sur plusieurs autres Montagnes. Fig. 3. Phénomène de l'Arc de la Lune comme il se présentait sur le penchant de la Montagne.

Pl. XV.



Fig. 1. Schneeberg, Cotopaxi, wie solcher ausgehen, als er sich im Jahre 1743 spaltete. Fig. 2. Luferscheinung von drey Regenbogen, die zum erstenmale in Pambamarca beobachtet und hernach in verschiedenen andern Gebirgen wiederholet worden. Fig. 3. Luferscheinung von dem Kreise um den Mond, wie sich solcher an den Abhangen der Berge entwirft.







milieu de sa course, qui étoit de l'Occident au Sud, jusqu'à ce que je le perdis de vue, m'ayant été intercepté par le *Panecillo*, qui est de ce côté-là. Ce feu étoit de figure ronde, & il me parut avoir environ un pied de diamètre. J'ai dit qu'il sembloit venir de la croupe du *Pinchincha*: j'en jugeai ainsi par la route qu'il tenoit, & il me parut qu'il s'étoit formé derrière cette Montagne. Après qu'il eut fait la moitié de sa course visible, il commença à perdre considérablement de son éclat, & ne répandit plus que fort peu de lumière.

Reste à parler, pour terminer ce Chapitre, de la manière dont on court les Chevreuils en ce Pays; c'est le plus grand plaisir que l'on ait à la Campagne, & un exercice pour lequel on est fort passionné. Il est remarquable par la hardiesse & l'intrépidité qu'on y fait paroître, & qu'on pourroit nommer témérité, si on ne voyoit des hommes sages s'en mêler aussi, après en avoir essayé une fois, se confiant à la bonté de leurs chevaux, ce qui fait qu'on ne le regarde que comme une occasion de faire briller son adresse & comme un simple divertissement. A cet égard on peut dire que les Chevaux & les Cavaliers d'*Europe* les plus fameux ne sont rien en comparaison de ceux de ce Pays, & que la légèreté la plus vantée de ceux-là n'est que lenteur au prix de la vitesse avec laquelle ceux-ci courent au-travers des Roches & des Montagnes.

Cette course se fait entre plusieurs personnes à la fois divisées en deux classes, l'une de gens à cheval, l'autre d'*Indiens* à pied. Ces derniers sont destinés à faire lever la bête, & les autres à courre. Les uns & les autres se rendent à la pointe du jour au lieu dont on est convenu, & pour l'ordinaire au haut des *Paramos* ou Montagnes. Chacun mène un levrier en laisse. Les Cavaliers se postent sur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, faisant tout le bruit qu'ils peuvent pour faire partir les Chevreuils. On embrasse de cette manière un espace de trois à quatre lieues, si l'on a assez de monde pour cela. Dès que la bête part le cheval le plus proche s'en apperçoit aussitôt par le bruit qu'elle fait, & part après elle sans que le Cavalier puisse ni le retenir, ni le gouverner quelque effort qu'il fasse. Il court par des descentes si escarpées, qu'un homme à pied n'y pourroit passer qu'avec beaucoup de précaution & de risque. Une personne qui pour la première fois verroit un de ces chevaux porter son Cavalier à-travers ces précipices, ne pourroit s'empêcher de juger qu'il vaudroit mieux se laisser choir de la selle & couler en-bas de la descente, que de confier sa vie au caprice d'un ani-

mal qui ne connoît ni frein, ni péril qui l'arrête. Cependant le Cavalier est emporté jusqu'à ce que le Chevreuil soit pris ou que le cheval fatigué de l'exercice commence à s'affoiblir & à céder la victoire à la bête qui suit, après l'avoir poursuivie l'espace de quatre à cinq lieues. Ceux qui sont dans les autres postes voyant courir celui-ci se mettent en mouvement, & se débloquent successivement après le Chevreuil, les uns tâchant de lui couper chemin, les autres à le prendre de front, le poursuivant de manière qu'il est rare qu'il puisse échapper. Ces chevaux n'ont pas besoin pour courir que les Cavaliers les animent, ni qu'ils les mettent en train en secouant la bride; il leur suffit pour s'élaner de voir le mouvement de celui qui est sur la Montagne voisine, d'entendre les cris des Chasseurs & le japement des chiens; ou seulement d'apercevoir le mouvement d'un des levriers qu'on mène en laisse, au moment que celui-ci par son odorat découvre la bête. Le meilleur parti qu'on puisse prendre alors, c'est de le laisser courir & de l'animer de l'éperon, afin qu'il franchisse mieux ces précipices: mais en même tems il faut être bien ferme sur l'arçon, sans quoi dans des descentes si perpendiculaires la plus légère inattention suffit pour faire sauter le Cavalier par dessus la tête du cheval, & alors la comédie se change en tragédie; car il est sûr qu'il en coûte la vie à celui à qui ce malheur arrive, soit par le coup qu'il se donne en tombant, soit parce que le cheval qui poursuit sa course l'écrase sous ses pieds. On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parce qu'à peine ils sont, pour ainsi dire, nés, qu'on les exerce à courir dans les *Paramos*, ou Montagnes escarpées. Ils sont tous troteurs ou traquenards; mais il y en a d'autres qu'on appelle *Aguilillas*, qui ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ces *Aguilillas* ne vont que le pas tout simple, mais un pas si vif qu'il égale le plus grand trot des autres, & même il y en a plusieurs qui sont si agiles qu'il n'y a point de cheval qui puisse les passer ni les atteindre. J'en avois un de cette race, qui sans être des plus vites me portoit en 29 minutes du *Callao* à *Lima*, ce qui fait deux grandes lieues & demie mesurées Géométriquement, & d'un chemin pierreux & mauvais; & en 28 ou 29 autres minutes me reportoit au *Callao* sans débri-der: c'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois. Ordinairement ces chevaux ne savent ni trotter ni galoper, & ne peuvent apprendre quelque soin qu'on prenne pour le leur enseigner, & il est au-contraire fort aisé d'accoutumer au pas les Troteurs. Le pas des *Aguilillas* consiste à lever en même tems le pied de devant & celui de derrière du même

me côté; & au-lieu de porter, comme les autres chevaux qui vont le pas, le pied de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus avant & vis-à-vis du pied de devant du côté opposé, ou même plus loin. Par-là leur mouvement est double de celui d'un cheval ordinaire, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier.

Ce que ces Chevaux font naturellement, s'enseigne à d'autres chevaux qui ne sont pas de cette race; pour cet effet il y a des gens exprès, des espèces d'Ecuyers, chargés du soin de les dresser. Dès-qu'ils l'ont une fois appris ils vont aussi bien que ceux aux quels cette allure est naturelle. Les uns & les autres ne sont pas beaux; mais ils sont pour l'ordinaire fort doux & fort dociles pour le manège, & en même tems pleins de courage.

## C H A P I T R E X.

*Courtes Remarques sur les Minieres d'Argent & d'Or dont la Province de Quito abonde. Maniere d'extraire le Métal de quelques Mines d'Or.*

Chacun sait qu'une des plus grandes richesses des Provinces & Royaumes du Pérou, & même de toutes les Indes Occidentales, ce sont les précieux Métaux, qui en une infinité de ramifications pénètrent toute l'étendue de ces Contrées. Ce n'est pas la fertilité du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité de pâturages qui font qu'on estime quelqu'un de ces Pays, c'est le nombre des Mines qu'il renferme dans ses entrailles, c'est-là-dessus qu'on mesure le plus ou le moins d'attention qu'on y donne. Les autres bienfaits de la Nature, qui sont réellement les plus excellens, n'entrent point en considération, si les veines de la terre ne produisent d'abondantes portions de fin argent. Telle est la bizarrerie de l'esprit-humain: une Province est appelée riche quand on en tire beaucoup d'or ou d'argent, quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés aux travaux des Mines, & qu'il faut faire venir d'ailleurs les vivres dont elle a besoin; & on appelle pauvres, celles qui ne le sont qu'en apparence, & qui produisent beaucoup de bétail, des fruits en abondance, dont le climat est doux, où l'on trouve toutes les commodités de la vie, mais où il n'y a point de Mines, & où, s'il y en a, elles sont négligées & abandonnées. Il seroit inutile de s'arrêter davantage sur ce sujet, puisque la chose parle d'elle même. Ces



Pays font comme des lieux d'entrepôt, l'or & l'argent qui sort de son sein, n'en sort que pour être envoyé ailleurs: à peine a-t-il resté là un peu de tems, qu'on se hâte de l'emporter dans des Pays lointains; le Pays qui le produit est celui où il fait le moins de séjour. C'est une presse générale dans toutes les *Indes*: il n'y a ni Ville, ni Village, ni Province qui ne paye le tribut de ses richesses à l'*Europe*, parce que ne pouvant se passer des marchandises que l'on fabrique dans cette partie du Monde, il faut y envoyer l'or & l'argent que l'*Amérique* produit pour avoir ces mêmes marchandises.

Dans une Province où l'on n'exploite aucune Mine, on ne remarque point la fertilité du terroir, quelque grande qu'elle soit; parce que la rareté de l'argent est cause que les denrées y sont à si bas prix, que le Laboureur n'étant point animé par l'espoir d'un honnête salaire, cesse d'ensemencer autant de terre qu'il le pourroit, & se contente de ce qui est nécessaire pour la consommation ordinaire, & pour son entretien. Tout ce qu'on donne en échange de ces denrées, quand le bonheur veut qu'on en livre hors du Pays, consiste en marchandises d'*Europe*, la rareté de l'argent subsiste toujours, & le Laboureur est toujours pauvre n'ayant souvent pas de quoi se procurer le nécessaire. Il n'en est pas de même dans les autres Provinces qui abondent en Mines, qui sont l'objet de l'attention des habitans: à mesure qu'on en emporte les richesses, il en sort de nouvelles du sein de la terre, & à mesure qu'on les en retire successivement, on ne manque ni de marchandises d'*Europe*, ni de denrées, quoique l'aridité du terroir & la rigueur du climat ne permettent pas qu'on y en recueille. On y accourt de toutes parts pour partager les richesses des Mines, & pour troquer contre de l'or ou de l'argent tout ce qu'on peut souhaiter, ou du-moins tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie. Il n'est pas douteux qu'une Province qui réuniroit l'avantage des Mines avec la fertilité du terroir, ne fût plus florissante que celles où l'un de ces deux avantages manque. La Province de *Quito* peut être mise dans la première classe, étant la plus fertile, la plus peuplée d'*Indiens* & d'*Espagnols*, la plus abondante en Troupeaux, la mieux pourvue de Fabriques, & enfin la plus riche du *Pérou* en Mines, du moins aussi avantagée à cet égard qu'aucune de celles où la Nature a prodigué cette sorte de bienfaits. Mais il semble que le Destin ait résolu d'empêcher qu'aucune ne soit parfaitement heureuse, en refusant à celle-là le concours des Nations qui auroient pu profiter de tous les biens dont la Nature l'a dotée: car il n'est

pas.

pas aisé de trouver une autre raison qui puisse justifier les habitans de cette Province de leur négligence à fouiller dans les Mines. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & qu'on ait tout lieu de croire que ces *Cordillères* en contiennent encore une infinité d'autres, il y en a très-peu qui soient exploitées, surtout dans l'étendue des *Corrégimens*: ainsi les richesses du Pays restant comme enterrées, la fertilité du terroir ne suffit pas pour rendre la Province aussi brillante que les autres du *Pérou* où l'argent circule, au moyen de quoi chacun vit à l'aise & dans le luxe.

Anciennement on exploitoit dans la Province de *Quito* des Mines qui sont aujourd'hui abandonnées. Alors les habitans connoissoient mieux leurs intérêts, mais présentement il ne leur reste plus que le souvenir de leur opulence passée. Dans ce tems-là la Capitale & les autres Villes étoient plus peuplées qu'à cette heure, & les richesses de quelques-uns de leurs habitans étoient fameuses dans tout le *Pérou*. Les riches Minieres de la Jurisdiction de *Macas* furent perdues par le soulèvement des *Indiens*, & on n'a fait aucun effort pour les recouvrer, desorte que par le laps des tems on a perdu même le souvenir des lieux précis où elles étoient. Les Mines de *Zaruma* sont tout-à-fait tombées, parce qu'on y a oublié l'art de bénéficier le minerais, & qu'on n'a pas l'application nécessaire pour y réussir. La même décadence s'est fait sentir dans toutes les autres Mines de la Province, qui sans rien perdre de sa fertilité naturelle à son terroir, & qui est un effet du climat dont elle jouit, est si déchue à l'égard de son ancienne magnificence, qu'elle n'est pas même l'ombre de ce qu'elle a été autrefois. A mesure qu'on y envoie de *Lima* & des Vallées de l'argent pour ses étoffes & ses denrées, elle est obligée de s'en priver pour avoir des marchandises d'*Europe*; & c'est pour cela qu'on n'y voit point, comme je l'ai remarqué ailleurs, l'or & l'argent que l'on voit ordinairement dans les autres Provinces méridionales.

Le Gouvernement de *Popayan* jouit encore aujourd'hui de toutes les richesses auparavant générales dans toute la Province de *Quito*. Ce Gouvernement est rempli de Minieres d'or, & le nombre de celles qu'on y exploite est très-considérable: mais afin que la curiosité du Lecteur n'ait rien à désirer à cet égard, je parlerai des plus remarquables, & de la manière d'y bénéficier l'or, laquelle est différente de ce qui se pratique dans les Mines de *Caxa*, & j'ajouterai quelques particularités touchant les autres Mines connues dans l'étendue de cette Province.

Tout le Pays compris dans le Gouvernement de *Popayan* abonde en

Mines d'or, desorte qu'il n'y a point de Bailliage où l'on ne tire de ce précieux métal plus ou moins, & chaque jour on y découvre & exploite quelque nouvelle Mine, ce qui rend le Pays peuplé, nonobstant l'incommodité du climat en quelques endroits. Les *Partidos* ou Bailliajes de *Calí*, *Buga*, *Almaguer* & *Barbacoas*, sont de tous ceux de la Province de *Quito* les plus abondans en or, & on ne cesse d'y exploiter les Mines; & ce qu'il y a de particulier, c'est que l'or n'y est mêlé avec aucun corps étranger, ce qui en rend l'exploitation plus simple & plus facile, puisqu'on n'a pas besoin d'y employer le mercure. Aussi est-il appelé *or* en sortant du lavoir réduit en poudre.

On appelle Mines de *Caxa* celles où le minerais est renfermé entre des pierres, comme entre des murailles naturelles. Les Mines du Pays de *Popayan* ne sont pas de cette espèce. Le minerais y est mêlé & répandu dans la terre, & le gravier de la même manière que le sable se trouve mêlé avec diverses sortes de terre. Toute la difficulté consiste donc à séparer les grains d'or de la terre parmi laquelle ils sont; ce qui se fait facilement par le moyen des rigoles, sans lesquelles il ne seroit pas possible d'en venir à bout. Cette précaution est aussi nécessaire dans les Mines de *Caxa* que dans celles dont il est ici question: la raison en est que quand on a tiré le minerais, soit or ou argent, avec les corps étrangers auxquels il est uni, & qu'on y a appliqué le mercure, il faut le mettre au lavoir pour séparer encore l'écume & autres ordures, après quoi le minerais reste pur & composé de mercure d'or ou d'argent selon l'espèce de métal qu'on a tiré.

La manière d'extraire l'or dans toute la Jurisdiction de *Popayan* consiste à creuser la terre de la Minière & à la charrier dans un grand réservoir, qu'ils appellent *Cocha*, destiné à cet effet jusqu'à ce qu'il y en ait une quantité proportionnée à sa capacité, ensuite on y fait entrer l'eau par un conduit jusqu'à ce que le réservoir soit plein. Alors ils remuent la terre déjà changée en boue, & par ce moyen les parties les plus légères sortent par un autre conduit par où l'on fait écouler l'eau. Ils continuent cet exercice jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties les plus pesantes, le sable, le gravier & l'or. Cela fait ils entrent dans la *Cocha* avec des baquets de bois faits exprès où ils mettent ces matières ensemble, & les remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme; & changeant l'eau ils separent le plus léger du plus pesant, & enfin il ne reste plus que l'or au fond des baquets, & un or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Pour l'ordinaire il se trouve en poudre, mêlé quelquefois de



*Pépites* ou grains plus ou moins gros, mais ordinairement petits. L'eau de la *Cocha* s'arrête dans un autre réservoir pratiqué un peu au-dessous du premier, & où l'on fait la même chose qu'au précédent, afin de séparer le plus subtil de l'or qui peut avoir été emporté par le mouvement de l'eau dans ce second bassin. Enfin il y a une troisième *Cocha*, où l'on fait encore la même lessive, & dont on ramasse encore quelque peu de poudre d'or.

Ce travail se fait dans toutes les Minieres de la Jurisdiction de *Popayan* par des Esclaves *Nègres*, que chaque Propriétaire des Mines tient pour cet effet. Une partie de ces Esclaves est employée aux lavoirs, pendant que l'autre remue la terre des Minieres; de cette maniere les lavoirs vont continuellement. L'aloi de cet or est pour l'ordinaire de 22 carats, quelquefois il va au-delà & jusqu'à 23 carats, & quelquefois au contraire il est au-dessous de 22, mais très-rarement moins de 21. Dans le Bailliage de *Choco*, outre beaucoup de Mines de lavoir, comme celles dont nous venons de parler, il y en a aussi quelques-unes où le minerais se trouve enveloppé dans d'autres matieres métalliques, des pierres & des sucs bitumineux, de sorte qu'on est obligé d'y employer le mercure. Quelquefois il s'y trouve des Minieres où la *Platine* est cause qu'on est obligé de les abandonner. On appelle *Platine*, une pierre si dure qu'on ne peut la briser sur une enclume d'acier, ni la réduire par la calcination, ni par conséquent en extraire le minerais qu'elle enferme, qu'avec un travail infini & beaucoup de frais. Parmi ces Mines il s'en trouve quelques-unes où l'or est mêlé avec un tombac aussi fin que celui d'Orient, & avec la propriété singulière de ne jamais engendrer le verdet, comme cela arrive au cuivre ordinaire & de résister aux acides.

La plus grande partie de l'or que l'on tire des lavoirs dans la Province de *Quito*, circule dans le Pays, mais peu de tems, parce que bientôt il prend la route de *Lima*; c'est néanmoins par cette circulation momentanée que cette Province se soutient, & c'est même ce qui l'empêche de choir entièrement. L'autre partie de cet or passe à *Santa-Fé* ou à *Carthagène*, & rarement à *Quito*.

Dans le Bailliage de *Zaruma*, qui est du Corrégiment de *Loxa*, il y a plusieurs Mines d'or exploitées, & quoique l'or en soit de bas aloi, puisqu'il n'est qu'à 18 & quelquefois à 16 carats, il est néanmoins si abondant, qu'affiné à 20 carats il apporte plus de profit aux Propriétaires que les autres Mines où l'or est naturellement de cet aloi, mais moins abondant.

dant. Autrefois on trouvoit beaucoup de veines d'or dans ce Bailliage, mais les habitans sont tombés dans une si grande négligence à cet égard, qu'ils n'en exploitent plus guere. Toutes les Minières de ce District sont de *Caxa*, & l'on applique le mercure au minerais. Dans le Gouvernement de *Jañ de Bracamoros* il y a des Mines d'or de la même espèce, d'où l'on tiroit une quantité considerable de ce précieux Metal, il y a 80 à 100 ans; mais depuis que les *Indiens* de cette Contrée, à l'imitation de ceux de *Macas*, se sont soulevés, on a entièrement oublié ces Mines, & jamais on n'a pris la peine de les rechercher depuis. L'or qu'on en tiroit, quoique d'un aloi inférieur à celui de la Jurisdiction de *Popayan*, surpassoit de beaucoup celui de *Zaruma*. Les *Indiens* en tirent encore quelque petite quantité, quand la nécessité de payer les tributs les oblige à avoir recours à ce moyen: alors ils s'acheminent vers quelque Ruisseau ou Riviere, & attendent que l'eau se déborde, & quand elle s'est retirée ils ramassent le sable, le lavent dans le Ruisseau ou la Riviere, & en separent l'or, observant de n'en tirer que bien précisément ce qu'il leur en faut, & finissant-là leur corvée. Dans la Jurisdiction du Bourg de *Latacunga*, près du Village d'*Angamarca*, il y avoit autrefois une Mine dont le Propriétaire étoit un habitant de ce Village, nommé *Sanabria*. On tiroit une si grande abondance d'or, que pour ne pas perdre de tems il y faisoit travailler la nuit par des *Negres*, & le jour par des *Indiens*: malheureusement cette Mine s'abîma par l'effet d'un orage terrible; & il ne fut pas possible depuis de decouvrir la veine, jusqu'à ce qu'enfin un homme plus heureux que ceux qui avoient fait jusques-là des efforts inutiles, la découvrit en partie en 1743, par un accident semblable à celui qui l'avoit fait perdre; car ce fut par un orage, & une chute épouvantable d'eau, que cette Mine fut rouverte, & cet heureux succès a engagé cet homme à continuer son travail.

Il paroît à diverses marques qu'il y a encore bien d'autres Mines dans la vaste Province de *Quito*, qui ont été exploitées en divers tems, & dont on a tiré une bonne quantité de métal; & quoique la nature ou disposition du Pays paroisse plus propre aux Mines d'or, il y a néanmoins assez de veines d'argent, qui ont toutes les marques de richesse & d'abondance, comme il paroît par les Régîtres des Caisses Royales & de l'Audience de *Quito*; particulièrement quelques-unes qui ont été exploitées dans ces derniers tems, quoiqu'avec peu de progrès. De ce nombre on peut compter la Mine appelée *Guayaca* dans la Jurisdiction de *Zicchos*, frontie-

rière de *Latacunga*, & une autre Mine d'argent qui n'est qu'à environ deux lieues de celle-là. On a travaillé à l'une & à l'autre, mais jamais au-delà de leur superficie, parce que les Entrepreneurs manquoient de fond suffisant pour cela. La plus fameuse de toutes les Mines d'argent qu'il y a dans ce Bailliage, est celle de *Sarapullo* à 18 lieues du Village de *Zicchos*, que l'on avoit commencé à faire valoir, mais dont l'exploitation a été suspendue, faute de fond de la part de l'Entrepreneur.

On ne trouve pas moins d'indices de riches Mines dans les autres Corregimens que dans celui de *Latacunga*, quoiqu'on n'y en ait point decouvert un si grand nombre que dans ce dernier Corregiment. Dans la Jurisdiction du Corregiment de *Quito* la Montagne de *Pichincha* a encore la réputation de renfermer de grandes richesses, & quelques grains qu'on trouve dans les sables des Ruissèaux qui y ont leur source, autorisent assez cette opinion, quoiqu'on n'y trouve aucun vestige qui denote qu'il y a eu des Mines formelles, ni qu'on en ait decouvert ni exploité aucune. A-la-verté cela ne prouve rien, puisque les orages & le laps des tems suffisent pour défigurer tellement ces sortes de choses qu'il n'en reste plus aucun indice. Quoi qu'il en soit, ce n'est que par le travail & l'application qu'on peut parvenir à decouvrir ces richesses. Au surplus on trouve les mêmes indices de riches Mines dans toute cette *Cordillere* dont le *Pichincha* fait partie, & encore dans la *Cordillere* Orientale de *Guamani* & autres endroits & coulées de cette Jurisdiction.

En examinant les Bailliages d'*Otabalo* & de *St. Michel de Ibarra*, on trouve dans le district du Village de *Cayambe* entre les côtes de la haute Montagne de *Cayambure* qu'il y a eu des minieres fort riches, dont on conserve encore le souvenir, & les vestiges, comme ayant été exploitées du tems de la *Gentilité* avec un succès infini. Plusieurs Montagnes aux environs du Village de *Mira* ont la même réputation, entre autres celle qu'on nomme *Pachon*, qui outre le préjugé général a encore l'exemple d'un habitant du même Village, qui, il n'y a pas long-tems, en a tiré de grandes richesses. Aucune de ces Mines n'est exploitée, ce qui ne paroîtra pas étrange, si l'on considere combien on néglige les Mines déjà decouvertes & connues depuis long-tems.

Tout le Pays de *Pallasanga* dans la Jurisdiction de *Riobamba* est rempli de Minieres d'or & d'argent. Le nombre en est si grand, qu'une seule personne de celles que j'ai connues dans cette Ville, & qui se distingue le plus par les politeffes qu'elle fit à nous & aux Académiciens *Fran-*



gois, avoit fait enrégitrer pour son compte dans les Caisses Royales\* de *Quito* 18 veines d'argent & d'or toutes riches & de bon aloi. J'ai moi-même entre les mains un Certificat original, par lequel l'Essayeur-Général *Don Juan Antonio de la Mota y Torres* certifie en date du 27 Décembre 1728, que les minerais d'une de ces veines, essayés à *Lima* pour le compte de la même personne, & de l'espèce de ceux que les Mineurs appellent *Negrillos*, rendoient 80 marcs d'argent par caisson, ce qui est une chose étonnante; puisque pour l'ordinaire on tient pour fort riches les Mines qui rendent huit à dix marcs d'argent par caisson, le caisson contenant cinquante quintaux de minerais; c'est du-moins ce qui se voit dans les Mines du *Potosi* & de *Lipes*, qui malgré les fraix du charroi du minerais de la Mine à d'autres endroits plus commodes où il se bénéficie, enrichissent encore les Entrepreneurs. En revanche il y a des Mines où le caisson de minerais ne rapporte pas cinq à six marcs d'argent, & baisse même quelquefois jusqu'à trois. On peut néanmoins les exploiter, parce que c'est dans des Pays commodes où les vivres sont à grand marché & en abondance, & où il y a beaucoup de gens pour les faire valoir, moyennant un modique salaire.

Par une tradition venue des anciens *Indiens*, on croit que les Montagnes de la Jurisdiction de *Cuenca* sont autant de Minieres d'or & d'argent, mais on n'en a pas d'autres preuves; toutefois il y a des endroits où il y a des Mines découvertes qu'on exploitoit il n'y a pas long-tems, quoiqu'avec moins de soin qu'il n'en faisoit pour en retirer tout le profit que l'on pouvoit. Il y en avoit une dans le Bailliage d'*Alausi* à environ six lieues d'une *Hacienda* appelée *Susna*; le Maître de cette *Hacienda* en faisoit tirer le minerais, qui lui rapportoit beaucoup; mais comme il manquoit de fonds pour continuer ce travail sans que sa plantation en souffrît, il ne put jamais en tirer une quantité d'argent proportionnée à ce que la Mine promettoit. Tout ce Pays est si rempli de Mines, que si les habitans vouloient s'adonner à ce travail, il ne le céderoit point à cet égard à aucun autre, pas même aux Provinces méridionales du *Pérou* qui sont devenues si célèbres; mais ils sont d'une nonchalance, dont on ne peut attribuer la cause qu'à l'abondance des denrées, & au peu qu'il en coûte pour se nourrir dans ce Pays-là; car les habitans pouvant à peu de fraix vivre à leur aise, ne se soucient guere de fouiller dans les entrailles de la terre

\* Bureau des Finances.

terre pour y trouver de l'or. De-là vient aussi que n'y ayant pas dans les Villes des gens qui aient de grands fonds, il ne se trouve point d'habitant qui soit en état de faire les avances qu'il faut pour ces sortes d'entreprises, qui demandent de grandes dépenses. Ajoutez à cela le préjugé, ou plutôt la crainte des difficultés, qui fait que quand un homme témoigne avoir dessein de fouiller dans quelque Mine, les autres le regardent comme un extravagant qui court à sa perte, & qui risque une ruine certaine pour des espérances éloignées & très-douteuses. Ils tâchent de le détourner de son dessein, & s'il n'y peuvent réussir, ils le fuient en l'évitant, comme s'ils craignoient qu'il ne leur communiquât son mal. Il ne doit donc pas paroître étrange que ces Mines, quoique riches selon toutes les apparences, soient négligées, chacun ayant une aversion pour ces entreprises qu'on n'a pas dans le Pérou, où les Entrepreneurs sont gens de poids, des premières maisons du Pays, & puissamment riches, sans compter un grand nombre d'autres moins considérables qui s'intéressent selon leurs facultés dans l'exploitation des Mines.

Les Gouvernemens de *Quijos* & de *Macas* foisonnent de Minieres, & celui de *Jaen* en a d'une grande valeur, de-même que ceux de *Majnas* & d'*Atacames*. A l'égard du premier, il est certain que les *Indiens* du *Marranon* tiroient de l'or du sable de quelques Rivières qui déchargent leurs eaux dans ce Fleuve; & comme il faut assigner une source à cet or, il est naturel de la supposer dans les Mines de ce Pays. Quant au second on ne doute point que les rives des Rivières de *Santiago* & de *Mira* ne soient remplies de veines d'or, comme l'expérience le prouve, puisque les Métifs & les Mulâtres trouvent souvent des parties de ce métal dans le sable; mais personne ne s'étant appliqué à la recherche de ces Mines, on ne se met point en devoir de les exploiter.

Outre ces Mines d'or & d'argent la Province de *Quito* en a d'autres métaux, ainsi que des Carrieres de pierres en abondance. Il semble que la Nature ne lui ait rien refusé de ce qui est nécessaire aux commodités de la vie, & à l'opulence; puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les autres métaux qui sont nécessaires pour séparer ceux-ci de leur Mine. On y trouve des Mines de mercure dans la partie méridionale, dans le district du Village d'*Azogue* qui en tire son nom\*, dans le ressort du Corrégent de *Cuenca*. C'est de cette Mine qu'on tiroit autrefois

\* Ce mot signifie *Vif-argent* ou *Mercure*.

fois le mercure qu'on employoit dans les Mines de la Province; mais cela a été défendu, & il n'est plus permis dans tous ces Royaumes d'employer d'autre mercure que celui de *Guanca Velica*, afin de prévenir les fraudes qui se commettoient dans les *Quints* ou cinquièmes du produit des Mines qu'on payoit au Roi, en employant du mercure de contrebande au-lieu de celui qu'on doit tirer des Caisses Royales de la Ville où les Mines appartiennent, ou de l'*Assiento* principal. Cette Ordonnance a en partie remédié à ces abus; mais il est certain en même-tems qu'elle contribue à faire déchoir le travail des Mines d'argent dans toute la Province de *Quito*, en fermant celle de Mercure. Peut-être qu'en faisant là-dessus de sérieuses réflexions on trouvera le moyen de les remettre en vigueur, sans préjudicier aux droits de Sa Majesté.

Selon le témoignage de quelques personnes intelligentes, & les marques qui s'offrent aux yeux avec évidence, on ne sauroit douter que le terrain où est bâtie la Ville de *Cuenca* ne soit une Minière de fer, dont les veines se découvrent dans les fonds des coulées, & les morceaux de minerais que l'on tire quelquefois de leurs fondrières ne laissent point douter que ce ne soit de ce métal, tant à cause de la couleur & du poids, que parce qu'étant cassé les fragmens de cette matière ont la propriété d'être attiré par l'Aiman: & des gens bien au fait de ces choses prétendent non seulement que c'est du fer, mais que la Mine en seroit très-abondante; c'est ce qu'on ne peut pourtant prouver que par l'expérience.

On ne peut douter non plus que si les habitans étoient plus laborieux dans ces sortes de choses, il ne se trouvât dans ces Contrées des Mines de cuivre, d'étain, & de plomb, quoiqu'on n'en connoisse pas présentement: mais on fait assez que là où il y a des Mines d'or & d'argent il y a aussi du cuivre, & du plomb; le contraire est regardé comme une chose étonnante. Je parlerai dans le Chapitre suivant de quelques autres Mines, particulièrement des Carrieres & des Pierres qui embellissent cette Province, afin de n'omettre rien des choses propres à faire connoître un Pays si célèbre.





## C H A P I T R E X I.

*Monumens des anciens Indiens dans la Province de Quito, & Remarques sur quelques Pierres curieuses qui se trouvent dans les Carrieres.*

Quoique les Nations qui habitoient anciennement les vastes Contrées du Pérou n'eussent pas fait de grands progrès dans les Sciences avant l'arrivée des *Espagnols*, ils en avoient néanmoins quelques connoissances, mais si foibles qu'elles ne suffisoient pas pour donner à leurs esprits toutes les lumieres qu'ils auroient pu acquérir. Il en étoit de-même à l'égard des Arts mécaniques; le peu qu'ils en savoient étoit mêlé de tant de grossièreté, qu'ils ne s'écartoient jamais de ce qu'ils avoient vu pratiquer, à-moins qu'ils n'y fussent forcés par la nécessité. L'industrie qui sert de directrice à tous les hommes, est celle qui leur enseigne les Arts utiles; & chez eux le travail supplée à la Science; desorte qu'à force de tems & d'application ils font des ouvrages, qui malgré leurs défauts ne laissent pas d'exciter l'attention & l'admiration de ceux qui les voyent & qui pensent aux circonstances où ils ont été faits. Tels sont quelques-uns de leurs ouvrages, dont il reste encore des vestiges assez considérables; pour exciter l'étonnement, si l'on fait réflexion à la grandeur du travail, & au peu d'instrumens qu'ils ont eu pour ces sortes d'ouvrages. Si on n'y remarque pas cette élégance, cet art, cette disposition qui sont une suite des progrès des Beaux-arts, ils ont d'autres perfections qui les font admirer, malgré la rusticité qu'on y découvre.

Les Péruviens consacroient des ouvrages à la postérité; les Campagnes en sont pleines, soit près des Villes & des Bourgades, soit dans les Plaines, sur les Montagnes & sur les Collines. Ils aimoient, comme les anciens *Egyptiens*, à être inhumés dans des lieux remarquables. On fait que ceux-ci se bâtissoient des pyramides au milieu desquelles étoient leurs sépulcres, où l'on dépoisoit leurs corps enbaumés; de-même les *Indiens*, après avoir porté le corps dans le lieu où il devoit reposer, sans l'enterrer, ils l'entouroient de beaucoup de pierres & de briques dont ils lui bâtissoient une maniere de mausolée, sur lequel ceux qui étoient de la dépendance du défunt jettoient une si grande quantité de terre, que le mausolée étoit changé en une espèce de colline artificielle qu'ils appelloient *Guaque*. La figure de ces *Guaques* n'est pas exactement pyramidale. Il paroît plutôt que ces Peuples avoient en vue d'imiter la Nature dans la

figure des Montagnes & des Collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, qui font 23 aunes. Leur longueur est de 20 à 26 toises, ou 47 à 58 aunes, sur un peu moins de largeur. Il y en a pourtant qui sont plus grandes de beaucoup. Quoique, comme je l'ai déjà dit, on trouve de ces sortes de monumens dans tout le Pays, il y en a néanmoins une plus grande quantité dans le district du Village de *Cayambe*, dont les plaines en sont toutes semées, à cause que ces Peuples avoient-là un de leurs plus grands *Adoratoires* ou Temples, & qu'ils regardoient comme sanctifiées toutes les Campagnes qui en étoient voisines: c'est pourquoi aussi les Rois & Caciques de *Quito* y vouloient être inhumés, & à leur imitation les Caciques des Villages voisins.

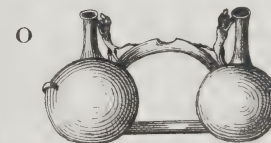
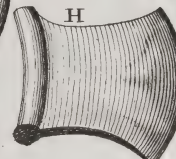
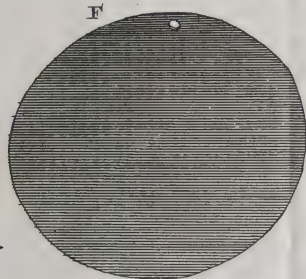
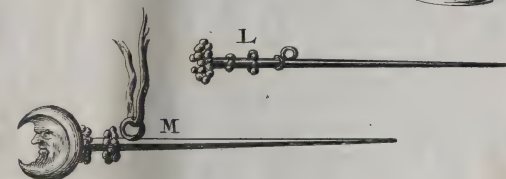
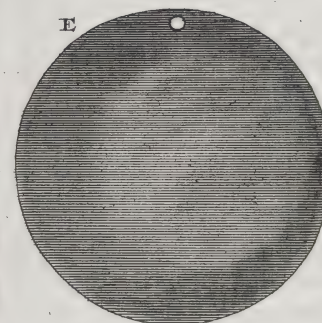
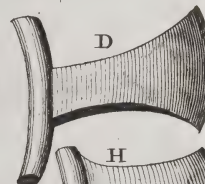
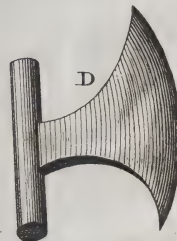
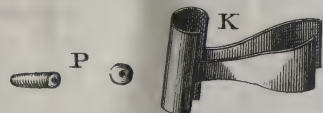
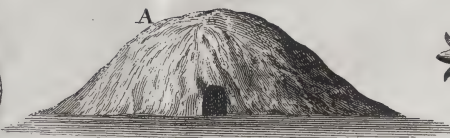
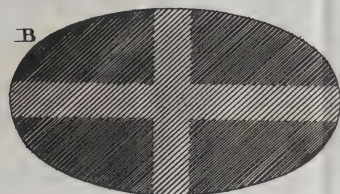
La différence qu'on remarque dans la grandeur de ces monumens donne lieu de croire qu'ils étoient proportionnés à la dignité, au rang & aux richesses des personnes; n'étant pas douteux que les *Guaques* des Caciques du premier ordre qui avoient sous leur domination un grand nombre de vassaux, qui assistant à leurs funérailles devoient naturellement contribuer tous à lui faire une *Guaque* plus considérable que celle d'un Particulier, qui n'avoit que sa famille & ses amis pour lui jeter de la terre. Tous étoient ensevelis avec leurs meubles & effets à leur usage tant d'or que de cuivre, de pierre & d'argile; c'est ce qui excite aujourd'hui la curiosité, ou, si l'on veut, la cupidité des *Espagnols*, dont plusieurs passent leur tems à fouiller dans ces monumens, pour y chercher les richesses qu'ils imaginent y devoir trouver; trompés par l'appas de quelques effets d'or qu'ils ont trouvés dans quelques-unes, ils s'acharnent si fort à cette recherche qu'ils y perdent leur tems & leurs biens. Il y en a quelquefois qui à force de fouiller, trouvent enfin la récompense de leur constance. La chose arriva ainsi deux fois pendant que nous étions dans ce Pays; la première un peu avant notre arrivée à *Quito*, & se passa près du Village de *Cayambe* dans la Plaine de *Pesillo*, de laquelle on tira beaucoup d'effets d'or, dont on voyoit encore quelques-uns dans les Caisses Royales qu'on y avoit porté pour payer le *Quint*. La seconde arriva sur la fin de notre séjour dans cette Contrée, & ce fut un Religieux Dominicain qui fit cette trouvaille dans la Jurisdiction de *los Pastos*. Ce Religieux, après avoir employé à cette recherche presque tout le tems de sa vie & un argent infini, trouva, à ce qu'on disoit, des richesses considérables. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en envoya quelques morceaux à son Provincial & à quelques personnes de *Quito*. Dans la plupart des *Guaques* on ne trou-



Explication des ouvrages des anciens Indiens, que l'on trouve encore dans leurs Guaques ou Tombeaux.

- A. Guaques ou l'on enterroit les anciens Indiens.  
 B. Plan de la Guaque ouverte en Croix.  
 C. Pendans d'oreille d'or et d'argent.  
 D. Haches de Cuivre de différentes façons.  
 E. Miroirs concaves faits de pierre de Gallinace, appelés en Indien Inca-rirpo.  
 F. Inca-rirpo, ou miroir de pierre d'Inca tout plat.  
 G. Inca-rirpo, ou miroir convexe.  
 H. Coignée de pierre à feu et d'autres pierres.  
 I. Haches d'arme avec sa hampe de bois, dont ils se servoient à la guerre.

- K. Sunga-tirana, ou pincettes dont les Indiens se servoient pour arracher le peu de poil qu'ils avoient au menton.  
 L. Tupu dont les Indiennes se servoient pour pendre l'Anac sur leurs épaules.  
 M. Tupus sorte d'aiguille avec quoi les Indiennes pendent au cou la Phiella qu'elles mettent sur l'Anac.  
 N. Grands Gobelets où les Indiens buvoient la Chicha.  
 O. Guainacaba Cruches ou Jarres de terre où ils tenoient leur boisson.  
 P. Ingamullus ou pierres pour faire des colliers et des Brucellets.  
 Q. Idole d'or ou statue de quelque Indien distingué.







trouve que le squelette de celui qui avoit été enseveli, les vases de terre où il buvoit la *Chicha*, lesquels on nomme à-présent *Guaqueres*, quelques ha-ches de cuivre, des miroirs de pierre d'*Inca*, & autres pareilles choses de peu de valeur, quoique curieuses d'ailleurs, & dignes d'attention pour leur antiquité, & pour avoir été faites par une Nation si peu cultivée.

Pour ouvrir les *Guaques* on les perce par en-bas en long & en travers, de sorte que les deux croisées se joignent au centre de la *Guaque*, & c'est-là que se trouvent le corps entier & les meubles.

On trouve dans les *Guaques* deux sortes de miroirs de pierre, les uns de pierre d'*Inca*, & les autres de pierre de *Gallinace*. Celle-là est molle & n'est point transparente, elle a la couleur du plomb. Ordinairement ces miroirs sont ronds; l'une des surfaces est plate, & aussi lisse que celle d'un miroir de cristal; l'autre est ovale, ou un peu sphérique, moins lisse & moins polie. Quoiqu'ils soient de différente grandeur, communément ils ont trois à quatre pouces de diamètre: j'en ai vu un qui avoit environ un pied & demi: la principale superficie en étoit concave, & grossissoit beaucoup les objets, aussi polie d'ailleurs que le sauroit faire parmi nous le plus habile Ouvrier. Cette pierre a le défaut d'avoir des veines & des pailles qui gâtent sa superficie, & rendent la pierre si cassante qu'au moindre coup elle se fend. Bien des gens sont persuadés, ou du-moins soupçonnent que c'est une composition & non pas une pierre; & en effet il y a quelque apparence à cela, mais on n'en a aucune preuve solide. Au-contraire il y a des Coulées où l'on trouve des minéraux de cette espèce de pierre, & dont on en tire encore quelques-unes, quoiqu'on ne les travaille plus pour l'usage que les *Indiens* en faisoient. Cependant cela n'empêcheroit pas qu'on n'ait pu les fondre comme les métaux, pour les perfectionner tant pour la qualité que pour la figure.

La Pierre de *Gallinace* est extrêmement dure, & cassante comme la pierre-à-feu. Son nom vient de sa couleur noire, comme celle du *Gallinazo*. Les *Indiens* la travailloient également des deux côtés, & l'arrondissoient aussi. Ils la perçoient en haut, & passaient une ficelle dans ce trou pour la pendre à quelque crochet. Ils savoient lui donner un poli semblable à celui de la Pierre d'*Inca*, & dans cet état elle réfléchissoit suffisamment les objets. Parmi les miroirs de cette dernière espèce, on en trouve qui sont tout plats, d'autres qui sont concaves, & d'autres convexes. J'en ai vu plusieurs de toutes les sortes, & j'en ai eu même quelques-uns aussi bien travaillés que si cette Nation avoit eu les instrumens

les plus propres à ces sortes d'ouvrages, & une grande connoissance de l'Optique. On trouve encore des Carrieres de ces pierres, qui sont entièrement négligées; & dont on ne fait aucun cas, quoique sa couleur, sa transparence & sa dureté la rendent fort luisante & fort belle, ayant rarement des veines & des pailles qui en gâtent la superficie.

Les Haches de cuivre des *Indiens* ne diffèrent guere des nôtres pour la façon. Il paroît qu'ils travailloient la plupart de leurs ouvrages avec ces haches; puisque si ce n'est pas le seul instrument tranchant qu'ils eussent, c'est au moins celui que l'on trouve le plus communément chez eux, n'y ayant d'autre différence sinon que les unes sont plus grandes que les autres. Il y en a qui ont le tranchant rond, & plus ou moins long; quelques-unes sont échancrées, quelques autres ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche tors, par où ils les manioient. Le cuivre est la matiere la plus ordinaire de ces instrumens; on en trouve pourtant de pierre de *Gallinace*, ou d'une autre pierre assez semblable à la pierre-à-feu, quoique moins dure & moins nette. De cette pierre & de celle de *Gallinace*, on trouve des pointes taillées à dessein dont ils se servoient en guise de lancettes. C'étoit-là les deux instrumens, & peut-être les seuls qui fussent usités parmi eux. S'ils en ont eu d'autres, il est assez surprenant qu'on n'en trouve point dans ce grand nombre de *Guaques* où l'on a fouillé & où l'on fouille encore tous les jours.

Les *Guaqueres* ou Vases pour la boisson, sont d'une argile fort fine & de couleur noire. On ignore absolument d'où ils la tiroient. Ces vases ont la figure d'une cruche sans pied, & ronde avec une anse au milieu, & d'un côté l'ouverture pour boire & de l'autre la tête d'un *Indien*, dont les traits sont si bien imités, que je défie nos Potiers de rien faire qui en approche. Quelques-unes de ces cruches, sans différer de celles-là quant à la forme, sont d'une argile rouge, & l'on trouve de ces deux matieres divers autres vases grands & petits dont on se servoit pour faire la *Chicha* & pour la garder.

Parmi les Meubles d'or on trouve des *Nasieres*, semblables aux patènes de calice, mais plus petites, lesquelles ils avoient coutume de pendre au cartilage du nez qui separe les deux narines; des coliers ou carcans, des bracelets, des pendants d'oreille presque semblables aux *Nasieres*, & des idoles, le tout d'un or mince comme du papier. Les idoles sont des figures qui representent toutes les parties du corps. Elles sont creuses en dedans, & jusqu'aux moindres traits tout est évuidé; & comme ces figures



res sont toutes d'une pièce; puisqu'il n'y a pas la moindre trace de soudure, il est difficile de comprendre comment ils ont fait pour les évuides. Je prévois qu'on dira qu'ils les jettoient en fonte; mais cela ne résout point la difficulté, puisqu'il n'est pas aisé de concevoir qu'ils ayent pu faire des moules assez fragiles pour pouvoir les rompre sans endommager des ouvrages si minces & si deliés.

Le Maiz ayant toujours été la principale nourriture des *Indiens*, qui leur servoit outre cela pour faire la *Chicha*, ils en représentoient les épics en pierres fort dures, avec tant d'art, qu'en mettant une de ces figures vis-à-vis de l'original il est difficile de les distinguer à la vue. Ils n'étoient pas moins habiles à imiter les couleurs; les unes imitent le Maiz jaune, les autres le Maiz blanc, & les autres celui dont les grains paroissent enfumés à force d'avoir resté dans leurs cabanes.

Le plus surprenant en tout cela, c'est la maniere dont ils faisoient ces ouvrages, qui devient une énigme quand on considère le peu d'outils qu'ils avoient, & combien ils étoient mal faits. D'ailleurs il faut convenir que c'étoient ou des outils de cuivre; & comment accorder la flexibilité de ce metal avec la dureté des pierres qu'ils travailloient, & avec le poli qu'ils donnoient à leurs ouvrages? ou enfin des outils d'autres pierres. Mais quel travail, quel tems, quelle patience ne faudroit-il pas pour faire un foret d'une pierre de *Gallinace*, & un foret propre à faire un trou pareil à celui qu'on voit à leurs miroirs, ou un autre instrument propre à polir ces miroirs au point de les rendre aussi unis & aussi beaux qu'une glace? Je crois qu'on embarrasseroit le plus habile Artisan d'*Europe*, si on le chargeoit de faire de pareils ouvrages avec un morceau de cuivre, ou des pierres, sans lui permettre d'employer aucun autre outil. C'est ce qui prouve qu'il faloit que ces Peuples eussent dans leur imagination des ressources que les autres n'ont pas, puisque sans autre secours que celui de leur propre génie ils venoient à bout de pareilles choses.

L'habileté des *Indiens* à travailler les Emeraudes surpassoit tout ce que nous venons de dire. Ils tiroient ces pierres de la côte de *Manta*, & d'un quartier du Gouvernement d'*Atacames* appelé *Coquis* ou *Quaques*. Ces Emeraudes dont on n'a pu retrouver les Mines, sans-doute faute de soin & d'attention, se trouvent dans les tombeaux des *Indiens* de *Manta* & d'*Atacames*; elles sont superieures en dureté & en beauté à celles que l'on tire de la Jurisdiction de *Santa Fé*. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées les unes en figure sphérique, les autres en figure cylindrique, & les

autres en cône, & de diverses manieres. On ne conçoit pas qu'un Peuple qui n'avoit aucune connoissance du fer ni de l'acier, ait pu tailler & percer une matiere aussi dure que celle de ces pierres précieuses. Cependant ils les perçoient avec autant de délicatesse qu'il est possible de le faire aujourd'hui: la disposition des pertuis n'est même pas un petit sujet d'étonnement, les uns traversant diamétralement, les autres ne pénétrant que jusqu'au centre de la pierre, & sortant par les côtés pour former un triangle à peu de distance les uns des autres. La figure de la pierre n'étoit pas moins variée que celle des pertuis.

Après avoir donné la description des *Guaques* de ces Peuples idolâtres dont l'usage à cet égard n'étoit pas moins commun chez les habitans des Provinces méridionales du *Perou*, je passe aux Edifices somptueux qu'ils ont bâtis, tant pour servir à leur Culte, que pour loger leurs Souverains, & servir de barrière à leurs Pays. Et quoique ces Edifices ayent été moins magnifiques dans le Royaume de *Quito* qu'à *Guzco*, qui étoit la Capitale de l'Empire, & la résidence des Empereurs *Incas*, il en reste néanmoins encore assez pour faire juger de la grandeur de la Nation, & de son inclination à l'Architecture, comme si elle avoit voulu réparer par la somptuosité & la magnificence ce qui lui manquoit du côté du goût & de la science.

On voit encore la plus grande partie d'un de ces ouvrages dans la Ville de *Cayambe*: ce sont les restes d'un Adoratoire ou Temple de briques crues. Il est situé sur un terrain élevé du même Village, lequel forme une espèce de monticule assez peu haute. La figure de l'Edifice est ronde & d'une grandeur suffisante, puisqu'il a environ huit toises de diamètre, qui font 18 à 19 aunes; sur environ 60 aunes de circonférence. Il ne reste de cet Edifice que les simples murailles, qui se maintiennent encore, hautes d'environ deux toises & demie, ou cinq à six aunes, sur quatre à cinq pieds d'épaisseur. Les briques sont jointes avec de la terre même dont elles ont été faites; & le tout ensemble forme un mur aussi solide que s'il étoit de pierre, puisqu'il résiste aux injures du tems, auxquelles il est exposé faute de couvert.

Outre la tradition par laquelle on fait que cet Edifice a été un Temple, la maniere dont il est construit ne permet pas d'en douter; en effet sa forme ronde, & sans aucune séparation au-dedans, fait assez voir que c'étoit un lieu d'assemblée publique, & non une demeure particuliere. La porte qui est fort petite, donne lieu de penser que les Rois *Incas* entroient









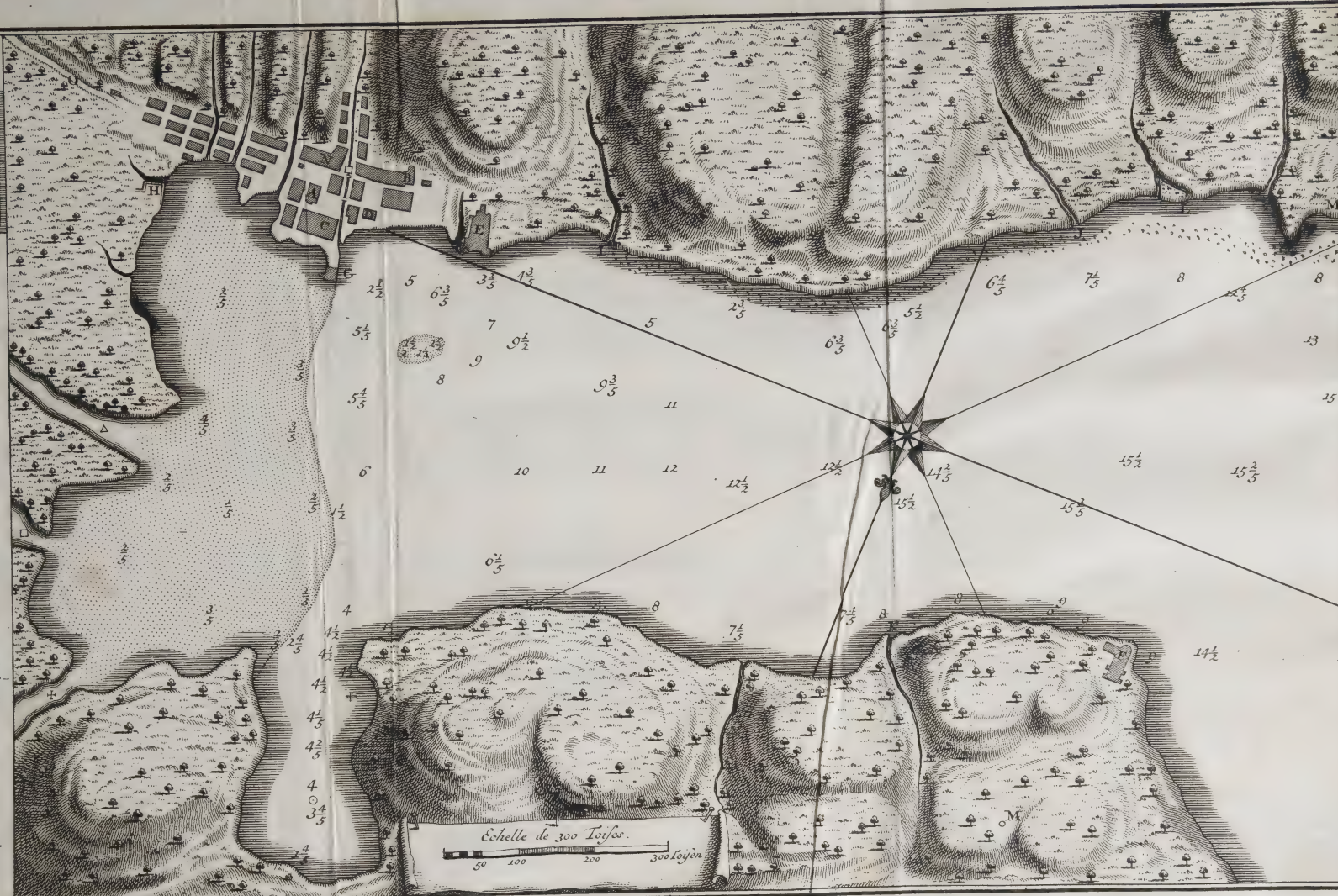




GRUNDRISS  
von der Bay und Stadt  
**PORTOVELO**

im 9 Gr. 34 $\frac{1}{2}$  M. Norderbrei-  
te nach unsern Wahrnehmun-  
gen und im 297 Gr. 41 $\frac{1}{2}$  M.  
Länge von der Insel Ferro  
nach dem P. Feuillée  
im J. 1736.

- A. Die Pfarr kirche.  
B. Der Gnaden.  
C. St. Johann de Dios.  
D. La Contaduria od. die  
Rechenkammer.  
E. Casteil der Ehren.  
F. Casteil de Todo fierro od.  
Trotz allen.  
G. St. Hieronymus-Casteil.  
H. Brustwehr St. Christoph.  
I. Bach Triana.  
J. Bach St. Antonio.  
K. Bach oder Wasserchen.  
L. Hacienda del Tocal.  
M. Vigias od. Warten.  
N. Haus, worinnen die Wahr-  
nehmungen von der Breite  
gemacht worden.  
O. Weg von Panama.  
 $\Delta$  Fluß Cascajal.  
 $\square$  Canal St. Isabella.  
†. Mündung der Bay  
Chuchas.  
+ Carenero oder Liegeplatz.  
 $\odot$  La Caldera oder der  
Kessel.



PLAN  
de la Baye et Ville de  
**PORTOBÉLO**

par les 9 Degrés 34 $\frac{1}{2}$  Min de  
Latitude Septentrionale sui-  
vant nos observations et par  
les 297 Deg. 41 $\frac{1}{2}$  Min de Lon-  
gitude de l'Isle de Fer  
suivant le P. Feuillée  
en 1736.

- A. L'Eglise Paroissiale.  
B. la Merci.  
C. St. Juan de Dios.  
D. La Contadurie.  
E. Fort de la Gloire.  
F. Fort de Todo Fierro.  
G. Fort St. Jerome.  
H. Parapet de St. Christofle.  
I. Ruysseau de Triana.  
J. Ruysseau de St. Antoine.  
K. Ruysseau ou Aguadillo.  
L. Hacienda del Tocal.  
M. Vigies.  
N. Maison où se firent les  
observations de la Latitude.  
O. Chemin de Panama.  
 $\Delta$  Riviere de Cascajal.  
 $\square$  Canal de St. Isabelle.  
+ Embouchure de la Baye  
de Chuchas.  
+ Carenage.  
 $\odot$  la Caldera.



ici à pied par respect pour le lieu, quoique dans leur Palais & par-tout ailleurs ils entraient & allaient toujours en chaise, comme on le verra ci-après. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, il est certain que dans le voisinage de *Cayambe* il y avoit un de leurs plus grands Adoratoires ou principaux Temples, il semble donc que ce ne peut être que celui-ci.

Dans la plaine qui s'étend depuis *Latacunga* vers le Nord, on voit encore, comme il a été dit ailleurs en passant, les murailles d'un des Palais des Empereurs *Incas* & Rois de *Quito*, lequel se nommoit *Callo*, nom qui lui est resté depuis. Il sert aujourd'hui de Maison de campagne aux P. P. *Augustins* de *Quito*, qui ont là une Plantation. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des Edifices des *Egyptiens*, des *Romains* ou autres Peuples; mais eu égard aux connoissances bornées des *Indiens*, & en comparaison de leurs autres habitations, on ne laisse pas d'y appercevoir de la grandeur, de la somptuosité, & quelque chose enfin qui annonce la majesté des Monarques qui y faisoient leur demeure. On y entre par une ruelle de cinq à six toises de long, qui conduit dans une cour autour de laquelle sont trois grands salons, qui en forment le quarré occupant les trois côtés. Dans chacun de ces salons il y a des séparations, & derrière celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paroissent avoir été des fourrières, excepté un qui servoit de ménagerie; car on voit encore les séparations où tenoit chaque animal. L'ouvrage ancien est un peu défiguré, quoique les principales parties subsistent encore comme elles étoient; mais dans ces derniers tems on y a bâti des habitations, & on a changé la disposition des appartemens qu'il y avoit.

Ce Bâtiment est tout d'une pierre, qui ressemble pour sa dureté à la pierre-à-fusil, & d'une couleur presque noire, si bien jointes qu'on ne sauroit faire entrer entre deux la pointe d'un couteau, les jointures étant plus minces qu'une feuille du plus fin papier, & ne paroissant qu'autant qu'il le faut pour faire juger que la muraille n'est pas toute d'une seule pièce. On n'y remarque ni mortier, ni ciment qui les joigne; & au-dehors elles sont toutes convexes, mais à l'entrée des portes elles sont plattes. On voit de l'inégalité non seulement dans les rangs des pierres, mais dans les pierres-mêmes; & c'est ce qui rend l'ouvrage d'autant plus singulier, parce qu'une petite pierre est immédiatement suivie d'une grande & mal quarrée, & celle de dessus est néanmoins accommodée aux inégalités de ces deux-là, de-même qu'aux saillies & irrégularités de leurs faces, le tout si parfaitement, que de tous les côtés qu'on les regarde on les voit jointes avec la

même exactitude & la même longueur. Ces murailles sont hautes comme celles de l'Adoratoire de *Cayambe*, de deux toises & demie sur trois ou quatre pieds d'épaisseur; & les portes de deux toises de haut, qui sont environ cinq aunes, sur trois à quatre pieds de large par en-bas, & vont en se retrecissant par le haut jusqu'à deux pieds & demi. Ils leur donnoient cette hauteur excessive, afin que le Monarque pût y passer dans sa chaise, dont les brancars étoient portés sur les épaules des *Indiens*, & qu'il pût entrer de cette manière dans son appartement, qui étoit le seul lieu où il marchât sur ses pieds. On ignore si ce Palais & les autres de la même espèce avoient un étage au-dessus du rez-de-chaussée, & de quelle manière ils étoient couverts. Ceux que nous avons examinés, ou n'avoient point de toit, ou avoient été couverts par les *Espagnols*; il paroît néanmoins certain que leurs toits étoient en terrasse, & faits de bois, soutenu par des poutres qui traversoient d'une muraille à l'autre; car il n'y a aucune marque aux principales murailles qui puisse faire croire qu'elles ont soutenu des combles: sur ces toits faits ainsi en terrasse, ils pratiquoient apparemment quelque pente pour faire écouler l'eau. La raison pourquoi ils retrecissoient leurs portes par en-haut, c'est qu'ils n'avoient aucune connoissance de l'usage des cintres, & qu'ils étoient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une seule pierre; & comme ils n'avoient aucune idée ni des voûtes, ni de la coupe des pierres qui servent de clé aux voûtes, on ne trouve parmi leurs ouvrages rien qui soit cintré ou fait en arc.

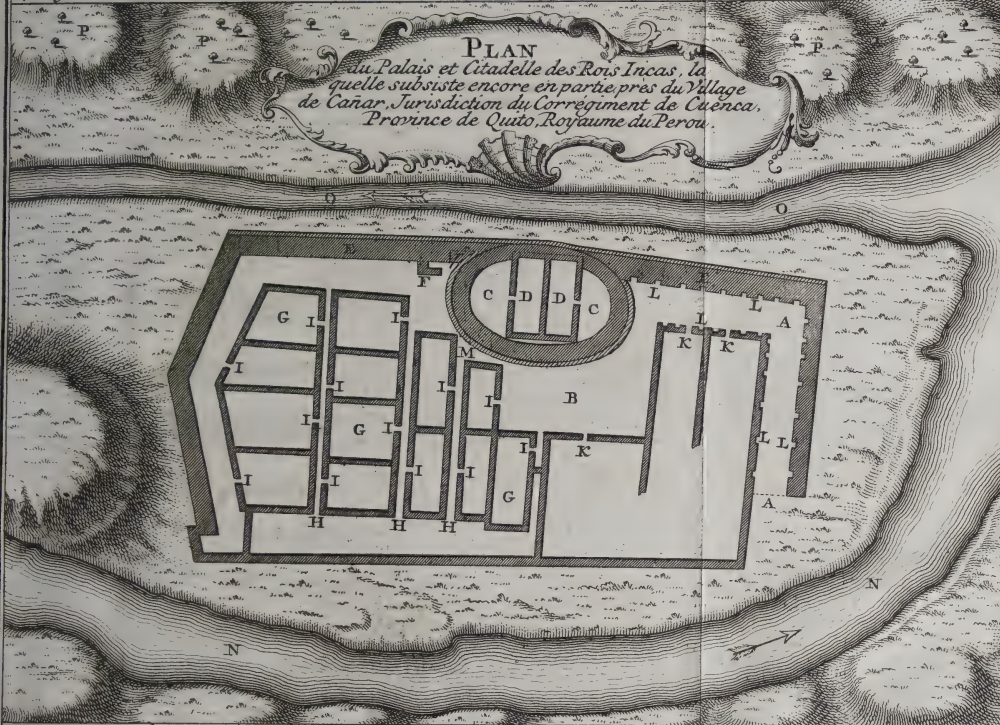
A cinquante toises environ de ce Palais vers le Nord, qui est le côté où est la porte, il y a une Colline appelée *Panecillo de Callo* au milieu de la plaine, ce qui paroît assez extraordinaire: elle est haute de 25 à 30 toises, ou 58 à 70 aunes. Elle est ronde comme un pain de sucre, si égale de tous les côtés qu'on croit qu'elle a été faite à la main, d'autant plus que le bas de sa pente pris de tous les côtés forme parfaitement le même angle avec le terrain où il est. On croit que c'est un Monument où gît quelque *Indien* d'un rang distingué, & cette opinion est d'autant plus probable qu'ils étoient fort portés à élever des *Guaques* quand les occasions s'en présentoient: on ajoute encore que la terre en a été tirée de la coulée voisine, par laquelle coule une petite Rivière, au pied de la colline du côté Nord; mais il n'y a aucune preuve de cela. Il se pourroit bien aussi que cette colline n'ait été autre chose qu'un bétail, pour découvrir ce qui se passoit dans la campagne, & pouvoir mettre le Prince en sure-





A. Entrée du Palais et Forteresse. B. Place d'Armes ou Cour.  
C. Tourillon en forme de Donjon.  
D. Commodités qui servoient de Corps de Garde.  
E. Mur principal avec son apentis extérieur comme au Tourillon.  
F. Escalier pour monter à la Muraille, et f. autre pour monter au Tourillon.  
G. Salles qui composent les appartemens et où il n'y a qu'une porte à chacune.  
H. Ruellées, ou donnent les portes des Salles et des appartemens.  
I. Hautes portes plus étroites par le haut que par le bas.  
K. Portes basses par où l'on entre dans quelques logemens, qui paroissent avoir servi à des Soldats.

L. Niches pratiquées dans le Mur, qui semblent avoir servi de quenites pour poser des ventelles.  
M. Place au pied de la Tour, où doit avoir été l'entrée au chemin par où cette Forteresse communiquoit avec celle de Pomallactia.  
N. Petite Rivière qui environne l'édifice d'un côté.  
O. Autre Rivière qui achève d'environner la Forteresse du côté du Donjon, et de la Muraille principale.  
P. Montagnes plus éloignées, dont le penchant aboutit près de la Muraille et forme une espèce de Fosse.



A. Eingang in den Palast und in die Festung. B. Waffenplatz oder Hof.  
C. Großer Thurm in eyrunder Gestalt, welcher gleichsam ein Gallo machet.  
D. Gemächer welche zu Wachhäuser auf dem Thurm dienen.  
E. Hauptmauer mit ihrer Bedachung, die eben so wie bey dem Thurm von außen war.  
F. Treppe auf die Mauer und f. von der Mauer auf den Thurm, welcher etwas höher ist, als solche.  
G. Ruelle, welche die Wohnzimmer ausmachen, wo nicht mehr als eine Thüre heraus geht.  
H. Enge Gassen, in welche die Thüren von den Soldat. Gemächern gehen.  
I. Sehr hohe Thüren, die oben enger als unten sind.  
K. Niedrige Thüren, wodurch man in einige große Zimmer kömmt, die

wie Soldaten wohnungen aus sehen.  
L. Bögen, die in der dicken Mauer gemacht sind, nach Art der Schilderhäuserchen um Schützern auszustellen.  
M. Lager an dem Fuße des Thurms, wo der Eingang zu dem Wege gewesen seyn soll, wodurch die Festung mit der zu Pomallactia Gemeinschaft hatte.  
N. Aufsteigender Fluß, welcher das Gebäude auf der einen Seite umgiebt.  
O. Fluß, welcher zur Einschließung dienet, gegen dem der Thurm und die Hauptmauer steht.  
P. Entfernte Hügel, deren Abhang die tiefe Einschließung machte, welche mit der Mauer der Festung gleich lief und ihr gleichsam zum Graben diente.





sûreté à la première allarme de l'attaque imprévue de quelque Nation ennemie ; ce qui arrivoit très-souvent , comme je le prouverai en parlant des lieux forts bâtis pour la défense du Pays.

Au Nord-Est du Village d'*Atun-Cannar* ou grand *Cannar* , à environ deux lieues de distance , est une Forteresse & Palais des Rois *Incas*. C'est la plus entière , la plus grande & la mieux bâtie de tout ce Royaume. Du côté par où l'on y entre passe une petite Riviere qui lui sert de fossé , & à l'opposite elle s'élève sur une colline par une haute muraille , qui aussi bien que la pente de la colline en rend l'approche difficile. Au milieu est un tourillon de figure ovale , lequel s'élève du terrain intérieur de l'édifice à la hauteur d'une & demie ou deux toises , mais du côté extérieur il s'élève au-dessus de la colline six à huit toises. Du milieu du tourillon s'élève un quarré en maniere de Donjon formé par quatre murailles , dont les angles touchent à la circonférence de l'Ovale , & ferment le passage entre deux , ne laissant qu'un passage étroit du côté opposé , qui répond à l'intérieur du tourillon. Au milieu du Donjon il y a deux petits réduits séparés , dans lesquels on entre par une porte à l'opposite de l'espace qui les sépare. Ces deux réduits sont deux manieres de guérite , ayant de petites fenêtres par où les Sentinelles avoient la vue sur la campagne , & le tourillon même servoit de corps de garde.

Du côté de la superficie extérieure du tourillon , la muraille de la Forteresse s'étend à environ 40 toises à gauche , & à 25 toises à droite. Cette muraille se replie ensuite , & formant divers angles irréguliers embrasse un terrain spacieux. On n'y entre que par une porte vis-à-vis du tourillon , & fort près de la petite coulée qui sert de lit à la Riviere. De cette porte on entre dans une ruelle étroite où deux personnes peuvent à peine passer de front , & qui mène droit à la muraille opposée , d'où elle se replie vers le tourillon , restant toujours dans la même largeur ; & de-là continuant à s'incliner vers la coulée , & s'élargissant , elle forme une petite place devant le tourillon. On a pratiqué de trois en trois pas dans l'épaisseur de la muraille de la Forteresse , tout le long de cette ruelle , des niches en maniere de guérite ; & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle , deux portes , qui servoient d'entrée à deux corps de logis , qui paroissent avoir servi de cazernes aux Soldats de la garnison. Dans l'enceinte intérieure à la gauche du tourillon , étoient divers appartemens , dont la hauteur , la distribution , & les portes , font assez voir que c'étoit le Palais du Prince. Dans tous ces appartemens il y a des enfoncemens

en maniere d'armoires, de-même que les deux réduits du tourillon, les niches de la ruelle, & le Donjon, ont des pierres en faillie de 6 à 8 pouces de long, sur trois ou quatre de diamètre. Ces pierres servoient vraisemblablement à pendre les armes usitées parmi ces Peuples.

Toute la muraille principale qui est sur le panchant de la colline, & qui descend latéralement depuis le tourillon, est fort épaisse & escarpée par dehors, avec un terre-plein en-dedans & un parapet d'une hauteur ordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui régné tout autour, il n'y a qu'un escalier près du tourillon. Toutes les murailles, tant en-dehors qu'en-dedans, sont d'une pierre aussi dure, aussi polie & aussi bien jointe que celles du *Callo*; & de-même que dans ce Palais tous les appartemens sont découverts, & sans plancher, ni marque d'en avoir eu.

On prétend qu'il y avoit à *Pomallacta*, dans la Jurisdiction de *Guasimotos*, une Forteresse pareille à celle-là; & l'opinion vulgaire veut que ces deux Forteresses communiquassent de l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre; ce qui n'est pas vraisemblable, vu que l'une étant au Nord, l'autre au Midi, il y a une distance de près de six lieues d'un terrain coupé de Montagnes des *Cordilleres* & de coulées où passent divers torrens: mais on n'ôtéroit pas cela de l'esprit de ces gens, dont quelques-uns assuroient que peu d'années avant notre arrivée un homme étoit entré dans ce souterrain par la bouche, qui est dans la Forteresse de *Cannar*; mais que les chandelles qui l'éclairaient s'étant éteintes, il n'avoit pu continuer sa route. Ils disent que cette bouche est au pied du tourillon en-dedans de la Forteresse. Nous y vîmes en effet une espèce de trappe bouchée avec la terre, laquelle servoit sans-doute à quelque usage; mais ce n'est pas à dire qu'il y eût une communication d'une Forteresse à l'autre, puisqu'il auroit fallu des soupiraux pour donner de l'air & du jour au souterrain; & ces soupiraux n'étoient pas praticable à cause des Montagnes dont le terrain est coupé.

On trouve beaucoup d'autres murailles & ruines dans tout ce Pays, tant dans les plaines que sur les hauteurs, mais particulièrement dans les lieux déserts, sans aucun vestige de Village ou autre lieu habité. Elles sont toutes, à l'exception des trois dont nous venons de parler, de briques crues, ou de pierres ordinaires de maçonnerie: ce qui fait croire que c'est l'ouvrage des *Indiens* avant qu'ils fussent soumis à l'obéissance des Empereurs *Incas*; au-lieu que les murailles de *Callo* & des deux Forteresses, dont nous avons fait mention, furent bâties depuis, & sur de meilleurs idées



idées que ces Princes leur fournirent, de-même qu'à l'égard du Gouvernement & de la Police, introduisant les Arts avec les Loix, chez tous les Peuples qu'ils réduisoient à leur obéissance. Les *Indiens* donnent à tous ces restes d'Edifices antiques le nom d'*Inca-Pirca*, qui signifie *Murailles d'Inca*.

Ces Peuples avoient encore une autre maniere de se fortifier, dont il reste quelques vestiges. C'étoit de creuser tout autour d'une Montagne escarpée, & élevée non pas jusqu'au degré de congélation, mais néanmoins fort haute, & d'y pratiquer trois ou quatre redans, à quelque distance les uns des autres, & au-dedans desquels ils élevoient une petite muraille à hauteur d'appui pour se couvrir contre l'ennemi & le repousser avec moins de danger. Ils donnoient à ces fortifications le nom de *Pucaras*. Au fond de ces fossés ils bâtissoient des cases de briques crues, ou de pierres qui servoient apparemment pour loger les Soldats destinés à garder ces postes. Ces sortes de fortifications étoient si communes, qu'il y a peu de Montagnes où l'on n'en trouve : sur les pointes de la Montagne de *Pambamarca* il y en a trois ou quatre dont l'une étoit sur la hauteur où nous avons placé le signal qui servoit pour la mesure de notre méridienne; & nous en trouvions sur presque toutes les autres Montagnes. Nous remarquons quelquefois que le premier fossé étoit si spacieux dans sa circonférence, qu'il formoit une circonvallation de plus d'une lieue; chaque fossé avoit constamment par-tout la même profondeur & la même largeur; ils différoient néanmoins les uns à l'égard des autres, y en ayant qui avoient deux toises de large, & d'autres qui en avoient moins d'une. Au reste ils faisoient toujours ensorte que le bord intérieur fût plus élevé que l'extérieur au moins de trois à quatre pieds pour avoir plus d'avantage sur les attaquans.

Tout ce qu'on trouve de ruines de murailles bâties par les *Indiens*, & où l'on admire les jointures & la polissure, font suffisamment connoître que ces Peuples se servoient de pierres pour polir d'autres pierres en frottant les unes contre les autres; car il n'est pas probable qu'ils ayent pu en venir à bout avec le peu d'outils qu'ils avoient. Il paroît hors de doute qu'ils n'ont point connu l'art de travailler le Fer. Cela est démontré, parce qu'ayant chez eux des Mines de ce métal il n'y a aucun vestige qui puisse seulement faire soupçonner qu'ils les ayent exploitées, ni qu'ils en ayent jamais rien tiré en aucun tems : on ne lit nulle part qu'il se soit trouvé un morceau de fer chez eux à l'entrée des *Espagnols*; on voit au contraire que dans ce tems-là ils faisoient grand cas de quelques bagatelles faites de ce métal. Pour avoir une idée complete de ces Edifices, on pourra con-

ful-

fulter les figures qu'on en donne ici. Cependant je vais terminer ce Chapitre par quelques remarques sur diverses Pierres précieuses & Mineraux qu'on trouve dans ce Royaume, & par quelques observations sur les *Indiens* guerriers qui habitent dans le voisinage de ses Provinces.

J'ai déjà dit qu'il y avoit dans le Royaume de *Quito* des Carrieres des deux espèces de pierres dont les *Indiens* fabriquoient leurs miroirs. J'ajoute qu'outre celles-là il y en a d'autres, qui dans un Pays où l'or & l'argent seroient moins communs, s'attireroient plus d'attention & d'estime. Au Sud de *Cuenca*, dans la Plaine de *Talqui*, il y a une Carrière d'où l'on tire de fort grandes & belles pièces d'Albâtre blanc & assez transparent. Le seul défaut qu'il ait, c'est d'être un peu trop mou, quoique cela n'empêche pas qu'on n'en fasse toute sorte d'ouvrages, puisqu'au contraire sa flexibilité fait qu'on le travaille avec plus de succès, & sans craindre qu'il en saute des éclats qui gâtent souvent toute une pièce. On ne connoît pas d'autre Carrière de cette pierre que celle de *Cuenca*; mais il y en a beaucoup de cristal de roches. J'en ai vu des morceaux fort grands, fort clairs, transparens, & d'une dureté particulière. On ne fait aucun usage de cette pierre dans le Pays, & elle n'y est point estimée. Le hazard seul en fait quelquefois rencontrer de gros morceaux.

Dans la même Jurisdiction de *Cuenca*, à environ deux lieues de cette Ville près des Villages de *Racan* & de *Sayanfi*, il y a une petite colline toute couverte de pierres-à-feu grandes & petites, la plupart noires, quelques-unes rougeâtres, & quelques autres blancheâtres; mais faute de savoir la maniere de les couper, les gens du Pays n'en profitent point; & il y a des tems que les pierres-à-fusil & à pistolets coutent à *Cuenca*, comme à *Quito* & dans tout ce Pays, jusqu'à deux réales & communément une reale, parce qu'il n'y en a pas d'autres que celles qu'on apporte d'*Europe*: desorte qu'ayant une Carrière de ces pierres, il faut que les habitans les achètent à si haut prix faute d'industrie.

Nous avons déjà remarqué que les Juridictions d'*Atacames* & de *Man-ta* abondoient anciennement en Emeraudes supérieures à celles qu'on tire des Mines de la Jurisdiction de *Santa-Fé*. Au commencement les *Espagnols* n'en briserent pas une petite quantité, se figurant follement que si c'étoient des pierres fines, elles devoient résister au marteau. Une autre Mine non moins recommandable que les Emeraudes oubliées d'*Atacames*, & que les Mines d'or & d'argent que la negligence a fait abandonner, c'est celle des Rubis dans la Jurisdiction de *Cuenca*, de laquelle on n'a à la

la-vérité que des signes, mais des signes qui valent des preuves. Ces signes sont des fragmens de Rubis fins, selon le témoignage de personnes intelligentes, lesquels on trouve parmi le sable qu'une Riviere médiocre, qui coule assez près du Village des *Azogues*, entraîne dans son lit. Les habitans de ce Village, *Indiens* & autres, s'occupent quelquefois à laver ce sable, & en tirent des Rubis tantôt petits, tantôt gros, quelques-uns comme des grains de lentille, & quelques autres encore plus gros; & il n'est pas douteux que ces petits grains ne soient des fragmens que l'eau détache peu à peu de la Mine, & emporte avec le sable qu'elle roule. Ces marques, quoiqu'évidentes, n'ont pu encore engager les habitans du Pays à chercher la Mine de ces pierres précieuses pour l'exploiter formellement. J'ai vu quelques fragmens de ces Rubis bruts, me trouvant dans le Village des *Azogues*, & je puis assurer que leur eau & leur dureté en garantissoit suffisamment la finesse.

Il y a une autre espèce de Pierre que tout ce Pays produit en abondance, & qui est aussi peu prise que les précédentes. Elle est d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre sans être transparente; on en fait quelques petits ouvrages.

Il s'y trouve aussi des Mines de soufre que l'on tire en pierres, des Mines de vitriol en quelques endroits; mais on n'en fait que ce que la Nature veut bien en découvrir; car du reste on ne s'en met point en peine, peut-être parce qu'on n'en a pas besoin; mais plus vraisemblablement, parce qu'on hait dans ce Pays tout ce qui demande du travail.

Du côté septentrional de *Quito* entre deux *Haciendas* qui sont au pied de la Montagne de *Talangua*, l'une desquelles porte le nom de la Montagne, & l'autre celui de *Conrogal*, passe une fort grande Riviere qui pétrifie tout le bois qu'on y jette, jusqu'aux feuilles des arbres, & autres matières aisées à se corrompre. J'ai eu des branches entières qui se sont changées en pierres; & non seulement on y appercevoit encore la porosité des troncs, & les fibres du bois & l'écorce, mais jusqu'aux plus petites veines des feuilles, tout aussi exactement qu'on les distingue dans les feuilles que l'on coupe d'un arbre. J'ai eu aussi de grandes buches, qui au premier abord, avant de les toucher, paroisoient être du bois fort sec, quoiqu'elles fussent pétrifiées, mais elles n'avoient fait que changer de couleur & non de figure.

Malgré tout cela je ne puis me persuader que le même bois, les feuilles, & autres choses semblables que l'on met dans la Riviere, se convertissent



en pierre d'une dureté pareille à celle que l'on voit : mais comme il n'y a pas moyen de nier le fait, il faut tâcher d'expliquer cette métamorphose. Pour cet effet je suppose, comme on le remarque sur les lieux, que les rocs, & tout ce que cette Rivière baigne de ses eaux, est couvert d'une croute aussi dure que la pierre même, laquelle écorce augmente le volume des pierres, rocs, ou cailloux, dont la couleur est différente de celle de cette espèce d'écorce qui est jaunâtre : de-là nous pouvons inférer que les eaux de cette Rivière sont mêlées de quelques matieres ou parties fort subtiles, pétrifiantes, visqueuses & gluantes, qui s'unissent au corps qu'elles touchent ; & à mesure que par leur légereté elles s'introduisent dans ses pores, elles occupent la place des fibres que la même humidité pourrit, & détache peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin tout ce qui étoit feuille ou bois se trouve remplacé par cette matiere pétrifiante conservant toujours l'impression de la premiere, c'est-à-dire, les fibres & les veines ; parce qu'en même tems que celle-là s'introduit, leurs conduits lui servent de moule & lui font prendre leur figure. Une observation faite sur quelques branches me confirma dans cette opinion ; car en les rompant il en sorta quelques feuilles & quelques morceaux de la superficie ; tandis que le dedans étoit aussi ferme que s'il eût été véritablement de pierre, sans qu'il restât rien de leur premiere substance que la figure. Dans quelques autres branches ce qui étoit déjà consolidé par la matiere pierreuse fautoit, & les fibres qui n'avoient pas eu assez de tems pour se corrompre tout-à-fait paroissoient comme du bois, les unes plus ou moins pourries. J'avois quelques feuilles, qui n'étoient que légèrement couvertes d'une crêpine de la matiere pétrifiante, & qui étoient feuilles partout en-dedans, excepté qu'en quelques endroits elles avoient commencé à se corrompre.

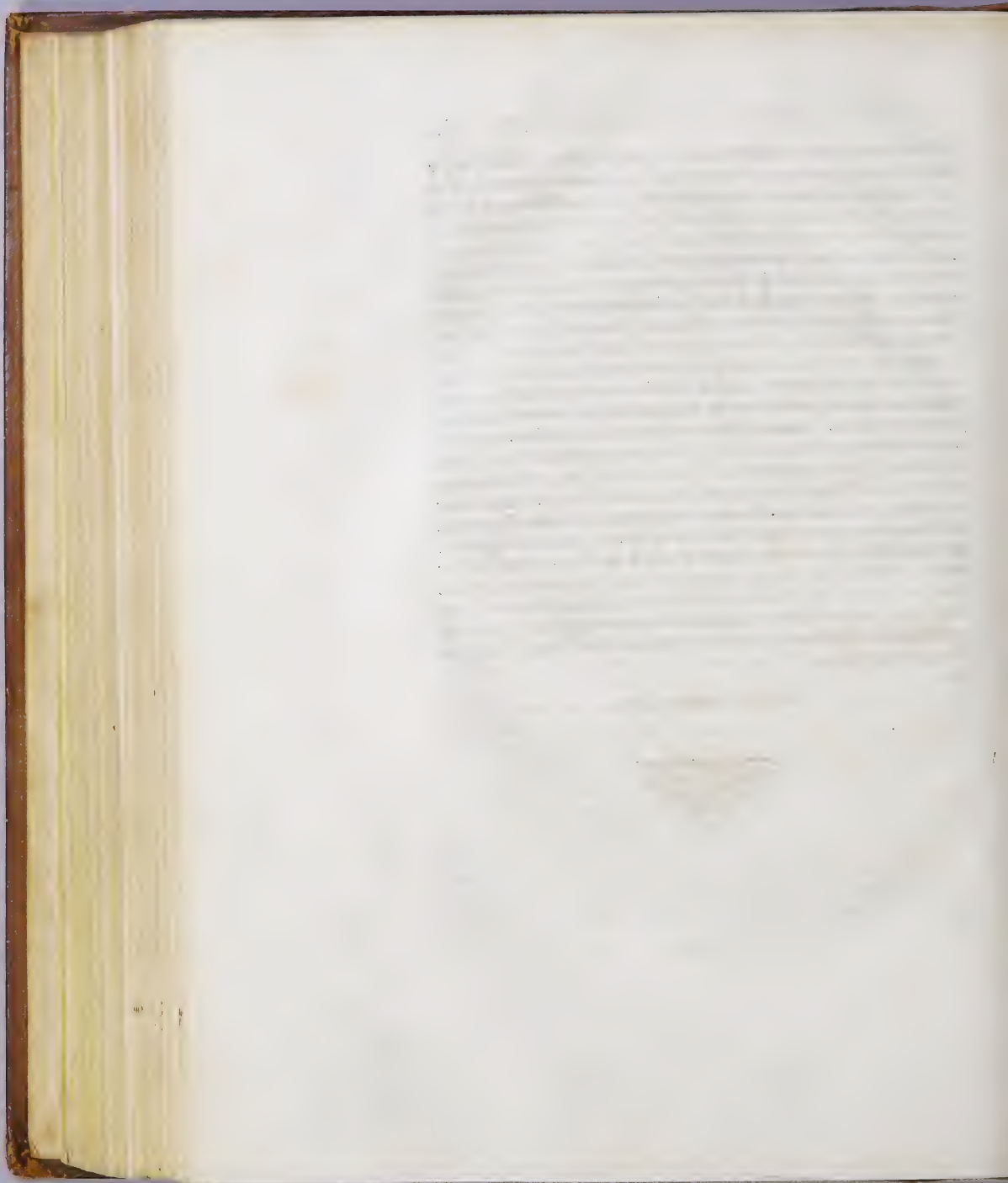
Il faut noter que cette matiere se cole & s'unit avec bien plus de facilité à tout ce qui est corruptible, qu'à ce qui est plus solide, comme les roches & les pierres ; & il n'est pas douteux que ce ne soit parce que les corps corruptibles ont plus de pores par où cette matiere s'insinue & reste fixe, au lieu que les pierres en ayant peu, elle n'y pénètre point, & l'eau qui passe continuellement dessus enlève le peu qui s'attache à leur superficie, desorte que quoiqu'on y voye quelques croutes, elle ne sauroit jamais augmenter de beaucoup le volume d'une pierre. La couleur des feuilles pétrifiées, tant au-dedans qu'au-dehors, est d'un jaune pâle tirant sur le blanc. Il en est de même à l'égard du bois, qui néanmoins conserve toujours quelque chose de sa couleur naturelle, comme quand il est sec.

Dans

Dans toute l'étendue du Royaume de *Quito* du Nord au Sud il n'y a point d'*Indiens* guerriers ou idolâtres qui le menacent d'invasion; mais on fait qu'ils n'en sont pas fort éloignés du côté des Gouvernemens de *Quixos*, de *Macas*, de *Jañ*, & de *Maynas*, qui sont environnés & entrecoupés de différentes Nations de ces *Indiens*, comme nous l'avons remarqué ailleurs: aussi n'a-t-on qu'à passer la *Cordillere* Orientale des *Andes* de ce côté-là, pour voir de divers endroits de ces hauteurs la fumée de leurs feux. C'est surtout de la *Cordillere* derriere laquelle est le Village de *Cayambe* qu'on peut se procurer ce spectacle, & en suivant tout du long jusqu'au nord du Village de *Mira* appartenant à la Jurisdiction de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*. Ceux qui prennent le divertissement de la Chasse au Chevreuil ont souvent occasion de voir cette fumée, tant de ce côté-là, que depuis la Jurisdiction de *Riobamba* jusqu'à celle de *Cuenca* dans la même *Cordillere*. Dans le Village de *Mira* on a vu subitement paroître quelques-uns de ces *Indiens*, qui y étant venus de leurs Terres se sont retirés avec la même promptitude. Quelques *Indiens* de ces Corrégimens désertent leurs Villages pour se retirer chez ces Barbares, & s'abandonner à l'idolâtrie, au libertinage, à toute sorte de vices, & à la paresse, n'ayant d'autre avantage que d'être servis par leurs femmes, qui sont obligées de les soigner & de les nourrir. Quant à eux ils ne font rien que chasser quand la nécessité les y oblige, ou que la fantaisie leur prend de sortir de leur profonde oisiveté. Du reste ils vivent honteusement sans Loix, sans Religion, exemts de toute obligation & de toute correction, ce qui est précisément ce que leur inclination corrompte désire le plus, & à quoi leur génie les porte.

*Fin de la premiere Partie.*







V O Y A G E  
FAIT AU ROYAUME  
DE PEROU,  
SECONDE PARTIE.

Dans le dessein de vérifier la valeur des degrés terrestres du Méridien,  
& de parvenir à la connoissance de la véritable

FIGURE DE LA TERRE:

*C O N T E N A N T*

CE QUI S'EST PASSÉ À LIMA,  
CAPITALE DU PEROU, ET AU  
ROYAUME DE CHILI,

*AVEC LA DESCRIPTION DE CES PAYS,*

Celle des Côtes & de la Navigation, notre retour en *Espagne* par le Cap de *Horn*, & les événemens qui nous font  
survenus dans ce retour.





VOYAGE  
FAIT AU ROYAUME  
D E P E R O U ,  
LIVRE PREMIER.

Contenant les motifs de notre Voyage à *Lima*. Relation de ce Voyage. Description des Peuplades qui se rencontrent sur la route, & de la Ville de *Lima*.

C H A P I T R E I.

*Voyage par terre de Quito à Truxillo. Raisons de notre départ pour Lima. Relation de la Route & des Peuplades, avec la maniere de voyager en ces Pays.*

**L**A variété des accidens auxquels les entreprises & dispositions humaines sont exposées, influant avec une inconstante mais admirable harmonie sur l'ordre de nos actions, n'y répand pas moins de variation & de changement. C'est cette variété qui dans le Monde visible & végétale embellit la Nature, & rend plus recommandable la Puissance; & la Science infinie du Suprême Artisan ne brille pas moins, dans



dans le Monde Politique, où l'on admire la diversité des événemens, la multitude & la différence des actions, & les effets divers de la Politique, qui se succédant les uns aux autres avec un enchaînement continuel, forment ce beau spectacle que nous voyons briller dans les agréables Champs de l'Histoire. L'inconstance que l'on observe même dans les choses les plus solides & les plus stables, n'est souvent pas un des moindres obstacles qui empêche qu'on ne retire tout l'avantage qu'on se promet des ouvrages de quelque durée. Quelque grands que l'esprit les ait conçus & entrepris, ils tombent en décadence, & sont ruinés par les vicissitudes des tems, & par l'inconstance des choses, qui s'opposent à leur perfection. Tantôt c'est faute de protection & d'appui qu'on est forcé d'en abandonner l'exécution; tantôt ce sont les délais, les difficultés, & mille embarras qui rebutent l'esprit, le découragent, & le mettent dans l'impossibilité de continuer. Notre principale entreprise, qui consistoit à mesurer les degrés du Méridien près de l'Equateur, considérée en idée & dépouillée des difficultés de l'exécution paroissoit aisée; mais l'expérience nous désabusa, & nous fit reconnoître qu'elle ne demandoit pas seulement de notre part du travail & de l'application, mais aussi qu'un ouvrage de cette importance, où toutes les Nations étoient intéressées, ne manquoit ni d'embarras, ni de retardemens, ni d'obstacles, qui devoient en augmenter le mérite. Car outre les difficultés qui naissoient de l'entreprise même, par rapport à l'exactitude nécessaire dans les observations, le tems qu'il falloit pour parvenir au point désiré, les interruptions causées par les nuages, par les Montagnes & le terrain, tout cela s'opposoit à la brièveté de l'entreprise, & donnoit lieu de craindre que s'il se joignoit à ces difficultés des obstacles extérieurs, ils ne rendissent la chose imparfaite, sinon tout-à-fait, du-moins pour quelque tems, & ne fussent interrompues de notre part par quelque accident imprévu.

J'ai déjà dit dans le 2 *Chap. du V. Livre Part. 1.* qu'étant arrivés à *Cuenca* pour terminer nos observations Astronomiques à cette extrémité de la Méridienne; nous reçûmes inopinément des Lettres par lesquelles le Marquis de *Villa Garcia*, Viceroy du *Pérou*, nous appelloit dans sa Capitale. La maniere pressante dont il nous y exhortoit, n'admettoit point de délai; & toujours prêts d'ailleurs à signaler notre zèle pour le service du Roi, nous ne voulions pas différer d'obéir: nous fûmes donc obligés de suspendre pour lors notre ouvrage, quoiqu'il n'y manquât pour le terminer que la seconde observation Astronomique à la partie du Nord où finissoit la suite des triangles.

Le fujet qui porta le Viceroi à nous appeller auprès de lui, venoit de ce qu'il avoit reçu avis que la guerre étant déclarée entre l'*Efpagne* & l'*Angleterre*, cette dernière avoit réfolu de fe prévaloir de cette circonftance pour envoyer une grande armée navale dans ces Mers, avec des vues fe-crettes, dont la principale étoit de faire quelque entreprife importante ou fur les côtes, ou fur les ports de ce Païs. On avoit propofé diverfes pré-cautions néceffaires pour s'oppofer à ces deffeins; & le Viceroi croyant peut-être que nous pourrions être de quelque utilité dans cette conjoncture, voulut bien confier à notre conduite une partie des mefures qu'il fal-loit prendre, nous faifant entendre que le choix qu'il faisoit de nous étoit une preuve de fon eftime particuliere, à laquelle il fe flattoit que nous fe-rions d'autant plus fenfibles, que 400 lieues de diftance n'avoient pas em-pêché que nous ne fuflions préfens à fon fouvenir, dont il nous donnoit une fi glorieufe marque dans cette occafion.

Le 24 de *Septembre* 1740. les Lettres du Viceroi nous furent remifes, & immédiatement après nous prîmes la route de *Quito*, où nous voulions nous pouvoir des chofes néceffaires pour le voyage. Nous partîmes de cette Ville le 21 d'*Octobre*, prenant notre route par *Guaranda* & *Guayaquil*; car quoiqu'on pûffe faire le chemin par terre en paffant par *Cuen-ca* & *Leja*, l'autre route nous parut plus commode, tant parce qu'on n'y eft pas expofé à être fi long-tems retardé par les mauvais chemins, qu'à caufe qu'on a avec plus de facilité & de ponctualité les montures néceffai-res, n'étant pas expofés à être retenus dans les différentes Bourgades, fans compter les autres accidens qu'on éprouve communément dans cette route; & qui font caufés par les Rivieres, les torrens & les débordc-mens des eaux.

Le 30 d'*Octobre* nous arrivâmes aux *Bodegas* ou Magazins de *Baba-hoyò*, & prenant un Canot léger nous continuâmes notre route par la Riviere jufqu'à *Guayaquil*, où nous étant embarqués fur une petite Fregate qui par-toit pour le Port de *Puna*, nous y vinmes donner fond le 3 de *Novembre*. Là nous fretâmes une grande Balze, & nous fîmes route au-travers de ce Golfe jufqu'à *Machala*. Mais quoique communément & régulièrement on gouverne par le Saut de *Tumbez*, nous fûmes obligés de dériver; le Pilote ne connoiffant pas bien l'entrée de cet *Eftero* ou Bras de Mer, qu'on appelle de *Jambéli*, où fe trouve le Saut. Enfin le 5 *Novembre* 1740. au matin notre Balze approcha de la plage de *Machala*, dont le Bourg, où nous nous rendîmes par terre, eft diftant d'environ deux petites lieues.

Le jour suivant 6 nous fîmes partir nos équipages dans un grand Canot ; pour le *Saut de Tumbéz* ou *Bonque* ; je me mis sur ce Bâtiment, me trouvant extrêmement indisposé d'une rude chute que j'avois faite dans le Bourg. *Don George Juan* & les domestiques suivirent à cheval par terre, chemin qu'on ne peut faire qu'en défilant un à un ; car le terrain étant fort uni, il est rempli de marais salés, qui sont inondés à chaque marée.

Le *Saut* où j'arrivai le 7 dans la nuit, est un endroit qui sert de port aux petits Bâtimens, comme bateaux, balzes &c. Il est situé dans l'intérieur de quelques *Estéros*, ou Bras de Mer, & en particulier de celui qu'on nomme *Jambéli*, distant de la plage de 14 à 15 lieues. Cet endroit n'est absolument point habité, parce que ni là, ni à une grande distance aux environs il ne se trouve pas une goutte d'eau douce, & ainsi ce lieu n'est bon qu'à servir d'entrepôt aux marchandises que l'on charge sur ces petits Bâtimens : de-là elles sont transportées à *Tumbéz* par des mules, qu'on y tient prêtes pour cet effet, & c'est-là tout le commerce que fait le Bourg dont nous avons parlé. Non seulement le *Saut* est inhabité, mais on n'y trouve pas même de couvert ; tous les bagages & marchandises qui y arrivent, sont mis dans un petit endroit en plein air ; & comme il est fort rare qu'il tombe de la pluie en ce climat, il n'est pas à craindre que ces effets se gâtent en attendant qu'on les transporte à *Tumbéz*.

Dans cet endroit, ainsi que partout sur le bord de la Mer, les Arbres appelés *Mangles* ou *Mangliers* sont si épais, que leurs racines & rameaux entrelassés le rendent tout-à-fait impénétrable, & extrêmement incommode par la quantité prodigieuse de *Mosquites* qui s'y rassemblent, & contre lesquels il n'y a pas d'autre moyen de se défendre que d'élever une grosse toile dans l'endroit où l'on arrive, & de se mettre dessous jusqu'à ce que les montures soient prêtes, & qu'on puisse se remettre en chemin. L'intérieur du terrain où la marée ne parvient pas, est entrecoupé de collines & couvert d'arbrisseaux sauvages où l'on trouve beaucoup de Daims & de Tigres. Les piqures continuelles & insupportables des *Mosquites*, ne laissant aucun repos aux voyageurs, leur procurent l'avantage de ne pouvoir être surpris par les Tigres, animaux dangereux dont on ne peut se garantir que par une attention continuelle ; & l'on a de tristes & lamentables exemples du risque que l'on court de leur part dans ces contrées.

Le 9 au matin j'arrivai au Bourg de *Tumbéz*, qui est à sept lieues de  
dis-



distance du Saut; & comme tout le chemin est inhabité & dans un terrain en partie noyé, & en partie couvert de sables stériles, il arrive que le Soleil par sa reverberation cause une si grande incommodité, qu'on est obligé d'aller la nuit, afin que les mules ou les chevaux puissent supporter la fatigue: car y ayant sept lieues pour aller, & autant pour revenir, sans eau douce, ni rien à manger, c'est assurément une grande journée pour ces animaux; mais ce seroit encore bien pis s'ils la faisoient de jour. C'est aussi pour cela que jamais les montures ne partent de *Tumbez* pour le Saut sans être précédées par un Exprès, qui fait préparer tout ce qui est nécessaire; à quoi on destine d'ordinaire un homme de l'équipage du Vaisseau; sans cette précaution ce chemin seroit impraticable, n'étant pas possible de s'arrêter en cet endroit.

*Don George Juan* étoit arrivé à *Tumbez* le 8, & quelque mouvement qu'il se donnât pour avoir promptement des mules pour continuer notre voyage, il ne put si bien faire que nous ne fussions retenus quelque tems. Nous en profitâmes pour mesurer le 9 la latitude de cette Bourgade au moyen d'un Quart-de-cercle, & nous la trouvâmes de 3 deg. 33 min. 16 sec. vers le Sud.

Il y a dans le voisinage de *Tumbez* une Riviere du même nom qui se jette dans le Golfe de *Guayaquil*, presque vis-à-vis de l'Île de l'*Amortajado*, ou *Ste. Claire*. Les Barques, Batteaux, Balzes & Canots, la peuvent remonter jusques au Bourg, ayant environ 13 brasses d'eau de profondeur, & 25 toises de large. Mais en Hiver il est dangereux de la remonter à cause de la rapidité du courant, qui est augmenté par les eaux qui descendent de la *Sierra* ou Montagnes en abondance dans cette saison. A peu de distance de ces Montagnes, à un des bords du Fleuve, se trouve la Bourgade, sur un terrain fort sablonneux, & tant soit peu inégal à cause des petites éminences de sable assez semblables aux dunes. Le Bourg consiste en 70 maisons de cannes, couvertes de chaume, & bâties çà & là sans ordre ni symétrie, qui servent de demeure à 150 familles de *Métifs*, *Indiens*, *Mulâtres*, & quelque peu d'*Espagnols*. Outre ces familles, il y en a encore d'autres qui habitent le long des bords du Fleuve, & qui jouissent de quelque agrément dans leurs terres, par la commodité qu'ils ont de les arroser.

L'air y est extraordinairement chaud & sec, desorte qu'il y pleut rarement, & quand cela arrive, ce n'est qu'au bout de plusieurs années, & alors la pluie dure tout l'Hiver. Depuis le Bourg de *Tumbez* jusqu'à

*Lima* tout ce Pays est connu dans la partie qui s'étend depuis le panchant de la *Cordillere* des *Andes* jusqu'à la Mer, sous le nom de *Vallées* : & ainsi on ne sera pas surpris s'il en est parlé quelquefois sous ce nom dans divers articles de cette Histoire.

Ce fut à *Tumbez* que les *Espagnols* aborderent pour la première fois à cette partie de l'*Amérique Méridionale*, sous la conduite de *Don Francisco Pizarro* en 1526, traitant alors paisiblement avec les *Caciques* Seigneurs de la Contrée, & déjà Vassaux des *Incas*. Si les *Indiens* furent étonnés de voir les *Espagnols*, ceux-ci ne le furent pas moins de voir les grandes richesses des habitans, les Palais, les Temples, & les Fortereses bâties de pierre, & dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige.

Sur les rives agréables de ce Fleuve, aussi loin qu'on peut tirer des canaux pour arroser & humecter la terre, on recueille du Maïs en abondance, & les autres Fruits & Racines qui croissent dans les Pays chauds. Dans l'intérieur des terres où l'on ne jouit pas de cet avantage, il y a une espèce d'Arbre légumineux nommé *Algarrobal*, qui porte un haricot fort résineux avec quoi on nourrit toute sorte de Bétail. Ce légume n'est pas tout-à-fait semblable à celui que l'on connoît en *Espagne* sous le nom de *Valencia* : ses cosses ont quatre à cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Sa couleur est blancheâtre entremêlée de petites taches jaunes. C'est une nourriture qui fortifie les bêtes de somme, & qui engraisse extrêmement les troupeaux, & donne à leur chair un très-bon goût, par lequel elle se distingue.

Le 14 ayant poursuivi mon voyage j'arrivai à la Ville de *Piura*, où je fus obligé de m'arrêter, tant pour y attendre *Don George Juan*, que pour me rétablir de ma chute ; & à cette occasion j'éprouvai l'efficacité du Simple nommé *Calaguéle* dont il a été parlé ailleurs, qui me procura un si prompt soulagement que je trouvai que ce remède méritoit bien la réputation où il est en *Espagne* & dans toute l'*Europe*.

De la Bourgade de *Tumbez* jusqu'à la Ville de *Piura*, il y a soixante & deux lieues, que nous fîmes en cinquante-quatre heures, non compris le tems où nous nous reposâmes. Le grand pas des mules, & leur continuité à marcher, sont cause qu'elles font plus d'une lieue par heure. On compte quarante-huit lieues jusqu'au Bourg d'*Amotapé*, qui est le seul lieu habité dans toute cette route, le reste étant entièrement désert : c'est pour cela qu'on ne donne que deux ou trois heures de repos aux montures, quand elles en ont besoin, ou qu'on est à portée de leur faire boire un peu

peu d'eau salée & bourbeuse, les seules qu'on rencontre dans toute cette route. En sortant de *Tumbez* on traverse la Riviere dans des *Balzes*, on entre ensuite dans une épaisse Forêt d'*Algarrobales*, & d'autres arbres, qui dure environ deux lieues; après quoi on commence à côtoyer le rivage de la Mer jusqu'à *Mançora*, distant de *Tumbez* de 24 lieues ou environ. Pour aller à un *Mançora*, il faut tâcher de profiter du jussant ou reflux pour passer un endroit nommé *Malpasso* à 6 lieues environ de *Tumbez*. C'est un rocher escarpé que la marée bat quand elle monte; & comme il n'y a aucune trace de chemin au-dessus à cause des roches, des crevasses & des précipices dont il est entrecoupé, il faut passer par-enbas dans toute sa longueur qui est d'environ demie-lieue, & ne pas attendre le tems où la marée monte; parce qu'alors cet étroit espace est entièrement fermé & inondé, & qu'il est même dangereux de s'y trouver quand le montant arrive. Il est encore à propos de profiter dans ce même voyage, de l'occasion où la Mer n'est point dans son flux; car toute cette Contrée étant couverte de dunes, les montures y enfonceroient, & se fatigueroient tellement dès les premières lieues, qu'elles ne pourroient continuer le voyage. Il faut donc être attentif à passer avant que le flot vienne, & prendre son chemin le plus proche qu'il est possible du rivage, où les ondes se brisent, & où le sable est plus ferme qu'à une plus grande distance de la Mer. *Mançora* est un lieu où coule en Hiver un petit ruisseau d'eau douce, où l'on peut abreuver les mules; mais en Été, à peine reste-t-il dans son lit un peu d'eau croupissante & saumache, que la nécessité seule peut faire boire, tant elle a un goût defagréable de sel. Les bords du ruisseau rendus fertiles par son humidité, sont couverts & bordés de cet arbre, qu'on nomme *Algarrobale*, en si grande quantité, & si épais, qu'il forme comme une sombre Forêt.

Depuis *Mançora* on continue à marcher encore 14 lieues parmi des Collines un peu éloignées du rivage, desorte qu'il faut tantôt monter & tantôt descendre, jusqu'à un lieu nommé *la Crevasse de Parignas*, qui est le second séjour, & où il faut observer la même chose qu'à *Mançora*. De-là on fait encore dix lieues par des Plaines de sable jusqu'au Bourg d'*Amotapé*, toujours à une petite distance de la Mer.

Ce Bourg, dont la Latitude Australe est par les 4 deg. 51 min. 43 sec. est une annexe de la Cure de *Tumbez*, & fait partie de sa Lieutenance, qui pour le Civil est une du Corrégiment de *Piura*. Le Bourg consiste en 30 maisons de cannes, couvertes de chaume, & habitées par



des *Indiens* & des *Métifs*. A un quart de lieue de-là coule une Riviere du même nom que le Bourg, & dont les eaux rendent le terroir fort fertile: c'est pourquoi aussi il est tout ensemencé & cultivé, & l'on y recueille en abondance du grain, des racines, & des fruits convenables à un climat chaud tel que celui-ci; qualité qui l'assujettit, ainsi que *Tumbez*, au fléau continuel des *Mosquitos*: en Eté on traverse la Riviere à gué, mais en Hiver qu'il pleut sur les Montagnes, il faut la passer en *Balze*, car alors sa profondeur & sa rapidité augmentent de beaucoup. On est obligé de la passer quand on veut aller à *Piura*, & après qu'on l'a passée on marche environ quatre lieues dans des Forêts d'*Algarrobales* extrêmement hauts. Après cela le terrain s'éclaircit & devient si sablonneux, que les plus habiles Voituriers & les meilleurs Routiers *Indiens* perdent souvent la trace du chemin; car le vent impétueux pousse le sable, détruit les dunes qui pourroient diriger les guides, & efface jusqu'au moindre sentier. Dans cet horizon terrestre il faut régler sa route & la diriger par l'orient du Soleil, si c'est de jour, & si c'est de nuit par certaines Etoiles: c'est à quoi les *Indiens* font peu d'attention, aussi s'égarent-ils fréquemment & ne peuvent retrouver le vrai chemin qu'avec bien de la peine.

On peut juger, par ce qui a été dit, de l'incommodité de cette route, où il faut porter, jusqu'à *Amotapé*, tout ce dont on a besoin pour manger, & de l'eau pour boire, & avoir la précaution de prendre de l'amadou, & tout ce qu'il faut pour faire du feu, sans quoi il faudroit manger la chair toute crue. Dans le voisinage d'*Amotapé* il y a une Mine d'une espèce de bitume nommé *Copé*, dont on se sert au-lieu de goudron. On en envoie une grande quantité à *Callao*, & autres Ports: mais il a le défaut de bruler les amarres & cordages, toutefois on s'en sert parce qu'il est à bon marché, mais en y mêlant du goudron.

La Ville de *Piura*, qui est aujourd'hui le Chef-lieu de cette Sénéchaussée, fut la première Peuplade des *Espagnols* au Pérou. Elle fut fondée en 1531 par *Don Francisco Pizarro*, qui y fit bâtir la première Eglise. On lui donna d'abord le nom de *St. Michel de Piura*, & on la bâtit au commencement dans la Vallée de *Targasala*, mais elle n'y subsista pas longtems; l'air y parut si malsain, qu'on jugea à propos de la transférer là où elle est présentement. Elle est aujourd'hui située sur un terrain fort élevé & sablonneux. Sa Latitude Australe est par les 5 deg. 11 min. 1 sec. & l'on observe que l'aiguille y varie de 8 deg. 13 min. Nord-Est. Ses maisons sont bâties de briques crues, car on en employe peu d'autres dans

ces

ces Contrées, ou d'une espèce de roseaux qu'on appelle *Quinchas*; communément elles sont fort basses. Le Corrégidor, ou Sénéchal, y fait sa résidence; sa Jurisdiction s'étend partie dans le Pays des Vallées, partie dans celui des Montagnes. Il y a dans *Piura* un Bureau des Finances du Roi, avec un *Contador* ou *Controlleur*, & un Trésorier, qui se relèvent tous les six mois, l'un faisant sa résidence au Port de *Payta*, l'autre à *Piura*. Celui-là est préposé pour percevoir les droits d'entrée sur les marchandises qui débarquent dans ce Port pour prendre cette route, & est aussi chargé de veiller à empêcher la contrebande. Celui-ci doit faire la même chose à l'égard des marchandises qui passent par *Piura*, soit qu'elles viennent des Montagnes vers *Loja*, soit qu'elles aient passé par *Tumbex* pour aller à *Lima*.

*Piura* contient environ 15000 habitans *Espagnols*, *Métifs*, *Indiens*, & *Mulâtres*. Parmi les premiers il y a des Familles distinguées. L'air y est chaud, & fort sec, attendu qu'il y pleut encore moins qu'à *Tumbex*, mais il est sain. Il y passe une Rivière qui baigne les maisons, & qui fertilise les terres; & comme le Pays est sablonneux & uni, on peut mener l'eau & la distribuer comme on veut par le moyen des canaux. En Été l'eau y manque si absolument qu'on ne voit pas même la moindre trace de son passage; & le peu d'eau qui vient des Montagnes se perd dans son lit; de sorte que la Ville n'a pas d'autre ressource pour remédier à cet inconvénient; que de creuser des puits profonds à proportion de la sécheresse de l'année, & d'en tirer toute l'eau qu'il lui faut pour les divers besoins de la vie.

Il y a à *Piura* un Hôpital desservi par des Religieux *Betlémites*. On y guérit toute sorte d'infirmités & de maladies, sur-tout le mal de *Naples*, dont la cure est admirablement aidée par la qualité du climat: ceux qui sont infectés de ce vilain mal y accourent de toutes parts, & l'on remarque qu'on y emploie en moindre quantité, que dans d'autres Pays, le spécifique convenable, & que sans tant incommoder le malade on le rétablit dans sa première santé.

Comme tout le terroir de ce Corrégiment, compris sous le nom de *Vallées*, ne produit que des *Algarrobales*, du Maïs, du Coton, du Grain, quelque peu de Fruits & de Racines, dont les habitans se nourrissent, leurs plus grandes richesses consistent dans les pâturages, où ils engraisent de grands troupeaux de chèvres, & de chevreux, dont les boucheries sont toujours fournies, tandis que de leurs peaux on fait du maroquin, & de leur

leur graisse du fayon, dont il se consomme une grande quantité à *Lima*; *Quito*, & *Panama*, où l'on en fait des envois considérables. Une autre branche du commerce de *Piura*, c'est la *Cabuye* ou *Pite* \*, dont il croît une prodigieuse quantité dans la partie montagneuse de cette Jurisdiction. A quoi il faut encore ajouter un autre commerce actif, qui n'est pas moins avantageux; je veux parler des troupeaux de mules dont les habitants de cette Ville & de son district, retirent un grand profit; car toute sorte d'effets ou de marchandises qu'on transporte de *Quito* à *Lima*, ou qui venant d'*Espagne* débarquent au Port de *Payta*, ne peuvent être remises à leur destination que par les mules de cette Ville & de son district. Ces envois sont si fréquens, qu'il est aisé de comprendre quelle quantité de mules doivent être employées à ce travail, qui dure sans discontinuer, mais plus ou moins fortement selon les saisons; car il est bien plus fort quand les Rivières sont à sec, ou qu'il n'y a que très-peu d'eau.

Dès que *Don Jorge Juan* fut arriyé à *Piura*, nous fîmes préparer les montures qui nous étoient nécessaires, & le 21 nous continuâmes notre route. Le lendemain nous arrivâmes au Bourg de *Sécbura*, à dix lieues comptées d'après le tems que l'on met à les faire. Toute cette route est déserte, & le Pays fort uni, mais couvert de sable, qui fatigue raisonnablement les montures.

Quoique d'ordinaire le voyage au *Perou* se fasse sur des mules, à cause du mauvais état des chemins, qui ne permet pas qu'on ait d'autres voitures, on peut pourtant avoir l'agrément d'aller en litière depuis *Piura* jusqu'à *Lima*. Au-lieu de brancard, ces litières sont suspendues à deux cannes d'une grosseur pareille à celles de *Guayaquil*, & elles sont tellement disposées qu'elles ne touchent point l'eau quand on passe les Rivières, ni ne heurtent contre aucun embarras d'un chemin inégal. Soit qu'on monte ou qu'on descende, soit que l'on passe une Rivière, on ne sent pas le moindre cahot.

Comme les montures que l'on prend à *Piura* sont tout le voyage jusqu'à *Lima* sans être relayées, & que dans cet espace de chemin il faut traverser plusieurs déserts, non moins fatigans par leur longueur, que par la qualité du chemin tout de sable, il est à propos de donner quelque repos à ces animaux pendant le cours du voyage, particulièrement à *Sécbura*, parce que de-là on entre immédiatement dans le désert qui porte le

mê-

\* Sorte d'Aloes dont on fait du fil fort & délié. N. d. T.



même nom. Ce fut le motif qui nous y retint deux jours, pendant le-  
quel tems nous observâmes que ce lieu est par les 5 deg. 32 min. 33 $\frac{1}{2}$  sec.  
de latitude australe.

Le Bourg de *Sechura* fut d'abord bâti tout proche de la Mer, peu éloigné  
d'une pointe nommée *Aguja*. Mais ayant été submergé & englouti par la Mer,  
on l'établit à environ une lieue, qui est la distance qui se trouve aujour-  
d'hui entre le Bourg & la Mer. Il y a dans le voisinage une Rivière du  
même nom que le Bourg, à laquelle il arrive la même chose qu'à celle de  
*Piura*. Quand nous la passâmes il ne paroissoit pas y avoir jamais eu d'eau;  
mais depuis les mois de *Fevrier*, *Mars*, jusqu'à celui d'*Août* & même de  
*Septembre*, elle en est si bien fournie, qu'il n'y a pas moyen de la  
guérer, mais il faut la passer en Balze; c'est ce que nous éprouvâmes dans  
notre second & troisième voyage à *Lima*. Quand elle est à sec, on peut  
aussi creuser dans son lit des puits qui fournissent de l'eau, mais une eau  
épaisse & saumache. *Sechura* contient environ deux cens maisons de can-  
nes, avec une Eglise fort grande & bâtie de briques: ses habitans sont  
tous *Indiens*, au nombre de quatre cens familles, presque tous Voitu-  
riers ou Pêcheurs.

Les maisons de toutes ces *Bourgades* sont si simples, & il y a si peu  
d'art, que leurs parois ne sont que de roseaux fichés en terre & même af-  
sez peu avant; le toit qui est plat, est aussi de roseaux, qui n'étant pas bien  
joint ensemble, donnent des ouvertures de partout, & le soleil & le vent  
pénètrent facilement dans l'intérieur des maisons. Leurs Habitans *Indiens*  
ont une Langue différente de celle des autres *Indiens* de *Quito*, & du reste  
du *Perou*; c'est ce qu'on remarque principalement dans plusieurs endroits  
des *Vallées*; & non seulement leur langage differe dans les mots, mais  
aussi dans l'accent; car outre qu'ils donnent à leurs paroles un son assez  
semblable à un chant triste & élégiaque, ils mangent la moitié des syllabes  
finales, comme s'ils manquoient d'haleine pour les achever.

L'Habillement des Femmes *Indiennes* de ces Contrées, differe aussi en  
quelque chose de celui des autres. Il consiste en un *Anac*, comme celui  
que portent les Femmes de *Quito*, mais si long qu'il traîne par terre: il  
est aussi beaucoup plus large, & sans manches; il n'est point attaché par  
une ceinture; quand elles marchent elles le relèvent un peu, & le retrouffent  
sous les bras. Elles se couvrent la tête d'une *Pagne* de coton blanc, brodée,  
ou brochée de diverses couleurs; avec cette différence, que les *Veuf-*  
*ves* en portent de noires. L'état de chacune se distingue par leur maniere de se

coïser; les Vierges & les Veuves divisent leur chevelure en deux tresses qui pendent sur chaque épaule, & les Femmes mariées ne portent qu'une tresse. Elles sont généralement laborieuses: leur occupation ordinaire est de faire des serviettes, & autres ouvrages de coton. Les Hommes vivent à l'Espagnole, & par conséquent portent des chaufslures; mais les femmes vont nuds-pieds: ils sont naturellement fiers, altiers, & intelligens; leurs mœurs diffèrent un peu des mœurs de ceux de *Quito*. On voit parmi eux la preuve de ce qui a été dit au Chap. 6. Liv. 6. de la première Partie de cet Ouvrage, que la connoissance de la Langue *Castillane* les rend plus habiles en une infinité de choses: il n'y a personne d'entre eux qui ne possède cette Langue; ils la parlent communément, & la mêlent indifféremment avec la leur. Ils réussissent fort bien dans tout ce qu'ils entreprennent; ne sont ni si superstitieux, ni si sujets au desordre & aux vices que les autres *Indiens*; & enfin à la couleur & aux autres accidens corporels près, ils sont très-différens du reste de leurs compatriotes. Même dans le panchant à la boisson, & dans les autres passions caractéristiques des *Indiens*, ils témoignent une certaine modération, & quelque amour de l'ordre. Au-reste pour éviter des redites ennuyeuses, je dirai en deux mots que tous les *Indiens* des *Vallées* depuis *Tumbex* jusqu'à *Lima*, sont généralement tels que nous venons de les représenter, adroits, sages, & civils, plus qu'on ne se l'imagineroit.

*Sechura* est le dernier Bourg de la Jurisdiction de *Piura* de ce côté-là. Ses habitans non seulement refusent de fournir des mules à ceux qui en demandent, mais même ne laissent passer personne de quelque qualité qu'on soit, si on n'est muni d'un passeport du Corrégidor; c'est une précaution que l'on prend dans la vue d'empêcher le commerce illicite. En sortant du Bourg, il n'y a que deux chemins, celui du désert, & un autre nommé le *Rodéo*. Il faut opter entre ces deux routes. Si l'on prend celle du désert, il faut, outre les montures, prendre des mules à *Sechura* pour porter de l'eau, dont on abreuve à la moitié du chemin les bêtes de charge. On emplit d'eau des outres, ou de grandesalebasses; pour quatre bêtes de charge, il y a une mule chargée d'eau, & une autre pour les deux mules qui portent la litière. Quand on va en chaise roulante, on charge l'eau sur la chaise-même dans des outres faits exprès. Soit qu'on aille en litière, en chaise, ou à cheval, il faut que chaque voyageur fasse sa propre provision d'eau pour boire, sans quoi il risque de périr de soif; car dans toute cette route on ne voit que sable, que tourbil-

lons que le vent forme du sable, quelques pierres de fel fort clair semées, mais ni arbre, ni herbe, ni quoi que ce soit de verd.

Le 24 nous partîmes de *Sechura*, & entrant dans le désert nous marchâmes sans nous arrêter que pour prendre quelque repos & abreuver nos mules; & le jour suivant sur les cinq heures du soir nous arrivâmes au Bourg de *Morropé*, ayant fait 28 à 30 lieues, qui est la distance de ce Bourg à celui de *Sechura*; & si ceux du Pays en comptent davantage, il ne faut pas les en croire. Le terrain est si égal, si uni, & d'une si vaste étendue, qu'il est aisé de se tromper de chemin; d'ailleurs le sable est si continuellement remué par le vent, que les plus habiles routiers perdent la trace & font dans un moment hors des voyes. L'habileté des guides consiste à revenir sur la voye & à retrouver le chemin dans ces sortes d'occasions. Pour cet effet on se sert de deux moyens; le premier, c'est d'observer si l'on a le vent en face quand on va vers *Lima*, & au dos quand on en revient: avec cette règle on est sûr de ne point s'égarer, parce que les vents de Sud régissent constamment dans cette Contrée. Le second moyen de reconnoître la voye, pratiqué par les *Indiens*, c'est de prendre dans leurs mains, en diverses places, des poignées de sable, & de le flairer; ils distinguent par l'odorat si des mules ont passé par-là, peut-être parce que le crotin de ces animaux laisse quelque impression dans le sable. Ceux qui n'ont pas une connoissance suffisante de ce Pays, & qui s'arrêtent pour reposer & pour dormir, s'exposent à un grand danger; car ils courent risque à leur réveil de ne savoir quelle route tenir, & pour ainsi dire où donner de la tête: or, dès-qu'une fois on a perdu la tramontane dans ce désert, il faut périr de misere ou de fatigue, comme cela est arrivé à plusieurs personnes.

Le Bourg de *Morropé* a environ 70 à 80 maisons bâties comme celles des Bourgs précédens, & à peu près 160 familles toutes *Indiennes*. Il est situé auprès d'une Riviere appelée *Pozuelos*, à qui il arrive dans l'Été la même chose qu'à celles dont il a été déjà parlé; cependant on voit le long de ses bords beaucoup d'Arbres, & de *Chacaras* ou Champs labourés. C'est une chose admirable que l'instinct des bêtes qui font cette route: car découvrant par la force de leur odorat l'eau de la Riviere à plus de quatre lieues de distance, elles hennissent & se démentent si fort qu'il seroit difficile de les retenir; aussi coupent-elles à travers champ pour arriver plutôt à la Riviere, & on n'a qu'à les laisser faire, on est sûr d'abrégier le chemin, & de terminer bientôt la journée.



Le 26 nous passâmes de *Morropé* à la Bourgade de *Lambayéque*, qui n'est qu'à quatre lieues de-là. Nous y séjournâmes tout le jour du 27, & observâmes que sa latitude australe étoit de 6 deg. 41 min. 37 sec. Ce Bourg est composé d'environ 1500 maisons de toute espèce: quelques-unes sont de briques, d'autres de *Bajarèques*, c'est-à-dire que les parois en sont de cannes, mais récrepies en dedans & en dehors de terre grasse. Celles où les *Indiens* habitent ne sont que de cannes ou de roseaux. Le nombre des Chefs de famille est d'environ 3000 personnes, parmi lesquelles il en a quelques-uns de distinction & fort à leur aise, le reste consiste en *Espagnols* pauvres, en *Métifs*, *Indiens*, & *Mulâtres*. L'Eglise paroissiale est bâtie de pierres & de chaux. Elle est grande, fort belle en dehors, & ornée convenablement en dedans. Elle renferme quatre Chapelles, qu'ils nomment *Ramos*, desservies par autant de Curés, qui sont chargés alternativement de la conduite spirituelle des *Indiens*, & des autres Habitans.

Ce qui a rendu ce Bourg si considérable & si peuplé, c'est qu'il a été augmenté par les familles qui habitoient ci-devant dans la Ville de *Sagna*, laquelle fut ruinée & saccagée en 1681 par le Pirate *Edouard David*, Anglois de nation, & quelques années après, la même Ville ayant été submergée par un débordement de la Rivière du même nom, ce dernier malheur acheva de la détruire. Elle fut entièrement abandonnée par ses habitans, qui vinrent tous s'établir à *Lambayéque*. Il y a dans ce dernier endroit un Corréjidor, dont la Jurisdiction s'étend sur divers Bourgs, & en particulier sur celui de *Morropé*. Il y a aussi un Officier Royal, qui y est envoyé de *Truxillo*. A peu de distance du Bourg coule la Rivière nommée aussi *Lambayéque*: quand les eaux sont hautes, comme elles l'étoient alors, on la passe sur un pont de bois; mais quand elles sont basses on la passe à gué. Il arrive quelquefois qu'elle est entièrement à sec.

Le terroir de *Lambayéque*, autant que peut s'étendre l'humidité de la Rivière, & l'industrie des canaux, est fertile en toute sorte de Fruits; quelques-uns pareils à ceux d'*Europe*, & quelques autres qui tiennent de la nature des fruits de l'une & de l'autre région, ayant été greffés aux *Indes*. A environ dix lieues de-là il y a des treilles, dont les raisins fournissent quelque peu de vin, mais il n'est ni si abondant, ni si bon que dans quelques autres Contrées du *Perou*. Les pauvres habitans gagnent leur vie à faire des ouvrages de coton, *courtes-pointes piquées*, *man-teaux* &c.

Le 28 nous partîmes de *Lambayéque*, & prenant notre route par le Bourg de *Monsefu*, qui est à quatre à cinq lieues de-là, nous vinmes nous reposer près du rivage de la Mer, à un endroit nommé *las Lagunas* (les *Maraïs*), ainsi appelé à-cause des mares que forment près de-là les eaux extravasées de la Riviere de *Sagna*; & le 29 nous étant remis en route, nous passâmes à gué la Riviere de *Xéquetépeque*, laissant le Bourg du même nom à un quart de lieue de distance, & nous finîmes notre journée au Bourg de *San Pédro* à vingt lieues de *Lambayéque*, & le dernier de sa Jurisdiction. La latitude de *San Pédro* fut trouvée de 7 deg. 25 min. 49 sec.

Ce Bourg contient environ 130 maisons, bâties de *bararèques*, c'est-à-dire, de cannes recrées & enduites de terre grasse dedans & dehors. Ses habitants consistent en 130 Familles *Indiennes*, 30 de *Blancs* ou *Métifs*, & 10 à 12 de *Mulâtres*. Il y a un Couvent d'*Augustins* qui n'a que trois Religieux, le Prieur, le Curé du Bourg, & son Secondaire ou Vicaire. La Riviere qui coule auprès s'appelle *Pacasmayo*. Tout le terroir est fertile & abonde en fruits. Le chemin de *Lambayéque* à *San Pédro* se fait le long de la plage, par retailles ou coupures, & l'on en est assez près lorsqu'on s'en éloigne le plus.

Le 30 de *Novembre* continuant notre voyage, nous passâmes par le Bourg de *Payjan*, qui est le premier de la Jurisdiction du Corréidor de *Truxillo*; & le 1 de *Décembre* nous arrivâmes au Bourg de *Chocopé* à 13 à 14 lieues de *San Pédro*. Sa latitude est de 7 deg. 46 min. 40 sec. Le voisinage de la Riviere nommée *Chicama* fertilise son terroir, qui produit en abondance des Cannes de Sucre, des Raisins, & des Fruits de toute espèce tant d'*Europe* que des *Indes*. Le Maïs, qui est la semence la plus générale des Vallées, y vient aussi en abondance. Depuis les bords de la Riviere de *Lambayéque* jusqu'ici, les Cannes de Sucre croissent près de toutes les autres Rivières, mais nulle part si abondamment ni de si bonne qualité que sur les bords de la *Chicama*.

Le Bourg de *Chocopé* consiste en 80 à 90 maisons de *bararèques*, couvertes de terre cuite. Il a pour habitants 60 à 70 familles, la plupart *Espagnoles*, & le reste *Indiennes* au nombre de 20 à 25. L'Eglise, bâtie de briques, est grande & décente. On remarque dans ce Bourg comme une chose fort singulière dans ces climats, qu'en 1726 il y plut durant quarante jours continuels, avec cette particularité, que la pluie commençoit le soir sur les quatre à cinq heures, & finissoit le lendemain matin à la même heure, le Ciel étant serein tout le reste du jour. Cet acci-

dent imprévu ruina & détruisit toutes les maisons, n'étant resté que quelques débris des parois de l'Eglise, qui résista davantage étant bâtie de briques. Mais ce qui dut paroître le plus étrange aux yeux de ces pauvres habitans, c'est que pendant tout ce déluge les vents de Sud, non seulement ne variaient point, mais soufflèrent avec tant de force qu'ils agitoient le sable changé en limon. Au bout de deux ans il y plut pendant onze ou douze jours, mais non pas avec la même force. Et depuis lors on n'a pas vu de pareil phénomène, & on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu de semblable auparavant.



## CHAPITRE II.

*Arrivée à Truxillo. Description abrégée de cette Ville, & continuation du Voyage jusqu'à Lima.*

Nous ne nous arrêtâmes à *Chocopé* qu'autant de tems qu'il en falloit pour donner quelque repos à nos montures, après quoi nous continuâmes notre voyage, & arrivâmes heureusement à *Truxillo*, qui en est à onze lieues, & dont la latitude selon les observations que nous y fîmes, est de 8 deg. 6 min. & 3 sec. Cette Ville fut bâtie en 1535 dans la Vallée de *Chimo* par *Don Francisco Pizarro*. Elle est agréablement située, quoique sur un terrain sablonneux, défaut général des Villes de ces Vallées. Elle est enceinte d'une muraille de brique, & quant à sa grandeur on peut la compter parmi les Villes du troisième rang. Elle est à environ demie lieue du rivage de la Mer, & elle a deux lieues au nord : le Port de *Guanchaco* lui sert pour son Commerce maritime. Les maisons n'y sont pas sans apparence : les principales sont de briques avec de beaux balcons, & des portails qui font un bel effet. Celles qui sont moins considérables sont de *bajarèques* ; les unes & les autres très-peu exhaussées, & il y en a même fort peu qui ayent un étage au-dessus du rez-de-chaussée, le tout à cause des tremblemens de terre.

Il y a à *Truxillo* un *Corrégidor* qui gouverne tout ce Département, un Evêque dont le Diocèse commence à *Tumbez*, avec un Chapitre consistant en trois Dignités, celle de Doyen, d'Archidiacre, & de Chantre, quatre Chanoines, & deux Prébendiers. Il y a un Trésor Royal & deux Officiers des Finances du Roi, le *Contador* & le Trésorier, dont l'un, comme



comme je l'ai déjà dit, passe à *Lambayèque* pour y résider, pendant que l'autre réside à *Truxillo*. Il y a dans cette dernière Ville divers Couvens de différens Ordres; un Collège de *Jésuites*, un Hôpital de *Notre Dame de Bethléhem*, & deux Monasteres de Filles, l'un de *Ste Claire*, & l'autre de Religieuses de *Ste. Thérèse* ou *Carmélites* déchauffées.

Les habitans sont mêlés d'*Espagnols* & de gens de toute race. Parmi les *Espagnols*, il y a des familles très-distinguées. En général ils sont tous civils, bien réglés, & assez instruits. Les femmes y sont habillées à peu près comme celles de *Lima*, dont on parlera plus amplement ci-après. Elles ont presque les mêmes usages. Toutes les familles tant soit peu aisées ont leurs calèches, sans lesquelles il est difficile de marcher dans les rues à cause de la quantité de sable qu'il y a, & c'est ce qui a fait multiplier extraordinairement ces voitures.

Dans ce Climat on remarque une différence sensible de l'Hiver à l'Été, depuis cette Ville jusqu'au-delà; car dans la première de ces deux saisons le froid se fait sentir, & le chaud dans la seconde. Les campagnes de toute cette Vallée sont extrêmement fertiles: elles produisent beaucoup de Canes de sucre, de Maïs, toute sorte de Verdures & de Fruits, une partie est plantée de Vignes & l'autre d'Oliviers. Les terres qui sont les plus voisines des Montagnes, produisent du Froment, de l'Orge, & autres semblables denrées, non seulement assez pour la nourriture des habitans, mais aussi pour en envoyer à *Panama*, surtout de la Farine de froment, & du Sucre qu'ils ont de reste. La grande fertilité de la terre rend le Pays fort agréable. La Ville est remplie & environnée d'arbres touffus; les uns forment des rues pour le plaisir de la promenade, les autres forment des vergers & des jardins; on y jouit toujours d'un beau Ciel, ce qui est un agrément pour les habitans, & une consolation pour les étrangers. A une lieue de la Ville coule une Rivière qui fertilise les campagnes par le moyen des canaux. Nous la passâmes à gué le 4, & continuant notre voyage nous passâmes par le Bourg de *Moche*, & le jour suivant nous arrivâmes à celui de *Bira*, à 10 lieues de *Truxillo*. Au Bourg de *Moche*, il faut exhiber aux Alcades le passeport qu'on a reçu du Corrégidor de *Truxillo*, sans quoi ils ne vous laissent pas passer non plus qu'à *Sechura*.

*Moche* est situé par les 8 deg. 24 min. 59 sec. de latitude australe. Ce Bourg consiste en 50 maisons de *bajarèques*, habitées par 70 familles d'*Espagnols*, d'*Indiens* & de *Mulâtres*. A demie lieue au nord du Bourg on trouve un ruisseau, d'où l'on a tiré divers canaux pour arroser les terres qui

qui en dépendent, & qui ne sont pas moins fertiles que celles de *Truxilla*; il en est de même des autres Bourgs que l'on rencontre en remontant la Rivière. Le même jour 5 nous nous remîmes en chemin, & côtoyant de tems en tems la plage, & quelquefois nous en éloignant, quoique jamais plus d'une à deux lieues, nous vinmes le 6 faire halte à un lieu désert, nommé le *Tambo de Chao*, d'où nous vinmes sur les bords de la Rivière de *Santa*, que nous passâmes avec le secours des *Chimbadores*, pour entrer dans la Ville du même nom, qui en est à environ un quart de lieue, & à 15 lieues de *Biru*. Cette route offre de vastes campagnes de sable, & deux côtes qui les coupent.

Le Fleuve de *Santa* s'élargit dans l'endroit où on le passe ordinairement à gué l'espace d'environ un quart de lieue, & forme cinq branches principales, par lesquelles il coule en toute saison avec beaucoup de profondeur. Pour le guéer, il y a sur ses bords des hommes entretenus pour cela, & montés sur des chevaux fort hauts, dressés à ce manège, & à résister au courant de l'eau, qui est toujours fort considérable. Ces hommes sont appelés en langage du Pays *Chimbadores*. Ils sont chargés de reconnoître les gués pour conduire à l'autre bord les voyageurs & leurs effets; sans cette précaution il ne seroit pas possible d'en venir à bout, vu que les gués changent fréquemment, & qu'il est difficile en arrivant de les découvrir. Il arrive même quelquefois à ces *Chimbadores*, que les gués changeant tout d'un coup dans quelqu'un des bras du Fleuve, ils sont entraînés par la violence du courant & périssent dans les ondes. En Hiver quand il pleut dans les Montagnes, le Fleuve s'enfle de manière qu'il n'y a pas moyen de le guéer nulle part pendant plusieurs jours, tellement que les voyageurs sont obligés d'attendre que les eaux aient diminué, surtout s'ils ont des marchandises avec eux. Quand on n'est point embarrassé de bagages, on se fert de *Balzes* de calebasses jointes ensemble, & l'on commence à passer en louvoyant à six ou huit lieues au-dessus du Bourg, mais assurément ce n'est jamais sans danger; car quelquefois le courant est si fort qu'il emporte la *Balze* avec sa charge dans la Mer. Lorsque nous le traversâmes il étoit extrêmement bas, toutefois par trois expériences que nous fîmes sur ses bords, & qui s'accordoient toutes, nous trouvâmes qu'en 29 $\frac{1}{2}$  secondes de tems l'eau parcourait 35 toises, & par conséquent 4271 toises dans une heure, ce qui fait une lieue & demie marine. La violence de cette eau est néanmoins un peu moins grande que celle que Mr. de la Condamine remarque dans la relation de son Voyage au Fleuve de

*Matagnon* au *Pongo*, ou Détroit de *Manceriche*. Je ne doute pourtant pas que quand le Fleuve de *Santa* est parvenu à son plus haut degré de profondeur, il ne surpasse en célérité l'eau du *Pongo*; & ce qui me le fait croire, c'est que lorsque nous fîmes cette observation il étoit aussi bas qu'il puisse l'être.

*Santa Maria de la Parilla* (car c'est ainsi que cette Ville s'appelle proprement) fut d'abord bâtie sur la plage, dont elle est éloignée présentement d'un peu plus d'une demie lieue. Elle étoit dans ce tems-là fort considérable, & très-peuplée; elle avoit divers Couvens, & un *Corrégidor*; mais ayant été détruite par le Pirate Anglois *Edouard David* en 1685. les habitans l'abandonnerent, & ceux qui n'avoient pas les moyens de se transporter dans des lieux plus surs, s'établirent dans l'endroit où est présentement la Ville, si l'on peut appeler ainsi 25 à 30 maisons de *bajareque*, ou de chaume, habitées par des gens fort pauvres, divisés en cinquante familles d'*Indiens* & de *Mulâtres*. Nous observâmes sa latitude par le moyen de quelques étoiles, n'ayant pu le faire par le Soleil, & nous trouvâmes qu'elle étoit située par les 8 deg. 17 min. 36 sec.

Pendant que nous faisions ces observations, il parut dans l'air un Phénomène éclatant, comme une grande vapeur enflammée, ou un globe de feu, semblable à celui dont nous avons parlé dans la première Partie de cet Ouvrage, qui fut remarqué à *Quito*, quoique moins grand & moins éclatant. Celui dont il est ici question, parcourut un grand espace à l'Ouest, & étant arrivé au bord de la Mer, il disparut en faisant un bruit pareil à celui du canon. Ceux qui ne l'avoient point observé prirent l'alarme, & croyant que ce coup annonçoit l'arrivée de quelque vaisseau dans le port, tous les habitans prirent les armes & monterent à cheval, accourant pour border le rivage de la Mer & s'opposer aux descentes, au cas que ce fussent des ennemis; mais n'ayant rien aperçu, ils s'en retournerent chez eux, laissant seulement des sentinelles sur la côte pour être avertis de tout ce qui arriveroit. Dans tout ce Pays des *Vallées* ces sortes de Phénomènes ne sont point rares. On en a même vu plusieurs dans l'espace d'une nuit, dont quelques-uns étoient fort grands & fort brillans, & duroient assez long-tems.

Les habitans de ce lieu sont affligés d'un fléau insupportable, ce sont les *Mosquites*, qui les défolent, quoiqu'ils dussent y être accoutumés. Il y a des tems où le nombre en diminue de beaucoup; quelquefois même, mais rarement, on n'en voit point du tout. Communément ils soifonnent dans



toutes ces Contrées, excepté quand on a passé *Piura*; car alors on ne voit guère de ces insectes, si ce n'est dans les Bourgs situés près des Fleuves, mais nulle part en si grande quantité qu'à *Santa*. Nous partîmes de cette Ville le 8, & arrivâmes à *Guaca-Tambo* à huit lieues de *Santa*. *Guaca* n'est qu'une *Hacienda* près de laquelle est le *Tambo*, ou Auberge consistant en un simple couvert pour loger les voyageurs; un Ruisseau médiocre, coule près de-là.

Le 9 nous arrivâmes à une autre *Hacienda* nommée *Manchan*, après avoir passé par le Bourg appelé *Casma-la-Baxa* à environ une lieue de la *Hacienda*. Ce Bourg n'est composé que de dix à douze maisons avec une Eglise, & dans l'espace qui est entre le Bourg & *Manchan* coule un Ruisseau assez peu considérable. La *Hacienda* de *Manchan* est éloignée de 8 lieues de la précédente. Le 10 nous continuâmes notre voyage par un chemin fort pierreux, & incommode particulièrement pour les litieres. Ce chemin est appelé *Cueftas de Culebras*; le 11 nous arrivâmes au Bourg de *Guarmey* à 16 lieues de *Manchan*. Nous ne nous y arrêtâmes pas & allâmes giter à trois lieues au-delà pour faire la *Pescana*, c'est ainsi qu'ils nomment les couchées ou pauses que l'on fait en chemin dans des *Tambos*, ou chaumières qu'ils nomment aussi *Culebras*, & qui sont les gîtes ordinaires. Le Bourg de *Guarmey* est peu considérable, n'étant composé que de quelque quarante maisons bâties comme celles des autres Bourgs. Il y a environ 70 familles, parmi lesquelles on compte peu d'*Espagnoles*: le reste est *Indiens*, *Mulâtres* &c. La latitude de ce lieu est de 10 deg. 3 min. 53 secondes. Le *Corrégidor* qui demouroit autrefois à *Santa*, fait à-présent sa résidence ordinaire dans *Guarmey*.

Le 13 après avoir marché par des chemins affreux, par le sable continu, les côtes & les collines, nous arrivâmes à un endroit nommé *Callejones* à 13 lieues de *Guarmey*. Parmi les mauvais chemins de cette journée, il y en a un surtout nommé le *Salte d'El-Frayle* ou *Saut du Moine*, qu'on ne passe pas sans danger; c'est un rocher vif fort élevé & très-escarpé: vers la Mer il faut nécessairement passer sur la pente de ce rocher, au risque de tomber dans un précipice qui fait frémir les hommes & les animaux. Le jour suivant nous passâmes par *Guamannayo*, Hameau situé sur le bord de la Rivière de *Barranca*, & appartenant au Bourg de *Pativilca*, distant d'environ huit lieues de *Callejones*. Ce Bourg est le dernier du ressort du *Corrégidor* de *Santa*, ou plutôt de *Guarmey*.

Le Bourg de *Pativilca* est médiocre, n'étant composé que de 50 à 60

maisons; & d'un nombre proportionné d'habitans, parmi lesquels on compte quelques familles *Espagnoles*; la plupart des habitans sont de race mêlée, mais il y a fort peu d'*Indiens*. Sur le bord de la Mer, laquelle n'est qu'à trois quarts de lieue de *Guamánayo*, on voit les restes d'un ancien Edifice des *Indiens*. Ce sont des murailles de briques, dont la grandeur fait assez voir que ce sont les ruines du Palais des anciens *Caciques* de ce quartier, & je ne doute pas que la situation de ce Palais n'ait été choisie à dessein, la vue s'étendant de-là sur la campagne qui est fort fertile & fort agréable; & sur la Mer.

Dé *Pativilca* nous partîmes le 15 pour *Guaura*. Nous passâmes la *Baranca* à gué, à l'aide des *Chimbadores*; cette Rivière étoit alors fort basse, & se partageoit en trois branches; le fond en est fort pierreux, & par-là même dangereux en tout tems. A une lieue en-delà est le Bourg de la *Baranca*, où commence la Jurisdiction de *Guaura*. Il contient 60 à 70 maisons. Il est fort peuplé, particulièrement d'*Espagnols*. Le même jour nous arrivâmes à *Guaura*, ayant fait neuf lieues depuis *Guamánayo*.

Toute la Ville de *Guaura* consiste en une rue de près d'un quart de lieue de long, & de 150 ou 200 maisons, les unes de briques, les autres de *bajareques*, & quelques cabanes d'*Indiens*. Outre l'Eglise Paroissiale il y a un Couvent de *Franciscains*. Avant que d'entrer dans la Ville, on passe par les plus beaux champs qu'on puisse voir, & en si grande quantité, qu'ils s'étendent le long du chemin à plus d'une lieue, ce qui rend cette avenue extrêmement agréable; car aussi loin que la vue peut s'étendre vers l'Orient on ne voit que des Canes de sucre, & vers l'Occident que du Froment, du Maïs, & autres semblables grains, qui couvrent non seulement les campagnes autour de la Ville, mais toute cette vallée qui est fort spatieuse.

Au bout méridional de la rue de *Guaura*, est une grande tourelle avec une porte, au-dessus de laquelle est une espèce de *Donjon*. Cette tourelle donne entrée à un pont de pierre, sous lequel passe la Rivière de *Guaura*, laquelle est passablement profonde, & si proche de la Ville qu'elle en baigne les fondemens sans pouvoir les endommager, parce qu'ils sont bâtis sur le roc. En delà de la Rivière est une espèce de Fauxbourg de la même Ville, dont les maisons, un peu éloignées les unes des autres, s'étendent le long du chemin à une bonne demie lieue. Les arbres & les jardins, qui remplissent les intervalles des maisons, rendent ce chemin fort gai. Ayant observé par le Soleil la latitude de *Guaura*, nous la trouvâmes de 11 deg. 3 min. 36 sec. australes.

Le climat de cette Ville est fort agréable & fort sain; car quoiqu'on y sente la différence des Saisons, il est très-vrai que le froid n'y est point incommodé en Hiver, ni le chaud en Été.

A quelque distance de *Guarmey* on trouve plusieurs vestiges des anciens Edifices des *Incas*. Les uns sont des murailles de Palais, les autres des ruines de murs bâtis de grosses briques, lesquels murs formoient des Chemins Royaux d'une largeur suffisante. Enfin on voit les restes des Fortereses ou Châteaux, bâtis dans les lieux convenables pour résister à leurs Ennemis & aux Nations avec qui ils étoient en guerre. Un de ces derniers monumens se trouve à deux ou trois lieues au nord du Bourg de *Pativilca*, pas loin d'un ruisseau, & sur une colline médiocrement haute, à peu de distance de la Mer. Ce ne sont que des débris de vieilles murailles.

De *Guaura* nous nous rendîmes à *Chancay*, qui en est à 14 lieues, quoiqu'on n'en compte communément que 12. Cette Ville est par les 11 deg. 33 min. 47 sec. de latitude australe. Elle est composée d'environ trois cens maisons, les unes de briques, les autres de torchis, & plusieurs de cannes. Elle est fort peuplée, contient grand nombre de familles *Espagnoles*, dont quelques-unes sont de grande distinction; le reste est mêlé de toute sorte de Races, comme dans les autres Villes. Outre l'Eglise Paroissiale il y a un Couvent de *Franciscains*, & un Hôpital desservi par les habitans mêmes. Cette Ville est la plus considérable du Corrégiment de son nom. Le Corrégidor y fait sa résidence ordinaire. Il nomme un Grand-Justicier, qu'il envoie résider à *Guaura* pour y être comme son Subdélégué, car *Guaura* ressortit à cette Sénéchaussée. Les Campagnes de *Chancay* sont fertiles & arrosées des eaux de la Riviere de *Pasamayo*, que l'on distribue par le moyen des canaux. Cette Riviere coule au sud de la Ville, à environ une lieue & demie de distance. Le terroir produit force Maïs, dont on engraisse dans les champs de grands troupeaux de Cochons, qu'ils vont vendre à *Lima*; & le profit qu'ils font dans ce commerce, est cause qu'ils ne sèment presque que du Maïs.

Le 17. jour auquel nous arrivâmes à *Chancai*, nous en partîmes, & ayant passé le *Pasamayo* à gué, quoiqu'il fût assez haut, à une lieue de-là nous trouvâmes le *Tambo*, qui porte le nom de cette Riviere. C'est-là que commence une Montagne de sable qu'il faut passer, & qui est fort incommodé, tant parce qu'on y enfonce, qu'à cause de sa longueur & de la difficulté de la monter; c'est pourquoi on choisit ordinairement la nuit pour la passer, afin de diminuer un peu la fatigue. Le 18 nous arrivâmes à

*Tambo*.



*Tambo de Inga*, & le même jour nous nous rendîmes à *Lima*, ayant fait ce jour-là 12 lieues depuis *Chancai*.

On voit par le Journal de ce Voyage, que de *Tumbez* à *Piura* il y a 62 lieues, de *Piura* à *Truxillo* 89, & de *Truxillo* à *Lima* 113, en tout 264. Ordinairement ce chemin se fait de nuit, à cause que tout le Pays étant couvert de sable, la reverbération des rayons du Soleil y est telle que les mules n'en pourroient jamais supporter la chaleur durant le milieu du jour: d'ailleurs on n'y rencontre, ni eau, ni herbes, ni rien de semblable. Aussi tout le chemin se reconnoît plutôt aux ossemens des mules qui paroissent y avoir péri de fatigue, qu'aux traces de leurs pieds; car quoique la route soit si fréquentée qu'il ne cesse en aucune saison d'y passer du monde, le vent empêche bien qu'on ne puisse distinguer les vestiges des pas, & à-peine les mules ont achevé de passer, qu'il remue le sable & efface entièrement l'impression de leurs pieds. La verdure & les arbrisseaux y sont si rares, que dès-qu'on en voit on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une Bourgade, ou de quelqu'autre lieu habité: la raison en est que ces lieux sont situés près des Rivieres dont l'humidité produit ces sortes de choses; car les lieux inhabités ne sont tels que parce qu'ils manquent d'eau, & que sans ce secours les Peuples ne peuvent, ni subsister, ni faire valoir les terres.

Dans tous les lieux habités on trouve en abondance les choses nécessaires à la vie, de la volaille, du pain, du vin, des fruits, le tout très-bon & même délicat & à un prix ordinaire: tout ce qu'il y a, c'est qu'un Voyageur est obligé de s'appêter à manger lui-même, ou de le faire appêter par ses domestiques; car envain chercheroit-il dans la plupart des Villages des gens capables de bien faire à manger. Ce n'est que dans les grands Bourgs que ceux qui ont la direction des *Tambos* vous préparent à manger. Dans les petits endroits les *Tambos*, ou *Logemens*, ne sont que des chaumières où l'on ne trouve que les quatre murailles, & un méchant couvert, sans autre chose quelconque; de sorte qu'il faut qu'un Voyageur porte avec soi d'un lieu à l'autre l'eau, le bois, la viande, & ses propres ustensiles pour la préparer. On trouve à-la-vérité en abondance dans les plus petits lieux, des poules, des poulets, des pigeons, des coqs d'*Indes* & des oyes, une grande quantité de tourterelles qui se nourrissent de Maïs & de la graine des Plantes, & qui se multiplient extrêmement: les Voyageurs se divertissent à la chasse de ces Oiseaux, pendant qu'ils s'arrêtent dans les Bourgades; mais à cela près, & à la réserve de quelques

petits Oiseaux, il n'y a dans toute cette route ni animaux sauvages & malfaisans, ni reptiles.

Les canaux au moyen desquels les Rivières fertilisent le terroir, sont des ouvrages dont on est redevable aux soins & à l'industrie des *Incas*, & une de leurs premières attentions à gratifier leurs Sujets, leur enseignant par-là les moyens de se procurer tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance, & aux agrémens de la vie. Parmi ces Rivières il y en a plusieurs qui sont à sec quand il cesse tout-à-fait de pleuvoir dans les Montagnes, mais la *Santa*, la *Barranca*, la *Guaïra*, le *Passamayo*, & d'autres non seulement ne manquent jamais d'eau, mais même sont fort profondes dans la plus grande sécheresse.

Les premières commencent à avoir de l'eau régulièrement dans les mois de *Janvier* ou de *Février*, jusqu'au mois de *Juin*, que l'Hiver règne dans les Montagnes, au-lieu que c'est l'Été dans les Vallées. Là il pleut, & ici le Soleil darde ses rayons avec force. Depuis le mois de *Juin* l'eau commence à manquer, desorté qu'en *Novembre* & *Décembre* c'est le tems de la plus grande sécheresse, & il est alors Hiver dans les Vallées, & Été dans les Montagnes. Cette opposition dans une si petite distance, marque bien la différence de climat & de température.

### C H A P I T R E I I I.

*Description de la Ville de Lima Capitale du Pérou, & résidence de ses Viceroy; son admirable situation, son étendue, & la majesté de ses Tribunaux.*

IL semble que les événemens que le hazard produit, méritent quelquefois qu'on les estime assez pour qu'on les mette au rang des plus heureux succès, telle est la raison imprévue qui nous a appelé à *Lima*; sans elle l'Histoire de notre Voyage, bornée aux observations faites dans la Province de *Quito*, perdrait une partie de son prix. Pour qu'elle plaise & instruisse davantage, il faut qu'elle renferme aussi ce qu'il y a de plus remarquable dans la Province de *Lima*. En présentant aux yeux du Lecteur un champ si vaste & si agréable, notre relation lui fera connoître à combien juste titre la Ville qui porte ce nom, a mérité d'être la Capitale du *Pérou*, & la Reine des Villes des Contrées Méridionales de l'Amérique. Supprimer un article si important, ce seroit rendre notre Ouvrage impar-

Imparfait. Le Lecteur y trouveroit à dire des choses qu'il s'étoit flatté d'avance d'y lire touchant cette grande & fameuse Ville, & seroit frustré de l'espérance de pouvoir s'instruire en même tems de ce qu'il y a de plus remarquable dans la plus importante Province de ce Continent; & nous, nous serions privés du plaisir d'en faire la description, & de dire comment nous avons porté nos spéculations à des objets si dignes d'attention, & qui avec de si grands avantages peuvent infiniment rehausser la gloire de nos travaux, déjà enrichis d'Observations Astronomiques, & de Spéculations Nautiques, jointes à l'examen d'un vaste Pays. Il est donc raisonnable que nous donnions un détail d'autres Contrées encore plus éloignées, détail qui peut répandre plus de variété dans la relation de notre Voyage, dont l'entreprise étant grande dans ses principes, doit être telle jusqu'à la fin.

Mon dessein n'est pas dans ce Chapitre de représenter la Ville de *Lima* telle qu'elle est présentement. Au-lieu de décrire des choses grandes & magnifiques; ce seroit remplir cette Histoire de scènes des plus tristes & des plus tragiques, en décrivant les ruines de ses Palais, le bouleversement de ses Eglises, de ses Tours élevées, & enfin de tout ce qui rendoit cette Ville si recommandable. Tous ces Ouvrages & Edifices, grands médiocres & petits, qui composoient cette grande Cité, & en formoient un Corps si bien proportionné, ont été renversés & détruits par les secousses violentes du tremblement qui a bouleversé tout le terrain qu'elle occupoit le 28 d'Octobre de l'année dernière 1746. Il sera parlé ailleurs de ce triste événement. Cette funeste nouvelle arriva en *Europe* avec cette célérité naturelle aux malheurs, & à l'occasion qui termine cette seconde Partie avec la récapitulation des prospérités de ces Royaumes. Je ne représenterai donc point ici *Lima* comme la proie déplorable des tremblemens de terre, mais comme la merveille de cette partie de l'*Amérique*. Je ne parlerai que de sa gloire éclipcée, de sa magnificence, de son opulence, & de tout ce qui la rendoit célèbre dans le Monde, & en donnoit l'idée sous laquelle nous la connoissons; son souvenir augmente dans nos esprits la peine que nous font ses cruels revers. Après cet avertissement on ne trouvera pas étrange que je parle de cette Ville & de ses Edifices, comme si elle existoit encore; cette relation se rapportant au tems précédent; où la Ville se trouvoit telle que je vais la décrire, & où elle n'avoit pas encore essuyé ce terrible tremblement.

La Ville de *Lima*, autrement la *Ville des Rois*, fut fondée par Don  
Fran-



*Francisco Pizarro* en 1535 le Jour des Rois. Selon *Garcilasso* dans son *Histoire des Incas*, les opinions ne sont pas uniformes sur ce sujet; quelques-uns prétendent que ce fut le 18 de Janvier, & ce sentiment est confirmé par un Acte ou Mémoire de fondation qui se conserve dans les Archives de cette Ville. Quoi qu'il en soit, *Lima* est située dans la grande & agréable vallée de *Rimac*, mot Indien qui signifie celui qui parle, & qui est le véritable nom de la Ville même, les *Espagnols* l'ayant nommée *Lima* par corruption de *Rimac*, qui est encore le nom de la Vallée & du Fleuve. On prétend que ce nom vient d'une Idole à qui les *Indiens* sacrifioient les naturels du Pays, depuis que les *Incas* eurent étendu jusques-là les bornes de leur Empire. On assure que cette Idole ayant répondu aux prières qu'on lui adressoit, fut appelée *Rimac*, c'est-à-dire celui qui parle; ce qui doit s'entendre relativement à leurs autres faux-Dieux. *Lima* est par les 12 deg. 2 min. 31 sec. de latitude australe. Sa longitude est de 299 deg. 27 min. 7 $\frac{1}{2}$  sec. à la compter depuis le méridien de *Ténérife*, selon ce qui nous parut par les différentes observations que nous fîmes à ce sujet. A *Lima* l'aiguille varie de 9 deg. 2 $\frac{1}{2}$  min. au Nord-Est.

La situation de la Ville est des plus avantageuses qu'on puisse imaginer; car se trouvant au milieu de cette grande & spacieuse vallée elle la domine entièrement sans que rien empêche la vue: cette vallée est bornée du côté du Nord, mais à une assez grande distance, par la *Cordillere* de los *Andos*; quelques collines & monticules détachées de cette *Cordillere* s'avancent jusque'à la plaine. Celles de ces collines qui s'en approchent le plus, sont celles de *San Christoval* & d'*Amancaes*. Les premières, selon la mesure Géométrique prise par *Don George Juan* & par *Mr. de la Condamine* en 1737, s'élèvent au-dessus du terrain qui leur sert de base, à 134 toises, qui font 312 aunes *Castillanes*. Le *Pere Feuillée* les avoit mesurées, & leur avoit donné 146 toises & un pied de hauteur. Cette différence ne vient sans-doute, que de n'avoir pas mesuré avec une égale précision la base sur laquelle ils fondent leurs calculs. Les collines d'*Amancaes*, quoique moins hautes que celles-là, n'en diffèrent pas de beaucoup, & ne sont qu'à un quart de lieue plus ou moins de la Ville. C'est du côté du Nord que coule la Rivière du même nom que la vallée, tout près de la Ville; & quoiqu'on la puisse aisément guéer lorsqu'il ne tombe pas d'eau sur les Montagnes, il est des tems où elle croît si fort qu'il seroit dangereux de l'entreprendre, tant à cause de sa profondeur, que de sa rapidité. On la passe sur un beau & large pont de pierres, au bout duquel est une arca-





1. Pallast des Vnter Koeniges.
2. Domkirche.
3. Rath und Verfaßungs hause.
4. Die Verfaßung ein Profosshaus.
5. St. Dominicus.
6. Sta Rosa Conv.
7. Sta Rosa Beat.
8. Heil. Geists hospital.
9. Monserate.
10. Pfarrkirche St. Sebastian.
11. St. Augustin.
12. Pfarrkirche St. Marcello.
13. St. Franciscus de Paula.
14. Kloster Christi od. die Nazarener.
15. La Merced od. der Gnaden.
16. Jesus Maria.
17. St. Johann de Dios.
18. Die Bethlehem.
19. Die Dominicaner.
20. Die Meschwendung od. la Encarnacion.
21. Dreyenigkeits kloster.
22. St. Joseph.
23. Arme Weiber haus.
24. Noviciat haus der Jesuiten.
25. Guadalupe.
26. Los Hieronimos oder die Mäusen.
27. Die Carmeliterinnen.
28. St. Paul.
29. St. Martin collegium.
30. Kloster der Empfängniß.
31. Inquisition gericht.
32. St. Franciscus.
33. St. Idefonsus.
34. Priester hospital.
35. St. Petri.
36. Die Dreyenigkeits schwwestern od. Trinitarierinnen.
37. St. Philipp.
38. Die Universität.
39. La Corda od. Armen haus.
40. Weiberhaus od. Colegio de Mujeres.
41. St. Thomas collegium.
42. St. Rosin kloster.
43. St. Pedro Nolasco.
44. St. Catharina kloster.
45. St. Andreas hospital.
46. St. Annen hospital.
47. St. Bartholomäus hospital.
48. Bruderschaft der Empfängniß.
49. Carmeliter kloster.
50. St. Claren kloster.
51. Baarfüßer kloster.
52. Die Nonnen del Prado.
53. El Cercado Collegium.
54. St. Peter von Alcantara.
55. Die Unheilbaren los Yncurables.
56. Die Genesung la Convalecencia.
57. Kloster der Barmherzigen od. las Mercaderias.
58. Sta Rosa de Viterbo.
59. Mischhaus.
60. Seminarium St. Toribio.
61. Vns I. Fr. von Cocharcas.
62. St. Lazar.
63. V. L. Fr. von Copacavana.
64. Die kleine Bank.
65. V. L. Fr. de las Cavezas.
66. Los Peines od. die Kiemme.
67. Erlehang.
68. Pulvermühle.
69. Spatziergang.
70. St. Christophs hügel.

SCENOGRAPHISCHER  
ABRISS VON DER STADT  
de los REYES/KOENIGSSTADT  
oder LIMA,  
Hauptstadt in dem  
Koenigreiche PERU,  
in dem 12 G. 2. 1. 31 S. Süderbreite  
und in dem 299 G. 27. 1. 73 S. der  
Länge gegen Abend von dem  
Teneriffischen Meridian so wie  
sie vor dem letzten Erdbeben  
ausgesehen hat.

Echelle de 500 Vares ou Aunes.  
Maßstab von 500 Vares od. Ellen.  
Echelle de 200 Toises.  
Maßstab von 200 Toisen.



PLAN SENOGRAPHIQUE  
DE LA CITE  
DES ROIS ou LIMA,  
Capitale du Royaume  
DE PEROU,  
Située par les 12 Deg. 2. 1. 31 S.  
de latitude Meridionale et par  
les 299 D. 27. 1. 73 S. de Longitude  
de l'Occident du Meridien  
de Teneriffe, telle quelle étoit  
avant qu'elle fut détruite  
par le dernier tremble-  
ment de terre.

1. Palais du Vice roi.
2. Cathedrale.
3. Maisons de la Ayuntamiento.
4. Los Desamparados.
5. Dominicans et Gaudes.
6. St. Rose, Monastere.
7. St. Rose Beaterie.
8. Hospital du St. Esprit.
9. Monserat.
10. Paroisse de St. Sebastian.
11. Augustins.
12. Paroisse de St. Marceau.
13. St. Francois de Paula.
14. Monastere des Christ.
15. Nazarenes.
16. St. Juan de Dios.
17. St. Juan de Dios.
18. Recoleccion de Bethlem.
19. Recoleccion de St. Dominico.
20. Incarnation.
21. La Trinite.
22. St. Joseph Beaterie.
23. Maisons des pauvres.
24. Noviciat des Jesuites.
25. La Guadalupe.
26. Les Orfelines.
27. Les Carmelites.
28. St. Paul.
29. St. Martin College.
30. La Conception.
31. L'Inquisition.
32. St. Franciscus.
33. St. Idefonso.
34. Hospital des Prêtres.
35. St. Pedro.
36. Les Trinitaires Religieuses.
37. St. Philippe Couvent.
38. L'Université.
39. La Charité.
40. College des femmes.
41. College de St. Thomas.
42. Monastere de St. Rose.
43. St. Pedro Nolasco.
44. Monastere de St. Catharina.
45. Hospital de St. Anne.
46. Hospital de St. Anne.
47. Hospital de St. Bartholomäus.
48. La Conception.
49. St. Carmen.
50. Monastere de St. Claren.
51. Monastere de las Yncurables.
52. Religieuses du Prado.
53. College du Cercado.
54. St. Pierre de Alcantara.
55. Les Incurables.
56. Hospital des Convalescences.
57. Monastere des Mercaderias.
58. St. Rosa de Viterbo.
59. St. Toribio.
60. Seminaire de St. Toribio.
61. Vns I. Fr. de Cocharcas.
62. St. Lazar.
63. V. L. Fr. de Copacavana.
64. La Barandilla ou la Trinité.
65. V. L. Fr. de las Cavezas.
66. Los Peines ou les Kiemme.
67. La Alameda ou le Promenade.
68. Moulin à poudre.
69. Promenade de St. Christoph.
70. Colline de St. Christoph.



de d'une architecture assortissante au reste de l'ouvrage. Cette arcade sert d'entrée ou de porte à la Ville & à la Grand-place ou Place Royale, qui en est tout proche. Cette Place est de figure quarrée, fort spacieuse & fort ornée. Il y a au centre une magnifique Fontaine, non moins remarquable par sa grandeur & par sa beauté, que par une Statue de la Renommée dont elle est surmontée. Cette figure est toute de bronze, ainsi que quatre petites conques qu'elle a autour d'elle. L'eau jaillit en abondance de la trompe de cette Renommée, ainsi que de la gueule de huit lions aussi de bronze, lesquels relèvent beaucoup la beauté de tout cet ouvrage.

Le côté de cette Place qui fait face à l'Orient est occupé par l'Eglise Cathédrale & par le Palais *Archiépiscopal*, qui s'élève au-dessus de tous les édifices de la Ville; sa façade, ses colonnes, ses pilastres, & ses fondemens sont de pierres de taille: l'Eglise est bâtie sur le modèle de la Cathédrale de *Séville*, si ce n'est qu'elle est moins grande. Elle est ornée en dehors d'un magnifique frontispice, au milieu duquel est le portail, accompagné de deux tours qui en relèvent la beauté. Tout autour de cet ouvrage régné un large escalier garni de balustrades d'un bois qui imite le bronze pour la couleur, & à quelque distance les unes des autres s'élèvent sur le sol des pyramides de grandeur médiocre, qui font un fort bel effet. Le côté de la Place qui fait face au Nord, est occupé par le Palais du Viceroy, dans lequel tous les Tribunaux civils, criminels, & de police, ainsi que le Bureau des finances tiennent leurs séances. C'est aussi-là que sont les Prisons Royales. Anciennement cet édifice étoit d'une grande magnificence; mais un furieux tremblement de terre arrivé en 1687 le 20 d'*Octobre*, en ayant ruiné la plus considérable partie, ainsi que presque toute la Ville, il fut rebâti, ou plutôt on y substitua des appartemens bas, qui font ceux qui servent de demeure au Viceroy & à sa famille.

Au côté occidental, qui fait front à la Cathédrale, sont l'Hôtel de Ville & les Prisons de la Ville. Le côté méridional est occupé de maisons de particuliers, qui n'ont qu'un seul étage, mais dont les deux façades sont ornées de portails de pierres, qui par leur uniformité, leurs arcades, & leur dégagement rehaussent la beauté des Edifices & de la Place, dont chaque côté à 80 toises de long, ou 186 aunes *Castillanes*.

La Ville forme un triangle, dont la base ou le grand côté se prolonge le long du Fleuve; & a de longueur 1920 toises, ou 4471 aunes *Castillanes*, qui font précisément deux tiers de lieue, ou deux milles maritimes; & sa plus grande largeur du Nord au Sud, c'est-à-dire, depuis le pont

jusqu'à l'angle opposé à la base, est de 1080 toises, égales à 2515 aunes *Castillanes*, ou les deux cinquièmes d'une lieue. Toute la Ville est environnée de murailles de brique suffisamment larges pour le but dans lequel elles ont été bâties, mais fort irrégulières dans leurs proportions. Cet ouvrage fut entrepris & fini par le Duc de la Palata en l'an 1685. Il est flanqué de 34 bastions sans terre-plein, ni embrasures; parce qu'on n'a eu en vue que de fermer la Ville, & de la mettre à couvert d'une surprise de la part des *Indiens*. Dans toute cette enceinte il y a sept grandes portes & trois poternes ou fausses portes, par où l'on sort dans la Campagne.

En-delà de la Riviere, à l'opposite de la Ville, est un Fauxbourg assez étendu nommé *San Lazaro*, qui s'est fort accru depuis quelques années. Les rues, ainsi que celles de la Ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans leur longueur, & parallèles les unes aux autres; de manière que les unes vont du Nord au Sud & les autres de l'Orient à l'Occident, formant des quarrés de maisons de 150 aunes chacun, qui est la grandeur ordinaire de ces sortes de quarrés dans toutes ces Contrées, quoiqu'à *Quito* elle ne soit que de 100 aunes. Les rues y sont pavées, traversées par les canaux tirés du Fleuve, dont les eaux passent par des voûtes souterraines & servent à sa propreté sans causer aucune incommodité.

Les maisons, quoique fort basses pour la plupart, sont en dehors très agréables à voir. Elles sont toutes bâties de *Bajaréque*, ou de *Quinchas*, & à les voir on les croiroit bâties de matériaux beaucoup plus solides; car par l'épaisseur dont les parois semblent être, & par les feintes corniches dont ils les ornent, on diroit qu'elles sont massives. Voici comme ils s'y prennent pour tromper les yeux, & pour prévenir en même-tems autant qu'en eux est les terribles effets des tremblemens de terre dont cette Ville est toujours menacée. D'abord ils construisent le corps de la maison de pièces de bois emmortoisées avec les solives du toit; ils couvrent ensuite ces pièces de bois de cannes sauvages en dedans & en dehors, ou d'osier, pour mieux cacher la boiserie, ou charpente; ils recrépissent bien le tout, & y mettent une couche de chaux pour le bien blanchir, après quoi ils peignent tout l'extérieur, imitant autant qu'ils peuvent les pierres de taille. Ils en usent de-même aux corniches, & aux portes de charpente, leur donnant la couleur de pierre. De cette manière ceux qui ne sont pas au fait de cette tromperie, croient que ces maisons sont bâties des matériaux qu'elles représentent. Les toits sont tous plats & unis, & n'ont

n'ont que l'épaisseur nécessaire pour empêcher les rayons du Soleil & le vent de pénétrer dans la maison. Sur les planches qui forment ces toits, & qui présentent en dedans un travail, & des moulures assez curieuses, ils mettent en dehors une couche de terre grasse, qui est suffisante pour éteindre les rayons du Soleil; & comme jamais en ce Pays il ne pleut avec force, ni abondance, ils n'ont pas besoin de plus de précautions, ni d'avoir des couverts plus solides. De cette manière les maisons ne sont pas à beaucoup près si dangereuses, que quand elles étoient construites de matériaux moins fragiles; parce que leurs parties liées ensemble cèdent aux secousses des tremblemens, & en suivent tous les mouvemens, & que faisant moins de résistance, elles ne sont qu'un peu endommagées, mais ne tombent & ne croûlent pas si aisément.

Les cannes sauvages dont ils forment la superficie des parois, sont de la grosseur & de la longueur de celles d'*Europe*, avec cette différence qu'elles sont massives, & sans aucune concavité; c'est un bois fort & extrêmement souple, peu sujet d'ailleurs à la corruption. L'Osier est un arbrisseau sauvage qui croît sur les Montagnes & sur les bords des Rivières; il n'est ni moins fort ni moins pliant que les cannes. On le nomme dans le Pays *Chagillas*. C'est de ces deux sortes de matériaux que sont bâties les maisons de toutes les Bourgades des Vallées, desquelles nous avons parlé ci-devant.

Vers l'Orient, le Midi & l'Occident de *Lima*, dans les quartiers reculés, mais pourtant dans l'enceinte de ses murailles, il y a des Vergers remplis de toute sorte d'arbres fruitiers, & d'herbages; & dans l'enclos des principales maisons il y a des Jardins qu'on peut toujours arroser, l'eau conduite par des canaux étant à portée.

Toute la Ville est partagée en cinq Paroisses, qui sont 1. le *Sagrario*, desservie par trois Curés; 2. *Santa Ana*, & 3. *San Sebastian*, desservies par deux chacune; 4. *San Marcelo*, & 5. *San Lazaro*, qui n'ont qu'un Curé chacune. Cette dernière Paroisse comprend encore tout ce qui est entre *Lima* & la Vallée de *Carabaillo*, ce qui fait la distance d'environ cinq lieues, & par conséquent toutes les vastes & nombreuses Campagnes qui occupent cet espace lui appartiennent. Il y a des Chapelles où les Prêtres de cette Paroisse sont tenus d'aller dire la messe les jours de précepte, afin que les habitans ne soient pas contraints de faire un voyage pour satisfaire à ce devoir. Il y a pareillement deux Succursales, qui sont *San Salvador* & *Santa Ana*; & la Chapelle des Orphelins de la Paroisse de *Sagrario*, & une



Paroisse d'Indiens dans le *Cercado*, qui est un des quartiers de la Ville. Cette Paroisse est desservie par des *Jésuites*.

*Lima* abonde en Couvens de Religieux. Il y en a quatre de l'Ordre de *St. Dominique*, savoir, la *Casa grande*, la *Recoleccion de la Magdalena*, le Collège de *Santo Thomas*, où l'on enseigne les Sciences, & *Santa Rosa*. Les *Franciscains* en ont trois, *Casa grande*, *Recoletos de Nuestra Señora de los Angeles* ou *Guadalupe*, & *los Descalzos de San Diego*, situé dans le Fauxbourg de *San Lazaro*. Trois autres Couvens d'*Augustins*; *Casa grande*, *San Idelphonso* qui est un Collège, & *Nuestra Señora de Guia* qui leur sert de Noviciat. Les Peres de la *Merci* y en ont aussi trois, la *Casa grande*, ou grand Couvent, le Collège de *San Pedro Nolasco*, & une Recollection avec le nom de *Bethléhem*.

Les *Jésuites* ont six Collèges, ou Maisons; *San Pablo*, qui est le grand Collège; *San Martin*, Collège pour les Séculiers; *San Antonio*, qui est le Noviciat; la Maison Professe nommée *los Desemperados*, sous l'invocation de *Nuestra Señora de los Dolores*; le Collège du *Cercado*, qui est en même tems une Paroisse où l'on instruit les Indiens, & où on leur administre la nourriture spirituelle; enfin celui de la *Chacarilla*, destiné aux *Exercices de St. Ignace*. On admet à ces Exercices tous les Séculiers qui demandent à y être admis. Ils peuvent les entreprendre quand ils en ont le tems & l'occasion, & sont bien traités aux dépens du Collège pendant les huit jours que les Exercices durent. Nous sommes obligés d'avertir le Lecteur qu'à l'égard de tous ces Couvens il n'y a guere que les *Casas grandes*, ou Couvens principaux qui soient considérables, les autres sont peu de chose, & contiennent peu de Religieux.

Outre les 19 Monasteres & Collèges rapportés ci-dessus, il y a encore un Oratoire de *San Phelipe de Néri*, & un Monastere de l'Ordre de *Saint Benoit*, sous le nom de *Nuestra Señora de Monserrat*, où il n'y a d'ordinaire que l'Abbé qu'on y envoie d'*Espagne*; & quoique ce Monastere soit une des plus anciennes fondations de la Ville, la modicité de ses revenus est cause qu'il y a si peu de Sujets; un Couvent de Religieux de *Nuestra Señora de la Buéno Muerte*, plus connus sous le nom de Religieux des *Agonizans*. Ces Religieux eurent d'abord un Hospice dans cette Ville en 1715, lequel fut fondé par les P. P. *Juan Mugnos* & *Juan Fernandez*, qui passerent d'*Espagne* en *Amérique* accompagnés d'un Frere Laïc, pour exécuter ce dessein; & en 1736 ayant obtenu privilège du Suprême Conseil des *Indes* le Couvent fut fondé pour une Communauté dans toutes les formes; un Cou-

vent

vient de *St. François de Paule*, fondé aussi depuis peu au Fauxbourg *St. Lazaro*, sous le nom de *Nuestra Señora del Socorro*; ce Couvent n'étoit point achevé lors de la ruine de la Ville.

Il y a encore à *Lima* trois Couvens Hospitaliers, qui sont *San Juan de Dios*, desservi par les Religieux de cet Ordre, destinés au service des Convalescens. Deux de *Bethlémites*; l'un qui est le plus considérable, ou *Casa grande*, est situé hors de la Ville, & est pour les *Indiens*. Convalescens qui ont été guéris à *Santa Ana*; l'autre est dans la Ville sous le nom d'*Hôpital des Incurables*, pour les personnes affligées de ces fortes de maux. Il fut fondé, comme il a été dit au Livre V. Chapitre III. de la première Partie, dès l'an 1671. Outre ces Hôpitaux il y en a neuf autres, chacun desquels a sa destination particulière. En voici la liste.

1. *Saint André* de fondation Royale, où l'on ne reçoit que des *Espagnols*.
2. *San Pedro* pour les pauvres Ecclésiastiques.
3. *Le St. Esprit* pour les Matelots qui servent sur les Vaisseaux qui sont dans ces Mers: les Equipages de ces Vaisseaux payent une certaine contribution pour l'entretien de cet Hôpital.
4. *Saint Barthélémi* pour les Nègres.
5. *Señora Santa Ana* pour les *Indiens*.
6. *San Pedro de Alcantara* pour les Femmes.
7. Un autre desservi par les Pères de *Bethléhem*, situé vis-à-vis de leur Casa grande.
8. *La Charité*, aussi pour les Femmes.
9. *San Lazaro*, pour les Léproux; & ainsi douze Hôpitaux en tout.

Il y a outre cela quatorze Couvens de Filles, dont on pourroit former une petite Ville eu égard au nombre des personnes qu'ils renferment. Les cinq premiers sont Réguliers, & les neuf autres de *Recolètes*:

- |                                       |                                        |
|---------------------------------------|----------------------------------------|
| 1. <i>L'Incarnation.</i>              | 2. <i>La Conception.</i>               |
| 3. <i>Stè. Catherine.</i>             | 4. <i>Stè. Claire.</i>                 |
| 5. <i>La Trinité.</i>                 | 6. <i>Les Carmélites.</i>              |
| 7. <i>Stè. Thérèse.</i>               | 8. <i>Las Descalzas de San Joseph.</i> |
| 9. <i>Les Capucines.</i>              | 10. <i>Les Nazarènes.</i>              |
| 11. <i>Las Mercedarias.</i>           | 12. <i>Stè. Rose.</i>                  |
| 13. <i>Las Trinitarias Descalzas.</i> | 14. <i>Las Monjas del Prado.</i>       |

Enfin il y a encore quatre Maisons conventuelles de Sœurs de Tiers-Ordre, qui ne sont pas toutes recluses, quoique la plupart de ces Sœurs tiennent la clôture. Ces Maisons sont *Santa Rosa de Viterbo*; *Nuestra Señora*

*Segnora del Patrocinio; Nuestra Señora de Copacabana* pour les Demoiselles Indiennes; & *San Joseph*. Cette dernière est pour les femmes qui veulent être séparées de leurs maris. A quoi il faut ajoûter une autre Maison, qui est aussi une espèce de Couvent pour les Femmes pauvres, où elles trouvent un azyle contre la misère, & qui est dirigée par un Ecclésiastique nommé par l'Archevêque, qui est aussi leur Aumônier.

*L'Incarnation, la Conception, Ste. Claire & Ste. Cathérine* sont les plus peuplés de tous ces Couvens. Les *Recolètes* mènent une vie fort réglée & fort austère, & sont en exemple à toute la Ville.

Il y a aussi une Maison d'Orphelins partagée en deux Colléges, l'un pour les Gargons & l'autre pour les Filles, outre diverses Chapelles répandues dans la Ville, sous divers noms. La liste suivante fera mieux comprendre tout ce que nous avons dit des Paroisses, Hôpitaux, Eglises & Monasteres de Lima.

*Recapitulation des Paroisses, Couvens d'Hommes de chaque ordre, Hôpitaux, Monasteres de Filles & Confrairies de tiers ordre qui sont à Lima.*

Paroisses 6

|                                             |    |
|---------------------------------------------|----|
| Couvens de <i>Saint Dominique</i>           | 4  |
| — de <i>Saint François</i> .                | 3  |
| — de <i>Saint Augustin</i> .                | 3  |
| — de <i>la Mercè</i>                        | 3  |
| Colléges de <i>Jésuites</i> .               | 6  |
| Oratoire de <i>Saint Philippe de Neri</i> . | 1  |
| Couvens de <i>Bénédictins</i> .             | 1  |
| — de <i>Saint François de Paule</i> .       | 1  |
| — des <i>Agonizans</i> .                    | 1  |
| — de <i>San Juan de Dios</i> .              | 1  |
| — de <i>Bethlémites</i> .                   | 2  |
| Monasteres de Filles réguliers.             | 5  |
| Monasteres de <i>Recolètes</i> .            | 9  |
| Refuge de Femmes pauvres.                   | 1  |
| Maisons d'Orphelins, où des Enfans trouvés. | 1  |
| Hôpitaux.                                   | 12 |

Toutes les Eglises, tant Paroissiales que Couvens & Chapelles, sont grandes, bâties en partie de pierres, enrichies de peintures & d'ornemens de prix; particulièrement la Cathédrale, celles de *Saint Dominique*, de  
Saint



*Saint François*, de *Saint Augustin*, de la *Merci* & des *Jésuites*, dont les richesses sont incompréhensibles pour quiconque ne les a pas vues. C'est surtout aux Fêtes solennelles que l'opulence & la magnificence de cette Ville sont étalées. On y voit les autels, depuis leur base jusqu'aux échabelons des retables, couverts d'argent massif, travaillé en diverses sortes d'ornemens: les murailles des Eglises cachées sous des tentures de velours, ou autres tapisseries aussi précieuses, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent, & ornées de distance en distance de meubles émaillés de ce dernier métal, & arrangés avec une symétrie qui flatte agréablement la vue. Mais on cesse bientôt de regarder les voûtes, les cintres, & les colonnes, pour jeter les yeux plus bas & pour considérer les chandeliers d'argent massif de six à sept pieds de haut rangés sur deux files le long du principal vaisseau de l'Eglise, dont ils occupent toute la longueur, avec des tables garnies du même métal dans les intervalles, servant à porter des pedestaux d'argent, chargés de figures d'Anges de ce métal. Enfin tout ce qu'on voit dans ces Eglises est du plus fin argent, ou de quelque matière aussi précieuse. Ce qui fait que le Culte Divin se célèbre à Lima avec une pompe difficile à se figurer; & l'on peut dire que les ornemens dont on se sert même les jours ouvriers sont en si grand nombre & si riches, qu'ils surpassent ceux que dans plusieurs grandes Villes d'Europe on employe pour les Fêtes de la première classe.

On peut juger par-là de la richesse des meubles qui servent plus immédiatement au Service Divin, tels que les vases sacrés, les ciboires, les châsses où l'on met le St. Sacrement; tout cela est d'or couvert de perles & de diamans, en si grande quantité que les yeux en sont éblouis. De sorte qu'en aucune Ville du Monde le Culte Divin ne se fait avec plus de décence & de pompe, & la majesté suprême de Dieu ne peut être plus révérencée que par le zèle Catholique des habitans de Lima. Les Vêtemens Sacerdotaux sont toujours d'étoffes d'or ou d'argent des plus nouvelles & des plus précieuses qu'apportent les Flottes, & les Vaisseaux de régître. Enfin tout ce qui sert à ces Eglises est du plus grand prix & de la dernière magnificence.

Les principaux Couvens sont fort grands, & les logemens en sont spacieux. En dehors ils sont la plupart de brique crue ou seulement durcie au Soleil, mais les murs intérieurs sont de *Bajarques* ou de *Quinchas*, comme le reste de la Ville. Les voûtes des Eglises sont quelques-unes de brique, quelques autres de *Quinchas*, avec une architecture si bien imitée qu'elle masque, pour ainsi dire, entièrement ces matériaux. Leurs frontispi-

tifpices, leurs principales portes, ont de la grandeur au moyen de cette invention. Les colonnes, les frises, les chapiteaux, les statues, & les corniches sont de bois sculpté, qui imite si parfaitement la pierre, qu'on ne peut éviter de s'y méprendre qu'en les touchant. Ce n'est pas par économie que l'on bâtit ainsi, mais pour prévenir autant que l'on peut les tristes effets des tremblemens de terre, qui ne permettent pas sans un danger évident de se loger dans des maisons composées de matériaux pesans qu'il faut joindre par d'autres qui ne le sont pas moins.

Au-dessus de ces édifices s'élèvent de jolis tourillons par où le jour se communique dans l'intérieur du bâtiment, & qui font un fort bel effet avec les clochers dont ils sont accompagnés. Et quoique ces tourillons ne soient que de bois, on ne s'en douteroit pas, si l'on n'en étoit instruit. Les clochers sont de pierres jusqu'à la hauteur d'une & demie ou deux toises, de-là au-dessus ils sont de brique jusques à la fin du premier corps de l'édifice, & le reste est de bois déguisé en pierres-de-taille. La hauteur de ces clochers, selon la mesure Géométrique que nous prîmes de celui du Couvent de *St. Dominique*, n'exécède pas 50 à 60 aunes, ce qui n'est proportionné ni à leur base, ni à leur grosseur; mais qui est une précaution nécessaire contre les tremblemens de terre, & contre le poids & le nombre des cloches, qui surpassent de beaucoup à cet égard celles qu'on a en *Espagne*, & qui font un carrillon qui n'est pas désagréable dans les sonneries générales.

Outre l'eau de la Rivière qui passe par la Ville par les conduits souterrains dont il a été parlé, il y a encore une source dont l'eau coule par des tuyaux dans la Ville, & est portée dans les Couvens, & dans les maisons des habitans. Les Communautés d'hommes & de femmes sont obligées d'entretenir une fontaine dans leur rue, pour la commodité des pauvres gens qui n'ont pas d'eau dans leur maison.

Les Vicerois du *Perou* font leur demeure ordinaire à *Lima*. L'Audience & Province de *Quito* a été depuis peu soustraite à leur Jurisdiction, comme il a été dit. Leur gouvernement n'est que triennal, mais il dépend du Souverain de les continuer dans leur emploi. L'autorité du Viceroi est si grande, qu'il recueille seul les fruits de la confiance & de la satisfaction du Prince. Il est absolu dans les affaires politiques, militaires, civiles & criminelles, & dans les finances. Il dispose de tout à son gré, & comme il trouve le plus convenable. Il est à la tête de tous les Tribunaux dont il se sert pour l'expédition des affaires. Son emploi est si éminent, qu'après la Dignité Ro-

Royale, on n'en connoît pas d'autre qui en approche. Toute sa pompe extérieure répond à l'étendue de son autorité. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval de 160 Maîtres, un Capitaine & un Lieutenant. Leur uniforme est bleu, avec des paremens d'écarlate garnis de franges d'argent, & des bandolieres de-meme. Toute cette Compagnie est composée d'*Espagnols*, tous gens choisis. L'emploi de Capitaine de cette troupe est considérable, & très-distingué. Ils montent la garde à la principale porte du Palais, & toutes les fois que le Viceroi sort il est accompagné d'un piquet de huit de ces gardes, dont quatre le précèdent, & les quatre autres le suivent. L'autre Compagnie est composée de 50 Hallebardiers aussi *Espagnols*, habillés de bleu, paremens & vestes de velours cramoisi galonnés d'or. Ils font la garde à la porte des salons par où l'on entre pour aller à l'audience publique, & aux appartemens du Viceroi. Ils l'accompagnent aussi toutes les fois qu'il sort, ou qu'il passe dans les sales où se tiennent les Tribunaux, & ils le reconduisent de-même à son retour. Cette Compagnie est commandée par un Capitaine, dont l'emploi est très-distingué, & tous ces Officiers sont nommés par le Viceroi. Outre ces deux troupes, il y a encore dans l'intérieur du Palais un détachement d'Infanterie, tiré de la Garnison de *Callao*, de cent Soldats, un Capitaine, un Lieutenant & un Sous-Lieutenant: cette troupe est employée à faire exécuter les ordres du Viceroi, & tout ce qui a été réglé & décidé dans les Tribunaux.

Non seulement le Viceroi assiste aux délibérations des Cours de Justice, des Conseils des Finances & de Guerre, mais encore il donne journellement audience à toute sorte de personnes. Pour cet effet il y a dans son Palais trois beaux salons. Dans le premier, qui est orné des portraits de tous les Vicerois, il reçoit & entend les *Indiens* & *Mulâtres*; dans le second les *Espagnols*; & dans le troisième, où l'on voit sous un dais magnifique les portraits du Roi & de la Reine actuellement régnans, il donne audience aux Dames qui souhaitent lui parler sans être connues.

Les affaires concernant le Gouvernement sont expédiées par un Secrétaire d'Etat, de l'avis d'un Assesseur, lequel choisit & nomme la personne qui lui paroît la plus propre à cet emploi. C'est dans ce Bureau que s'expédie l'ordre pour les passeports que les Voyageurs doivent recevoir des Corrégidors. Dans toute l'étendue de sa Jurisdiction il pourvoit pour deux ans aux Charges de Judicature vacantes, & à celles des Magistrats, qui ayant fini leur tems n'ont point été remplacés, après un certain tems,



par quelqu'un nommé par le Roi. Enfin tout ce qui concerne la Guerre & le Gouvernement passe par ce Bureau.

Les affaires concernant l'administration de la Justice se jugent au Tribunal appelé *Audience*. Elles y sont décidées en dernier ressort, & sans qu'on puisse appeller au *Conseil suprême des Indes*, excepté dans le cas d'une injustice notoire, ou de déni de justice. Le Viceroi préside à toutes les délibérations. L'*Audience* est le principal Tribunal qu'il y ait à Lima. Il est composé de huit Auditeurs, & d'un Fiscal Civil. Elle s'assemble au Palais du Viceroi, dans trois sales destinées à cet usage: dans l'une on délibère, & dans les deux autres on plaide publiquement ou à huis clos. Le Doyen des Auditeurs en est le Président. Les Affaires Criminelles se jugent dans une quatrième sale, ou chambre composée de quatre *Alcaldes de Corte*, & d'un Fiscal au Criminel. Outre ces Officiers il y a un Fiscal protecteur des *Indiens*, & quelques Officiers surnuméraires.

Après le Tribunal de l'*Audience* vient la Chambre des Comptes, composée d'un Régent, qui préside, de cinq Maîtres de Comptes généraux, deux des *Resultats*, & les deux autres *Ordonnateurs*, auxquels il faut ajouter quelques surnuméraires de chacune de ces deux classes. Dans ce Tribunal on expose, on examine, & l'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors qui ont été chargés de la perception des tributs. On y règle les distributions des Finances du Roi, & leur administration.

Enfin il y a un Tribunal de la *Caisse Royale*, composé d'un Facteur, d'un Maître des comptes & d'un Trésorier avec titre d'Officiers Royaux, lesquels ont l'inspection de tous les biens du Roi dans presque tout ce Royaume, puisque tout ce qui doit entrer dans les coffres du Roi quant au Pérou est remis à Lima, qui en est la Capitale, aussi-tôt qu'on a prélevé ce qu'il faut pour les pensions & les gages des Officiers; & dans ces remises sont compris les Tributs des *Indiens*, de-même que les *Alcavalas*, c'est-à-dire, le quint, ou cinquième du produit des Mines.

Le Corps de Ville est composé de Régidors, ou *Echevins*, d'un *Alferez Real*, qui est une espèce de Lieutenant-Général de Police, & de deux *Alcaldes* qui sont les Juges Royaux, le tout tiré dans la principale Noblesse de la Ville. Dans le Gouvernement économique, ou administration ordinaire de la Justice, les *Alcaldes* ordinaires président alternativement, chacun pendant un mois, selon leur rang. Car cette Ville ayant des privilèges particuliers, la Jurisdiction de son Corrégidor ne s'étend que sur les *Indiens*.

Le Tribunal de la *Caisse des Morts* est composé d'un Juge Supérieur, (c'est ordinairement un *Auditeur* qui exerce cette charge par commission) d'un Avocat, & d'un Trésorier. Ce Tribunal connoît de toutes les causes concernant les biens des personnes mortes *ab intestat* sans laisser d'Héritier légitime, ou qui ont été chargées des deniers d'autrui.

Les Négocians ont aussi un Tribunal pour les affaires du Commerce, c'est le Tribunal du *Consulat*, composé d'un Prévôt des Marchands & de deux Consuls, élus par le Corps des Négocians parmi les plus apparens de ce Corps. Ces trois Juges secondés d'un Assesseur décident les causes litigieuses qui sont de leur ressort, suivant les mêmes réglemens que les Consuls de *Cadix* & de *Bilbao*.

Il y a aussi à *Lima* un Corrégidor, dont la Jurisdiction s'étend sur tous les *Indiens du Cercado*, & autres de cette Nation qui habitent dans la Ville & à cinq lieues à la ronde. Les principales Bourgades qui le reconnoissent pour leur Juge Supérieur sont *Surco*, *Los Chorillos*, *Miraflores*, *La Magdalena*, *Lurigancho*, *Late*, *Pachacama*, *Lurin*, & les *Indiens* habités dans les Fauxbourgs de *Callao*; appelés le nouveau & le vieux *Pitipiti*. Le nombre infini d'*Indiens* qui habitoient cette Vallée avant & dans le tems de la Conquête, est présentement réduit à ces petites Peuplades, parmi lesquelles on ne connoît aujourd'hui que deux *Caciques*, qui sont celui de *Miraflores*, & celui de *Surco*, lesquels sont si pauvres & si misérables qu'ils sont réduits, pour vivre, à enseigner à *Lima* à jouer de quelque instrument.

Le Chapitre de la Cathédrale, à la tête duquel est l'Archevêque, est composé de cinq Dignités, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, & d'un Trésorier; de neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours, & les autres cinq par présentation, de six Prébendiers, & de six Demi-Prébendiers. Le Tribunal Ecclésiastique est composé seulement de l'Archeveque & de son Official. Les Sufragans de ce Prélat sont les Evêques de *Panama*, de *Quito*, de *Truxillo*, de *Guamanga*, d'*Arequipa*, de *Cuzco*, de *Santiago*, & de la *Conception*. Ces deux derniers sont dans le Royaume de *Chili*.

Le Tribunal de l'Inquisition est composé de deux Inquisiteurs & d'un Fiscal, lesquels, ainsi que les Ministres subalternes, sont à la nomination de l'Inquisiteur-Général; mais pendant la vacance de cet emploi, c'est le Conseil Suprême de l'Inquisition qui nomme ces Officiers.

Le Tribunal de la *Cruzada* est composé d'un Commissaire subdélégué,  
Iii 2
d'un

d'un Trésorier & d'un Maître des Comptes. Il est assisté dans ses délibérations du Doyen des *Auditeurs* de l'*Audience*. Enfin il y a à *Lima* un Hôtel des Monnoyes, où l'on marque la Monnoye d'or & d'argent. Cet Hôtel contient un nombre suffisant d'Officiers.

Les Ecoles publiques de l'Université, & les Colléges de cette Ville, cultivent & perfectionnent dans les Lettres divines & humaines les esprits subtils des naturels du Pays, qui, comme je le dirai ailleurs, commencent bientôt à faire briller le savoir qu'ils ont acquis dans peu de tems; ce qui est plutôt l'effet de leur disposition naturelle, que de la culture & de l'art; & s'ils ne se distinguent pas également dans d'autres genres d'étude, ce n'est assurément ni négligence, ni manque de génie de leur part, mais c'est faute d'avoir d'habiles gens qui les dirigent dans cette carrière; car on peut juger par leur facilité à saisir ce qu'on leur enseigne, de celle qu'ils auroient à apprendre ce qu'on ne leur enseigne pas. L'Université de *Saint Marc*, les Colléges de *Santo Toribio* & de *St. Philippe*, ont des chaires où l'on professe toutes les Sciences, & qui sont occupées par les plus savans hommes de la Ville, parmi lesquels il y en a eu dont les Ouvrages ont fait assez de bruit, pour mériter l'estime des Européens, nonobstant l'immense distance des deux Continens.

Le Bâtiment de l'Université a de la grandeur en dehors, & est très-beau en dedans. La cour en est quarrée, spacieuse, ornée de pilastres & d'arcades. Tout autour sont les sales où les Professeurs de chaque Faculté font leurs leçons. A l'un des angles est le salon où se font les exercices publics & littéraires. On y voit les portraits des grands-hommes que cette Université a produits. Ces portraits sont dans des cadres d'une belle sculpture & dorés. Autour du salon il y a deux rangs de sièges aussi sculptés & dorés.

Par tout ce qu'on vient de dire il est aisé de juger que *Lima* n'est pas seulement une Ville grande par son étendue, magnifique par les ouvrages qu'elle renferme, capitale d'un vaste Empire, le siège & la résidence du Viceroy qui le gouverne; mais qu'elle a aussi l'avantage sur les autres Cités de cultiver les facultés de l'esprit, & par une prérogative propre au climat, de pousser les Sciences au plus haut degré de perfection. Resté à parler de quelques autres avantages, qui suffiront pour faire avouer qu'à cet égard, encore moins qu'à tout autre, aucun des Lieux qui lui cèdent la primatie ne peut s'égaliser à elle.

On a déjà vu la richesse des Eglises, & avec quelle somptuosité on y fait  
le



le Service Divin. La magnificence des habitans dans les fonctions publiques répond à celle du Culte Divin. Et la maniere dont ils se distinguent à cet égard, montre bien jusques à quel point ils aiment la gloire, & combien ils surpassent en effet dans les solemnités du premier ordre, les habitans des autres Villes qui reconnoissent *Lima* pour leur Capitale, quelque effort que ceux-ci fassent pour briller.

L'Entrée des Vicerois des *Indes* est la plus grande de toutes les solemnités que l'on célèbre dans ces Contrées, & où chacun s'empresse le plus d'étaler sa magnificence. C'est surtout dans ces occasions que *Lima* paroît l'emporter de haute lute sur toutes les autres Villes. On ne voit que carrosses, que voitures, qu'équipages magnifiques, que bijoux, que pierrieres. Les Seigneurs se distinguent par la magnificence de leurs livrées faites des plus richesses étoffes. Cette fête en un mot est si célèbre, que je ne puis m'empêcher d'entrer dans quelque détail sur ce sujet, & c'est aussi ce que je ferai dans l'article suivant, persuadé que le Lecteur m'en saura bon-gré.

#### C H A P I T R E IV.

*De la Réception que la Ville de Lima fait à ses Vicerois. Pompe & somptuosité de cette Cérémonie, & d'autres qui reviennent tous les ans.*

Aussi-tôt que le Viceroi a débarqué au Port de *Payta*, à 204 lieues de *Lima*, il dépêche une Personne de la premiere distinction, ou quelque Officier de sa suite, qui se rend à *Lima* revêtu du caractère de son Ambassadeur; & lui remet des Lettres pour le Viceroi qui est en possession, par lesquelles il lui donne avis de son arrivée, & de la bonté que le Roi a eue de lui conférer le gouvernement de ce Royaume. Dès que l'Ambassadeur est arrivé à *Lima* & qu'il a remis ces Lettres à l'ancien Viceroi, celui-ci fait partir un *Chasqui* ou Courier, pour complimenter le nouveau Viceroi sur son arrivée. Ensuite il congédie l'Ambassadeur & le régle de quelque joyau de prix, & d'un ou deux Corrégimens qui se trouvent alors vacans, lui laissant la liberté de les faire exercer en son nom par des substituts, au cas qu'il ait d'autres occupations qui ne lui permettent pas d'en faire lui-même les fonctions. Le Corrégidor de *Piura* reçoit dans le même Port de *Payta* le Viceroi, lui fournit les litieres né-

cessaires pour sa personne & pour sa famille, & toutes les voitures dont il a besoin pour transporter ses effets jusqu'à la Jurisdiction d'un autre Corrégidor. Il a soin aussi de faire préparer des ramées dans les lieux déserts où le Viceroy doit se reposer; il l'accompagne, & le défraye jusqu'à ce qu'il soit relevé par le plus proche Corrégidor. Etant enfin arrivé à *Lima* le Viceroy traverse cette Ville sans s'arrêter, & comme incognito, & se rend au Port de *Callao* qui est le plus proche, & à deux lieues & demie de *Lima*. Là il est reçu, & reconnu par un des *Alcaldes* ordinaires de *Lima* nommé à cette fin, & par les Officiers militaires. On le loge dans les Palais qu'occupent les Viceroy, & qui est meublé avec beaucoup de magnificence dans cette occasion. Le jour suivant tous les Tribunaux Séculiers & Ecclésiastiques le viennent complimenter, & il les reçoit assis sous un dais. Ils viennent en cet ordre: premièrement l'*Audience*, ensuite la Chambre des Comptes, le Clergé, le Corps de Ville, le Consulat, l'*Inquisition*, le Tribunal de la *Cruzada*. Enfin les Supérieurs d'Ordres, les Collèges, & les Personnes de marque. Le même jour les *Auditeurs* l'accompagnent au magnifique repas que l'*Alcalde* lui fait servir, & toutes les personnes de distinction font de-même à l'égard de sa famille, & grossissent son cortège. Le soir il y a Comédie pour le Viceroy: & il est permis aux femmes de qualité & autres, d'y venir selon leur coutume, & de voir le nouveau Viceroy.

Le lendemain, qui est le second jour de son arrivée, il sort dans le carrosse que la Ville tient tout prêt pour lui, & se rend à la *Chapelle de la le-gua*, ainsi nommée parce qu'elle est à moitié chemin de *Callao* à *Lima*, où se trouve aussi dans le même tems le Viceroy qu'il vient relever. Tous les deux sortent de leur voiture, & ce dernier remet à l'autre le bâton de commandement, pour marquer que l'autorité doit passer dans ses mains. Il accompagne cette cérémonie d'un compliment que la politesse lui dicte; après quoi ils se séparent, & chacun s'en retourne par le même chemin.

Si le nouveau Viceroy veut faire son entrée publique à *Lima* dans peu de jours, il retourne au *Callao*, où il demeure jusqu'au jour préfixé; mais comme d'ordinaire il donne un espace de tems convenable aux préparatifs de cette fête, en ce cas il ne revient pas au *Callao*, & se rend tout de suite à *Lima*, où il va loger dans son Palais, que le plus jeune des *Auditeurs* a soin de faire préparer conjointement avec le plus jeune des *Alcaldes* ordinaires.

Le jour de l'Entrée publique étant arrivé, les rues bien nettoyées, & ten-

tendues de tapisséries avec des arcs de triomphe de distance en distance, où l'art & la richesse brillent également, le Viceroy se rend incognito à deux heures après midi à l'Eglise du Monastere de *Monferrat*, qui est séparé de la rue, où il doit commencer sa marche, par un arc de triomphe, & par une porte. Dès que son Cortége est rassemblé, le Viceroy & toute sa famille montent sur les chevaux que la Ville leur fournit pour cette cérémonie. On ouvre les portes, & la marche commence dans cet ordre. D'abord on voit défilér les Compagnies de milice, ensuite les Collèges, l'Université, dont les Docteurs sont vêtus selon l'usage de l'Université. Après ceux-là vient la Chambre des Comptes, l'*Audience* sur des chevaux bien enharnachés, & le Corps de Ville vêtus de robes de velours cramoisi, doublées de brocard de la même couleur, & avec de grands bonnets sur la tête, habillement réservé à cette seule occasion. Quelques membres du Corps de Ville marchent à pied & portent le dais sous lequel marche le Viceroy. Deux Alcaldes ordinaires aussi à pied lui servent de palfreniers, & tiennent chacun un côté de la bride de son cheval. Aurreste cette cérémonie est défendue par les loix des *Indes*, ce qui n'empêche pas qu'elle ne s'observe de la façon que nous venons de la décrire; car cette coutume est si ancienne, que les Magistrats n'ont pas jugé à propos d'y toucher, pour ne point diminuer le respect dû aux Viceroy, & personne n'a voulu prendre sur soi une pareille innovation.

La marche que le Viceroy fait dans cet ordre dure un peu long-tems, attendu qu'il passe dans plusieurs rues jusqu'à ce qu'étant arrivé sur la Place, où le Cortége se range faisant face à la Cathédrale devant laquelle le Viceroy met pied à terre. L'Archevêque à la tête de son Chapitre se réçoit à la porte. Le Viceroy entre dans l'Eglise où l'on entonne le *Te Deum*, & se place avec les Tribunaux sur les sièges qui leur sont destinés. Le *Te Deum* fini, le Viceroy remonte à cheval & se rend à son Palais, où il est accompagné jusqu'au Cabinet par le Tribunal de l'*Audience*. Là on sert une magnifique colation, à laquelle toute la Noblesse qui se trouve dans les salons est admise.

Le lendemain matin il retourne à la Cathédrale dans son carrosse avec la suite & la pompe accoutumée dans toutes les fêtes solennelles & fonctions publiques. Il est précédé de la Compagnie de ses Gardes à cheval, des Tribunaux en carrosse, après quoi il vient lui-même avec sa famille, & est suivi de ses Hallebardiers. L'Eglise est ornée aussi richement qu'il est possible: l'Archevêque officie pontificalement dans la Messe d'actions  
de



de grace; & l'un des meilleurs Orateurs du Chapitre prononce un Sermon, après quoi le Viceroi retourne à son Palais suivi de toute la Noblesse; qui n'oublie rien pour briller dans cette occasion. Le soir de ce jour & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance, & avec toute la délicatesse imaginable. Les confitures & les glaces sont présentées aux Dames & aux Cavaliers dans de la vaisselle d'argent. Il est permis aux Femmes de qualité & aux Bourgeoises de la Ville de venir alors au Palais, dans les salons, les galeries, & les jardins. Là elles peuvent briller par la finesse de leur esprit, par la vivacité de leurs reparties, & par des conversations animées qui marquent le caractère de leur génie, dont la subtilité met quelquefois en défaut, & étonne les Etrangers les plus spirituels.

A toutes ces fêtes succèdent les Courses de Taureaux que la Ville donne, & qui durent cinq jours; les trois premiers pour le Viceroi, & les deux autres pour l'Ambassadeur qui a apporté la nouvelle de son arrivée, & de l'honneur que le Souverain lui a fait de le revêtir du Gouvernement. Il est bon d'ajouter à ce qui a déjà été dit de cet Ambassadeur, qui, je le répète, est une personne de distinction; que le même jour de son arrivée à Lima il fait son Entrée publique, & que la Noblesse va le recevoir & l'accompagne jusqu'au Palais du Viceroi, d'où elle le conduit au logement qu'on lui a fait préparer. Les fêtes de sa réception devoient succéder immédiatement à son Entrée; mais pour éviter ce double embarras, on les renvoie jusqu'à celles qui doivent suivre la réception du Viceroi, & on donne les unes avec les autres tout de suite.

Après les fêtes des Taureaux, suit la cérémonie que font l'Université, les Collèges, les Couvens de Religieux & de Religieuses, de reconnoître le Viceroi comme *Vice-Protecteur-Royal*. Cette cérémonie ne se fait pas avec moins de magnificence que les autres. On distribue des prix à ceux qui ont le mieux réussi à célébrer les louanges du Viceroi. Et comme ce qui se pratique à cette occasion donne une plus juste idée de la splendeur de cette Ville, & n'est pas fort connu en Europe, j'espère qu'on me pardonnera si j'entre dans un plus grand détail sur ce sujet.

L'Université commence la cérémonie, & pour cet effet le Recteur prépare un *Feu* ou *Combat poétique*, dont l'idée est aussi singulière que propre à faire briller l'érudition des Auteurs; & après en avoir publié les sujets, & les prix qui seront donnés à ceux qui réussiront le mieux, il se rend chez le Viceroi pour lui en faire part, & lui demander quel jour il lui plaît d'honorer ce jeu de sa présence. Cependant les prix sont arrangés dans la prin-

principale sale; les fujets sont affichés aux piliers dans ces cadres sculptés, & sont magnifiquement imprimés.

Le Viceroy arrivé, entre dans la salle, & se place dans le siège Rectoral, qu'on a eu soin d'orner autant qu'il est possible. Vis-à-vis est un autre siège occupé par le Recteur, ou à son défaut par une personne des plus distinguées de ce savant Corps. Il prononce un Discours éloquent, dont le but est de marquer le désir qu'a l'Université de mériter la protection d'un tel Patron; après quoi le Viceroy retourne à son Palais, où le lendemain le Recteur vient lui apporter le Livre du *Jeu Poétique* relié en velours avec des cornières d'or, & accompagné de quelque meuble de la valeur à peu près de mille écus.

Le principal but de l'Université dans tout ceci étant d'honorer le Viceroy & sa famille, le Recteur a soin que les Poèmes pour les premiers prix soient faits au nom des plus distingués de sa maison, afin que ces prix qui sont les plus considérables leur soient réservés & distribués. Et comme il y a douze sujets proposés & trois prix pour chaque contendant, les deux moins considérables sont réservés pour les meilleurs génies de l'Université. Les meubles qui composent ces prix sont tous d'argent, & d'un prix considérable, tant pour la matière que pour le travail qui est très-beau.

Les Collèges de *San Phelippe*, & de *San Martin*, observent les mêmes cérémonies, excepté qu'ils n'ont point de *Jeu Poétique public*.

Après cela viennent tous les Ordres Religieux selon l'ancienneté de leur établissement aux *Indes*. Ils dédient au Viceroy des Thèses publiques, soutenues par les plus habiles Lecteurs en Philosophie ou Théologie, qui veulent obtenir les degrés de Maîtres. Le Viceroy assiste à toutes, & chaque opposant lui adresse un long éloge avant que de commencer ses objections.

Les Supérieures des Couvens de Religieuses envoient féliciter le Viceroy; & quand il les va voir, elles lui donnent un concert magnifique où se font entendre les plus belles voix; & enfin elles le régalent de toutes les choses qu'on fabrique dans les Couvens, autant que leur Institut le permet.

Outre ces cérémonies solennelles qui sont les plus grandes qui se fassent à *Lima*, il y en a d'autres toutes les années, qui ne sont pas une moindre preuve de la grandeur de la Ville. Le jour du nouvel-an, par exemple, les Alcaldes ayant été élus, & confirmés par le Viceroy, sortent le même soir à cheval, accompagnant son carrosse de chaque côté. Ils sont

vêtus de golilles à manches d'étofe brochée, parés de joyaux de prix, & proportionnellement leur cheveux bien enharnachés. Cette marche publique est fort pompeuse, étant précédée des deux Compagnies de Gardes-du-corps, & de Hallebardiers du Viceroi, de tous les Tribunaux en carosse, & fermée par le Viceroi-même accompagné de la Noblesse & des Dames.

Le matin du jour des Rois, & le soir auparavant, le Viceroi fait une promenade par la Ville à cheval, faisant porter devant soi l'Etendard Royal, en mémoire de la fondation de la Ville, qu'on croit, comme il a déjà été dit, avoir été fondée à pareil jour. On chante solennellement les vêpres à la Cathédrale, & on y célèbre la messe, & le soir la cérémonie est terminée par une promenade à cheval parille à celle du jour de l'an.

Les nouveaux Alcaldes élus pour l'année donnent chacun un festin public dans leurs maisons pendant trois nuits consécutives; & pour ne pas se nuire l'un à l'autre, comme cela arriveroit s'ils régaloient tous les deux à la fois, ils s'arrangent de maniere que l'un régale les trois jours immédiatement après l'Election; & l'autre le jour des Rois & les deux suivans. Par-là ils ont tous les deux un plus grand nombre de Convives, & les dépenses sont plus considérables & plus éclatantes. Toutes les autres Fêtes qui se donnent dans le cours de l'année sont semblables à celle-ci; il ne s'en fait aucune où il y ait un moindre concours de monde, & qui soit moins dispendieuse. En voilà assez pour juger jusqu'où l'on pousse la magnificence à Lima.

## C H A P I T R E V.

*Du nombre des Habitans de Lima; leur Race, leur humeur, leurs usages, leur richesse, avec leur maniere de s'habiller.*

Comme dans toutes les Descriptions que nous avons faites jusques ici des lieux par où nous avons passé, il ne sera pas cependant hors de propos de dire encore ici ce que nous savons du nombre des habitans de Lima, & d'en faire un article particulier, en y joignant des observations sur leurs coutumes, assez différentes de celles des autres Villes, pour mériter qu'on en fasse mention. Car quoiqu'il soit vrai qu'il y a toujours quelque ressemblance entre les usages des Peuples





1. Mulattin sur à Cheval 2. Caléche à la manière de Lima 3. Vicogne ou Vicuña  
 4. Juanaco ou Taruga qui est une sorte de Chevres dans l'estomac des  
 qu'elles on trouve le Bézard 5. Llama ou Mouton du Peru



1. Eine Mulattin, wie sie reitet. 2. Caléche, nach der Art zu Lima.  
 3. Vicuña, oder eine Art von wilden Ziegen. 4. Juanaco, oder Taruga.  
 5. Llama oder Landschaf.

ples voisins, il est pourtant certain qu'il s'y rencontre toujours quelque différence, & nulle part au monde on ne s'en apperçoit mieux que dans ce Continent, où la variété à cet égard ne peut être attribuée qu'au grand éloignement qu'il y a souvent d'une Ville à la plus proche.

Les habitans de *Lima* sont mêlés de Blancs ou *Espagnols*, de Nègres & de race de Nègres, d'*Indiens*, de *Métifs*, & d'autres races ou espèces, qui proviennent du mélange de ces trois.

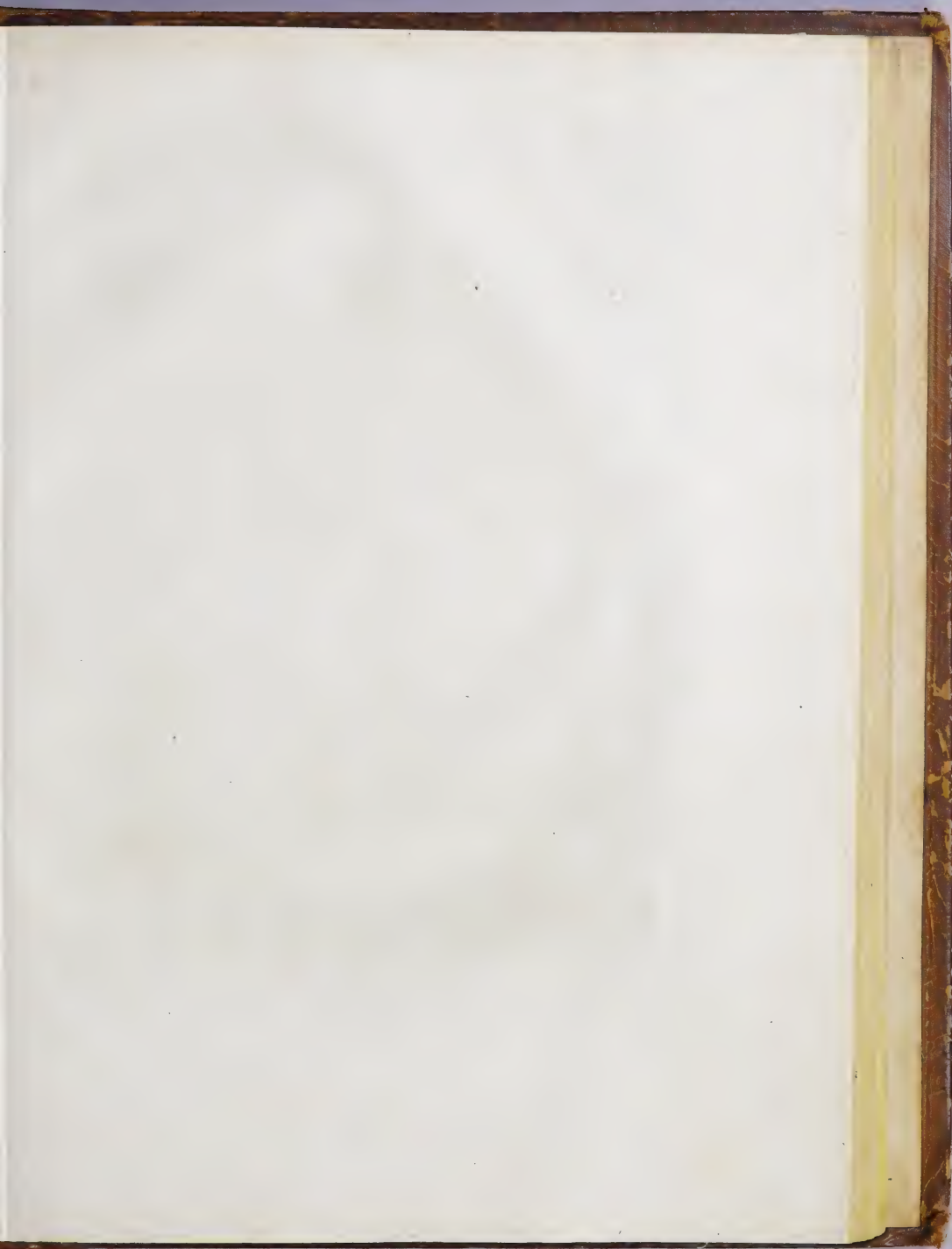
Les Familles *Espagnoles* sont en grand nombre; on les fait monter jusqu'à 16 à 18 mille personnes selon les calculs les plus exacts. Dans ce nombre on compte un tiers ou une quatrième partie de Noblesse la plus distinguée & la plus avérée du *Perou*. Plusieurs sont décorés de titres de *Castille* anciens & modernes, & parmi ceux-là on compte quarante-cinq tant Comtes que Marquis. Le nombre des Chevaliers des Ordres Militaires est à proportion. Dans le reste de la Noblesse il y a des Familles non moins considérables, & non moins illustres. On compte parmi elles 24 Majorats sans titre, mais dont la plupart sont d'ancienne fondation, ce qui ne prouve pas peu l'ancienneté des Familles. Il y en a une entre autres qui tire son origine des *Incas*, ou Rois du *Perou*, c'est celle d'*Ampuero*, ainsi nommée du nom d'un des Capitaines *Espagnols* qui se trouverent à la conquête, & qui se maria avec une *Coya* (c'est ainsi que les *Incas* appelloient les Princesses de leur Sang Royal.) Les Rois d'*Espagne* ont accordé à cette Famille divers honneurs & des prérogatives distinguées, dont elle jouit comme une marque de sa haute qualité. Plusieurs Familles des plus illustres de la Ville se sont alliées avec celle-là. Les Familles forment dans chaque maison une peuplade. Elles sont toutes une figure convenable à leur rang, & à leur opulence. Elles ont un grand nombre de Domestiques & d'Esclaves. Les plus distinguées ont des carrosses autant pour le luxe que pour leur commodité; celles qui ne se piquent pas de tant de magnificence, se contentent d'avoir des calèches. Ces dernières voitures y sont si communes, que les habitans tant soit peu aisés en ont pour leur usage: & il faut avouer qu'elles sont peut-être plus nécessaires à *Lima* qu'en aucun autre lieu, à cause du charroi continu, & de la quantité de chevaux & de mules qui entrent ou qui sortent de la Ville, qui gâtent si fort les rues & les remplissent de tant de fiente, qui se convertit en une poussière si insupportable, dès que le Soleil l'a séchée, qu'il n'y a pas moyen d'aller à pied sans s'incommoder considérablement & sans risquer de se faire mal à la poitrine. Les calèches qui ne sont tirées



que par une mule, & qui n'ont que deux roues, avec un siège au fond & sur le devant, peuvent contenir quatre personnes. La façon en est fort agréable, mais elles sont exorbitamment chères, puisqu'elles content 800 & même 1000 écus; du reste elles sont toutes dorées, & sont beaucoup de parade. On en fait monter le nombre jusqu'à 5 à 6000, & quoique celui des carrosses ne soit pas si grand il ne laisse pas d'être considérable.

Les Majorats établis dans les Familles empêchent qu'elles ne tombent dans la décadence, qui sans cela seroit inévitable, vu la dépense qu'elles font pour vivre avec une magnificence & splendeur qu'il ne seroit pas possible de soutenir dans tout autre Pays. Elles ont des Terres considérables, des Emplois Politiques & Militaires; & ceux des Nobles qui n'ont ni revenus de Majorats, ni Terres libres, se soutiennent par des avantages non moins réels que leur procure le Négoce, auquel ils s'adonnent sans déroger, quoiqu'ils soient des premières maisons de la Ville. Car à Lima le Commerce n'est point incompatible avec la Noblesse. J'entens le Commerce en gros, & non pas celui qui consiste uniquement à acheter & à revendre en détail dans une boutique. De cette manière les familles se soutiennent, sans éprouver ces ruines si fréquentes en Espagne dans les familles qui ne jouissent pas de Majorats très-considérables. Non seulement on n'a pas honte de commercer à Lima, mais même les plus grandes richesses ne s'y acquièrent que par cette voye. Il est vrai qu'il s'y trouve assez de gens qui faute de fonds en argent comptant, ou par paresse, ne prennent pas ce parti. Cette ressource qui se trouve-là, & qui s'y est établie sans peine, & sans fin déterminée, puisque les Espagnols n'avoient au commencement qu'un désir vague de se rendre riches, est le moyen qui soutient la splendeur où ces Maisons se maintiennent. La Déclaration Royale donnée dès le commencement de la Conquête, étoit fort propre à les guérir de la répugnance qu'ils pouvoient avoir pour le Commerce. Il y est porté expressément qu'on pouvoit sans déroger & sans craindre d'être exclu des Ordres Militaires, être *Cargador*, ou Commerçant aux Indes: résolution si heureuse que l'Espagne en ressentiroit bientôt de plus grands avantages, si elle étoit commune à tous ses Royaumes.

A Lima comme à Quito parmi les Familles distinguées il y en a qui y sont établies depuis longtems, & d'autres qui ne le sont que depuis peu: ce qui vient de ce que cette Ville étant le centre de tout le Commerce du Pérou, il y aborde beaucoup plus d'Européens qu'en aucune autre, les uns pour commercer, les autres pour y exercer les emplois dont on les a gratifiés.





A. Limanerinn, in ihrer Kleidung, wenn sie ausgeht. B. In ihrer Haus Kleidung.  
C. Ein Spanier, in Peruanischer Tracht. D. Eine Mulattinn.  
E. Ein Negro bedienter.



tifiés en *Espagne*. Parmi les uns & les autres il y a des gens de beaucoup de mérite, & fort distingués. Plusieurs à-la-vérité s'en retournent chez eux après avoir fini leurs affaires, ou le tems de leurs emplois, mais la plupart y restent, charmés de la fertilité & de la bonté du Climat; ils épousent des Demoiselles qui aux dons de la fortune joignent encore ceux de l'esprit; & c'est ainsi qu'il s'établit tous les jours de nouvelles familles.

Les Nègres, Mulâtres & leurs enfans font le plus grand nombre des habitans, & sont ceux qui exercent les Arts Mécaniques, à quoi les *Européens* s'adonnent aussi, sans se foucier, comme à *Quito*, si la même profession est exercée par des Mulâtres; car chacun cherchant à gagner, & les moyens de parvenir à ce but étant différens à *Lima*, on ne songe guere aux obstacles.

La troisième & dernière espèce d'habitans sont les *Indiens* & les *Métis*, dont le nombre est fort petit à proportion de la grandeur de la Ville, & de la quantité de Mulâtres. Leur occupation ordinaire est d'ensemencer les terres; de faire des ouvrages de potterie, & d'aller vendre les denrées au Marché; car dans les maisons tout le service se fait par des Nègres, ou par des Mulâtres, libres ou esclaves, mais plus de ces derniers que des premiers.

Les vêtemens que les hommes portent à *Lima* ne sont pas fort différens de ceux qui sont en usage en *Espagne*, & la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étofes sont communes, & qui peut les acheter peut les porter, de sorte qu'il n'est pas étonnant de voir un Mulâtre qui exerce un métier, vêtu d'une étofe riche, pendant qu'une personne de la première distinction n'en trouve pas de plus belle pour se distinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe, & l'on peut dire sans exagération, que les étofes qui se fabriquent dans les Pays où l'industrie invente tous les jours quelque chose de nouveau, ne brillent nulle autre part autant qu'à *Lima*, l'usage en étant tout-à-fait ordinaire & général. C'est ce qui fait que celles que les Gallions & les Vaisseaux de Régître apportent, sont bientôt débitées; & quoique ce qu'elles content-là soit incomparablement au-dessus du prix qu'elles ont en *Europe*, on ne les achète ni plus ni moins; on se pique même d'avoir les plus belles, & on les porte avec plaisir & ostentation, sans même en avoir le soin que semble exiger leur cherté. Mais à cet égard les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes, & leur luxe va si loin qu'il mérite bien un article à part.

C'est une chose étonnante que l'attention & le goût que ces femmes apportent dans le choix des dentelles, dont elles chargent leur ajustement ; c'est une émulation générale non seulement parmi les Femmes de qualité, mais parmi toutes les autres excepté les Nègresses, qui sont celles du plus bas étage. Les dentelles sont cousues à la toile si près à près, qu'on ne voit qu'une petite partie de celle-ci, & même dans quelques pièces de leur habillement elle en est si couverte, que le peu qu'on voit, paroît être plutôt pour l'ornement que pour l'usage. Au reste il faut que ces dentelles soient des plus fines de *Brabant*, les autres sont regardées comme trop communes.

Leur habillement est bien différent de celui des femmes d'*Europe*, & il n'y a que l'usage du Pays qui le puisse rendre supportable. Au commencement il ne laisse pas de choquer les *Espagnols*, qui le trouvent peu décent. Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile nommée *Fustan*, & que nous appellons en *Espagne* Jupe blanche ou de dessous. Ensuite une jupe ouverte, & un pourpoint blanc en Été, & d'étoffe en Hiver. Quelques-unes, mais en petit nombre, ajoutent à cela une espèce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'est point ferrée. La différence de cet ajustement à celui des femmes de *Quito*, quoique composé des mêmes pièces, consiste en ce que celui des femmes de *Lima* est beaucoup plus court, de manière que le jupon attaché au-dessous du ventre ne descend que jusqu'au milieu des mollets, & de-là jusqu'à un peu au-dessus de la cheville pend la dentelle fine qui est autour de la *Fustan*. Au travers de cette dentelle on voit pendre les bouts des jarretières bordés d'or ou d'argent, & quelquefois ornés de perles. Mais cela n'est pas commun : le jupon qui est ou de velours, ou d'étoffe riche, n'est pas moins chargé d'ornemens que ceux dont nous avons parlé dans la 1. Partie ; mais elles cherchent toujours les plus rares, & le garnissent encore de franges, de dentelles, ou de rubans. Les manches de la chemise, qui ont une aune & demi de long, & deux de large, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & attachées diversement ensemble. Par dessus la chemise elles mettent le pourpoint, dont les manches, qui sont fort grandes, forment une figure circulaire ; ces manches sont de dentelles, avec des bandes de batiste ou de linon très-fin entre deux. Les manches de la chemise quand elles ne sont pas des plus belles, sont faites de même ; la chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corsét. Ensuite elles retrouvent les manches rondes du pourpoint sur les épaules.

épaules, & font de-même de celles de la chemise, qui restent sur celles-là, & les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manche forment comme quatre ailes qui descendent jusqu'à la ceinture. Celles qui portent la man-  
te, s'en ceignent le corps, sans cesser pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En Été elles s'affublent d'un voile, ou *Pagne*, assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint; il est fait de batiste ou de linon très-fin, garni de dentelles, les unes en l'air, comme elles disent, c'est-à-dire attachées par un côté seulement, & les autres rangées alternativement avec les bandes de toile, comme il a été dit des manches. En Hiver dans leurs maisons elles s'enveloppent d'un *Rebos*, qui n'est autre chose qu'un morceau de *Bayète*, ou de *Flanelle*, sans façon; mais quand elles sortent dans tous leurs atours, ce *Rebos* est orné & garni comme le jupon: quelques-unes le garnissent de franges tout autour, quelques autres de passe-mens de velours noir d'un tiers de large, où peu s'en faut. Au-dessus du jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas le bord de celui-ci. On peut juger de tout cela combien doit coûter un habillement où l'on employe plus de matière pour les garnitures que pour le fond; & après cela il ne paroîtra pas étrange que la chemise d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choses dont ces Femmes se piquent le plus, c'est d'avoir le pied petit; car dans ce Pays-là la petitesse du pied est une grande beauté, & c'est un reproche qu'on y fait aux *Espagnoles*, qui en comparaison de ces femmes-là ont le pied grand: & comme elles ont accoutumé, dès leur enfance, de porter des souliers extrêmement étroits, il n'est pas rare d'y voir des femmes avec des pieds qui ont à peine 5 $\frac{1}{2}$  à 6 pouces de long, mesure de *Paris*. La façon des souliers est toute plate. Il n'y a presque pas de semelle, ou plutôt il n'y en a point du tout: une pièce de *maroquin* sert d'empeigne & de semelle en même tems. Ils ont la pointe aussi large & aussi ronde que le talon, de sorte qu'ils ont la figure d'un 8 allongé. Cette forme de soulier n'est pas commode, mais le pied reste plus régulier. Elles les ferment avec des boucles de diamans, ou d'autres pierres, selon les facultés de chacune, plutôt pour l'ornement que pour l'usage; car ces souliers sont faits de façon qu'ils n'ont pas besoin de boucles pour rester fermes au pied, étant tout-à-fait plats, & les boucles n'empêchant point qu'on ne puisse les ôter aisément. Ce n'est pas leur coutume de les orner de perles, & il est difficile d'en deviner la raison, vu qu'elles en mettent tous leurs ajustemens, & qu'elles regardent les  
per-



perles comme chose fort ordinaire. Les Cordonniers qui connoissent le foible que ces femmes ont de faire briller leurs pieds, ont coutume d'y faire des arriere-points, & de les piquer de maniere qu'ils ne durent pas longtemps. Ils les vendent ordinairement un écu & demi la paire: ceux qui sont brodés d'or ou d'argent coutent huit à dix écus; mais ceux de cette sorte sont peu en usage, parce qu'ils sont peu propres à faire briller la petitesse du pied, vu que ces ornemens le font paroître gros.

Elles portent ordinairement aux jambes des bas de soye blancs & fort déliés, pour que la jambe paroisse d'autant mieux faite: quelquefois ces bas sont de couleur avec des coins brodés, mais la couleur blanche est le plus à la mode, comme étant moins propre à cacher les défauts de la jambe, qui est presque toute découverte, & expose ces défauts à la vue. Prévenues de cette idée elles n'ont garde de charger leurs jambes d'ornemens qui les empêcheroient de paroître telles qu'elles sont naturellement. Ces sortes de choses sont souvent le sujet de leurs conversations, & ce n'est pas un petit amusement que de les entendre critiquer les défauts qu'elles remarquent les unes aux autres.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'habillement des Dames, & de leur chaussure. Il y auroit de la négligence à ne rien dire des autres atours qu'elles employent quand elles sortent du logis pour faire des visites, pour se promener, ou pour quelque autre fonction publique. Nous commencerons ce tableau par leur coiffure, qui étant toute naturelle leur sied extrêmement; & de tous les présens que leur a fait la Nature, leur chevelure n'est certainement pas le moindre. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & si longs qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles les relèvent & les attachent à la partie postérieure de la tête en six tresses, qui en occupent toute la largeur, & dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, qu'elles appellent *Polizon*. Elles donnent le même nom à deux boutons de diamant gros comme de petites noisettes, qui sont aux deux extrémités de l'aiguille. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête, retombe sur les épaules, formant la figure d'un cercle applati. Elle n'y mettent ni rubans, ni aucun autre ornement, pour en laisser paroître d'autant plus la beauté. Au devant & au derrière de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des cheveux de devant elles font de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles, & sur chaque tempe elles mettent un petit emplâtre de velours noir, de la

même maniere que nous l'avons déjà dit ailleurs, & qui ne leur sied pas mal.

Les Pendans d'oreille sont des brillans, accompagnés de glands ou houppes de soie noire, qu'elles nomment aussi *Polizons*, de la même maniere qu'il a été dit ailleurs, lesquels glands elles ornent de perles. Cet ornement est même si commun parmi elles, qu'outre les Carcans de perles qu'elles portent autour du cou, elles y pendent encore des Rosaïres, dont les grains sont de perles fines ainsi que les dizaines, qui sont de la grosseur d'une noisette. Celles qui composent la croix du Rosaire sont même un peu plus grosses.

Outre les bagues, anneaux de diamans & bracelets de perles les plus grosses & de la meilleure qualité qu'on puisse trouver, il y a plusieurs Dames qui portent des diamans enchassés dans de l'or, ou, pour plus grande singularité, dans du tombac, de la largeur d'un pouce & demi ou davantage, où le metal n'est-là que pour soutenir les pierreries. Enfin elles portent au dessous de l'estomac un affiquet rond & fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps : il est garni & enrichi de diamans en grand nombre. Si l'on se représente une de ces femmes toute vêtue de dentelles au lieu de linge, & des plus riches étoffes, toute brillante de Perles & de Diamans, on n'aura pas de peine à croire que lorsqu'elle est dans ses plus beaux atours, elle ait sur son corps pour la valeur de 30 à 40 mille écus, plus ou moins selon ses facultés; magnificence d'autant plus surprenante, qu'elle régné même chez les femmes des particuliers.

Mais ce qu'on aura plus de peine à comprendre, c'est la générosité & la façon libre dont ces personnes usent de ces riches joyaux : le peu de soin qu'elles en ont, est cause qu'ils ne durent pas autant qu'ils devroient, & qu'il y a toujours quelque réparation à faire, surtout aux Perles qui étant plus fragiles, sont plus sujettes à se gâter.

Elles ont deux façons de se mettre à l'ordinaire pour sortir. L'une consiste en un voile de tafetas noir & une longue jupe, l'autre en une cape & une jupe ronde. La première est pour aller à l'Eglise, l'autre pour la promenade & les parties de plaisir. Ces deux habillemens sont brodés d'or, d'argent ou de soie sur un fond de toile, qui ne répond guere à ces ornemens.

C'est surtout le Jeudi Saint qu'elles se mettent de la première façon. Elles vont ce jour-là visiter les Eglises, & se font accompagner de trois ou

quatre femmes Esclaves, Nègresses ou *Mulâtres*, vêtues de livrées comme les laquais, & en tout cela il y a beaucoup d'ostentation.

A l'égard de leur figure, toutes les femmes de *Lima* en général sont d'une taille moyenne, fort jolies, & fort agréables; elles ont la peau d'une grande blancheur, sans aucun fard. Communément la Nature leur donne en partage de beaux cheveux, comme nous l'avons déjà dit; de la vivacité, des yeux charmans, & un tein admirable. A ces avantages corporels se joignent ceux de l'esprit. Elles ont de la pénétration, pensent avec justesse, s'expriment avec élégance, leur conversation est douce & amusante, en un mot elles sont très-aimables. De-là vient aussi que tant d'*Européens* forment des attachemens, & se fixent dans cette Ville par les nœuds du mariage.

On pourroit leur reprocher, qu'un peu trop prévenues de leur mérite, elles ont un certain orgueil qui ne leur permet pas de se soumettre à la volonté d'autrui, ni même à celle de leurs maris. Mais comme elles sont insinuantes & habiles, elles savent s'emparer de l'esprit de leurs Maîtres, & parviennent à les gouverner. Un ou deux exemples contraires ne détruisent pas cette observation, on fait bien que les talens ne sont pas égaux. Ce seroit aussi envain qu'on pourroit tirer de ce que je viens de dire des conséquences injurieuses au beau-sexe de ce Pays-là; car si on les accuse d'être plus dépensières que les autres femmes, je répondrai que cela vient du prix exorbitant où les choses sont dans ce Pays-là; & à l'égard de l'indépendance qu'elles affectent: la raison en est fort simple, c'est que c'est un usage établi dans le Pays; ajoutez que ces Femmes y étant nées, & non leurs maris pour l'ordinaire, il est naturel que ceux-ci soient un peu regardés comme étrangers, que leur autorité en souffre, & que les abus subsistent. Les maris s'y conforment, parce qu'ils les trouvent établis; & d'ailleurs ils en sont bien dédommagés pour les attentions & les complaisances de leurs femmes, qui à cet égard n'ont pas leurs pareilles dans le Monde.

Elles aiment beaucoup les senteurs, & portent toujours de l'ambre sur elles. Elles en mettent derrière les oreilles, dans leurs robes & leurs autres affluets. Elles en mettent même dans les bouquets, comme si les fleurs n'étoient pas assez odoriférantes. Elles mettent dans leurs cheveux les fleurs les plus belles, & celles aussi qui sont plus recherchées pour leur odeur que pour leur beauté. Elles en garnissent leurs manches; de-

forte



forte qu'à une assez grande distance l'odorat est saisi du parfum qu'elles répandent. Une des fleurs qu'elles aiment le plus, c'est celle qu'elles nomment *Chirimoya*, qui, comme on l'a déjà dit ailleurs, a une odeur très-agréable, sans plaire fort à la vue. La grand'Place est journellement comme un jardin par l'abondance des fleurs qui y sont étalées, & qui recréent la vue ainsi que l'odorat. Les Dames y vont dans leurs calèches acheter les fleurs qui leur plaisent le plus, sans avoir égard au prix. Il y a toujours un grand concours de monde sur cette Place, & l'on a le plaisir d'y voir les personnes les plus distinguées, quand des affaires domestiques ne les empêchent pas de s'y rendre.

Chaque femme dans sa sphere tâche d'imiter les Dames dans leurs ajustemens. Il n'y en a aucune qui aille à pied, pas même les Nègresses, en cela bien différentes des femmes de *Quito*. Ici elles veulent toutes imiter les Femmes de qualité dans la chaussure; comme elles, elles pressent leurs pieds & les mettent à la gêne dans de petits souliers qui en cachent la grandeur naturelle, & elles ne souffrent pas peu avant d'être arrivées à ce point de perfection. L'envie de primer par la parure est générale, qu'elles vont toujours enmitouffées de dentelles, dont elles étalent les feuillages qu'elles en font sur leurs corps. Elles se piquent d'une très-grande propreté, & prennent grand soin que tout soit de la dernière netteté dans leurs maisons.

Elles sont naturellement gayer, badines & railleuses; leur bonne humeur est néanmoins toujours accompagnée de décence, & leurs railleries d'agrément. La musique est une de leurs plus grandes passions, jusquelà que parmi les gens du commun on n'entend que chansons ingénieuses & agréables; ils font des concerts ensemble où les meilleures voix se font entendre, & quelques-unes même avec tant de succès qu'elles se font admirer. Les bals sont fort fréquens; on y voit danser avec une légèreté qui étonne, & à cet égard on peut dire que l'humeur du Beau-sexe de *Lima* ne le porte point à la mélancolie, mais panche plutôt à tout ce qui s'appelle passe-tems & divertissement.

Outre la vivacité, & la pénétration naturelle des habitans de cette Ville, tant hommes que femmes, ils ont beaucoup d'acquis, s'instruisant dans la conversation avec des personnes éclairées qui passent d'*Espagne* à *Lima*. La coutume qu'ils ont de former entre eux de petites assemblées, est aussi fort propre à éguiser leurs esprits, par l'émulation qu'on a de ne pas vouloir paroître moins spirituels que les autres: ces assemblées sont d'assez bonnes écoles, quoiqu'elles ne soient pas instituées par l'autorité publique.

Le caractère de ces habitans quoiqu'un peu fier, est néanmoins docile; ils n'aiment pas à être commandés avec hauteur, mais pour peu qu'on ménage leur amour-propre à cet égard, on les trouve toujours disposés à l'obéissance; car ils aiment fort les manières douces, & les bons exemples font grande impression sur leurs esprits. Du reste ils sont courageux, & ont un certain point-d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni d'être querelleurs; desorte qu'ils vivent tranquillement entre eux, & qu'ils sont fort sociables. Les Mulâtres étant moins bien élevés, & moins éclairés, sont plus sujets aux défauts contraires. Ils sont rudes, altiers, inquiets, ont souvent des démêlés les uns avec les autres; cependant on n'en voit pas résulter des défâtres, & les malheurs que ces vices causent d'ordinaire n'y sont pas fréquens à proportion de la grandeur de la Ville, & du grand nombre de peuple qu'elle contient.

Les mœurs de la Noblesse sont parfaitement convenables au rang qu'elle tient. La politesse brille dans toutes ses actions. Sa prévenance envers les Etrangers est sans bornes. Elle leur fait accueil sans fierté & sans bassesse, & tous les Européens qui négocient avec elle ne peuvent que se louer de ses manières.

## CHAPITRE VI.

*De la température dont jouit la Ville de Lima ainsi que tout le Pays des Vallées.  
Division des Saisons de l'Année.*

IL seroit difficile de déterminer la température de la Cité de Lima & ses changemens, si l'on devoit en juger par ce qui s'expérimente dans une égale latitude à la partie Nord de l'Equinoxial; car en ce cas on concluroit que Lima est une autre Carthagène, vu que les hauteurs de ces deux Villes, l'une à l'hémisphère Boréal, l'autre à l'hémisphère Austral, ne diffèrent que fort peu entre elles. Mais on se tromperoit, car autant que le climat de Carthagène est chaud & fâcheux, autant celui de Lima est agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui soit incommode.

Le Printems commence à Lima, peu de tems avant la fin de l'année, à peu près à la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre: ce qui pourtant ne doit s'entendre que de l'air; car alors les vapeurs dont il a été.

a été chargé pendant tout l'Hiver, venant à se dissiper, le Soleil recommence à paroître & à réjouir la terre par la chaleur de ses rayons, dont la privation l'avoit plongée dans un état de langueur. Ensuite vient l'Été, qui quoique chaud, par la grande impression que le Soleil fait sur la terre, n'est pourtant point ennuyeux à l'excès; parce que la chaleur est tempérée par les vents de Sud, qui soufflent, quoiqu'avec moins de force, en cette saison. L'Hiver commence au mois de *Juin*, ou au commencement de *Juillet*, & dure jusqu'en *Novembre* ou *Décembre*, avec un peu d'automne entre deux. C'est à la fin de l'Été que les vents de Sud commencent à souffler avec plus de force, & à répandre le froid; non pas un froid pareil à celui qu'il fait dans les lieux où l'on voit la neige & la glace, mais assez fort pour obliger les gens à quitter leurs habits légers, & à se vêtir de drap, ou de quelque étoffe semblable.

Il y a deux causes qui produisent le froid qu'on éprouve dans ce Pays. La Nature, toujours sage en assigne deux autres, qui produisent le même effet à *Quito*. Le froid est produit à *Lima*, premièrement par les vents qui venant des froids climats du Pole Austral, conservent l'impression qu'ils reçoivent des glaces & des neiges, de manière qu'ils la rendent sensible; mais peut-être ne la conserveroient-ils pas pendant un si grand voyage que celui qu'ils font depuis la Zone glaciale de leur hémisphère, jusqu'à la Zone torride, si la Nature n'y avoit remédié (& c'est ici la seconde cause); car pendant que l'Hiver dure, la terre se couvre d'un brouillard épais, qui est comme un voile qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer jusqu'à la terre, de sorte que les vents soufflant sous ce voile conservent le froid qu'ils ont contracté en passant par ces Pays qui sont naturellement froids. Ce brouillard ne comprend pas seulement tout le terroir de *Lima*, mais il s'étend encore vers le Nord dans toutes ses Vallées, & ne se borne pas à la terre, puisqu'il couvre aussi l'atmosphère maritime, comme nous le dirons en son lieu.

Le brouillard se maintient sur la terre régulièrement toute la matinée, & à dix ou onze heures avant midi au plutôt, ou au plus tard à midi, il commence à s'élever, sans se dissiper entièrement; cependant il n'offusque plus la vue, & cache seulement le Soleil durant le jour, & les Etoiles pendant la nuit; car le Ciel est sans cesse couvert, soit que les vapeurs s'élèvent dans l'air, soit qu'elles s'étendent sur la terre. Quelquefois néanmoins elles se dissipent un peu, & laissent appercevoir l'image du Soleil, sans laisser sentir la chaleur de ses rayons.



C'est une observation assez singulière pour ne devoir pas être passée sous silence, qu'à deux ou trois lieues de Lima, depuis midi jusqu'au soir, les vapeurs se dissipent beaucoup plus que dans cette Ville; peut-être qu'elles laissent voir le Soleil à plein & sentir ses rayons, qui modèrent le froid dans ces lieux-là. Au Callao, par exemple, qui n'est qu'à deux lieues de demi de Lima, les Hivers sont beaucoup moins désagréables, & le Châ y est moins ennuagé dans cette saison-là. Les jours de Lima, comme nous l'avons déjà remarqué, sont en Hiver tristes & ennuyeux, tant à cause de l'obscurité continuelle qu'il y fait, que parce qu'il arrive souvent que les vapeurs se maintiennent tout le jour dans la même densité, sans se séparer, ou s'élever au dessus de la terre.

Ce n'est que dans cette saison que ces vapeurs se réunissant en un trou, ne font nuire, ou une espèce de rosée, la terre est humectée également par-tout. Ils appellent cette rosée *Garua*. Au moyen de cette humidité on voit se couvrir de verdure les collines & les côtes qui avoient paru arides tout le reste de l'année, on les voit, dis-je, sembler des divers fleurs que chaque plante produit, & qui recréent la vue des habitants. Ceux-ci, dès que le sort de l'Hiver est passé, vont à la campagne se divertir, & jouir du plaisir que leur offrent ces objets agréables. Jamais ces *Garua*, ou rosées, ne sont assez fortes pour rendre les chemins impraticables; à peine peuvent-elles pénétrer l'étoffe la plus légère qui leur survient; elles exposent un assez long espace de temps, & cependant elles suffisent pour pénétrer la terre, & pour fertiliser le plus aride & le plus stérile de la superficie, parce que le Soleil ne peut la dessécher. Par la même raison elles remplissent de boue les rues de Lima, en descendant cette fiente qui cause tant d'incommodité en Été.

Les vents qui règnent en Hiver ne sont pas précisément ceux de Sud, quoiqu'ils leur donnent ordinairement ce nom; mais ils se tournent un peu vers le Sud-Est, & soufflent continuellement entre Sud-Est & Sud. C'est du moins ainsi que nous le remarquâmes pendant le cours de deux Hivers que nous passâmes l'un à Lima, l'autre au Callao; le premier en 1741, & le second l'année suivante 1742. Ce dernier fut des plus rigoureux que l'on ait jamais senti, & en général dans toute cette partie de l'Amérique jusqu'au Cap Hornes. Dans le Châ, à Valdivia, à Callao, le froid y fut proportionné à leur hauteur du Pôle, & à Lima il eut des compagnons & des similitudes qui emportèrent beaucoup de monde, & qui parurent contagieuses; & quoiqu'elles y soient assez communes dans cette Saison, elles ne furent jamais si dangereuses.

Une singularité aussi grande que celle qu'on remarque dans les Vallées du Pérou où il ne pleut jamais, ou, pour parler plus proprement, où les nuages ne se résolvent point en eaux formelles, a donné occasion à plusieurs Philosophes d'en rechercher la cause, & leur a fait imaginer diverses solutions pour expliquer les moyens que la Nature emploie pour opérer un effet si peu commun. Les uns ont cru les trouver dans les vents de Sud, qui soufflant constamment & sans discontinuation, tiennent dans une agitation continuelle vers le même côté les vapeurs qui s'élèvent soit de la terre, soit de la mer. Et comme elles ne s'arrêtent en aucun lieu de l'une ni de l'autre, faute d'autre vent qui les repousse, ils concluent que le tems ne leur fournit point d'occasion de se condenser, & de s'unir les unes aux autres, ni par conséquent de former des gouttes d'eau par l'union d'une quantité suffisante de leurs particules; de sorte que ces mêmes vapeurs converties en pluie puissent se précipiter sur la terre par leur propre poids. D'autres ont prétendu que le froid naturel que les vents de Sud portent avec soi, tenant dans un certain & égal degré cette atmosphère pendant toute l'année, à mesure qu'ils grossissent les particules de l'air par les particules salines dont ils les pénètrent, & dont ils se chargent en passant par l'atmosphère maritime, ainsi que par les particules nitreuses des Minéraux dont ce Pays abonde, ces vents n'ont pas un mouvement assez fort pour unir les vapeurs de la terre, de sorte qu'elles puissent former des gouttes d'eau dont le poids surpasse celui des particules de l'air: à quoi il faut ajoûter que les rayons du Soleil n'ayant pas l'activité nécessaire pour mettre ces vapeurs en mouvement, & pour les unir, vu que le même froid de ces vents diminue leur chaleur, elles ne sauroient se résoudre en pluie parfaite; puisque tant que le poids de la nue n'excede pas celui de l'air qui la soutient, il est impossible que celle-là se précipite, ni par conséquent se forme en pluie.

Je ne m'efforcerai pas à réfuter ces solutions, ni plusieurs autres qu'on a données sur le sujet que je vais traiter, n'étant pas moi-même bien sûr d'en avoir trouvé la vraie cause; je me contenterai de dire mon sentiment sur une matière si difficile, laissant aux Philosophes le champ libre pour exercer leurs conjectures. On me permettra d'abord de poser quelques principes préalables, qui pourront servir de fondement à ceux qui se dévoueront à cette recherche, & de guide à ceux qui voudront juger de la solidité des différentes solutions qui ont été proposées sur ce sujet.

Premièrement il faut supposer que dans tous les Pays des Vallées il ne régné d'autres vents en toute l'année, que ceux qui viennent du Pole Ar-

ctural,

stral, c'est-à-dire, du Sud au Sud-Est, tant sur la terre que jusqu'à une certaine distance des côtes sur la mer. Il me paroît évident que ces vents sont entre Sud & Sud-Est; & à l'égard de ce que disent quelques Ecrivains, qui prétendent qu'ils viennent entre le Sud & le Sud-Ouest, il me semble qu'ils se trompent. On doit encore supposer, malgré ce qui a été dit, qu'il est des occasions où ces vents se calment totalement, & qu'alors on sent du côté du Nord une certaine moiteur dans l'air, quoique très-foible, dont se forme le brouillard. Secondement, les vents de Sud soufflent avec plus de violence & de force en Hiver qu'en Été, ce qui doit s'entendre à l'égard de la terre. Troisièmement, quoiqu'on ne voye point de pluie formelle dans les Vallées, on y éprouve de petites bruïnes qu'ils nomment *Garuas*, & cela est presque continuel en Hiver, & n'arrive jamais en Été. Quatrièmement, toutes les fois qu'il fait des *Garuas*, les nuages, brouillards, ou vapeurs qui s'élèvent de la terre y restent comme colés & attachés, & le même brouillard qui se résout en *Garuas*, commence par la moiteur, ou air humide, & peu à peu l'humidité devient plus sensible, jusqu'à ce que le brouillard étant arrivé à sa plus grande condensation, on distingue les gouttelettes qui s'en séparent. Cela est si naturel qu'on le remarque dans tous les Pays froids, & par-là même il ne faut pas s'étonner qu'il arrive dans le Pays dont il s'agit ici.

J'appelle *nuage*, *brouillard*, ou *vapeurs*, ce qui produit la *Garua*, ou petite bruïne; car, quoiqu'il puisse y avoir entre ces trois espèces des différences accidentelles, je ne crois pas devoir m'y arrêter. En effet ce qui dans son principe se nomme vapeur, devient brouillard en se condensant; & le nuage n'est qu'un brouillard plus élevé & plus dense que la vapeur & que le brouillard proprement dit. Dans le fond il faut les regarder tous trois comme une même chose, ne différant entre eux que du plus ou du moins de densité; & il importe peu à notre sujet lequel de ces trois noms on lui donne.

Cinquièmement, en Été l'action des rayons du Soleil sur la terre dans toutes ces Vallées, fait sentir une très-grande chaleur; d'autant plus que ces rayons agissent sur le sable, où la reverbération étant très-forte, & le vent fort foible, la chaleur augmente de beaucoup. D'où il paroît que les motifs exposés dans la seconde opinion rapportée ci-dessus, ne peuvent avoir lieu, du-moins quant à ce tems-là. En effet si la force & l'agitation des vents de Sud est ce qui empêche les vapeurs de s'élever jusqu'à la hauteur nécessaire pour former la pluie, il suit que cette raison cessant



sant pendant la plus grande partie de l'Eté, il doit pleuvoir dans cette saison : mais c'est tout le contraire, puisque la *Garua* n'est pas même alors régulière. Sixièmement, dans les Vallées il y a eu des occasions où la nature du climat sortant de son train ordinaire, on a eu des pluies formelles, comme il a été rapporté dans le Chapitre I. de cette seconde Partie, en parlant du Bourg de *Chocopé*, de *Truxillo*, de *Tumbex* & autres lieux : avec cette particularité que non seulement les vents n'avoient point varié, mais que s'étant maintenus au Sud, ils avoient été beaucoup plus forts quand les pluies survinrent, qu'ils ne le sont d'ordinaire en Eté & en Hiver.

Les six principes que je viens de poser, sont si propres à ce Climat, qu'on peut les appliquer à tous les lieux dont il est fait mention dans ce Chapitre. Nous passerons maintenant aux raisons pourquoi il n'y pleut pas avec la même force qu'en *Europe*, ou, pour mieux dire, avec la force ordinaire sous la Zone torride : nous tâcherons de donner une solution, qui s'accorde de tout point avec l'expérience.

Il nous paroît tout simple de supposer pour principe constant, que le vent souffle avec plus de force dans certains espaces ou régions de l'atmosphère que dans d'autres. On le prouve par l'expérience qui se fait tous les jours sur les Montagnes élevées, au sommet desquelles le vent souffle avec violence, pendant qu'au bas on s'apperoît à peine du moindre mouvement : c'est ce que nous expérimentâmes sur toutes les Montagnes de la *Cordillere*, la grande force des vents ayant été une des incommodités que nous y souffrîmes. Cette expérience se peut faire par-tout. On n'a qu'à monter au haut d'une tour, on y sentira bientôt la différence en question ; & quoique plusieurs prétendent prouver que cela vient des inégalités de la Terre, comme montagnes, collines & autres obstacles, qui empêchent les vents de souffler avec la même force dans la plaine & autres lieux bas, que sur les lieux élevés, comme ce que nous avons dit de la Terre arrive aussi sur Mer, ainsi que l'expérience le démontre & qu'on le voit tous les jours sur les vaisseaux, il paroît décidé que ce n'est pas immédiatement sur la surface de la Terre que le vent a sa plus grande force. Ce point accordé, nous pourrions poser, ce me semble, avec quelque certitude, que les vents de Sud portent leur plus grande force par un intervalle de l'atmosphère un peu séparé de la Terre, mais non pas au point de surpasser celui où se forme la pluie, ou dans lequel les particules d'eau que les vapeurs enlèvent, se réunissant ensemble, composent des

gouttes de quelque poids. Ainsi dans ce Pays on voit que les nuages ou vapeurs qui s'élèvent au-dessus de cet espace, c'est-à-dire, celles qui s'élèvent le plus, sont mues beaucoup plus lentement, que celles qui ont les vents au dessous d'elles. Souvent en d'autres Climats hors des Vallées, ces nuages se meuvent dans un sens contraire à celui que suivent les gros nuages, qui sont au dessous. Il me paroît donc que sans courir risque de supposer une chose irrégulière, on peut tomber d'accord, que l'espace de l'atmosphère où ordinairement les vents soufflent avec le plus de force, est le même où se forme la grosse pluie, ou celle à qui d'ordinaire on donne ce nom.

Maintenant pour expliquer ce phénomène de la Nature, je dis qu'en Été l'atmosphère étant plus raréfiée, le Soleil par l'influence de ses rayons attire les vapeurs de la Terre & les raréfie dans le même degré qu'est l'atmosphère; parce que dardant ses rayons plus perpendiculairement il a plus de force pour faire lever les vapeurs, qui venant à toucher la partie inférieure à la région de l'atmosphère par où les vents soufflent avec le plus de force, sont emportées par ces mêmes vents, qui ne leur donnent pas le tems de s'élèver dans cette même région, & par-là de s'unir & se joindre ensemble au moyen de l'atmosphère, pour former des gouttes: or cette circonstance manquant, il ne peut y avoir de pluie. D'ailleurs, à mesure que les vapeurs s'élèvent de la Terre, elles prennent leur cours par cette partie inférieure de l'atmosphère, sans s'arrêter nulle part; & comme les vents sont continuels & constans dans cette partie australe, il est tout simple que dans leur vitesse ils emportent ces vapeurs raréfiées à proportion de l'action que la chaleur du Soleil leur imprime. La trop grande activité de cet Astre les empêche aussi de s'unir, & de-là vient qu'en Été l'atmosphère est claire & dégagée de vapeurs.

En Hiver les rayons du Soleil ne tombant qu'obliquement sur la Terre l'atmosphère reste condensée; & l'air qui vient des parties australes l'est encore bien davantage, vu qu'il est chargé de cette congélation naturelle que les glaces lui communiquent, & qu'il communique à son tour aux vapeurs à mesure qu'elles sortent de la Terre; de-là vient qu'elles sont plus *denses* qu'en Été, ce qui les empêche de s'élèver avec cette promptitude qu'elles ont dans cette dernière saison.

A cela il faut ajouter deux autres raisons: l'une, que les rayons du Soleil n'ayant pas tant d'activité, à proportion qu'il les dissipe moins, les vapeurs ont en Hiver plus de difficulté à s'élèver: l'autre, que la région de

de l'atmosphère où l'air a le plus de vitesse, s'approchant de la Terre dans cette saison, ne permet pas aux vapeurs de s'élever beaucoup; de sorte qu'elles restent attachées à la Terre, & suivant le même rumb du vent, elles se changent en brouillards humides, tels qu'on les voit alors; & comme dans cette situation elles ont moins d'espace pour se répandre & s'étendre, que quand elles s'élèvent davantage, il est tout simple qu'elles aient la facilité de se joindre & de former la *Garua*, peu de tems après qu'elles ont commencé à se condenser, ou à se changer en brouillard.

Vers le milieu du jour, la *Garua* cesse, & les vapeurs se dissipent, ce qui provient de ce que le Soleil ayant alors plus d'activité, raréfie l'atmosphère, & peut en même tems attirer les vapeurs à une plus grande hauteur: par où non seulement il les rend plus subtiles, mais les retenant dans un espace plus étendu, où elles peuvent se mouvoir, il en sépare ces parties plus foibles, jusqu'à ce qu'il les écarte, les dissipe, & les rend tout-à-fait imperceptibles.

Malgré tout cela, il faut convenir que tant en Été qu'en Hiver, quelques vapeurs doivent vaincre la difficulté de la rapidité du vent dans cet espace où il court avec le plus de vitesse, & surmontant cet obstacle, doivent s'élever à une hauteur supérieure au vent; non pas précisément dans cette partie où elles ont commencé à rencontrer & vaincre la difficulté, mais beaucoup plus en avant, de sorte que nous devons considérer ces vapeurs suivant d'un côté le cours de l'air, & de l'autre s'élevant à proportion de la raréfaction où les rayons du Soleil les ont mises. Dans cette supposition, il est clair que ces vapeurs ne doivent pas être celles qui sont le plus condensées, puisque plus elles le feroient, plus elles auroient de difficulté à s'élever, & plus il leur conviendrait par leur trop grand poids de céder à l'agitation du vent. Par conséquent les vapeurs en question devant être les plus subtiles, dès qu'elles sont parvenues au-dessus de cette région de l'atmosphère, diminuent l'accélération par laquelle elles étoient emportées auparavant; & ainsi plusieurs se joignant ensemble forment ce nuage élevé, qu'on aperçoit après que le brouillard est entièrement dissipé. Ce nuage ne peut se changer en pluie, parce qu'ayant outre-passé la région qui est propre à la formation de la pluie, toutes ses parties sont congelées: or comme elles ne peuvent accroître assez leur poids pour vaincre la résistance de l'air qui les soutient, celles qui pourroient surmonter cette difficulté, n'étant pas en quantité, il ne leur est pas aisé de se joindre à de nouvelles vapeurs pour remédier à la diffi-



pation continuelle où l'activité du Soleil les expose. Aussi peu peuvent-elles se précipiter changées en neige, ou en grêle, qui est ce qui répond à leur état actuel. Joignez à cela, que tenant, quoiqu'avec plus de lenteur, la même route que le vent, celui-ci les empêche de s'unir & de former une nue épaisse, ainsi qu'on le remarque, puisque ces nuages sont si déliés & si transparens qu'on peut les distinguer à travers la figure du Soleil pendant le jour, & les étoiles quand il fait nuit, quoique confusément.

Reste à satisfaire à une difficulté, pour que ce que nous avons exposé jusqu'ici s'accorde entièrement avec l'expérience: c'est que ces nuages élevés ne se font voir qu'en Hiver, & point en Été: mais cela même est ce qui doit naturellement arriver selon mon sentiment; car outre cette raison générale, que le Soleil dissipe ces mêmes nuages par sa trop grande activité, en Hiver les vents courent par un espace plus contigu à la Terre qu'en Été, & à proportion de la contiguité de la partie inférieure de cette région à la Terre, la partie supérieure de la même région se trouve plus basse. En Été au-contraince sa partie supérieure est d'autant plus élevée que l'inférieure l'est davantage. On doit supposer d'ailleurs avec tous les Philosophes, que les vapeurs de la Terre peuvent seulement s'élever jusqu'à cette hauteur où les globules de vapeur présentent moins que les globules d'air: or les vents conservant en Été leur rapidité jusqu'à cette hauteur, il n'est pas possible que les vapeurs évitent la violente agitation avec laquelle ils les emportent, ni conséquemment qu'elles se condensent, puisqu'il les empêche de s'unir, ni qu'elles forment ce nuage visible, si ordinaire en Hiver. Car dans cette saison les vents soufflant avec plus de violence par un espace plus contigu à la Terre à raison de la contiguité de la partie inférieure du même espace, sont plus foibles vers la partie supérieure, c'est-à-dire, au-dessous du terme où les vapeurs peuvent s'élever, desorte qu'elles occupent un espace plus élevé que celui où les vents courent avec le plus de force & de célérité. Tout cela est naturel & conforme à l'expérience, qui montre qu'en Hiver les vents de Sud sont plus forts sur la Terre qu'en Été. Ce qui suit pourra encore servir de preuve.

Nous avons dit qu'au Bourg de *Chocopé* on avoit eu en deux occasions des pluies très-fortes & continues, & qu'encore plus fréquemment la même chose arrive inopinément à *Tumbex* au bout de quelques années: ce qui est extraordinaire, vu que *Tumbex* & *Chocopé* étant dans les Vallées, & par conséquent dans un Climat peu différent de *Lima*, il ne doit pas y pleu-

pleuvoir davantage qu'en cette dernière Ville. Cependant j'entrevois deux causes qui peuvent occasionner cette irrégularité, lesquelles naissent l'une de l'autre. Je vais commencer à exposer la première, dont la seconde n'est qu'une suite.

On doit conclure de tout ce qui a été dit ci-dessus, que dans un Pays, ou Climat, où le même vent règne constamment, il ne peut y avoir de pluie formelle; & pour qu'il y en ait, ou il faut que le vent cesse totalement, ou qu'il y en ait un autre qui souffle du côté opposé, & qui unissant les vapeurs qui se sont élevées à une certaine hauteur avec celles que la Terre exhale actuellement, les condense à mesure qu'elles sont attirées par le Soleil, jusqu'à ce qu'ayant acquis une pesanteur supérieure à celle de l'air qui les soutient, elles puissent tomber changées en gouttes d'eau.

Si l'on fait attention aux circonstances rapportées à l'égard de ce qui s'est passé à *Chocopé*, on remarquera que durant tout le jour l'air étoit serein, & que la pluie ne commençoit que vers les cinq heures du soir, & avec elle la force du vent: d'ailleurs il est bon d'avertir, que quand les vents d'Est régnaient dans les Climats où ils sont réguliers, ils ne soufflent avec force que depuis le coucher du Soleil jusqu'à l'aurore, & cela continue depuis *Décembre* en-gà, qui est le tems d'Été dans les Vallées; & alors les jours sont clairs, & l'air toujours serein. C'est ainsi que la chose étoit à *Chocopé* au tems de cette pluie: car quoique les habitans ne fissent pas précisément mention de la saison, ils donnoient suffisamment à entendre que c'étoit en Été, & que les vents de Sud régnoient alors avec plus de force qu'ils n'en ont ordinairement dans cette saison: ce qui n'auroit pas paru étrange en Hiver, où il vente avec beaucoup d'inégalité, mais le plus souvent avec force. Nous pouvons donc établir avec sûreté, que ces accidens arriverent en Été, & conclure de leurs circonstances que les vents d'Est étant plus forts qu'à l'ordinaire, & s'avancant cette année-là plus que de coutume sur le continent, couroient par cet espace supérieur, où les vents de Sud passent avec le plus de violence & de rapidité; & les premiers faisant effort contre les seconds, les contraignoient à changer de rumb: & comme il n'étoit pas praticable qu'en rebroussant ils prissent celui qu'ils avoient tenu, parce qu'ils en étoient empêchés par la continuité des mêmes vents qui les suivoient, il falloit qu'ils quittassent cette région pour la céder à un plus grand poids, & que descendant de-là au dessous des vents d'Est ils s'approchassent de la Terre. Alors les va-

peurs qui se levoient de son sein pendant tout le cours du jour, après avoir couru avec le vent le plus près de la Terre une certaine distance, s'élevoient jusqu'à la région où l'autre vent régnoit, & refoulées par celui-ci elles avoient le moyen & le tems de se condenser: car dans cette région où se forme la pluie, c'est-à-dire, où une infinité de gouttelettes imperceptibles composent une quantité innombrable de gouttes qui ont plus de corps & de poids, s'avançoient les vapeurs, étant élevées par l'effet de leur dissipation causée par l'activité du Soleil; & cela jusqu'à ce que cet Astre commençant à décliner sensiblement, & son influence à cesser, les vapeurs recommençoient à s'épaissir, & ne pouvant plus se soutenir retomboient par leur propre poids, changées en une pluie d'autant plus grosse, que les vapeurs étoient plus condensées par la force ou la vitesse avec laquelle les vents d'Est les rechafoient. Ces vents s'affoiblissoient pour l'ordinaire dès qu'il commençoit à faire jour, & dès lors la pluie cessoit. Les vents de Sud au-contraire souffloient pendant tout le jour, & n'y ayant dans la partie supérieure de l'atmosphère aucun vent qui leur fit obstacle, ils emportoient avec eux les vapeurs à mesure qu'elles s'élevoient, & par ce moyen l'air restoit serein & paisible.

Voula ce qui est arrivé à *Chocopé*, qui est beaucoup plus éloigné des lieux jusqu'où les vents d'Est soufflent, que *Tumbes*, *Piura*, *Séchara*, & autres Bourgades où cela arrive plus fréquemment, selon qu'ils sont plus près de l'Equinoxial, sans qu'on expérimente néanmoins les vents d'Est ou de Nord dans cet espace de l'atmosphère qui est le plus proche de la Terre. Il est donc vraisemblable, & ce paroît être une chose régulière, qu'il est plus facile aux vents de Nord de souffler dans le tems qu'ils régissent, jusqu'aux lieux les plus proches de l'Equinoxial, qu'à ceux qui en sont plus éloignés, quoique ce ne soit pas si près de la Terre qu'ils s'y fassent sentir, mais en courant par un espace plus élevé. Conséquemment il est naturel qu'il pleuve plus dans ces lieux qu'en d'autres, où il est rare que ces vents parviennent, soit par l'espace de l'atmosphère le plus contigu à la Terre, soit par celui qui en est plus éloigné, & où le vent porte sa plus grande force & sa plus grande rapidité.

Je l'ai d'abord déclaré; je ne suis pas si persuadé que les raisons que je viens d'exposer soient si décisives, qu'il ne puisse y en avoir de plus convaincantes, & de plus conformes à l'expérience; mais comme il est difficile de trouver d'abord des raisons qui conviennent à toutes les circonstances, qui laissent l'esprit satisfait de leur probabilité, & que celles qu'on  
peut



peut chercher ne sont pas toutes également propres à s'accorder avec les particularités auxquelles il faut qu'elles s'accoutument, il me suffit d'avoir dit ce que je pense, & qui me paroît le plus plausible; laissant une entière liberté aux Philosophes d'exercer leurs spéculations pour trouver la véritable cause, & de rejeter mon opinion, que je vais achever d'exposer.

Si, régulièrement parlant, il ne pleut jamais à *Lima*, il n'y fait non plus jamais d'orage, & ses habitans qui n'ont jamais voyagé, ni dans les Montagnes, ni à *Guayaquil*, ni au *Chili*, ni en d'autres lieux, ne savent ce que c'est que tonnerres, & n'ont jamais vu d'éclair, puisqu'il n'en fait jamais à *Lima*: aussi sont-ils fort étonnés & épouvantés quand ils entendent les uns & voyent les autres pour la première fois. Mais c'est une chose admirable, que ce qui est si inconnu à *Lima*, soit si fréquent à trente lieues, ou un peu moins à l'orient de cette Ville (car c'est la distance des Montagnes de ce côté-là). Les pluies & les orages y sont aussi réguliers qu'à *Quito*. Les vents quoique constants à *Lima*, ainsi qu'il a été dit, varient néanmoins un peu, mais presque imperceptiblement, comme nous l'expliquerons tout à l'heure. Ils sont d'ailleurs fort modérés en toute saison, puisqu'ils ne soufflent jamais avec assez de force pour incommoder, pas même en Hiver; & si cette Ville n'étoit pas sujette à d'autres inconvéniens, ses habitans n'auroient rien à désirer pour les commodités de la vie: mais la Nature a balancé ces avantages par des inconvéniens qui en diminuent fort le prix, & qui peuvent bien consoler les autres Peuples qui ne jouissent pas des mêmes prérogatives.

Nous avons déjà observé, que les vents qui se font généralement sentir dans les Vallées viennent des parties australes. Cette expression est générale, & souffre quelque exception, qui sans rien changer au fond de la chose, fait voir qu'il y a des occasions où il règne des vents de Nord, mais si foibles & si imperceptibles, qu'à peine ils ont la force de mouvoir les girouettes & banderolles des Vaisseaux. C'est une foible agitation de l'air, un peu plus que le calme, & qui suffit pour faire remarquer que les vents de Sud ne règnent pas. Cela arrive régulièrement en Hiver, & c'est par cette foible agitation que les brouillards commencent, ce qui paroît conforme en quelque manière à ce qui a été dit auparavant de la raison pourquoi il ne fait pas de pluie proprement dite à *Lima*. Ce souffle de vent, comme l'appellent les Gens de mer, est si particulier que dès qu'il commence, même avant que le brouillard soit condensé, les habitans le sentent; parce qu'il leur cause des maux de tête, ou migraines si fortes,

fortes, qu'ils peuvent facilement deviner quel tems il fera, même avant de sortir de leurs lits, & de voir ce qui se passe dehors.

## C H A P I T R E V I I.

*Fléaux auxquels la Ville de Lima est sujette. Particularités des Tremblemens de terre. Maladies dont les Habitans de cette Ville sont affligés.*

UN des Fléaux de Lima, ce sont les Puces & les Punaïses. Il n'y a pas moyen de se garantir de ces deux engeances, quelque soin que l'on prenne, & quelque préservatif qu'on employe. Ce qui contribue le plus à les faire pulluler, c'est ce crotin dont les rues sont toujours pleines, & la manière dont les toits des maisons sont construits, qui étant tout plats, comme nous l'avons dit, sont toujours couverts de ce crotin pulvérisé que le vent emporte, de sorte qu'on voit continuellement tomber à travers les ais puces & punaïses, dont les maisons ne sont jamais exemptes. A ces deux fléaux se joignent les *Mosquites*, qui néanmoins ne sont pas si incommodes que les deux précédens.

Toutes ces playes ne sont pourtant rien en comparaison des Tremblemens de terre. Ce Pays y est si sujet que ses habitans vivent dans des allarmes continuelles. Les secousses sont subites, & se suivent de près, & les trémoussemens de la terre surprennent & étonnent les plus braves, les frappent de terreur, & leur font craindre avec justice d'être ensévelis dans les ruines de leurs habitations. Ces funestes & lamentables accidens n'ont que trop été réitérés pour le malheur de cette Ville, qui vient enfin d'être entièrement détruite par ce fléau. Les tremblemens n'y sont pas toujours continus; il est des occasions où ils sont réitérés plus fréquemment qu'en d'autres, & où les secousses ne sont pas égales, ou du moins d'une égale durée, y ayant quelquefois de la différence. Cependant il n'y a jamais un intervalle assez considérable pour que l'esprit puisse se tranquilliser; au contraire il est plus inquiet & plus agité au bout de quelques jours, quand la secousse est passée, dans la juste appréhension que celle qui va survenir ne soit plus violente & plus longue. En 1742 j'eus la curiosité, pendant un certain tems, de marquer l'heure des tremblemens de terre qu'on y essuya. Voici le résultat de mes observations.

I. Le 9 de Mai à 9 $\frac{1}{4}$  du matin. II. Le 19 du même mois vers le minuit.

nuir. III. Le 27 à 5 heures 35 minutes du soir. IV. Le 12 de *Juin* à 5½ du matin. V. Le 14 d'*Octobre* à 9 heures du soir. Je ne pris pas davantage la peine de les marquer. Mais je dois avertir que je n'ai noté que les plus considérables, & ceux qui ont duré pour le moins environ une minute. Celui du 27 *Mai* en dura même deux, ayant commencé par une grande secousse, qui fut suivie par différens petits tremoussemens, jusqu'à ce qu'il cessâ entièrement : dans les intervalles de ceux que j'ai marqués, il en arriva d'autres moins considérables qui ne se firent pas tant sentir.

Ces tremblemens, tout inopinés & subits qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir des avant-coureurs qui annoncent leur approche. Un peu auparavant, c'est-à-dire environ une minute avant les secousses, on entend un bruit sourd qui se fait dans les concavités de la terre, & qui ne s'arrête pas du côté où il se forme, mais court de côté & d'autre sous terre ; à quoi il faut ajouter les aboyemens des chiens, qui pressentant les premiers le tremblement, se mettent à japer, ou plutôt à hurler d'une façon extraordinaire. Les bêtes de charge & autres qui vont dans les rues, s'arrêtent tout court, & par un instinct naturel écartent leurs jambes pour se cramponer, & ne pas tomber. Au premier de ces signaux, les pauvres habitans, tout effrayés & la terreur peinte sur le visage, quittent leurs maisons, & se répandent dans les rues pour y chercher la sûreté qu'ils ne trouvent pas dans leurs habitations. Tout cela se fait avec tant de précipitation, que sans faire réflexion en quel état ils sont, ils courent tout comme ils se trouvent. Deforte que si c'est de nuit pendant qu'ils reposent, il leur est ordinaire de sortir tout nus, la terreur & la hâte ne leur permettant pas même de se couvrir d'une robe. Ainsi les rues présentent une scène de figures si étranges & si singulieres, que le spectacle ne feroit pas peu comique pour quiconque pourroit être de sang froid dans une frayeur si générale & au milieu des plus justes tranfes. A cette affluence subite se joignent les criailleries des petits enfans, qui ayant été tirés du plus profond sommeil semblent se plaindre qu'on les ait interrompus, pendant que leurs meres & toutes les femmes en général poussent des cris & des lamentations, invoquant tous les Saints du Paradis, & augmentant par-là la crainte & l'épouvante. D'un autre côté les hommes, guere moins effrayés, ne peuvent non plus garder le silence, & les hurlemens des chiens se mêlant à tout ce fracas, ce n'est plus qu'un cahos, & une confusion qui dure longtems après que le tremblement est fini : la raison en est que, chacun craignant avec raison qu'il ne se réitere, personne



n'a la hardiesse de se retirer chez soi, ayant éprouvé plusieurs fois que les malheurs qui n'étoient point arrivés par les premières secousses avoient été causés par les secondes, celles-ci achevant de renverser ce que les autres avoient ébranlé.

Par le soin que j'ai pris de marquer l'heure précise où se firent les tremblemens de terre rapportés ci-dessus, il paroît qu'ils sont arrivés indifféremment, ou lorsque la marée étoit au milieu de son décroissement, ou lorsqu'elle étoit au milieu de son regorgement, & jamais en son flux parfait, ni en son reflux total; au-contre de ce que quelques-uns ont prétendu que les tremblemens de terre n'arrivoient que durant les six heures de reflux, ou de basse-marée, & non durant les six autres heures de flux ou de haute marée. Cela convient au système qu'ils ont imaginé pour en expliquer les causes; lequel système, à mon avis, ne s'accorde point assez avec les observations pour qu'on soit obligé d'y souscrire.

La nature de ce Pays est si propre aux tremblemens de terre, que de tout tems on y en a senti dont les effets ont été bien déplorables. Et pour que la curiosité du Lecteur n'ait rien à désirer à cet égard, j'ai jugé à propos de parler ici des anciens tremblemens, en attendant que j'aye occasion de faire une plus particulière mention du dernier, qui a achevé de détruire cette grande Ville.

Le premier des plus considérables tremblemens de terre depuis l'établissement des *Espagnols* dans ce Pays-là, arriva quelques années après la fondation de *Lima* en 1582. La Ville ne reçut alors aucun dommage. Tout le mal tomba sur la Ville d'*Arequipa*, qui se trouvant située du côté où il paroît que le mouvement de la terre fut le plus fort, ne put éviter sa ruine.

II. En 1586 le 9. *Juillet* on sentit un nouveau tremblement de terre, qui est compté parmi les plus considérables. La Ville en fit la commémoration le jour de la *Visitation de Ste. Elisabeth*.

III. En 1609 il y en eut un pareil au précédent.

IV. Le 27 *Novembre* 1630, il y eut un tremblement qui causa beaucoup de mal, & qui fit craindre la ruine entière de la Ville. En reconnaissance de ce qu'elle fut préservée, on y célèbre tous les ans la Fête de *Nuestra Señora del Milagro* (Notre Dame du Miracle).

V. En 1655 le 13 *Novembre* un terrible tremblement de terre renversa les plus grands édifices & plusieurs maisons. Sa violence contraignit les habitans d'aller vivre plusieurs jours dans les Campagnes, fuyant le péril qui les menaçoit dans la Ville.

VI. En

VI. En 1678 le 17 de *Juin* un autre tremblement endommagea beaucoup les Eglises, & renversa diverses maisons.

VII. Parmi les plus grands tremblemens, on compte celui du 20 *Octobre* 1687. Il commença à 4 heures du matin, & ruina un grand nombre d'édifices & de maisons, où beaucoup de personnes furent écrasées. Ces malheurs firent pressentir ce qui devoit suivre, & ce fut ce qui empêcha le reste des habitans d'être ensevelis sous les ruines de la Ville. En effet les secousses ayant recommencé d'une manière affreuse à six heures du matin, les maisons qui avoient résisté jusques-là furent renversées, les habitans s'estimant encore fort heureux de n'être que spectateurs de leur ruine, & de les pouvoir considérer des rues & des places où le premier avertissement les avoit conduits. Dans cette seconde secousse la Mer se retira sensiblement de ses bornes, & voulant revenir les occuper en élevant des montagnes d'eau, excéda tellement ses limites qu'elle inonda *Cal-lao* & autres lieux, & noya toutes les personnes qui s'y trouverent.

VIII. Le 29 de *Septembre* de l'année 1697, on sentit de grandes secousses.

IX. Le 14 *Juillet* 1699, on en sentit d'autres, qui causèrent de grands dommages aux maisons.

X. Le 6 de *Février* de l'année 1716, autre tremblement de terre.

XI. Le 8 de *Janvier* 1725 le tremblement de terre endommagea divers édifices.

XII. Le 2 de *Décembre* 1732, autre semblable au précédent. Dans les années 1690, 1734 & 1743, on en compte trois, non pas de la même force & durée que les précédens; enfin il n'y en eut jamais d'égal au dernier dont nous allons parler.

XVI. Le 28 d'*Octobre* 1746, sur les dix heures & demie du soir, cinq heures & trois quarts avant la pleine Lune, les secousses commencerent avec tant de violence, qu'en un peu plus de trois minutes tous les édifices grands & petits, ou du-moins la plus grande partie, furent détruits, & les habitans ensevelis dans leurs ruines, ceux, s'entend, qui ne se hâterent pas de sortir promptement de leurs maisons, & de préserver leur vie en se sauvant dans les rues, où dans les places, les seuls asiles qu'il y ait dans ces occasions. Les premières secousses de cet affreux tremblement de terre ayant cessé, il sembloit que les malheurs devoient finir; mais cette tranquillité ne fut pas longue, & les secousses ayant recommencé, on en compta jusqu'à deux cens dans les premières 24 heures,

selon une relation particulière: & jusqu'au 24 Février de l'année suivante 1747, jour de la date de la relation, on en avoit compté 451, dont plusieurs n'avoient pas été moins fortes que les premières, quoiqu'elles n'eussent pas tant duré.

La Forteresse de *Callao* dans le même tems éprouva une égale infortune, mais le dommage causé à ses édifices & maisons par le tremblement de terre fut peu de chose en comparaison de ce qui s'en suivit; car la Mer s'étant retirée de ses bords, comme il étoit arrivé dans d'autres cas semblables, revint furieuse en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur *Callao* qu'elle changea en un abîme d'eau. Cela n'arriva pas du premier coup: car la Mer s'étant retirée encore une fois, revint bientôt plus furieuse qu'auparavant, & élevant plus haut ses ondes, cette infortunée Ville, qui avoit résisté à la première inondation, fut entièrement engloutie, sans qu'il en restât d'autre vestige qu'un pan de la muraille du Fort de *Santa Cruz*, qui sembla n'avoir été préservé que pour servir de monument à la postérité du malheur de cette Ville. Il y avoit alors 23 Vaisseaux à l'ancre dans le Port; 19 furent submergés, les quatre autres, parmi lesquels il y avoit une Fregate nommée *San Fennin*, furent enlevés par la force des eaux, & restèrent embourbés dans la terre, à une distance considérable de la côte.

Les autres Ports de cette côte eurent le même sort que *Callao*, entre autres *Cavalla* & *Guanapé*. Les Villes de *Chancay* & *Guaura*, & les Vallées de la *Barranca*, de *Supé* & *Pativilca*, furent ravagées par le tremblement de terre aussi-bien que *Lima*. Le nombre des cadavres qu'on découvrit sous les ruines de cette dernière Ville jusqu'au 31 du même Mois d'Octobre, montant à 1300 personnes, outre les estropiés qui n'étoient pas en petit nombre, & qui sembloient avoir été réservés pour finir leur vie dans des douleurs plus vives & plus dignes de compassion. A *Callao* de quatre mille personnes qui s'y trouvoient, il n'en échappa que 200, & de ce nombre 22 furent conservés par ce pan de muraille dont nous avons parlé.

Selon des avis reçus à *Lima* après ces funestes accidens, il y eut la même nuit à *Lucanas* un Volcan qui creva tout à coup, & dont il sortit une si grande quantité d'eau que toutes les campagnes voisines en furent inondées; & il en creva trois autres dans la Montagne appelée *Convensiones de Caxamarquilla*, lesquels inonderent tout le Pays aux environs, de la même manière qu'il arriva à *Carguayrajo*, dont il a été fait mention dans la première Partie de cet Ouvrage.

Quel-









Quelques jours avant ce terrible tremblement de terre, on entendit à Lima un bruit souterrain, tantôt comme des mugissemens, tantôt comme des coups de canon. On les entendoit même après le tremblement de terre, pendant la nuit, lorsqu'ils ne pouvoient être confondus avec d'autres bruits: signe évident que la matiere inflammable n'étoit pas entièrement éteinte, & que la cause des mouvemens de la terre n'étoit pas finie.

Les fréquens tremblemens de terre auxquels l'*Amérique* méridionale, & surtout Lima & les Pays des Vallées, est plus sujette qu'aucune autre Contrée, n'est pas un champ moins vaste aux raisonnemens & aux découvertes que le sujet que nous avons traité ci-dessus. Les Philosophes ont raisonné différemment sur les causes des tremblemens de terre. La plupart s'accordent néanmoins, & ce sentiment est assez vraisemblable, à attribuer ces mouvemens extraordinaires à l'effort que les vents font en se dilatant, tant ceux qui sont renfermés dans des matieres sulphureuses, ou autres minéraux, que ceux qui sont répandus dans les porosités de la terre, où étant comprimés, & trop à l'étroit dans l'espace resserré de ses veines, tâchent de fortir pour s'étendre davantage. Il ne paroît aucune contradiction dans ce sentiment, & outre la raison naturelle qui le persuade, il est encore appuyé de l'expérience. Néanmoins il se présente une difficulté, c'est qu'on ne comprend pas comment les veines de la terre recommencent à s'emplir d'air après qu'un tremblement de terre est fini, lequel doit avoir épuisé la quantité qui y étoit renfermée & comprimée, desorte qu'il semble que de longtems il ne devroit pas y avoir de tremblement de terre. La question est encore de savoir pourquoi un Pays est plus sujet qu'un autre à ces fortes d'accidens. Quoique tout cela ait été traité par d'autres Auteurs, je ne me crois pas dispensé d'en dire mon sentiment selon ma portée, & ce qui me paroît le plus probable.

L'expérience nous montre, & en ce Pays-là plus qu'en nul autre, par les fréquens Volcans qui sont dans les *Cordilleres*, Montagnes qui le traversent, que quand un de ces Volcans crève nouvellement, il donne une si furieuse secousse à la terre, que les Villages les plus à portée en sont renversés & détruits, comme cela arriva à la Montagne de *Carguayraso*, ainsi qu'on le peut voir dans la 1. Partie. Cette secousse que nous pouvons, sans courir risque de parler improprement, appeler tremblement de terre, n'arrive pas si ordinairement dans les éruptions où l'ouverture est déjà faite; ou s'il se fait alors sentir quelque trémouffement, c'est peu de chose.



se. D'où l'on infère que dès que la bouche ou le soubirail du Volcan est ouvert, les secousses cessent, quoique la matiere s'enflamme à diverses reprises. Et la raison en paroît naturelle; car nonobstant que la réitération subite de cet accident augmente de beaucoup le volume de l'air en le raréfiant, comme il trouve une issue facile sans qu'il soit contraint de faire effort vers la terre pour s'ouvrir le passage, il n'y cause d'autre mouvement que celui que doit causer l'éclat d'une grande quantité d'air, qui passe par une issue étroite en comparaison de la grandeur de son volume.

On fait très-bien aujourd'hui de quelle maniere se forment les Volcans, & qu'ils sont causés par les parties sulphureuses, nitreuses, & autres matieres combustibles renfermées dans les entrailles de la terre; ces matieres s'étant unies & formant une espèce de pâte, préparée par les eaux souterraines, fermentent jusqu'à un certain point, s'enflamment ensuite; & alors le vent, ou l'air qui remplissoit leurs pores, se dilate, & son volume s'accroît excessivement en comparaison de celui qu'il avoit avant l'inflammation, & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans l'espace étroit d'une mine: avec cette différence pourtant, que la poudre disparoît aussi-tôt qu'elle est en feu, au-lieu que le Volcan étant une fois allumé, ne cesse de l'être qu'après qu'il a consumé toutes ces matieres huileuses & sulphureuses qu'il contenoit en abondance, & qui de plus étoient liées avec sa masse.

On doit se figurer deux sortes de Volcans; les uns contraints ou gênés, & les autres dilatés. Ceux-là seront là où dans un petit espace il y a une grande quantité de matiere inflammable; & ceux-ci là où une certaine quantité de matiere se trouve répandue dans un espace large; les premiers sont propres à être contenus dans le sein des Montagnes, qui sont dépositaires legitimes de cette matiere. Les seconds, quoique nés des premiers, en sont néanmoins indépendans. Ce sont des rameaux qui s'étendent à droite & à gauche sous les plaines sans aucune union ou correspondance avec la mine principale. Cela posé, il reste certain que le Pays où les Volcans, c'est-à-dire, les dépôts de ces matieres, sont plus communs, & comme minéraux propres de ce même Pays, s'en trouvera plus veiné & plus ramifié dans ses plaines: car il ne faut pas s'imaginer que les matieres de cette nature n'existent que dans le cœur des Montagnes, & qu'elles soient séparées du reste du terrain qui les avoisine. Le Pays dont nous parlons étant donc plus abondant qu'aucun autre en ces sortes de matieres, il est tout simple qu'il soit plus exposé aux tremblemens de terre

re par la continuelle inflammation qui survient, lorsqu'elles ont assez fermenté pour en être susceptibles.

Outre la raison naturelle qui dicte, qu'un Pays qui contient beaucoup de Volcans, doit contenir aussi beaucoup de rameaux de la manière qui les forme, l'expérience le démontre au Pérou, vu qu'on rencontre à tout moment dans ce Pays-là du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel, & autres matières combustibles; c'est ce qui fait que je n'ai aucun doute sur la justesse de mes conséquences.

Le terrain tant de *Quito*, que des Vallées, & celui-ci plus que celui-là est spongieux & creux; de sorte qu'il a plus de concavités & de pores, que n'en a d'ordinaire le terroir des autres Pays. C'est pourquoi il est humecté par beaucoup d'eaux souterraines: d'ailleurs, comme je l'expliquerai plus au long, les eaux des glaces qui se fondent continuellement dans les Montagnes, en tombant de-là, se filtrent par les porosités de la terre, & courent dans ses concavités. Là, elles humectent, unissent, & convertissent en pâte ces matières sulphureuses & nitreuses; & bien que celles-ci ne soient pas-là en si grande quantité que dans les Volcans, néanmoins elles sont suffisantes pour s'enflammer, & pousser l'air qu'elles contiennent; lequel ayant la facilité de s'incorporer dans celui qui est renfermé dans les pores, cavités, ou veines de la terre, & le comprimant par son extension, fait effort pour le dilater, en lui communiquant la rarefaction dont il participe, & qui est une suite naturelle de l'inflammation. Cet air, ou vent se trouvant trop à l'étroit dans la prison qui le renferme, fait effort pour sortir, & dans ce moment même il ébranle tous les espaces par où il tâche de s'échapper, & ceux qui y sont attenans, jusqu'à ce qu'enfin il sort par l'endroit où il trouve moins de résistance, & le laisse quelquefois fermé par le mouvement même de la secousse, quelquefois aussi ouvert, ainsi que l'expérience le fait voir dans tous ces Pays. Quand il sort par divers endroits, comme cela arrive lorsqu'il trouve par-tout une égale résistance, les ouvertures qu'il se fait sont d'ordinaire plus petites, & l'on n'en trouve aucun vestige après la secousse. D'autres fois, quand les concavités de la terre sont si grandes qu'elles forment des cavernes spacieuses, non seulement il crevasse le terrain, & le gerse à chaque tremblement de terre, mais même l'enfonce en partie. C'est ce qu'on a souvent observé, & que je remarquai moi-même près du Bourg de *Guaranda*, Jurisdiction du Corrégidor de *Chimbo*, dans la Province de *Quito*, où par un tremblement de terre tout le terrain s'enfonça d'environ une

aune de profondeur d'un côté de la crevasse, laissant le terrain de l'autre côté plus haut de la même quantité ou mesure, mais pourtant avec quelques inégalités, étant plus ou moins haut en quelques endroits. Une pareille circonstance n'avoit jamais été remarquée auparavant dans ce lieu-là.

Le bruit qui précède les tremblemens de terre, qui ressemble à celui du tonnerre, & qu'on entend à une grande distance, s'accorde fort bien avec leur cause & leur formation: puisqu'il ne peut provenir que de cet air enflammé & raréfié, qui dès-que la matiere s'est allumée, commence à courir par les concavités de la terre, poussant & dilatant en même-tems celui qu'elles contiennent déjà, jusqu'à ce que ne pouvant trouver la prompte issue qu'il cherche, après les avoir toutes remplies, fait effort pour se mettre plus au large, & cause de cette maniere la secousse par où il finit.

Il faut remarquer que dans le tems que la terre s'ouvre, & que cette quantité d'air comprimé dans ses entrailles s'échappe, on ne voit ni le feu ni la lumiere que répandent les Volcans. La raison en est, que ce feu ou lumiere n'existe qu'au moment de l'inflammation de la matiere, & l'air se répandant par toutes les veines de la terre s'évanouit par sa dilatation, & la lumiere reste imperceptible. Il est nécessaire de supposer que depuis l'inflammation jusqu'à l'effet, il y a un intervalle de tems, quoique court. La flamme n'est pas non plus de durée, parce que la matiere qui s'enflamme contient moins de parties solides & huileuses que les Volcans, qui en ont une quantité prodigieuse en comparaison de la matiere dont il s'agit. Quoique celle-ci en ait quelques-unes qui s'allument effectivement, & se maintiennent un court espace de tems en cet état, elles ne suffisent pourtant pas pour s'élever du lieu où elles s'enflamment jusqu'à la superficie de la terre. Ajoutez à cela que ce lieu n'étant pas celui où la matiere étoit renfermée, mais celui par où elle se fait ouverture pour chasser la quantité d'air qu'elle raréfie, la lumiere se perd dans les espaces de la terre où elle se répand, desorte qu'il n'est pas possible de la voir quand le vent vient à s'échapper. Cependant il y a eu des occasions où l'on a apperçu la lumiere, mais plus souvent la fumée, bien-qu'il soit assez ordinaire que cette fumée se confonde avec la poussiere qui se lève de la terre pendant le tremblement.

Les tremblemens de terre sont répétés à peu de distance l'un de l'autre, & se renouvellent peu de jours après s'être succédé les uns aux autres. Cela vient de ce que la matiere étant répandue en divers lieux, en

diver-



diverses portions, & avec différens degrés d'aptitude à s'enflammer, une portion s'allume avant l'autre, & ainsi de suite, selon que chaque portion est plus ou moins préparée. De-là vient la différence des secousses, qui se suivent à différente distance, les unes plus fortes que les autres. En effet d'abord la quantité de matiere qui a acquis avant les autres la dernière disposition à s'enflammer, s'enflamme, & la chaleur de son feu hâte la disposition des autres quantités, qui ne l'avoient pas encore; de sorte que celles qui ne se feroient enflammées qu'au bout de quelques jours ou d'un mois, ont été rendues propres à faire leur effet en peu d'heures par le secours du feu qui les touche & les perfectionne. Les secondes secousses sont toujours plus fortes, & font bien plus de ravage que les premières: c'est que le feu de la première matiere qui s'enflamme, quoique peu considérable, suffit pour hâter la fermentation d'une grande quantité. Et par conséquent celle qui s'enflamme après la première, doit avoir plus de force, & faire plus d'effet.

Quoiqu'en Été ce Pays soit chaud avec la modération dont nous avons parlé, on n'y voit pourtant aucune espèce d'Animaux ni de Reptiles venimeux, & on y vit dans une grande tranquillité à cet égard. C'est la même chose dans toutes les Vallées, quoiqu'il y ait quelques endroits, comme *Tumbez & Piura*, où la chaleur est presque aussi sensible qu'à *Guayaquil*. Il ne peut y avoir d'autre raison à cela, que la sécheresse naturelle du climat.

Les Maladies qui sont communément le plus de ravage à *Lima*, sont les Fièvres malignes, intermittentes & catarrhales, les Pleurésies, Constipations, & autres, qui y sont si fréquentes que les habitans en sont continuellement affligés. La Petite-vérole y règne comme à *Quito*: elle n'est pas annuelle, mais quand elle s'y met, elle emporte beaucoup de monde.

Les *Pasmes* sont fort communs à *Lima*. Cette maladie inconnue à *Quito*, est ordinaire dans toutes les Vallées, mais plus dangereuse en un lieu que dans l'autre. Nous en avons dit quelque chose dans la Description de *Carthagène*; nous ajouterons encore ici quelques particularités.

On divise cette maladie en *Pasme commun* ou *partial*, & en *Pasme malin* ou *d'arc*; l'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque autre maladie aigue. La différence qu'il y a entre ces deux *Pasmes*, c'est que les malades que le *Pasme commun* attaque, échappent souvent. Le plus grand nombre pourtant meurt le quatrième ou cinquième jour, qui est le tems de sa durée. Quant au *Pasme malin*, ou *Pasme d'arc*, ceux qui en sont atteints peuvent compter de ne pas languir longtems: c'est l'affaire

de deux ou trois jours, & il est très-rare que la nature triomphe de ce mal. Il est plus ordinaire de voir mourir les gens dans ce court espace de tems.

Le *Pasme* consiste en général à mettre tous les muscles dans une inaction totale, à raccourcir tous les nerfs du corps en commençant par ceux de la tête. Comme c'est par le moyen de ces nerfs que le corps reçoit la substance qui lui sert de nourriture, cette substance étant arrêtée par le resserrement de ses conduits, chaque partie du corps souffre successivement. Et comme les muscles en perdant leur activité ne peuvent contribuer aux fonctions des mouvemens des nerfs, ceux-ci à force d'être comprimés ne peuvent du tout point se les procurer. Joignez à cela une humeur mordicante qui se répand dans toutes les membranes, & y cause des douleurs insupportables par les piquures dont elle les blesse, & qui font souffrir au malade un martyre intolérable, mais bien plus douloureux encore quand on veut le remuer de l'un ou de l'autre côté. Le gosier se resserre si fort par les mouvemens convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir même avec force. C'est ainsi que le malade reste sans aucun mouvement, & avec une angoisse intérieure continuelle, causée par les douleurs que tout son corps éprouve. De manière que la nature affoiblie, ne pouvant combattre contre un si furieux ennemi, prend le parti de céder & de se laisser emporter à la force du mal.

Dans le *Pasme partial*, le pouls n'est pas plus élevé que dans la maladie qui la précède; & il n'est même pas étranger de voir diminuer la fièvre; mais dans le *Pasme d'arc* elle augmente, parce que le mal accélère la circulation; & soit par l'effet de l'humeur maligne qui circule dans toutes les parties du corps, ou des douleurs causées par les blessures, ou déchirement des membranes, & par l'émoussement des muscles, il arrive régulièrement dans l'un & l'autre *Pasme*, que le malade tombe dans une létargie, mais qui ne l'empêche pas de sentir les douleurs des piquures tantôt à une partie du corps, tantôt à l'autre avec tant de violence & d'activité qu'elles le tirent de son assoupissement, pour lui faire pousser de lamentables gémissemens.

Le *Pasme malin*, ou *Pasme d'arc*, est ainsi nommé par les habitans du Pays, à cause que dès le commencement de cette maladie la malignité en

en est si grande, qu'elle commence à causer une contraction de nerfs qui accompagnent les vertèbres de l'épine du dos, depuis le cerveau en bas; & à mesure que la maladie augmente & que l'humeur maligne s'accroît, cette contraction gagne de manière que le corps du malade se courbe contre nature en arrière comme un arc, & a tous les os disloqués. On peut juger quelle douleur une pareille révolution doit causer. A cela se joignent encore les maux communs aux deux *Pasmes*, & la violence en est telle que bientôt le malade perd tout sentiment & toute respiration.

Ordinairement les convulsions commencent avec la maladie: elles affectent toutes les parties du corps; & pendant qu'elles durent, le malade est privé de tout sentiment. Elles sont plus fréquentes & plus longues à proportion que la maladie augmente, jusqu'à ce qu'enfin la nature soit entièrement épuisée: alors elles cessent, mais les accès de létargie se suivent, & c'est ordinairement dans un de ces accès que le malade expire.

La manière ordinaire de traiter cette maladie, c'est d'empêcher autant qu'on peut l'air de pénétrer dans le lit du malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours du feu, afin que la chaleur ouvre les pores, & facilite la transpiration. On applique des lavemens pour modérer le feu intérieur, pendant qu'on frotte extérieurement avec divers onguens, que l'on met des cataplasmes pour adoucir les parties, & assouplir les nerfs; on emploie les cordiaux, les breuvages diurétiques, & quelquefois le bain pour débarrasser la masse du sang de l'humeur maligne & en empêcher les progrès. Le bain n'a lieu que dans le commencement, lorsque le mal n'a que peu d'activité; mais quand il est dans sa force, comme dans le second jour, on ne l'emploie jamais.

Les femmes de *Lima* sont sujettes à une fâcheuse infirmité, qui est presque incurable, & fort contagieuse. C'est un Cancer à la matrice, qui dès le commencement leur cause des douleurs si aiguës, qu'elles ne font que gémir & se plaindre. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues; elles maigrissent, tombent dans un état de langueur & meurent. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années, avec des intervalles de repos, durant lesquels, si l'évacuation ne cesse pas tout-à-fait, elle est du-moins suspendue en partie: les douleurs semblent s'affoupir, & les malades sont en état d'agir, d'aller & de venir. Mais tout d'un coup la maladie recommence plus fort que jamais, & la malade est soudain abattue, & rendue incapable de rien faire. Ce mal est si traître qu'il ne s'annonce ni par le changement des traits du visage, ni par l'altération



du poulx, ni par aucun autre symptôme, jusqu'à ce qu'il soit à son dernier période. Il est si contagieux qu'il se communique pour s'être assis sur la chaise ordinaire de la personne qui en est affligée ou pour avoir porté un de ses habits: mais cela ne regarde que les femmes, & sa contagion ne s'étend pas jusqu'aux hommes, puisque plusieurs femmes qui en sont affligées ne laissent pas de vivre avec leurs époux, jusqu'au moment où le mal les jette dans cet état d'anéantissement dont nous avons parlé. On attribue cette dangereuse maladie à deux causes entre autres; à l'abondance des odeurs dont les femmes sont toujours munies, ce qui en effet peut y contribuer beaucoup, & au continuel mouvement qu'elles se donnent dans leurs calèches. Cette dernière cause ne paroît pas si naturelle que la première; & pour prouver qu'elle est véritable, il faudroit que toutes les femmes qui vont en carrosse, & celles qui dans d'autres Pays vont beaucoup à cheval, fussent sujettes à cette incommodité.

Les Fièvres lentes, ou Phthisies, sont assez fréquentes dans cette Ville. Elles se communiquent aussi, mais plus faute d'attention que par la qualité du Climat.

La Maladie Vénérienne est aussi commune dans cette Contrée, que dans celles dont nous avons parlé; car elle est générale dans toute cette partie des *Indes*. On apporte aussi peu de soin à *Lima* que dans les autres Pays de l'*Amérique Méridionale*, à se guérir de cette maladie avant qu'elle prenne racine, de sorte qu'il seroit inutile d'en faire encore ici mention.



## CHAPITRE VIII.

*Fertilité du terroir de Lima. Espèces & abondance de Fruits qu'il produit, avec la maniere de cultiver les Terres.*

**I**L semble qu'un Pays que la pluie n'arrose jamais, doive être absolument stérile. Mais c'est ici tout le contraire, & ce terroir est si fertile qu'il n'a pas sujet de porter envie aux autres. Il y vient toute sorte de Grains, & autant d'espèces de Fruits qu'on en peut désirer. L'industrie supplée à l'humidité que le Ciel semble lui refuser, & par ce moyen il est rendu si fertile qu'on est étonné de l'abondance & de la variété de ses productions.

Nous avons déjà observé qu'un des soins des *Incas*, & peut-être ce qui

qui fait le plus d'honneur à leur Gouvernement, fut d'imaginer & de faire creuser des canaux par le moyen desquels l'eau des Rivières servit à rendre fécondes toutes les Terres où elle pourroit atteindre, & facilitât à leurs Sujets les moyens de cultiver leurs *Chacaras*, ou Champs. Les *Espagnols* ont trouvé ces ouvrages tout faits, & ils les ont conservés dans le même ordre où les *Indiens* les avoient distribués. C'est par-là que l'on arrose encore aujourd'hui les Champs de Froment & d'Orge, les Luzernes pour la nourriture des Chevaux, les vastes quarrés de Canes de Sucre, les Oliviers, les Vignes & les Jardins de toute espèce, & l'on y fait d'abondantes récoltes de toutes ces choses, chacune dans leur saison. Il n'en est pas de *Lima* comme de *Quito*, où les Fruits n'ont aucune saison déterminée. Ici les champs produisent leurs fruits dans un certain tems, & la récolte se fait au mois d'*Avril*. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, autant que leur nature l'exige : car ceux qui ne sont propres qu'aux Climats chauds ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne se dépouillent de leurs feuilles, que lorsqu'il en vient d'autres à la place qui chassent les premières. Il en est de même des Fleurs; elles ont aussi leurs saisons. Deforte que ce Pays, où l'on distingue l'Hiver & l'Été, comme sous la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des Arbres, des Fleurs, & des Fruits.

Avant le tremblement de terre arrivé en 1687, qui causa tant de dommage à la Ville, les récoltes de froment & d'orge étoient extrêmement abondantes, & les habitans n'avoient que faire d'en tirer d'ailleurs; mais après cet accident le terroir se trouva si altéré, que les semences de froment s'y pourrissent avant que de germer, ce qu'on attribue à la quantité de vapeurs sulphureuses qui avoient été exhalées, & aux particules nitreuses qui étoient restées répandues sur la terre. Cela engagea les Propriétaires des champs devenus sages à leurs dépens, d'employer leurs terres à d'autres usages; ils se contenterent d'y semer de la Luzerne, d'y planter des Canes de Sucre, & autres choses qui y réussissent mieux. Cette stérilité dura quarante ans, & au bout de ce tems les Laboureurs s'aperçurent que la terre s'amélioroit, sur quoi ils recommencerent à semer comme auparavant, mais en moindre quantité au commencement, se contentant de petites récoltes, jusqu'à ce que voyant la terre rétablie dans sa première force, ils semerent & recueillirent le froment dans la même quantité; mais quant aux autres plantes qui avoient été supprimées dans ces mêmes terres, on n'en a plus tant semé, soit à cause de quelque mau-

vais succès, soit par quelque défiance de la part des Laboureurs, ou des Propriétaires. Après le dernier tremblement de terre, il est naturel de croire que la terre est redevenue stérile; mais présentement cela ne sera pas d'une si grande conséquence, parce que depuis ce tems-là il s'est établi un Commerce de Grains avec la Province de *Chili*.

La chose dont on sème le plus aux environs de *Lima*, c'est la Luzerne, dont il se consomme une quantité prodigieuse; car cette plante étant fort propre à la nourriture des Bêtes, on en nourrit les mules qui servent à tirer les carosses & les calèches, & celles qui servent au transport des marchandises de *Callao* à *Lima*, & enfin toutes les montures comme chevaux, & autres, dont le nombre est immense, & dont on pourra se faire une idée, si l'on considère qu'il n'y a personne sans distinction de qualité ni de sexe, s'il en a les moyens, qui ne tienne équipage. Ceux même qui ne sont pas assez aisés pour avoir carosse ou calèche, ont du-moins toujours un cheval ou une mule.

Le reste du terroir est occupé par les trois autres semences dont j'ai parlé, parmi lesquelles les Canes douces d'où l'on tire des Sucres exquis, ne sont pas les moindres. Tous ces champs sont cultivés par des Esclaves *Nègres*, que l'on achette à cet effet; toutes les personnes des Vallées, qui ont quelque bien, ont aussi de pareils Esclaves.

Les Oliviers ressemblent à des forêts, à cause de leur épaisseur; car outre que ces arbres sont plus hauts, plus touffus & plus gros de tronc que ceux d'*Espagne*, comme on ne les taille point d'ailleurs, ils poussent tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres le jour ne peut pénétrer leurs houpes. Jamais la charrue ne passe dans le champ où sont ces arbres. La seule culture qu'ils leur donnent, c'est de curer les rigoles qui conduisent l'eau des canaux au pied de chaque Olivier, & de nettoier tous les trois ou quatre ans la terre de tous ces petits rameaux, qui croissent tout autour, pour pouvoir cueillir les fruits de l'arbre. Il ne leur en coûte pas davantage pour avoir en abondance de très-belles olives, dont ils font de l'huile, ou qu'ils conservent; & elles sont très-propres à cet usage, tant par leur grosseur & leur beauté, que par la douceur de leur jus, & leur facilité à se détacher de leurs noyaux; qualités que celles d'*Espagne* n'ont pas: aussi l'huile de *Lima* est-elle supérieure à la nôtre.

Le terroir autour de la Ville est rempli de Jardins où croissent toutes les espèces de Verdures que l'on connoît en *Espagne*, & qui sont si belles & si bonnes, qu'elles ne laissent rien à désirer ni pour la vue ni pour



le goût. Les fruits des arbres ne cèdent en rien aux herbages pour la beauté & pour le goût, tant ceux qui ont été apportés d'*Europe* & plantés dans le Pays, que ceux qui sont particuliers aux *Indes*: avantage fort rare dans ces Pays-là: & je ne crois pas que dans tout le reste du *Pérou* on puisse rien trouver en fait de fruit, qui égale ceux de *Lima*; du-moins ne l'avons nous pas remarqué, quoiqu'il nous en ait beaucoup passé par les mains. Il n'est donc pas étrange de les voir en si grande abondance dans cette Ville, & que les rues & les carrefours en soient remplis.

Mais un avantage non moins considérable que celui-là, c'est que toute l'année est la saison de fruits, puisqu'on peut les manger frais en tout tems, par la raison que les saisons étant alternativement dans les Montagnes & dans les Vallées, quand les fruits cessent de croître dans celles-ci, ceux des Montagnes se mûrissent; & comme *Lima* n'est qu'à 25 à 30 lieues des Montagnes, on y apporte de-là toute sorte de fruits, excepté quelques-uns qui semblent exiger un terroir plus chaud que celui des Montagnes, & qui par cette raison n'y viennent pas bien; tels sont les Raisins, les Melons, les Melons d'eau, & autres espèces.

Les Raisins sont de diverses espèces à *Lima*, & entre autres il y en a une qu'ils appellent *Raisin d'Italie*, lequel est fort gros & de très-bon goût. Tous ces raisins sont raisins de treilles, & ces treilles s'étendent sur la terre où elles viennent fort bien, parce qu'elle est pierreuse & sablonneuse. On les taille & les arrose dans le tems qu'il faut & sans autre culture on les laisse produire. On ne fait pas plus de cérémonie aux Vignes dont les fruits sont destinés à faire du vin. A *Ica*, à *Pisco*, à *Nasca*, & autres lieux ces Vignes sont des ceps. On ne fait pas de vin des raisins qui croissent dans le terroir de *Lima*, mais on les vend tels qu'on les a cueillis, & il s'en consomme ainsi une grande quantité.

La qualité de ce terroir est pierreuse & sablonneuse, c'est-à-dire, qu'il est composé de petites pierres à fusil ou de cailloux lisses, qui y sont en si grande quantité, qu'on peut dire que si d'autres terroirs sont entièrement de sable, de pierre vive, ou de terre, celui-ci est tout de ce petit caillottage. C'est ce qui rend certains chemins fort incommodes pour les passans, soit qu'ils aillent à pied, à cheval, ou en voiture. Les endroits où l'on sème ont un pied & demi ou deux de bonne terre au dessus, mais dès qu'on creuse au-delà ce n'est plus que pierres. Par cette circonstance, & parce que toute la plage n'a pas d'autre fond que de cette sorte, on peut penser qu'anciennement la Mer couvrait tout cet espace, & qu'elle s'étendait

doit en divers endroits à trois, quatre lieues, ou même davantage au-delà de ce qui est aujourd'hui le rivage. Ce qui se voit dans un petit Golfe à environ 5 lieues au Nord de *Callao*, qu'on nomme plage de *Marqués*, confirme la conjecture. Il n'y a pas bien longtems, selon toute apparence, que la Mer remplissoit ce golfe ou bassin, & que par conséquent elle entroit au-moins à demie lieue dans l'intérieur de ce que nous appellons aujourd'hui *terre ferme*, & environ à une lieue & demie le long de la côte. Mais laissant ce bassin à sec, & son terroir plein de cailloux, la Mer ne fait plus qu'élever la plage par la terre qu'elle y pousse, & rend le terrain plus spacieux. Les roches vives, qui se trouvent dans la partie la plus intérieure de cette plage, sont percées & lavées tout-de-même que celles que la Mer bat. Marque certaine que la Mer a dû venir jusques-là, & qu'elle y a demeuré assez longtems pour avoir pu ouvrir les concavités des unes, & en abattre d'autres fort grandes qui sont tombées à terre, effet du continuel battement des eaux. Cela étant, il est tout simple que la même chose soit arrivée au terroir de *Lima*, & que tout le terrain qui est couvert de cailloux semblables à ceux du fond de la Mer, en ait été occupé dans un autre tems.

Une autre particularité de ce terroir, c'est qu'il est rempli de Sources, & qu'on y trouve l'eau pour peu que l'on creuse; quatre à cinq pieds de profondeur suffisent quelquefois pour donner de l'eau. Cela peut venir de deux causes: l'une, que la terre devant être fort poreuse, comme il paroît par les matieres qu'elle contient, l'eau de la Mer s'y insinue aisément & se filtre par ces pores: l'autre, que divers ruisseaux & torrens qui coulent des Montagnes, & se perdent dans ces plaines ou vallées, avant que d'avoir pu se jeter dans quelque Riviere, inondent cette terre, en passant par ses veines, & se répandent intérieurement dans son sein; car il est probable que cette qualité pierreuse du terroir en question, n'est que superficielle, ou du-moins n'est pas fort profonde, & que ce qui est dessous est solide: ainsi l'eau devant couler par où elle trouve moins de résistance, s'introduit dans les pores & conduits de la partie pierreuse de ce terrain, laissant la superficie à sec. On a vu dans le premier Chapitre de cette seconde Partie, que plusieurs Rivières des Vallées, qui durant l'Été de la *Sierra*, ou Pays des Montagnes, sont à sec superficiellement, & que les habitans des Bourgs & Villages font leur provision d'eau en pratiquant des puits dans le lit même par où passe la Riviere en Hiver. On passe aussi d'autres Rivières qui ne paroissent pas, & le terrain étant

pier-

pietreux; dès-qu'un animal y remue ses pieds, il en fait soudre l'eau: ce qui ne vient absolument que de ce que l'eau, qui couloit auparavant par dessus la superficie, coule alors un peu par-dessous. Je ne doute point que cela n'arrive de-même dans toutes ces Vallées, avec cette différence qu'il y aura plus d'eau en un lieu qu'en l'autre, & qu'elle sera plus ou moins profonde.

Cette abondance d'eaux souterraines contribue plus que toute autre chose à la fertilité du Pays, surtout à l'égard des hautes Plantes, dont les racines entrent plus avant dans la terre. Tout cela paroît un effet de la sagesse de l'Auteur de la Nature, qui pour remédier à la stérilité qu'auroit causé le manque de pluie dans ces Vallées, a voulu que les Montagnes y suppléassent ou par des Rivières, ou par des Torrens dont les eaux coulent par des conduits souterrains.

Pour rechauffer les terres de la Jurisdiction de *Chancay*, on a recours à ce qui se pratique dans plusieurs autres Contrées des côtes du Pérou, c'est-à-dire à la fiente de certains Oiseaux de mer qui sont extraordinairement abondans dans cette Contrée, & qu'ils appellent *Guanaes*, & leur fiente *Guano*, nom général de la Langue Indienne, qui signifie tout excrément en général. Ces Oiseaux, après avoir passé tout le jour à la pêche sur les côtes de la Mer, vont se gîter pendant la nuit dans les Iles voisines de la côte. Le nombre en est si grand qu'ils couvrent la terre de ces Iles, & y laissent une quantité proportionnée de fiente, dont la chaleur du Soleil forme une espèce de croute, qui s'augmente journellement. Ce fumier est si abondant, que quelque quantité qu'on en tire, on ne l'épuise jamais, parce que ces animaux en ont bientôt remis d'autre à la place de celui qu'on enlève. Quelques-uns ont prétendu que ce *Guano* n'étoit que de la terre, mais une terre qui avoit la propriété de rechauffer les autres. Ils appuyoient leur opinion sur la quantité prodigieuse qu'on employoit de cette matière, sans l'épuiser; & sur ce que l'expérience faisoit voir, que quoiqu'on creusât profondément elle étoit la même au fond du creux qu'à sa superficie: d'où ils concluent que telle est la qualité de cette terre, que de sa nature elle peut tenir lieu de fumier ou *Guano*. Ces raisonnemens persuaderoient assez, si la vue & l'odorat ne faisoient connoître que c'est véritablement le fumier en question. J'ai été dans ces Iles lorsque quelques Barques venoient y charger de ce fumier, & je puis dire que l'odeur qu'il répandoit étoit insupportable, & ne laissoit pas le moindre doute sur la nature de la chose. Toutefois je ne nierai point qu'il



qu'il ne puisse y avoir de la terre mêlée avec ce fumier, ou que la partie la plus superficielle de la terre où il se trouve, participant un peu de sa nature, ne puisse avoir à peu près les mêmes propriétés que lui. Quoi qu'il en soit, on employe ce *Guano* dans les champs où l'on sème le Maïs. Il ne contribue pas peu à procurer une abondante recolte conjointement avec les arrosemens. Enfin il est bon pour diverses autres semences excepté le Froment & l'Orge, & toutefois il s'en consomme beaucoup.

Outre les Vergers, les Jardins, & les Semences dont les Campagnes sont variées, & par où elles réjouissent & amusent dans le tems des récoltes, il y a des lieux où la Nature toute seule a soin de produire sans aucun secours étranger, & de fournir aux habitans un spectacle agréable, & une nourriture abondante à leurs Troupeaux. Les Collines de *San Christoval* & d'*Amancaes* semblent par leur verdure & la variété des fleurs dont elles sont couvertes au Printems, inviter les habitans du voisinage à venir jouir des plaisirs qu'elles offrent à la vue. Les lieux voisins de la Ville, jusqu'à 6 ou 8 lieues de distance, offrent les mêmes agrémens, & ne sont pas moins fréquentés par beaucoup de familles que les lieux les plus à portée; on y vient jouir d'innocens plaisirs, & changer d'air.

Le Mont d'*Amancaes*, dont nous avons déjà parlé, tire son nom d'une fleur qui y croît. Elle est jaune, de la figure d'une clochette, d'où sortent quatre feuilles qui se terminent en pointe; la couleur en est très-vive, mais la fleur ne sent rien, & n'est estimée que pour sa beauté extérieure.

Outre ces promenades, la Ville en a encore une publique au bout du Fauxbourg *San Lazaro*, laquelle ils appellent *Alameda*; elle est formée par cinq allées d'Orangers & de Citronniers, d'environ 200 toises de long. Leur feuillage toujours verd sert de récréation aux habitans, ainsi que les allées de l'*Acbo* sur les bords de la Rivière, & d'autres encore où l'on voit tous les jours une foule de carrosses, & de chaises ou calèches.

Dans le voisinage de *Lima* on ne voit plus d'autres Monumens d'Antiquité que les *Guacas*, ou Sépulcres des anciens *Indiens*, & quelques Murailles qui bordoient les chemins, & qu'on remarque dans toutes ces Campagnes. Mais à trois lieues de la Ville vers le Nord-Est, est une Vallée appelée *Guacachipa*, où subsistent encore les murailles d'une grande Bourgade; & quoique je ne les aye jamais vues, n'en ayant pas ouï parler alors, je n'ai pas laissé d'en être instruit aussi particulièrement que si je les avois vues. J'en ai l'obligation à *Don Gaspard de Munive*, y *Tello*, Marquis de *Valde Lyrios*, personnage de grand mérite & doué de talens estimables,

nables, lequel ayant examiné avec beaucoup de soin ces ruines, remarqua que les rues qui composoient cette Bourgade étoient fort étroites: les maisons, qui selon la maniere de ce tems-là n'avoient point de toit, & dont les murailles n'étoient que de bauge, formoient par leur disposition trois appartemens petits & carrés. Les portes qui donnoient sur la rue n'étoient pas si hautes que la stature ordinaire d'un homme, la hauteur des murailles étoit d'environ trois aunes à peu près. Parmi toutes les maisons qui composoient cette grande Bourgade, qui étoit située au pied d'une Colline il y en a une dont les murailles s'élèvent fort au-dessus de celles des autres, ce qui la rend fort remarquable, & fait soupçonner que ce pourroit bien avoir été la Maison du *Cacique* de ce District. Mais il n'est pas possible de porter un jugement décisif là-dessus. Ceux qui habitent cette Vallée, que la Riviere de *Rimac* traverse non loin de cette Bourgade, lui donnent le nom de *Caxamarca la vieille*; mais on ignore si elle a porté ce nom du tems de la *Gentilité*, puisqu'outre qu'il n'y a personne sur les lieux qui ait conservé aucune idée de cette Tradition, les Historiens qui ont écrit de ce Royaume, comme l'*Inca Garcilasso* & *Herrera* dans ses *Décades*, n'en font aucune mention; & tout ce qu'on en fait, c'est que pour distinguer cette Bourgade de la Ville de *Caxamarca*, on lui donne aujourd'hui le surnom de *vieille*.

Une chose qui frappe, tant dans ces murailles, que dans celles qu'on rencontre dans les Vallées voisines, c'est qu'elles sont bâties sur la superficie de la terre, sans mortier ni ciment; & néanmoins elles résistent & ont résisté inébranlablement aux violentes secousses des grands tremblemens de terre, tandis que les plus solides édifices de *Lima* & de tous les lieux considérables bâtis par des Architectes *Espagnols* ont succombé. Ces maisons bâties par les *Indiens* Gentils n'ont souffert d'autre dommage que d'avoir été abandonnées, ou que celui que les Bergers y ont fait en y retirant leurs Troupeaux pendant qu'ils les font reposer en les menant à *Lima*.

Par cette maniere de bâtir on doit conclure que l'expérience servoit de maître aux naturels du Pays, & leur enseignoit que dans une Contrée si sujette aux tremblemens de terre il ne convenoit point d'employer le mortier pour rendre les maisons plus fermes. Aussi assure-t-on que quand les *Indiens* nouvellement conquis virent les *Espagnols* employer le mortier & le ciment pour élever des édifices, ils dirent, en se moquant d'eux, que les *Espagnols* se creusoient des tombeaux pour s'enterrer, voulant in-

finuer que les tremblemens de terre les enséveliroient sous ces murailles qu'ils bâtissoient. Mais ce qui ne surprendra pas moins, c'est qu'après tant de fâcheux exemples, & après avoir vu la méthode des *Indiens*, & la Ville trois à quatre fois changée en ruines, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de plus de deux cens ans; & cela parce qu'on a toujours voulu avoir des maisons spacieuses & hautes, afin que les appartemens en fussent plus beaux & plus commodes, & qu'on ne pût en bâtir de pareilles qu'en liant les matériaux par du mortier ou par quelqu'autre ciment convenable à la grandeur de l'ouvrage, & au poids qu'il devoit soutenir.

## C H A P I T R E I X.

*Abondance de nourriture à Lima; différentes espèces d'alimens & maniere de s'en pourvoir.*

LA fertilité de la terre d'un côté, la bonté du climat de l'autre, & la situation commode & agréable de cette Ville, contribuent également à l'entretien & à la nourriture de ses habitans. On a déjà vu qu'elle ne manquoit ni de Fruits, ni d'Herbages; reste à dire un mot des Vian- des & du Poisson qu'on y mange.

Le Pain que l'on fait à *Lima* est le meilleur que l'on puisse manger dans cette partie de l'*Amérique*, tant à-cause de sa blancheur, que par le bon goût qu'il a, à quoi contribuent la bonté des farines, & la maniere de le faire. Il n'est pas cher pour le Pays; c'est ce qui fait que les habitans n'en mangent pas d'autre, étant d'ailleurs trop accoutumés à celui-là. Ce pain est de trois sortes; l'un qu'ils appellent *Criollo*, qui est fort percillé en dedans & fort léger; l'autre qu'ils nomment *pain à la Française*; & enfin le *pain mollet*. Ce sont les *Nègres* qui fabriquent tous ces pains pour le compte des Boulangers, & les boulangeries en sont toujours bien fournies. Ces Boulangers sont gens fort riches, & le nombre d'Eslaves qu'ils possèdent, fait une partie considérable de leurs Biens. Outre ces Eslaves à eux, ils reçoivent encore tous ceux que les Maîtres, n'étant pas satisfaits de leur conduite, veulent faire châtier, auquel cas, outre la nourriture de l'Eslave le Boulanger paye son travail journalier au Maître en argent ou en pain. Ce châtement est le plus grand qu'on puisse leur infliger, & véritablement les plus cruelles peines des Galeres n'éga-  
lent.



lent point ce que ces misérables souffrent. Ils y sont forcés à travailler incessamment tout le jour & une partie de la nuit : on leur donne peu à manger, & encore moins de tems pour dormir : desorte qu'en peu de jours l'Eslave le plus vigoureux & le plus alerte, est tout-à-fait abattu & affoibli. Aussi n'ont-ils point de repos qu'ils n'ayent fait leur paix avec leurs Maîtres, soit par promesses ou par soumissions, ne désirant rien tant que de sortir de ce lieu, pour lequel ils ont une telle crainte, qu'il n'est pas douteux que l'idée seule ne contribue à contenir la multitude d'Eslaves qu'il y a tant dedans que dehors la Ville.

Le Mouton est la viande la plus ordinaire à *Lima*. Il a très-bon goût à cause des sels répandus dans les pâturages dont il s'engraisse. La viande de Bœuf y est aussi très bonne, mais il s'en consomme peu, & deux ou trois bœufs par semaine suffisent pour toute la Ville, n'y ayant guere que les *Européens* qui en mangent. Il y a de la Volaille en abondance & de très-bonne : on y a aussi du Gibier, comme Perdrix, Tourterelles, Sarcelles & autres de cette espèce, mais en petite quantité. On y consomme aussi beaucoup de chair de Porc qui est fort bonne, mais moins délicate qu'à *Carthagène*. On y accommode toutes les viandes & le poisson avec de la graisse de cet animal, & l'on n'employe l'huile que dans les salades & autres mets semblables ; tous les autres s'apprennent avec du saindoux, ou du vieux oing ; & cet usage vient apparemment de ce qu'au commencement il n'y avoit point d'huile, & que ce que la nécessité avoit enseigné est passé en coutume, même depuis qu'on a de l'huile du cru du Pays. Ce fut en 1560, qu'*Antonio de Rivera*, habitant de *Lima*, planta le premier Olivier qu'on eût vu au *Pérou*, & c'est de-là que sont venus ces vergers nombreux d'Oliviers qu'il y a présentement.

On apporte quelquefois des Montagnes du Veau gelé, comme un grand régal, & en effet c'en est un. On y tue les veaux, & on les laisse dans la bruyère un ou deux jours à l'air pour qu'ils se gèlent, après quoi on les apporte à *Lima*, & ils se maintiennent ainsi autant qu'on veut sans la moindre corruption.

Les Poissons que l'on mange sont de diverses espèces. On en apporte journellement des Ports de *Chorillos*, de *Callao*, & d'*Ancon*, dont les habitants *Indiens* s'occupent à ce petit négoce. Les plus délicats sont le *Cordudo*, & les Poissons Rois, ou *Pégo-Reyes*. Les plus abondans sont les Anchois, lesquels sont aussi délicieux. Les *Cordudos* sont ici beaucoup plus délicats qu'en *Espagne* ; & les *Pégo-Reyes* sont meilleurs & plus gros,

ayant ordinairement six à sept poudces, pied de *Paris*, en longueur: ce poisson est une espèce de Gradeau, appelé *Poisson-Roi*, ou *Roi des Poissons*, à cause de sa délicatesse. Cependant on prétend que ceux que l'on pêche dans la Riviere de *Buenos-Ayres*, l'emportent encore sur ceux-là. Au reste c'est un poisson d'eau salée, mais il n'est pas différent quant à la figure, de celui qu'on pêche sous ce nom dans les Rivieres d'*Espagne*. Il y a d'autres espèces de Poisson dans la Riviere de *Lima*, entre autres les Chevrettes de deux ou trois poudces de large, & nommées plus proprement Ecrevisse, parce qu'elles en ont la figure.

Les Anchois sont en si grande abondance sur ces côtes, qu'il n'y a point d'expression qui puisse en représenter la quantité. Il suffira de dire qu'ils servent de nourriture à une infinité d'oiseaux qui leur font la guerre, & dont toutes ces Iles sont peuplées. Ces oiseaux sont communément appellés *Guanats*, nom dérivé peut-être de *Guano*, ou Fumier dont il a été parlé au Chapitre précédent. Parmi ces oiseaux il y a beaucoup d'*Alcatraz*, qui sont une espèce de Cormorans; mais tous sont compris sous le nom général de *Guanats*. Quelquefois ils s'élèvent de ces Iles, & forment comme un nuage qui obscurcit le Soleil. Ils employent souvent une heure & demie ou deux heures de tems pour passer d'un endroit à l'autre, sans qu'on voye diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-dessus de la Mer & occupent un grand espace, après quoi ils commencent leur pêche d'une manière fort divertissante: car se soutenant dans l'air en tournoyant à une hauteur assez grande, mais proportionnée à leur vue, aussitôt qu'ils apperçoivent un poisson ils fondent dessus la tête en bas, serrant les ailes au corps, & frappant avec tant de force qu'on apperçoit le bouillonnement de l'eau d'assez loin. Ils reprennent ensuite leur vol en l'air en avalant le poisson. Quelquefois ils demeurent un long espace de tems sous l'eau, & en sortent loin de l'endroit où ils s'y sont précipités; sans doute parce que le poisson fait effort pour échapper, & qu'ils le poursuivent disputant avec lui de légèreté même à nager. Ainsi on les voit sans-cesse dans l'endroit qu'ils fréquentent; les uns se laissant chévir dans l'eau, les autres s'élevant; & comme le nombre en est fort grand, c'est un plaisir que de voir cette confusion. Quand ils sont rassasiés ils se reposent sur les ondes, & au coucher du Soleil ils se réunissent, & toute cette nombreuse bande va chercher son gîte.

On a observé à *Callao*, que tous les Oiseaux qui se gisent dans les Iles & Ilots qui sont au Nord de ce Port, vont dès le matin faire leur pêche,

du

du côté du Sud, & reviennent sur le soir dans les lieux d'où ils sont partis. Quand ils commencent à traverser le Port, on n'en voit ni le commencement ni la fin, & ils s'arrêtent aussi longtems que nous l'avons dit.

Quoique cette côte n'ait que très-peu de Coquillages, le Port de *Callao* ne laisse pas d'en fournir quelque peu. On y prend beaucoup d'un certain Poisson à écaille, qui quoiqu'il ressemble aux moules quant à l'extérieur, est beaucoup plus gros, & le poisson même ressemble plutôt aux huîtres, & en a à-peu-près le goût.

Les Vins sont de différentes qualités à *Lima*, les uns blancs, les autres fort couverts, & les autres rouges, & parmi ce nombre il y en a d'excellens. Il y en a qui viennent de la Côte de *Nasca*, d'autres de *Pico*, de *Lucumba* & du *Chili*; de ce dernier viennent les plus exquis, & on compte parmi ce nombre quelque peu de Muscat. Celui de la *Nasca* est blanc & de peu de débit, les autres lui étant fort supérieurs. Celui dont on boit le plus est celui de *Pisco*, dont on fait aussi toutes les Eaux-de-vie qui se consomment à *Lima*, & qui sont même portées plus loin; on ne fait ici aucune Eau-de-vie de Cannes, & cette Boisson n'y est point en usage.

Les Fruits secs viennent du *Chili*, & par le Commerce entre ce Royaume & celui du *Pérou*, on y a tout ce qu'on peut avoir en *Espagne*, comme Amandes, Noix, Noisettes, Poires, Pommes &c. en si grande abondance, qu'il est aisé de juger de la bonne chère qu'on fait dans un Pays où l'on peut joindre les Fruits d'*Europe* à ceux des *Indes*.

Mais quoique les Vivres y soient si abondans, ils ne laissent pas d'être chers dans chaque espèce, y ayant à cet égard une différence considérable entre *Lima* & *Quito*. Dans la première de ces deux Villes les Denrées sont quatre à cinq fois plus chères que dans l'autre. Les Vins, les Huiles, les Fruits secs, sont celles qui coutent le moins. Les gens pauvres, comme les *Nègres* & autres, ne se nourrissent pourtant point mal. Ils mangent le poisson le moins estimé, & qui par cette raison est à fort bas prix. Il en est de même des issues de Mouton & de Bœuf, dont les gens aisés ne font aucun cas.

Les Confitures n'y sont pas en moindre quantité que dans les autres Villes des *Indes*, quoiqu'il s'y en fasse un usage plus modéré, & qu'on n'en mange ordinairement qu'au dessert. Le Chocolat y est peu à la mode; on y prend du *Maté* à la place, qu'on prépare deux fois par jour; & quoique cette boisson y ait le même défaut qu'on a déjà observé, on la sert avec beaucoup plus d'apparat qu'en aucun autre endroit.

CHA-



## C H A P I T R E X.

*Commerce de Lima, tant en Marchandises d'Europe, que de celles du cru du Pérou, & de la Nouvelle Espagne.*

LA Ville de *Lima* seroit moins fameuse & moins considérable, si à l'avantage d'être la Capitale du *Pérou* elle ne joignoit encore celui d'être l'entrepôt de toutes les Marchandises de ce Royaume. Ainsi tout comme le Viceroy y fait sa résidence & que les Tribunaux supérieurs y tiennent leurs sièges, de-même il y a une Factorerie générale pour le Commerce dont elle est le centre. C'est-là que se rassemble tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces, & toutes les Marchandises que les Gallions & les Vaisseaux de Régistre apportent. C'est de-là qu'elles se répandent ensuite dans la vaste étendue de cet Empire, dont *Lima* est comme la mere commune.

Le Tribunal du Consulat, dont nous avons parlé plus haut, est à la tête du Commerce de ce Royaume. On tire de ce Corps des Députés Commissaires pour résider dans les autres Villes dépendantes de ce Gouvernement, & qui renfermées dans les bornes du Royaume du *Pérou*, reconnoissent ce Tribunal pour supérieur, & comme le seul qui soit établi pour cette sorte d'affaires.

Toutes les richesses de ces Provinces Méridionales se déposent à *Lima*, pour être embarquées sur la Flottille qui part du Port de *Callao*, pour aller à *Panama* dans le tems de l'arrivée des Gallions. Les Propriétaires de ces fonds en donnent la direction aux Commerçans de *Lima*, & ceux-ci les vont trafiquer à la Foire conjointement avec les leurs propres. La même Flottille se rend ensuite au Port de *Payta*, où tous les Négocians prennent terre, & font débarquer les Marchandises d'Europe dont ils ont fait emplette, & qui, pour éviter les longueurs de la Navigation, sont voiturées par terre jusques à *Callao*, au moyen des nombreuses mules qui sont dans cette Sénéchaussée. Les Marchandises les moins précieuses continuent cependant le voyage par mer jusqu'à ce Port.

Aussi-tôt que tous ces effets sont arrivés à *Lima*, les Commerçans expédient chaque portion à leurs Correspondans qui leur ont confié leurs deniers, & serrent dans des Magazins celles qui sont pour leur propre compte,

te, jusqu'à ce qu'il se présente des Acheteurs qui ne manquent pas de se rendre à *Lima* dans ce tems-là. Ou bien ils ont des Commis ou Caissiers dans les Provinces intérieures auxquels ils en font des envois, & à mesure que ceux-ci les débitent ils font tenir à leurs Maîtres ou l'argent comptant, ou les lettres de change qu'ils ont reçues, & ceux-ci leur font de nouveaux envois de leurs Marchandises, jusqu'à ce qu'ils s'en soient défaits, desorte que le commerce d'une Flottille dure assez longtems, n'étant pas possible que tout se débite si promptement.

Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du Pays consiste en Argent en barre, en Pignes \*, ou en Argent travaillé. Tout cela est ensuite frappé & converti en espèces dans la Maison de la monnoye à *Lima*. De cette maniere les Commerçans ne gagnent pas seulement sur leurs marchandises, mais aussi sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Ou voit par-là que tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres; car celui qui vend des Étoffes par exemple, convient avec l'Acheteur tant à l'égard du prix de la marchandise qu'à l'égard de celui de l'Argent en barre, ou en Pignes, desorte qu'à le bien prendre ce commerce est en même-tems une vente de marchandises & une vente d'argent.

Les deniers qu'on fait remettre à *Lima* dans l'intervalle d'une Flottille à l'autre, sont employés par les Propriétaires en étoffes du cru du Pays qui viennent de la Province de *Quito*, observant la même méthode avec cette marchandise-là qu'avec les autres; car comme il s'en consomme une égale quantité & même davantage, elle n'est pas moins nécessaire dans les Provinces que celles d'*Europe*, vu que les gens pauvres & de basse condition s'en vêtissent, leurs facultés n'allant pas jusqu'à leur permettre l'usage de celles qui sont plus magnifiques, & auxquelles ils donnent le nom général d'*Etoffes de Castille*. Les Commerçans qui avec des fonds médiocres font leurs emplettes à *Lima*, se pourvoyent également de ces étoffes & de celles d'*Europe*, afin d'avoir un assortiment qui puisse contenter tout le monde.

Outre ce commerce, qui est sans-doute le plus considérable, & qui se fait tout par la voye de *Lima*, il y a celui que cette Ville fait avec tous les

\* Ce qu'on nomme *Pignes* au Pérou & au Chili sont des Masses d'argent poreuses & légères, faites d'une pâte desséchée, & qu'on fait par le mélange du Mercure & de la Pou-dre d'argent tirée des Minières. N. d. T.

les Pays méridionaux & septentrionaux de l'Amérique : la denrée dont elle tire le plus de la partie septentrionale, c'est le Tabac en poudre, & qui transporté de la *Havane* au *Mexique* y est préparé & accommodé, & de-là envoyé à *Lima*, d'où il passe dans les autres Contrées. Ce commerce se fait à peu près comme celui de *Panama*. Mais les Marchands qui le font, ne se mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, comme Ambre, Musc &c. & de la Porcelaine de la *Chine* : les uns sont établis à *Lima*, les autres n'y sont qu'en passant, & ils sont tous pour l'ordinaire des Correspondans des Marchands *Mexiquains*. Des Ports de la nouvelle *Espagne* il vient à *Lima* de la Poix, du Goudron, & du Fer avec de l'Indigo, mais en petite quantité.

Il vient du Royaume de *Tierra Firme* beaucoup de Tabac en feuille, & des Perles, dont il se fait un grand débit, vu qu'outre la quantité que les Dames en employent dans leur parure, il n'y a point de femme muâtre qui n'en ait quelque affiquet. Quand l'*Assiento*, c'est-à-dire la traite des *Nègres* n'est point interrompue, ce commerce se fait aussi par la voye de *Panama*, & il s'en fait un grand débit.

Il y a à *Lima* une mode si enracinée & si générale, qu'elle est commune à toutes les femmes sans distinction ; c'est qu'elles portent dans la bouche un *Limpion* de Tabac. L'origine de cette coutume, fut sans-doute le desir de maintenir les dents propres, comme le témoigne le nom-même de la chose ; car *Limpion* vient de *limpiar*, qui signifie nettéier. Ces *Limpions* sont de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppé dans du fil de lin fort blanc, qu'elles défont à mesure qu'elles usent le Tabac. Elles mettent ce *Limpion* dans la bouche par un bout, & après en avoir un peu mâché, elles s'en frottent les dents, & les maintiennent par-là belles & propres. Les gens du commun qui changent en vice les meilleures choses, poussent cette coutume à l'excès. Les femmes sont horribles à voir avec un rouleau de tabac d'un pouce & demi de diamètre continuellement dans la bouche. Il semble qu'elles veuillent se défigurer, en renchérissant si prodigieusement sur les *Limpions* des Dames. Cet usage, & celui du Tabac à fumer, qui est aussi à la mode parmi les hommes, fait qu'il se consomme une grande quantité de Tabac en feuilles. Les *Limpions* sont faits de Tabac de *Guayaquil* mêlé d'un peu de celui qui vient de la *Havane* par *Panama* ; & celui qu'on employe à fumer vient de *Sagna*, de *Moyabamba*, de *Juën de Bracamóres*, de *Lhulla*, & de *Chillaos* où il s'en recueille en grande quantité, & qui passe pour fort bon pour cet usage.

Tout



Tout le Merrein qu'on employe à *Lima* dans la bâtisse des maisons vient de *Guayaquil*, ainsi que celui qu'on employe au *Callao* dans le carenage des Vaisseaux & la fabrique des petits Bâtimens. On en tire aussi du Cacao, mais en petite quantité, la consommation de cette denrée étant peu considérable à *Lima* en comparaison des autres Villes des *Indes*; ce qui vient de l'usage général qu'on y fait de l'Herbe du *Paraguay*. Les Maîtres des Vaisseaux font le Commerce du Bois. Ils l'apportent pour leur propre compte, & en font des Magazins au *Callao*, où ils le vendent quand l'occasion s'en présente.

Des côtes de *Nasca* & de *Pisco* on tire des Vins, des Eaux-de-vie, des Olives, des Huiles, des Raisins secs. De celles du *Chili*, du Froment, des Farines, des Cordouans, des Amarres de chanvre, des Vins, des Fruits secs, & quelque peu d'Or. Outre ces Marchandises, on en trouve de toutes les sortes dans les Magazins du *Callao*, destinés à recevoir les marchandises dont les unes appartiennent aux Négocians qui les y envoient pour y être débitées, les autres sont pour le compte des Maîtres de Navire, qui les vont acheter sur les lieux où elles croissent. Tous les Lundis de l'Année il y a une Foire au *Callao*, où les Vendeurs & les Acheteurs se rendent de toutes parts pour leurs affaires. Les effets achetés à ces Foires sont transportés dans les lieux respectifs par des mules que les Vendeurs tiennent à cet effet, qui n'ont d'autre profit dans le loyer de ces animaux que le service qu'ils rendent.

Les Denrées que l'on envoie à *Lima* ne sont pas toutes consommées par les habitans de cette grande Ville. Une partie passe à celles de la Province de *Quito*, dans les Vallées & à *Panama*, où il s'en fait des remises de toutes les espèces. On tire de *Coquimbo*, & de la côte de ce nom, du Cuivre & de l'Etain en barre & en abondance. Des Montagnes de *Caxamarca* & de *Chachapoyas*, des Toiles de Coton & de Pite, pour les voiles de Navire; des Vallées, du Cordouan sorte de Maroquin, & du Savon. Des Provinces Méridionales, savoir, la *Plata*, *Oruro*, *Potosi* & *Cuzco*, la Laine de Vicogne pour la fabrique des Chapeaux, & quelques Etoffes fines. Du *Paraguay*, l'Herbe du même nom, dont il se fait à *Lima* une grande consommation, & qui passe de-là dans les autres Provinces jusques à *Quito*. Enfin il n'est Contrée ni Lieu dans tout le *Pérou*, qui n'envoie les marchandises de son cru dans cette Ville pour la vente, & qui ne s'y pourvoye de celles qui lui manquent, & par conséquent *Lima* est le centre d'un Commerce où toutes les Nations sont intéressées. De-là vient

aussi que le trafic & l'abord des Etrangers y sont continuels; & que les Familles de considération peuvent, par le moyen du Négoce, fournir aux fraix de la figure qu'elles font, & dont nous avons parlé. Sans cette ressource elles feroient bientôt à l'Hôpital.

Il semble d'abord qu'un Commerce si grand & si étendu, devoit enrichir prodigieusement les habitans de cette Ville qui y ont part; il semble, dis-je, qu'ils devoient faire des profits immenses. Il en est bien quelque chose; mais si l'on y fait attention, on trouvera qu'il y a à peine depuis dix jusqu'à quinze maisons commerçantes, dont les Capitaux de Commerce, en Argent ou en Marchandises (à part les Biens fonds & les Majorats) aillent chacun à 5 ou 600000 écus. On en trouvera à-la-vérité dans ce nombre quelques-uns qui vont au-delà, mais il y en a aussi dont les Capitaux ne vont pas si haut. Ceux qui possèdent des fonds moyens, comme depuis 100 jusqu'à 300000 piastras, sont en grand nombre, & c'est entre les mains de ceux-ci qu'est le fort du Commerce; auxquels se joignent les petits, dont les fonds sont depuis 50 jusqu'à 100000 piastras. Ce qui provient sans-doute des dépenses exorbitantes que ces gens font; sans compter que les dotes des filles & l'établissement des fils emportent une bonne partie du Capital; de sorte que souvent l'opulence de la famille finit avec celui qui l'a commencée, & que de son Capital il s'en forme plusieurs médiocres qui le réduisent presque à rien, à-moins que ses héritiers n'aient le bonheur de faire valoir avec profit ce qu'ils ont eu en partage.

Les Citoyens de Lima ont beaucoup de talent & de disposition pour le Négoce. Ils savent parfaitement pénétrer les ruses des Acheteurs, & les ramener aux leurs. Ils ont le don de persuader, & de ne pas se laisser persuader. Ils affectent, en achetant, de mépriser & de ravalier ce qui attire le plus leur attention & qu'il souhaitent le plus; & par cette ruse ils obtiennent plus facilement ce qu'ils marchandent, que ceux qui achètent d'eux. Ils ont la réputation d'être fort économes dans leurs achats, mais exacts & fidèles à remplir les conditions des marchés conclus.

Il y a des boutiques où l'on vend en détail toute sorte d'Etoffes; il y en a aussi pour le Tabac, & c'est dans celles-ci que l'on trouve l'Argent travaillé, que l'on envoie acheter dans les Villes situées près des Minieres où il se fabrique.

Les Commerçans en gros qui ont des magasins de marchandises, ne laissent pas d'avoir une boutique dans leurs maisons, où ils vendent eux-mêmes en détail, ou font vendre par un de leurs Commis en qui ils se confient

fient le plus. Ils en usent ainsi pour ne pas céder à d'autres les profits ordinaires dans cette sorte de Commerce. Au-reste cela ne les dégrade en aucune maniere, & l'on y est trop accoutumé pour y trouver à redire; ce qui fait voir, combien le Commerce est estimé & favorisé dans cette Ville. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Familles illustres, qui, comme nous l'avons dit, se soutiennent dans leur éclat à la faveur des Majorats, & par les revenus de leurs Biens fonds sans se mêler aucunement de trafic. Mais il y en a encore davantage, qui quoiqu'elles aient aussi des Majorats, ont besoin de cette ressource pour se soutenir dans leur lustre, de maniere que par la suite du tems elles ne tombent pas en décadence. Elles s'intéressent en gros aux Foires des Gallions & autres trafics, & ne soupçonnent pas même que ce Commerce puisse déroger à l'éclat de leur noblesse. Elles ont entierement perdu ces idées que leurs Ancêtres avoient apportées d'Espagne, & s'en trouvent très-bien.

## C H A P I T R E X I.

*Etendue de la Viceroyauté du Pérou. Audiences qui y sont contenues. Ebochés dépendans de chacune. Corréjimens ou Sénéchaussées selon leur rang, & en particulier de celles qui appartiennent à l'Archevêché de Lima.*

T Out ce que nous venons d'exposer nous mène naturellement à parler de l'étendue de la Jurisdiction de l'Audience Royale de Lima, & de celle du Viceroi du Pérou. Mais comme pour en donner une connoissance aussi exacte que celle qu'on a vu dans la premiere Partie, au sujet de Quito, il seroit nécessaire d'avoir parcouru en personne toutes les Provinces particulieres ou Corréjimens de ce Royaume, & d'en faire un Livre à part, je me contenterai d'en donner une idée générale, suffisante pour connoître en gros tout ce que renferment à cet égard les vastes Domaines de ce Pays. Je puis aslurer d'avance que pour m'acquiter de cette tâche avec plus d'utilité, j'ai consulté diverses personnes sur le sujet que je vais traiter, dont quelques-uns ayant gouverné ce vaste Royaume, étoient parfaitement instruits de tout ce qui le regarde, & quelques autres qui étant du Pays même, & s'étant appliqué à le connoître, pouvoient nous donner des lumieres telles que nous les désirions, & diriger nos jugemens par leur prudence & leur expérience. Nous avons été obli



gés de nous servir de ce moyen faute d'avoir eu l'occasion de pénétrer dans les Provinces intérieures du Pérou; & si nous voulions entrer dans un grand détail, tout ce que nous aurions pu apprendre à Lima ne suffiroit pas pour nous faire parler avec assurance, vu la grande distance qui est entre la Capitale & plusieurs Provinces & Corréjimens, desorte qu'on n'en peut guere attendre que des idées générales. On ne sera donc pas surpris si nous passons légèrement sur quelques-uns; car en nous conformant à la méthode que nous nous sommes proposée dès le commencement de cette relation, nous n'admettrons que ce qui nous paroît certain & bien avéré, estimant qu'il vaut mieux dire peu & vrai, que de courir risque d'alléguer faux en nous étendant davantage.

Pour mieux réussir dans la description des Pays dépendans du Gouvernement du Pérou, sans nous écarter de l'ordre que nous avons suivi jusqu'ici, nous diviserons toute la Jurisdiction dans celles des Audiences qui le composent, & les Audiences dans les Evêchés qu'elles renferment, & chaque Evêché ou Archevêchés dans les Corréjimens ou Sénéchaussées. Cet ordre nous paroît propre à rendre cette description plus utile, & facilitera notre relation générale de l'état actuel de ces Provinces.

Le Gouvernement ou Viceroyauté du Pérou dans l'Amérique Méridionale s'étend sur ces vastes Pays qui sont sous la Jurisdiction des Audiences de Lima, de Los Charcas, & du Chili, sous lesquelles sont encore compris les Gouvernemens de Santa Cruz de la Sierra, du Paraguay, de Tucuman & de Buénos-Ayres, bienque ces trois dernières Provinces, ainsi que le Royaume de Chili, aient leurs Gouverneurs particuliers, qui ont une autorité convenable à leur caractère, c'est-à-dire, qu'ils sont absolus tant dans les Affaires Politiques, que Civiles & Militaires, toutefois en certaines choses ils reconnoissent la supériorité du Viceroi, qui, par exemple, a le droit de nommer à leurs Gouvernemens par provision, en cas de mort de leur part; & ainsi à l'égard de quelques autres cas non moins importans. Avant l'an 1739 qu'on érigea pour la seconde fois la Nouvelle Grenade en Viceroyauté, celle du Pérou s'étendoit, comme il a déjà été dit, sur tous les Pays compris dans les Audiences de Tierra-Firme & de Quito. Mais celles-ci en ayant été séparées, cette Viceroyauté se trouva bornée au nord à ce qui est renfermé dans le Corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa, & de Chacapoya, qui finit au Gouvernement de Jaën de Bracamoros. Desorte que la Viceroyauté du Pérou commence au Golphe de Guayaquil, & s'étend depuis la côte de

Tumbes,

*Tumbez*, par les 3 deg. 25 min. de Latitude Australe, jusqu'aux Terres *Magellaniques* environ 54 degrés de la hauteur du même Pole, qui font 1012 lieues marines. A l'Orient il confine en partie au *Bresil*, étant borné de ce côté-là par la fameuse *Ligne* ou *Méridienne de Démarcation*, qui divise les Domaines des Couronnes de *Castille* & de *Portugal*, & en partie à la *Mer du Nord*. A l'Occident c'est la *Mer du Sud* qui lui sert de limites.

L'Audience Royale de *Lima* érigée en 1542, quoiqu'elle ne commençât à s'assembler qu'en 1544, comprend dans sa Jurisdiction un Archevêché & quatre Evêchés, qui sont:

*L'Archevêché de Lima.*

*Evêchés.*

- |                      |                      |
|----------------------|----------------------|
| I. <i>Truxillo.</i>  | III. <i>Cuzco.</i>   |
| II. <i>Guamanga.</i> | IV. <i>Arequipa.</i> |

L'Archevêché de *Lima* doit à juste titre précéder les autres Prélatures, & faire le sujet de ce Chapitre. Nous traiterons dans le suivant des quatre Evêchés suffragans de cet Archevêché. Le Diocèse de celui-ci comprend quinze Corrégimens ou Provinces. Nous traiterons d'abord des Corrégimens d'auprès de *Lima*, en continuant toujours par le plus proche, & ainsi de suite jusqu'aux plus éloignés. Et cette méthode sera observée à l'égard des autres Diocèses.

*Corrégimens ou Provinces de l'Archevêché de Lima.*

*I. Le Cercado de Lima.*

- |                                     |                         |
|-------------------------------------|-------------------------|
| II. <i>Chancay.</i>                 | IX. <i>Tauyos.</i>      |
| III. <i>Santa.</i>                  | X. <i>Caxatambo.</i>    |
| IV. <i>Canta.</i>                   | XI. <i>Tarma.</i>       |
| V. <i>Cagnète.</i>                  | XII. <i>Fauxa.</i>      |
| VI. <i>Ica, Pisco, &amp; Nasca.</i> | XIII. <i>Conchucos.</i> |
| VII. <i>Guarechiri.</i>             | XIV. <i>Guaylas.</i>    |
| VIII. <i>Guanuco.</i>               | XV. <i>Guamalies.</i>   |

I. II. III. Ici le Lecteur nous permettra de le renvoyer aux Chapitres II. & III. où il a été parlé des trois premiers Corrégimens: ce seroit abuser.

fer de sa patience, que de répéter ce qui a déjà été dit du *Cercado* de *Lima*, de *Chancay*, & de *Santa*.

IV. Après les trois Corrégimens notés ci-dessus, vient celui de *Cauta*, à cinq lieues au Nord-Nord-Est de *Lima*, desorte qu'il confine au Corrégiment du *Cercado*. Son étendue est de plus de trente lieues, dont la plus grande partie occupe les premières branches des Montagnes connues sous le nom de *Cordillere Royale des Andes*; c'est pourquoi aussi le climat en est divers selon la disposition du Pays. Le climat de la partie basse ou des vallées, est chaud. Celui de la partie haute, c'est-à-dire, qui est entrecoupée de collines, est tempéré, & froid sur les collines-mêmes. De cette diversité de température, il résulte un grand avantage pour les semences & les pâturages: parce qu'étant maîtres de choisir le terroir selon ses propriétés, les habitans font des récoltes d'autant plus abondantes. Parmi les Fruits qu'ils recueillent, les *Papas* sont les meilleurs. On en porte les racines à *Lima* pour les y vendre, & il s'y en fait une grande consommation. Les vastes campagnes de *Bombon* appartiennent en partie à cette Province; & comme elles sont dans la partie élevée, elles sont toujours froides. Elles nourrissent de nombreux Troupeaux de Brebis & de Moutons. Au reste ces campagnes ont diverses *Haciendas*, ou terres qui appartiennent aux principales familles de la Noblesse de *Lima*.

A *Guamantangua*, Bourgade de cette Sénéchaussée, on révere une Image d'un *Santo Christo*, & les habitans de *Lima*, & ceux des environs y vont en pèlerinage aux Fêtes de la Pentecôte pour assister à la fête qu'on y célèbre.

V. La Ville de *Cagnète* est le Chef-lieu de la Sénéchaussée, à laquelle elle donne son nom. Sa Jurisdiction commence à six lieues au Sud de *Lima*, & s'étend par le même rumb à plus de trente lieues le long de la côte. Le climat y est semblable à celui des vallées de *Lima*, & les terres en sont fertilisées par une Rivière & par divers ruisseaux qui les traversent. Elles produisent force Froment & Maïs. Une partie de ces terres est plantée de Canes douces, dont on tire beaucoup de Sucre. Les Familles nobles de *Lima* en sont aussi propriétaires. Dans le voisinage du Bourg de *Chilca*, situé dans cette Sénéchaussée, à environ dix lieues de *Lima*, on trouve beaucoup de Salpêtre, dont on se sert dans cette Ville pour faire de la Poudre à canon. Outre ces avantages, cette Province a encore celui de la Pêche, à laquelle la plupart des *Indiens*, habitans des Bourgs s'adonnent, surtout ceux qui demeurent près de la Mer; des Fruits, des Légumes, des Oiseaux do-



domestiques des *Indes*, & le commerce qu'elle fait de toutes ces Dentrées avec *Lima* est considérable.

VI. *Ica*, *Pisco*, & *Nasca*, sont trois Villes qui donnent leur nom au Corrégiment dont nous allons parler, & dont la partie antérieure s'étend le long de cette côte vers le Sud. Sa Jurisdiction comprend plus de soixante lieues de pays en longueur, entrecoupé de quelques déserts; & comme le terroir en est sablonneux, ces campagnes restent incultes par tout où les Rivières & les Canaux ne peuvent atteindre; toutefois il faut excepter certains quartiers, qui sans pouvoir être arrosés n'en sont pas moins plantés de vignes, dont les ceps se maintiennent par l'humidité intérieure de la terre, & donnent beaucoup de raisins; on en fait du Vin qui est transporté à *Callao*, d'où il passe à *Guayaquil* & à *Panama*. *Guamanga*, & les autres Provinces intérieures s'en pourvoient aussi, & l'on en fait beaucoup d'Eau-de-vie. Enfin il y a des endroits plantés d'Oliviers, dont les olives servent également à l'huile, & à être mangées. Les terroirs où l'eau peut atteindre produisent beaucoup de Froment & de Maïs, & quantité de toute sorte de Fruits. Dans la Jurisdiction d'*Ica* il y a des Forêts d'*Algarrobales*, dont on nourrit une prodigieuse quantité d'Ânes; article qui augmente beaucoup le commerce des habitans, vu qu'on employe grand nombre de ces animaux à la culture des champs, tant aux environs de *Lima*, que des autres Provinces. Les *Indiens* qui habitent le long des côtes ou dans les Ports, ont soin de la pêche. Ils falent le Poisson qu'ils prennent, & l'envoient dans les Montagnes, où il est de bon débit.

VII. La Sénéchaussée ou Corrégiment de *Guarachiri* renferme dans les terres de sa dépendance la première branche des Montagnes & partie de la seconde de la *Cordillere des Andes*, & s'étend par l'une & l'autre à plus de quarante lieues: cette Province commence à six lieues à l'Orient de *Lima*. La situation des terres qu'elle renferme, est cause qu'il n'y a guere que les vallons & autres lieux bas qui soient peuplés & fertiles. Ils abondent en Froment, Orge, Maïs, & autres Grains, de même qu'en Fruits. Les Montagnes de sa dépendance ont des Minières d'argent, dont quelques-unes sont exploitées, mais le nombre en est petit, ce métal n'y étant pas des plus abondans.

VIII. *Guanuco* est le Chef-lieu du Corrégiment de son nom à quarante lieues Nord-Est de *Lima*. C'a été anciennement une des principales Villes de ces Contrées, dans laquelle s'établirent plusieurs des premiers Conquêteurs. Aujourd'hui elle est dans un état bien différent, & les mai-

sons principales, où ces grands-hommes vivoient alors, semblent n'y subsister encore que pour servir de monument à son ancienne opulence. Dureste elle égale à peine à-présent une Bourgade Indienne des plus médiocres. Le climat des terres de sa Jurisdiction est doux & tempéré, & les campagnes sont fertiles en Grains & en Fruits. On y fait différentes sortes de Confitures & de Gelées, qui sont estimées & recherchées dans les autres Provinces.

IX. Le Corrégiment de *Tauyos* commence à environ vingt lieues de *Lima* vers le Sud-Est. Il comprend partie de la première & seconde branche des Montagnes de la *Cordillere*, & le climat en est inégal. Sa Jurisdiction dans sa plus grande longueur a plus de trente lieues d'étendue. On y recueille du Froment, de l'Orge, du Maïs, & autres Grains, ainsi que les Fruits ordinaires dans ces Pays. Ses champs sont toujours couverts d'herbes où vont paître le gros & le menu Bétail, qui sont le principal article de son Commerce, & que l'on mène vendre à *Lima*.

X. La Jurisdiction du Corrégiment de *Caxa-Tambo* commence à 35 lieues au Nord de *Lima*. Sa plus grande étendue est d'environ vingt lieues, dont une partie est située dans les Montagnes. Tout son territoire est fertile en Grains. Il y a aussi des Minieres d'argent, mais peu abondantes, avec quelques Fabriques de *Bayétes* établies par les *Indiens*: ces fabriques sont partie du Commerce de cette Sénéchaussée.

XI. Le Corrégiment de *Tarma* est un des plus considérables de tout le Diocèse de cet Archevêché. Sa Jurisdiction commence à quarante lieues de *Lima* au Nord-Est, & confine à l'Orient aux *Indiens* Sauvages ou Gentils nommés dans le Pays *Maran-Cochas*, lesquels insultent souvent les habitants de cette frontiere. Cette Province est fertile en Froment, Orge, & Maïs dans sa partie tempérée; dans la partie froide, elle nourrit quantité de gros & de menu Bétail. Elle a de riches Mines d'argent auxquelles on travaille, ce qui rend le Pays riche à proportion. Outre ces sources de commerce elle a des Fabriques de *Bayétes* & autres grosses étoffes, qui occupent une bonne partie du grand nombre d'*Indiens* qu'il y a dans cette Province.

XII. Le Corrégiment de *Jauxa* commence à quarante lieues à l'Est de *Lima*. Son étendue est du même nombre de lieues. Il occupe les vastes Vallées & Plaines qui se trouvent entre les deux *Cordilleres* Orientale & Occidentale des *Andes*. Il est traversé par la Riviere aussi appelée *Jauxa*, qui prend sa source dans le Lac *Chicay-Cocha*, qui est dans la Province de *Tarma*, & forme un des bras du *Maragnon*. Toute la Jurisdiction

diction de cette Sénéchaussée est divisée en deux parties par la Rivière même. Elle est remplie de belles Bourgades bien peuplées d'*Espagnols*, de *Métifs* & d'*Indiens*. Son terroir est fertile en Grains & en Fruits; & son commerce considérable, à cause que c'est la grande route pour aller dans les Provinces de *Cuzco*, de la *Paz* & de la *Plata*, & les autres Contrées méridionales que l'on appelle ici *Tierra de Arriba*, Provinces d'en haut ou hautes Provinces. Elle confine, comme la précédente, aux *Indiens* sauvages de la Montagne, parmi lesquels les Religieux de l'Ordre de *St. François* ont commencé à établir des Missions, dont la première est dans le Bourg d'*Oropo*. Il y a dans la Sénéchaussée de *Jauxa* quelques Mines d'argent qui contribuent à enrichir cette Province.

XIII. Le Corrégiment de *Conchucos* commence à quarante lieues de *Lima* vers le Nord-Nord-Est, & s'étend par le centre des Montagnes, d'où vient que le climat y est inégal à proportion de la diversité de la situation des lieux. Le Pays abonde en Grains & en Fruits. Le terroir moins propre aux semences, nourrit quantité de Bestiaux. Il y a dans cette Jurisdiction beaucoup de Tisserands & de Drapiers *Indiens* qui font des *Bayêtes*, des Droguets de laine & autres Draps grossiers, dont ce Pays fait un bon commerce avec les autres Provinces.

XIV. Le Corrégiment de *Guaylas* occupe comme le précédent le centre des Montagnes, & commence à cinquante lieues de *Lima*, & s'étend vers le même côté. Sa Jurisdiction est assez étendue, & le terroir a les mêmes propriétés que le précédent. On y nourrit quantité de Bestiaux, qui font la plus grande partie du commerce que ce Corrégiment fait avec les autres Provinces.

XV. Le Corrégiment de *Guamalies* est le dernier de l'Archevêché de *Lima*. Sa situation est aussi dans le centre des *Cordilleres*, & le climat n'y est pas moins inégal. Sa Jurisdiction commence à 80 lieues de *Lima* vers le Nord-Est. Le froid y est plus ordinaire que le chaud, c'est pourquoi aussi le terroir en est peu fertile dans l'espace de plus de quarante lieues qu'il renferme. Les *Indiens* qui habitent dans les Bourgades de sa Jurisdiction s'appliquent aux Métiers de Tisserands, de Cardeurs & de Drapiers, fabriquant des *Bayêtes*, & des Serges, que l'on vend dans les Provinces où il n'y a pas de telles fabriques.

Tous ces Corrégimens, ou Provinces, de-même que ceux qui se trouvent dans les Diocèses de l'Audience Royale de *Lima*, & des Evêchés de celle de *Charcas*, sont remplis de Peuplades, Bourgs, Villages & Ha-



meaux, habités par des *Espagnols*, des *Métifs*, & des *Indiens*. Ces derniers sont en quelques endroits moins nombreux que les précédens, & dans quelques autres c'est tout le contraire. Comme le lieu où le *Corrégidor* fait sa résidence, lequel est appelé à cause de cela la *Capital del Corregimiento*, la *Capitale de la Province*, ou *Sénéchaussée*, est souvent fort éloigné des extrémités du Pays de sa Jurisdiction, & que par conséquent il ne peut veiller de si loin au maintien de la Police & de la Justice, on a jugé à propos de subdiviser ces Provinces en divers départemens, chacun de trois à quatre peuplades, plus ou moins selon leur grandeur & leur distance de l'une à l'autre. Dans chacun de ces départemens il y a un Subdélégué du *Corrégidor*.

Les grandes Peuplades ont ordinairement chacune leur Curé particulier pour la direction des âmes. Quand les lieux sont petits, on en joint deux, trois, ou même davantage sous un même Curé. Quand ils sont trop éloignés, ce Curé les fait diriger par ses secondaires. Au reste les Curés sont ou Séculars, ou Réguliers, selon le droit que chacune de ces deux classes a acquis sur la Cure, pour avoir été employés à la réduction & à la conversion des *Indiens* dans le tems de la Conquête. Passons maintenant aux *Corrégimens* des Evêchés.

## CHAPITRE XII.

Où l'on traite des *Corrégimens* contenus dans les Diocèses de Truxillo, Guamanga, Cuzco & Arequipa.

TRUXILLO. Premier Evêché de l'Audience Royale de Lima.

AU Nord de l'Archevêché de Lima est l'Evêché de Truxillo, dont le Diocèse de ce côté-là est le terme où finit la Jurisdiction de l'Audience de Lima & de la Viceroyauté du Pérou. Il s'étend même au-delà, puisqu'il comprend le Gouvernement de *Jañ de Bracamoros*, qui touche, comme on l'a déjà dit dans la I. Partie, à la Province & Audience de Quito. Ainsi laissant ce Gouvernement à part, nous ne parlerons que des sept *Corrégimens* de cet Evêché appartenant à l'Audience & au Gouvernement du Pérou.

Car-

Corrégimens de l'Evêché de *Truxillo*.

I. *Truxillo*.

II. *Sagna*.

V. *Chachapoyas*.

III. *Piura*.

VI. *Lhulla & Chillaos*.

IV. *Caxamarca*.

VII. *Pataz* ou *Caxamarquilla*.

I. II. III. Il a déjà été fait suffisamment mention des trois Corrégimens de *Truxillo*, de *Sagna* & de *Piura* aux Chapitres I. & II. Reste à parler des quatre autres.

IV. *Caxamarca* est situé à l'Orient de *Truxillo*. Sa Jurisdiction s'étend fort loin par l'espace que laissent entre elles les deux *Cordilleres des Andes*. Le terroir est fertile en Grains, Fruits, & Légumes, & nourrit du gros & du menu Bétail, mais principalement il abonde en Haras. Les Propriétaires des champs des vallées s'y viennent pourvoir de chevaux & de mules, qu'ils engraisent avec du Maiz, & revendent ensuite dans les grandes Villes. C'est ainsi qu'on en use dans la Vallée de *Chancay* & autres, d'où l'on envoie ces animaux à *Lima*, *Truxillo* &c. Les *Indiens* de toute cette Jurisdiction sont Tisserands, & font beaucoup de toiles de coton pour des voiles de Navire, pour des pavillons & des couvertures de lit & autres semblables ouvrages, dont on fait un bon débit dans les Villes, & c'est un des meilleurs articles de son commerce. Il y a aussi quelques Mines d'argent, mais de peu de conséquence.

V. Vers le même côté, mais plus à l'Orient, est le Corrégiment de *Chachapoyas*. Le climat y est chaud, parce que ce Pays étant situé hors des *Cordilleres* & à l'Orient de ces Montagnes, est fort bas. Son étendue est considérable, mais la plus grande partie est un Désert. Les Fruits sont proportionnés à sa température. Les *Indiens* s'y occupent aussi à faire des Toiles de coton, principalement pour des tapisseries & autres meubles, qui font un fort bel effet à la vue par la finesse des couleurs qu'ils mêlent dans le tissu de leurs ouvrages, en quoi ils sont fort habiles. Cet article, à quoi il faut ajouter les Canevas qu'ils fabriquent pour les voiles de Navire, fait le fond du commerce qu'ils entretiennent avec quelques autres Provinces où leurs ouvrages sont recherchés.

VI. A l'extrémité méridionale du Corrégiment de *Chachapoyas*, & à l'Orient de la *Cordillere des Andes* on trouve le Corrégiment de *Lhulla & Chillaos*, où le climat est chaud & humide, parce que le terrain est bas;

de-là vient aussi qu'il y a beaucoup de Forêts, ce qui rend une grande partie de cette Jurisdiction inhabitée. Au-reste elle confine à la Rivière de *Moyobamba*, qui commençant à couler de ces Provinces méridionales du Pérou forme le Fleuve de *Marañon*, comme il a été dit dans la première Partie. La principale Denrée de ce District c'est le Tabac, à quoi il faut ajouter les Amandes connues sous le nom des *Andes*, & quelques autres Fruits qui sont le fond du commerce de cette Contrée avec celles des environs.

VII. Le Corrégiment de *Patás*, ou de *Caxamarquilla*, est le dernier de ce Diocèse. Son terroir est diversement situé, & le climat y est différent, ainsi que les Fruits, par la même raison. Le Pays produit de l'Or, & le principal commerce consiste à troquer ce métal contre de la monnoye courante, surtout pour des espèces d'argent, qui y sont plus estimées que l'or, pour être plus rares.

## II. Evêché de l'Audience de *Lima*.

### *Guamanga*.

La Ville de *Guamanga*, où est le Siège Episcopal, fut fondée par *Don Francisco Pizarro* en 1539 dans le même lieu où se trouvoit un Village d'Indiens qui avoit le même nom. Les Espagnols en bâtissant la Ville lui donnerent celui de *Saint Jean de la Victoire*, en mémoire de la retraite de l'*Inca Manco*, qui n'ayant osé accepter la bataille que *Pizarro* lui présentoit, abandonna la campagne & se retira dans les Montagnes. Cette Ville fut fondée dans la vue de faciliter le commerce entre *Lima* & *Cuzco*: car dans cette vaste étendue de chemin il n'y avoit aucune autre Ville, ce qui exposoit les Voyageurs aux courses des Indiens de l'Armée de *Manco*. Ce fut cette raison qui fit choisir le lieu où étoit le Village en question; lieu incommode pour les besoins de la vie, étant proche de la *Cordillere* des *Andes*. Mais aussitôt qu'on eut exterminé le parti de l'*Inca Manco*, & que la guerre fut finie avec ce Prince, on changea la situation de la Ville, & on la bâtit dans l'emplacement où elle est aujourd'hui. Sa Jurisdiction, telle qu'elle fut réglée dès sa fondation, commençoit où finit le Corrégiment de *Jauja*, & s'étendoit jusqu'au pont de *Vilcas*. A-présent elle a pour bornes les Provinces qui l'environnent, & elle renferme le Bourg ou Bailliage d'*Anco*, qui n'est qu'à trois lieues de la Ville. Celle-ci est située sur le panchant de quelques collines, qui s'é-

ten-



tendant vers le Sud enferment une plaine qui est à l'Orient de la Ville. Une Riviere qui prend sa source dans ces collines traverse la même plaine; ce qui n'empêche pas que la Ville ne souffre quelque disette d'eau, étant située dans un terrain plus élevé que celui de la plaine; de manière que les habitans n'ont d'autre ressource que quelques petites Fontaines qu'elle renferme dans son enceinte. On compte parmi les Citoyens de *Guamanga* environ vingt Familles de Nobles, qui occupent le centre de cette Ville, dont les maisons sont la plupart hautes, bâties de pierres, bien travaillées, & généralement couvertes de tuiles. L'espace qu'elles occupent ne se borne pas aux appartemens pour loger les propriétaires à leur aise, mais leur offre un terrain suffisant pour des vergers & des jardins, difficiles à entretenir à cause de la disette d'eau. Les grands Fauxbourgs habités par les *Indiens*, dont la Ville est environnée, ajoutent beaucoup à sa grandeur: les maisons de ceux-ci, quoique basses, sont aussi bâties de pierres, & couvertes de tuiles, ce qui rend la Ville fort agréable à voir. Au-reste cette façon de bâtir est généralement usitée dans les lieux éloignés des côtes.

L'Eglise Cathédrale est bien ornée. Son Chapitre est composé outre l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, de deux Chanoines dont les Canonicats s'obtiennent par concours, de deux Prébendiers, & d'un Pénitencier. Il y a un Séminaire pour le service de l'Eglise sous le nom de *St. Christoval*. L'Eglise de ce Séminaire est la Paroisse des *Espagnols*, & l'Eglise de *Ste. Anne* la Paroisse des *Indiens*, qui a pour Succursales les Chapelles *del Carmen* vulgairement *Carmenca*, de *Belen*, de *San Sebastian*, & *San Juan Baptista*. La Paroisse de la *Madeleine*, composée aussi d'*Indiens*, est desservie par les *Dominicains*, dont l'un a le titre de Curé. Enfin il y a une Université avec les revenus nécessaires pour des Professeurs en Philosophie, Théologie & Jurisprudence. Cette Université jouit des mêmes prérogatives que celle de *Lima*, étant aussi de fondation Royale. Le Magistrat ou *Cabildo Secular* de cette Ville est composé des Nobles, & a pour Président le Corrégidor. Tous les ans on élit parmi les Régidors les Alcaldes qui doivent veiller à la police & au bon ordre.

Outre les Paroisses il y a encore dans l'enceinte de cette Ville les Couvens de *St. Dominique*, des *Cordeliers*, de la *Merci*, de *St. Augustin*, de *St. Juan de Dios*, un Collège de *Jésuites*, & un Hospice de *St. François de Paule*, les Religieuses de *Ste. Claire* & celles d'*El Carmen*, & une Communauté de Dévotes.

Les

Les Corrégimens compris dans le Diocèse de *Guamanga*, sont :

I. *Guamanga*.

|                             |                               |
|-----------------------------|-------------------------------|
| II. <i>Guanta</i> .         | VI. <i>Angaraés</i> .         |
| III. <i>Vilcas-Guaman</i> . | VII. <i>Castro-Virreyña</i> . |
| IV. <i>Andaguaylas</i> .    | VIII. <i>Prima-Cocha</i> .    |
| V. <i>Guanca-Bélica</i> .   | IX. <i>Lucanas</i> .          |

I. Le Corrégiment de *Guamanga* jouit d'un bon climat dans toute son étendue, aussi est-il bien peuplé, & fertile en Grains, Fruits & autres denrées, sans compter les Troupeaux, qui font partie de son commerce; l'autre partie consiste en Cuirs & dans les Semelles de fouliers qui y sont coupées & préparées, outre les Confitures en conserves & en gelées que l'on transporte dans les autres Provinces.

II. La Jurisdiction du Corrégiment de *Guanta* est à l'Ouëst-Nord-Ouëst de *Guamanga*, & commence à un peu plus de quatre lieues de cette Ville. Il s'étend à plus de 25 ou 30 lieues au long. L'air y est bon presque par-tout, & le terroir abondant en Grains & en Fruits. Il y a des Mines d'argent, qui autrefois rapportoient beaucoup, mais qui présentement sont extrêmement déchuës. La Riviere de *Jauxa* forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayacaxa*, une Ile où croît en abondance la *Coca*, dont nous avons parlé dans la I. Partie de cet Ouvrage. Cette Herbe & le Plomb que l'on tire des Mines de ce métal qui sont dans cette Jurisdiction, sont les principales branches de son commerce avec les autres Provinces, à quoi il faut ajouter les Denrées qu'elle fournit pour la nourriture ordinaire des habitans de *Guamanga*.

III. Au Sud-Est de *Guamanga* à six ou sept lieues de cette Ville commence le Corrégiment de *Vilcas-Guaman*, qui a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré, & le terroir produit quantité de Grains, Fruits, & nourrit beaucoup de Bétail gros & menu. Les *Indiens* qui habitent les Villages de ce Corrégiment s'occupent à fabriquer des *Bayétes*, des *Cordellats* & autres étoffes de laine que l'on transporte à *Cuzco* au *Potosi*, & en d'autres Provinces. Ce commerce est pénible à-cause de la grande distance des lieux. On trouve dans cette Jurisdiction une Forteresse des anciens *Indiens*, en la maniere décrite dans la I. Partie au sujet de celle qui est près du Village de *Cannar*. Le Bourg même de *Vilcas-Guaman* en avoit une

une autre fort fameuse, qui a été ruinée pour bâtir l'Eglise de ses débris. IV. A l'Orient de *Guamanga*, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégitment d'*Andaguaylas*, dont la Jurisdiction s'étend vers l'Orient par l'espace que laissent entre eux deux rameaux de Montagnes de la *Cordillere* à un peu plus de vingt lieues. Son terroir arrosé de quelques petites Rivières, en est rendu extrêmement fertile. L'air y est en partie chaud & en partie tempéré. Les terres y produisent, à proportion de l'arrosement qu'elles reçoivent, des Canes de Sucre, du Maïs, du Froment, & autres denrées en abondance. Le Pays est un des plus peuplés de ces Contrées. Les Familles Nobles de *Guamanga* y ont des *Haciendas*, qui produisent considérablement de Sucre.

V. Le Gouvernement de *Guanca-Bélica* commence à trente lieues au Nord de *Guamanga*. La Ville de *Guanca-Bélica* fut fondée à l'occasion de la fameuse & riche Mine de vif-argent qui est dans le voisinage. Elle ne subsiste que de l'exploitation de cette Mine; car d'ailleurs l'air y est si rude que la terre n'y produit rien, & il faut tout tirer du dehors. Il y a dans cette Ville une Fontaine dont l'eau est pétrifiante, & les habitans emploient les pierres qu'elle produit à bâtir leurs maisons & autres ouvrages.

Les Mines de vif-argent qu'on exploite en ce lieu-là, sont les seules dont on tire celui qu'on emploie dans les Mines d'argent du Pérou. Et malgré la quantité qu'elles en fournissent actuellement & qu'elles en ont fourni, on ne s'apperçoit pas qu'elles diminuent. Elles furent découvertes selon quelques-uns en 1556 par un Portugais nommé *Enrique Garcés*, qui rencontra par hazard en ce lieu un Indien avec quelques pierres de Cinabre, que les Indiens appelloient *Llimpi*, & dont ils se servoient pour se peindre le visage. D'autres, tels qu'*Acosta*, de *Laëtt*, & *Escalona*, prétendent que la Mine de *Guanca-Bélica* fut découverte par un Indien nommé *Navincopa*, domestique d'*Amador Cabrera*, & qu'avant l'an 1564 *Pedro Contréras* & *Enrique Garcés* en avoient découvert une à *Pataz*. Mais quoi qu'il en soit la Mine de *Guanca-Bélica* est celle qu'on a toujours exploitée, & le mercure n'a été mis en usage pour rassembler l'argent des minerais qu'en 1571 par *Pedro Fernandez Vélasco*. Les Rois d'Espagne se sont réservés & appropriés cette Mine dès le tems de sa découverte. Autrefois la Ville de *Guanca-Bélica* étoit gouvernée par un des Auditeurs de l'Audience de *Lima* avec titre de Surintendant; au bout de cinq ans un autre Auditeur venoit relever celui qui étoit en place, au bout de ce tems un autre relevoit celui-ci, & ainsi tour à tour de cinq en cinq ans. Mais en 1735 le Roi



*Philippe V.* jugea à-propos d'envoyer un Gouverneur particulier avec le même titre de Surintendant de cette Mine, & jetta les yeux sur un sujet bien au fait de la manière dont il faut exploiter ce métal, s'en étant instruit aux Mines d'*Almaden* où il avoit été longtems. Le nouveau Gouverneur a si bien rempli les vues du Monarque, qu'on ne doute pas qu'en suivant la méthode qu'il a établie, la Mine ne subsiste beaucoup plus longtems & avec moins de fraix. Le vis-argent qu'on tire de cette Mine se vend en partie sur les lieux aux Exploiteurs des Mines d'argent; & le reste est envoyé aux Caisses Royales de tout le *Pérou*, pour que ceux qui exploitent des Mines éloignées puissent s'en pourvoir plus commodément.

VI. Le Corrégiment d'*Angaraes* est dépendant du Gouvernement de *Guanca-Bélica*, sa Jurisdiction commence à environ vingt lieues de la Cité de *Guamanga* vers l'Ouëst-Nord-Ouëst. L'air y est bon & le terroir fertile en. Froment, Maïs & autres Grains & Fruits, & nourrit beaucoup de gros & de menu Bétail.

VII. Le Corrégiment de *Castro-Virreyna* est à l'Occident de *Guamanga*, & a plus de trente lieues d'étendue. Le terroir y est fertile, quoique de différente nature. Dans les Bruyeres, qui sont les lieux les plus froids, il y a beaucoup de ce Bétail que les Gens du Pays nomment *Vicunnas*, dont la laine fait la meilleure partie du commerce de cette Contrée. Cet animal étoit autrefois commun dans les Pays de *Fauxa*, de *Guanuco* & de *Chiquiabo*; mais depuis la conquête chacun s'étant mêlé de leur donner la chasse pour en avoir la laine, ils sont devenus si rares qu'on ne les trouve plus que sur les Montagnes, où il est bien difficile de les joindre.

VIII. A environ vingt lieues de la Ville de *Guamanga* vers le Sud on entre dans le Corrégiment de *Parina-Cocha*, dont la Jurisdiction a 25 lieues d'étendue. On y nourrit quelques Troupeaux, & on y recueille des Fruits & des Grains en abondance. Il y a aussi plusieurs Mines d'or & d'argent plus abondantes aujourd'hui que jamais; & ce sont ces deux précieux Métaux qui sont la principale branche de son commerce actif; quant au commerce passif il est sur le même pied que celui du Corrégiment dont nous allons parler.

IX. A vingt-cinq à trente lieues de *Guamanga* entre l'Occident & le Sud, est le Corrégiment de *Lucanas*; le climat y est froid ou tempéré. On y recueille abondamment des Fruits & des Grains, & il s'y nourrit de grands Troupeaux de Bétail gros & menu. Ce Pays est très-abondant en Mines d'argent si riches, qu'on les compte parmi celles qui contribuent le

plus

plus aux richesses du Pérou : de-là vient que le commerce qui s'y fait est des plus considérables ; car il s'y rend un grand nombre de Commerçans avec des Marchandises ; d'autres y apportent des Denrées que ce Pays ne produit point, & ils prennent en échange de l'argent en barre & en pignes.

### III. Diocèse de l'Audience de Lima.

#### Cuzco.

La Ville du Cuzco est la plus ancienne de toutes les Villes du Pérou. Elle fut fondée en même-tems que le vaste Empire des Incas par Manco-Capac, premier Empereur de cette Monarchie. Il la peupla des premiers Indiens qui se rangerent volontairement sous son obéissance, & la divisa en deux parties, appellées *Hanam-Cuzco* & *Hurin-Cuzco*, c'est-à-dire, en *Haut-Cuzco* & *Bas-Cuzco*. Celui-là fut peuplé des Indiens que Manco-Capac avoit attirés à soi, & celui-ci de ceux que son Epouse *Mama-Oello* avoit réduits & rassemblés des champs où ils vivoient répandus çà & là. Le *Haut-Cuzco* est la partie septentrionale de la Ville, & le *Bas-Cuzco* en est la partie méridionale. Les maisons au commencement étoient petites & semblables à des cabanes, mais à mesure que l'Empire s'agrandissoit, la Ville s'étendoit & s'embellissoit ; de manière que quand les *Espagnols* pénétrèrent jusques-là, ils ne furent pas peu surpris de trouver une Cité de cette importance. Ils admiroient la somptuosité des Temples du Soleil, la magnificence des Palais des Incas, & cet air de grandeur qui annonce une Ville digne d'être la résidence d'un puissant Monarque & la Capitale d'un grand Empire. Don *Francisco Pizarro* y entra au mois d'*Octobre* de l'an 1534, & en prit possession au nom de *Charles-Quint*, Empereur & Roi d'*Espagne*. Bientôt après l'*Inca Manco* en vint faire le siège, & la réduisit presque toute en cendres, sans pouvoir néanmoins venir à bout d'en chasser entièrement les *Espagnols*, quoiqu'il eût imaginé ce moyen comme le seul propre à forcer à se retirer une poignée d'hommes dont toutes les forces de sa formidable Armée n'avoient pu, dans diverses batailles ni durant le cours d'un long siège, laisser la constance ni abattre le courage.

Cette Ville est située dans un terrain fort inégal, & sur le panchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvoit offrir d'emplacement plus commode. On voit encore sur une de ces collines au Nord de la Ville les ruines de la fameuse Forteresse que les Incas avoient fait bâtir pour la défense de la Place. Ces ruines font juger que ces Princes avoient eu dessein d'enfermer cette hauteur d'un grand mur taluté, pour fermer le passage à l'Ennemi qui

voudroit pénétrer jusqu'à la Ville, & afin de faciliter la défense de ceux d'en dedans en augmentant la difficulté de la montée aux Ennemis du dehors, qui n'auroient pas eu peu à faire à escalader une si haute muraille. Ce rempart étoit tout de pierres bien travaillées, comme dans tous les ouvrages des *Incas*, dont il a été parlé dans la première Partie; mais il étoit encore plus remarquable par la grandeur des pierres, qui sont de différente figure & grosseur. Celles qui sont la principale partie du mur, sont si grandes qu'il n'est pas aisé de comprendre comment des hommes ont pu, sans le secours d'aucune machine, les amener des carrières d'où on les tiroit jusqu'au lieu où elles sont. Dans les creux que forment les irrégularités de ces grandes pierres, on en a introduit de petites si bien ajustées, & liées ensemble, qu'on ne peut les appercevoir que par une attention particulière. Il y a une de ces grandes pierres couchée à terre & qui paroît n'avoir pas été employée, laquelle est d'une grosseur si prodigieuse qu'on ne peut concevoir par quel moyen ils ont pu la charrier jusques-là. Cette Pierre est vulgairement nommée *la Canfada* \*, par allusion apparemment à sa prodigieuse grosseur, & à la peine qu'on a eue à l'amener en cet endroit. Les ouvrages intérieurs de la Forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont en partie détruits & ruinés, mais ceux du dehors existent encore.

*Cuzco* est une Ville grande à peu près comme *Lima*. Au Nord & à l'Occident elle est environnée de collines qui forment un arc auquel ils donnent le nom de *Senca*. Au Sud-Est elle a une plaine, où aboutissent plusieurs allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierres & couvertes de tuiles fort rouges, qui font un joli effet. Les appartemens en sont bien distribués, les moulures des portes sont dorées, & les autres ornemens ainsi que les meubles répondent à cette magnificence.

L'Eglise Cathédrale ressemble beaucoup à celle de *Lima*, tant par rapport à la grandeur, qu'à l'égard de la disposition & de l'ordonnance. Celle de *Lima* est peut-être plus grande, mais en revanche celle-ci est toute de pierres & d'un meilleur goût d'Architecture. La Chapelle du *Sagrario*, sous le titre de *Nuestra Señora del Triunfo*, est desservie par trois Curés, l'un desquels en particulier est pour les *Indiens* de cette Paroisse, & les autres deux pour les *Espagnols*. Au reste cette Chapelle a été dédiée à *Notre Dame*, parce que ce fut-là que les *Espagnols* se retirèrent lors du siège que *Manca* mit devant la Place, laquelle il brûla presque entièrement, sans

\* La Fatiguée.



sans que les flammes pénétraissent à l'endroit où étoient les *Espagnols*, ce que ceux-ci attribuerent au puissant secours de la Sainte-Vierge. Outre ces Paroisses, il y en a encore huit, savoir :

- |                                      |                            |
|--------------------------------------|----------------------------|
| I. <i>Bélen.</i>                     | V. <i>San Blas.</i>        |
| II. <i>L'Eglise de l'Hôtel-Dieu.</i> | VI. <i>San Christoval.</i> |
| III. <i>Santa Anna.</i>              | VII. <i>San Sebastian.</i> |
| IV. <i>Santiago.</i>                 | VIII. <i>San Gerouymo.</i> |

Ces deux dernières, quoiqu'éloignées l'une d'une lieue, l'autre de deux, ne laissent pas d'être Paroisses de la Ville.

Le Couvent des *Dominicains* de *Cuzco* a pour murailles principales celles du Temple du Soleil, & le Saint Sacrement est placé au même endroit où les *Indiens* avoient mis la figure d'or de cet Astre. Il y a un Couvent de *Franciscains*, de qui dépendent tous les autres Couvens du même Ordre dans la Province, un d'*Augustins* & un de la *Merci*, qui jouissent de la même prérogative. Il y a aussi un Collège des P. P. de la Compagnie de *Jésus*. Les Couvens de *St. Jean de Dios* & des *Bethlémites* sont des Hôpitaux : ce dernier est destiné en particulier pour les *Indiens* malades, qui y sont traités avec toute la charité & tout le soin possible. Les Monastères des Religieuses sont, *Ste. Claire*, *Ste. Catheline*, les *Carmélites*, & une Communauté de Dévotes nommées *Nazaréennes*.

Le Corrégidor est le Chef de la Régence de la Ville ; il a sous lui les Régidors qui sont tirés de la première Noblesse. C'est du Corps des Régidors qu'on élit tous les ans les *Alcaldes* ordinaires, comme il se pratique généralement dans toutes les Villes des *Indes* de la domination *Espagnole*. Le Chapitre est composé outre l'Evêque de cinq Dignitaires, savoir d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, & d'un Trésorier : il y a deux Chanoines qui obtiennent leurs Canonicats par *opposition*, Magistral, & Pénitencier, deux autres de *Présentation*, & deux Prébendiers. Il y a trois Collèges pour l'étude des Sciences : l'un sous le nom de *St. Antoine*, où il y a des chaires fondées pour enseigner le Latin, la Philosophie, & la Théologie aux Séminaristes qui assistent au service de l'Eglise Cathédrale ; l'autre sous le nom de *St. Bernard*, où les P. P. de la Compagnie régissent & enseignent les Humanités à ce qu'il y a de plus distingué parmi les jeunes-gens de la Ville : & le troisième sous le nom de *St. François de Borgia*, appartenant aussi aux *Jésuites*, & destiné à l'éducation des jeunes *Indiens* enfans des *Caciques*. Dans les deux premiers on confère tous les Degrés jusqu'au Doctorat, ayant été érigés en Université.

Parmi les Tribunaux il y en a un pour les Droits Royaux, composé de deux Juges Officiers des Finances du Roi: un Commissariat de l'Inquisition composé des Commissaires & Officiers subalternes, & un autre Commissariat de la Croisade, comme dans les autres grandes Villes dont nous avons fait mention. Autrefois la Ville de *Cuzco* étoit peuplée d'une grande quantité d'*Espagnols*, parmi lesquels on comptoit diverses familles nobles, mais le nombre en est fort diminué à l'heure qu'il est.

Corrégimens de l'Evêché de *Cuzco*.

- I. *Cuzco*.
- II. *Quispicanchi*.
- III. *Avancay*.
- IV. *Paucartambo*.
- V. *Calcaylares*.
- VI. *Chilques*, & *Masques*.
- VII. *Cotabamba*.

- VIII. *Canas* & *Chanches* ou *Tinta*.
- IX. *Aymaraës*.
- X. *Chumbi-Vilcas*.
- XI. *Lampa*.
- XII. *Carabaya*.
- XIII. *Asangaro* & *Afiso*.
- XIV. *Apolo-bamba*.

I. La Jurisdiction du Corrégment de *Cuzco* s'étend à deux lieues aux environs. L'air y est tempéré, excepté sur quelques Montagnes où il fait plus froid que chaud, & où l'on élève des Troupeaux, tandis que dans les lieux bas il croît du Grain & des Fruits en abondance.

II. Le Corrégment de *Quispicanchi* commence presque aux portes de la Ville de *Cuzco* du côté du Sud, & s'étend d'Orient à l'Occident un peu plus de vingt lieues. Les terres de cette Jurisdiction sont des possessions des Familles Nobles de *Cuzco*; on y recueille du Froment, du Maïs & autres denrées; & l'on y fabrique des *Bayêtes* & des Droguets de laine. Une partie de ce Corrégment confine aux Forêts habitées par les *Indios Brabos* ou Sauvages; & c'est dans cette partie que l'on recueille beaucoup de *Coca*, herbe qui fait un des principaux articles du commerce du Pays.

III. A quatre lieues au Nord-Est de *Cuzco* commence le Corrégment d'*Avancay*, qui a plus de 30 lieues d'étendue. La température de l'air y est différente selon la différente situation des lieux: en général il est plus chaud que tempéré: là où la chaleur se fait plus sentir l'on voit de vastes Plantations de Cannes douces, dont on tire des Sucres d'une qualité supérieure. Les endroits moins chauds produisent abondamment de Froment, du Maïs & autres denrées, qui se débitent à *Cuzco*. C'est dans

cette Jurisdiction que se trouve la Vallée appelée *Xaquijaguana*, & par corruption *Xajaguana*, où se donna ce fameux combat où *Gonzalo Pizarro* \* fut défait & fait prisonnier par le Président *Pedro de la Gasca*.

IV. Le commencement de la Jurisdiction du Corrégiment de *Paucartambo* est à huit lieues à l'Orient de *Cuzco*. Elle est d'une assez grande étendue, & le terroir produisoit du tems des *Incas* plus de *Coca* qu'aucun autre, mais cela est fort diminué aujourd'hui, cette Herbe étant cultivée en diverses autres Provinces qui se sont emparées de ce commerce. Du reste il produit assez d'autres Denrées.

V. A quatre lieues à l'Occident de *Cuzco* on entre dans la Jurisdiction du *Calcaylares*, qui l'emporte sur toutes les autres Provinces par la douceur de son climat, ce qui rend le terroir extraordinairement fertile en toute sorte de Grains & en Fruits délicats. Il y a des endroits que les habitans du Pays nomment *Lares*, qui étant plus exposés que les autres aux rayons du Soleil, produisoient autrefois beaucoup de Sucre; mais faute de gens pour les cultiver, cette denrée y est aujourd'hui si diminuée qu'on en tire à peine 30000 arrobes, au-lieu de 60 à 80000 qu'on en tiroit autrefois. Ce Sucre est d'ailleurs excellent, & sans autre apprêt que celui qu'on lui donne communément sur les lieux; il est aussi ferme & aussi blanc que celui qui sort des Rafineries d'*Europe*. La diminution de cette denrée a diminué le commerce de cette Jurisdiction, dont elle étoit la principale branche.

VI. Le Corrégiment de *Chilques* & *Masqués* commence à 7 à 8 lieues au Sud-Ouëst de *Cuzco*, & s'étend à plus de 30 lieues. Le terroir y produit des Grains & nourrit beaucoup de Bestiaux, & les *Indiens* y fabriquent diverses Etoffes de laine.

VII. A vingt lieues au Sud-Ouëst de la même Ville on entre dans le Corrégiment de *Cotabamba*, qui s'étend entre les deux Rivieres d'*Arancay* & d'*Apurimac*, à plus de trente lieues. L'air y est divers selon la différente situation des lieux. Le terroir nourrit beaucoup de gros & de me-

nu

\* *Gonsale Pizarre* s'étoit fait donner la Viceroyauté du Pérou par l'Audience de *Lima*, & avoit défait & tué dans une bataille le véritable Viceroy *Blasco Nunnez*. Huit mois après, c'est-à-dire la même année 1546, *Pierre de la Gasca*, envoyé par la Cour d'*Espagne* pour remettre toutes choses en ordre, arriva à *Panama*, où il fit publier une amnistie, & ayant rassemblé des forces il marcha contre *Gonsale Pizarre*, qui s'obstinoit dans sa desobéissance; il le vainquit dans cette Vallée, le fit prisonnier, & lui fit trancher la tête. Ce *Gasca* étoit Prêtre du Conseil Souverain de l'Inquisition. Not. du Trad.



nu Bétail, & là où le climat est tempéré ou un peu chaud on recueille force Froment, Maïs, & Fruits. Il y a aussi beaucoup de Mines d'argent & d'or; & autrefois on en tiroit quantité de ces métaux qui enrichissoient le Pays, mais aujourd'hui on en tire beaucoup moins.

VIII. La Jurisdiction du Corrégiment de *Canas* & *Canches*, ou *Tinta*, commence à environ vingt lieues au Sud de *Cuzco*, & s'étend tant du Nord au Midi, que de l'Est à l'Ouest, à vingt lieues de chaque côté. La *Cordillere* la divise en deux parties; l'une qui est haute, & située dans ces Montagnes, s'appelle *Canas*; & l'autre qui est basse, se nomme *Canches*. Celle-ci jouit d'un air tempéré, & produit toute sorte de Grains; celle-là plus exposée au froid ne produit guere que des Pâturages, où l'on nourrit quantité de Bestiaux, & l'on compte que dans les grandes Prairies qui sont entre les collines il pâit tous les ans 25 à 30000 Mules qu'on y amène du *Tucuman*. On vend ces Mules à une Foire qui se tient pour cela, & à laquelle ceux des autres Provinces de ce Diocèse viennent acheter les Mules dont ils ont besoin, & s'il en reste on les envoie vendre dans d'autres Provinces plus éloignées. Dans la Partie nommée *Canas* il y a une célèbre Mine d'argent connue sous le nom de *Condonoma*.

IX. Le Corrégiment d'*Aymaraës* commence à quarante lieues au Sud-Ouest de *Cuzco*, & s'étend à trente lieues. Il produit beaucoup de Grains, de Sucre, nourrit force Troupeaux, & renferme des Mines d'or & d'argent, qui étoient autrefois fort abondantes, mais qui rendent peu aujourd'hui faute de gens pour les exploiter.

X. A l'Occident de *Cuzco*, à un peu plus de quarante lieues de cette Ville, commence la Jurisdiction du Corrégiment de *Chumbi-Vilcas*, laquelle s'étend à trente lieues ou environ. On y recueille beaucoup de Grains, & on y nourrit quantité de Bestiaux. Il y a aussi par-ci par-là quelques Mines d'or & d'argent.

XI. A trente lieues au Sud de la même Cité, on entre sur les Terres du Corrégiment de *Lampa*, qui est la Province principale parmi celles qui sont comprises sous le nom de *Collao*. Le Pays est mêlé de plaines & de collines, couvertes les unes & les autres d'abondans pâturages, où l'on voit toujours paître un grand nombre de Troupeaux. Au-reste comme c'est un climat froid, il n'y croît d'autres fruits que des *Papas* & des *Quinuas*. En revanche il y a des Mines d'argent, qui sont en bon état, & qui rendent beaucoup.

XII. Le Corrégiment de *Carabaya* commence à soixante lieues Sud-Est de

de *Cuzco*, & a plus de cinquante lieues d'étendue. L'air y est froid, excepté dans quelques lieux bas & plus exposés au Soleil, dans lesquels on recueille quelque peu de *Coca*. A cela près ils abondent en Grains, Fruits, Légumes, & Pâturages. Tout le Pays est rempli de Mines d'or, & c'est-là que sont les fameux Lavoirs appelés *Lavaderos de San Juan del Oro*, y *Pablo Coya*, de-même que celui qu'on nomme *Monte de Ananea*, qui est à deux lieues du Bourg de *Poto*, où résident les Officiers des Deniers du Roi pour percevoir les Quints qui reviennent à Sa Majesté. Il y a une Riviere qui sépare cette Province des *Indiens* Gentils qui habitent dans les Montagnes. Cette Riviere charrie tant d'or avec soi, qu'en certains tems de l'année les *Caciques*, ou Chefs des Villages *Indiens*, font partir quantité de leurs gens qu'ils envoient par bandes sur les bords de la Riviere, pour amasser l'or qui se trouve parmi le sable & le gravier, jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour payer le tribut qu'ils doivent au Roi. Ils appellent cette espèce de Corvée *Chichina*. Outre les Mines d'or, il y a encore beaucoup de Mines d'argent dans cette Province ou Corrégiment, lesquelles sont exploitées fort diligemment. En 1713 sur la Montagne appelée *Ucuntaya* on découvrit une grande croute d'argent presque massif qui rendit plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée, & cela fait espérer qu'on en trouvera encore de pareilles, qui rendront encore davantage. Entre autres Minieres d'or contenues dans cette Jurisdiction, il y en a une fameuse nommée *Aporoma* qui est fort abondante: l'or qu'on en tire a ving-trois carats d'aloï.

XIII. A cinquante lieues au Sud de *Cuzco* on trouve le Corrégiment d'*Asangaro* & *Afio*, où l'air est froid, & le terroir ne produit que des Pâturages, dans lesquels on nourrit de nombreux Troupeaux qui font le principal commerce de cette Contrée. Au Nord-Est il y a quelques Mines d'argent assez négligées. Les Racines propres aux climats froids viennent en abondance dans ce terroir, telles sont les *Papas*, la *Quinoa*, la *Cannagua*; les habitans se servent de ces deux dernières pour faire de la *Chicha*, de la même façon qu'on la fait avec le Maïs. Ce Corrégiment est du ressort de l'Audience de *Charcas*.

XIV. A soixante lieues de *Cuzco* sur les frontieres des *Moxos*, qui sont des Missions des *Jésuites*, on trouve celles qui appartiennent à l'Ordre de *St. François*. Ces dernières consistent en sept Villages d'*Indiens* de diverses Nations nouvellement convertis, & qui s'étant soumis à la Foi Chrétienne ont renoncé à leur vie sauvage. Pour donner plus d'autorité aux

Missionnaires, les faire respecter & les défendre contre les entreprises des Indiens idolâtres, il y a-là un *Maestre de Campo*, qui est Magistrat & Officier, commandant les Milices formées des habitans mêmes de ces Villages.

IV. Evêché de l'Audience de Lima.

AREQUIPA.

La Ville d'*Arequipa* fut fondée dans un lieu qui portoit déjà ce nom. Ce fut le fameux *François Pizarre* qui fit jeter les premiers fondemens de cette Cité. Dans la suite cette situation n'ayant pas paru assez avantageuse aux habitans, ils choisirent un autre emplacement dans la Vallée de *Quilca* à vingt lieues de la Mer. *Maita-Capac, IV. Inca*, avoit conquis ce Pays & l'avoit ajouté à son Empire. Il en trouva l'air si agréable, & le terroir si bon, qu'il y fit venir 3000 familles des Provinces voisines qui étoient moins fertiles, & par cette augmentation d'habitans il fonda quatre à cinq Bourgades bien peuplées.

Cette Ville est une des plus grandes qu'il y ait au Pérou. Elle est avantageusement située dans un terrain uni, bien bâtie de pierres; les appartemens des maisons bien entendus, logeables, & commodes; les meubles fort beaux & de bon goût. Le climat y est fort doux; jamais on n'y sent de froid excessif, quoique le givre y tombe quelquefois; la chaleur n'y est non plus jamais incommode; desorte que pendant toute l'année la Campagne est émaillée de Fleurs & offre aux yeux un Printems éternel. Un air si doux ne sauroit qu'être favorable à la santé, aussi n'y voit-on point régner de ces maladies fâcheuses qui sont souvent l'effet du mauvais air. Tout près de la Ville coule une Rivière, dont les eaux par le moyen des canaux sont conduites dans les rues où elles entraînent toutes les immondices qui pourroient infecter l'air.

Tous ces agrémens & ces avantages sont néanmoins bien diminués, par la fâcheuse circonstance des tremblemens de terre auxquels cette Ville est sujette, comme toutes les autres Villes de cette partie de l'*Amérique*. On compte quatre de ces tremblemens de terre qui l'ont tout-à-fait ruinée. Le premier arriva en 1582, le second en 1600 le 24 de Février. Celui-ci fut accompagné du crèvement d'un Volcan nommé *Guayna-Putina*, qui est tout près de la Ville. Le troisième tremblement arriva en 1604, le quatrième en 1725, & quoique ces trois derniers fissent moins de ravage, ils ne laisserent pas de renverser les grands édifices & beaucoup de maisons.

La



La Ville est fort peuplée. On y compte grand nombre de Familles Nobles, parce que c'est le lieu où il s'est établi le plus d'*Espagnols*, attirés par les avantages que nous avons touchés ci-dessus, & par la commodité du commerce qui peut se faire par le Port d'*Aranta* qui n'en est qu'à vingt lieues. Le Chef du Gouvernement Civil & Militaire est le Corrégidor, qui a sous lui les Régidors, qui sont choisis parmi la première Noblesse de la Ville, & parmi lesquels on élit tous les ans à la pluralité des voix les Alcaldes ordinaires, comme cela se pratique dans les autres Villes.

Autrefois la Ville d'*Aréquipa* étoit du Diocèse de l'Evêché de *Cuzco*; mais en 1609 elle en fut séparée, & on y établit un Siège Episcopal le 20 de *Juillet* de la même année. Le Chapitre est composé, outre l'Evêque, de cinq Dignités, le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, l'Ecolâtre, le Trésorier & de cinq Canoncats. Outre la Paroisse *del Sagrario*, desservie par deux Curés pour les *Espagnols*, il y a encore celle de *Santa Marta* pour les *Indiens* qui habitent dans la Ville. Il y a un Couvent d'*Observantins*, ou de l'*Etroite Observance*, & un de *Récollets*, qui sont de la Province de *Cuzco*. Un de *Dominicains* & un d'*Augustins*, qui sont de la Province de *Lima*; il y en a aussi un de *la Merci*, appartenant à celle de *Cuzco*. Le Collège des *Jésuites* & l'Hôpital de *San Juan de Dios* sont de celle de *Lima*. Il y a un Séminaire pour les Ecclésiastiques qui sont employés au service de la Cathédrale. On n'y compte que deux Couvens de Filles, ceux des *Carmélites* & de *Ste. Catherine*; mais on avoit commencé à en bâtir un pour les Religieuses de *Ste. Rose*. Le Tribunal des Deniers Royaux établi à *Aréquipa*, est composé d'un *Contador* ou Contrôleur & d'un Trésorier. Enfin il y a aussi des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, comme dans les autres Villes.

Corrégimens de l'Evêché d'*Aréquipa*.

- |                                      |                       |
|--------------------------------------|-----------------------|
| I. <i>Aréquipa</i> .                 | IV. <i>Caylloma</i> . |
| II. <i>Camana</i> .                  | V. <i>Moquegua</i> .  |
| III. <i>Condéfuynos d'Aréquipa</i> . | VI. <i>Arica</i> .    |

I. Le Corrégiment d'*Aréquipa* ne s'étend pas au-delà des Villages des environs, où le climat n'est pas différent de celui de la Ville. Le terroir n'y éprouve jamais la stérilité de l'Été: ils sont toujours couverts de Fleurs, de Fruits, de Grains & de Verdure. Les Pâturages y sont si abondans, que les Troupeaux toujours gras ne peuvent les consumer.

II. En suivant les côtes de la Mer du Sud, à quelque distance pour-

tant des plages, on traverse le Corrégiment de *Camana*, dont la Jurisdiction renferme plusieurs déserts le long de la côte. Il s'étend vers l'Orient jusqu'aux premières Montagnes de la *Cordillere*: son principal commerce consiste en Bourriques, & quelque peu d'Argent qu'on tire de quelques Mines assez négligées, & qui se trouvent dans la partie montagneuse.

III. Au Nord d'*Aréquipa*, environ à cinquante lieues de distance, on entre dans le Corrégiment de *Condesuyos de Arequipa*, lequel a quelque trente lieues d'étendue. L'air y est différent selon la situation des lieux, & le terroir est plus ou moins fertile par la même raison. C'est dans ce terroir qu'on trouve la Cochenille sauvage, dont les *Indiens* font quelque commerce avec les autres Provinces, qui ont des Fabriques d'Etoffes de laine. Il réduisent cette Cochenille en poudre en la faisant moudre, & en mêlent quatre onces avec douze de Maïs violet; ils paîtrissent le tout ensemble, & en font de petits pains quarrés de quatre onces pièce, auxquels ils donnent le nom de *Magno*. C'est dans cette forme qu'ils débitent leur Cochenille, à un piastra la livre. C'est le prix ordinaire. On trouve dans le Pays beaucoup de Mines d'or & d'argent que l'on exploite encore actuellement, mais non pas avec tant de soin qu'autrefois.

IV. Le Corrégiment de *Caylloma* est à trente lieues Nord-Est d'*Aréquipa*. Ce Pays est fameux à cause des Mines d'argent qu'il renferme, & d'une Montagne nommée aussi *Caylloma*. Quoique ces Mines n'aient pas cessé d'être exploitées depuis leur découverte qui est très-ancienne, on continue encore à en tirer beaucoup de ce précieux métal: c'est pourquoi aussi dans le principal lieu du Pays, lequel lieu se nomme aussi *Caylloma*, il y a des Officiers des Finances du Roi pour la perception des Quints, & pour la distribution du Vif-argent, & un Gouverneur. La plus grande partie de ce Pays est si froide, qu'elle ne produit ni Grains, ni Fruits, & qu'il faut faire venir ces Denrées du dehors. Sur les pentes des Montagnes & dans les espaces qui sont entre elles, où le climat est un peu plus tempéré, il croît quelques Denrées, mais en fort petite quantité. On y voit dans certains Cantons paître quantité d'Anes sauvages, comme ceux dont il a été fait mention dans la I. Partie.

V. Le Corrégiment de *Moquégua* commence à quarante lieues au Sud d'*Aréquipa*, & s'étend à 16 lieues des côtes de la Mer du Sud. Le principal Bourg qui donne son nom à la Province, est tout peuplé d'*Espagnols*, parmi lesquels on compte quelques familles nobles, qui sont fort à leur aise. Cer-

te Jurisdiction a environ 40 lieues d'étendue: l'air y est fort doux, & le terroir est rempli de Vignobles qui donnent beaucoup de Vin & d'Eau-de-vie, qui font tout le commerce du Pays, d'où on les transporte par terre dans les Provinces des Montagnes & jusqu'au *Potosi*, & par mer jusqu'à *Callao*. Il produit aussi force *Papas* & quelque peu d'Olives.

VI. *Arica* est le dernier Corrégiment de cet Evêché. Il est situé le long de la côte de la Mer du Sud. L'air y est chaud & mal sain, & la plus grande partie du terroir stérile excepté en *Ayi* ou *Piment*, qui y croît en abondance; & cet article seul suffit pour procurer un commerce considérable aux habitans, cette épicerie étant extrêmement en usage dans toute l'*Amerique* méridionale. On la vient enlever des Provinces intérieures des Montagnes, & l'on tient qu'il s'en recueille tous les ans dans ces campagnes pour plus de soixante mille écus. L'*Ayi* ou *Agi* a environ un quart d'aune de long. Après qu'on l'a cueilli on le fait sécher au Soleil, & on le met ensuite dans de grands sacs de jonc; chaque sac en contient un arrobe. Cette Droque entre dans tous les mets qu'on apprête dans l'*Amerique Espagnole* excepté dans les Confitures, comme il a été remarqué dans la I. Partie. Dans quelques parties du terroir de cette Jurisdiction il croît beaucoup d'Oliviers, dont les olives grosses comme un petit œuf de poule, sont aussi délicates qu'aucunes d'*Europe*: on en fait quelque peu d'huile, dont une partie est transportée dans les Pays des Montagnes, & l'autre partie est employée en saumure, dont on transporte quelque peu à *Callao*.

## C H A P I T R E XIII.

*Audience de Charcas. Evêchés Suffragans de cet Archevêché, & Corrégimens  
compris dans ce Diocèse.*

SI l'on considère la Province de *Charcas* dans toute l'étendue de la Jurisdiction de son Audience, on trouvera qu'elle ne cède guère à la Province de *Lima* en grandeur; avec cette différence néanmoins, que celle-ci est bien peuplée, & que celle-là est d'un côté entre-coupée de Déserts, de Montagnes couvertes de Bois épais qui les rendent impénétrables; & de l'autre traversée par les hautes Montagnes de la *Cordillere des Andes* & par les vastes *Pampas* ou Plaines qu'elles laissent entre elles. An-



ciennement on comprenoit sous le nom de *Charcas* diverses Contrées ou Provinces habitées d'un nombre prodigieux d'*Indiens*, dont le *V. Inca*, *Capac Tupanqui*, entreprit la conquête: mais ses progrès ne s'étendirent pas au-delà des Provinces appellées *Tutyras* & *Chaqui*, & *Collasuyo* fut le terme de ses conquêtes. Après sa mort l'*Inca Roca* son fils, qui lui succéda, poursuivit ses projets, & tourna ses armes de ce même côté. Il soumit toutes ces Nations jusqu'à la Province de *Chuisaca*, où fut fondée depuis la Ville de la *Plata*, qui est aujourd'hui Capitale de la Province de *Charcas*. La Jurisdiction de cette Ville commence du côté du Nord à *Vilcanota*, lieu appartenant à la Province ou Corrégiment de *Lampa* dans le Diocèse de *Cuzco*; de-là elle s'étend vers le Sud jusqu'à *Buenos-Ayres*. A l'Orient elle touche au *Bresil*, n'ayant d'autres bornes de ce côté-là que la fameuse *Ligne de séparation*. A l'Occident elle touche à la côte de la Mer du Sud par la Province d'*Atacames* qui est du ressort de cette Audience; le reste de la Province de *Charcas* confine au Royaume de *Chili*. On compte dans cette vaste étendue de Pays un Archevêché & cinq Evêchés, sçavoir:

*Archevêché de la Plata.*

Evêchés Suffragans.

- |                                     |                         |
|-------------------------------------|-------------------------|
| I. <i>La Paz</i>                    | IV. <i>Paraguay.</i>    |
| II. <i>Santa Cruz de la Sierra.</i> | V. <i>Buenos-Ayres.</i> |
| III. <i>Tucuman.</i>                |                         |

Ce Chapitre traitera de l'Archevêché de la *Plata*, & les suivans contiendront les notices des Evêchés Suffragans.

*Archevêché de l'Audience de Charcas ou Chuisaca.*

*La Plata.*

Après que les *Espagnols* eurent subjugué presque tous les Pays qui s'étendent depuis *Tumbez* jusqu'à *Cuzco*, & qu'ils eurent apaisé les différends qui s'étoient élevés entre les Conquérans, ils tournerent toutes leurs vues vers les Nations les plus éloignées, & ne fongerent qu'à les soumettre. Dans ce dessein *Gonzalo Pizarro*, & quelques autres Capitaines avec un bon Corps de Troupes *Espagnoles* partirent de *Cuzco* l'an 1538, s'avancèrent jusqu'à *los Charcas*, & attaquèrent les Nations qui habitoient ce Pays

& celui des *Carangues* : il trouva une si grande résistance dans divers combats qu'il leur livra, qu'il n'eut pas peu de peine à les réduire. Mais tout cela n'étoit rien en comparaison du courage que firent paroître les *Chuquisques* ; car *Gonzalo Pizarro* ayant pénétré après plusieurs combats jusqu'à leur principale Bourgade, il s'y trouva tout d'un coup assiégé par ces Barbares , qui le ferrent de telle sorte que si son Frere *Francisco Pizarro* n'avoit eu la précaution de faire partir de *Cuzco* en toute diligence un bon secours de Troupes , c'étoit fait du peu d'*Espagnols* qui restoient encore des combats précédens. Ce renfort étant arrivé avec bon nombre de Volontaires de distinction , les *Indiens* furent mis en déroute , & obligés de plier sous le joug , & de reconnoître les Rois d'*Espagne* pour leurs Maîtres & Souverains. L'année suivante 1539 le Marquis *Francisco Pizarro* voyant combien il étoit nécessaire de former en ces lieux un établissement solide , donna commission au Capitaine *Pédro Anzures* d'y bâtir une Ville , ce que celui-ci exécuta , choisissant pour cet effet le Bourg même de *Chuquisaca*. Plusieurs de ceux qui avoient assisté à la conquête s'établirent dans la nouvelle Ville , pour être à portée de soumettre les autres Nations voisines. A une petite distance de cette Ville est une Montagne appelée *el Porco* , où il y a quelques Mines d'argent que les Empereurs du Pérou faisoient exploiter pour leur compte par un certain nombre d'*Indiens* , & d'où ils tiroient beaucoup de ce métal : par allusion à cette circonstance les Fondateurs de la nouvelle Ville voulurent qu'elle fût appelée *Ciudad de la Plata* \* ; mais le premier nom du Bourg a prévalu , & la Ville est encore aujourd'hui plus connue sous le nom de *Chuquisaca* que sous celui de *la Plata*.

*La Plata* ou *Chuquisaca* est située dans une petite Plaine environnée de Montagnes qui la mettent à l'abri des vents. En Été l'air n'y est point trop chaud , & il est tempéré presque toute l'année. En Hiver , saison qui commence dans ce Pays en *Décembre* & dure jusqu'en *Mars* , les pluies y sont extrêmement fréquentes , & presque toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs , à cela près l'air est tranquille & serein le reste de l'année. Les Maisons de la grand' Place & des environs ont un étage sans le rez-de-chauffée. Elles sont couvertes de tuiles ; les appartemens en sont grands & bien distribués , & elles sont accompagnées de Jardins & de Vergers remplis d'arbres fruitiers d'*Europe* pour le plaisir des habitans. L'eau courante y est assez rare , il n'y en a que bien précieusement la quantité nécessaire pour la consommation des habitans. Elle y est distribuée.

\* Cité d'argent.

buée par des Fontaines publiques, pratiquées en divers quartiers. On compte environ quatorze mille âmes dans la Ville, soit *Espagnols* ou *Indiens*.

La Grande Eglise a trois nefs. Elle est passablement grande, ornée de beaux tableaux, & de dorures. Elle est desservie par deux Curés Recteurs, l'un desquels est pour les *Espagnols*, l'autre pour les *Indiens*. Il y a encore une autre Paroisse sous le nom de *St. Sébastien* à l'une des extrémités de la Ville; les Paroissiens en sont presque tous *Indiens*, & montent au nombre d'environ trois mille âmes. Les Couvens de Religieux ont des Eglises magnifiques, & des appartemens très-grands. Ces Couvens sont; les *Cordeliers*, les *Dominicains*, la *Merci*, les *Augustins*, un Collège de la *Compagnie*, un Hôpital de *St. Jean de Dios*, entretenu aux dépens du Roi; deux Couvens de Filles, *Ste. Claire*, & *Ste. Monique*.

Il y a dans la même Ville une Université dédiée à *St. François Xavier*, dont le Recteur est un *Jésuite*, qui est en même tems Recteur du Collège de la *Compagnie*, & les Professeurs des Prêtres Séculars, & des Personnes Laïques. On fait des leçons publiques en toute Faculté, dans deux Collèges; celui de *St. Jean* où les *Jésuites* régentent, & celui de *St. Christoval* qui est un Séminaire sous l'inspection d'un Ecclésiastique nommé par l'Archevêque.

A deux lieues de la *Plata* coule une Rivière nommée *Cachimayo*, dont les bords sont remplis de Maisons de campagne où les Citadins vont se divertir. La Rivière de *Pilco-Mayo* coule à six lieues de la Ville sur le chemin de *Potosi*; on traverse cette Rivière sur un grand pont de pierre. Elle fournit du poisson à la Ville pendant plusieurs mois de l'année. On y en pêche de diverses sortes & de très-bon goût, entre autre ceux qu'on nomme *Dorades*, qui sont si grands qu'ils pèsent pour l'ordinaire 20 à 25 livres. Les autres vivres, Pain, Viande, Légumes & Fruits y sont apportés de toutes les Provinces voisines.

L'Audience Royale établie à *Plata* est le premier des Tribunaux de cette Ville. Elle y fut établie en 1559 & a pour Chef un Président, qui est en même tems Gouverneur & Capitaine-Général de toute la Province, à la réserve des Gouvernemens de *Santa Cruz de la Sierra*, de *Tucuman*, de *Paraguay*, & de *Buenos-Ayres*, qui sont indépendans & absolus dans les Affaires Militaires: outre le Président elle est composée de cinq Auditeurs, d'un Fiscal, d'un autre Fiscal Protecteur des *Indiens*, sans compter deux Auditeurs surnuméraires.



Le Corps de Ville est composé, comme dans toutes les autres, de Régidors, qui ordinairement sont des personnes des plus distinguées de la Ville, ayant pour Chef le Corrégidor; & tous les ans on élit deux *Alcades* ordinaires pour veiller au bon Ordre & à la Police.

L'Eglise de la *Plata* fut érigée en Siège Episcopal l'année 1551, la Ville ayant déjà alors le titre de Cité; & en 1608 elle fut érigée en Métropole. Le Chapitre est composé outre l'Archevêque des cinq Dignités ordinaires & de treize Chanoines. L'Archevêque & son Official forment le Tribunal Ecclésiastique.

Le Tribunal de la Croisade est composé d'un Commissaire subdélégué & autres Officiers ordinaires. Le Tribunal de l'Inquisition est composé de même, & dépend de l'Inquisition de *Lima*. Enfin il y a aussi un Tribunal des Biens des Défunts, comme dans les autres Villes dont il a été parlé.

Les Corrégimens du Diocèse de la *Plata* sont au nombre de 14. En voici les noms.

I. La *Plata* & la Ville Impériale de *Potosi*.

|                                      |                         |
|--------------------------------------|-------------------------|
| II. <i>Tomina</i> .                  | IX. <i>Cochabamba</i> . |
| III. <i>Porco</i> .                  | X. <i>Chayantas</i> .   |
| IV. <i>Tarija</i> .                  | XI. <i>Paria</i> .      |
| V. <i>Lipes</i> .                    | XII. <i>Carangas</i> .  |
| VI. <i>Amparaes</i> .                | XIII. <i>Cicacica</i> . |
| VII. <i>Oruro</i> .                  | XIV. <i>Atacama</i> .   |
| VIII. <i>Pilaya, &amp; Paspaya</i> . |                         |

I. La Jurisdiction du Corrégiment de la *Plata* est si étendue vers l'Occident, qu'elle comprend la Ville Impériale de *Potosi*, dans laquelle le Corrégidor fait toujours sa résidence, ainsi que le Tribunal des Finances du Roi composé d'un Contrôleur & d'un Trésorier. Ce Tribunal a été établi dans cette Ville, afin qu'il fût à portée d'enregistrer l'argent qui se tire des Mines.

La fameuse Montagne de *Potosi*, au pied de laquelle est située du côté du Sud la Ville du même nom, est une source inépuisable d'argent, & ce précieux métal que l'on tire de ses entrailles, en circulant dans toutes les parties du Monde y a rendu célèbre le nom de *Potosi*. Ces Mines furent découvertes en 1545 par un pur hazard, comme cela étoit arrivé auparavant & est arrivé depuis en divers lieux. Un Indien nommé selon

quelques-uns *Gualpa*, & selon d'autre *Hualpa*, poursuivant des chevreuils jusqu'au haut de la Montagne, se trouva près d'un rocher un peu escarpé, & voulut s'acrocher à la branche d'un arbrisseau pour mieux escalader le roc; mais cet arbrisseau n'ayant pas de racines assez profondes pour résister à ce poids, fut arraché, & fit voir dans le trou où avoit été la racine un lingot d'argent fin, qui paroissoit au-travers d'une croute de terre qui le couvroit. L'*Indien* se contenta pour lors des fragmens de ce métal qui étoient restés mêlés avec la terre autour de la racine, & s'étant retiré à *Porco* où il faisoit sa demeure, il nettoia secrètement les fragmens d'argent qu'il avoit ramassés: & depuis ce jour il continua à aller sur la Montagne toutes les fois qu'il vouloit avoir de l'argent. Un de ses plus intimes amis aussi *Indien*, nommé *Guanca*, s'apercevant du changement avantageux arrivé à sa fortune en voulut savoir la cause, & le pria avec tant d'instance que celui-ci eut la faiblesse de lui avouer son secret. Ils continuerent quelque tems à tirer de l'argent ensemble; mais *Gualpa* ou *Hualpa* n'ayant jamais voulu découvrir à son ami comment il s'y prenoit pour nettoier le minerais, la division se mit entre eux, & *Guanca* alla tout découvrir à son Maître nommé *Villarroël*, qui étoit un *Espagnol* habitant de *Porco*. *Villarroël* alla aussi-tôt, c'est-à-dire le 1 *Avril* 1545, reconnaître la Minière, qui dès-lors fut exploitée, & d'où l'on a tiré des richesses immenses.

Cette première Mine fut appelée la *Découvreuse*, parce qu'elle fut cause qu'on découvrit d'autres sources de richesses que la Montagne renfermoit dans son sein. En effet peu de tems après on découvrit une seconde Minière, à laquelle on donna le nom de *Mina del Estanno* ou de l'Etain, ensuite une troisième, qui fut surnommée la *Riche*, & enfin une quatrième qu'on appella *Mendieta*. Ce sont-là les quatre principales Mines d'argent de cette fameuse Montagne, qui en renferme encore beaucoup d'autres moins considérables qui la traversent de tous côtés. La situation des premières est dans la partie septentrionale de la Montagne, & leur direction est du Nord au Sud, inclinant un tant soit peu vers l'Occident. J'ai ouï dire aux plus habiles gens du *Pérou* dans ces sortes de matières, que les Mines les plus riches étoient celles qui ont cette sorte de direction.

Dès que le bruit de cette découverte se fut répandu, on vit accourir des gens de toutes parts, & en particulier de la Ville de la *Plata*, d'où cette Montagne est éloignée de 20 à 25 lieues. De cette manière la Ville de *Potosi* devint extrêmement opulente, & peuplée au point qu'on lui don-

donne deux lieues de circuit. Plusieurs familles nobles intéressées aux Mines s'y établirent. L'air de la Montagne est froid & sec, c'est ce qui fait que le terroir de la Ville est aride & stérile, ne produisant ni Grains, ni Fruits, ni pas une Herbe: malgré cela & la quantité d'habitans, la Ville ne manque de rien; les vivres y viennent en abondance de toutes les autres Provinces. Le Commerce qui s'y fait est plus grand que dans aucune autre Ville du Pérou, excepté Lima. Les Provinces fertiles en Grains & en Fruits trouvent à s'en défaire à *Potosi*; celles qui abondent en Troupeaux ne cessent d'y en envoyer; & celles qui ont des Fabriques y trouvent le débit de leurs étoffes: des Marchands qui négocient en Marchandises d'Europe font un trafic considérable avec cette Ville. Les payemens s'y font par troc de marchandises contre de l'argent en barres, ou en *pignes*.

Outre ces Commerces il y a encore celui des *Aviadores*, qui font des Marchands qui avancent certaines sommes d'argent monnoyé aux Maîtres des Mines pour subvenir aux fraix nécessaires pour l'exploitation de ces Mines, lesquelles sommes sont ensuite payées en argent en barres ou en *pignes*. Le Commerce du Vif-argent pour extraire le métal, est aussi fort important. C'est un article réservé au Trésor Royal; & l'on peut juger de la quantité qu'on en consomme, par la quantité de l'argent que l'on tire de ces Mines. Avant qu'on eût perfectionné la maniere d'appliquer le mercure au minerai d'argent, c'est-à-dire, avant qu'on fût faire la même opération avec moins de vif-argent, on employoit un marc de mercure pour un marc d'argent net, souvent même on en employoit davantage, quand les Ouvriers manquoient d'habileté. Il suffira de rapporter ce que quelques Auteurs ont écrit sur ce sujet pour comprendre jusqu'où va la consommation du mercure, & les richesses qu'on a tirées de cette Montagne. *Alonso Barba*, qui avoit été Curé à *Potosi*, & qui a écrit sur les Métaux en 1637, dit que depuis l'an 1574, que l'on commença à appliquer le mercure à l'argent, jusqu'au tems où il écrivoit, on avoit apporté aux Caisse Royales de *Potosi* deux cens quatre mille sept cens quintaux de mercure, sans compter ce qui étoit entré par contrebande; & comme cet espace de tems étoit de 63 ans, il s'ensuit que la quantité de vif-argent employé à ces Mines montoit à 3249 quintaux par année. *Don Gaspar de Escalona*, qui écrivoit un an après, assure dans son *Gazophiliacio Péruvico*, pag. 193, qu'on avoit tiré de cette Montagne jusqu'à cette année trois cens quatre-vingts-quinze millions, six cens & dix-neuf mille



piastres: or comme il y a précisément l'espace de 93 ans, depuis la découverte de la Minière jusqu'à ce tems-là, il suit qu'on a tiré par an quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piastras d'argent net: par où l'on peut encore juger quel doit être le Commerce de cette Ville, puisqu'il en sort des sommes si considérables en échange de ce qu'on y apporte & qui s'y consomme; car tout son commerce actif est en argent. L'Argent est son unique Denrée: les récoltes n'en sont pas à-la-vérité aujourd'hui aussi abondantes qu'autrefois, mais elles ne laissent pourtant pas d'être encore sur un fort bon pied. Il y a près de *Potosi* des Eaux minérales chaudes, dont les bains sont bons pour la santé: on les nomme *bains de Don Diégo*; plusieurs personnes les prennent par goût, plusieurs autres par remède.

II. Le Corrégiment de *Tomina* commence à dix-huit lieues au Sud-Ouëst de la Ville de *la Plata*, & confine aux *Indiens Brabos* ou Sauvages de la Montagne, appellés autrement *Chiriguans*, dont les terres sont à l'Orient. L'air de ce Corrégiment est chaud, & le terroir produit des Grains, des Fruits, quelque peu de Vin, & beaucoup de Sucre. On y nourrit aussi du gros & menu Bétail. Sa Jurisdiction a environ 40 lieues d'étendue. Le voisinage des *Indiens Chiriguans* tient les Villages de cette Province en de continuelles allarmes, & la Ville même de *la Plata* craint leurs fréquentes courses, d'autant plus qu'ils ont plusieurs fois tenté de la surprendre.

III. Le Corrégiment de *Porco* commence tout près de la Ville Impériale de *Potosi*, à 25 lieues de *la Plata*; & s'étend vers l'Occident environ 20 lieues. L'air y est froid, & par-là même peu propre aux Semences & aux Fruits; mais fort bon pour les Troupes pour lesquelles le terroir produit assez de pâturages. C'est dans ce District qu'est la Montagne de *Porco*, d'où, comme il a déjà été dit, les *Incas* tiroient tout l'argent dont ils avoient besoin pour leur service & leurs ornemens; & ce fut la première Miné que les *Espagnols* exploiterent après la conquête.

IV. Au Sud de *la Plata* à environ trente lieues de cette Ville, on trouve le Corrégiment de *Tarija* ou de *Chichas*, qui a environ 35 lieues d'étendue. L'air est chaud dans une partie, & froid dans l'autre, & le terroir produit à proportion. Il nourrit beaucoup de Bétail, & on y trouve par-tout des Mines d'or & d'argent, surtout dans cette partie appelée *Chocayas*. A l'extrémité du Pays, & sur les confins des *Indiens* Idolâtres, coule le Fleuve *Tipuanys*, dont le sable est mêlé de beaucoup d'or, &

& où l'on envoie des *Arpailleurs*, comme à la Rivière de *Caravaya*.

V. Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Ouest de la *Plata*, est le Corrégiment de *Lipes*, qui a aussi 35 lieues d'étendue. L'air y est fort froid, & le terroir n'y produit que des Pâcages où paissent diverses Troupes de *Vicumnas*, d'*Alpacas* ou *Tarugas*, & de *Llamas*. Ces Animaux sont d'ailleurs assez communs dans toutes les autres Provinces de *Panas*, c'est-à-dire les Provinces où il y a des Montagnes hautes où le froid est continu. Le Pays de *Lipes* a des Mines d'or qui sont aujourd'hui abandonnées, mais qui témoignent avoir été travaillées autrefois, particulièrement dans une des Montagnes voisines de *Colcha*, à laquelle on a donné le nom d'*Abitanis*, qui dans la Langue du Pays signifie Mine d'or. La Montagne de *St. Christofle d'Acochala* a été une des plus fameuses du *Pérou* pour la richesse de ses Mines d'argent. Ce Métal y étoit en telle quantité qu'on l'y coupoit avec le ciseau. Aujourd'hui elles sont fort déchues en comparaison de ce qu'elles ont été autrefois, quoiqu'on ne cessé de les exploiter; mais avec trop peu de monde, sans quoi il n'y a pas de doute que cette Mine ne rendit autant que par le passé.

Le Corrégiment d'*Amparaës* commence à peu de distance à l'Orient de la *Plata*, & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de *Santa Cruz de la Sierra*, & entre autres jusqu'à celui de *Misque Pocona*. Le Corrégi-dor de cette Province d'*Amparaës* a sous sa Jurisdiction les *Indiens* qui demeurent à la *Plata*. Le froid domine dans certains endroits de cette Province, la chaleur dans d'autres; elle nourrit quelques Troupeaux, & produit beaucoup de Grains, particulièrement de l'Orge, dont elle fait son principal Commerce.

VII. Au Nord de la *Plata* on trouve la Province d'*Oruro*, dont la Capitale est appelée *San Philipe de Austria de Gruro*, & est située à environ 40 lieues de la *Plata*. Le Pays est stérile, excepté en pâturages, où paissent beaucoup de *Vicumnas*, *Guanacos*, & *Llamas*. On y trouve beaucoup de Mines d'or & d'argent: les premières, quoique découvertes dès le tems des *Incas*, ont été peu exploitées, mais les secondes ont produit de grandes richesses: toutefois elles sont aujourd'hui un peu déchues s'étant remplies d'Eau, sans qu'on ait pu venir à bout de les saigner, quelques soins que les Mineurs ayent pris pour cela. Il n'y a plus que celles de *Papo*, qui sont des Montagnes à 12 lieues de la Ville, lesquelles rendent encore considérablement. Cette Ville d'*Oruro* est grande, bien peuplée, & fait un fort grand Commerce, que les Mines y ont attiré. Il y a des Officiers

des Finances du Roi pour la perception des Droits de Sa Majesté sur le produit des Mines.

La Province de *Pilaya & Paspaya* ou *Cinti* commence au Sud de la *Plata* environ à 40 lieues de distance. La plus grande partie du Pays est située dans des Coulées, où l'air est fort bon, & qui produisent toute sorte de Denrées, Grains, Fruits, Légumes, & même du Vin en quantité. De tout cela il se fait un Commerce avantageux avec les Provinces voisines.

IX. *Cochabamba* est un autre Corrégiment, qui commence au Sud-Est, à 50 lieues de la *Plata*, & à 56 de *Potosi*. La Capitale est une des plus considérables Villes du Pérou, & sa Jurisdiction s'étend en certains endroits à plus de 40 lieues. La Ville est située dans une Plaine fertile & délicieuse; & tout le reste du Pays étant arrosé de diverses Rivières & Ruisseaux, produit une si grande quantité de Grains, qu'on l'appelle le Grenier de tout le Diocèse de l'Archevêché de la *Plata*, & de celui de l'Evêché de la *Paz*. L'air y est très-bon presque par-tout, & dans quelques endroits on y trouve des Mines d'argent.

X. Au Nord-Est de la même Ville de la *Plata* à 50 lieues de distance, on entre dans le Corrégiment de *Chayautas*, qui s'étend à 40 lieues ou environ. C'est un Pays fameux par ses Mines d'or & argent. Celles d'or sont négligées aujourd'hui, quoiqu'elles aient été exploitées autrefois, comme il paroît par les *Socabons* \* qu'on y voit encore. La Province est traversée par une Rivière que les habitans nomment *Grande*, laquelle roule & des grains & des sables d'or. Quant aux Mines d'argent, elles sont exploitées avec soin & rendent considérablement. Le terroir nourrit des Troupeaux de gros & menu Bétail qui suffisent pour la nourriture des habitans.

XI. Vers le même côté de Nord-Est à quelque 70 lieues de la *Plata*, commence le Corrégiment de *Paria*, qui a plus de 40 lieues d'étendue: l'air y est froid, & le terroir n'y produit que des Pâturages où se nourrissent de grands Troupeaux de gros & de menu Bétail. Il s'y fait une grande quantité de Fromage qu'on transporte dans tout le Pérou, où ils sont fort estimés. On y rencontre par-ci par-là quelques Mines d'argent. Au reste cette Province tire son nom d'un grand Lac qu'elle renferme, & qui est

\* Les *Socabons* sont des Mines perdues, que l'on fait pour saigner la Minière, qui est noyée d'eau. Not. du Trad.



est formé de l'écoulement des eaux du Lac de *Titi-caca*, ou *Chacuito*.

XII. Le Corrégment de *Carangas* commence à 70 lieues à l'Occident de la *Plata*, & a plus de 50 lieues d'étendue. L'air y est fort froid, & par cette raison le terroir n'y produit que des *Papas*, des *Quinoas*, & des *Cannaguas*, & nourrit beaucoup de Bétail. Il y a aussi beaucoup de Mines d'argent qui sont continuellement exploitées. Celle de *Turco* est la plus fameuse de toutes, parce qu'elle est entièrement de *Métal machacado*, c'est ainsi que les Mineurs appellent le minerais, où les filons du Métal forment un tissu admirable avec la pierre dans laquelle ils sont incorporés. Les Mines de cette espèce sont pour l'ordinaire les plus riches. Il y a d'autres Minieres dans cette Contrée, qui, si elles ne sont pas plus riches, sont du-moins plus singulieres. Elles se trouvent dans les Déserts sablonneux qui s'étendent vers les côtes de la *Mer du Sud*. Ce n'est ni dans des Rocs, ni dans des Montagnes qu'il faut creuser, mais dans le sable même. On n'a qu'à y faire un trou pour en tirer des morceaux d'argent sans autre mélange que de quelque peu de sable qui s'y est attaché. Les gens du Pays appellent ces morceaux d'argent *Papas*, parce qu'on les tire de la terre comme les *Papas*, qui sont une racine dont nous avons parlé ailleurs. A-la-vérité il n'est pas aisé de comprendre comment ces morceaux d'argent se peuvent trouver dans le sable mouvant, sans soutien, sans être enchassés dans rien. A mon avis il y a deux moyens d'expliquer cette énigme. Le premier en admettant la reproduction continuelle des Métaux dont il y a tant de preuves, tels que sont les Minerais appelés *Criaderos de Oro y Plata*, qui se trouvent dans diverses Minieres du Pérou; les Minieres mêmes qui abandonnées durant un certain tems, ont été reprises avec grand profit; & plus que tout cela, les ossemens des *Indiens* qui ont été écrasés & ensevelis dans les Mines où ils travailloient. Dans la suite on est venu refouiller dans ces Mines, & l'on a trouvé dans les cranes & les os des filets d'argent, qui les pénétraient comme la veine même. Cela supposé comme incontestable, il est à croire que la matiere dont se forme l'argent court avant de se fixer; & que quand elle a acquis un certain degré de perfection, il s'en filtre quelques parties entre les porosités du sable, jusqu'à ce que s'arrêtant-là où elles arrivent avec toute la disposition nécessaire pour se fixer, elles restent entierement converties en argent, & unies à ces parties de terre qu'elles ont ramassées dans leur course, jusqu'à l'endroit où la matiere s'est arrêtée, & le tout ensemble consolidé.

Quoique cette opinion soit assez probable, je suis plus porté pour celle qui

qui suit, & qui me paroît plus simple & plus naturelle. Les feux souterrains étant très-communs dans cette partie de l'*Amérique*, comme je l'ai observé en parlant des tremblemens de terre, il n'est pas douteux qu'ils n'aient assez d'activité pour fondre les Métaux qui se trouvent dans les endroits où ils s'allument, & pour communiquer à la matiere liquéfiée une chaleur qui puisse durer longtems. Or une portion de l'argent ainsi fondu doit nécessairement couler, & s'insinuant dans les plus grands pores de la terre, continuer à courir, jusqu'à ce que s'étant refroidi il se condense & reprenne sa premiere consistance, conjointement avec les corps étrangers qu'il a rencontré. A cela on peut faire deux objections; la premiere, que le métal passant du lieu où il s'est fondu à un autre, doit se refroidir aussitôt qu'il change de place & se figer dans un lieu froid. La seconde, que les porosités de la terre étant fort étroites, particulièrement là où il y a du sable, dont les parties se consolident davantage, le métal devroit paroître en filets ou ramifications déliées & minces, & non pas en gros morceaux comme il arrive ici. Je vais tâcher de répondre à ces deux difficultés.

Avant que l'argent commence à courir du lieu où il s'est fondu, le feu souterrain court par les porosités de la terre, lesquelles s'élargissent à mesure que le corps de l'air contenu dans les mêmes pores se dilate. Le métal suit immédiatement, & rencontrant un passage déjà suffisant pour s'introduire, il achève de comprimer les particules de terre les plus voisines de celles qu'il emporte avec soi, & continue ainsi sans obstacle. Le feu souterrain qui précède le métal, communique à la terre une chaleur suffisante pour en chasser la froidure, & le métal trouvant la terre dans cette disposition, il est tout simple qu'il ne perde pas la chaleur qu'il a contractée, & qu'il ne s'arrête qu'après avoir couru un fort long espace au bout duquel enfin il se fige & s'arrête. Une chose qui contribue encore à lui faire conserver sa chaleur, c'est que n'y ayant aucun foupirail aux conduits de la terre, il est bien difficile qu'elle perde sitôt la premiere chaleur que le feu souterrain lui a communiquée, par conséquent le métal peut bien ne s'arrêter qu'à une grande distance du lieu où il est devenu fluide. Les premieres parties de ce métal s'arrêtant à un endroit où le froid qu'elles ont enfin contracté les condense & les fige, celles qui suivent se joignent à elles & forment comme un dépôt; & le tout étant entierement coagulé fait une masse, qui est partie argent, partie scories, qu'elle a tiré du minéral même dont elle est sortie.

Ces

Ces *Papas* d'argent sont différens du minéral des Minieres; car à la vue ils paroissent comme de l'argent fondu; & quiconque n'aura aucune connoissance de la maniere dont on les trouve, ne doutera point que ce ne soit de l'argent fondu. Dans ces *Papas* l'argent forme une masse, & les parties terrestres sont sur la superficie, ne pénétrant que peu ou point ladite masse; au-lieu que l'argent qu'on tire des Minieres est pénétré & mêlé de terrestréités & de parties hétérogènes, qui ont une couleur noire, & qui paroissent en tout sens de véritables calcinations; avec cette différence pourtant, que quelques-unes le paroissent moins que d'autres, & qu'il y en a qui sont moins pénétrées de parties terrestres que d'autres. Si cela doit arriver ainsi, dès lors que les *Papas* se forment par la fonte du métal, il est clair que la dernière opinion a un degré de probabilité qui approche de l'évidence, ou que du-moins elle est plus naturelle que la première.

Ces *Papas*, ou Masses, sont de différentes grosseur & figure. Il y en a qui pèsent deux marcs, d'autres moins, d'autres plus. Dans le tems que j'étois à *Lima* j'en vis deux des plus grosses qu'on ait jamais tirées de ces sablonnières; l'une pesoit 60 marcs, & étoit pourtant petite en comparaison de l'autre, qui en pesoit 150 & quelque chose au-delà. Elle avoit plus d'un pied de *Paris* de long, ce qui fait à peu près trois huitièmes d'une de nos aunes de *Castille*. Ces morceaux d'argent se trouvent répandus en divers lieux du même terrain. Il est rare d'en trouver plusieurs près à près, parce que le métal en coulant suit diverses routes, & s'introduit par les porosités où il trouve plus d'espace. C'est aussi du plus ou moins de largeur des pores de la terre, que vient le plus ou moins de grosseur des *Papas* qui se forment.

Le Corrégiment de *Cicacica* est au Nord & à 90 lieues de la *Plata*, mais seulement à 40 de la *Paz*. Le Bourg principal est appelé *Cicacica*, & donne son nom à toute la Province. Ce Bourg, ainsi que tout ce qui est situé au Sud, appartient à l'Archevêché de la *Plata*; mais la plus grande partie de ce qui est au Nord est du Diocèse de l'Evêché de la *Paz*. Le Pays s'étend à plus de cent lieues, & dans les endroits où l'air est fort chaud, il produit de la *Coca* en grande abondance, & en fournit les principaux lieux des Mines de toute la Province de *Charcas* jusqu'à *Potosi*, ce qui fait un commerce considérable. On met cette herbe dans des corbeilles, qui selon l'Ordonnance doivent en contenir le poids de 18 livres. Chaque corbeille se vend à *Oruro*, *Potosi*, & autres lieux près des Minie-



rés, avant & après les récoltes, 9 à 10 écus, & quelquefois davantage. Le terroir où l'air est froid, est tout de pacagés, où l'on nourrit du Bétail gros & menu, & où l'on trouve des *Vicunnas*, *Guanacos*, & autres Bestiaux sauvages. Il y a aussi quelques Mines d'argent qui n'égalent pas celles dont nous avons parlé ci-dessus.

XIV. *Atacama* est un Bourg à plus de cent vingt lieues de la *Plata*, lequel donne son nom à la dernière Sénéchaussée de la Province de *Charcas*. Cette Sénéchaussée s'étend le long des côtes occidentales de la *Mer du Sud*, à une distance assez considérable. Le Pays est fertile, mais mêlé de quelques Déserts, particulièrement vers le Sud, où il y en a un qui sépare le *Pérou* du *Chili*. On pêche sur les côtes de ce Corrégiment une grande quantité de poisson appelé *Tollo*, que l'on transporte dans toutes les Provinces intérieures, pour provisions de Carême & d'autres Jours d'abstinence. Il s'en fait un fort grand commerce.

## C H A P I T R E    XIV.

*Notices des trois Evêchés de la Paz, Santa Cruz de la Sierra, & Tucuman,  
& des Corrégimens qu'ils contiennent.*

LA Province, où la Cité de la *Paz* est située, a été anciennement connue sous le nom de *Chuquiyapu*, & par corruption *Chuquiabo*, qui selon la plus commune opinion signifie en langage du Pays la même chose que *Chacra*, qui veut dire *Héritage d'or*. *Garcilasso de la Vega* prétend que *Chuquiyapu* est la même chose que *Lanza Capitana* en *Espagnol* \*. Cela peut être dans la Langue générale des *Incas*, & au moyen d'un changement dans la pénultième syllabe, n'étant pas rare qu'un mot prononcé un peu différemment signifie diverses choses dans chaque Langue. *Mayta-Cupac*, IV. *Inca*, fit le premier la conquête de ce Pays. Les *Espagnols* y étant entrés s'en rendirent maîtres, & les différends survenus entre eux ayant été étouffés, le Licentié *Pedro de la Gasca* fit bâtir la Ville de la *Paz*, ainsi nommée en mémoire de cet événement occasionné par la défaite & le supplice de *Gonzalo Pizarro*, & la ruine de son Parti. La *Gasca* voulut que la Ville par sa situation contribuât à la sûreté & à la commo-

\* La principale Lance.

dité des Négocians que le commerce attire d'*Aréquipa* à la *Plata*, & de la *Plata* à *Aréquipa*, Villes éloignées à 170 lieues l'une de l'autre, sans qu'il y en eût d'autres entre deux. *Gasca* chargea du soin de cette fondation *Alonso de Mendoza*, lui enjoignant de bâtir la nouvelle Ville à mi-chemin entre *Cuzco* & *Charcas*, qui sont distantes l'une de l'autre de 160 lieues. Enfin il lui ordonna de lui donner le nom de *Nuestra Señora de la Paz*. On choisit pour emplacement une Vallée du Pays appelé *los Pacafas*, Pays fertile, & bien peuplé d'*Indiens*. Les premiers fondemens de la nouvelle Ville furent jettés le 20 d'*Octobre* 1548.

A travers la Vallée de la *Paz* coule une Rivière médiocre, qui s'enfle considérablement quand il pleut dans les Montagnes. Ces Montagnes ne sont éloignées que de douze lieues de la Ville, & leur voisinage rend la plus grande partie du Pays froide, & l'expose aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats. La Ville toutefois par sa bonne situation est exemte de ces désagréments. Il y a aussi quelques lieux bas où il fait assez chaud pour qu'il y croisse des Canes de sucre, de la *Coca*, du Maïs &c. Les Montagnes sont couvertes d'arbres dont le bois est fort bon, & dans ces Forêts on trouve des Ours, des Tigres, des Léopards, des Daims; & dans les Bruyères des *Guanacos*, des *Vicunnas*, des *Llamas*, & beaucoup de Bétail d'*Europe*, comme on le verra dans le détail de chaque Corrégiment.

La *Paz* est une Ville médiocrement grande, bâtie dans les coulées formées par la *Cordillere*, & sur un terrain inégal. Elle est environnée de collines que la vue en est bornée de tous côtés excepté vers la Rivière, encore ne s'étend-elle pas au-delà du lit de cette même Rivière. Quand les eaux de celle-ci s'ensilent ou par les playes ou par la fonte des neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, & roulent des morceaux d'or que l'on trouve quand le débordement est passé; & par-là on peut juger des richesses que renferment les Montagnes voisines. En 1730 un *Indien* étant allé par hasard se laver les pieds au bord de cette Rivière, trouva un morceau d'or si extraordinairement gros, que le Marquis de *Castel-Fuerte* l'acheta douze mille piastres, & l'envoya en *Espagne* comme une pièce digne de la curiosité du Souverain.

La Ville est gouvernée par un Corrégidor avec les Régidors & les Alcaldes ordinaires, comme dans toutes les autres. Outre l'Eglise Cathédrale, & la Paroisse du *Sagrario* desservie par deux Curés, il y en a encore trois, qui sont, *Ste. Barbe*, *St. Sébastien*, & *St. Pierre*: un Couvent de *Cordeliers*, un autre de *Dominicains*, un troisième de la *Merci*, & un quatrième

me d'*Augustins* ; à quoi il faut ajouter un Collège des P. P. de la Compagnie de *Jésus*, un Hôpital de *Saint Jean de Dios*, & deux Monastères de Filles de la *Conception*, & de *Ste. Thérèse* : enfin un Séminaire sous l'invocation de *St. Jérôme*, où l'on élève les jeunes gens qui se destinent à l'Eglise, & où l'on enseigne les Sciences tant aux Ecclésiastiques qu'aux Séculiers qui y veulent étudier.

L'Eglise de la Paz fut érigée en Cathédrale en 1608, ayant été séparée du Diocèse de *Chuquisaca*, pour former un nouvel Evêché. Son Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, & de six Chanoines. D'ailleurs la Ville étant sur le même pied que celles dont nous avons parlé, il seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail ; c'est pourquoi je passe aux notices des Corrégimens compris dans ce Diocèse.

#### I. Evêché de l'Audience de Charcas.

##### La Paz.

Le Diocèse de la Paz contient six Corrégimens, y compris celui de cette Ville. En voici les noms.

I. *La Paz.*

IV. *Laricaxas.*

II. *Omasuyos.*

V. *Chicuito.*

III. *Pacajes.*

VI. *Paucar-Colla.*

La Jurisdiction du Corrégiment de la Paz est fort bornée, & n'a guère d'autre lieu que cette Ville même. A environ quatorze lieues à l'Orient il y a dans la même *Cordillere* une Montagne fort haute appelée *Illimani*, qui renferme de grandes richesses. Il y a environ 50 ans qu'un coup de tonnerre en détacha une roche, qui étant tombée sur d'autres Montagnes, qui sont toutes basses au prix de celle-là, y apporta tant d'or que l'once de ce précieux métal ne valoit que huit piastras dans la Ville de la Paz, tant on en tira de cette roche. On n'exploite aucune Mine dans cette Montagne, attendu qu'elle est toujours couverte de neige, à peu près comme celles de *Quito*, dont nous avons fait mention dans la première Partie de cet Ouvrage. Toutes les tentatives qu'on y a faites ont été inutiles.

II. Le Corrégiment d'*Omasuyos* commence presque aux portes de la Paz vers le Nord-Ouest de cette Ville. Il a quelque vingt lieues d'étendue, étant borné à l'Occident par le fameux Lac de *Titi-Caca*, ou *Chuquibato*, dont nous parlerons ci-après. L'air de ce Pays est plutôt froid que tempéré ; c'est pourquoi aussi le terroir ne produit point de Grains, mais feu-



seulement des pâturages où l'on nourrit force Bétail. Les *Indiens* qui habitent près du Lac s'adonnent à la pêche, & font commerce du Poisson qu'ils prennent.

III. Au Sud-Ouest de la *Paz* on rencontre le Corrégiment de *Pacajes*; l'air & le terroir y sont comme au précédent. A cela près le Pays abonde en Minieres d'argent, quoiqu'il n'y en ait qu'un petit nombre qui soient exploitées, & que celui de celles qui ne le sont pas, ou qu'on n'a pas encore découvertes, soit beaucoup plus grand. On fait pour certain que même dès le tems des *Incas* ces Mines étoient exploitées. On y trouve aussi des Mines de talc, appelé dans le Pays *Jaspe Blanco de Vèrenguella*. Ce talc est fort blanc & fort transparent. On en fait commerce dans tout le *Pérou*, où l'on s'en sert au lieu de glaces aux fenêtres des Maisons & des Eglises, à-peu-près comme dans la *Nouvelle Espagne* on emploie la pierre appelée *Técali*. Enfin on y trouve des Carrieres de marbre de diverses couleurs, & une Mine d'émeraudes bien connue, mais dont on ne tire aucun profit parce qu'on n'y travaille pas. C'est dans les Minieres de ce Corrégiment que se trouve le fameux Minerai d'argent appelé de *Vèrenguella*, & les Montagnes de *Santa Juana*, de *Tampaya* & autres, d'où l'on a tiré tant de richesses.

IV. A peu de distance des terres de la *Paz*, au Nord de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de *Laricaxas*, qui s'étend de l'Orient à l'Occident à 118 lieues, & à 30 du Nord au Sud. Ce Pays jouit de toute sorte de climats, & produit à peu près les mêmes Dentrées que la Province de *Carabaya*, à laquelle il confine du côté du Nord. Il abonde en Mines d'or: & ce métal y est de si bon aloi, que son titre ordinaire est de 23 carats & trois grains. C'est dans cette Contrée qu'est la fameuse Montagne de *Sunchuli*, où l'on découvrit il y a quelque cinquante ans une abondante Mine d'or, d'où l'on tira des sommes immenses de ce métal au même titre dont nous venons de parler: malheureusement dans la suite cette Mine s'est remplie d'eau: on a tenté de la saigner par le moyen d'un *Socabon*, c'est-à-dire, en perçant le pied de la Montagne; mais après bien des dépenses on n'a pu y réussir, parce que le travail a été mal dirigé.

V. Le Corrégiment de *Chiquito* commence à quelque vingt lieues à l'Occident de la *Paz*. Comme il touche d'un côté au Lac de *Titi-Caca*, il lui communique son nom; car on le nomme souvent Lac de *Chicuito*. Cette Jurisdiction s'étend du Nord au Sud vingt-six à vingt-huit lieues, & de l'Orient à l'Occident à plus de quarante. L'air y est en général fort

froid; la moitié de l'année il y gèle, & l'autre moitié il y nége, d'où l'on peut juger de la stérilité du terroir, qui en effet ne produit guere que des *Papas* & de la *Quinoa*. On y engraisse une grande quantité de Bétail tant d'*Europe* que du Pays. Il s'y fait un grand commerce de Viandes salées, pour lesquelles on reçoit des Eaux-de-vie & des Vins en échange. Cette marchandise, ainsi que les *Papas* & autres Denrées des climats froids, étant transportée à *Cochabamba*, procure des Farines de retour. Toutes les Montagnes de cette Jurisdiction ont des Mines d'argent, qui ont beaucoup rendu autrefois, mais qui sont aujourd'hui dans une entière décadence.

La Province de *Chicuito* touche au bord occidental du Lac de *Titi-Caca*; ce Lac est trop fameux, pour que nous le passions sous silence. Il est situé dans les Provinces comprises sous le nom de *Collao*. C'est le plus grand de tous les Lacs que l'on connoisse dans cette partie de l'*Amerique*, puisqu'il a 80 lieues de circuit, formant une figure un peu ovale du Nord-Ouëst au Sud-Est. Il a 70 à 80 brasses de profondeur. Dix à douze grandes Rivières, sans compter les petites, s'y déchargent continuellement. L'eau du Lac n'est ni amere, ni salée; mais elle est si épaisse, & si dégoûtante, qu'on ne peut la boire. On y prend deux sortes de Poissons, les uns fort gros & très-bons, que les *Indiens* nomment *Suchis*; les autres petits, très-mauvais & pleins d'arêtes, auxquels les *Espagnols* ont donné le nom de *Bogas*. On y trouve aussi beaucoup d'Oyes & d'autres Oiseaux. Ses bords sont remplis d'une espèce de Glayeuil & de Joncs qui ont servi à faire le pont dont nous parlerons tout à l'heure.

Le territoire qui borde ce Lac du côté oriental se nomme *Omasayo*, & celui qui est à l'Occident s'appelle *Chicuito*. Le Lac renferme plusieurs Iles dans son sein, entre autres une qui est remarquable par sa grandeur, & qui anciennement formoit une Colline qui fut applanie par ordre des *Incas*. Cette Colline s'appelloit *Titi-Caca*, qui en Langue du Pays signifie *Colline de Plomb*: c'est de-là que le Lac a pris son nom général. Cette même Ile donna lieu à la fable inventée par le premier *Inca Manco-Capac*, Fondateur de l'Empire du *Pérou*, qui publioit que le Soleil son Pere l'avoit mis lui & sa sœur & sa femme *Mama Oello Huaco* dans cette Ile, & leur avoit commandé de donner des Loix raisonnables & justes à tous ces Peuples, de les tirer de leur barbare rusticité, & de les policer par de bons Réglemens, & par un Culte Religieux. Cette fable fut cause que les *Indiens* regarderent toujours cette Ile comme sacrée, & les *Incas*

y voulant faire bâtir un Temple consacré au Soleil, firent applanir le terrain, afin qu'il fût plus commode & plus agréable.

Ce Temple fut l'un des plus somptueux de tout l'Empire; les murailles étoient entièrement couvertes de plaques d'or & d'argent. Ces richesses n'égalent point encore celles qui étoient amoncées hors du Temple; car toutes les Provinces soumises à l'Empire visitoient une fois l'an le Temple, & y apportent par manière d'offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. On croit communément que les *Indiens* voyant que les *Espagnols* s'emparoisent de leur Pays, & qu'ils s'approprioient tout ce qu'ils trouvoient, jetterent toutes ces richesses dans le Lac. C'est ce qu'ils exécuterent aussi à l'égard d'une partie de celles qui étoient à *Cuzco*, & entre autres de la fameuse chaîne d'or que l'*Inca Huayna-Capac* avoit commandée pour la fête où l'on devoit donner un nom à son fils aîné: on dit que tout cela fut jetté dans un autre Lac de la Vallée d'*Orcos* à six lieues au Sud de *Cuzco*; quelques *Espagnols* tenterent de sauver ces richesses, mais inutilement: le Lac se trouva trop profond; car quoiqu'il n'ait pas plus de demi-lieue de circuit, il a en beaucoup d'endroits 23 à 24 brasses d'eau; à quoi il faut ajoûter la mauvaise disposition du fond, qui est de bourbe ou fange déliée, ce qui rendoit encore l'entreprise plus difficile.

Les bords du Lac de *Titi-caca* se retrecissent & forment vers le Sud une espèce de Golfe, au bout duquel coule une Rivière nommée le *Desaguadero* \*: laquelle va former le Lac de *Paria*, d'où il ne sort pas à la vérité de Rivière visible; mais par les tournoyemens que l'eau fait, on juge avec raison qu'elle a une issue par quelques conduits souterrains. Sur le *Desaguadero* on voit encore le Pont de *Jones* & de *Totoras* ou Glayeul que le *V. Inca, Capac Yupanqui*, inventa pour passer de l'autre côté avec toute son Armée, & pouvoir faire la conquête des Provinces de *Collasuyo*. Le *Desaguadero* a environ 80 à 100 aunes de large; & quoique ses eaux paroissent dormantes à leur superficie, elles coulent au-dessous d'une grande rapidité. L'*Inca* étant arrivé-là, envoya couper de cette paille, que l'on trouve en abondance sur toutes les collines & monticules des Bruyeres du *Pérou*, & que les *Indiens* nomment *Ichu*. Il en fit faire quatre gros palans, qui sont le fondement de tout le pont. Deux de ces palans ayant été tendus au-dessus de l'eau, il fit mettre en travers une grande quantité de botes ou fagots de *Jones*, & de *Totoras* sèche, bien liés les uns

aux

L'égoût, le canal par où l'eau s'écoule.



aux autres, & bien amarrés aux palans; & sur le tout on mit les deux autres palans bien tendus, que l'on couvrit encore des mêmes matériaux, mais plus petits, & non moins bien amarrés & arrangés; ce fut par-là que défila toute l'Armée. Ce pont singulier a environ cinq aunes de large, & n'est élevé au-dessus de l'eau que d'une aune & demi; on le conserve toujours en y faisant les réparations nécessaires, ou en le renouvelant tous les six mois, à quoi les Provinces voisines sont obligées de pourvoir & de contribuer également, par une Loi que le même *Inca* publia dès-lors, & qui depuis a été confirmée par les Rois d'*Espagne*. C'est ainsi que les Provinces que le *Desaguadero* sépare, peuvent commercer ensemble par le moyen de ce pont.

VI. La Ville de *Puno* est la Capitale du Corrégiment de *Paucar-colla*, le dernier de cet Evêché. Sa Jurisdiction confine au Sud avec celle de *Chicuito*, & son climat est à-peu-près le même que celui de cette dernière. Aussi la terre n'y produit-elle rien, & il faut tirer des Provinces voisines les Denrées nécessaires pour la nourriture des habitans. Mais on y nourrit quantité de Bestiaux, tant de l'*Europe* que de ceux du Pays, dont les *Indiens* employent la laine à faire des sacs, en quoi consiste une partie de leur commerce. Les Montagnes du Pays renferment d'abondantes Minieres d'argent, témoin celle de *Layca-cota*, qui appartenait à *Joséph Salcedo*, où l'on coupoit souvent l'argent au ciseau. Les grandes richesses qu'on en tiroit, furent cause de la mort prématurée du Propriétaire. Cette Mine ayant été noyée, on a fait beaucoup de dépense pour la remettre à sec, mais on n'a pu y réussir, & il a fallu l'abandonner. Les autres sont négligées, ainsi que la plupart de celles de la Jurisdiction de cette Audience, & en particulier du Diocèse de l'Archevêché de *Charcas*, & de l'Evêché de la *Paz*.

## II. Evêché de l'Audience de Charcas.

### *Santa Cruz de la Sierra.*

La Province de *Santa Cruz de la Sierra* est un Gouvernement & Capitaine-Général: & quoique d'une vaste étendue, il y a peu d'*Espagnols*, la plus grande partie du petit nombre de Bourgs qu'il y a, étant des Missions auxquelles on donne le nom de Missions de *Paraguay*. La Capitale fut érigée en Siége Episcopal l'an 1605. Le Chapitre de la Cathédrale n'est composé que de l'Evêque, d'un Doyen & d'un Archidiacre, sans

au-

autres Dignités, ni Prébendes. L'Evêque fait sa résidence ordinaire dans la Ville de *Misque Pocona*, qui est à 80 lieues de celle de *Santa Cruz de la Sierra*.

La Jurisdiction de *Misque Pocona* a plus de 30 lieues d'étendue; & quoique la Ville soit presque déserte, les autres lieux sont bien peuplés. L'air y est chaud, ce qui n'empêche pas que le Pays ne produise des raisins. La Vallée où la Ville est située a plus de 8 lieues de circonférence; elle produit toute sorte de Denrées. Les Bois, les Montagnes fournissent du Miel & de la Cire, qui font partie du commerce du Pays.

Les Missions que les P. P. *Jésuites* ont dans le Diocèse de cet Evêché, sont celles qu'ils nomment des *Indiens Chiquitos*; nom que les *Espagnols* donnerent à ce Peuple, parce qu'ils remarquerent que les portes de leurs maisons étoient fort petites \*. Le Pays qu'ils habitent s'étend depuis *Santa Cruz de la Sierra* jusqu'au Lac *Xarayes*, d'où sort la Rivière du *Paraguay*, qui se joignant à d'autres Rivières devient le Fleuve si connu sous le nom de *Rio de la Plata*. Les *Jésuites* commencerent à prêcher dans ce Pays à la fin du dernier siècle, & avec un tel succès qu'en 1732 ils avoient formé sept Peuplades ou Villages de plus de six cens familles chacun. Cette même année ils pensoient à former d'autres Peuplades, des *Indiens* qui se convertissoient continuellement. Les *Chiquitos* sont bien faits & vaillans, comme ils l'ont fait voir dans les occasions où ils ont été obligés de se défendre contre les *Portugais*, qui faisoient des courses sur leurs terres, pour enlever les habitans & les emmener comme esclaves dans leurs Colonies. Les armes de ce Peuple sont les fusils, les sabres, & les flèches empoisonnées. Leur Langue est différente de celle des autres Nations du *Paraguay*, mais quant à leurs usages ils ne different guere des autres *Indiens*.

Une autre Nation d'*Indiens* idolâtres nommés *Chiriguans*, ou *Chériguans*, confine à celle-là, & ne veut point entendre parler d'embrasser la Foi Catholique. Cela n'empêche pas que les *Jésuites* n'entrent dans leur Pays, en menant avec eux quelques *Indiens Chiquitos* pour leur sûreté: ils y prêchent & gagnent de tems en tems quelque ame à Dieu, & quelques sujets à leurs Peuplades. C'est ce qui arrive ordinairement quand dans les guerres continuelles qu'ils soutiennent contre les *Chiquitos*, ils ont reçu quelque échec considérable: alors craignant que ceux-ci ne profitent de leur victoire, ils ont recours aux Missionnaires & demandent à se convertir; mais

\* *Chiquito* signifie petit, bas.

mais ceux-ci ne font pas plutôt arrivés dans le Pays qu'ils les congédient, sous prétexte qu'ils n'aiment pas qu'on châtie ceux qui s'écartent des règles de la raison \*. Ce qui fait voir qu'ils sont incapables de discipline, & qu'ils n'ont du goût que pour la vie licencieuse qu'ils mènent.

*Santa Cruz de la Sierra* est à quelque 80 ou 90 lieues à l'Orient de la Ville de la Plata. Elle étoit autrefois située plus au Sud près de la *Cordillere* des *Chiriguans*. Le Capitaine *Nuslo de Chaves* en jetta les premiers fondemens l'an 1548, & lui donna le nom de *Santa Cruz* en mémoire du lieu de sa naissance, qui est un Bourg du même nom près de *Truxillo* en *Espagne*. La Ville de *Santa Cruz de la Sierra* ayant été ruinée, fut rebâtie dans le lieu où elle est présentement. Elle est médiocrement grande, mal bâtie, & n'a rien qui la rende digne du titre de Cité dont elle jouit.

### III. Evêché de l'Audience de *Charcas*.

#### *Tucuman*.

Le Gouvernement de *Tucma*, que les *Espagnols* appellent *Tucuman*, est au centre de cette partie de l'*Amérique*, & commence au Sud de la Plata au-delà des Villages de *Chichas*, qui fournissent des *Indiens* aux Mines de *Potosi*. Il s'étend depuis le *Paraguay* & *Buenos-Ayres* à l'Orient jusqu'au Royaume de *Chili* à l'Occident, & au Sud jusqu'aux *Pampas*, ou Plaines de la *Terre Magellanique*. Le Pays, quoiqu'uni autrefois à l'Empire des *Incas*, n'avoit point été soumis par leurs armes; car avant qu'ils en vinssent à la force, les *Curacas* † de *Tucma* envoyèrent des Ambassadeurs à *Viracocha*, *VIII. Inca*, pour le prier de les recevoir au nombre de ses Sujets, & de vouloir bien leur envoyer des Gouverneurs qui réformaient le Pays par les sages Loix & la Police établie dans les autres Provinces de l'Empire. Les *Espagnols* ayant pénétré dans le *Pérou*, & achevé la conquête de presque tout cet Empire, passèrent à celle de la Province de *Tucuman* l'an 1549. Le Président *Pedro de la Gasca* chargea de cette entreprise le Capitaine *Nunnez de Prado*, qui trouva de grandes facilités dans l'exécution; car ce Peuple étant d'un naturel docile consentit sans peine à se soumettre, & l'on bâtit quatre Villes dans le Pays. La première fut *San-*  
*tiago*

\* Cela paroît une énigme: on le comprendra mieux quand on lira ce que l'Auteur dira ci-après de la police des Missions des *Jésuites*. Not. du Trad.

† La même chose que *Caciques*, Chefs de certains Districts.



*tiago del Esféro*, ainsi appelée parce qu'elle fut fondée près d'une Rivière du même nom, dont les débordemens dans le tems des avalanches fertilisent beaucoup les terres. Cette Ville est à plus de 160 lieues au Sud de la Plata. La seconde fut *San Miguel de Tucuman*, située à 25 ou 30 lieues à l'Occident de *Santiago*. La troisième *Nuestra Señora de Talavera*, à un peu plus de 40 lieues au Nord de *Santiago* : & la quatrième *Cordoue* de la Nouvelle Andalousie, à plus de 80 lieues au Sud de *Santiago*.

Le Pays compris dans ce Gouvernement est si vaste qu'il a plus de 200 lieues du Sud au Nord, & plus de 100 en quelques endroits de l'Orient à l'Occident ; c'est ce qui a fait songer à augmenter les Peuplades d'Espagnols ; & pour cet effet on y a bâti encore deux Villes, qui sont la *Rioja* à plus de 80 lieues au Sud-Ouest de *Santiago*, & *Salta* au Nord-Est & à un peu plus de 60 lieues de la même Ville. A quoi il faut ajouter une Villote qui est *San Salvador*, ou *Xuxuy*, à un peu plus de 20 lieues au Nord de *Salta*. Toutes ces Villes sont petites, mal construites, & bâties sans ordre ni symétrie. Le Gouverneur ne fait point sa résidence à *Santiago*, quoique la plus ancienne, mais à *Salta* ; & l'Evêque & son Chapitre à *Cordoue*, qui est la plus grande de toutes ces Villes : les autres ont leurs Corrégidors particuliers qui gouvernent les Indiens de leurs Districts. Le nombre n'en est pas bien grand, une partie du Pays étant composée de Déserts inhabitables, tant à cause des hautes & spacieuses Montagnes qui l'occupent & du manque d'eau, qu'à cause des courses continuelles des Indiens sauvages.

L'Eglise de *Tucuman*, qui, comme je l'ai dit, est établie à *Cordoue*, fut érigée en Evêché l'an 1570. Son Chapitre est composé, sans compter l'Evêque, de cinq Dignités, Doyen, Archidiacre, Chantre, Ecolâtre, & Trésorier, sans autres Chanoines ni Prébendiers.

Le terroir est fertile par-tout où l'on peut conduire l'eau des Rivières ; les terres ainsi arrosées produisent des Grains & des Fruits suffisamment pour la nourriture des habitans. Dans les Bois on trouve du Miel sauvage & de la Cire. Dans les lieux chauds on recueille du Sucre & du Coton dont on fait des toiles, qui avec quelques étoffes de laine fabriquées dans le Pays sont une partie de son commerce. Mais la branche la plus considérable, ce sont les Mules que l'on nourrit dans les Vallées où il y a des pacages en abondance. On envoie des troupeaux innombrables de ces animaux au Pérou, où ils sont de bon débit, les Mules de *Tucuman* étant renommées dans toutes ces Contrées, comme les meilleures & les plus fortes qu'il y ait.

## C H A P I T R E    X V.

*Notice des deux derniers Gouvernemens de l'Audience de Charcas, le Paraguay & Buénos-Ayres, & des Missions que les Jésuites y ont établies, avec la maniere dont ils les gouvernent, & la Police qu'ils y font observer.*

## IV. Evêché de l'Audience de Charcas.

*Le Paraguay.*

**L**E Gouvernement du *Paraguay* comprend les Pays qui sont au Sud de *Santa Cruz de la Sierra* & à l'Orient des Terres du *Tucuman*. Vers le Sud il confine au Gouvernement de *Buénos-Ayres*, à l'Orient il s'étend jusqu'à la Capitainie de *St. Vincent du Brésil*, dont *St. Paul* est la Capitale. *Sébastien Gaboto* fut le premier qui entreprit la découverte du *Paraguay*. Il entra dans le *Rio de la Plata* l'an 1526, & rencontra dans des Barques la Riviere de *Parana*, & entra par-là dans le *Paraguay*. Dix ans après *Jean de Ayolas* fut nommé par *Don Pedro de Mendoza* premier Gouverneur de *Buénos-Ayres*, dont il reçut commission avec le monde nécessaire pour la même expédition; & par l'ordre du même *Mendoza*, *Jean de Salinas* bâtit la Ville de *Nuestra Señora de la Assuncion*, qui est la Capitale de toute la Province. Et comme ces Capitaines n'avoient point découvert tout le Pays, ni soumis les Peuples qui l'habitoient, *Alvar Nunnez*, surnommé *Tête de vache*, y fit une nouvelle expédition. Cet *Alvar Nunnez Cabéza de Baca* fut nommé depuis au Gouvernement de *Buénos-Ayres*, où il succéda à *Don Pedro de Mendoza*.

Les Peuplades d'*Espagnols* qui sont dans le Gouvernement du *Paraguay*, se réduisent à la Ville de l'*Assomption*, celle de *Villa Rica*, & autres lieux, dont les habitans sont *Espagnols*, *Métifs*, & quelque peu d'*Indiens*; mais le plus grand nombre est de race mêlée. Les deux Villes sont très-médiocres, & les Villages à l'avenant. Les maisons de celles-là & de ceux-ci sont séparées par des jardins & par des arbres, sans aucun ordre. L'*Assomption* a le titre de Cité; c'est le lieu de la résidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois sous sa Jurisdiction une partie des Peuplades des Missions du *Paraguay*; mais depuis quelques années elles en ont été séparées, & unies au Gouvernement de *Buénos-Ayres*; mais quant au Gouvernement spirituel les choses subsistent sur le pied qu'elles ont.

tou-

toujours été. Il y a une Eglise Cathédrale à l'*Assomption*, dont le Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Trésorier, & de deux autres Chanoines. Les *Franciscains* sont Curés de toutes les Paroisses, excepté dans les Missions où il n'y a d'autres Curés que les *Jésuites*; & comme les Peuplades de ces Missions sont le plus grand nombre des habitans de cette Province, nous en parlerons dans un article à part, observant la même brièveté avec laquelle j'ai parlé des Corréjimens.

Les Missions du *Paraguay* ne se bornent pas au territoire de la Province de ce nom, mais s'étendent en partie sur celui de *Santa Cruz de la Sierra*, de *Tucuman*, & de *Buenos-Ayres*. Depuis environ un siècle & demi qu'elles ont commencé, elles ont au giron de l'Eglise quantité de Nations d'*Indiens*, qui répandus dans les terres de ces quatre Evêchés, vivoient dans les ténèbres de l'Idolâtrie & dans les mœurs barbares qu'ils avoient hérité de leurs ancêtres. Les P. P. de la Compagnie de *Jésus* poussés par leur Zèle Apostolique commencèrent cette conquête spirituelle en prêchant les *Indiens Guaranies*, qui habitoient les uns sur les Rivières d'*Uruguay* & de *Parana*, & les autres à cent lieues plus haut dans les terres qui sont au Nord-Ouest du *Guayra*. Les *Portugais*, qui ne songeoient qu'à l'avantage de leurs Colonies faisoient des courses continuelles sur ces Peuples, en enlevoient autant qu'ils pouvoient, & les menaient en esclavage pour les faire travailler aux Plantations; mais pour ne point exposer les Néo-phytes à ce malheur, on jugea à propos de les transplanter au nombre de plus de douze mille, tant grands que petits, dans le *Paraguay*: outre ceux-là on en amena un pareil nombre du *Tapé*, afin qu'ils véussent avec plus de sûreté & de tranquillité.

Ces Peuplades grossies encore de tems en tems de nouveaux convertis, se multiplièrent si fort, que selon une relation que j'ai eue de bonne main pendant que j'étois à *Quito*, en 1734, il y avoit trente-deux Bourgs ou Villages d'*Indiens Guaranies*, & l'on y comptoit au-delà de trente mille familles; & comme leur nombre augmentoit tous les jours, on songeoit alors à fonder trois nouveaux Bourgs. Une partie de ces 32 Peuplades est du Diocèse de l'Evêché de *Buenos-Ayres*, l'autre partie est du Diocèse de celui du *Paraguay*. Cette même année il y avoit sept Peuplades de la Nation des *Chiquitos* dans le Diocèse de *Santa Cruz de la Sierra*, & l'on pensoit à augmenter le nombre des Villages à cause de l'accroissement des habitans.

Les Missions du *Paraguay* sont environnées d'*Indiens* idolâtres: les uns



vivant en amitié avec les nouveaux convertis, & les autres les menaçant sans-cesse de leurs incursions. Les P. P. Missionnaires font de fréquents voyages chez ces derniers, les prêchent, & tâchent de leur faire connoître la Loi de *Jésus-Christ*. Leurs peines ne sont pas toujours inutiles, les plus raisonnables de ces Barbares ouvrent quelquefois les yeux, & reconnoissent le vrai Dieu: alors ils quittent leur Pays, & passent dans les Villages des *Chrétiens*, où après avoir été duement catéchisés ils reçoivent le Baptême.

A environ cent lieues des Missions il y a une Nation d'*Indiens* idolâtres appellés *Guanos*, qu'il est bien difficile d'amener à la lumière de l'Evangile, tant parce qu'ils aiment la vie licentieuse, que parce que plusieurs *Métifs* & quelques *Espagnols*, pour éviter le châtement dû à leurs crimes, se sont réfugiés parmi eux. Le mauvais exemple de ceux-ci sont cause que ces *Indiens* se moquent de ce qu'on leur prêche. D'ailleurs ils sont fort portés à l'oisiveté & à la fainéantise, ne cultivant pas même leurs terres & ne vivant que de la chasse; & comme ils sentent qu'en se convertissant & se soumettant aux Missionnaires, ils seront obligés de travailler, ils aiment mieux rester *Payens* & jouir de leur oisiveté. Cependant il en vient quelques-uns chez les *Chrétiens* pour visiter leurs parens, & voir comment ils vivent, & il s'en trouve plusieurs d'entre eux qui embrassent la vraie Religion.

Il en est de-même des *Charruas*, Peuple qui habite entre les Rivières de *Parana* & d'*Uruguay*. Ceux qui habitent les bords de la *Parana* depuis le Bourg du *St. Sacrement* en haut, & qui sont appellés *Guagnagnas*, sont plus traitables, & les Missionnaires les prêchent avec plus de succès, parce que ce Peuple est laborieux, & qu'il cultive ses terres; outre qu'ils n'ont point de commerce ni de communication avec les fugitifs. Non loin de la Ville de *Cordova*, il y a une autre Nation d'*Indiens* idolâtres appellés *Pampas*, lesquels sont difficiles à convertir, bien-qu'ils viennent souvent dans la Ville vendre leurs Denrées. Ces quatre Nations vivent en paix avec les *Chrétiens*.

Dans le voisinage de *Santa Fé*, Ville de la Province de *Buenos-Ayres*, il y a divers autres Peuples qui sont continuellement en guerre, poussant leurs excursions si loin qu'ils viennent souvent jusqu'aux environs de *Santiago* & de *Salta* dans le Gouvernement de *Tucuman*, faisant de grands ravages dans les Biens des Campagnes & dans les Villages. Les autres Nations qui habitent depuis les confins de ceux-là jusqu'à ceux des *Chiquitos*, & jus-

qu'au

qu'au Lac de *Xarayes*, sont peu connues. Dans ces derniers tems il y eut des Missionnaires *Jésuites* qui pénétrèrent jusques chez ces Peuples par la Riviere de *Pilcomayo*, qui coule depuis le *Potosi* jusqu'à l'*Assomption*, sans avoir pu les découvrir; ce qu'il faut attribuer à la vaste étendue du Pays, & à l'humeur errante de ces Peuples, qui n'ont jamais de demeure fixe, sans compter qu'ils ne sont pas en fort grand nombre.

Vers le Nord de l'*Assomption* il y a un petit nombre d'*Indiens* Gentils. Quelques-uns d'eux ayant été rencontrés des Missionnaires qui voyageoient pour les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux Villages *Chrétiens*, & embrassé la Religion *Chrétienne*. Les *Chiriguans*, dont nous avons déjà parlé, habitent aussi de ce côté-là, & n'aiment guere qu'on leur parle de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs Montagnes.

Il est aisé de juger par ce qui a été dit ci-dessus, que les Missions du *Paraguay* occupent un Pays assez considérable. L'air y est en général assez tempéré & humide, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des endroits plus froids que tempérés. Le terroir y est fertile & abondant en toute sorte de Denrées tant du Pays que d'*Europe*. On y recueille en particulier beaucoup de Coton, dont on fait un grand commerce. Les récoltes en sont si abondantes, qu'il n'y a point de Village qui n'en amasse plus de deux mille arrobes. Les *Indiens* en fabriquent des toiles, & autres choses semblables que l'on transporte hors du Pays. On y plante beaucoup de Tabac, quelque peu de Sucre, & une quantité prodigieuse de cette Herbe appelée *Herbe du Paraguay*, qui seule fait un article considérable du Commerce de cette Province; car elle ne croît que là, & c'est de-là qu'elle passe dans toutes les Provinces du *Pérou* & dans le *Chili*, où il s'en fait une grande consommation, surtout de celle qu'on nomme *Camini*, qui est la feuille toute pure; car celle qu'on appelle *Palos*, est moins fine, & n'est pas si propre pour faire le *Maté*, ni si estimée.

Ces marchandises sont envoyées pour être vendues à *Santa-Fé* & *Buenos Ayres*, où les P. P. *Jésuites* ont un Commis particulier qui a soin de la vente; car le peu d'intelligence & d'adresse des *Indiens*, surtout des *Guaranies*, les rend incapables de ce soin. Ces Commis reçoivent ce qu'on leur envoie du *Paraguay*, & après s'en être défaits ils en emploient le montant en marchandises d'*Europe*, selon la quantité dont les Peuplades ont besoin, tant pour l'entretien des habitans, que pour l'ornement des Eglises, & ce qui est nécessaire aux Curés qui les desservent. On a  
soin

soin avant d'employer ainsi cet argent, d'en prélever le tribut que chaque Village, ou plutôt chaque *Indien* doit payer. Ces sommes sont envoyées aux Caissees Royales, sans autre retranchement ou décompte que ce qui revient aux Curés pour leurs appointemens, & les pensions des *Caciques*.

Les autres Denrées que le terroir produit, & le Bétail qu'on y nourrit, servent à la nourriture des habitans; le tout leur est distribué avec un ordre si admirable, que ce seroit faire tort à la sage conduite de ceux qui dirigent ces Missions, que de ne pas parler de la police qu'ils y font régner.

Chaque Peuplade des Missions du *Paraguay* a, à l'exemple des Cités & autres grandes Peuplades des *Espagnols*, un Gouverneur, des Regidors & des Alcaldes. Les Gouverneurs sont élus par les *Indiens* mêmes, & confirmés par les Curés, afin qu'on ne puisse élever à cet emploi une personne incapable d'en bien remplir toutes les fonctions. Les Alcaldes sont nommés tous les ans par les Corrégidors, & conjointement avec eux le Gouverneur veille au maintien du bon ordre parmi les habitans; & pour que ces Magistrats, dont les lumières sont fort bornées, ne puissent abuser de leur autorité, & commettre des injustices en se laissant emporter à la vengeance contre les autres *Indiens*, il leur est défendu d'infliger aucun châtiment sans en avoir auparavant donné part au Curé, qui examine d'abord l'affaire, & s'il trouve que l'accusé est véritablement coupable, il le laisse prendre & châtier sur le champ selon l'exigence du cas; quelquefois c'est la prison, quelquefois le jeûne. Si le délit est grand, le coupable reçoit quelques coups de fouet: c'est-là la plus grande peine, vu que parmi ces gens il n'arrive jamais de cas assez grave pour mériter une plus sévère punition: car dès l'établissement de ces Missions, les Néophytes furent endoctrinés de manière à n'avoir que de l'horreur pour le meurtre, les assassinats & autres crimes semblables. Les châtimens sont toujours précédés d'une remontrance de la part du Curé au coupable. Il lui représente doucement sa faute, lui en inspire de l'horreur, & le fait tomber d'accord de la justice du châtiment, le disposant à le recevoir plutôt comme une correction fraternelle que comme une punition, desorte que par-là le Curé se met à couvert des effets de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait châtier: & bien loin même d'être haïs, ces P. P. sont au contraire si chéris, si respectés de leurs Paroissiens, que quand même ils les feroient châtier sans raison, ils croiroient l'avoir mérité, supposant par un effet de l'estime & de la confiance qu'ils ont pour eux, qu'ils ne sont jamais rien sans cause légitime.

Cha-



Chaque Peuplade a un Arsenal particulier où l'on renferme toutes les armes tant fusils qu'épées & bayonnettes, dont on arme les Milices, quand le cas arrive de se mettre en campagne, soit contre les *Portugais*, soit contre les *Indiens* infidèles du voisinage; & pour se mettre au fait du maniement des armes, ils font l'exercice tous les soirs des jours de Fête sur les Places des Villages, lesquelles sont suffisamment spacieuses pour cela. Tous les hommes en état de porter les armes forment diverses Compagnies dans chaque Village: on choisit pour Officiers ceux d'entre eux qui ont le plus d'intelligence; ils sont vêtus d'uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la devise de leur Canton. C'est dans cet équipage qu'ils paroissent les jours de Fête, & quand ils assistent aux Exercices Militaires. Le Gouverneur, les Régidors, les Alcaldes ont aussi des habits de Cérémonie differens de ceux qu'ils portent journellement.

Dans chaque Village il y a des Ecoles publiques pour apprendre à lire & à écrire: il y en a pour la Danse & pour la Musique, où l'on enseigne les jeunes-gens, & où l'on fait d'excellens élèves, parce que l'on consulte l'inclination & les talens de chacun d'eux, avant de les pousser dans quelqu'un de ces Arts. On enseigne le Latin à plusieurs en qui l'on remarque du génie, & ils s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison que le Curé occupe dans chaque Village, il y a divers ateliers, ou boutiques de Peintres, de Sculpteurs, de Doreurs, d'Orfèvres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tisserans, d'Horlogers, & de toute sorte de Professions & Métiers nécessaires, où ceux qui les exercent travaillent journellement pour tout le Village, sous la direction des Vicaires ou Secondaires du Curé. Les jeunes-gens fréquentent ces ateliers pour y apprendre les professions pour lesquelles ils ont le plus de goût.

Les Eglises des Villages sont grandes & très-bien ornées, & ne le cèdent en magnificence à aucune du Pérou. Les maisons des *Indiens* sont si bien disposées, si commodes, & si bien fournies d'ornemens & des ameublemens nécessaires, qu'il seroit bien à souhaiter que dans plusieurs Bourgs de l'*Amérique* celles des *Espagnols* les égalassent. La plupart ne sont pourtant bâties que de bauge, quelques-unes de briques crues, & quelques autres de pierres; mais toutes sont couvertes de tuiles. Tout est sur un si bon pied dans ces Villages, qu'il y a jusqu'à une maison particulière où l'on fabrique de la poudre à canon, pour qu'on n'en manque jamais quand il est question de prendre les armes, & de faire les feux d'artifice avec lesquels on solemnise les Fêtes de l'Eglise ou autres, dont ils n'omettent pas

urie de celles qui se solemnifent dans les grandes Villes. A la proclamation des Rois d'*Efpagne*, tous les Officiers Civils & Militaires font habillés de neuf & magnifiquement, conformément au defir qu'ils ont de témoigner leur affection au Monarque qui vient de monter fur le Trône.

Chaque Eglife a fa Chapelle de Mufique, compofée de Chanteurs & de nombre d'Intrumens de toute efpece. Le Service Divin s'y célèbre avec la même pompe & la même dignité que dans les Eglifes Cathédrales. La même chofe s'obferve dans les Proceffions publiques, & furtout à celle du *St. Sacrement*, où affiftent le Gouverneur, les Régidors, les Alcaldes en habits de Cérémonie, & les Milices en Corps de troupes; le refte du Peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre & avec beaucoup de refpect. Ces Proceffions font accompagnées de fort belles danfes, bien différentes de celles dont j'ai parlé dans la premiere Partie, à l'Article de *Quito*. Il y a des habits particuliers & fort riches pour ces fortes d'occasions.

Dans chaque Village il y a une Maifon de force, où l'on met les femmes de mauvaife vie. Cette Maifon eft en même-tems une *Béaterie*, où les femmes qui n'ont point de famille fe retirent, quand leurs époux font abfens. Pour l'entretien de cette Maifon, pour la fubfiftance des Vieillards, des Orfelins, & de ceux qui font hors d'état de gagner leur vie, les habitans de chaque Village font obligés de travailler deux jours de la femaine pour ensemencer & cultiver en commun un efpace de terre convenable, ce qui s'appelle *Travail de la Communauté*. Si le produit fuffit aux befoins, on applique le furplus à l'ornement des Eglifes, & à l'habillement des Vieillards, des Orphelins, & des Impotens, & par-là nul des habitans ne manque du néceffaire. Les Tributs Royaux font payés pofitivement, fans rabais ni déchet. Enfin il femble que ces lieux foient le féjour de la félicité, effet de la paix & de l'union des habitans; & tout cela eft dû à la vigilance, & à l'exaétitude avec laquelle on obferve les fages réglemens établis dans cette nouvelle République.

Les PP. *Jéfuites*, Curés de ces Miffions, ont foin de faire vendre les marchandifes qui fe fabriquent dans les Villages, & les denrées que les champs produifent principalement, à caufe que les *Indiens Guaranies* font fi portés à l'oifiveté & à la diffipation de leurs effets, que fans l'attention de ces Peres ils s'abandonneroient à la paresse, & fe laifferoient manquer de tout. Il n'en eft pas de même des *Chiquitos*. Ils aiment le travail & font fort bons ménagers. Les Curés des Villages de cette Nation ne font point entre-

entretenus par le Roi. Ce sont les *Indiens* mêmes qui pourvoyent à leur entretien. Pour cet effet ils cultivent tous ensemble une Plantation remplie de toute sorte de Grains & de Fruits pour le Curé, qui suffit pour sa nourriture ordinaire & même au-delà.

Pour que rien de ce qui est nécessaire ne manque aux *Indiens*, les Curés ont soin de faire provision de Ferremens, d'Etoffes, & d'autres marchandises; & quand ceux-là en ont besoin, ils s'adressent à eux, & leur donnent en échange de la Cire & autres Fruits du Pays, observant de part & d'autre dans ces trocs une bonne-foi inviolable. Les Curés remettent ce qu'ils ont reçu de cette manière au Supérieur des Missions, qui n'est pas le même que celui des *Guaranies*. Ce Supérieur fait vendre tout cela, & du produit on achète de nouvelles marchandises pour les besoins des Communautés. De cette manière on empêche que les *Indiens* ne sortent de leurs Cantons pour se pourvoir de ces effets; & l'on prévient l'inconvénient qu'en passant chez d'autres Peuples, ils ne contractent des vices dont ils se font préserver.

Le Gouvernement Spirituel de ces Peuplades n'est pas moins extraordinaire que le Gouvernement Politique. Chaque Village a son Curé particulier, qui est assisté d'un autre Prêtre de la même Société, souvent même de deux, selon que le Village est plus ou moins peuplé. Ces deux ou trois Prêtres servent par six jeunes garçons, qui font l'office de Clercs à l'Eglise, forment une espèce de petit Collège dans chaque Village, où toutes les heures d'exercice sont réglées comme dans les Collèges des grandes Villes. Les plus pénibles fonctions des Curés, sont de visiter en personne les Plantations des *Indiens*, pour voir s'ils ne les négligent point; car la paresse des *Guaranies* est telle, que sans une continuelle attention de la part des Curés, ils abandonneraient la culture des terres, & ne prendraient pas la moindre peine pour les faire valoir. Le Curé assiste aussi régulièrement à la Boucherie publique, où l'on tue des Bestiaux pris parmi ceux que les *Indiens* élèvent. On en distribue la viande par rations, à proportion du nombre de personnes dont une famille est composée, de manière que le nécessaire ne manque à personne, & qu'en même-tems il ne se trouve rien de superflu. Il visite aussi les malades, pour voir s'ils sont servis avec charité. Tout cela l'occupe presque tout le jour, & lui laisse à peine le tems de concourir aux autres offices spirituels dont son Vicaire est chargé. Celui-ci doit catéchiser dans l'Eglise tous les jours de la semaine, à l'exception des Jendis & des Samedis, pour instruire les jeu-



nes garçons & les jeunes filles, dont il y a un si grand nombre qu'on en compte plus de deux mille de l'un & de l'autre sexe dans chaque Village. Le Dimanche tous les habitans se rendent au Catéchisme. Enfin il faut aller confesser les malades, leur porter le Viatique, & faire toutes les autres fonctions dont un Curé ne peut se dispenser.

A la rigueur ces Curés devroient être nommés par le Gouverneur comme Vice-Patrons de ces Eglises, ensuite admis par l'Evêque aux Fonctions Curiales: mais comme parmi les trois sujets qui devroient être présentés au Vice-Patron à chaque nomination, il s'en trouveroit toujours un plus propre que les autres, & que personne ne connoît mieux le mérite des sujets que les Provinciaux de l'Ordre, les Gouverneurs, & les Evêques, ont bien voulu leur céder leurs droits, de maniere que c'est le Provincial qui nomme, & qui pourvoit les Curés selon son gré.

Les Missions des *Guaranies* ont un Supérieur-Général, qui nomme les Secondaires de tous les autres Villages. Il fait sa résidence dans le Bourg de la *Candelaria*, qui est au centre de toutes les Missions; de-là il va visiter les autres Peuplades pour voir ce qui s'y passe, & envoyer en même-temps des Missionnaires chez les *Indiens* Gentils, pour les attirer & gagner leur confiance: Il est soulagé dans ses fonctions par deux Vice-Supérieurs, qui résident l'un près de la *Parana* & l'autre près de l'*Uruguay*, de maniere que toutes ces Doctrines forment un Collège fort étendu & dispersé, dont le Supérieur est Recteur, & chaque Village une famille bien chérie, & soignée par son Pere spirituel, qui est le Curé.

Le Roi donne la portion congrue aux Curés des Missions *Guaranies*, laquelle monte à 300 piastras par an, y compris le salaire de son Adjoint ou Secondaire. Cette somme est remise à la disposition du Supérieur, & celui-ci fournit tous les mois à chaque Curé, ce qui est nécessaire pour leur nourriture & leur vestiaire; & toutes les fois qu'ils ont besoin de quelque chose de plus que l'ordinaire, ils s'adressent à lui, & il le leur fournit exactement.

Les Missions des *Indiens Chiquitos* ont un Supérieur à part, comme nous l'avons déjà dit, dont les fonctions ne different pas de celles du précédent; mais ces Peuples étant plus laborieux que les *Guaranies*, les Curés n'y sont pas si occupés à les exciter au travail.

Tous ces *Indiens* sont sujets à des maladies contagieuses telles que la petite vérole, des fièvres malignes, & autres auxquelles ils donnent vulgairement le nom de peste, à cause des ravages qu'elles font; c'est ce qui

fait

fait que ces Peuplades ne multiplient pas à proportion du nombre de personnes qu'il y a, du tems qui s'est écoulé depuis leur établissement, du repos & de la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces maladies régnent les Curés & leurs Adjoints ont bien de la peine à survenir à ce furcroît de travail, c'est pourquoi aussi on a soin de leur envoyer des Aides.

Les Missionnaires ne souffrent jamais qu'aucun habitant du *Pérou*, de quelque nation qu'il soit, *Espagnol*, ou *Métif*, ou autre, entre dans les Missions qu'ils administrent au *Paraguay*; non pour cacher ce qui s'y passe, ni par crainte que l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y recueille, ni pour aucune des raisons avancées gratuitement par des personnes envieuses; mais pour que les *Indiens* qui ne font que de sortir de leur barbarie, & d'entrer dans les voyes de la lumiere, se maintiennent dans cet état d'innocence & de simplicité, ne connoissant d'autres vices que ceux qui sont communs entre eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination grâce aux exhortations & aux conseils de leurs Directeurs. Ces *Indiens* ne connoissent ni l'inobéissance, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui causent tant de maux dans le Monde. Si les Etrangers venoient chez eux, à peine ils y seroient arrivés que leurs mauvais exemples leur apprendroient des choses qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie, & au respect qu'ils ont pour les instructions de leurs Curés, on exposeroit le salut de tant d'âmes qui rendent à Dieu un véritable culte; & l'on priveroit le Souverain d'une infinité de sujets, qui le reconnoissent volontairement pour leur seul Seigneur naturel.

Ces *Indiens* vivent aujourd'hui dans la parfaite croyance que tout ce que le Curé dit est bien, & que tout ce qu'il blâme est mal. Ils perdroient bientôt cette idée, s'ils voyoient des *Chrétiens* moins touchés des vérités de l'Evangile, & dont les actions seroient opposées à leur croyance. Aujourd'hui ils sont persuadés que la vente & les achats doivent se faire de bonne foi, & avec droiture; ils ne connoissent ni les ruses, ni la mauvaise foi. Or il est certain que s'il étoit permis à chacun de venir trafiquer avec eux, la première maxime qu'ils apprendroient, seroit qu'il faut toujours acheter à bas prix, & vendre le plus cher qu'on peut; & cette méchanceté en attireroit beaucoup d'autres qui en sont les suites naturelles, & dont il n'y auroit plus moyen de les retirer si une fois ils s'y laissoient entraîner. Je ne prétens point par-là diminuer en aucune façon, la bonne réputation des *Espagnols*, ni des autres Nations qui sont à portée de trafiquer avec les Missions du *Paraguay*; mais on conviendra que dans le

grand nombre, il y a toujours quelqu'un entaché de quelque vice: un seul homme de cette espèce suffit pour infecter tout un Pays; & qui peut assurer, que si l'on permettoit aux Etrangers l'entrée libre des Missions, il n'y viendrait pas parmi le nombre quelqu'un dont les mœurs corromproient celles de ces heureux habitans? Qui sait même si ce ne seroit pas le premier qui y viendrait? C'est donc avec raison que les P. P. *Jésuites* ont toujours refusé & refusent encore d'admettre aucun Etranger dans le Pays. Rien n'est plus propre à les confirmer dans cette conduite, que les exemples déplorables du dépérissement des Doctrines du *Pérou*.

Quoiqu'il n'y ait pas de Mine d'or ni d'argent dans cette partie du *Paraguay* que les Missions ont toujours occupée, il y en a dans les terres qui y appartiennent, & dans les domaines des Rois d'*Espagne*, dont les *Portugais* retirent seuls les avantages. Cette Nation a su s'introduire jusqu'au Lac *Xarayes*, dans le voisinage duquel on découvrit il y a un peu plus de vingt ans quelques Minieres abondantes d'or qu'elle s'est appropriées sans autre titre que leur convenance, & s'y est maintenue, les Ministres d'*Espagne* n'ayant pas jugé à propos d'employer des remèdes violens, pour ne point altérer la paix entre deux Nations si voisines & si alliées.

V. Evêché de l'Audience de Charcas.

*Buenos-Ayres.*

La Jurisdiction Ecclesiastique de l'Evêque de *Buenos-Ayres* s'étend aussi loin que le Gouvernement de ce nom; lequel s'étend depuis les Côtes maritimes à l'Orient jusqu'au Pays de *Tucuman* à l'Occident, & depuis les Terres *Magellaniques* au Midi jusqu'au *Paraguay* au Nord. Les Terres que le *Rio de la Plata* arrose sont de ce Gouvernement. Elles furent découvertes par *Don Juan Dias de Soliz*, qui étant parti en 1515 d'*Espagne* avec deux Vaisseaux arriva sur les bords de ce Fleuve, & prit possession des Pays voisins au nom du Roi d'*Espagne*. Ce Capitaine ayant été tué par les *Indiens* du Pays à qui il s'étoit trop fié, on envoya en 1526 *Sébastien Gaboto*, qui entrant dans le Fleuve, découvrit l'Ile, qu'il nomma de *St. Gabriel*; & passant plus avant il découvrit une autre Riviere qui se jette dans *Rio de la Plata*, & à laquelle il donna le nom de *San Salvador*: il y fit entrer ces Vaisseaux, & mettre ses troupes à terre; puis ayant bâti un Fort où il mit garnison, il continua à naviguer par la Riviere de *Parana* environ 200 lieues, & découvrit le *Paraguay*. *Gaboto* ayant reçu quel-



quelques lingots d'argent des *Indiens* qu'il avoit rencontrés, particulièrement des *Guaranies*, qui les avoient apportés des autres Provinces du *Pérou*, s'imagina qu'ils les avoient tirés des environs du Fleuve; c'est ce qui le porta à donner à ce Fleuve le nom de *Rio de la Plata* \*: & ce nom a prévalu sur celui de *Rio de Soliz*, qu'on lui avoit donné en mémoire de celui qui l'avoit découvert. Il n'y a plus qu'une petite Rivière qui est à sept ou huit lieues à l'Occident de la Baye de *Maldonado*, qui ait retenu le nom de *Soliz*.

La Ville Capitale de ce Gouvernement est appelée *Nuestra Señora de Buenos-Ayres*. Elle fut bâtie en 1535, par *Don Pedro de Mendoza*, qui fut le premier Gouverneur. Les fondemens en furent jettés dans un lieu nommé *Cabo Blanco* sur la côte méridionale de *Rio de la Plata*, & tout près d'une petite Rivière qui coule par-là. La Ville, selon le *Pere Feuillée* est par les 34 deg. 34 min. 38 sec. de Latitude Méridionale. Elle a été appelée *Buenos-Ayres*, parce qu'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre lieu de cette partie de l'*Amérique*. *Buenos-Ayres* est bâtie sur une plaine un peu élevée au-dessus du plan par où passe la petite Rivière en question. C'est une Ville assez grande, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille maisons habitées par des *Espagnols*, & gens de race mêlée. Sa figure est longue & étroite; les rues droites, & médiocrement larges; la grande Place est fort spacieuse, aboutissant à la petite Rivière, vis-à-vis de laquelle est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence ordinaire: la Garnison de ce Fort, & des autres qui défendent la Ville, est de 1000 hommes de Troupes réglées. Les maisons n'étoient autrefois que de bauge, couvertes de paille, & fort basses: aujourd'hui elles sont de chaux & de brique, & presque toutes sont couvertes de tuiles, & d'un étage sans le rez-de-chaussée.

L'Eglise Cathédrale est bien bâtie. C'est la Paroisse de la plupart des habitans; car quoiqu'il y en ait une autre à l'extrémité de la Ville, elle n'est guere que pour les *Indiens*. Le Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, & de deux Canonics, dont l'un s'obtient par opposition, & l'autre par présentation. Outre ces deux Eglises il y a plusieurs Couvens, & une Chapelle Royale dans la Citadelle. Du reste la Ville est gouvernée sur le même pied que les autres dont nous avons parlé.

Le climat de *Buenos-Ayres* n'est pas différent de celui d'*Espagne*. Les

fai-

\* Rivière d'argent.

saïsons y sont distinguées de la même manière qu'ici. Les orages y sont fréquens en Hiver, & en Eté la chaleur y est tempérée par quelques vents agréables qui soufflent dès les huit ou neuf heures du matin.

La Ville est environnée de vastes campagnes toujours vertes, & où rien n'empêche la vue. Leur fertilité procure une si grande abondance de Viandes, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où elles soient à meilleur marché, ni de meilleur goût: le cuir des Bestiaux est presque la seule chose que l'on paye; toute la viande se donne pour rien, ou peu s'en faut. Il n'y a pas plus de vingt ans que les Campagnes près de *Buenos-Ayres*, vers l'Occident, le Sud & le Nord, foisonnoient de Bœufs & de Chevaux sauvages, de sorte qu'ils ne coutoient que la peine de les prendre; un Cheval se vendoit un écu, & un Bœuf choisi sur un Troupeau de deux ou trois cens se vendoit quatre réaux. Quoique ces animaux ne manquent pas aujourd'hui, ils ne sont plus en si grande abondance depuis les tueries que les *Espagnols* & les *Portugais* en ont fait pour en avoir les cuirs, qui sont un des principaux commerces du Pays.

Le Gibier n'y est pas moins abondant que la Viande de boucherie; & la Rivière fournit de très-bons Poissons, surtout des *Péges-Reyes*, qui y ont une demi-aune & plus de longueur. Les Fruits d'*Europe* & du Pays viennent très-bien dans ce terroir, & on y en recueille beaucoup. En un mot c'est le Pays de la bonne chère, & ce qui vaut mieux encore l'air y est fort salubre.

*Buenos-Ayres* est éloignée du Cap *Sainte Marie*, qui est à l'entrée de *Rio de la Plata* par la Côte du Nord, de 77 lieues; & comme le Fleuve n'a pas assez de fond pour que les grands Vaisseaux remontent jusqu'à *Buenos-Ayres*, ils mouillent dans une des deux Bayes qu'il y a à cette même Côte. La plus orientale de ces Bayes est éloignée du Cap *Sainte Marie* de neuf lieues: on la nomme *Baye de Maldonado*, & l'autre est appelée *Monté Video*, du nom d'une haute Montagne qui n'en est pas loin, & environ à vingt lieues de ce Cap.

Les Villes de *Santa Fé*, *las Corrientes*, & *Monté Video* appartiennent au Gouvernement de *Buenos-Ayres*. *Monté Video* a été bâtie il n'y a que quelques années: elle est située sur le bord de la Baye dont elle porte le nom. *Santa Fé* est à 90 lieues au Nord-Ouest de *Buenos-Ayres*. Elle est située entre *Rio de la Plata* & *Rio Salado*, Rivière qui passant par les Terres de *Tucuman* se jette dans celle-là. Cette Ville est petite, mal bâtie, & a été souvent ruinée par les *Indiens* infidèles, qui la tiennent en-

coré dans des allarmes continuelles. C'est par la voye de cette Ville que se fait le commerce de l'Herbe *Camini*, & de *Palos*, entre le *Paraguay* & *Buenos-Ayres*. La Villé de *las Corrientes* est entre *Rio de la Plata* & la Riviere de *Parana*, à cent lieues de *Santa Fé*. Cette Ville n'est proprement Ville que de nom, tant elle est petite & mal bâtie. Dans ces deux dernières il y a un *Corrégidor* particulier, qui est Lieutenant du Gouverneur; leurs habitans & ceux de la Campagne forment des milices destinées à résister aux *Indiens* dans leurs incursions. Une partie des Villages des Missions du *Paraguay* appartiennent, comme il a été dit, au Diocèse de *Buenos-Ayres*; & quant à la Jurisdiction Royale elles sont à-présent toutes dépendantes du Gouvernement de *Buenos-Ayres*, celles qui appartinrent autrefois au Gouvernement du *Paraguay* en ayant été séparées.

Après ce détail des deux Audiences de *Lima* & de *Charcas*, il ne nous reste plus, pour finir tout ce qui concerne la Viceroyauté du *Pérou*, que de parler du Royaume & de l'Audience de *Chili*: mais comme il me semble que ce sujet mérite d'être traité un peu au long, j'ai cru devoir le réserver pour le Livre suivant. Je ferai plus court que dans les précédens articles, qui étoient en effet d'une tout autre importance; car par ce que j'ai dit dans la Première Partie de la Province de *Quito*, on peut juger de la différence des deux Provinces dont je vais traiter, d'avec celles que je viens de décrire. En effet, la Province de *Quito* n'a qu'un seul Evêché, & celle de *Lima* a un Archevêché & quatre Evêchés, & celle de *Charcas* un Evêché plus que celle de *Lima*. La Province de *Quito* n'a que très-peu de Mines, encore sont-elles négligées; au-lieu que les Provinces de *Lima* & de *los Charcas* abondent en Minieres actuellement exploitées avec des profits immenses; ce qui y attire beaucoup de monde, rend le Pays plus peuplé, plus opulent, & y occasionne un plus grand commerce. Cependant le nombre des habitans de ces Provinces n'est point proportionné à l'étendue du Pays qu'ils occupent, desorte qu'on a raison de dire qu'il y a beaucoup de déserts; & il n'importe qu'un *Corrégiment* contienne vingt Villages, si ses terres s'étendent à trente lieues & au-delà, & à quinze là où il a le moins d'étendue; puisque si l'on forme un quarré long de toutes ces proportions, il contiendra quatre-cens-cinquante lieues quarrées de Pays, & dans cette supposition il se trouvera que chaque Village aura un terroir de vingt-deux lieues & demie quarrées. Ce calcul est pris sur les moindres distances, car nous avons vu des *Corrégimens* beaucoup plus étendus, & d'autres qui sans l'être moins, n'ont pas même vingt Villages.



A l'égard de ce que j'ai dit des Productions & des Fabriques de chaque Corrégiment, on comprend que je n'en ai parlé qu'en général, & qu'outre cela il y a des choses particulieres qui croissent ou se fabriquent dans un Village, qui ne sont pas communes aux autres. Cela soit dit en passant, pour servir de règle au Lecteur qui veut se former une juste idée de ces Pays, qui sont dignes de toute attention, non seulement par leurs richesses, leur fertilité, leur immense étendue; mais par diverses autres considérations, qui ont du rapport à la Religion, & à la grandeur de la Monarchie, vu que ces Pays ont toujours été les plus fidèles à la Couronne. Quoi de plus glorieux pour nos Rois que d'avoir établi la vraie Religion, le Culte de Dieu, & l'Obéissance au Pontife Romain dans ces Contrées, & retiré tant d'âmes des ténèbres de l'Idolâtrie?

*FIN DU TOME PREMIER.*

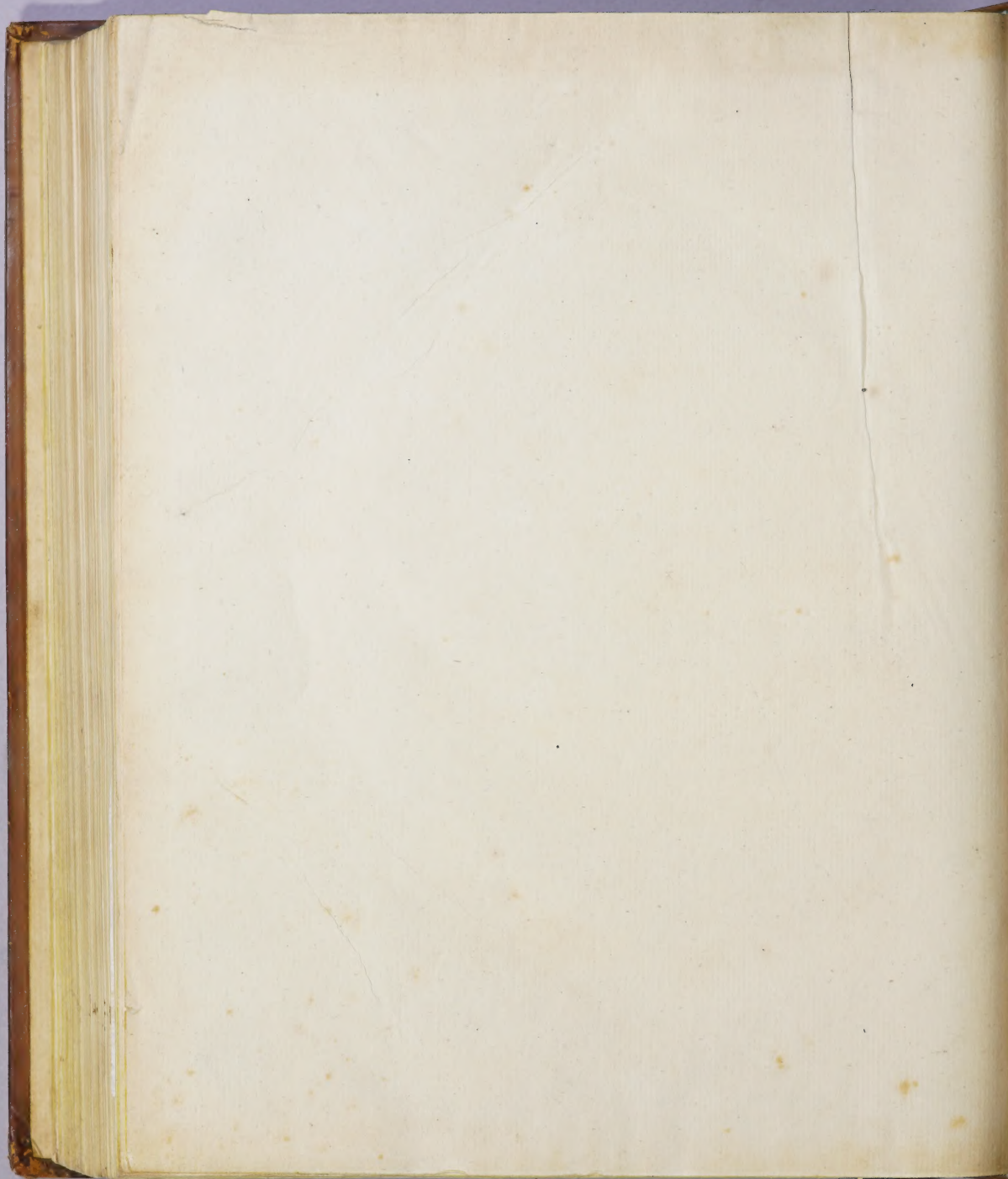














B752

U41v

1-SIZE

v. 1



